# GEOGRAPHIE MATHEMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE DE TOUTES LES...

Digitized by Google

FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XIX

Palchetto C

Num.° d' ordine 78-F-48

NAZIONALE
B. Prov.
11
1529
NAPOLI
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III

Digitized by Google

B. Paul.
II
1529

Digitized by Google

Digitized by Google

# GÉOGRAPHIE

## MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

## DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

G 1252.

# GÉOGRAPHIE

## MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

### DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

Rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les Géographes, les Naturalistes, les Voyageurs et les Auteurs de Statistique des nations les plus éclairées,

Destinée principalement aux Maisons d'Éducation, aux Professeurs de Géographie, aux Négocians et aux Bibliothèques des Hommes d'Etat,

Publiée par { EDME MENTELLE, de l'Institut national,
MALTE BRUN, Géographe Danois.

Les détails sur la France, par HERBIN, Employé au ministère du Grand-Juge, et Membre de la Société de Statistique de Paris.

Dédiée à S. A. S. Monseigneur CAMBACÉRES, Archi-Chancelier de l'Empire.

### QUATORZIÈME VOLUME,

Contenant l'Amérique septentrionale, à l'exception des possessions espagnoles.

ÉCOLE PRIMAIRE

A PARIS,

Chez { HENRY TARDIEU, Imp.-Libr., rue de Bièvre, n°. 31.
LAPORTE, Libr., rue de Savoie St.-André-des-Arcs.

AN XII (1804).

# AVIS AU LECTEUR.

Le présent volume n'a été rédigé par M. Henri que jusqu'à la page 420. Je l'ai continué depuis cet endroit jusqu'à la fin; j'ai également intercalé dans le travail de M. Henri la description de l'*État de l'Ohio*.

On trouvera dans la description des *États-Unis* par-tout la même marche, les mêmes vues; M. Henri a tiré de la géographie américaine de *Morse*, dernière édition, tout ce qu'il y a d'intéressant et d'utile; on s'apercevra facilement qu'il a eu réellement sous les yeux cet ouvrage américain, dont MM. les *Langlois-Guthrie* prétendent à tort avoir donné la traduction. Mais M. Henri ne s'est pas borné à traduire Morse, auteur trop sec pour une géographie de la nature de la nôtre; il a tiré des *tableaux des Etats-Unis*, par MM. *Volney*, *Pictet*, etc., ce que ces ouvrages contiennent de plus nouveau et de plus sûr. Je donnerai dans le volume XV un *Mémoire sur la géographie-physique de l'Amérique*, où les idées de M. Volney et de tous les autres voyageurs seront passées au creuset de la critique; j'y prouverai également qu'il y a dans la relation de M. *Mackenzie* des indices certains d'une découverte importante, que ce voyageur adroit a voulu en quelque sorte cacher, mais dont je tirerai les preuves de sa relation même. Nous renvoyons aussi à ce volume l'article de *Géographie-botanique*, que M. Henri avait promis page 264; mais que sa trop grande modestie l'a empêché de donner. Le tableau

des exportations et importations, que nous avons donné, n'a été publié dans aucun journal européen.

Dans la partie des États-Unis que j'ai décrite, la relation de M. *Michaux* sur le Kentuckey, la description de la Caroline méridionale, par le gouverneur *Drayton;* les vues de la Louisiane, par B. *Duvallon;* le rapport officiel américain sur le même pays m'ont guidé et m'ont fourni des traits nouveaux qui manquaient dans toutes les géographies. Je ne donne pas le tableau du *commerce* et de la *population* de la Louisiane promis p. 491, parce que j'ai l'espérance d'obtenir des renseignemens particuliers sur ses deux objets, et qui pourront être insérés dans le volume suivant. J'ai cité quelques descriptions de M. *Châteaubriand*, parce qu'elles sont, quoiqu'en disent certaines gens, aussi exactes que belles,

La *description de la côte Nord - Ouest*, parties anglaise et russe, est un article nouveau en géographie. — Nous avons comparé les relations de *Cook*, de *la Pérouse*, de *Meares*, de *Porthlock* et *Dixon*, de *Marchand*, de *Vancouver*, de *Mackenzie*, de *Sauer*, de *Sarytschew* (1) pour en tirer une description régulière de la situation du climat, du sol, des productions et des habitans de cette partie du monde. Un des actionnaires de la compagnie de commerce russe-américaine nous a fourni des renseignemens qui n'avaient jamais été publiés, et qui changent tout ce que M. *Storch* même a dit dans son tableau statistique de la Russie.

MALTE-BRUN.

(1) Sarytschew était le principal officier sous Billings; sa relation, qu'on préfère à celle de Sauer, a paru en russe sous le titre suivant : *Putetchestwie flota-kapitana Sarytschewa po severowostochnoï tschasti Sibiri, Iedowitawa mora, i wostochnogo okéana.* II tomes et I d'atlas. Pétersbourg, 1802—1804.

## Note *sur la découverte de l'Amérique.*

BIBLIOTECA PROVINCIALE DI NAPOLI

Les motifs qu'on attribue ordinairement à la célèbre expédition de Colomb ne nous paraissent nullement admissibles.

Dans le siècle où vivait Colomb on ne connaissait que très-vaguement l'étendue de l'ancien continent. Les voyages de *Marco-Polo* avaient fait connaître les noms d'une foule de contrées que l'on plaçait les unes après les autres, en étendant de cette manière l'Asie plus de mille lieues de trop vers l'est. Encore sur les cartes postérieures à Colomb, l'on voit l'Asie, et surtout le Japon, placé 400 à 500 lieues trop à l'est (1).

D'un autre côté, la rotondité de la terre n'était encore appuyée sur aucune preuve *suffisante*. On pouvait encore se refuser d'y croire sans mériter aucun reproche d'ignorance. Les lois de la pesanteur spécifique et de la gravitation étaient encore inconnues; ainsi ceux même qui admettaient la sphéricité du globe ne s'accordaient nullement sur la question de savoir si l'on pouvait en faire le tour.

On peut donc croire que les Portugais se sont figurés le globe beaucoup plus grand qu'il ne l'est, et qu'ils ont cru rencontrer à l'occident une immense mer qu'il eût été difficile de traverser. Il y a encore d'autres manières d'expliquer la répugnance qu'on montra pour ce voyage, sans avoir recours à la prétendue *ignorance*, attribuée à tant de navigateurs aussi expérimentés, pour le moins, que Colomb.

Le raisonnement de Colomb n'était pas plus basé sur la vérité que celui de ses adversaires. Il croyait la terre moins étendue qu'elle ne l'est, probablement d'un tiers ou de 3,000 lieues; il étendait l'Asie et nommément le *Zipangri*, c'est-à-dire le Japon, environ 1,000 lieues trop vers l'est. En examinant ces mesures sur un globe terrestre, on trouve que Colomb devait supposer le Zipangri ou le Japon à peu-près à la place ou se trouve la *Floride*. Ferdinand Colomb (2) indique beaucoup de motifs qui, selon lui, ont déterminé son père à entreprendre son grand voyage à l'ouest; mais le seul de ces motifs qui présente une apparence de réalité est précisément celui que nous venons de développer, savoir : « que la longitude la plus orientale de Pto-» lomée ne pouvait être éloignée de celle des îles Açores que » d'un tiers d'un grand cercle du globe ».

(1) *Ribeiro*, *Mérula*, etc.
(2) Vie de Colomb, ch. VI, et VII.

*Béhaim*, le plus savant géographe de son siècle, plaça précisément le Zipangri dans cette même position que Colomb lui supposait, et ce navigateur, en arrivant aux Antilles crût être sur les côtes du Japon; Béhaim place en avant une terre appellée *Antillia;* M. Pinkerton croit que cette Antillia, qui se trouve aussi sur d'anciennes cartes Vénitiennes, n'est qu'une création systématique des géographes, qui s'imaginaient qu'il devait y avoir un continent opposé à celui de l'ancien monde, et destiné à contre balancer celui-ci. Mais je ne vois pas que M. Pinkerton donne aucune raison de son opinion. *Ante-Insulæ*, signifie *avant-île* et non pas *iles opposées*; donc il paraît que l'on regardait ces îles comme situées en *avant* du Cathay et du Zipangri (1).

Enfin les voyages des Norvégiens en Grœnland et Vinland, et la navigation de *Zeno* pouvaient et devaient même être connus en Angleterre, attendu que l'Irlande avait des liaisons suivies avec l'Islande; les savans du Nord croyent même que ce sont des pirates irlandais qui ont détruit l'ancienne colonie Norvégienne en Grœnland. La *carte de Zeno* se trouve à la bibliothéque nationale, dans un ouvrage danois; voyez ce que j'en ai dit vol. II, p. 283, etc. Barthélomé Colomb, qui à Londres s'occupa à copier des cartes, a fort bien pu en savoir quelque chose et le communiquer à son frère.

En un mot, *Colomb* n'est point du tout un genie transcendant, une espèce de prophète qui ait *deviné* le nouveau monde; c'est tout bonnement un navigateur instruit et courageux, c'est le *Cook* de son siècle. Son mérite réel est trop grand pour qu'il ait besoin d'une gloire imaginaire.

*Note* à la page 75.--*Béring* n'était pas Russe. Cette erreur est généralement adoptée en France; M. de Fleurieu est presque le seul auteur qui ne l'ait pas partagée. Béring était Danois, natif de *Horsens*, en Jutland; il passa du service danois à celui de la Russie. Il en est de même de *Spangenberg*, qui a également fait des découvertes. -- Lisez *Tchirikow* au lieu de *Tsihirikof*.

(1) *Murr*, Dissertation sur Martin-*Behaim*. *Formaléoni*, saggio sulla nautica di Vénétiuai.

# AMÉRIQUE.

PAR P. F. HENRY.

CETTE quatrième et vaste partie du monde, qui égale en longueur l'ancien continent, est bornée au nord par la *mer Glaciale arctique;* mais on n'en connaît pas précisément les limites vers le nord-est, l'existence de la baie de Baffin étant, à juste titre, considérée comme douteuse. De ce dernier côté elle comprend tout le *Groënland;* et elle a, à l'est, l'*Océan atlantique boréal* et l'*Océan atlantique austral*. Le *détroit de Magellan* la borne au sud. Elle a pour limites, à l'ouest, le *grand Océan*, divisé en *Océan austral*, en *Océan équinoxial* et en *Océan boréal*. Au nord-ouest elle est séparée de l'Asie par un détroit dont la largeur est peu considérable, et qu'on nomme *détroit de Behring*.

On calcule que l'Amérique a pour le moins 3,000 lieues du nord au sud, c'est-à-dire, du *cap Glacé* jusqu'au cap *Forward*, à l'extrémité de *Terra del fuego* ou de la *Terre de feu*. On la divise en deux parties, c'est-à-dire, en *Amérique septentrionale* et en *Amérique méridionale*. La séparation est formée par l'*isthme de Darien* ou de *Panama*, qui n'a pas plus de vingt lieues de largeur.

NOM. — Le caprice a fait donner à l'Amérique le nom d'un simple aventurier. Au nombre de ceux qui accompagnaient Alonzo Ojeda dans le voyage que celui-ci fit au Nouveau-Monde en 1499, c'est-à-dire un an après que Colomb en eut fait la découverte, se trouvait un gentilhomme florentin nommé *Améric Vespuce*, qui, à son retour, donna la première relation qu'on ait publiée sur une contrée si intéressante. On peut concevoir facilement l'effet qu'elle produisit; et il paraît qu'il faut attribuer à cette sen-



Digitized by Google

sation l'injustice qui a dépouillé un grand homme d'un honneur qu'il avait si bien mérité. Au reste, on ignore en quel tems le nom d'Amérique fut donné pour la première fois au Nouveau-Monde.

Population. — On varie tellement sur la population de l'Amérique, que des auteurs l'ont portée à 150 millions d'individus, et d'autres seulement à 15 millions. Il paraît qu'on s'approcherait de la vérité en l'évaluant à 25 millions d'ames. On croit que les anciens habitans de cette partie du monde n'ont jamais passé 4 millions. S'il est difficile de connaître au juste la population d'un pays civilisé, il doit être impossible de calculer celle d'un immense continent, en grande partie couvert de marais, de lacs, de forêts, où errait un grand nombre de nations sauvages, qui n'ont jamais songé elles-mêmes à compter leur propre nombre. On sait d'ailleurs que les Espagnols et les Portugais, qui possèdent la partie du Nouveau-Monde la plus considérable et la plus peuplée, sont très-attentifs à dérober la connaissance exacte de leurs forces.

L'Amérique étant presque entièrement partagée entre les puissances de l'Europe, nous croyons utile d'indiquer ici qu'elles sont les parties de cette immense contrée qui appartiennent à chacune d'elles; mais pour les décrire nous suivrons l'ordre naturel et géographique. Il en sera de même des îles, dont nous donnerons la description après celle des côtes près desquelles elles gissent; et l'on trouvera décrites, entre l'Amérique septentrionale et l'Amérique méridionale, toutes les îles qui font partie de ce qu'on nomme les *Indes occidentales*.

### A LA FRANCE.

Les îles *Saint-Pierre* et *Miquelon*, au sud de l'île de *Terre-Neuve*; *Saint-Domingue*, la *Desirade*, la *Guadeloupe*, *Marie-Galande*, *Sainte-Lucie*, la *Martinique*, *Tabago*, à l'entrée du golfe du Mexique; et une partie de la *Guyane*.

### A L'ESPAGNE.

Les *deux Florides*, le *Mexique*, le *nouveau Mexique*, la *Californie*, la *nouvelle Californie*, dans l'Amérique septentrionale; *Cuba*, *Porto-Rico*, *Boriquen*, *Tortola* et l'île

Digitized by Google

*Marguerite*, dans le golfe du Mexique ; le *Pérou*, le *Paraguay* et le *Chili*, dans l'Amérique méridionale.

A LA RÉPUBLIQUE BATAVE, ci-devant LA HOLLANDE.

Les îles de *Saint-Martin*, de *Saba*, de *Saint-Eustache* et de *Curaçao* ; une partie de la *Guyane*.

A LA GRANDE-BRETAGNE.

Les établissemens de la *baie d'Hudson*, le *Labrador*, la côte occidentale, désignée sous le nom de *nouvelle Albion*, la *Jamaïque*, l'île de l'*Anguille*, l'île d'*Antigoa*, la *Dominique*, la *Barbade*, l'île de *Saint-Vincent*, la *Grenade* et la *Trinité*.

AU PORTUGAL.

Le *Brésil*.

A LA RUSSIE.

Quelques établissemens à la *pointe occidentale* de l'Amérique et aux environs de cette même pointe.

A LA SUÈDE.

L'île de *Saint-Barthélemy*.

AU DANEMARK.

Le *Groënland*, qu'on doit compter comme fesant partie de l'Amérique, quoiqu'il ait été décrit avec l'Europe ; les îles de *Sainte-Croix*, de *Saint-Thomas* et de *Saint-Jean*, dans le golfe du Mexique.

Nous ferons précéder la description de l'Amérique d'un *Précis historique et chronologique* sur la découverte de cette partie du monde. Nous avons jugé qu'il convenait de faire connaître les particularités principales d'un événement qui a eu la plus forte influence sur les destinées de l'ancien continent. Nous ajouterons à ce précis des *considérations générales sur les mœurs des nations indigènes de l'Amérique*. La substance de ces deux morceaux nous a été fournie par un écrivain aussi laborieux que sage, aussi judicieux qu'instruit. Ne cherchant nous-mêmes que la vérité, nous ne pouvions, pour la découvrir, choisir un guide plus sûr que le célèbre *Robertson*.



Digitized by Google

## DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Les premières tentatives que firent les hommes pour franchir les limites dans lesquelles ils avaient été si long-tems renfermés, ne furent pas l'ouvrage des Etats les plus puissans de l'Europe, ni de ceux qui avaient cultivé la science de la navigation avec le plus d'art et de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carrière était réservée aux Portugais; et ce fut à leur école que se forma l'homme qui découvrit l'Amérique.

Différens motifs déterminèrent les Portugais à diriger leur activité vers cette nouvelle route, et les mirent en état d'exécuter des entreprises supérieures, en apparence, à la force naturelle de leur état politique. Les rois de Portugal ayant chassé les Maures de leurs domaines, avaient acquis de l'autorité en même tems que de la gloire, par le succès de leurs armes contre les infidèles. Leurs victoires avaient étendu la puissance royale au-delà des bornes étroites où elle était auparavant circonscrite en Portugal, ainsi que dans les autres monarchies féodales. Ils disposaient de la force nationale, qu'ils purent exercer avec autant d'unité dans les desseins que de vigueur dans l'exécution; et après l'expulsion des Maures, ils firent servir cette force à leurs vues, sans crainte d'être troublés par aucun ennemi domestique (1). Les hostilités continuelles dans lesquelles ils furent engagés pendant plusieurs siècles contre les mahométans, exaltèrent et perfectionnèrent, parmi les Portugais, cet esprit militaire et avanturier qui distinguait toutes les nations européennes dans les siècles du moyen âge. Une succession contestée alluma en Portugal, vers la fin du quatorzième siècle, une guerre civile des plus cruelles, qui augmenta l'ardeur guerrière de la nation, et forma ou appela des hommes d'un génie actif, audacieux et propre aux grandes entreprises. La situation de ce royaume, borné de tous côtés par les Etats d'un voisin puissant, ne laissait pas aux Portugais la liberté d'exercer leur activité par terre; car la force de leur monarchie ne pouvait balancer celle du royaume de Castille; mais le Portugal étant une puissance maritime qui jouit de plusieurs ports très-commodes, les habitans avaient

(1) Histoire de l'Amérique, t. I, p. 102.

Digitized by Google

déjà fait quelques progrès dans la science et dans la pratique de la navigation; et la mer s'offrait à eux, comme l'unique carrière où leur ambition pouvait se signaler.

Telle était la situation du Portugal, et la disposition du peuple lorsque Jean 1^er^., surnommé le Batard, se trouva paisible possesseur de la couronne, par la paix conclue en 1411. C'était un prince d'un grand mérite, et qui, par la supériorité de son courage et de ses talens, s'et it ouvert la route à un trône auquel sa naissance ne lui donnait aucun droit. Il s'apperçu bientôt qu'il lui serait impossible de maintenir l'ordre public et la tranquilité intérieure, s'il ne trouvait un moyen d'occuper au dehors l'inquiète activité de ses sujets. Ce fut dans cette vue qu'il équipa à Lisbonne une flotte considérable, composée de tous les vaisseaux qu'il put rassembler dans son royaume, et d'un grand nombre d'autres qu'il acheta des étrangers. Ce formidable armement fut destiné à attaquer les Maures établis sur la côte de Barbarie. Pendant qu'on fesait ces préparatifs, on détacha quelques vaisseaux chargés de naviguer le long de la côte occidentale de l'Afrique, bornée par l'Océan atlantique, et de découvrir les pays inconnus qui s'y trouvaient situés. C'est à cette entreprise peu importante, qu'on peut rapporter l'époque où l'esprit des découvertes brisa les barrières qui avaient si long-temps dérobé aux hommes la connaissance de la moitié du globe terrestre.

Lorsque Jean expédia des vaisseaux pour ce nouveau voyage, l'art de la navigation était encore très-imparfait. Quoique l'Afrique fut très-près du Portugal, et que la fertilité des pays qu'on connaissait déjà sur ce continent invitat à y faire de nouvelles découvertes, les Portugais n'avaient jamais osé passer le cap *Non*. Ce promontoire, ainsi que l'indique son nom, avait été regardé jusque-là comme une borne qu'on ne pouvait franchir; mais les nations de l'Europe avaient alors acquises assez de connaissance pour oser enfin rejetter les préjugés, et réformer les erreurs de leurs ancêtres. La géométrie, l'astronomie et la géographie, qui sont la base de l'art, de la navigation, étaient devenus des objets d'attention et d'étude. La mémoire des découvertes des anciens se ranima. Quelques unes des causes qui, pendant les derniers siècles, ont arrêté la culture des sciences en Portugal, ou n'y



Digitized by Google

existaient pas dans le quinzième, ou n'y produisaient pas les mêmes effets. Les Portugais alors paraissaient avoir marché dans la carrière des sciences d'un pas égal avec les autres peuples qui habitent en-deça des Alpes.

Comme l'esprit du siècle favorisait l'exécution de la nouvelle entreprise à laquelle les Portugais se trouvaient invités par la situation particulière de leur pays, elle ne pouvait manquer d'avoir du succès. Les vaisseaux équipés pour cette expédition doublèrent le cap formidable qui avait borné la course des navigateurs précédens, et ils pousèrent jusqu'au cap Boyador, c'est-à-dire, à près de vingt lieues au-delà. Les rochers qui forment ce cap ayant paru aux Portugais plus dangereux que le promontoire qu'ils avaient déjà passé, ils n'osèrent le tourner, et ils revinrent à Lisbonne plus satisfaits de s'être avancés jusqu'à ce point, que honteux de n'avoir pas tenté d'aller plus avant.

Quelque peu considérable que fut ce voyage, il ne fit que donner plus d'activité au goût pour les découvertes qui avait commencé à se développer en Portugal. Le succès extraordinaire de l'expédition contre les Maures fortifia encore l'esprit entreprenant des Portugais, et les encouragea à faire de nouvelles tentatives ; mais ils avaient besoin d'être conduits par un homme qui, doué de qualités propres à démêler ce qui était praticable, eut le loisir de former un système convenable, et eut en même tems assez d'ardeur et de persévérance pour se mettre au-dessus des revers et des obstacles. Heureusement pour le Portugal ces qualités se trouvèrent réunies dans Henry, duc de Visco, quatrième fils du roi Jean. Ce prince cultivait les arts et les sciences, alors méprisés des personnes de son rang. Il s'appliqua avec un goût particulier à l'histoire de la géographie, et bientôt il acquit assez de connaissance du globe habitable, pour apercevoir la probabilité de découvrir de nouvelles contrées en naviguant le long de la côte d'Afrique. Cette espérance était bien faite pour exciter l'ardeur d'un jeune homme, et Henry résolut de progéter un projet qui pouvait devenir aussi utile qu'il paraissait honorable et brillant. L'effet de sa première tentative ne fut pas d'une grande importance ; il équipa un seul vaisseau, dont il donna le commandement à Jean Gonzalès Zarco, et t Tristan-Vaz, auxquels il recommanda d'employer tous leur efforts pour doubler le cap Bayador, et de gouverner ensuit

vers le sud, La fortune vint au secours de leur inexpérience. Un coup de vent les jeta en pleine mer, et tandis qu'ils s'attendaient à tout moment à périr, ils touchèrent à une île inconnue, qu'ils nommèrent *Porto-Santo*, en memoire de l'heureuse délivrance du danger qu'ils venaient de courir. La découverte de cette petite île leur parut si importante, qu'ils retournèrent sur-le-champ en Portugal pour en porter la nouvelle à Henry. L'ardeur avec laquelle ce prince suivait son objet favori, lui fit trouver dans ce petit succès les motifs les plus encouragans pour en espérer des plus considérables. L'année suivante ( 1419 ) il équipa trois vaisseaux, sous le commandement des mêmes officiers, auxquels il associa Barthélemy Pérestrello, et il leur ordonna de prendre possession de l'île qu'ils avaient découverte. A peine commencaient-ils à s'établir à Porto-Santo, qu'ils observèrent à l'horizon, vers le sud, une espèce de tache fixe semblable à un petit nuage noir. Peu-à-peu ils commencèrent à conjecturer que ce pourrait bien être une terre. Ils se remirent en mer pour s'en assurer, et ils arrivèrent à une grande île inhabitée et couverte de bois, à laquelle ils donnèrent le nom de *Madeira*. Comme le principal objet de Henry était de rendre ses découvertes utiles à sa nation, il équipa sur-le champ une flotte pour aller établir une colonie portugaise dans ces deux îles ( 1420 ). Il eut soin d'y porter les semences, les plantes et les animaux domestiques communs en Europe; mais comme il prévit que la chaleur du climat et la fertilité du sol ne pouvaient manquer d'être favorables à d'autres productions, il se procura des plants de vigne de Chypre, et des cannes de sucre qu'il tira de Sicile. Ces précieux végétaux prospérèrent rapidement dans les deux nouvelles îles. On ne tarda pas à reconnaître les grands avantages qu'en produirait la culture; et le sucre, et le vin de Madère devinrent bientôt des articles considérables de commerce pour le Portugal.

En continuant leurs voyages à Madère, les Portugais s'accoutumèrent à une navigation plus hardie, et ils ne craignirent pas de se lancer en pleine mer. Gilianez, qui commandait un des vaisseaux du prince Henry, doubla, par cette nouvelle route, le cap Boyador, qui était regardé comme une barrière impossible à franchir ( 1433 ). Cet heureux voyage ouvrit une nouvelle sphère aux navigations, parce



Digitized by Google

qu'il leur fit connaître le vaste continent de l'Afrique, qui, baigné par l'Océan atlantique, s'étend au loin vers le sud. On eut bientôt reconnu une partie du continent. Les Portugais s'avancèrent dans les tropiques, et dans l'espace de quelques années ils découvrirent la rivière de Sénégal et toute la côte qui s'étend du cap Blanc au cap Vert.

Lorsque les Portugais commencèrent à avancer sous la zône torride, le préjugé reçu chez les anciens, que la chaleur excessive et perpétuelle qui régnait dans cette zône la rendait inhabitable à l'espèce humaine, leur ota le courage d'aller plus avant. Jusqu'à la rivière de Sénégal ils avaient trouvé la côte d'Afrique habitée par des peuples à-peu-près semblables aux Maures de Barbarie; mais lorsqu'ils s'avancèrent au sud de cette rivière, l'espèce humaine se présenta à eux sous une nouvelle forme. Ils virent des hommes qui avaient la peau noire comme de l'ébène, avec des cheveux courts et bouclés, le nez applati, des lèvres épaisses, et tous les traits particuliers qui distinguent la race des nègres. Ils durent naturellement attribuer ce changement extraordinaire à l'influence de la chaleur, et ils commencèrent à craindre qu'en avançant plus près de la ligne ils n'en ressentissent des effets encore plus terribles. Des grands du royaume qui, par ignorance, par envie, ou par une froide et timide prudence, avaient jusqu'alors condamné les projets du prince, exagérèrent les dangers qu'on courait à porter les recherches plus loin; mais ni leurs raisonnemens, ni leurs réclamations ne purent faire aucune impression sur l'ame courageuse et vraiment philosophe de Henry, que seconda puissamment don Pèdre, son frère, qui gouvernait le Portugal en qualité de tuteur de son neveu Alphonse V.

Pour imposer silence aux murmures, Henry chercha à obtenir la sanction d'une autorité respectable. Il s'adressa au pape, et lui exposa le pieux et infatigable zèle avec lequel il s'occupait depuis vingt ans à découvrir des pays inconnus, dont les malheureux habitans, privés des lumières de la véritable religion, étaient ensevelis dans les ténèbres du paganisme, ou séduits par les impostures de Mahomet. Il suppliait le S. Père, à qui, comme au vicaire de Jésus-Christ, tous les royaumes de la terre étaient soumis, de conférer à la couronne de Portugal un droit sur tous les pays appartenans aux infidèles qui seraient découverts par l'industrie de

Digitized by Google

ses sujets, ou subjugués par la force de ses armes. Eugène IV, qui occupait alors le trône pontifical, fit expédier une bulle, dans laquelle, après avoir applaudi, dans les termes les plus énergiques, aux tentatives des Portugais, et les avoir exhortés à poursuivre la glorieuse carrière où ils s'étaient engagés, il leur accordait un droit exclusif sur tous les pays qu'ils découvriraient depuis le cap Non jusqu'au continent de l'Inde.

Le bruit des expéditions des Portugais ne tarda pas à se répandre dans toute l'Europe. Des aventuriers hardis vinrent en foule de toutes parts solliciter le prince Henry de leur donner de l'emploi. Les Vénitiens et les Génois, qui surpassaient alors tous les autres peuples dans la connaissance et dans la pratique de l'art de la navigation, fournirent sur-tout un grand nombre de marins qui entrèrent à bord des vaisseaux portugais, et acquirent, à cette nouvelle école, des connaissances plus exactes et plus étendues. Animés par l'exemple de ces étrangers, les Portugais s'empressèrent d'exercer leurs propres talents et leur activité. Des négocians formèrent des associations pour concourir à la recherche des pays inconnus. On découvrit les îles du cap Vert, et peu de tems après (1449) celles qu'on a nommées Açores. Comme les premières sont à la distance d'environ 100 lieues de la côte d'Afrique, et que les dernières se trouvent à environ 300 lieues de tout continent, il est évident que les Portugais n'avaient pu s'avancer ainsi dans les hautes mers sans avoir fait des progrès surprenans dans l'art de la navigation.

Cette passion pour les découvertes était au plus haut degré de chaleur et d'activité lorsqu'elle éprouva un revers funeste par la mort du prince Henry. Il est vrai que pendant sa vie les Portugais, dans leurs courses les plus avancées vers le sud, n'avaient pénétré qu'à cinq degrés de la ligne équinoxiale, et qu'après une suite d'expéditions continuées pendant un demi-siècle, à peine avaient-ils découvert cinq cents lieues de la côte d'Afrique. Alphonse, qui occupait le trône à la mort du prince Henry, ne put, à cause de ses expéditions contre les Maures de Barbarie et contre la Castille, mettre beaucoup d'ardeur à suivre les nouvelles découvertes en Afrique. Il en laissa la conduite à Fernand Gomez, négociant de Lisbonne, à qui il accorda le droit

Digitized by Google

exclusif de commercer avec tous les pays dont le prince Henry avait pris possession. Ce monopole ne pouvait manquer de ralentir l'esprit des découvertes. On fit cependant quelques nouveaux progrès. Les Portugais se hasardèrent enfin à traverser la ligne (1471); ils trouvèrent que cette région de la zône torride, qu'on supposait embrâsée d'une chaleur intolérable, était non-seulement habitée, mais encore très-peuplée et très-fertile.

Jean II, qui succéda à son père Alphonse, avait tous les talens nécessaires pour former et exécuter de grands desseins. Tant que les Portugais cotoyèrent les bords de l'Afrique, depuis le cap Non jusqu'à la rivière de Sénégal, il ne trouvèrent sur cette longue étendue de côtes qu'un terrain sablonneux, stérile, habité par des peuples misérables et peu nombreux, professant la religion Musulmane, et soumis au vaste empire de Maroc; mais au sud de cette rivière, la religion et la puissance des Mahométans n'était plus connues. Le pays était divisé en petites principautés indépendantes; la population en était considérable et le sol fertile, et les Portugais reconnurent bientôt qu'il produisait de l'ivoire, des gommes, de l'or et d'autres denrées précieuses. Encouragés par leur prince, ils équipèrent une puissante flotte (1484), qui, après avoir découvert les royaumes de Benin et de Congo, s'avança environ 500 lieues au-delà de l'équateur; et, pour la première fois, les navigateurs Européens virent un nouveau ciel, et observèrent les étoiles d'un autre hémisphère. Jean bâtit des forts sur la côte de Guinée, et y envoya des colonies. Il établit une correspondance de commerce avec les E tats les plus puissans, et tâcha de rendre tributaires de sa couronne ceux qui étaient faibles ou divisés. Plusieurs petits princes d'Afrique se rendirent volontairement vassaux du roi de Portugal; et la force des armes en contraignit d'autres à en faire autant; il se forma un système régulier; et les Portugais, en l'observant invariablement, parvinrent à fonder sur une base plus solide leur puissance et leur commerce en Afrique. Les relations suivies qu'ils y établirent leur procurèrent par dégrès quelque connaissance des parties de ce continent qu'ils navaient pas visitées. En avançant plus vers le sud; ils trouvèrent que l'Afrique, aulieu de s'étendre en largeur, selon la doctrine de Ptolomée, qui était alors l'oracle

Digitized by Google

des géographes, paraissait se resserrer et se courber vers l'est. Cette observation leur inspira quelque confiance dans les récits des voyages que les Phéniciens fesaient autour de l'Afrique, et qu'on avait regardés long-tems comme fabuleux. Ils conçurent l'espérance qu'en suivant la route de ces célèbres navigateurs, ils pourraient arriver aux Indes orientales, et s'emparer du commerce, qui a toujours été la source de la richesse des nations qui en ont joui. Tous les pilotes, tous les mathématiciens portugais s'accordèrent alors à la regarder comme praticable. Le roi entra avec chaleur dans leurs idées, et commença à concerter les mesures nécessaires pour cette grande entreprise. La conduite en fut confié à Barthélemy Diaz, officier qui avait toute la sagacité, l'expérience et le courage qu'elle exigeait. Il s'avança hardiment vers le sud (1486); et franchissant les limites où jusqu'alors ses compatriotes avaient arrêté leur course, il découvrit environ 300 lieues de terres nouvelles. Pour fruits de ses travaux et de sa persévérance, il reconnut enfin le promontoire élevé qui borne l'Afrique vers le sud; mais il n'en put faire d'avantage, la violence des vents, le délabrement de ses vaisseaux et l'esprit turbulent de son équipage, le forcèrent de retourner sur ses pas après un voyage de seize mois. Diaz avait appellé *cabo Tormentoso*, cap des Tempêtes, le promontoire où il avait arrêté sa course; mais le roi ne doutant plus qu'il n'eut enfin trouvé la route qu'il cherchait depuis si long-tems, donna à ce cap un nom plus encourageant et de meilleur augure, et il l'appella *cap de Bonne-Espérance*.

Cet espoir se trouva confirmé par les nouvelles que le roi de Portugal reçut des députés qu'il avait précédemment envoyés par terre en Abyssinie, où l'un d'eux fut assassiné. Covillam, qui survécut à son compagnon, envoya un journal de ses voyages, avec les plans des côtes où il avait touché. D'après ses propres observations, ainsi que d'après les éclaircissemens que lui avaient donnés d'habiles marins en différens pays, il concluait qu'en tournant l'Afrique par mer on devait trouver un passage aux Indes orientales.

L'heureuse conformité de l'opinion et du récit de Covillam, avec les découvertes que Diaz venait de faire, ne laissait presque plus d'incertitude sur la possibilité d'aller par mer de l'Europe dans l'Inde. Mais la longueur du voyage, et

Digitized by Google

les tempêtes furieuses que Diaz avait essuyées près du cap de Bonne-Espérance, avaient extrêmement intimidé les Portugais. L'autorité et la fermeté du monarque dissipèrent par degrés les vaines terreurs de ses sujets, ou contraignirent ceux-ci à les cacher. Tandis qu'il était occupé à prendre toutes les mesures que les lumières et l'expérience pouvaient lui suggérer pour assurer l'effet d'une expédition qui devait décider du succès de son dessein favori, le bruit d'un événement, aussi extraordinaire qu'inattendu, se répandit en Europe; c'était la découverte d'un nouveau monde, situé à l'occident du globe, et ce grand objet attira sur-le-champ les yeux et l'admiration de l'univers.

Parmi les étrangers que le bruit des découvertes faites par les Portugais avaient attirés à leur service, se trouvait *Christophe Colomb*, sujet de la république de Gênes. On ne connaît point avec certitude le tems ni le lieu où naquit ce grand homme; on sait seulement qu'il était d'une famille honnête, réduite à l'indigence. Dès sa première jeunesse il laissa entrevoir les talens et le caractère qui peuvent distinguer un marin. Au lieu de combattre ses inclinations, les parens du jeune Colomb les développèrent et les encouragèrent par l'éducation. Ils lui firent apprendre la géométrie, la cosmographie, l'astronomie et le dessein. La liaison de ces sciences, avec l'art de la navigation, son objet favori, excitait son ardeur et son application; il y fit des progrès rapides. Avec de si heureuses dispositions il entra, à l'âge de quatorze ans, dans la carrière qui devait le conduire à tant de gloire (1461). Ses premiers voyages furent aux ports de la Mediterranée, que fréquentaient les Génois. Cette sphère étant trop étroite pour une ame aussi active que la sienne, il fit une excursion dans les mers du Nord, et visita les côtes de l'Islande, où la pêche commençait à attirer les Anglais et quelques autres nations. Comme les navigateurs tentaient alors dans tous les sens des entreprises nouvelles, il s'avança au-delà de cette île, la Thulé des anciens, jusqu'à plusieurs degrés en-dedans du cercle polaire. Après avoir satisfait sa curiosité par un voyage qui, en augmentant ses connaissances maritimes, ne servait pas à sa fortune, il s'attacha à un homme de son nom et de sa famille, qui était capitaine de vaisseau, et qui jouissait d'une

Digitized by Google

grande réputation. Ce marin commandait une petite escadre armée à ses frais ; et fesant la course, tantôt contre les Turcs, tantôt contre les Vénitiens, rivaux des Génois ; il avait acquis des richesses et de la célébrité. Colomb le suivit pendant plusieurs années, et se distingua autant comme homme de guerre que comme homme de mer. Dans un combat opiniâtre, livré sur la côte de Portugal, à quelques caravelles vénitiennes, le vaisseau sur lequel il était prit feu en même tems que le vaisseau ennemi, auquel le sien était attaché par les grapins. Dans une si terrible extrémité, sa présence d'esprit et son intrépidité ne l'abandonnèrent pas. Il se jette à la mer, se saisit d'une rame flottante, et gagnant le rivage éloigné d'environ deux lieues, il sauve une vie réservée à de si grandes choses.

Dès qu'il eut recouvré ses forces, Colomb se rendit à Lisbonne, où plusieurs de ses compatriotes étaient établis. Ceux-ci le pressèrent vivement de rester en Portugal, où son habileté dans l'art de la navigation ne pouvait manquer de le faire connaître ; et il se laissa facilement séduire. Ayant gagné l'estime d'une portugaise, il l'épousa, et fixa son séjour à Lisbonne. Son mariage lui donna le desir de perfectionner encore ses connaissances dans la marine. Sa femme était fille de Barthélemy Perestrello, un des capitaines employés par le prince Henry. Colomb devint possesseur des journaux et des cartes de ce navigateur expérimenté. Il y vit les routes qu'avaient tenues les Portugais dans leurs découvertes, et il s'instruisit des diverses circonstances qui les avaient encouragés et guidés. Cette étude enflamma sa passion dominante. Pour la satisfaire, il fit un voyage à Madère, et établit, pendant plusieurs années, un commerce avec cette île et avec les Canaries, les Açores et les divers établissemens que les Portugais avaient formés en Guinée et sur le continent de l'Afrique.

L'expérience que Colomb avait acquise par un si grand nombre de voyages l'avait rendu un des meilleurs marins de l'Europe ; mais ce mérite ne lui suffisait pas. Les succès des Portugais avaient excité un tel esprit de curiosité et d'émulation, que tous les savans de ce siècle étaient occupés à étudier les moyens qui avaient préparé les découvertes déjà faites, et ceux dont on pouvait se promettre

Digitized by Google

quelque réussite dans des entreprises encore plus hardies. Capable de méditations profondes, Colomb s'était souvent appliqué à remonter aux principes qui avaient guidé les Portugais dans leurs plans de découvertes. Il se persuada par degrés, qu'on pourrait aller plus loin qu'eux en suivant leur methode, et exécuter des entreprises qu'ils avaient jusqu'alors tentées inutilement.

Depuis que les Portugais avaient doublé le cap Vert, le grand objet qui occupait les navigateurs était de trouver par mer un passage aux Indes orientales. Quelqu'avides que fussent les Portugais de se faire une nouvelle route vers cette riche contrée, ils ne l'avaient cherchée jusqu'alors qu'en se dirigeant vers le sud, dans l'espoir qu'ils pourraient arriver aux Indes en portant à l'est, après qu'ils auraient fait le tour de l'extrémité de l'Afrique. L'incertitude et la longueur de cette route conduisirent naturellement Colomb à rechercher s'il n'était pas possible de trouver un chemin plus court et plus droit. Après avoir réfléchi profondément sur cet objet, il conclut qu'en naviguant directement à l'ouest au travers de la mer Atlantique, on découvrirait infailliblement des pays nouveaux, qui, selon lui, devaient faire partie du vaste continent de l'Inde.

Cette opinion était appuyée dans l'esprit de Colomb par des motifs et des raisons de différens genres. La figure sphérique de la terre était connue, et déjà on en avait déterminé l'étendue avec quelqu'exactitude. Il suivait évidemment delà que les continens de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ne fesaient qu'une très-petite portion de la superficie du globe terrestre. Il était vraisemblable que le continent du monde connu, placé sur un des côtés du globe, était balancé par une quantité à-peu-près égale de terres dans l'hémisphère opposé. Ces idées étaient confirmées par les observations et les conjectures des navigateurs. Un pilote portugais s'étant avancé plus à l'ouest qu'on ne le fesait en ce tems-là, avait trouvé une pièce de bois sculptée qui flottait sur les eaux, et était poussée vers lui par un vent d'ouest, ce qui lui avait fait conclure qu'elle venait de quelque terre inconnue située vers le même point. Le beau-frère de Colomb avait trouvé, à l'ouest de l'île de Madère, une pièce de bois travaillée aussi de main d'homme, et apportée par

Digitized by Google

le même vent, ainsi que des roseaux d'une grosseur énorme, et ressemblans à ceux que Ptolomée décrit comme une production particulière des Indes orientales. Enfin, après des vents d'ouest soutenus pendant quelque tems, on avait trouvé souvent sur les côtes des Açores des arbres déracinés, et une fois les corps morts de deux hommes, dont les traits ne ressemblaient point du tout à ceux des habitans de l'Europe et de l'Afrique.

Nous passerons sous silence les motifs qui fesaient croire à Colomb que les terres nouvelles qu'on trouverait dans l'Océan occidental devaient tenir au continent des Indes. Pleinement convaincu de la vérité de son système, il était impatient de le confirmer par l'expérience. Le premier pas qu'il avait à faire était de s'assurer de la protection de quelque puissance de l'Europe qui put fournir aux frais de l'entreprise. Son amour pour sa patrie lui fesait souhaiter qu'elle recueillit le fruit de ses découvertes et de ses travaux. Il proposa son projet au sénat de Gênes, et il offrit de naviguer sous le pavillon de la république, à la recherche des pays nouveaux qu'il espérait découvrir. Mais ses compatriotes connoissaient peu son habileté et son caractère, et quoique gens de mer, ils étaient si peu accoutumés à de grands voyages, qu'ils ne purent se former une idée juste des principes sur lesquels Colomb fondait ses espérances de succès. Ils rejettèrent inconsidérément ses propositions, et perdirent pour toujours l'occasion de rendre à leur patrie son ancienne splendeur.

Après avoir rempli ses obligations envers son pays, Colomb proposa son projet à Jean II, roi de Portugal, dans les Etats duquel il avait été établi long-tems. Ce prince l'écouta avec bonté, et renvoya l'examen de son plan à Diego Ortiz, évêque de Ceuta, et à deux médecins juifs estimés pour leurs connaissances dans la cosmographie, et qu'il avait coutume de consulter dans les affaires de ce genre. Ces trois hommes, qui dirigaient depuis long-tems les projets de navigation des Portugais, avaient donné le conseil de chercher un passage aux Indes par la route opposée à celle que Colomb indiquait comme la plus courte et la plus sûre. Après l'avoir fatigué de questions insidieuses, et d'objections sans nombre, il différèrent de prononcer un jugement definitif, et en même tems ils conspirèrent pour lui enlever la gloire et les avantages qui pouvaient lui revenir

Digitized by Google

du succès de son entreprise. Ils proposèrent au roi d'équiper un vaisseau pour l'exécuter, en suivant la route que Colomb avait indiqué. Jean adopta ces perfides conseils ; mais le pilote choisi pour suivre le plan de l'inventeur n'en avait ni le génie ni le courage. Ayant trouvé des vents contraires, et n'apercevant aucune marque du voisinage des terres, il se laissa effrayer, et revint à Lisbonne, où il décria le projet de Colomb, comme aussi dangereux qu'extravagant.

Colomb ayant découvert cette trahison, quitta sur-le-champ le Portugal ; et il aborda en Espagne vers la fin de l'année 1484. Il résolut de proposer son plan à Ferdinand et à Isabelle, qui gouvernaient alors les royaumes unis de Castille et d'Arragon. Mais connaissant déjà par son expérience toute l'incertitude du succès d'une pareille démarche, il prit la précaution d'envoyer en Angleterre son frère Barthélemy, à qui il avait communiqué toutes ses idées, pour négocier en même tems l'exécution de son projet auprès de Henry VII, un des princes de l'Europe le plus instruit et le plus puissant.

Ferdinand et Isabelle, quoi qu'entièrement occupés d'une guerre contre les Maures, écoutèrent Colomb avec assez d'intérêt pour se déterminer tout de suite à charger Ferdinand de Talavera, confesseur de la reine, de l'examen de son projet. Le confesseur consulta ceux de ses compatriotes qu'il jugeait les plus capables de prononcer sur un pareil sujet. Mais les connaissances avaient fait alors si peu de progrès en Espagne, que ces prétendus philosophes ignoraient jusqu'aux premiers principes sur lequel Colomb fondait ses conjectures et son espérance. Quelques-uns d'entr'eux, égarés par de fausses notions sur la figure et la grandeur de la terre, prétendirent que le voyage qu'on proposait ne pouvait s'exécuter en moins de trois années. D'autres soutenaient, où que Colomb trouverait l'Océan sans bornes, selon l'opinion de quelques anciens, ou qu'en marchant droit à l'ouest il arriverait à un point où la figure convexe de la terre le mettrait dans l'impossibilité de revenir sur ses pas, et le ferait périr infailliblement. Il fallait toute la patience et toute l'adresse de Colomb pour suivre sa négociation avec des juges si prévenus. Après cinq années d'attente, Talavera fit enfin à Ferdinand et à Isabelle un rapport si peu favorable, que l'un et l'autre déclarèrent à Colomb que jusqu'à ce que la guerre avec les Maures

Maures fut tout-à-fait terminée, il leur était impossible de s'engager dans une entreprise qui demandat quelque dépense.

Quelque précaution qu'on prit pour adoucir la dureté de ce refus, Colomb crut son projet rejetté pour toujours. Il sentit vivement les coups qu'on venait de lui porter; mais sa confiance dans la justesse de son système ne diminua point, et son désir de le démonter par l'expérience n'en fut que plus ardent. Il s'adressa aux ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Cœli, qui, quoique simples sujets, étaient assez puissans et assez riches pour mettre son projet à exécution. Mais cette tentative ne lui réussit pas mieux, car ces seigneurs refusèrent de seconder une entreprise que le monarque avait rejettée.

Au chagrin que Colomb ressentait du mauvais succès de ses tentatives, se joignait l'inquiétude que lui causait l'ignorance où il était du destin de son frère. Le vaisseau qui portait Barthélemy avait été pris par les pirates; et celui-ci, dépouillé de tout, avait été retenu captif pendant plusieurs années. A la fin il avait trouvé moyen de s'échapper, et était arrivé à Londres, mais dans une telle indigence, que pendant quelque tems il fut obligé de dessiner et de vendre des cartes, jusqu'à ce qu'il eut assez d'argent pour être en état de se vêtir décemment et de se présenter à la cour. Enfin il parvint à mettre les offres de son frère sous les yeux du roi, qui, malgré son extrême économie et sa défiance pour toute entreprise dispendieuse et nouvelle, accueillit le projet de Colomb plus favorablement que n'avait fait jusques-là, aucun des princes à qui il avait été présenté.

Cependant Colomb ignorant ce qu'était devenu son frère; et n'ayant plus aucune espérance du côté de l'Espagne, se disposait à se rendre lui-même en Angleterre, lorsque Juan Perès, prieur du couvent de Rabida, près de Palos, le sollicita vivement de différer de quelques jours son voyage. Ce religieux, soit par curiosité, soit par amitié, se livra à un examen suivi du système de Colomb, conjointement avec un médecin habile dans les mathématiques. Cet examen le convainquit tellement de la probabilité du succès, que voulant conserver à sa patrie la gloire et les avantages d'une si grande entreprise, il se hasarda d'écrire à Isabelle, la conjurant d'examiner de nouveau l'affaire avec l'attention qu'elle méritait.



Digitized by Google

Isabelle fut frappée des représentations d'un homme qu'elle respectait. Elle fit dire à Perès de la venir trouver sur-le-champ, et le premier effet de cette entrevue fut une invitation obligeante à Colomb de revenir à la cour, et un présent d'une petite somme pour les dépenses de son voyage. Cette circonstance, jointe aux marques de bonté que la reine venait de lui donner, encouragea ses amis à favoriser ses vues plus ouvertement qu'auparavant.

Mais il n'était pas aisé de persuader Ferdinand, qui, pour rendre inutile le zèle des partisans de Colomb, employa dans cette nouvelle négociation quelques-unes des personnes qui en avaient déjà condamné le plan. Colomb parut devant eux, aussi peu disposé qu'auparavant à se relacher en rien de ses premières demandes. Il proposait d'armer une petite flotte sous son commandement, et voulait le titre de vice-roi perpétuel et héréditaire de toutes les mers et de toutes les terres qu'il découvrirait, ainsi que le 10e. des profits qu'elles rapporteraient. En même tems il offrait d'avancer la dépense de l'armement, à condition qu'il aurait une part proportionnelle dans les bénéfices de l'entreprise; si elle échouait il ne demandait aucune récompense. Ces prétentions ayant paru exagérées et ridicules, Isabelle abandonna tout-à-fait Colomb, et rompit brusquement la négociation qu'elle avait reprise avec lui.

Cet événement fut plus mortifiant pour Colomb que tous les dégoûts qu'il avait jusqu'alors éprouvés. Il se retira le cœur nâvré, et ne vit plus d'autre ressource que de partir pour l'Angleterre, comme il l'avait déjà projetté.

Vers ce tems-là Grenade se rendit. Quintanilla et Santangel, les patrons de Colomb, saisirent ce moment pour faire un dernier effort auprès de la reine. Les puissantes raisons qu'ils employèrent produisirent tout leur effet. Isabelle ordonna tout de suite qu'on fit revenir Colomb, et annonça la résolution où elle était d'accepter les conditions qu'il avait mises à son traité. Regrettant que le mauvais état de ses finances ne lui permit pas d'y puiser, elle offrit généreusement ses diamans pour procurer l'argent nécessaire aux préparatifs de l'expédition. Santangel, dans le transport de sa reconnaissance, baisa la main de la reine, et s'engagea à avancer sur-le-champ la somme dont on aurait besoin.

Digitized by Google

Colomb avait déjà fait plusieurs lieues sur la route qui allait pour toujours l'éloigner de l'Espagne, lorsque le courrier d'Isabelle l'atteignit. A la nouvelle de cette révolution inespérée, il retourna sur-le-champ à Santa-Fé. L'acceuil obligeant que lui fit la reine, et l'espoir d'exécuter le voyage qui était depuis long-tems l'objet de ses pensées et de ses désirs, effacèrent bientôt le souvenir de ce qu'il avait souffert pendant huit années d'incertitudes et de sollicitations. La négociation fut alors suivie avec autant de promptitude que de facilité; et le 17 avril 1492 on signa un traité, dont voici les articles principaux: 1°. Ferdinand et Isabelle, comme souverains de l'Océan, créaient Colomb grand-amiral dans toutes les mers, îles et continens qui seraient découverts par lui, office dont il jouirait lui et ses héritiers, avec les droits et prérogatives qui appartenaient à celui de grand-amiral de Castille; 2°. Colomb était nommé vice-roi de toutes les îles et continens qu'il découvrirait; mais si, pour le bien des affaires, il était nécessaire d'établir par la suite d'autres gouverneurs dans chacune de ces contrées, Colomb était autorisé à nommer trois personnes, dont l'une serait choisie par Ferdinand et Isabelle. L'office de vice-roi devait aussi être héréditaire dans sa famille; 3°. Ferdinand et Isabelle accordaient à Colomb et à ses héritiers, à perpétuité, le dixième de tous les profits provenant des productions et du commerce des pays qu'il découvrirait; 4°. Si quelques procès s'élevait sur des matières de commerce dans les pays nouvellement découverts, l'affaire serait terminée par la seule autorité de Colomb, ou des juges désignés par lui. 5°. Il était permis à Colomb d'avancer un huitième des frais de l'expédition et du fonds du commerce qui s'établirait, et à raison de cette avance, il devait retirer un huitième du profit.

Dès que ce traité fût signé, Isabelle pressa elle-même les préparatifs de l'expédition avec la plus grande activité. Le 12 mai (1492) tout ce qui dépendait de ses ordres se trouva prêt, et Colomb se rendit chez le roi et la reine pour recevoir leurs dernières instructions. Les vaisseaux dont il devait prendre le commandement avaient été armés dans le port de *Palos*, petite ville maritime de la province d'Andalousie. Comme le père Juan Peres, à qui Colomb avait déjà tant



Digitized by Google

d'obligations, résidait dans le voisinage, ce bon ecclésiastique se servit utilement de son crédit auprès des habitans, non-seulement en obtenant d'eux ce qui lui manquait des fonds qu'il s'était engagé à fournir, mais en déterminant plusieurs d'entr'eux à faire le voyage. Les principaux de ces associés de Colomb furent trois frères du nom de *Pinson*, qui, riches et bons marins, voulurent bien risquer leur fortune et leur vie avec lui.

Cependant, malgré tous les efforts d'Isabelle et de Colomb, l'armement ne répondit guères ni à la dignité de la nation castillanne, ni à l'importance de l'objet. Il consistait en trois vaisseaux, dont le plus grand était d'un port très-peu considérable. Celui-ci était commandé par Colomb, qui lui donna le nom de *Sancta-Maria*, en l'honneur de la Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière. Martin Pinson commandait le second, appelé la *Pinta*, et avait son frère François pour pilote. Le troisième, appelé la *Nigna*, avait pour capitaine Yanes Pinson. Ces deux derniers n'étaient guères que de grandes chaloupes. Cette escadre, si l'on pouvait lui donner ce nom, était approvisionnée pour douze mois, et portait quatre-vingt-dix hommes, la plupart matelots, avec quelques aventuriers qui suivaient la fortune de Colomb, et quelques gentilshommes de la cour d'Isabelle, chargés de l'accompagner. Enfin, toute cette dépense, qui avait si fort effrayé la cour, ne passait pas une somme équivalente à cent mille francs.

Le 3 août 1494, un peu avant le lever du soleil, Colomb mit à la voile en présence d'une foule de spectateurs, qui élevaient les mains au ciel pour en obtenir une réussite heureuse, qu'ils souhaitaient plus qu'ils ne l'espéraient. Colomb cingla droit aux Canaries, et y arriva le 10 août. Il en partit le 6 septembre : fesant route directement à l'ouest, il abandonna toutes les traces des navigateurs qui l'avaient précédé, et il se jeta dans une mer jusqu'alors inconnu. Bientôt ses matelots consternés commencèrent à déplorer leur sort, et à verser des larmes, comme s'ils ne devaient plus revoir la terre dont ils s'éloignaient. Colomb les rassura par les raisons qui lui fesaient espérer un heureux succès, et par l'appât des richesses qui les attendaient dans les contrées opulentes auxquelles il les conduisait. Heureusement il joi-

Digitized by Google

gnait à l'enthousiasme d'un homme à projets, une grande connaissance du cœur humain, un esprit insinuant, un grand empire sur lui même, et le talent de diriger et de maîtriser les passions des autres. Dès qu'il fût en mer rien ne se fît que par ses ordres. Il veillait lui même à l'exécution de toutes les manœuvres, il ne prenait que quelques heures de sommeil, et ne quittait pas le pont. Il s'efforça de cacher à ses équipages une partie du chemin qu'ils fesaient. Dans cette vue, quoique le deuxième jour après leur départ ils eussent fait dix-huit lieues, il ne leur en compta que quinze; et constamment il employa le même artifice. Le 14 septembre, la petite flotte se trouvait à plus de deux cents lieues à l'ouest des Canaries, plus loin de terre qu'aucun vaisseau d'Espagne n'avait été jusqu'alors. Là nos navigateurs furent frappés d'un phénomène aussi étonnant que nouveau pour eux. L'aiguille aimantée ne se dirigeait plus exactement à l'étoile polaire, mais à un degré plus ouest; différence qui croissait à mesure qu'ils avançaient. Cet effet, aujourd'hui familier, quoique la cause en soit demeurée parmi les mystères de la nature, remplit de terreur les compagnons de Colomb, qui, avec autant de présence d'esprit que d'adresse, inventa sur-le-champ une explication de ce phénomène, explication qui, sans le contenter lui même, parut si plausible à ses gens, que leur crainte se dissipa. Il continua de porter droit à l'ouest, à-peu-près sous la latitude des Canaries. En suivant cette route il trouva les vents alisés, qui soufflent constamment de l'est à l'ouest entre les tropiques, et sous quelques degrés de latitude en dehors. A environ quatre cents lieues des Canaries il se vit dans une mer tellement couverte de plantes, qu'elle ressemblait à une prairie d'une vaste étendue; les matelots imaginèrent qu'ils étaient arrivés aux dernières bornes de l'Océan navigable, et que ces herbes épaisses allaient les empêcher de pénétrer plus avant, qu'elles cachaient des écueils dangereux ou une grande étendue de terres submergées. Colomb s'efforça de leur persuader que l'objet qui les effrayait devait plutôt les encourager, comme étant le signe de quelque terre. En même-tems un vent frais les dégagea de ces herbes. On vit plusieurs oiseaux voltiger autour du vaisseau, et diriger leur vol vers l'ouest. La troupe abattue reprit courage et conçut quelqu'espérance.



Digitized by Google

Le premier octobre l'amiral se trouva, selon son estimation, à sept cent soixante et dix lieues à l'ouest des Canaries ; mais il annonça qu'il n'y avait que cinq cent quatre-vingt-quatre lieues de faites. Il était depuis trois semaines en mer, toujours avançant sur la même direction sans voir aucune terre. Les pronostics, tirés du vol des oiseaux et d'autres circonstances, l'avaient trompé. L'espoir semblait s'éloigner plus que jamais. Bientôt les murmures des équipages se changèrent en plaintes ouvertes. Ils protestèrent qu'ils avaient pleinement satisfait à leur devoir en s'avançant si loin dans une route dont le terme était inconnu ; qu'il était nécessaire de penser au retour pendant que leurs méchans vaisseaux étaient encore en état de tenir la mer. Tous convinrent qu'il fallait contraindre Colomb de prendre un parti auquel tenait le salut commun. Quelques-uns des plus audacieux proposèrent même de le jeter à la mer, persuadés qu'à leur retour en Espagne la mort d'un aventurier, qui avait manqué son projet, n'exciterait ni intérêt ni curiosité.

Colomb sentit parfaitement tout les dangers de sa situation, mais il conserva sa présence d'esprit. Il se montra toujours avec un visage gai, et affecta la satisfaction d'un homme content des succès qu'il a déjà eus, et qui en attend de plus grands encore. Par son adresse il parvint à persuader à ses gens de s'abandonner encore quelque tems à sa conduite.

A mesure qu'ils avançaient les apparences du voisinage de la terre semblaient plus certaines. Des oiseaux commençaient à paraître en troupes, volant au sud-ouest. Colomb se porta de ce côté ; mais après avoir tenu quelques jours cette nouvelle route sans succès, les matelots ne voyant depuis un mois entier que le ciel et l'eau, perdirent tout-à-fait l'espérance. L'impatience, la rage et le désespoir éclatèrent sur tous les visages. Toute subordination fut perdue. Les officiers, qui avaient jusques-là partagé la confiance de Colomb et soutenu son autorité, se rangèrent du côté des équipages. On s'assembla tumultueusement sur le pont ; on fit des plaintes et des menaces à l'amiral, et l'on exigea qu'il reprit sur-le-champ la route d'Europe. Colomb sentit que ni la douceur ni la sévérité ne pouvaient plus appaiser une révolte devenue si violente et si générale. Il promit donc à ses gens de se conformer à ce qu'ils exigeaient de lui, pourvu qu'ils conti-

Digitized by Google

nuassent de le suivre et de lui obéir encore trois jours. Quelqu'animés qu'ils fussent, ces propositions ne leur parurent pas déraisonnables. Mais Colomb ne hazardait pas beaucoup en se bornant à un terme si court. Les signes les moins équivoques et les plus nombreux annonçaient la terre. L'équipage de la *Pinta* avait aperçu un roseau flottant qui semblait fraîchement coupé, et une pièce de bois travaillée de main d'homme. Les gens de la *Nigna* avaient pêché une branche d'arbre flottante avec des baies rouges parfaitement fraîches. Les nuages autour du soleil prenaient un aspect différent. L'air était plus doux et plus chaud, et durant la nuit le vent devenait inégal et variable. Colomb fut si persuadé par ces remarques, que le soir du 11 octobre (1492) il fit carguer toutes les voiles, tenir les trois vaisseaux en panne, et veiller toute la nuit, de peur d'être poussé à la côte. Dans ce moment de crise et d'attente personne ne ferma les yeux. Vers les dix heures du soir, Colomb étant sur le château d'avant, observa une lumière à quelque distance ; et tirant à part Guttières, page de la reine, il la lui montra. Un peu après minuit on entendit crier *terre*, *terre* de la Pinta, qui était toujours en tête des autres navires. Mais on avait été si souvent trompé par des apparences, qu'on y croyait plus difficilement. Le jour arriva enfin, et les doutes et les craintes s'évanouirent. On vit distinctement, à deux lieues au nord, une île plate et verdoyante, garnie de bois, arrosée de plusieurs ruisseaux, et présentant tous les signes d'un pays délicieux. Ceux qui montaient la Pinta entonnèrent le *Te Deum*, et les équipages des autres navires se joignirent à eux dans cet acte de piété. Les actions de grâces qu'on rendit au ciel furent suivies de la réparation qu'on devait au commandant. Les Espagnols se jetèrent aux pieds de Colomb, et lui demandèrent pardon de leur insolence. Passant d'une extrémité à l'autre, l'homme que naguère ils avaient insulté et menacé, ils le regardèrent comme inspiré par le ciel, et comme doué d'un courage plus qu'humain pour l'accomplissement d'un dessein si fort au-dessus des idées de tous les siècles précédens.

Au lever du soleil toutes les chaloupes, garnies d'hommes, s'avancèrent vers l'île, enseignes déployées, au son d'une musique militaire, et avec tout l'appareil



Digitized by Google

guerrier. A mesure qu'on approchait de la terre on la voyait se couvrir d'habitans, dont les gestes exprimaient l'étonnement et l'admiration. Colomb fut le premier européen qui mit le pied dans le Nouveau-Monde qu'il venait de découvrir. Il débarqua richement vêtu, l'épée à la main, ses compagnons à sa suite. Tous baisèrent la terre, après laquelle ils soupiraient depuis si long-tems. Ils élevèrent un crucifix, et se prosternant, ils remercièrent Dieu du succès de leur voyage. Ils prirent ensuite solennellement possession du pays pour la couronne de Castille et de Léon, avec toutes les formalités que les Portugais avaient coutume d'observer dans les découvertes qu'ils fesaient.

Pendant toutes ces cérémonies, les Espagnols étaient entourés d'un grand nombre de naturels du pays, qui regardaient en silence des actions auxquelles ils ne comprenaient rien, et dont ils ne prévoyaient pas les suites. Tout ce qu'ils voyaient les frappait d'une si grande terreur, qu'ils respectèrent leurs nouveaux hôtes comme des êtres d'un ordre supérieur, et comme des enfans du soleil descendus pour visiter la terre.

Les Européens n'étaient guère moins étonnés des objets qu'ils avaient sous les yeux. L'herbe, les arbustes, les arbres étaient différens de ceux d'Europe. Le sol paraissait de bonne qualité, mais ne présentait presque aucune marque de culture. Le climat, quoiqu'extrêmement agréable, semblait chaud aux Espagnols eux mêmes. Les habitans étaient entièrement nus. Leurs longs cheveux noirs flottaient sur leurs épaules, ou étaient attachés en tresses autour de leur tête. Ils n'avaient point de barbe, et tout le reste de leur corps était absolument sans poil. Leur teint était de couleur de cuivre foncé, leur physionomie douce et timide. Leur visage et d'autres parties de leur corps étaient entièrement peints de couleurs éclatantes. La crainte les tint d'abord dans la réserve ; mais bientôt ils se familiarisèrent avec les Espagnols, et reçurent d'eux, avec des transports de joie, des grelots, des grains de verre, et d'autres bagatelles, pour lesquelles ils donnèrent en échange quelques provisions et du fil de coton, la seule marchandise de quelque valeur qu'ils pussent fournir.

Colomb appela *San-Salvador* l'île qu'il venait de décou-

Digitized by Google

vrir. Les habitans lui donnaient le nom de *Guanahani*. C'est une des îles *Lucayes* ou de *Buhama*. L'amiral employa le jour suivant à faire le tour de l'île. Il reconnut bientôt, à la pauvreté des habitans, que ce n'était pas là le riche pays qu'il cherchait. Ayant observé que la plupart des insulaires portaient de petites plaques d'or aux narines, il s'enquit soigneusement du lieu d'où ils tiraient ce précieux métal. Ils lui montrèrent le Sud, et lui firent comprendre que l'or abondait dans les pays situés dans cette direction. Il se détermina donc à diriger sa route de ce côté, et il emmena avec lui sept des naturels de San-Salvador, pour lui servir de guides et d'interprètes lorsqu'ils auraient appris un peu d'espagnol. Il découvrit différentes îles, et prit terre à trois des plus considérables, auxquelles il donna les noms de *Sainte-Marie de la Conception*, de *Ferdinand* et d'*Isabelle*. Mais comme le sol, les productions et les habitans étaient les mêmes qu'à San-Salvador, il ne s'arrêta dans aucune. Il s'informait par-tout d'où venait l'or, et partout on lui disait qu'il était apporté du Sud. En suivant la même direction, il découvrit bientôt une contrée d'une grande étendue, non plate, comme les autres îles qu'il avait déjà visitées, mais semée de collines et de montagnes; et entrecoupée de rivières, de bois et de plaines; de sorte qu'il douta si c'était une île ou un continent. Les habitans de San-Salvador qu'il avait pris sur son bord, lui donnaient le nom de *Cuba*. Colomb l'appela *Juanna*. Il entra dans l'embouchure d'une grande rivière avec sa petite escadre, et tous les habitans s'enfuirent dans les montagnes à son approche. Comme il avait résolu de caréner ses vaisseaux en cet endroit, il envoya quelques Espagnols, avec un des insulaires de San-Salvador, pour reconnaître l'intérieur du pays. Ses gens s'étant avancés à environ vingt lieues du rivage, lui rapportèrent que le sol était meilleur et mieux cultivé que celui des îles qu'on venait de découvrir, qu'outre beaucoup de huttes éparses, ils avaient trouvé un village contenant plus d'un millier d'habitans, que les naturels, quoique nus, leur paraissaient avoir plus d'intelligence que ceux de San-Salvador; qu'ils en avaient été reçus avec le même respect; qu'on leur avait baisé les pieds, et qu'on les avait honorés comme des êtres des-

Digitized by Google

cendus du ciel ; qu'on leur avait fait manger d'une racine dont le goût ressemblait à celui de la châtaigne rôtie, et une espèce particulière de blé, appelée *maïs*, qui paraissait pouvoir fournir une très-bonne nourriture, soit rôtie, soit en farine ; qu'ils n'avaient vu dans le pays d'autres quadrupèdes qu'une espèce de chien qui ne pouvait aboyer, et un animal ressemblant à un lapin, quoique beaucoup plus petit ; qu'enfin ils avaient observé parmi ces peuples quelques ornemens d'or de peu de valeur.

Ces députés avaient déterminé quelques-uns des naturels du pays à les suivre. Ceux-ci firent entendre à Colomb, que l'or qui leur servait de parure se trouvait à *Cubanacan*. Ils entendaient, par-là, l'intérieur de Cuba ; mais l'amiral supposa qu'ils lui parlaient du grand Khan, et imagina que le royaume de Cathay, décrit par Marco-Paolo, n'était pas éloigné. Il résolut en conséquence d'employer quelque tems à visiter le pays. Il parcourut tous les hâvres, depuis le Port-au-Prince jusqu'à l'extrémité orientale de l'île ; mais s'il fut ravi de la beauté des aspects qu'il rencontrait à chaque pas, et de la prodigieuse fertilité du sol, il n'y trouva pas l'or en assez grande quantité pour satisfaire l'avidité de ses compagnons, et remplir l'attente des souverains qui l'employaient. Les naturels du pays indiquèrent à l'Est une île, qu'ils appelaient *Hayti*, en faisant entendre que l'or y était plus abondant que chez eux. Colomb se disposa à faire voile vers cet endroit ; mais Martin Alonzo Pinson, voulant prendre le premier possession des trésors que cette contrée promettait, quitta les deux autres vaisseaux, sans s'embarrasser des signaux que lui faisait l'amiral.

Colomb, retardé par des vents contraires, ne put gagner *Hayti* (1) avant le 6 décembre. Il donna au premier port le nom de *Saint-Nicolas*, et à l'île même celui d'*Hispaniola*, en l'honneur de la nation qu'il servait. Comme il ne put ni rejoindre la *Pinta*, ni établir aucun commerce avec les habitans qui s'étaient enfuis dans les bois, il quitta tout de suite Saint Nicolas, et entra dans un hâvre, auquel il donna le nom de la *Conception*. Là il fut plus heureux : ses gens

(1) C'est l'île de Saint-Domingue.

Digitized by Google

se saisirent d'une femme qui s'enfuyait. Après l'avoir traitée avec beaucoup de douceur, Colomb la renvoya avec quelques-unes des bagatelles qu'il s'était aperçu déjà qu'on estimait beaucoup dans le pays. Le compte que cette femme rendit à ses compatriotes, et l'admiration qu'excitèrent en eux les petits présens qu'elle avait rapportés, déterminèrent plusieurs d'entre eux à venir jusqu'au hâvre. Ces peuples ressemblaient beaucoup à ceux de Cuba. Ils étaient doux, crédules et timides. Ils avaient beaucoup d'or, qu'ils recevaient de leurs voisins; et ils l'échangèrent avec un grand empressement contre des sonnettes, des grains de verre et des épingles. Colomb reçut la visite d'un cacique, qui arriva porté dans un palanquin sur les épaules de quatre hommes, et suivi d'un grand nombre de ses sujets, qui montraient pour lui beaucoup de respect. Son maintien était grave et composé. Il avait de la dignité avec ses gens, et une grande politesse avec Colomb et les espagnols. Il donna à l'amiral quelques plaques d'or assez minces, et une ceinture d'un travail curieux; et il en reçut, avec une grande satisfaction, quelques petits présens.

Colomb, toujours occupé à découvrir les mines d'or, continua d'interroger tous les naturels du pays avec lesquels il put avoir quelque communication. Ils s'accordèrent tous à lui montrer, à quelques distances de la mer, et à-peu-près vers l'est, un pays de montagnes qu'ils appelaient *Cibao*. Frappé de ce mot, qui lui parut *Cipango*, nom donné aux îles du Japon par Marco-Paolo et par d'autres voyageurs, il ne douta plus que les pays qu'il avait découverts ne fussent voisins des parties les plus orientales de l'Asie, et il se porta à l'est. Il entra dans un hâvre commode, auquel il donna le nom de *Saint-Thomas*, et il trouva cette partie du pays sous le gouvernement d'un cacique puissant, appelé *Guacanahari*, qui, comme il l'apprit par la suite, était un des cinq souverains qui se partageaient l'île. Guacanahari lui envoya sur-le-champ des députés, qui lui présentèrent un masque travaillé avec beaucoup d'art, et dont les oreilles, le nez et la bouche étaient d'or battu. Le cacique le fesait inviter en même tems à venir au lieu de sa résidence, près du hâvre appelé aujourd'hui le *cap Français*. Colomb consentit à l'entrevue que Guacanahari lui proposait. Dans ce

Digitized by Google

dessein il fit voile de Saint-Thomas le 24 décembre. La multitude de ses occupations ne lui avait pas permis de fermer l'œil depuis deux jours. Il se retira vers minuit pour prendre quelque repos, après avoir remis le gouvernail au pilote, avec défense expresse de le quitter. Celui ci se croyant à l'abri de tout danger, le laissa à un mousse sans expérience; et le vaisseau, emporté par un courant, toucha contre un rocher. La violence du choc éveilla Colomb, qui courut sur le pont. Bientôt le vaisseau fit tant d'eau, que sa perte devint inévitable. Le calme de la mer, et le secours des chaloupes de la *Nigna*, arrivé fort à propos, empêcha que personne ne périt. Aussitôt que les insulaires s'aperçurent de ce malheur, ils accoururent en foule sur le rivage, leur prince, Guacanahari, à leur tête. Ils mirent en mer un grand nombre de canots, et se laissant guider par les espagnols, ils les aidèrent à sauver tout ce qu'il fut possible de tirer du vaisseau. Colomb se retira à bord de la *Nigna*. Le lendemain matin le prince lui rendit visite, et s'efforça de le consoler de sa perte en lui offrant tout ce qui dépendait de lui pour la réparer.

Colomb était séparé de la *Pinta*, et ne doutait pas que le traître Pinson n'eût fait voile pour l'Europe, afin de porter les premières nouvelles des découvertes étonnantes que la flotte avait faites. Le désir de le prévenir ne lui permit pas de différer son retour. La difficulté de ramener dans la *Nigna* les équipages des deux vaisseaux, et l'opinion qu'il avait prise de la bonté du pays et de la douceur des habitans, le confirmèrent dans la pensée qu'il avait de laisser une partie de sa troupe dans l'île. Lorsqu'il proposa ce projet à ses gens, tous l'approuvèrent; et soit pour se reposer des fatigues d'un long voyage, soit légèreté naturelle aux navigateurs, soit plutôt l'espérance d'amasser de grandes richesses, plusieurs s'offrirent à rester à Hispaniola.

Rien ne manquait plus à l'exécution du projet que d'obtenir le consentement de Guacanahari, dont la simplicité fournit bientôt à Colomb une occasion favorable pour faire cette proposition. L'amiral ayant exprimé, par signes, qu'il désirait savoir pourquoi les insulaires s'étaient enfuis avec une si grande précipitation à l'approche de ses vaisseaux, le cacique lui fit entendre que le pays était désolé par les

Digitized by Google

*Caraïbes*, nation guerrière et cruelle, qui se plaisait dans le carnage, qui mangeait la chair des prisonniers tombés entre ses mains, et qui habitait quelques îles situées au sud-ouest. Il ajouta qu'à l'apparition des Espagnols les insulaires avaient supposé que c'étaient les Caraïbes. Colomb jugea que le cacique recevrait sans alarme l'offre de le défendre contr'eux. Il lui proposa donc les secours des Espagnols ; Guacanahari l'accepta avec empressement, et l'on construisit un petit fort, que Colomb appela *Navidad* (de la nativité) parce qu'il était debarqué sur cette terre le jour de Noël. On y plaça les gros canons sauvés du naufrage du vaisseau de l'amiral. L'ouvrage fut achevé en dix jours, les insulaires ayant travaillé eux-mêmes avec une assiduité infatigable à élever le premier monument de leur servitude. Colomb voulant leur donner une idée imposante de la force que les Espagnols avaient en main, disposa ses gens en ordre de bataille, et fit voir, par des épreuves sans danger, la bonté du tranchant des sabres espagnols, la force de leurs piques et les effets de leurs arquebuses. Les insulaires, ignorant l'usage du fer, furent saisis d'épouvante. Avant qu'elle eut eu le tems de s'affaiblir, Colomb fit tirer les gros canons. Cette explosion subite les frappa d'une telle terreur, qu'ils tombèrent à terre, se couvrant le visage de leurs mains, et ils conclurent qu'il était impossible de résister à des hommes qui marchaient armés de l'éclair et de la foudre.

Colomb destina trente-huit de ses gens à rester dans l'île. Il mit à leur tête Diego-d'Arada, gentilhomme de Cordoue, et il l'investit des pouvoirs qu'il avait reçus lui-même. Il recommanda aux Espagnols, dans les termes les plus forts, de se tenir unis, de montrer une soumission sans réserve au commandement, d'éviter de donner aucun sujet de plainte aux naturels du pays, de cultiver l'amitié de Guacanahari, mais de ne jamais se mettre en son pouvoir, en s'avançant dans l'île en petites troupes, ou en s'éloignant trop du fort. Il leur promit de revenir promptement avec un renfort qui les mettrait en état de prendre une pleine et paisible possession du pays.

Après avoir pris toutes ces précautions, Colomb partit du port de la Nativité le 4 janvier 1493, et fesant voile vers l'est il découvrit la plus grande partie des hâvres de

Digitized by Google

la côte du nord de l'île, et leur donna des noms. Le 6 il aperçut la Pinta et la rejoignit. Pinson s'efforça de justifier sa conduite en prétendant qu'il avait été emporté par la force de la mer et des courans, et que des vents contraires l'avaient empêché de revenir. Toute mauvaise qu'était cette apologie, l'amiral la reçut sans objection. Pendant sa séparation d'avec Colomb, Pinson avait visité plusieurs parties de la côte, et tiré un peu d'or des naturels du pays, mais il n'avait fait aucune découverte importante.

Le mauvais état du vaisseau de Colomb, et l'impatience de ses gens, le forçaient de hâter son retour en Europe. Il partit enfin le 16 janvier, et dirigea sa marche vers le nord-est. Il avait sur son bord quelques habitans des différentes îles qu'il avait découvertes; et outre l'or, qui avait été le principal objet de ses recherches, il rapportait une petite quantité de toute les productions qui pouvaient devenir la matière de quelque commerce, des oiseaux inconnus et d'autres curiosités naturelles, propres à attirer l'attention et à exciter l'étonnement des Européens. Le voyage fut heureux jusqu'au 14 de février, et l'on avait déjà fait cinq cents lieues sur la mer Atlantique lorsque des vents violens commencèrent à s'élever, et devinrent bientôt un ouragan terrible. Tout ce que l'expérience et l'habileté de Colomb pût lui fournir de ressources fût employé. Mais il était impossible de résister à la tempête; et comme on était loin encore de toute terre, la mort semblait inévitable. Moins touché de la perte de la vie qu'occupé de conserver la mémoire des grandes choses qu'il avait tentées et exécutées, Colomb écrivit sur du parchemin un petit abrégé de son voyage. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il le mit dans une espèce de gâteau de cire qu'il plaça dans un tonneau bouché avec beaucoup de soin, et qu'il jeta à la mer.

Enfin la providence vint à son secours; le vent tomba, la mer se calma, et le soir du quinzième jour on découvrit une terre, vers laquelle on gouverna sans la connaître. C'était Sainte-Marie, l'une des Açores. Colomb y obtint des rafraichissemens et tout ce dont il avait besoin. Une circonstance l'inquiétait infiniment : la Pinta, qu'il avait perdue de vue le premier jour de la tempête, ne reparaissait point. Ses premiers soupçons revinrent, et il se per-

Digitized by Google

suada que Pinson avait fait voile pour l'Espagne, afin d'arriver avant lui, et de partager sa gloire en donnant les premières nouvelles de ses découvertes.

Cette crainte lui fit quitter les Açores dès que le tems le lui permit. A quelque distance de la côte d'Espagne il s'éleva une autre tempête presque aussi violente que la première; et qui, après l'avoir balotté pendant deux jours et deux nuits, le força d'entrer dans le Tage. Colomb fut reçu en Portugal avec toutes les marques de distinction dues à un homme qui avait exécuté une si grande entreprise. Mais impatient de retourner en Espagne, il ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne. Il arriva au port de Palos le 15 mars (1493), sept mois et onze jours après son départ de ce même lieu. Aussitôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitans coururent au rivage pour embrasser leurs parens et leurs compatriotes, et savoir des nouvelles de leur voyage. Mais lorsqu'ils apprirent l'heureux succès de l'expédition, l'effusion de la joie fut générale, et ne put plus se contenir. Colomb, en débarquant, fut reçu avec les honneurs qu'on eût rendus au roi lui-même. Tout le peuple, en procession solennelle, l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où ils allèrent remercier Dieu; et le soir du même jour Colomb eut la satisfaction de voir entrer dans le port la *Pinta*, que la violence de la tempête avait jetée bien au loin au nord.

Le premier soin de Colomb fut de donner au roi et à la reine, qui étaient alors à Barcelonne, avis de son arrivée et de ses découvertes. Ferdinand et Isabelle, également étonnés et ravis d'un succès qu'ils n'espéraient presque plus, répondirent à Colomb de la manière la plus honorable et la plus flatteuse. Ils lui mandèrent de se rendre sur-le-champ auprès d'eux, voulant apprendre de lui-même le détail de son expédition. Ils ordonnèrent que son entrée dans la ville se fît avec tout l'appareil convenable. Les hommes qu'avait amenés Colomb marchaient les premiers. Leur teint, leur physionomie, la singularité de toute leur personne les fesaient regarder comme des hommes d'une espèce nouvelle. Après eux on portait les ornemens façonnés par l'art grossier de ces peuples, les grains d'or trouvés dans les montagnes, et la poudre du même métal recueillie

Digitized by Google

dans les rivières ; enfin, les différentes productions de ces pays nouveaux. Colomb fermait la marche, et attirait tous les regards. Ferdinand et Isabelle le reçurent assis sur leur trône, vêtus de tous les ornemens royaux, et placés sous un dais magnifique. A son approche ils se levèrent, et ne permettant pas qu'il se mît à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siège préparé pour lui, et de leur faire le récit de son voyage. Il s'en acquitta avec une gravité convenable, et avec simplicité. Lorsqu'il eut fini sa narration, le roi et la reine se mirent à genoux, pour rendre graces à Dieu d'une découverte dont ils espéraient recueillir les plus grands avantages. Ils donnèrent à Colomb les marques les plus éclatantes de l'admiration que leur inspiraient son courage et ses travaux. Des lettres-patentes confirmèrent, pour lui et pour ses héritiers, tous les priviléges stipulés dans le traité de Santa-Fé. Sa famille fut ennoblie. Le roi, la reine, et à leur exemple tous les courtisans, le traitèrent, en toute occasion, avec les égards réservés aux personnes du plus haut rang. Mais ce qui le satisfit le plus, ce fut l'ordre d'équipper promptement une flotte, avec laquelle il pût, non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avait déjà découverts, mais aller encore à la recherche des contrées plus riches qu'il se flattait toujours de découvrir.

Tandis que les préparatifs se fesaient, le bruit des découvertes de Colomb se répandait, et attirait toute l'attention de l'Europe. Les opinions se partagèrent, et l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts. On demandait à quelle division de la terre ils appartenaient. Colomb voulait qu'on les regardât comme une vaste portion de ces régions de l'Asie, comprises sous le nom général d'Indes. Ce sentiment était confirmé par ses observations sur les productions de ces pays. En conséquence, Ferdinand et Isabelle leur donnèrent le nom d'*Indes*, dans la ratification du traité de Santa-Fé. Lorsqu'ensuite l'erreur fut découverte, et la vraie situation du Nouveau-Monde mieux déterminée, il conserva son premier nom. On en appelle encore *Indes occidentales* une grande partie, et les habitans de cette contrée sont nommés *Indiens*.

Les préparatifs de la seconde expédition de Colomb furent

furent achevés avec une promptitude à laquelle les Espagnols n'étaient pas accoutumés. Ce nouvel armement, qui paraîtrait assez considérable, même dans notre siècle, consistant en dix-sept vaisseaux, dont quelques-uns étaient d'un très-grand port. Colomb s'embarqua avec 1500 personnes, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup de gentilshommes qui avaient été employés dans des places honorables. Il emporta toutes les espèces d'animaux domestiques de l'Europe, toutes les semences et toutes les plantes qui paraissaient devoir réussir sous le climat des Indes occidentales. Enfin, il y avait parmi les passagers tous les ouvriers nécessaires à une colonie qui s'établit.

Cependant, quelqu'importante, quelque bien concertés que fussent ces préparatifs, Ferdinand et Isabelle crurent devoir s'assurer par d'autres précautions la propriété et la possession des pays nouvellement découverts. Ils s'adressèrent au pape Alexandre VI, qui leur donna tous les pays qu'habitaient les infidèles, et qu'ils avaient découverts ou qu'ils découvriraient dans la suite. Mais comme il fallait éviter que cette concession ne contrariât celle que le même pontife avait déjà faite au Portugal, il établit pour limite une ligne qu'on supposerait tirée d'un pôle à l'autre, et qui passerait à cent lieues à l'ouest des Açores. Tout ce qui se trouvait à l'est de cette ligne devait appartenir aux Portugais, et tout ce qui était à l'ouest devait être la propriété des Espagnols. Plusieurs moines, sous la conduite du père Boyl, catalan, d'une grande réputation dans son état, et qu'on revêtit de la dignité de vicaire apostolique, furent nommés pour accompagner Colomb, et pour se dévouer à l'instruction des naturels du pays.

Colomb était extrêmement impatient de suivre la carrière de gloire qu'il s'était ouverte. Il mit à la voile de Cadix le 25 septembre; et touchant encore à l'île Gomera, il porta au sud, et s'avança dans cette direction plus qu'il n'avait fait dans son premier voyage. Par-là il jouit plus constamment du secours des vents alises, et il fut porté vers un groupe d'îles situé à une grande distance à l'est de celles qu'il avait déjà découvertes. Le 2 novembre il prit terre à l'une des *Caraïbes* ou îles *du Vent*, à laquelle il donna le nom de *Descada* (la Désirade) à cause du désir que ses



Digitized by Google

gens montraient d'aborder à quelque partie du Nouveau-Monde. Il découvrit ensuite successivement la *Dominique*, *Marie-Galande*, la *Guadeloupe*, *Antigoa*, *St.-Jean-de-Porto-Rico*, et plusieurs autres îles qu'il trouva sur sa route en avançant vers le nord.

Colomb était trop empressé de savoir l'état de sa colonie pour s'arrêter dans aucune de ces îles. Il continua donc sa route vers Hispaniola. Arrivé au port de la Nativité, où il avait laissé trente-huit hommes, il fut fort étonné de n'en voir accourir aucun. Inquiet de leur sort, il prit terre. Tous les naturels du pays s'enfuirent à son approche; il trouva le fort entièrement démoli, des lambeaux d'habillemens espagnols, des débris de leurs armes et de leurs ustensiles répandus autour de lui, ne laissèrent, dans son esprit, aucun doute sur le destin de la garnison. Tandis que les Espagnols pleuraient sur ces tristes restes de leurs malheureux compatriotes, on vit arriver un frère du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui était arrivé après son départ de l'île. Un commerce suivi avec les Espagnols avait diminué peu-à-peu le respect des Insulaires pour eux. Les Européens avaient bientôt laissé voir qu'ils avaient tous les besoins, toutes les faiblesses, toutes les passions des hommes. La garnison avait secoué toute espèce de subordination; l'or, les femmes, les provisions des Insulaires en étaient devenus la proie. Ses violences avaient a la fin lassé la patience et excité le courage de ce peuple. Le cacique de Cibao, dont les Espagnols infestaient sur-tout le territoire, attirés par les mines d'or de ce district, en avaient surpris et fait périr plusieurs. Il avait ensuite assemblé ses sujets, et ayant investi le fort, il y avait fait mettre le feu. Quelques hommes avaient été tués en s'y défendant; le reste avait péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari, que tous les excès des Espagnols n'avaient pas encore détaché d'eux, avait pris les armes pour les défendre, et avait reçu une blessure qui le retenait chez lui. Au lieu de perdre le tems à venger les injures passées, Colomb s'occupa des précautions qui pouvaient en prévenir de nouvelles. Dans cette vue il fit choix d'une situation plus saine et plus commode que celle de la Nativité. Il y traça, dans une grande plaine voisine d'une large baie, le plan d'une ville; et obligeant tous les Espagnols de mettre

Digitized by Google

la main à un ouvrage dont le salut commun dépendait; les maisons et les remparts furent bientôt en état de les loger, et de les mettre en sûreté. Il donna à cette cité naissante, la première que les Européens fondaient dans le Nouveau-Monde, le nom d'*Isabelle*, en l'honneur de la reine de Castille.

Au milieu de ces travaux si nécessaires, Colomb eut à combattre, non-seulement toutes les difficultés qui pouvaient accompagner l'établissement d'une colonie, dans un pays inculte, mais, ce qui était plus embarassant encore, la paresse, l'impatience et l'indocilité de ses gens. L'esprit de révolte étant devenu général, il se fit une conspiration qui pouvait être fatale à l'amiral et à sa colonie; heureusement elle fut découverte. Colomb punit quelques-uns des chefs, et envoya les autres prisonniers en Espagne. En même tems il y renvoya 12 vaisseaux de transport qui l'avaient accompagné; et il demandait un renfort d'hommes et de nouvelles provisions.

Cependant, pour prévenir l'oisiveté, qui nourrissait le mécontentement des Espagnols, il projetta différentes expéditions dans l'intérieur du pays. Il envoya un détachement, sous le commandement d'Alonzo d'Ojeda, pour visiter le district de Cibao, où l'on disait que l'or était en plus grande abondance qu'ailleurs. Il soutint lui-même cette expédition avec une partie de ses troupes. Il marcha au son d'une musique guerrière, en fesant voltiger un corps de cavalerie. Comme c'était la première fois que les habitans du Nouveau-Monde voyaient des chevaux, l'aspect de ces animaux les frappa d'admiration et de terreur. Ils imaginèrent que le cheval et le cavalier ne fesaient qu'un seul corps animé, et que c'était un être doué de raison. Colomb s'efforçait ainsi d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeait pas de gagner aussi leur confiance et leur amitié. La description qu'ils lui avaient faite de Cibao s'était trouvée vraie. Ce pays montagneux, et sans culture, roulait l'or dans tous ses ruisseaux, et l'on y en trouvait des grains, dont quelques-uns étaient d'une grosseur considérable. Colomb, pour s'assurer la possession de ce riche district, y éleva un petit fort, auquel il donna le nom de *St.-Thomas*, en mémoire de l'incrédulité de ses gens, qui n'avaient pas voulu croire que le pays produisait de l'or jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux et touché de leurs mains.



Digitized by Google

L'espérance des richesses que pouvait fournir Cibao vint fort à propos pour relever les esprits abattus des colons. Le fonds des provisions de bouche qu'ils avaient apportés de l'Europe était, en grande partie, consommé, et le reste se trouvait presque entièrement gâté. Les naturels du pays cultivaient une si petite quantité de terrain, et le fesaient avec si peu d'industrie, qu'à peine en pouvaient-ils tirer de quoi fournir à leur propre subsistance. Les Espagnols n'avaient pas encore eu le tems de cultiver la terre; ils se voyaient réduits à une très-petite ration, et ils commençaient à être attaqués des maladies particulières à la zône torride. Effrayés de la violence et des symptômes du mal, ils accusèrent Colomb et les compagnons de sa première expédition, qui, par leurs descriptions pompeuses, les avaient engagés à quitter leur patrie pour un pays barbare et stérile. Le P. Boyl, vicaire apostolique, était un de ceux qui parlaient contre Colomb avec le plus d'insolence, et il fallut toute l'autorité et toute l'adresse de l'amiral pour retablir la tranquillité et la subordination.

Lorsqu'il eut retabli la paix, Colomb crut pouvoir poursuivre ses découvertes. Il leva l'ancre le 24 avril (1494), avec un vaisseau et deux petites barques. Pendant un voyage de cinq mois entiers, il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé, et ne fit aucune découverte importante autre que celle de la *Jamaïque*. En rangeant la côte de Cuba, il se trouva engagé dans un labyrinte formé par un nombre infini de petites îles, qu'il appella le *Jardin de la Reine*. Dans cette route inconnue, à travers des rochers et des écueils, il fut souvent retardé par des vents contraires, et assailli de tempêtes furieuses. A la fin ses provisions s'épuisèrent, et sa troupe était prête à se porter aux plus violentes extrémités. Environné de dangers de toute espece, il était obligé de donner tous les ordres, et de présider à leur exécution. Une si longue fatigue de corps et d'esprit, l'emportant sur la force naturelle de sa constitution, le conduisirent à une fièvre violente, qui se termina par une léthargie, dans laquelle il fut sur le point de perdre la vie.

Mais à son retour à Isabelle, la joie qu'il éprouva en y trouvant son frère Barthélemy, contribua beaucoup à son

Digitized by Google

rétablissement. Treize ans s'étaient écoulés depuis la séparation des deux frères, sans qu'il eussent eu, pendant ce tems, aucun commerce l'un avec l'autre. Barthélemy avait appris à Paris la nouvelle des découvertes de Colomb, et avait su que celui-ci se disposait à partir pour le Nouveau-Monde. Malgré la promptitude qu'il mit à son voyage, il n'arriva en Espagne qu'après le départ de l'amiral. Ferdinand et Isabelle le reçurent avec la considération que méritait le frère d'un homme qui leur rendait de si grands services, et ils lui donnèrent le commandement de trois vaisseaux destinés à porter des provisions à la colonie.

Barthélemy ne pouvait arriver dans des circonstances où Colomb eut un plus grand besoin d'un ami qui l'assistat de ses conseils, et qui partageat avec lui les soins du commandement. Les provisions venues d'Europe étaient un faible secours pour les besoins des Espagnols ; et l'île ne leur fournissait pas de quoi y suppléer. Ils étaient en même tems menacés d'un danger plus grand et plus prochain. Après ce départ de Colomb, les soldats avaient secoué toute discipline et toute subordination; ils s'étaient dispersés dans toute l'île, vivant à discrétion chez les Indiens, s'emparant de leurs femmes, et traitant ces hommes doux et paisibles avec toute l'insolence et la tyrannie militaire. Tant que ces derniers avaient pu espérer que leurs souffrances finiraient par le départ volontaire de leurs opresseurs, ils s'étaient soumis en silence. Mais ils s'étaient enfin aperçus que bientôt ils ne pourraient plus secouer le joug. Les Espagnols semblaient venus, non pas simplement pour visiter l'île; mais pour s'y établir. Les Indiens sentirent donc qu'il fallait ranimer leur courage, et ils résolurent d'attaquer ces étrangers avec toutes leurs forces réunies. Dans cette disposition ils n'attendaient plus qu'un signe de leur chef pour tomber tous à-la-fois sur la colonie. Les Espagnols qui s'écartaient étaient souvent surpris, et ne revenaient plus. La crainte du danger réunit enfin les esprits, et rétablit l'autorité de Colomb. Quelqu'inégal que put paraître le combat entre les habitants du Nouveau-Monde, nus et armés seulement de massues, de bâtons durcis au feu, de sabres de bois, de fronde, de flèches dont la pointe était d'os de poisson ; et des Européens pourvus de tous les



Digitized by Google

instrumens de destruction connus alors en Europe, la situation des Espagnols n'étaient pourtant pas sans danger. La prodigieuse supériorité du nombre des Indiens compensait beaucoup de désavantages. Colomb, convaincu que tout dépendait de la vigueur et de la rapidité de ses opérations, assembla tout de suite ses troupes, réduites alors au tiers. Le 24 mars 1495 il entra en campagne avec un corps de deux cents hommmes de pied, et avec vingt hommes de cavalerie et vingt chiens. On peut, sans doute, trouver étrange d'entendre parler de chiens comme fesant partie d'une armée; mais ces animaux n'étaient pas les ennemis les moins redoutables pour les Indiens. Tous les caciques de l'île, si l'on en excepte Guacanahari, qui demeura toujours attaché aux espagnols, avaient rassemblé leurs forces, qui montaient, dit-on, à cent mille hommes. Au lieu d'attirer leurs ennemis dans l'épaisseur de leurs bois, et dans les défilés de leurs montagnes, ils eûrent l'imprudence de prendre leur poste à Vega-Real, la plus grande plaine du pays. Colomb les attaqua pendant la nuit, et remporta une victoire qui ne lui coûta point de sang. Le bruit des armes à feu, et la charge impétueuse de la cavalerie remplirent les Indiens de terreur; et les chiens, lâchés à propos, ajoutèrent tellement à leur trouble et à leur consternation, qu'ils jetèrent bas leurs armes et laissèrent le champ de bataille sans faire la moindre résistance. On en tua beaucoup, et l'on en fit prisonniers un plus grand nombre, qu'on réduisit à l'esclavage. Les autres perdirent, dès ce moment, tout espoir et toute pensée de résister désormais à des hommes qu'ils regardaient comme invincibles.

Colomb employa plusieurs mois à parcourir l'île et à la soumettre. Il impose un tribut sur chaque Indien au-dessus de l'âge de quatorze ans. Tous ceux qui habitaient dans les cantons où l'on trouvait de l'or étaient obligés de fournir, tous les trois mois, autant de poudre d'or qu'en tient un grelot de faucon. Les autres devaient apporter vingt-cinq livres de coton. Cette servitude leur parut si cruelle, que pour secouer le joug ils eurent recours à un expédient qui montra tout l'excès de leur désespoir: ils suspendirent toute culture; ils ne semèrent point de maïs; ils arrachèrent les racines de manioc, qui étaient plantées; et se

Digitized by Google

retirèrent dans les parties les plus inaccessibles de leurs montagnes, ils abandonnèrent la plaine inculte à leurs ennemis. Cette résolution désespérée ne produisit qu'une partie de l'effet qu'ils en attendaient. Les Espagnols furent réduits aux dernières extrémités; mais ils reçurent si à propos des secours d'Europe, et ils trouvèrent tant de ressources dans leur industrie et leur intelligence, qu'ils ne perdirent pas beaucoup d'hommes. Les malheureux Indiens, sans autre nourriture que les productions spontanées de la terre, sentirent bientôt toutes les horreurs de la famine, qui fut suivie de maladies contagieuses; et dans le cours de quelques mois, plus du tiers des insulaires périrent, après avoir éprouvé tous les genres de calamités.

Tandis que Colomb jetait ainsi les fondemens de la grandeur espagnole, ses ennemis travaillaient sans relâche à le priver de la gloire et des récompenses auxquelles ses services et ses travaux lui donnaient tant de droits. Les accusations portées contre lui prirent tant de crédit dans une cour ombrageuse, qu'on nomma un commissaire chargé de se transporter à Hispaniola, et d'y examiner la conduite de l'amiral. Le valet-de-chambre du roi fut chargé de cette importante mission. Ce délégué écouta avidement les mécontens; il fomenta l'esprit de dissention dans l'île, et ne fit aucun réglement qui put remédier à des abus dont il voulait faire des crimes à Colomb. Celui-ci sentant combien sa situation serait humiliante s'il demeurait dans un pays où un juge si prévenu observait toutes ses démarches et affaiblissait son autorité, prit la résolution de retourner en Espagne. Il remit l'administration de la colonie à don Barthélemy, son frère, avec le titre d'*adelantado* ou de lieutenant-gouverneur. Par un choix moins heureux il nomma François Roldan, président de la cour de justice, avec des pouvoirs très-étendus.

En revenant en Europe, Colomb prit une route toute différente de celle qu'il avait suivie à son premier voyage. Il fit voile directement à l'est d'Hispaniola, sous le parallèle du 22e. deg. de latitude; car l'expérience n'avait pas encore montré aux navigateurs la méthode plus sûre et plus prompte de porter au nord pour trouver les vents du sud-ouest. Il fut forcé continuellement de lutter contre les vents alisés.



Digitized by Google

Malgré l'extrême difficulté de cette navigation, il suivit sa route avec sa patience et sa fermeté ordinaire ; mais il fit si peu de chemin, qu'après trois mois il ne voyait pas encore la terre. A la fin ses provisions commencèrent à s'épuiser ; l'équipage et lui-même étaient réduits à six onces de pain par jour pour chaque personne. Mais dans cette extrême détresse, l'amiral conserva l'humanité de son caractère, et refusa de céder aux pressantes sollicitations de ses gens, qui proposaient de manger les Indiens qu'ils avaient à bord, ou de les jeter à la mer, pour diminuer le nombre des bouches. Son autorité et ses remontrances écartèrent ces idées féroces, qui n'eurent pas le tems de renaître, car on vit bientôt la côte d'Espagne; et toutes les craintes s'évanouirent.

Colomb parut à la cour avec la confiance d'un homme qui se regarde comme irréprochable, et qui a rendu d'importans services. Ferdinand et Isabelle, honteux de leur facilité à écouter des accusations frivoles ou mal fondées, le reçurent avec des marques de considérations si distinguées, que ses ennemis demeurèrent couverts de confusion. L'or, les perles, le coton et d'autres marchandises précieuses que Colomb produisit, parurent refuter pleinement les propos que les mécontens avaient tenus sur la pauvreté du pays. En soumettant les Indiens à la couronne et en leur imposant une taxe régulière, il avait donné à l'Espagne une multitude de nouveaux sujets, et fondé pour elle un revenu qui paraissait devoir être considérable. Les mines qu'il avait trouvées étaient une autre source de richesses encore plus abondantes, et comme un garant des découvertes plus importantes qu'il méditait, et auxquelles les précédentes devaient infailliblement le conduire.

Ces considérations firent une grande impression sur l'esprit de Ferdinand et d'Isabelle, qui se déterminèrent à pourvoir la colonie d'Hispaniola de tout ce qui était nécessaire pour en achever l'établissement, et à donner à Colomb une nouvelle escadre pour aller à la recherche des autres pays, dont il regardait l'existence comme incontestable. Tous les préparatifs se firent de concert avec l'amiral. On dressa un nouveau plan pour une colonie régulière qui pût servir de modèle à tous les établissemens semblables qu'on ferait dans la suite. On fixa le nombre des colons qui s'embarqueraient.

Digitized by Google

Il y en avait de tous les ordres et de toutes les professions. On devait aussi emmener des femmes ; mais on prévoyait qu'il serait bien difficile de trouver beaucoup d'Espagnols qui voulussent aller s'établir dans un pays dont le climat avait été funeste à un si grand nombre de leurs compatriotes. Colomb proposa de transporter à Hispaniola, et de faire travailler aux mines les malfaiteurs que l'on condamnerait aux galères, ou même à la mort, si les crimes dont ils auraient été convaincus n'étaient pas d'une nature atroce. Cet avis, ouvert sans beaucoup de réflexion, fut adopté de même. On vida les prisons d'Espagne, et les juges furent autorisés à condamner désormais, en certains cas, à la déportation.

Quoique Colomb eut obtenu très-promptement, et sans peine, de Ferdinand et d'Isabelle, leur approbation pour toutes les parties du plan qu'il avait proposé, il s'écoula une année entière avant qu'il pût avoir deux vaisseaux pour porter à sa colonie une partie des secours qu'on lui destinait, et presque deux ans avant que la petite escadre, dont il devait prendre le commandement, fût en état de mettre en mer. L'armement consistait seulement en six vaisseaux d'un port médiocre, et assez mal pourvus pour un voyage si dangereux et si long. Colomb devait prendre une route différente de toutes celles qu'il avait jusqu'alors suivies. Il mit à la voile le 30 mai 1498, et toucha d'abord aux Canaries, d'où il dépêcha trois de ses navires pour porter de nouveaux secours à Hispaniola. Il gagna ensuite les îles du cap Vert, et continua sa route au sud avec les trois autres vaisseaux. A cinq degrés de la ligne il fut arrêté par un calme. On éprouva en même tems une chaleur si excessive, que les Espagnols commencèrent à croire ce qu'avaient dit de la zône torride les anciens, qui la regardaient comme inhabitable. Des pluies vinrent à-propos pour les rassurer un peu, mais sans diminuer la violence de la chaleur, quoiqu'elles fussent continuelles.

L'amiral, qui avait dirigé toutes les manœuvres du voyage avec sa vigilance ordinaire, se trouva si épuisé par la fatigue qu'il fut saisi d'un violent accès de goutte, accompagné de fièvre. Cette circonstance le força de changer sa route pour porter au nord-ouest, et toucher à quelqu'une des îles Caraïbes, où il pourrait se réparer et prendre quelques provi-

Digitized by Google

sions. Le premier août, le matelot de garde sur la hune excita dans l'équipage une surprise agréable, en criant *terre*. On gouverna de ce côté, et l'on découvrit une île considérable, que l'amiral appela *île de la Trinité*, nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Avant d'avoir pu connaître le danger, Colomb se trouva entre les vagues agitées et le terrible courant que l'Orénoque envoie à la mer. Il n'y échappa qu'avec beaucoup de difficulté par un détroit qui lui parut si dangereux, qu'il l'appela *Boccadi Drago*, *Bouche du Dragon*. Il jugea qu'une rivière si considérable devait couler à travers un grand continent, et il ne douta pas que ce ne fût celui qu'il cherchait depuis si long-tems. Plein de cette idée, il navigua à l'ouest, le long de la côte des provinces qui sont aujourd'hui connues sous les noms de *Paria* et de *Cumana*. Il prit terre en différens endroits, et fut si transporté de la beauté et de la fertilité du pays, qu'il imagina que c'était le paradis terrestre de l'écriture. C'est ainsi que Colomb eût la gloire, non-seulement de faire connaître au genre humain l'existence d'un nouveau monde, mais d'étendre beaucoup cette découverte, et de conduire le premier les Espagnols au vaste continent, qui est devenu la plus considérable partie de leur Empire et la principale source de leurs richesses.

Le mauvais état des vaisseaux de Colomb, ses infirmités, le manque de vivres, et l'impatience de ses gens ne lui permirent pas de pousser plus loin sa découverte. En retournant à Hispaniola il découvrit les îles de *Cubagua* et de *Margarita*, devenues importantes par la pêche des perles. A son arrivée il était épuisé de fatigue et de maladie; mais les affaires de la colonie étaient dans une situation qui ne lui permettaient pas d'y jouir du repos dont il avait un si grand besoin.

Pendant son absence ce pays avait éprouvé beaucoup de révolutions. Barthélemy, en conséquence des conseils que lui avait donnés Colomb, avait transporté la colonnie d'Isabelle dans un lieu commode, de l'autre côté de l'île. Il avait jeté les fondemens de *Santo-Domingo*, qui a été longtems la ville la plus considérable que les Européens eussent dans le Nouveau-Monde. Dès que les Espagnols y furent établis, l'adelentade parcourut les parties de l'île que son frère n'avait pas encore visitées ou assujetties. Les Indiens se soumirent par-tout aux tributs qui leurs furent imposés;

Digitized by Google

mais il trouvèrent bientôt le joug si insupportable, qu'ils prirent les armes contre leurs oppresseurs.

Tandis que Barthélemy était en campagne, il éclata parmi les Espagnols une dangereuse révolte. Roldan en était le chef. Il accusait Colomb et ses deux frères d'arrogance et de sévérité. Ses insinuations firent une impression profonde sur ses compatriotes. Un grand nombre d'Espagnols prirent les armes. Ils se saisirent du magasin de vivres appartenant au roi, et tentèrent de surprendre le fort de la nouvelle ville. La vigilance et le courage de D. Diego Colomb firent échouer leur projet. Les mutins furent obligés de se retirer dans la province de Xaragua ; et non-seulement ils continuèrent de méconnaître l'autorité de l'adelentelade, mais ils excitèrent encore les Indiens à secouer le joug.

La prudence de Colomb appaisa cette révolte. Il adoucit l'orgueil de Roldan, en promettant de lui rendre son emploi, et il satisfit l'avidité de tous en leur accordant la plus grande partie de leurs demandes; on donna des terres à chaque colon en différentes parties de l'île, et il imposa aux Indiens de chaque district l'obligation de cultiver une certaine quantité de terrain pour leurs nouveaux maîtres. Ce travail fut substitué aux tributs qu'on avait d'abord exigés ; mais quelque nécessaire que put être ce règlement dans une colonie encore faible, il fut, pour ce malheureux peuple, la source des plus grandes calamités et des plus cruelles oppressions, en introduisant dans tous les établissemens espagnols les *repartimentos* ou répartitions d'Indiens.

Aussitôt que l'état des affaires le lui permit, Colomb envoya quelques-uns de ses vaisseaux en Espagne, avec un journal de son voyage, et des échantillons de l'or, des perles et des autres productions curieuses ou précieuses qu'il avait eues par échange avec les naturels du pays. En même tems il fit passer à la cour d'Espagne un récit de la révolte d'Hisponiola. Roldan et ses associés ne négligèrent pas d'envoyer, par les mêmes vaisseaux, l'apologie de leur conduite ; et malheureusement pour l'Espagne et pour Colomb, ils obtinrent plus de confiance que l'amiral lui-même.

Digitized by Google

Mais avant que de faire connaître les effets que produisit cette prévention, nous devons attirer l'attention du lecteur sur d'autres événemens aussi intéressans par eux-mêmes que par leur liaison avec la découverte du Nouveau-Monde. Pendant que Colomb poursuivait le cours de ses différens voyages à l'ouest, la passion des découvertes prenait une nouvelle activité en Portugal. Emmanuel, qui avait hérité du génie entreprenant de ses prédécesseurs, reprit le projet qu'ils avaient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales par le Cap-de-Bonne-Espérance. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il fit équiper une escadre, dont il donna le commandement à *Vasco de-Gama*, homme de qualité, que ses vertus, sa prudence et son courage rendaient digne de la confiance de son souverain. L'armement consistait en trois vaisseaux, qui n'étaient ni d'un port, ni d'une force proportionnés au service qu'on en attendait. Gama mit à la voile du port de Lisbonne le 9 juillet 1497, et portant au sud, il eut, pendant quatre mois, à combattre les vents contraires avant de pouvoir gagner le cap de Bonne-Espérance. Il profita d'un intervalle de beau tems pour doubler ce terrible promontoire, et retourna ensuite au nord-est, le long de la côte d'Afrique. Il toucha à différens ports; et après plusieurs aventures il jeta l'ancre devant la ville de Melinde, où il trouva plusieurs vaisseaux indiens. Il poursuivit alors son voyage; et, sous la conduite d'un pilote mahométan, il arriva à Calicut, sur la côte de Malabar, le 22 mai 1498. Il se hâta de retourner en Portugal, et d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long et le plus difficile qui eût été fait depuis l'invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne deux ans, deux mois et cinq jours après son départ de ce port.

L'ardeur pour les découvertes, quoique récente en Espagne, y devint bientôt générale. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions que Colomb fesait des pays qu'il venait de visiter, offrirent d'équipper à leur frais des bâtimens pour aller aussi à la découverte de nouvelles contrées. Une des premières offres de cette espèce, fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'était un fort bon officier qui avait accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang et sa réputation lui procurèrent assez de crédit parmi les

Digitized by Google

négocians de Séville pour leur faire équipper quatre vaisseaux. La puissante protection de l'évêque Badajoz, ennemi de l'amiral, lui assurait un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la cour. Sans consulter Colomb, et sans avoir égard aux droits qu'on lui avait donnés par la capitulation de 1492, on permit à Ojeda de naviguer au Nouveau-Monde; et pour le diriger dans sa course, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, et les cartes des pays que celui-ci avait découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle, et suivant servilement celle que Colomb avait tenue, il arriva sur la côte de *Paria*. Portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au *cap Vela*, et reconnut une grande étendue de côtes au-delà de celles que venait de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral, qui avait regardé ces pays comme fesant partie d'un continent, il retourna en Espagne par Hispaniola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais un médiocre bénéfice pour ceux qui avaient placé leurs fonds dans cette entreprise.

Peu de tems après, Vincent-Yanez Pinson partit de Palos (13 janvier 1500) avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud, et fut le premier Espagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paraît pas avoir pris terre en aucun endroit de la côte d'Amérique, par-delà l'embouchure du Maranon, autrement appelé rivière des Amazones. Tous ces navigateurs adoptaient la fausse théorie de Colomb, et croyaient que les pays qu'ils venaient de découvrir fesaient partie du grand continent de l'Inde.

Dans le cours de la même année, le *Brésil*, dont Pinson s'était approché de si près, sans y toucher, fut entièrement découvert. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante, non-seulement pour ouvrir un commerce avec ces riches contrées, mais pour y tenter quelque conquête, il en donna le commandement à Pedro Alvarez Cabral. Celui-ci s'avança si fort à l'ouest, qu'à sa grande surprise il trouva une terre située sous le dixième degré au-delà de la ligne. C'était le *Brésil*. Cabral y toucha; et s'étant formé une idée très-avantageuse du pays, il en prit possession au nom du Portugal, et il dépêcha un vaisseau

Digitized by Google

à Lisbonne, pour y porter la nouvelle de cet événement, aussi intéressant qu'inattendu.

Cependant Colomb, loin de jouir des honneurs et de la tranquillité que méritaient de si grands services, avait à lutter contre tous les obstacles que pouvaient lui susciter l'envie et la malveillance des gens qui étaient sous ses ordres, et l'ingratitude de la cour qu'il servait. L'accomodement fait avec Roldan avait, à la vérité, désarmé les mutins, mais sans extirper de l'île les semences de discorde ; plusieurs des mécontens demeuraient armés, et refusaient de se soumettre à l'amiral. Ses freres et lui-même étaient obligés de tenir alternativement la campagne, soit pour arrêter leurs incursions, soit pour punir leurs violences. Cette occupation et des inquiétudes si continuelles empêchaient Colomb de mettre assez d'attention à se défendre des intrigues que ses ennemis tramaient contre lui à la cour. Un grand nombre de ceux qui étaient mécontens de son administration avaient profité, pour retourner en Espagne, des vaisseaux qu'il avait dépêchés de St.-Domingue. Ils excédaient sans relâche, Ferdinand et Isabelle, de mémoires contenans le détail de leurs malheurs et des prétendues injustices de Colomb. Ils étaient secondés par les insinuations secrettes des courtisans, qui enviaient les succès et le crédit de l'amiral. Ferdinand recevait volontiers ces accusations, et les écoutait avec une grande prévention contre celui qui en était l'objet. Malgré les peintures flatteuses que Colomb avait faites des richesses de l'Amérique, les retours avaient été jusqu'alors si modiques, qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils eussent dédommagé des frais des armemens. Isabelle même, qui avait constamment protégé l'amiral, fut à la fin ébranlée par le nombre et par la violence de ses accusateurs. Cette princesse n'eut pas plutôt cédé au torrent de la calomnie, qu'on prit une résolution fatale à Colomb. Bovadilla fut nommé pour aller à Hispaniola. Muni de pleins pouvoirs pour rechercher la conduite de Colomb, il était autorisé à le déplacer et à prendre lui-même le gouvernement de l'île, s'il trouvait les accusations bien fondées. Quoique l'amiral eut alors appaisé toutes les dissentions, qu'il eut amené les Espagnols et les Indiens à se soumettre à l'autorité, et qu'il eut pris des mesures sages pour faire exploiter les mines

Digitized by Google

et cultiver le pays, ce qui assurait à l'avenir un revenu considérable pour la couronne, ainsi que de grands avantages aux colons, Bovadilla, sans aucun égard pour le genre et la grandeur de ses services, montra, en mettant le pied à Hispaniola, une résolution déterminée de le traiter en criminel. Il prit possession de la maison de Colomb, qui était alors absent, se rendit maître, par force, des magasins et du fort, se fit reconnaître en qualité de gouverneur général, mit en liberté tous les prisonniers detenus par les ordres de l'amiral, et le cita lui-même à son tribunal.

Colomb se soumit à la volonté de ses souverains avec un silence respectueux ; mais il en appela directement au trône des procédés d'un juge si partial et si violent. Bovadilla, sans daigner même le voir, le fit mettre aux fers et traîner à bord d'un vaisseau. L'amiral souffrit cette horrible insulte, non-seulement avec calme, mais avec dignité. Le nouveau gouverneur s'était déjà rendu si populaire en accordant différens privilèges à la colonie, en donnant des Indiens à tous ceux qui lui en demandaient, et en relâchant les rênes de la police, que les colons, qui pour la plupart étaient des gens sans aveu, firent éclater la joie la plus scandaleuse, en voyant la disgrace et l'emprisonnement de Colomb. Ce fut parmi des hommes si disposés à calomnier la conduite de celui-ci, que Bovadilla recueillit les accusations dont il se proposait de le charger. Le résultat de cette information, aussi indécente qu'inique, fut envoyé en Espagne. Le gouverneur fit partir en même-tems Colomb et ses deux frères chargés de fers ; et ajoutant la cruauté à l'insulte, il les plaça sur différens vaisseaux. Mais tandis que les violences de Bovadilla obtenaient des habitans d'Hispaniola un approbation générale, un homme conservait le souvenir des grandes actions de Colomb, et était touché des sentimens de respect et de compassion dus à son rang, à son âge et à son mérite. Alonzo de Vallejo, capitaine du vaisseau sur lequel était l'amiral, ne fut pas plutôt hors la vue de l'île, qu'il s'approcha de son prisonnier avec respect, et lui offrit de lui faire ôter les fers dont il était si injustement chargé. « non, repliqua Colomb avec une généreuse indigation, » je porte ces fers par ordre du roi et de la reine, leur volonté m'a privé de ma liberté, leur volonté seule me la » rendra ».

Digitized by Google

Heureusement le voyage fut court. Aussitôt que Ferdinand et Isabellé apprirent que Colomb était amené prisonnier, ils conçurent quelle fâcheuse impression cet événement allait produire. Honteux de leur propre conduite, ils s'empressèrent de faire à l'amiral quelques réparations d'une si cruelle injustice. Ils donnèrent ordre de le mettre en liberté, l'invitèrent à venir à la cour, et lui envoyèrent de l'argent pour qu'il y parut d'une manière convenable à son rang. En se presentant Colomb se jetta à leurs pieds. S'étant remis du trouble qu'il éprouva d'abord, il justifia sa conduite par un long discours, où il produisit les preuves les plus satisfesantes de son innocence et de la fureur de ses ennemis. Ferdinand le traita avec politesse, et Isabelle avec une sorte de tendresse et de respect. Ils destituèrent sur le champ Bovadilla de son emploi; mais ils ne rendirent pas à Colomb les droits et les privilèges attachés au titre de vice-roi des pays qu'il avait découverts. Ils craignirent de se confier à celui à qui ils devaient tout, et le retenant à la cour sous divers prétextes, il nommèrent Nicolas d'Ovando au gouvernement d'Hispaniola.

Colomb fut vivement frappé de ce nouveau coup. Partout où il allait il portait avec lui les fers dont il avait eté chargé; il les avait toujours suspendus dans sa chambre, et il voulut qu'à sa mort on les ensevelît dans son cercueil.

Le zèle pour les découvertes ne s'éteignit cependant pas, malgré l'indigne traitement qu'éprouvait l'homme qui, le premier, l'avait excité parmi les Espagnols. Roderigo de Bastidas équipa deux vaisseaux, en société avec Jean de la Cosa, qui, ayant servi sous Colomb dans deux de ses voyages, avait la réputation d'être un des meilleurs pilotes d'Espagne. Ils firent voile directement à l'ouest, arrivèrent à la côte de Paria, et suivant toujours la même direction, ils découvrirent toute la côte de la province aujourd'hui connue sous le nom de *Terra-Firma*, depuis le cap Vela jusqu'au *golfe de Darien*. Peu de tems après Ojeda, avec Américi Vespuce, entreprit un second voyage; et ignorant la marche de Bastidas, il suivit la même route et toucha aux mêmes endroits. Le voyage de Bastidas eut un heureux succès; mais celui d'Ojeda fut malheureux.

Ces aventuriers n'étaient pas encore de retour lorsqu'on

équipa

Digitized by Google

équipa une flotte aux frais du roi pour porter Ovando à Hispaniola. La présence de ce gouverneur était absolument nécessaire pour arrêter Bovadilla dans ses entreprises, et empêcher la ruine entière dont son imprudente administration menaçait la colonie. Loin de protéger les Indiens, il avait autorisé l'oppression de ces malheureux. Il les avait classés et donnés en propriété aux colons qui lui étaient attachés. L'avidité des Espagnols était trop impatiente pour essayer d'autre moyen d'acquérir des richesses que celui d'aller à la recherche de l'or. Ce travail devint pour les Indiens aussi excessif que cruel. On les menait par troupes aux montagnes, et on les forçait de fouiller la mine, en leur imposant des tâches, réglées sans discrétion et sans humanité. Un travail si peu proportionné à leurs forces, et un genre de vie si différent de celui qu'ils avaient mené jusqu'alors, détruisaient tellement cette race d'hommes faibles, que bientôt il ne serait pas resté de traces des anciens habitans de l'île.

Ovando commandait l'armement le plus considérable qu'on eût encore fait pour le Nouveau-Monde. Il consistait en trente-deux vaisseaux, à bord desquels étaient embarquées deux mille cinq cents personnes, avec le projet de s'établir dans le pays. A l'arrivée du nouveau gouverneur, Bovadilla eut ordre de remettre son emploi et de retourner en Espagne. On ordonna aussi à Roldan et aux autres chefs des mutins de quitter l'île. On publia une ordonnance par laquelle les Indiens étaient déclarés sujets libres ; et l'on défendit d'exiger d'eux aucun service par force. Quant aux Espagnols eux-mêmes, ils furent soumis à plusieurs réglemens, tendans à éteindre l'esprit de licence et de mutinerie. Enfin, pour borner les gains exorbitans que les particuliers étaient supposés faire par le travail des mines, il fut ordonné de porter tout l'or à un seul endroit, où il serait fondu par des officiers publics, qui en retiendraient la moitié pour le roi.

Tandis qu'on prenait ces mesures pour la prospérité de la colonie dont Colomb était le fondateur, il était réduit à solliciter auprès d'une cour ingrate ; et, malgré son mérite et ses services, il sollicitait en vain. Il demandait d'être rétabli dans son office de vice-roi des contrées qu'il avait décou-



Digitized by Google

vertes. L'étendue et la richesse dont elles étaient fesaient regarder à Ferdinand les concessions faites à Colomb comme excessives. Ce prince fit passer ses craintes dans l'esprit d'Isabelle, et sous différens prétextes ces souverains éludèrent l'exécution d'un traité solennel qu'ils avaient signé l'un et l'autre. Ces injustices, loin de décourager Colomb, ne l'empêchèrent pas même de poursuivre le grand objet qui l'avait déjà conduit à ses découvertes. Son projet favori avait toujours été d'ouvrir une nouvelle route aux Indes orientales. Ses observations lui fesaient croire que par-delà le continent de l'Amérique il y avait une mer qui s'étendait jusqu'aux Indes, et qu'il pourrait trouver quelque détroit ou quelqu'isthme par lequel il serait facile d'établir une communication entre cette mer, encore inconnue, et l'ancien continent. Il conjecturait très-heureusement que ce détroit ou cet isthme était situé près du golfe de Darien. Plein de cette idée on le vit, quoique déjà avancé en âge et accablé d'infirmités, s'offrir avec ardeur à entreprendre un nouveau voyage, dans la vue de vérifier cette conjecture. Ferdinand et Isabelle furent charmés d'avoir un prétexte honorable pour l'éloigner de la cour. Une considération très-puissante se joignit à celle-là. La flotte portugaise, conduite par Cabral, venait d'arriver des Indes, et la richesse de ses retours donnait aux Européens une idée plus juste que celle qu'ils avaient pu avoir de l'importance de ces régions. Lisbonne devenait le centre du commerce, tandis que l'Espagne n'avait que la perspective des avantages éloignés qu'elle pourrait retirer un jour des Indes occidentales. Rien ne pouvait donc être plus agréable aux Espagnols que l'offre de les conduire en Orient par une route qu'on imaginait devoir être plus courte et moins dangereuse que celle des Portugais. Ferdinand même, séduit par cette espérance, montra beaucoup d'ardeur pour l'exécution de ce projet. Cependant Colomb ne put obtenir que quatre bâtimens, dont les plus grands n'étaient pas du port de plus de soixante-et-dix tonneaux. Accoutumé à tenter de grandes choses avec de faibles moyens, il n'hésita pas à accepter le commandement de cette misérable escadre. Son frère Barthélemy et Ferdinand, son second fils, l'accompagnèrent. Il partit de Cadix le 9 mai 1502, et toucha aux Canaries. De-là il se proposait de faire voile direc-

Digitized by Google

tement au continent de l'Amérique ; mais son plus grand bâtiment marchait si mal, et était en si mauvais état, qu'il fut forcé d'aborder à Hispaniola, dans l'espérance qu'il pourrait l'échanger contre quelqu'un des vaisseaux de la flotte qui avait transporté Ovando. A son arrivée à la rade de Santo-Domingo il trouva dix-huit vaisseaux sur le point de partir pour l'Espagne. Colomb demanda au gouverneur la permission d'entrer dans le hâvre, non-seulement pour pouvoir négocier l'échange de son vaisseau, mais encore pour s'y mettre en sûreté contre un ouragan dont il prévoyait les approches ; et il lui conseillait de différer de quelques jours le départ de la flotte. Ovando rejeta sa demande et méprisa son conseil. On refusa à Colomb l'abord d'un pays dont on lui devait la connaissance et même la possession. La flotte mit à la voile. La nuit suivante l'ouragan se déclara avec une violence terrible. Colomb, qui avait pris toutes ses précautions, sauva sa petite escadre. La flotte destinée pour l'Espagne eut le sort que méritait la ridicule obstination des commandans des dix-huit vaisseaux, deux ou trois seulement échappèrent. Bovadilla, Roldan et la plus grande partie des ennemis les plus ardens de Colomb, et des oppresseurs les plus cruels des Indiens périrent. Toutes les richesses qu'ils emportaient furent englouties dans les flots. Parmi le petit nombre de vaisseaux qui échappèrent se trouva celui qui portait les effets que Colomb avait sauvés des débris de sa fortune. Tous les historiens du tems, voyant dans cet événement une distinction si juste de l'innocent d'avec le coupable, ont cru reconnaître l'action immédiate de la providence divine. Les espagnols établis à Santo-Domingo ne virent, au contraire, dans Colomb qu'un magicien qui avait excité, par ses conjurations et ses enchantemens, cette tempête terrible pour se venger de ses ennemis.

Colomb quitta bientôt l'île où il avait été si mal accueilli, et fit voile pour le continent. Après une longue et dangereuse navigation il découvrit *Gunaia*, île voisine de la côte d'Honduras. Il y communiqua avec quelques habitans de la Grande-Terre, qui y venaient avec de grands canots. Les Espagnols demandant, avec leur empressement ordinaire, de quel pays venait l'or que ces Indiens portaient comme ornement, ils montrèrent l'ouest, donnant à entendre que ce métal y était



Digitized by Google

si abondant qu'on l'y employait aux usages les plus communs. Au lieu d'aller à la recherche de ces pays si attrayans, ce qui l'aurait conduit, en suivant la côte d'Yucatan, au riche empire du Mexique, Colomb, toujours attaché à son grand projet, porta à l'est vers le golfe de Darien. Il découvrit dans cette route toute la côte du continent, depuis le cap *Gracias a Dios* jusqu'au hâvre de *Porto-Bello*, auquel il donna ce nom pour la beauté et la sûreté dont il est. Il chercha inutilement son détroit, et quoiqu'il prit terre souvent, et qu'il s'avançât dans l'intérieur, il n'y pénétra pas assez avant pour traverser et reconnaître l'isthme qui sépare le golfe du Mexique de la grande mer du sud. La beauté du pays le charma tellement, et il le jugea si riche par les morceaux d'or que les naturels lui firent voir, qu'il résolut de laisser une petite colonie sur la rivière de Belem, dans la province de Veragua. Mais l'indiscipline et la mutinerie des hommes qu'il avait à conduire le privèrent de la gloire de fonder le premier établissement européen sur la côte d'Amérique. Leur insolence et leur rapacité forcèrent les Indiens à prendre les armes, et comme ceux-ci étaient plus braves que les habitans des îles, ils firent périr une partie des Espagnols, et obligèrent le reste d'abandonner un poste dans lequel ils ne pouvaient plus se maintenir.

Cet échec, le premier que les Espagnols eussent reçu en Amérique, ne fut pas le dernier malheur de Colomb. Des ouragans furieux, des tempêtes violentes mirent souvent ses navires à deux doigts de leur perte. Ses gens découragés, épuisés de fatigues et manquant de vivres, étaient de mauvaise volonté ou hors d'état d'exécuter ses ordres. Un de ses vaisseaux périt; il fut forcé d'abandonner l'autre; et avec les deux qui lui restaient il s'éloigna de cette partie du continent, que dans sa détresse il avait nommée *costa de los Contrastes*, *côte des Contradictions*. De nouveaux malheurs l'attendaient encore. A la vue de la côte de Cuba, une violente tempête l'assaillit. Ses vaisseaux se heurtèrent, et furent si endommagés par le choc, qu'il eut beaucoup de peine à gagner la *Jamaïque*, où il fut obligé de s'échouer pour ne pas couler à fond. La mesure de ses calamités semblait alors comblée; mais son génie fertile en ressources trouva bientôt le seul expédient qui pût lui offrir quelque espoir. Il profita

Digitized by Google

de la douceur et de la docilité des habitans du pays, et il en obtint deux canots, chacun d'un seul tronc d'arbre, mais si mal faits et si difficiles à manœuvrer, qu'ils méritaient à peine le nom de bateaux. Avec ces frêles machines, Mendès et Fieschi, gentilshommes particulièrement attachés à Colomb, offrirent courageusement d'aller à Hispaniola, voyage de plus de trente lieues, qu'ils exécutèrent en surmontant des dangers incroyables, et en éprouvant une si grande fatigue, que plusieurs des Indiens qui les accompagnaient y succombèrent et moururent. Le gouverneur d'Hispaniola ne fut aucunement touché de l'horrible situation des Espagnols, pour lesquels ils venaient demander des secours. Ovando ne voulut pas permettre que Colomb mit le pied dans l'île qui était sous son gouvernement. Mendès et Fieschi le sollicitèrent huit mois entiers sans pouvoir rien obtenir.

Cependant, mille sentimens divers agitaient l'esprit de Colomb et de ses compagnons d'infortune, qui, au bout de quelques tems, crurent que Mendès et Fieschi avaient péri. Les matelots furieux se mutinèrent ouvertement, et menacèrent la vie de leur commandant; et se saisissant de dix canots, ils se retirèrent dans une autre partie de l'île. En même tems les insulaires commencèrent à murmurer du long séjour des Espagnols. Ils apportèrent des vivres avec plus de répugnance et en moindre quantité, et menacèrent de n'en plus fournir. Cette résolution eut été fatale aux Espagnols; mais l'adresse ingénieuse de Colomb lui suggéra un heureux artifice pour se tirer d'embarras. Ses connaissances en astronomie lui fesant prévoir qu'il y aurait dans peu de tems une éclipse totale de lune, le jour qui la précéda il assembla autour de lui les principaux indiens, et après leur avoir reproché l'inconstance qui leur fesait retirer leur affection et leur secours à des hommes qu'ils avaient d'abord traités avec respect; il leur dit que les Espagnols étaient les fils du grand esprit qui habite les cieux, que ce grand esprit, offensé du refus qu'on fesait de secourir des hommes qui étaient les objets de sa faveur particulière, se préparait à punir ce crime avec sévérité; que cette même nuit la lune leur retirerait sa lumière, et leur paraîtrait de couleur de sang, signe de la vengeance prête à tomber sur eux. La prédiction s'étant réalisée, ils furent tous frappés de terreur. Ils



Digitized by Google

coururent à leurs maisons, et revenant tout de suite chargés de vivres, ils les mirent aux pieds de Colomb, en le conjurant d'écarter les malheurs qui les menaçaient.

Cependant les mutins avaient fait plusieurs tentatives pour gagner Hispaniola, et toutes avaient été sans succès. Furieux de ce nouveau contre-tems, ils se mirent en marche pour le lieu où Colomb était resté. Au même moment il éprouvait un malheur plus cruel que ceux qu'il pouvait redouter de leur part. Le gouverneur d'Hispaniola envoyait une petite barque à la Jamaïque, non pour secourir ses compatriotes, mais pour les épier et reconnaître leur situation. Il avait donné à Escobar, ennemi cruel et invétéré de Colomb, le commandement de ceux qu'il employait à cette mission. Escobar, suivant ses instructions, s'était approché du rivage dans un petit bateau, avait observé le misérable état des Espagnols, et envoyé à Colomb une lettre remplie de vains complimens. Après en avoir reçu la réponse, il était parti sur-le-champ. Dès que les Espagnols avaient découvert le vaisseau qui s'approchait de l'île, ils avaient cru que le moment de leur délivrance était enfin arrivé; mais lorsque le navire eût disparu, ils tombèrent dans le plus horrible abattement. Colomb seul conserva assez d'empire sur lui-même pour relever le courage de ses compagnons; il les assura que Mendès et Fieschi étaient arrivés sains et saufs à Hispaniola, qu'ils enverraient incessament des vaisseaux, et qu'il avait refusé de retourner dans celui d'Escobar, qui était trop petit pour les recevoir tous. Cette espérance d'une délivrance prochaine les calma.

Sans cet heureux changement, Colomb n'eut jamais pu résister aux mutins qui s'approchaient. Souffrant et affaibli, il ne pût se mettre en campagne, et son frère l'adelentade le remplaça. Les révoltés rejettèrent avec mépris tout accommodement, et fondirent sur lui. Au premier choc plusieurs de leurs chefs furent tués. L'adelentade désarma leur capitaine et le fit prisonnier, le reste s'enfuit honteusement. Bientôt après la troupe entière se soumit. A peine la tranquillité était-elle rétablie, qu'on vit paraître les vaisseaux que Colomb avait promis, sans y compter beaucoup. Les Espagnols quittèrent avec des transports de joie une île où ils avaient été pendant plus d'une année exposés à toutes les espèces de calamités.

Digitized by Google

Lorsque Colomb fut arrivé à Santo-Domingo, le gouverneur employa tous les artifices des ames viles, qui réparent l'insolence par la bassesse. Il le reçut avec de grandes marques de respect, et lui accorda toutes sortes de distinctions. Mais au milieu de ces démonstrations simulées, il ne put cacher la haîne qui dévorait son cœur. Il mit en liberté le chef des mutins, que Colomb avait amené dans les fers, et il menaça tous ceux qui avaient soutenu le parti de l'amiral de rechercher leur conduite. Colomb se soumit en silence à ce qu'il ne pouvait empêcher; mais il montra une extrême impatience de quitter un pays où commandait un homme qui l'avait traité en toute occasion avec tant d'injustice et d'inhumanité. Ses préparatifs furent bientôt faits, et il mit à la voile pour l'Espagne avec deux vaisseaux. Le malheur qui avait accompagné sa vie continua de le poursuivre jusqu'à la fin de sa carrière. Un de ses vaisseaux ne pouvant plus tenir la mer, fut obligé de revenir à Santo-Domingo. L'autre, battu par de violentes tempêtes, gagna, avec beaucoup de difficulté, le port de San-Lucar. Colomb y reçut, en arrivant, la nouvelle de l'événement le plus fâcheux qu'il pût craindre. Isabelle venait de mourir; et, avec elle, il perdait sa dernière ressource. Ferdinand l'avait toujours traversé, et avait été souvent injuste envers lui. Des sollicitations auprès d'un prince si prévenu devenaient pour lui aussi désagréables qu'inutiles. Aussitôt que sa santé put le lui permettre il alla à la cour. Il présenta requête pour obtenir la punition de ses oppresseurs, et la restitution de tous les priviléges qui lui étaient promis par le traité de 1492. Ferdinand l'amusa de belles paroles, et laissa voir clairement l'intention où il était de ne jamais terminer cette affaire. La santé affaiblie de Colomb donnait au monarque l'espérance qu'il serait bientôt délivré de ce solliciteur importun. Il ne fut pas trompé dans son attente. Le cœur navré de l'ingratitude d'un prince qu'il avait servi avec tant de fidélité et de succès, épuisé par les fatigues et les chagrins qu'il avait essuyés, affaibli par les infirmités qui étaient le fruit de ses travaux, Colomb finit sa vie à Valladolid, le 20 mai 1506, dans la cinquante-neuvième année de son âge. Il mourut avec la fermeté qui avait toujours distingué son caractère, et avec les sentimens de



Digitized by Google

religion qu'il avait montrés dans toutes les circonstances de sa vie.

Les Espagnols avaient, depuis quelque tems, poussé leurs travaux dans les mines d'Hispaniola avec tant d'ardeur et de succès, que cet objet paraissait avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissait; et, depuis le dernier voyage de Colomb, aucune entreprise de quelqu'importance n'avait été formée. Mais la diminution des Indiens ayant fait sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette île avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération détermina les Espagnols à chercher des contrées nouvelles, où leur avidité pût se satisfaire avec plus de facilité. Juan Ponce de Léon, qui commandait sous Ovando dans la partie orientale d'Hispaniola, passa dans l'île de *Saint-Jean de Porto-Rico*, que Colomb avait découverte à son second voyage, et pénétra dans l'intérieur. Comme il trouva un sol fertile, et qu'il eut lieu d'espérer qu'on pourrait découvrir des mines d'or dans les montagnes, Ovando lui permit d'essayer un établissement dans l'île. En peu d'années Porto-Rico fut soumis au gouvernement espagnol; les naturels de l'île furent réduits à une entière servitude.

Vers le même tems, Juan-Diaz de Solis, de concert avec Vincent-Yanez Pinson, l'un des premiers compagnons de Colomb, fit un voyage sur le continent. Ils suivirent, jusqu'à l'île de *Guanaios*, la route que Colomb avait prise; mais tournant de-là à l'ouest, ils découvrirent une nouvelle et vaste province, connue depuis sous le nom de *Yucatan*, et longèrent une grande partie de la côte de ce pays. Cette expédition conduisit à des découvertes d'une grande importance. Il en fut de même du voyage de Sébastien d'Ocampo, qui fut chargé par Ovando de tourner Cuba, et qui reconnut le premier, avec certitude, que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'était qu'une grande île.

En 1509, Juan-Diaz de Solis et Pinson s'embarquèrent ensemble pour un second voyage. Ils cinglèrent directement au sud, et s'avancèrent jusqu'au 40°. degré de latitude méridionale.

Juan-Ponce de Léon, qui avait acquis de la gloire et de

Digitized by Google

la fortune par la réduction de Porto-Rico, était impatient de s'engager dans une nouvelle expédition. Il équipa trois vaisseaux à ses frais, pour aller tenter des découvertes; et sa réputation rassembla bientôt à sa suite un nombreux corps d'aventuriers. Il dirigea sa route vers les îles Lucayes, et après avoir touché à quelques-unes de ces îles, ainsi qu'à celle de Bahama, il cingla au sud-est, et découvrit un pays que les Espagnols ne connaissaient pas encore, et auquel il donna le nom de *Floride*, soit parce qu'il le reconnut le jour du dimanche des rameaux, soit à cause de l'aspect agréable que lui offrit le pays même. Il essaya de débarquer en différens endroits, mais l'opposition qu'il éprouva de la part des habitans, qui étaient féroces et guerriers, lui fit sentir la nécessité d'avoir des forces plus considérables que les siennes pour y former un établissement.

Peu de tems après cette expédition, il se fit une découverte beaucoup plus importante. Balboa ayant été nommé, par le suffrage volontaire de ses associés, au gouvernement de la petite colonie de Santa-Maria, dans le Darien, fit de fréquentes incursions dans les pays adjacens, soumit plusieurs caciques, et recueillit beaucoup d'or. Dans une de ces courses, les Espagnols se disputèrent avec une telle chaleur, pour le partage d'une petite quantité de ce métal, qu'ils furent sur le point d'en venir aux mains. Un jeune cacique, étonné de voir mettre un si haut prix à une chose dont il ne devinait pas l'utilité, se tourna vers eux, et leur dit: « Pourquoi vous quereller pour si peu de chose ? si » c'est l'amour de l'or qui vous fait abandonner votre patrie » pour venir troubler la tranquillité de peuples qui sont si » loin de vous, je vous conduirai dans un pays où ce métal, » qui paraît être le grand objet de vos desirs, est si com- » mun, que les plus vils ustensiles en sont faits ». Balboa et ses compagnons demandèrent avec empressement où était cette heureuse contrée, et comment ils pourraient y arriver. Le cacique leur apprit qu'à la distance de six soleils, c'est-à-dire, de six jours de marche, vers le sud, ils découvriraient un autre Océan, près duquel ce pays était situé; mais que, s'il se proposaient de l'attaquer, ce ne pouvait être qu'avec des forces très-supérieures à celles qu'ils avaient alors.

Digitized by Google

Ce fut la première information que reçurent les Espagnols sur le grand Océan méridional et sur le vaste et riche pays connu ensuite sous le nom de *Pérou*. Balboa conclut sur-le-champ que cette mer, dont parlait le cacique, était celle que Colomb avait cherchée; dans l'espoir de s'ouvrir par-là une communication plus directe avec les Indes orientales, et flatté de l'idée d'exécuter ce qu'un si grand homme avait entrepris en vain, il attendit avec impatience le moment de partir pour cette expédition. Il envoya quelques-uns de ses officiers à Hispaniola, avec une grande quantité d'or. Les présens qu'il en fit, distribués à propos, lui méritèrent la protection du gouverneur, et attirèrent beaucoup de volontaires à son service. Dès qu'il eut reçu de cette île le renfort qu'il en attendait, il se crut en état de mettre à exécution son dessein. Il joignait à la bravoure la prudence, la générosité, l'affabilité et les talens qui, dans les entreprises téméraires, inspirent la confiance et fortifient l'attachement. Cependant, après la jonction des volontaires d'Hispaniola, il ne put rassembler que 190 hommes; mais c'étaient des vétérans robustes, accoutumés au climat de l'Amérique, et prêts à le suivre au milieu des plus grands dangers. Ils se firent accompagner de 1,000 Indiens, qui portaient leurs provisions; et pour compléter leur armement de guerre, ils emmenèrent avec eux plusieurs de ces chiens féroces, si formidables pour des ennemis entièrement nus.

Balboa se mit en marche au premier septembre 1513, vers le tems où les pluies périodiques commençaient à diminuer. Il se rendit, par mer, sans difficulté, sur le territoire d'un cacique dont il avait gagné l'amitié; mais il n'eut pas plutôt commencé à pénétrer dans la partie intérieure du pays, qu'il se trouva retardé dans sa marche par tous les obstacles qu'il avait eu lieu de craindre, tant de la nature du terrain que de la disposition des habitans. Cependant il sut si bien échauffer l'enthousiasme et soutenir le courage de ceux qu'il commandait, que tous le suivirent sans murmure. Quoique leurs guides leurs eussent dit qu'il ne leur fallait que six jours pour traverser l'isthme dans sa largeur, ils en avaient déjà passé vingt-cinq à se frayer un chemin à travers les bois et les montagnes. Plusieurs d'entre eux étaient sur le point de succomber sous les fatigues conti-

Digitized by Google

nuelles de cette marche sous un climat brûlant. D'autres furent attaqués des maladies particulières au pays ; et tous étaient impatiens d'arriver au terme de leurs souffrances. Enfin les Indiens les assurèrent que du sommet de la montagne la plus voisine ils découvriraient l'Océan qui était l'objet de leurs désirs. Lorsqu'après des peines infinies ils eurent gravi la plus grande partie de cette montagne escarpée, Balboa fit faire halte à sa troupe, et s'avança seul au sommet, afin de jouir le premier d'un spectacle qu'il desirait depuis si long-tems. Dès qu'il apperçut la mer du sud s'étendant devant lui dans un horizon sans bornes, il tomba à genoux, et levant les mains vers le ciel, il rendit grâce à Dieu. Ses compagnons observant ses transports, s'avancèrent vers lui pour partager son admiration, sa reconnaissance et sa joie. Ils se hâtèrent de gagner le rivage ; et Balboa, s'avançant jusqu'au milieu des eaux de la mer avec son bouclier et son épee, prit possession de cet Océan au nom du roi d'Espagne. Il força ensuite à main armée plusieurs des petits princes qui gouvernaient les districts voisins à lui donner des vivres et de l'or, d'autres lui en envoyèrent volontairement ; quelques caciques ajoutèrent à ces dons précieux une quantité considérable de perles ; et il apprit d'eux, avec une grande satisfaction, que les huitres perlières abondaient dans la mer qu'il venait de découvrir. Il reçut en même tems des avis qui le confirmaient dans l'espérance de retirer des avantages encore plus considérables de son expédition. Tous les Indiens des côtes de la mer du sud l'assurèrent de concert qu'il y avait, à une distance assez considérable vers l'est, un riche et puissant royaume, dont les habitans avaient des animaux apprivoisés pour porter des fardeaux ; et pour lui en donner une idée, ils traçaient sur le sable la figure des llamas ou moutons qu'on trouva ensuite au Pérou, et que les Péruviens avaient en effet accoutumés à porter des fardeaux. Comme la llama ressemble à-peu-près, pour la forme, au chameau, bête de charge, qui était regardée comme particulière à l'Asie, cette circonstance, jointe à la découverte des perles, autre production asiatique, tendit à confirmer les Espagnols dans la fausse idée que le Nouveau-Monde était voisin des Indes orientales.

Digitized by Google

Mais quoique Balboa eût une extrême impatience de voir ce pays inconnu, il était trop prudent pour tenter d'y entrer avec une poignée d'hommes épuisés de fatigue. Il se détermina à ramener sur-le-champ ses compagnons dans le Darien, pour revenir la saison suivante avec des forces proportionnées à l'entreprise hasardeuse qu'il méditait; et il rentra à Santa-Maria, après une absence de quatre mois, et avec d'immenses richesses. Parmi les officiers qui l'avaient accompagnés il n'y en avait point qui se fût plus distingué que *François Pizarre*, et il n'y en eut aucun qui déploya plus de courage et d'ardeur pour aider Balboa à s'ouvrir une communication avec ces pays, où il joua ensuite un rôle si glorieux.

La nouvelle inattendue qu'on avait trouvé un passage au grand Océan méridional, occasionna la joie la plus vive en Espagne. Ferdinand se flatta de partager avec les Portugais le commerce lucratif de l'Asie, et il résolut de faire un puissant effort. Mais dans cette disposition même on reconnut les effets de la politique jalouse qui le guidait, ainsi que ceux de la funeste antipathie de Fonseca, évêque de Burgos, pour tout homme de mérite qui se signalait dans le Nouveau-Monde. Ferdinand fut assez peu généreux pour ne tenir aucun compte des services récens de Balboa, et il nomma Pédriaras d'Avila gouverneur du Darien. Il lui donna le commandement de quinze gros vaisseaux, avec douze cents soldats. Telle fut l'ardeur des gentilhommes espagnols pour suivre un chef qui devait les conduire dans un pays où, suivant le bruit de la renommée, ils n'auraient qu'à jeter leurs filets dans la mer pour en tirer de l'or; que quinze cens d'entr'eux s'embarquèrent avec lui.

Balboa se soumit aveuglément à la volonté de son souverain, et reçut Pedrarias avec tous les égards dus à son caractère. Quoique ce dernier dût à cette modération la possession paisible de son gouvernement, il nomma un comité pour faire des informations judiciaires sur la conduite de son prédécesseur, et il lui imposa une amende considérable. Les divisions qui résultèrent de cette indignité mirent la colonie sur le penchant de sa ruine. Ferdinand sentit à la fin la faute qu'il avait faite, et voulut dédommager Balboa. Il le nomma

Digitized by Google

adelentade, ou gouverneur-lieutenant des pays situés sur la mer du sud, avec une autorité et des droits très-étendus. Il ordonna en même-tems à Pedrarias de seconder l'adelentade dans toutes ses entreprises, et de se concerter avec lui sur les opérations qu'il voudrait faire lui-même. Mais il n'était pas au pouvoir de Ferdinand de faire passer si subitement ces deux officiers d'une haine déclarée à une entière confiance. Pedrarias continua de traiter son rival avec dédain, quoiqu'après un feint raccommodement il lui eût donné sa fille en mariage, il finit par le faire périr sur un échaffaud. La mort de Balboa fit renoncer à l'expédition qu'il avait projettée.

Pendant que ces événemens se passaient dans le Darien, il se fesait ailleurs d'autres opérations importantes, relativement à la découverte, à la conquête et au gouvernement des autres provinces du Nouveau-Monde. Ferdinand était si occupé du projet d'ouvrir une communication par l'ouest avec les Moluques, que dans l'année 1515 il équipa à ses frais, deux vaisseaux destinés à cette expédition, et dont il donna le commandement à Juan-Diaz de Solis, qui passait pour le plus habile navigateur de l'Espagne. Solis prit sa route le long de la côte de l'Amérique méridionale, et le premier janvier 1516, il entra dans la rivière à laquelle il donna le nom de *Janeiro*. Delà il s'avança dans une baie spacieuse, qu'il imagina être l'entrée d'un détroit qui communiquait avec la mer des Indes; mais en pénétrant plus avant il découvrit que c'était *Rio de la Plata*, l'une des plus grandes rivières qui arrosent le continent de l'Amérique méridionale. Les Espagnols ayant voulu faire une descente dans ce pays, Solis et plusieurs hommes de son équipage furent tués par les naturels du pays, qui, à la vue des vaisseaux, mirent en pièces leurs victimes, et les dévorerent après les avoir fait rôtir. Epouvantés de cet horrible spectacle, et découragés par la perte de leur commandant, ceux des Espagnols qui n'avaient point débarqué retournèrent en Europe, sans tenter aucune autre découverte.

Sous la sage administration de Diégo Velasquez, qui avait conquis cette île en 1511, Cuba était devenue un des établissemens Espagnols les plus florissans. Comme c'était la plus occidentale des îles occupées par les Es-

Digitized by Google

pagnols, et que l'Océan, qui s'étend beaucoup plus loin à l'ouest, n'avait pas encore été visité, ces circonstances invitaient les colons à tenter de nouvelles découvertes. Plusieurs officiers, qui avaient servi sous Pédrarias dans le Darien, formèrent une association à cet effet; et ils persuadèrent à François Hernandez-Cordova, riche habitant de Cuba, et homme d'un grand courage, de se joindre à eux, et d'être leur commandant. Velasquez, non seulement approuva leur projet, mais leur donna des secours. Cent dix hommes s'embarquèrent sur trois petits navires, et firent voile de San-Yago de Cuba le 8 fevrier 1517. Par le conseil de leur principal pilote, Antoine Alaminos, qui avait servi sous l'amiral Colomb, ils portèrent directement à l'ouest, se guidant d'après l'opinion de ce grand navigateur, qui avait constamment soutenu que la route à l'ouest conduirait aux plus importantes découvertes.

Le vingt-unième jour après leur départ ils virent terre; c'était le cap *Cotoche*, de la péninsule de Yucatan. Comme ils approchaient du rivage, ils virent venir à eux cinq canots remplis d'Indiens, vêtus décemment d'habits de coton, spectacle nouveau pour les Espagnols, qui avaient trouvé jusqu'alors l'Amérique habitée par des sauvages nus. Cordova s'efforça de gagner l'amitié de ce peuple par de petits présens. Les Indiens, quoiqu'étonnés à la vue des objets extraordinaires qui se présentaient pour la première fois à leurs yeux, invitèrent les Espagnols avec une apparence de cordialité à visiter leurs habitations. Ceux-ci débarquèrent; et, en avançant dans le pays, ils remarquèrent de grandes maisons bâties en pierre; mais ils éprouvèrent bientôt que, si les Indiens du Yucatan étaient plus civilisés que les autres Américains, ils étaient aussi plus artificieux et plus braves. Le cacique avait posté en embuscade, derrière un petit bois, un corps considérable d'Indiens, qui, sur un signal qu'il leur fit, coururent sur les Européens avec beaucoup d'audace, et les attaquèrent avec une espèce d'ordonnance militaire. A la première décharge de leurs flèches, quinze Espagnols furent blessés; mais l'explosion soudaine des armes à feu frappa les Indiens d'une si grande terreur, qu'ils s'enfuirent avec précipitation.

Digitized by Google

Cordova abandonna un pays où il avait été si mal reçu, emmenant deux prisonniers, et les ornemens d'un petit temple qu'il avait pillé dans sa retraite. Il continua sa route à l'ouest, sans perdre la côte de vue, et le seizième jour il arriva à *Campêche*. Là, les Indiens le reçurent avec plus d'hospitalité. Les Espagnols s'étonnaient beaucoup de n'avoir trouvé aucune rivière sur une côte d'une si grande étendue, et qu'ils imaginaient appartenir à une île. Comme l'eau commençait à leur manquer, ils s'avancèrent encore, et découvrirent l'embouchure d'une rivière à Pontonchan, quelques lieues au-delà de Campêche.

Cordova débarqua toutes ses troupes pour protéger ses matelots pendant qu'ils puiseraient de l'eau. Malgré toutes ces précautions, les Indiens les attaquèrent avec une telle force et en si grand nombre, que 47 Espagnols furent tués sur la place, et qu'un seul d'entr'eux se retira sans être blessé. Les Espagnols regagnèrent avec peine leurs vaisseaux. Après une tentative si malheureuse, il ne leur restait d'autre parti que de hâter leur retour à Cuba. Ils souffrirent, dans le trajet, tous les tourmens que la soif peut faire éprouver à des hommes blessés et malades, renfermés dans de petits bâtimens, et exposés à la chaleur de la zône torride. Quelques-uns succombèrent à tant de maux dans la traversée, et Cordova mourut peu de tems après son arrivée à Cuba.

Toute malheureuse qu'avait été cette expédition, elle anima plutôt qu'elle n'abattit la passion des Espagnols pour les entreprises, et il s'offrit beaucoup de monde pour une nouvelle expédition. Velasquez arma, à ses dépens, quatre vaisseaux pour le voyage. Deux cent quarante volontaires, parmi lesquels il s'en trouvait qui avaient de la naissance et de la fortune, s'embarquèrent sous les ordres de Jean de Grijalva, jeune homme d'un mérite et d'un courage reconnus. On mit à la voile de Cuba le 8 avril 1518, et on suivit la même route que dans le voyage précédent; mais la violence des courans ayant entraîné les vaisseaux vers le sud, la première terre qu'on reconnut fut l'île de *Cozumel*, à l'est du Yucatan. Grijalva ne fit pas un long séjour dans cette île; et il arriva, sans aucun accident remarquable, à Potonchan, sur le côté opposé de la péninsule.

Digitized by Google

Le desir de venger ceux de leurs compatriotes qui avaient été massacrés en cet endroit, fortifié par leurs principes de politique, détermina les Espagnols à y descendre. Mais quoique ceux-ci eussent mis à terre toutes leurs troupes, et débarqué quelques pièces de campagne, les Indiens se défendirent avec tant de courage, que les Européens eurent beaucoup de peine à les repousser. De Potonchan, ces derniers continuèrent leur route vers l'est, se tenant aussi près de la côte qu'il leur était possible, et mettant à l'ancre tous les soirs. Pendant le jour, leurs yeux continuellement attachés sur la terre, étaient frappés de surprise et d'admiration à la vue de la beauté du pays. Ils voyaient des villages dispersés sur la côté, et ils y distinguaient des maisons de pierre, qui leur paraissaient blanches et élevées. Dans la chaleur de leur admiration, ils croyaient remarquer des villes ornées de tours et de clochers; et un des soldats ayant dit que ce pays ressemblait à l'Espagne, Grijalva lui donna, avec un applaudissement universel, le nom de *Nouvelle-Espagne*, qui désigne encore cette vaste et riche province de la domination espagnole en Amérique (c'est le même pays que le *Mexique*). Ils descendirent (le 9 juin 1518) à une rivière appellée *Tabasco* par les Indiens. La nouvelle de l'avantage qu'ils avaient remporté étant parvenue en cet endroit, le cacique les reçut d'une manière amicale, et leur fit des présens considérables, qui confirmèrent les hautes idées que les Espagnols avaient prises de la richesse et de la fertilité du pays. Ces idées s'étendirent et se fortifièrent encore par ce qui leur arriva dans le lieu où ils touchèrent ensuite: c'était à l'ouest de Tabasco, dans la province connue depuis sous le nom de *Guaxaca*. Ils y furent reçus avec des marques de respect extraordinaires, et comme des êtres au-dessus de l'humanité. Lorsqu'ils débarquèrent, les naturels brûlèrent devant eux un encens de gomme copale, et leur presentèrent en offrande tout ce qu'ils possédaient de plus précieux. Ils s'empressèrent d'établir un commerce avec ces étrangers; et, en six jours, les Espagnols obtinrent pour la valeur de quinze mille pezos de bijoux d'or d'un travail curieux, en échange de quelques bagatelles d'Europe. Les naturels firent entendre, par signes, qu'ils étaient sujets d'un grand monarque, appelé *Montézume*, dont la domination

Digitized by Google

nation s'étendait sur plusieurs autres provinces. Ayant continué sa route vers l'ouest, Grijalva débarqua sur une petite île, qu'il nomma *île des Sacrifices*, parce que ce fut là que les Espagnols virent, pour la première fois, l'horrible spectacle de victimes humaines, que la superstition des naturels offrait à leurs dieux. Il toucha à une autre petite île, qu'il appela *Saint-Jean de Ulua ;* puis il suivit la côte jusqu'à la rivière de Panuco, et le pays lui parut par-tout riche, fertile et très-peuplé. Les vivres lui manquant alors, il crut devoir retourner à Cuba, et il débarqua à Sant-Yago, le 26 octobre, environ six mois après en être parti.

Depuis que Balboa, en partant des côtes occidentales de l'Amérique, avait découvert la mer du sud et acquis quelques notions des riches contrées auxquelles elle pouvait conduire, tous les yeux et tous les projets des aventuriers espagnols se tournaient vers les pays inconnus, et divers armemens furent faits pour prendre possession de ceux qui sont situés à l'est de Panama. Mais ces entreprises, confiées à des chefs dont les talens étaient au-dessous des difficultés, n'eurent aucun succès. Comme leurs excursions ne passaient pas les limites de la province que les Espagnols ont nommée *Terra-Firma*, et qui est couverte de bois, mal peuplée et très-mal saine, les aventuriers, à leur retour, ne firent que des rapports décourageans. Leurs récits calmèrent un peu la fureur des découvertes de ce côté, et il s'établit une opinion générale que Balboa s'était laissé tromper par quelqu'Indien. Mais il y avait alors à Panama trois hommes sur lesquels ces circonstances fesaient si peu d'impression, qu'au moment même où l'on regardait comme chimérique l'espoir de découvrir à l'est le riche pays qu'avait annoncé Balboa, ils se déterminèrent à entreprendre l'exécution de son projet. Ces hommes extraordinaires étaient *François Pizarre*, *Diego-d'Almagro*, et *Fernand de Luques*. Pizarre était fils naturel d'un gentilhomme et d'une femme d'une naissance commune ; et son éducation avait été entièrement négligée. Son père l'employa, dans sa jeunesse, aux fonctions les plus viles ; mais pour s'y dérober il se fit soldat. Après avoir servi quelques années en Italie il s'embarqua pour l'Amérique, et il s'y distingua promptement. Né robuste, et doué d'un caractère entreprenant, il était infatigable et d'une patience à toute épreuve.



Digitized by Google

Quoiqu'ignorant jusqu'à ne savoir pas lire, on le regarda bientôt comme un homme fait pour commander. Il réussit dans toutes les opérations dont il fut chargé, unissant en sa personne des qualités qui se trouvent rarement ensemble, la persévérance et l'ardeur, la hardiesse dans la conception des plans, et la prudence dans l'exécution. La naissance d'Almagro n'était pas plus relevée que celle de Pizarre; celui-ci était bâtard, l'autre était un enfant trouvé. Almagro, élevé dès sa jeunesse dans le métier des armes comme son compagnon, ne lui cédait en rien des vertus militaires. Il avait, comme lui, une valeur intrépide, une activité infatigable, et une constance à toute épreuve; et ces qualités étaient accompagnées de la franchise et de la générosité d'un soldat. Dans Pizarre elles étaient réunies à l'adresse, à la ruse, à la dissimulation d'un politique, à l'art de cacher ses desseins, et à la sagacité qui démêle ceux des autres. Fernand de Luques était un prêtre, maître d'école à Panama, et qui, par des moyens que les historiens ne nous ont pas fait connaître, avait acquis des richesses qui lui firent concevoir l'espérance de s'élever aux plus hauts emplois.

L'association de ces trois hommes fut autorisée par Pédrarias, gouverneur de Panama. Chacun d'eux mit toute sa fortune pour former le capital de l'entreprise. Pizarre ne pouvant fournir autant de fonds que les autres, prit sur lui la plus grande partie de la fatigue et du danger, en se chargeant de commander en personne l'armement destiné au premier voyage. Almagro devait conduire les renforts de troupes et de provisions dont Pizarre pourrait avoir besoin. Fernand de Luques devait rester à Panama, pour traiter avec le gouverneur et veiller aux intérêts communs. Cette confédération fut confirmée par les cérémonies les plus solennelles de la religion. Fernand célébra la messe, et partagea l'hostie entre lui et ses deux associés.

La force de leur premier armement ne repondait pas à la grandeur de l'entreprise. Pizarre partit de Panama avec un seul vaisseau de peu de port, et 112 hommes. Le tems qu'il prit pour son départ était le moins favorable de toute l'année. Les vents réglés qui soufflaient alors, étaient directement contraires à la route qu'il avait à suivre. Après avoir louvoyé pendant soixante et dix jours, il n'avait pas fait plus

Digitized by Google

de chemin vers le sud-est qu'un bon navigateur n'en ferait aujourd'hui en trois jours. Il toucha en beaucoup d'endroits de la côte de Terre-Ferme ; mais il trouva par-tout le pays désagréable que les premiers navigateurs avaient décrit. La faim, la fatigue, les combats fréquens avec les Indiens, et par-dessus tout, les maladies, concoururent à affaiblir sa petite troupe. Il fut obligé d'abandonner cette côte sauvage, et de se retirer à Cuchama, vis-à-vis des îles des Perles, où il espérait recevoir de Panama un renfort et des provisions.

Almagro, de son côté, ayant fait voile de ce port avec 70 hommes, s'était porté en droiture à la partie du continent, où il espérait trouver son associé. Il avait débarqué ses soldats, qui coururent les dangers, et essuyèrent les souffrances qui avaient forcé la troupe de Pizarre de quitter le pays. Repoussés dans un combat opiniâtre avec les Indiens, et dans lequel Almagro perdit un œil, ils furent obligés de se rembarquer aussi. Le hazard les conduisit au lieu où Pizarre s'était retiré. Comme Almagro s'était avancé jusqu'à la rivière de Saint-Jean, dans le Popayan, où l'aspect du pays et des habitans lui avait paru moins décourageant, ce rayon d'espérance fut suffisant pour déterminer Pizarre et lui à ne pas abandonner leur projet. Almagro retourna à Panama pour y recruter quelques troupes ; mais ce fut avec beaucoup de difficulté qu'il parvint à lever 80 hommes. Tout faible qu'était ce renfort, Pizarre et lui n'hésitèrent pas à reprendre leurs opérations. Après avoir essuyé les mêmes calamités que dans la première expédition, une partie de l'armement toucha à la baie de Saint-Mathieu, sur la côte de *Quito ;* et débarquant à Tacames, au sud de la rivière des Emeraudes, les Espagnols reconnurent une contrée plus unie et plus fertile qu'aucune de celles qu'ils avaient vues jusques-là sur les côtes de la mer du sud. Ils en trouvèrent les habitans vêtus d'étoffes de laine et de coton, et parés de différens ornemens d'or et d'argent. Pizarre et Almagro n'osèrent tenter d'envahir un pays si peuplé, avec une poignée d'hommes affaiblis par la fatigue et par les maladies. Ils se retirèrent à la petite île de Gallo, où Pizarre demeura avec une partie des troupes ; et que son associé retourna à Panama, dans l'espérance d'en ramener un renfort assez considérable pour prendre

possession des riches contrées dont l'existence n'était plus douteuse à leurs yeux.

Quelques-uns des aventuriers avaient envoyé secrètement à leurs amis de Panama des relations lamentables de leurs souffrances et de leurs pertes. Almagro fut mal reçu de Pedro de los Rios, qui avait succédé à Pedrarias. Ce gouverneur, non-seulement défendit qu'on fît de nouvelles levées, mais il dépêcha un bâtiment pour ramener de l'île de Gallo Pizarre et ses compagnons. Almagro et Fernand de Luques, très-mécontens de cette mesure, trouvèrent moyen de faire connaître leurs sentimens à leur associé, et ils l'exhortèrent à ne point abandonner une entreprise qui était leur unique ressource. Celui-ci refusa nettement d'obéir au gouverneur de Panama, et employa toute son adresse et toute son éloquence pour engager ses compagnons à ne pas le quitter. Mais le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts était si récent, et la pensée de revoir leur famille et leurs amis après une si longue absence, se présentait d'une manière si séduisante à leur esprit, que Pizarre ayant tiré avec son épée une ligne au-delà de laquelle ceux qui voudraient retourner à Panama devaient passer, il n'y eut que treize de ses anciens soldats qui eurent le courage de rester avec lui.

Ce petit nombre d'hommes déterminés, auxquels l'Espagne est redevable de ses plus belles possessions en Amérique, se retirèrent dans l'île de *la Gorgonne*, qui était tout-à-fait inhabitée. Almagro et Fernand les servirent avec zèle, et leurs importunités furent secondées par la voix de toute la colonie. Vaincu par les plaintes et les sollicitations, le gouverneur consentit enfin à envoyer un petit vaisseau à la Gorgonne; mais afin de ne paraître pas encourager Pizarre à aucune entreprise nouvelle, il ne laissa passer dans ce bâtiment que des hommes de mer.

Pizarre et ses compagnons avaient passé cinq mois dans cette île, connue pour le lieu le plus mal sain de cette partie de l'Amérique. Pendant tout ce tems leurs yeux avaient été tournés vers Panama, d'où ils espéraient que leurs compatriotes leur enverraient quelques secours. Lassés d'une attente inutile, et excédés de souffrances auxquelles ils ne voyaient plus de terme, ils venaient de prendre la résolution de s'abandonner sur l'Océan avec un radeau, plutôt que de rester plus

Digitized by Google

long-tems dans un si horrible séjour. A l'arrivée du vaisseau de Panama ils portèrent au sud-est, et plus heureux que dans leurs tentatives précédentes, le vingtième jour après leur départ de l'île de la Gorgonne, ils découvrirent la côte du *Pérou* en (1526). Ils touchèrent à Tumbès, ville assez grande, située au-delà du 3e. deg. au sud de l'équateur, et où se trouvaient un grand temple et un palais des Incas, souverains du pays. Là les Espagnols eurent, pour la première fois, le spectacle de l'opulence et de la civilisation de l'Empire péruvien. Ils virent une contrée bien peuplée et cultivée avec industrie; les naturels du pays étaient décemment vêtus, et avaient, sur les autres habitans du Nouveau-Monde, l'avantage de connaître les animaux domestiques. Mais ce qui attira le plus vivement l'attention de Pizarre et de ses compagnons, fut une quantité d'or et d'argent, si grande, que ces métaux étaient non-seulement employés à des objets de parure et à l'ornement des temples, mais encore à faire des vases et des ustensiles communs.

Cependant, avec le peu de monde qu'il avait sous ses ordres, Pizarre ne pouvait que reconnaître le riche pays dont il espérait devenir bientôt le maître. Il suivit quelque tems la côte, et communiqua paisiblement avec les habitans, aussi surpris à la vue de ces étrangers, que les Espagnols eux-mêmes l'étaient des marques d'opulence et de civilisation qu'ils apercevaient par-tout. Il obtint quelques llamas domestiques, quelques vases d'or et d'argent, de petits ouvrages faits à la main, et deux jeunes gens auxquels il se proposait d'enseigner la langue espagnole, pour qu'ils lui servissent d'interprètes dans l'expédition qu'il méditait. Il arriva à Panama vers la fin de la troisième année qui s'était écoulée depuis qu'il en était parti. Aucun aventurier de ce siècle n'a éprouvé autant de malheur, et n'a été exposé à de si grands dangers que Pizarre le fut durant ces trois ans. La patience avec laquelle il supporta les uns, et le courage qu'il montra contre les autres, surpassent tout ce que l'histoire du Nouveau-Monde nous présente dans le même genre, quoiqu'on y trouve les vertus poussées jusqu'à l'héroïsme.

---

Les découvertes faites dans le reste de l'Amérique, n'offrant pas le même degré d'intérêt que celles dont on vient de

lire le récit, nous croyons pouvoir nous borner à les indiquer simplement par ordre de date.

En 1497, Jean Cabot, vénitien, qui, en 1495, avait été chargé par Henri VII, roi d'Angleterre, de chercher pour se rendre dans l'Inde, une route plus abrégée que celle du cap de Bonne-Espérance, découvrit l'île de *Terre-Neuve*, qui fût ainsi nommée par ses matelots; et il visita les côtes de l'Amérique jusqu'à la *Virginie*.

En 1500, Corté-de-Réal, capitaine portugais, cherchant à découvrir un passage au nord-ouest, rencontra le *Labrador*, qu'il paraît avoir ainsi nommé à cause de l'industrie apparente des naturels du pays.

Jusqu'alors la France n'avait pris aucune part aux découvertes; mais en 1524 François Ier. envoya en Amérique le florentin Verazano, qui en visita en grande partie la côte septentrionale (1).

En 1534, ce même prince ayant fait partir de Saint-Malo un armement dont l'objet était de former un établissement dans le nord de l'Amérique, Cartier, qui le commandait, découvrit, le jour de la *Saint-Laurent*, le golfe et le fleuve, auxquels il donna le nom de ce saint.

En 1540, Jean de la Roque, sieur de Robertval, fut nommé lieutenant-général des nouvelles contrées du Canada, d'Horselayo, et de Saguenay; mais il revint bientôt sans avoir pu former un établissement stable. La Roque partit de nouveau en 1543. Les Français tentèrent aussi un établissement dans le Brésil en 1555.

En 1562, Ribaut arriva de France dans *la Floride*, et en repartit en 1564; mais la colonie qu'il y laissa fut détruite par les espagnols. Un autre commandant français, Gourgues, vengea cet affront, et revint en France en 1568.

---

(1) *Guillaume Postel* a prétendu qu'une grande partie des côtes de l'Amérique avaient été fréquentées, même avant J.-C., par les Gaulois, et que ces peuples ne les avaient abandonnées qu'à cause des terres incultes et des vastes régions sans villes et sans habitans qu'ils y avaient trouvées. Cette prétention a toujours été considérée comme une vision. Mais il paraît qu'en l'année 1504 des pêcheurs basques, normands et bretons fesaient la pêche de la morue sur le grand banc de Terre-Neuve et le long de la côte du Canada.

Digitized by Google

En 1576, *Frobisher*, parti d'Angleterre pour chercher un passage au nord-ouest, découvrit le détroit qui porte son nom.

En 1584, deux petits vaisseaux expédiés par Ralegh, au lieu de gagner les vastes baies de Chesapeak ou de Dellaouar, dirigèrent malheureusement leur course vers cette contrée, appelée aujourd'hui, *Caroline du nord*. Ils retournèrent en Angleterre avec deux des naturels du pays, et Élisabeth donna à cette région le nom de *Virginie*, qui fut vaguement étendu aux établissemens anglais dans l'Amérique septentrionale, jusqu'à ce qu'on le restreignit à un pays différent de celui auquel on l'avait primitivement donné.

En 1585, John Davis, navigateur expérimenté, visita la côte occidentale du Groënland, et la mer étroite, improprement appelée *détroit de Davis*. Dans un autre voyage il s'avança vers le nord jusqu'à *l'Ile de Disko*, et jusqu'aux rives situées à l'opposite du Groënland, il découvrit aussi le détroit de Cumberland. Le point le plus éloigné de ses découvertes paraît avoir été *Sanderson's-hope*, au 72^e^. deg. de latitude, d'où, tournant à l'ouest, il fut arrêté par des plaines glacées.

En 1607 on découvrit la baie de *Chesapeak*; et le premier établissement durable fut formé par les Anglais à *Jamestown*, dans la Virginie moderne.

La même année, *Hudson* fit son premier voyage, et s'avança, dit-on, le long de la côte orientale du Groënland, jusqu'au 82^e^. deg. de latitude; mais il est probable qu'il n'en passa pas le 80^e^., ou les extrémités les plus reculées du Spitzberg. Dans son voyage de 1610 il découvrit le détroit ou la *baie* qui porte son nom. (1)

En 1616, quelques anglais zélés envoyèrent le capitaine Bilot tenter un passage au nord-ouest; et *William-Baffin* partit avec lui comme pilote. Bien au-delà de l'extrémité la

(1) Hudson n'ayant pas pris possession de sa découverte pour l'Angleterre, un Canadien français, nommé Bourdon, fut envoyé, en 1636, pour l'assurer à la France. Cette prise de possession fut renouvellée plusieurs fois dans la suite, et entr'autres, en 1671, par le père Albanel, jésuite, qui, accompagné de Denis de Saint-Simon, gentilhomme canadien, pénétra dans la baie d'Hudson par un chemin qui n'avait pas encore été pratiqué.



Digitized by Google

plus reculée du détroit de Davis, ils découvrirent, dit-on, le *Sund de Horn*, le cap *Dudley-Diggss*, l'île d'*Hackluyt*, le *Sund de sir Thomas Smith*, les îles *Gary*, le *Sund de Jones-Alderman*, et celui de *sir John-Lancaster*, tous entièrement inconnus aux navigateurs qui les avaient précédés ou qui les ont suivis. Baffin prétendit ainsi qu'il s'était avancé dans une mer intérieure et étroite (qui pour plus grande absurdité, est retracée sur les cartes avec toutes ses rives, chose qu'on n'avait jamais faite d'après une première et imparfaite visite), jusqu'à 78 deg. de latitude, tandis que le capitaine Cook, le plus savant des navigateurs modernes, ne pût passer le 72e., et que Davis lui-même fût arrêté à la même hauteur dans cette mer, supposée intérieure, et qui n'est probablement qu'une partie de l'Océan. Il est donc très-probable que Baffin ne fut qu'un imposteur; et il paraît qu'à l'époque de ses prétendues découvertes on eût de grands doutes sur leur réalité; car elles furent entièrement négligées.

En 1673 le père Marquette, jésuite, et un Canadien nommé Joliet, partirent du Canada, et s'étant dirigés à l'ouest, ils se trouvèrent sur le Missi-Sipi, par environ 42 deg. 40 min. de latitude septentrionale; et ils le descendirent jusque vers le 33e. deg. même latitude.

La Sale, gouverneur du Canada, entreprit ensuite d'achever la découverte du Missi-Sipi; il chargea le père *Hennipin*, jésuite, et un nommé *Dacan*, de remonter ce fleuve au-dessus de la rivière des Illinois, et s'il était possible, jusqu'à sa source. Ces deux voyageurs partirent du fort de *Crêvecœur* le 28 février 1680; et étant entrés dans le Missi-Sipi, ils naviguèrent jusque vers le 46e. degré de lat. N., où ils furent arrêtés par le *Saut de St.-Antoine de Padoue*, qui fut ainsi nommé par le père Hennipin. Ils tombèrent alors entre les mains des *Sioux*, qui les retinrent assez long-tems prisonniers, mais qui ne les maltraitèrent point. Ils furent délivrés par des Français venus du Canada; et ensuite ils descendirent le fleuve jusqu'à la mer, puis ils retournèrent au fort de Crêvecœur.

Deux ans après, La Sale lui-même descendit la rivière des Illinois; et le 2 février 1682 il se trouva sur le Missi-Sipi. Le 4 mars, il prit, avec toutes les formalités ordi-

Digitized by Google

naires, possession du pays des *Akansas*, et le 9 avril il reconnut l'embouchure du fleuve, où il fit une nouvelle prise de possession, dans les règles. Toutefois ce fut seulement le 2 mars 1700 que l'embouchure du Missi-Sipi fut reconnue par mer. D'Ibberville, qui fit cette découverte, prit encore possession de ce fleuve pour la couronne de France.

En 1728, le russe *Behring* partit de l'embouchure de la rivière de Kamtchatka, accompagné de *Tsihirikoff*. Le but de ce voyage était de déterminer si l'Amérique et l'Asie sont entièrement séparées l'une de l'autre. Pierre I^er^., peu de tems avant sa mort, avait écrit de sa propre main les instructions destinées à ces navigateurs. Behring longea la côte orientale de la Sibérie jusqu'au 67°. degré 18 min. de lat. sans découvrir la partie du Nouveau-Monde qui se trouve en face.

En 1738 il fit un second voyage dans le même dessein; mais cette nouvelle tentative n'eut pas plus de succès que la première.

En 1741, Behring et Tsihirikoff commencèrent leur célèbre expédition vers les côtes d'Amérique. C'est celle qui a mis sur la voie de toutes les découvertes importantes faites depuis par les Russes. Le vaisseau de Behring périt au mois de décembre de la même année; et Tsihirikoff débarqua au Kamtchatka le 9 octobre 1742.

Des aventuriers russes découvrirent les *îles Aleutiennes* en 1745 et en 1750.

Les côtes occidentales de l'Amérique ont été reconnues par le capitaine *Cook* et le capitaine *Vancouver*, dont tout le monde connaît les relations. *Hearne* et *Mackensie* ont vu la mer glaciale, l'un en 1771, et l'autre en 1789. Nous rendrons compte de leurs découvertes lorsque nous en serons à la description de cette partie de l'Amérique septentrionale.

Digitized by Google

# CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES MŒURS DES NATIONS INDIGÈNES DE L'AMÉRIQUE.

## CONSTITUTION PHYSIQUE.

La première vue des habitans du Nouveau-Monde, avons-nous déjà dit, inspira à ceux qui les découvrirent une telle surprise, qu'ils crurent voir une race d'hommes différente de celle qui peuplait l'ancien continent. Le teint des naturels de l'Amérique est d'un brun rougeâtre ressemblant à-peu-près à la couleur du cuivre. Leurs cheveux sont noirs, longs, grossiers et faibles. Ils n'ont point de barbe; et toutes les parties de leur corps sont parfaitement unies. Ils ont la taille haute, très-droite et bien proportionnée. Leurs traits sont réguliers, quoique souvent déformés par les efforts absurdes qu'ils font pour s'embellir d'après leurs idées, ou pour rendre leur aspect plus redoutable. Dans les îles où les quadrupèdes étoient petits et peu nombreux, et où la terre produisait presque d'elle-même, la constitution physique des naturels n'étant fortifiée ni par l'exercice de la chasse, ni par le travail de la culture, était extrêmement délicate; sur le continent, où les forêts abondent en gibier de toute espèce, et où la principale occupation de plusieurs peuplades était de le poursuivre à la chasse, le corps des indigènes avait acquis plus de vigueur. Cependant les Américains ont toujours été plus distingués par l'agilité que par la force. Comme leurs formes extérieures portent à croire qu'il y a en eux quelques principes naturels de faiblesse, la petite quantité de nourriture qu'ils prennent a été citée comme une circonstance propre à confirmer cette idée. Ce défaut d'appétit si remarquable ne peut s'expliquer ni par la chaleur du climat, ni par leur extrême indolence. Il faut donc l'imputer à leur faiblesse naturelle, que prouve encore d'une manière plus

Digitized by Google

frappante, le peu de sensibilité qu'ils montrent pour les charmes de la beauté et pour les plaisirs de l'amour. Les Américains sont à un degré étonnant insensibles à la puissance de ce premier instinct de la nature. Dans toutes les parties du Nouveau-Monde les femmes sont traitées avec froideur et indifférence. Même dans les climats où la passion de l'amour acquiert ordinairement sa plus grande énergie, le sauvage de l'Amérique regarde sa compagne avec dédain, et comme un être d'une espèce inférieure à la sienne,

Le climat et le sol de l'Amérique diffèrent à tant d'égards du climat et du sol de l'autre hémisphère, que des auteurs distingués ont trouvé cette circonstance suffisante pour expliquer ce qu'il y a de singulier dans la constitution des Américains. Attribuant tout aux causes physiques, ils ont regardé la faiblesse de corps et la froideur des peuples de cette partie du globe comme des conséquences de la température sous laquelle ils vivent. Cependant l'influence des causes morales mérite quelque attention. Le défaut d'exercice en est une de ces causes. Par-tout où les Américains se sont accoutumés, par dégrés, à un travail pénible, ils sont devenus aussi robustes que les naturels de l'Afrique ou de l'Europe. Le même raisonnement peut s'appliquer à ce qui a déjà été dit sur le peu de nourriture dont ils ont besoin. Pour prouver que cela doit être attribué à leur indolence plus qu'à leur constitution, il suffit de faire observer que dans les cantons où ils sont obligés de faire des efforts extraordinaires pour se procurer leur subsistance, et que par-tout où ils sont occupés à des travaux pénibles, leur appétit n'est pas inférieur à celui des autres hommes. Il est aisé de concevoir qu'au milieu des fatigues, des dangers et de la simplicité de la vie sauvage, les Américains ont pu n'être que faiblement attirés vers l'autre sexe, sans qu'on soit obligé d'imputer cette indifférence uniquement à leur organisation. On observe, en conséquence, que dans toutes les parties de l'Amérique où la fertilité du sol, la douceur du climat, les progrès de la civilisation ont rendu les moyens de subsistance plus abondans et ont diminué les fatigues, l'instinct animal des deux sexes est devenu plus ardent.

Digitized by Google

Quoique la constitution physique des Américains soit très-faible, on n'en voit aucun qui soit difforme, mutilé, ou privé de quelque sens. Quelques auteurs ont supposé que les enfans naissent sains et vigoureux en Amérique, parce que les pères ne sont point excédés par le travail, et que le corps toujours nu et sans entraves depuis la première enfance, en conserve mieux sa forme naturelle. On ne peut refuser de reconnaître à quelques égards l'influence de ces causes; mais l'avantage apparent dont nous parlons tient à un autre principe. L'éducation des enfans, comme tous les autres travaux pénibles, est abandonnée aux femmes. Les peines, les privations, les fatigues inséparables de l'état sauvage doivent être fatales à l'enfance. Les femmes, dans quelques parties de l'Amérique, craignant d'entreprendre une tache si pénible, se procurent de fréquens avortemens par l'usage de certaines herbes. D'autres nations, persuadées qu'il n'y a que les enfans forts et bien conformés qui soient en état de supporter les peines du premier âge, abandonnent ou font périr ceux qui leur paraissent faibles ou mal constitués. Chez ceux-mêmes qui entreprennent d'élever indistinctement tous leurs enfans, il en périt un si grand nombre par le traitement rigoureux auquel ils sont condamnés dans la vie sauvage, que très-peu de ceux qui naissent avec quelque imperfection physique parviennent à l'âge de maturité. Mais dans les provinces du Nouveau-Monde, où l'établissement des Européens a procuré des moyens plus assurés de pourvoir à la subsistance des habitans, où il ne leur est pas permis d'attenter à la vie de leurs enfans, les Américains sont si loin d'être distingués par la beauté et la régularité de leurs formes, qu'on soupçonnerait plutôt quelque imperfection dans leur race, en voyant un si grand nombre d'individus difformes, mutilés, aveugles, sourds, ou d'une petitesse singulière.

La forme humaine présente moins de variété dans le Nouveau-Monde que dans l'ancien. La couleur de ceux des Américains qui vivent sous la zône torride est à peine d'une nuance plus foncée que celle des peuples qui habitent les régions plus tempérées du même continent.

Variété de l'espèce humaine. — Si la main de la nature

semble n'avoir suivi qu'un modèle en formant la figure humaine en Amérique, l'imagination y a créé des fantômes aussi bizarres que divers. On a conté que certaines provinces étaient habitées par des pygmées de trois pieds de haut, et que telle autre contrée produisait des géans d'une énorme grandeur. Quelques voyageurs ont publié des descriptions de certains peuples qui n'avaient qu'un œil; et d'autres ont prétendu avoir découvert des hommes sans tête, dont les yeux et la bouche se trouvaient placés à la poitrine. On a cherché vainement les monstres que ces voyageurs ont décrits, et l'on sait aujourd'hui que les provinces où ils croyaient avoir trouvé des habitans d'une forme si extraordinaire, sont habitées par des peuples qui ne diffèrent en rien des autres Américains.

Quoiqu'on puisse, sans entrer dans aucune discussion, rejeter de pareilles relations comme fabuleuses, il y a d'autres variétés de l'espèce humaine qu'on prétend avoir été observées dans quelques parties du Nouveau-Monde, et qui, paraissant fondées sur des témoignages plus graves, méritent d'être examinées avec plus d'attention. Ces variétés ont été particulièrement observées en trois cantons différens. La première se trouve à l'isthme de Darien. Lionel Wafer découvrit en cet endroit une race d'hommes peu nombreuse, mais singulière. Suivant sa description, ils sont d'une petite taille, d'une constitution délicate et incapable de supporter la fatigue. Leur teint est d'un blanc de lait sale, qui ne ressemble point à celui des blonds parmi les Européens, et qui n'offre pas la moindre nuance d'incarnat ou de rouge. Leur peau est couverte d'un duvet fin, couleur de craie blanche. Leur cheveux, leurs sourcils et leurs cils sont de la même nuance. Leurs yeux sont d'une forme si singulière, et si faibles, qu'ils ont peine à supporter la lumière; mais ils voient distinctement à la lueur de la lune, et ils sont gais et actifs pendant la nuit. On n'a découvert aucune race semblable dans les autres parties de l'Amérique. Quelque singularité qu'il y ait dans la forme extérieure de ce petit peuple, on ne peut cependant le considérer comme constituant une race particulière. Les pères et mères de ces hommes blancs sont de la même couleur que ceux des autres habitans du pays. La mère qui met au monde des

Digitized by Google

enfans d'une couleur qui n'est pas celle de la race, en produit d'autres de la couleur qui est propre à celle-ci. On peut donc tirer une conclusion générale relativement aux *blancs de Wafer*, ainsi qu'aux Albinos et aux Kackerlaques des Portugais et des Hollandais; c'est qu'ils forment une classe dégénérée et non une classe particulière d hommes, et que la couleur et la faiblesse, qui annoncent leur dégradation, leur ont été transmises par quelque maladie, ou quelque vice physique de leurs parens. On a observé, comme une preuve décisive de cette opinion, que ni les blancs du Darien, ni les albinos d'Afrique, ne propagent point leur race. Leurs enfans naissent avec la couleur et le tempérament propres aux autres habitans du même pays.

Le second district, occupé par des habitans qui diffèrent à l'extérieur des autres Américains, est situé sous une latitude fort avancée vers le nord, et qui s'étend de la côte de Labrador vers le pôle, tant que le pays est habitable. Les malheureux habitans de ces tristes regions sont connus en Europe sous le nom d'*Esquimaux*; et par un sentiment d'orgueil, ils se sont donné le nom de *keralit*, qui veut dire homme. Ils sont robustes et d'une taille médiocre; ils ont la tête d'une grosseur démesurée, et les pieds d'une petitesse également disproportionnée. Leur teint, quoique basané, parce qu'ils sont continuellement exposés à la rigueur d'un climat glacé, approche cependant plus du blanc des Européens que de la couleur cuivrée des Américains; et les hommes ont quelquefois la barbe longue et touffue. Ces particularités distinctives, jointes à une autre moins équivoque, qui est l'affinité de leur langue avec celle des Groënlandais, peuvent faire présumer que les Esquimaux sont d'une race différente de celle des autres habitans de l'Amérique.

On ne peut pas prononcer avec certitude sur les habitans du troisième district, qui est situé à l'extrémité meridionale du Nouveau-Monde. Nous voulons parler de ces fameux *Patagons*, qui, pendant deux siècles et demi, ont été un sujet de dispute pour les savans, et un objet d'admiration pour le vulgaire. On les regarde comme une des tribus errantes, dispersées sur cette région vaste, mais peu connue, qui s'étend de la rivière de la Plata au détroit de Magellan. Leur résidence propre est dans cette partie

Digitized by Google

de l'intérieur des terres qui borde le fleuve Négron ; mais dans la saison des chasses ils poussent souvent leurs courses jusqu'au détroit qui sépare la terre de feu du continent. Les premières relations qu'on ait eues sur eux ont été apportées en Europe par les compagnons de Magellan, qui les représentèrent comme des hommes qui avaient plus de sept pieds, et dont la force était proportionnée à leur énorme grandeur. On observe, parmi les différentes classes d'animaux, des différences tout aussi remarquables pour la grosseur ; mais ils ne parviennent à la perfection dont leur espèce est susceptible, que dans les climats doux, où ils trouvent, en abondance, les alimens les plus nourrissans. Ce ne serait donc pas dans les déserts incultes des terres magellaniques que l'on devrait s'attendre à trouver l'homme distingué par une supériorité de grandeur et de force, fort au-dessus de tout ce qu'il a acquis dans les autres régions de la terre. Les rapports des voyageurs qui ont visité ces peuples diffèrent en des points si essentiels, et sont si mêlés de tant de circonstances évidemment fabuleuses, qu'il est impossible d'y donner une entière confiance. D'un autre côté, des navigateurs distingués par leur discernement, ont assuré que les Patagons, quoique grands et bien faits, n'étaient point de cette grandeur extraordinaire qui en ferait une race distincte des autres habitans de la terre. Suivant le commodore Byron et son équipage, qui passèrent le détroit en 1764, la grandeur ordinaire des Patagons est de huit pieds, et plusieurs même sont beaucoup plus grands. Les capitaines Wallis et Carteret, qui les ont réellement mesurés en 1766, disent qu'ils ont six pieds, et jusqu'à six pieds cinq à sept pouces. Ces derniers paraissent cependant avoir été le peuple dont on a si fort exagéré la grandeur en 1764, puisqu'ils avaient encore des colliers et de la flanelle rouge de la même espèce que celle qu'on avait mise à bord du vaisseau du capitaine Wallis, qui en conclut naturellement qu'ils avaient reçu ces présens du commodore Byron. M. de Bougainville les mesura de nouveau en 1767, et son rapport s'approche beaucoup de celui de Wallis. Dom Ibagnez d'Echavarri, auteur fort véridique et fort judicieux, qui a passé plusieurs années à Buenos-Ayres, dit que plusieurs témoins oculaires, qui ont vécu et com-

Digitized by Google

mercé avec les Indiens qui se trouvent à l'extrémité méridionale de l'Amérique, lui en ont donné une description exacte, et que ces peuples sont de la même taille que les Espagnols. Enfin M. Falkener, qui a demeuré pendant quarante ans comme missionnaire dans les parties méridionales de l'Amérique, dit que les Patagons ou les *Puelches* sont un peuple d'une grande taille, mais que bien qu'il ait vu des individus des différentes peuplades des Indiens méridionaux, il n'a jamais entendu parler de cette race de géans dont quelques voyageurs ont fait mention.

Durée de la vie. Maladies. — On est porté à croire que dans la simplicité de l'état sauvage, la vie doit couler doucement, sans être presque jamais troublée par la maladie ni par la douleur, et quelle se termine enfin dans une extrême vieillesse. On trouve en effet parmi les Américains des hommes dont la figure flétrie et décrépite semble annoncer un grand nombre d'années ; mais comme la plupart des sauvages ignorent l'art de compter, il est impossible de de connaître leur âge avec précision. La durée commune de leur vie doit varier considérablement, selon la diversité des climats et la manière dont ils se nourissent. Cependant ils semblent être par-tout exempts de plusieurs des infirmités qui affligent les nations civilisées. Ils ne connaîssent aucune des maladies qui sont le produit immédiat du luxe ou de la paresse ; et ils n'ont point dans leur langue des mots pour exprimer nombre de maux accidentels auxquels nous sommes sujets. Mais quelle que soit la situation où l'homme se trouve placé, il est né pour souffrir. Ses maladies, dans l'état sauvage, sont à la vérité en plus petit nombre ; mais elles sont plus violentes et plus funestes. Comme les hommes dans cet état n'ont aucune prévoyance, et que leurs moyens de subsistances sont précaires, ils passent souvent d'une disette extrême à une extrême abondance. Leur excessive voracité dans l'une de ces situations, et leur abstinence rigoureuse dans l'autre, leur sont également nuisibles. Aussi la force et la santé des sauvages est, dans certains tems, altérée par ce que leur fait souffrir la disette d'alimens, et en d'autres tems ils sont sujets aux maladies qui naissent des indigestions et de l'excès de nourriture. Ces maladies en font périr un grand nombre au printems de leur vie. Ils sont très - sujets aussi.

Digitized by Google

aussi à la consomption, aux pleurésies, à l'asthme, à la paralysie. Autant qu'on puisse en juger, après des recherches multipliées, la durée commune de la vie humaine est plus courte parmi les sauvages que parmi les peuples policés. Une maladie redoutable, fléau le plus terrible dont le Ciel irrité ait voulu dans cette vie châtier la licence des desirs criminels, semble avoir été particulière aux Américains. En la communiquant à leurs conquérans ils ont amplement vengé leurs injures ; et cette calamité a peut-être compensé tous les avantages que l'Europe a tirés de la découverte du Nouveau-Monde. Cette maladie prenant son nom du pays où elle a dabord excercé ses ravages, ou du peuple par qui l'on a cru qu'elle avait été répandue en Europe, a été appelée quelquefois le mal de Naples et quelquefois le mal français.

Intelligence et caractère. — Les facultés intellectuelles des tribus les plus sauvages de l'Amérique sont extrêmement bornées. Leurs pensées et leur attention sont renfermées dans le petit cercle d'objets qui intéressent immédiatement leur conservation ou une jouissance présente. Tout ce qui est au-delà échappe à leurs regards ou leur est parfaitement indifférent. Lorsqu'à l'approche de la nuit, un caraïbe se sent disposé à se livrer au sommeil, il n'y a aucune considération qui puisse le tenter de vendre son hamac ; mais le matin, lorsqu'il se lève pour se livrer aux travaux ou aux plaisirs que le jour lui annonce, il donnera ce même hamac pour la bagatelle la plus inutile qui viendra frapper son imagination. A la fin de l'hiver, quand l'impression de ce que la rigueur du froid lui a fait souffrir est encore récente dans l'esprit du sauvage de l'Amérique septentrionale, il s'occuppe avec activité à préparer des matériaux pour se bâtir une hutte commode qui puisse le garantir contre l'inclémence de la saison suivante ; mais à mesure que le tems devient plus doux il oublie ce qu'il a éprouvé, il abandonne ses travaux, et n'y pense plus jusqu'à ce que le retour du froid le force, mais trop tard, à les reprendre.

L'art du calcul est entièrement inconnu à plusieurs peuplades de l'Amérique. Il y a dans ce pays des sauvages qui ne peuvent compter que jusqu'à trois, et qui n'ont aucun terme pour distinguer un nombre supérieur. Quelques-uns comptent jusqu'à dix, et d'autres jusqu'à vingt. Lorsqu'ils



Digitized by Google

veulent donner l'idée d'un nombre au-delà ils montrent leur tête, pour faire entendre que ce nombre est égal à celui de leurs cheveux, ou ils disent qu'il est si grand qu'il est impossible de l'exprimer. Cependant, aussitôt qu'ils apprennent à connaître une grande variété d'objets, et qu'ils ont des occasions fréquentes de les considérer unis ou divisés, ils se perfectionnent dans la connaissance des nombres, de sorte que l'état de l'art du calcul peut-être regardé comme une règle d'après laquelle on peut estimer les degrés de leurs progrès dans la civilisation. Les Iroquois, dans l'Amérique septentrionale, étant beaucoup plus civilisés que les habitans du Brésil, du Paraguay et de la Guyane, comptent jusqu'à mille. Les Chéroskis, qui forment une nation moins considérable, sur le même continent, ne peuvent compter que jusqu'à cent ; et ils ont des mots pour exprimer les différens nombre jusqu'à celui-là. Les tribus les plus petites de leur voisinage ne vont pas au-delà de dix.

L'exercice de l'entendement chez les sauvages de l'Amérique est, à d'autres égards, encore plus limité ; aussi ne connaissent-ils aucune idée abstraite ; et leur raisonnement ne s'exerce que sur des choses sensibles. Les tribus les plus grossières n'ont pas un seul terme pour exprimer ce qui n'est pas matériel ; les mots de *tems*, *d'espace*, de subsistance, et mille autres qui expriment des idées abstraites et universelles, n'ont aucun équivalent dans leurs idiômes. Leur physionomie inanimée, leur regard fixe et sans expression, leur froide inattention prouvent suffisament l'inactivité de leur esprit. Ces défauts firent une telle impression sur les Espagnols qui les observèrent pour la première fois, qu'ils ne purent croire que ceux qui les avaient appartinssent à l'espèce humaine. Il fallut l'autorité d'une bulle du pape pour les convaincre que les Américains étaient capables de toutes les fonctions de l'homme, et devaient jouir de tous les droits de l'humanité. Depuis ce tems, des personnes plus éclairées et plus impartiales que les auteurs de la découverte de l'Amérique, ayant eu occasion d'observer les plus sauvages de ces peuples, ont été aussi étonnées qu'humiliées de voir combien, en cet état, l'homme est peu différent des animaux. Mais dans les contrées où l'on ne peut se procurer des subsistances avec la même facilité, où les

Digitized by Google

hommes sont obligés de s'unir plus étroitement, la nécessité a développé leurs talens et aiguisé leur imagination. Les naturels du Chili et du nord de l'Amérique, qui habitent les régions tempérées des deux districts de ce grand continent, sont des peuples d'un esprit cultivé et étendu, en comparaison de ceux qui habitent les bords du Maranon ou de l'Orénoque. Leurs occupations sont plus variées, leur système de police et de guerre est plus combiné, et leurs arts sont plus nombreux. Cependant, chez ces peuples mêmes, les facultés intellectuelles sont extrêmement bornées. Lorsqu'ils ne sont point engagés dans quelque opération qui appartienne à la guerre ou à la chasse, ils consument leur tems dans une indolence stupide; ils restent des jours entiers couchés dans leur hamac ou assis à terre, dans une oisiveté parfaite, sans changer de posture, sans lever les yeux, sans prononcer une seule parole. Leur aversion pour le travail est telle, que, ni l'espérance d'un bien futur, ni la crainte d'un mal prochain ne peuvent la surmonter. L'aiguillon de la faim les met en mouvement, il est vrai; mais comme ils dévorent sans distinction tout ce qui peut appaiser ce besoin de l'instinct, les efforts qui en sont l'effet n'ont que peu de durée. Dans quelques parties de l'Amérique l'homme n'a point de résidence fixe; il ne se fait point d'habitation pour se mettre à l'abri de l'influence des saisons, il ne prend aucune précaution pour s'assurer une subsistance constante, il ne sait ni semer ni recueillir; et il erre ça et là pour chercher les fruits que la terre produit successivement d'elle-même; il poursuit le gibier qu'il tue dans les forêts, ou il pêche le poisson dans les rivières.

Cette peinture ne peut cependant s'appliquer qu'à certains peuples de l'Amérique. Ceux qui vivent sous des climats rigoureux font des efforts et prennent des précautions pour se procurer une subsistance assurée. C'est alors que les travaux réguliers commencent, et cependant on voit encore prédominer parmi eux l'esprit paresseux et insouciant de l'état sauvage. Même parmi les tribus moins grossières, le travail est regardé comme honteux et avilissant; et ce n'est qu'à des ouvrages d'un certain genre que l'homme daigne employer ses mains. La plus grande partie des travaux est le partage des femmes. L'industrie des individus qui com-



Digitized by Google

posent les peuplades américaines les plus civilisées, se borne à quelques objets, et leur prévoyance n'est pas moins limitée. On en voit un exemple remarquable dans l'arrangement général qu'ils suivent relativement à leur manière de vivre. Ils comptent sur la pêche pour leur subsistance pendant une partie de l'année, sur la chasse pour une autre partie, et sur le produit de leur culture pour une troisième. Quoique l'expérience leur ait appris à prévoir le retour des différentes saisons, et à faire quelques provisions pour les besoins de ces tems divers, ils n'ont pas la sagacité de les proportionner à leur consommation, ou bien ils sont tellement incapables de dompter leur appétit vorace, qu'ils éprouvent souvent les calamités de la famine avec la plus extrême rigueur.

Mariages et condition des femmes.—Parmi les tribus américaines les plus barbares, l'union de l'homme et de la femme est soumise à des règles. Il paraît qu'en général, dans les contrées où les moyens de subsister sont peu nombreux, l'homme se borne à une seule épouse. Dans les climats plus chauds et plus fertiles, la facilité de se procurer des subsistances jointe aux influences du climat, porte les habitans à augmenter le nombre de leurs femmes. Dans quelques pays le mariage dure pendant toute la vie, en d'autres le caprice et la légèreté, qui forment le caractère naturel des Américains, et leur aversion pour toute espèce de contrainte, leur en font rompre le nœud sur le plus léger prétexte, et souvent même sans en assigner aucune cause. Parmi plusieurs nations de l'Amérique, le contrat de mariage n'est proprement qu'un contrat de vente. Chez quelques-unes l'acheteur consacre ses services, pour un certain tems, aux parens de la femme qu'il recherche, et chez d'autres il leur fait présent des choses les plus estimées ou les plus recherchées. Toutes ces causes, jointes à leur indifférence naturelle, portent les sauvages à considérer leurs compagnes commes des esclaves qu'ils ont achetées, et à les traiter comme des êtres d'un ordre inférieur. Parmi quelques tribus, la femme est considérée comme une bête de somme. Il n'est pas de circonstance dans la vie qui ne rappelle aux femmes cette infériorité humiliante. Il ne leur est permis d'approcher de leur maître qu'avec le plus profond respect. Les hommes sont pour elles des êtres si supérieurs, qu'elles ne peuvent pas même manger

Digitized by Google

en leur présence. Enfin, dans quelques contrées de l'Amérique, leur destinée est si affreuse, qu'on en a vu plusieurs, devenues barbares par les mouvemens de la tendresse maternelle, arracher la vie à leurs filles pour leur épargner la servitude intolérable à laquelle elles allaient être condamnées.

C'est peut-être à cette oppression sous laquelle elles gémissent qu'on doit attribuer en partie le peu de fécondité des femmes chez les nations sauvages. Parmi les tribus errantes qui subsistent principalement de la chasse, la mère ne peut guères donner ses soins à un second enfant, avant que le premier ait atteint assez de force pour être en quelque sorte indépendant de la tendresse maternelle. C'est ici, sans doute, la source de cet usage universel parmi les femmes américaines, de nourrir leurs enfans pendant plusieurs années; et comme elles se marient presque toujours fort tard, le tems de leur fécondité est passé avant qu'elles aient pu achever d'élever successivement deux ou trois enfans. Parmi les tribus grossières, qui n'ont ni assez de prévoyance ni assez d'industrie pour faire des provisions, c'est une maxime générale qu'il ne faut jamais se charger de plus de deux enfans. Aussi on ne trouve point parmi ces peuples des familles aussi nombreuses que parmi les sociétés civilisées. Quand il naît deux jumeaux, l'un des deux est communément abandonné. Lorsqu'il arrive que la mère meurt dans le tems qu'elle nourrit son enfant, on ne peut plus espérer de conserver la vie de celui-ci, et on l'enterre à côté d'elle. Enfin, dans ces disettes fréquentes auxquelles les Américains sont exposés par leur stupide indolence, la difficulté de nourrir les enfans devient quelquefois si grande, qu'il n'est pas rare de les voir délaissés, et même tués par leurs parens.

Education. — Quoique la nécessité oblige les Américains à mettre des bornes à l'accroissement de leur famille, il s'en faut bien cependant qu'ils manquent d'affection pour ceux auxquels ils ont donné le jour. Tant que la faiblesse des enfans exige des secours, les parens sentent fortement l'instinct de la nature; mais aussitôt qu'ils sont parvenus à l'âge où ils peuvent subvenir à leurs propres besoins, on leur laisse une entière liberté, on ne leur donne presque jamais de conseils, on ne les gronde et on ne les châtie point, ils sont enfin maîtres absolus de leurs propres actions. Dans une



Digitized by Google

cabanne américaine, le père, la mère et les enfans vivent ensemble comme des individus que le hasard aurait rassemblés. Impatient de toute gêne, le jeune américain n'a souvent aucune reconnaissance pour ses parens. Il les traite même quelquefois avec tant de mépris et de cruauté, que tous ceux qui en ont été les témoins en ont été pénétrés d'horreur (1).

Occupations.—Jamais l'homme ne s'est montré et n'existera peut-être dans un état plus sauvage qu'on ne le trouve dans les vastes plaines du midi de l'Amérique. Les *Topayers* du Brésil, les *Quaxeros* de Terre-Ferme, les *Caiguas*, les *Moxos* et quelques autres peuples du Paragay ne connaissent absolument aucune espèce de culture. Ils ne savent même ni semer ni planter. Les racines que la terre produit d'elle-même, les fruits et les graines qu'ils recueillent dans les bois forment, avec les lézards et les autres reptiles, leur nourriture pendant une partie de l'année. Ils vivent de la pêche le reste du tems. Les vastes rivières de l'Amérique méridionale leur fournissent en abondance les poissons les plus délicats et les plus variés. Les lacs, les marais, formés par les inondations annuelles des eaux, sont remplis de différentes espèces de poissons, qui y restent comme en des réservoirs naturels pour les besoins des habitans. Il y a des lieux où le poisson est en si grande abondance, qu'il ne faut ni art ni adresse pour le pêcher. En quelques autres endroits, les naturels ont trouvé le moyen d'infecter les eaux du suc de quelques plantes, qui enivre le poisson, de manière qu'il vient flotter sur l'eau. Quelques tribus ont l'art de le conserver en le fesant sécher ou fumer sur des claies, au moyen d'un feu très-lent.

---

(1) Lorsqu'un Américain devient vieux, ou qu'il souffre d'une maladie que ne peut guérir la médecine grossière des sauvages, ses enfans ou ses parens lui ôtent la vie eux-mêmes, pour être délivrés de la peine de le nourrir et de le soigner. Cette coutume s'est trouvée établie, chez les tribus les plus sauvages dans toute l'étendue du continent, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la rivière de la Plata. Un Américain accablé d'années ou d'infirmités, sentant qu'il ne peut plus compter sur le secours de ceux qui l'environnent, se place lui-même dans son tombeau, et c'est des mains de ses enfans ou de ses plus proches parens qu'il reçoit le coup qui le délivre à jamais des misères de la vie.

Digitized by Google

Mais il n'y a que les peuples qui vivent le long des grandes rivières qui puissent subsister ainsi. Les autres, en conséquence, sont forcés d'avoir recours à la chasse. Cet exercice fait leur principale occupation; et comme il exige beaucoup de force et d'adresse, il est considéré comme aussi honorable qu'il est nécessaire. La chasse est réservée particulièrement aux hommes, et ils s'y exercent dès la plus tendre jeunesse. Un chasseur hardi et courageux est placé, par l'opinion, à côté du guerrier le plus distingué, et l'alliance du premier est souvent préférée à celle du second. Presque aucun des moyens que l'homme a imaginés pour surprendre et détruire les animaux n'est inconnu aux Américains. Quand ils ont entrepris une chasse, ils sortent de cette indolence qui leur est naturelle, et ils deviennent actifs, constans et infatigables. Leur sagacité à découvrir leur proie égale leur adresse à la tuer. Toutes leurs facultés étant constamment dirigées vers cet objet, ils montrent beaucoup d'invention, et leurs sens ont acquis un degré de délicatesse qu'on a peine à concevoir. Ils distinguent les divers animaux à des traces qui échapperaient à tous les autres yeux, et ils les poursuivent avec intrépidité à travers les forêts les plus impénétrables. Lorsqu'ils attaquent le gibier directement, presque jamais leurs flèches ne manquent le but, et lorsqu'ils lui tendent des piéges, il est presque impossible qu'il leur échappe. Dans quelques peuplades il n'est permis aux jeunes-gens de se marier que lorsqu'ils ont fait preuve de leur habileté à la chasse. Ils trempent souvent dans du poison les flèches dont ils se servent. La plus légère blessure, faite par ces traits empoisonnés, est toujours mortelle. S'ils percent seulement la peau, le sang se glace en un instant, l'animal le plus vigoureux tombe sans mouvement sur la terre. Malgré sa violence, ce poison ne corrompt point la chair de l'animal qu'il a fait périr ; elle ne perd aucune des qualités qui lui sont naturelles, et on peut la manger en toute sûreté. Les peuples qui habitent les bords de l'Amazone et de l'Orénoque composent principalement ce poison avec des sucs extraits d'une espèce de liane. (Voy. l'art. *Guiane*).

L'agriculture des naturels de l'Amérique n'est ni étendue ni pénible. Dans le continent méridional ils bornent leur industrie à élever certains végétaux, qui dans un sol riche et



Digitized by Google

sous un climat chaud, parviennent aisément à la maturité. Deux circonstances, communes à toutes les nations sauvages du Nouveau-Monde, ont concouru, avec celles dont nous avons déjà parlé, non-seulement à rendre leur agriculture très-imparfaite, mais encore à restreindre leur industrie dans toutes leurs opérations. Lorsqu'on en fit la découverte, ils n'avaient point d'animaux domestiques, et ils ne connaissaient point l'usage des métaux, à l'exception de l'or. Les moyens qu'ils avaient imaginés pour suppléer à ce défaut étaient extrêmement grossiers. Ils n'avaient, pour abattre les arbres, que des haches de fer, et ils y employaient des mois entiers. Creuser un canot était pour eux l'ouvrage d'une année, et souvent le bois dont ils le fesaient était pourri avant que cette barque fût achevée. Dans les contrées couvertes de hautes forêts, il fallait les efforts réunis d'une peuplade entière pour nettoyer le champ qu'on destinait à la culture. Les hommes croyaient avoir assez fait, quand ils avaient préparé grossièrement la terre. Les femmes, chargées du reste, la remuaient avec des hoyaux de bois, et semaient ou plantaient ensuite.

ETAT DE LA SOCIÉTÉ. GUERRE. ESPRIT DE VENGEANCE.— Les indigènes de l'Amérique sont partagés en petites communautés indépendantes, qui souvent ne sont composées que de deux ou trois cens personnes, et qui néanmoins occupent quelquefois des pays plus considérables que certains royaumes d'Europe. La Guiane, quoique plus étendue que la France, et quoiqu'elle soit divisée entre un grand nombre de nations, ne contenait pas plus de 25,000 habitans lors de la découverte. Dans les plaines que traverse l'Orénoque, on fait plus de trente lieues en toutes directions sans rencontrer une seule cabane, et sans même trouver des traces de créatures humaines. Dans le nord de l'Amérique, où le climat est plus rigoureux et la terre moins fertile, la misère et la dépopulation sont encore plus grandes; on y fait des centaines de lieues à travers des forêts et des campagnes désertes.

Par-tout où la propriété n'est point établie, les distinctions qui naissent des qualités personnelles sont les seules quon puisse connaître. Dans les grands dangers et dans les affaires difficiles, les sauvages consultent les vieillards, et en suivent

Digitized by Google

les conseils. Lorsqu'ils entrent en campagne, le guerrier le plus distingué par son courage se met à la tête de la jeunesse, et la conduit aux combats. Quand ils vont en troupes à la chasse, le chasseur le plus adroit et le plus heureux dans ses entreprises règle leurs mouvemens. Mais dans les tems de repos et de tranquillité, où l'on n'a plus aucune occasion de développer ces talens naturels, on ne connaît plus aucune espèce de prééminence. Le sentiment de l'indépendance est tellement gravé dans l'ame des Américains, que rien ne peut l'en arracher. Un grand nombre d'habitans du Nouveau-Monde, lorsqu'ils virent que les Espagnols les traitaient en esclaves, moururent de douleur ou se tuèrent de désespoir.

Hors les cas où les tribus américaines réunissent leurs efforts pour un intérêt commun, on n'aperçoit parmi elles aucune trace d'union politique, on ne voit aucune forme de gouvernement. Si l'on propose quelque entreprise pour l'utilité publique, chaque membre de la communauté est maître d'y concourir ou de ne pas le faire. Aucun réglement n'exige de ceux qui la composent un service comme un devoir. Dans la plupart de ces peuplades grossières, on n'a pas même l'idée du pouvoir judiciaire; le droit de se venger appartient à tous les particuliers. Lorsqu'il y a eu quelque violence ou du sang répandu, c'est aux parens et aux amis à venger l'offensé ou la victime, et à recevoir la réparation offerte par le coupable. Si les vieillards s'entremettent, ce n'est point pour décider l'affaire, mais pour donner des conseils, qui ne sont presque jamais écoutés. Comme il paraît honteux de laisser une affaire impunie, le ressentiment est toujours implacable et éternel.

Les petites tribus dispersées sur le continent de l'Amérique se trouvent continuellement engagées dans des hostilités les unes contre les autres. Quoique l'idée d'une propriété appartenant à un seul individu leur soit étrangère, les Américains les plus grossiers connaissent le droit que chaque communauté a sur ses propres domaines. Comme il est de la plus grande importance pour eux qu'on ne vienne point troubler ou détruire le gibier sur le terrain où ils chassent, ils le défendent avec une attention jalouse; mais comme en même tems leurs territoires sont fort étendus, et que les limites n'en sont pas exactement fixées,

Digitized by Google

il s'élève souvent des querelles qui se terminent rarement sans effusion de sang.

L'intérêt n'est pas le motif le plus fréquent ni le plus puissant des hostilités continuelles qui subsistent entre les nations sauvages ; il faut en chercher la principale cause dans cette soif de vengeance dont ils brûlent sans cesse. Le desir de se venger est le premier et presque l'unique principe qu'un sauvage songe à inculquer dans l'ame de ses enfans. Ce sentiment croît avec eux à mesure qu'ils avancent en âge, et il acquiert un dégré de force méconnu parmi les hommes, dont les passions sont distraites et affaiblies par la variété de leurs goûts et de leurs occupations. Il ressemble plus à la fureur d'instinct des animaux, qu'à une passion humaine. Il s'exerce même contre des objets inanimés. Si un sauvage est blessé par hasard par une pierre, il la saisit souvent dans un transport de colère, et s'efforce de la briser ; s'il est atteint d'une flèche, il l'arrache de sa blessure, la rompt avec ses dents et la jette en morceaux sur la terre. A l'égard de ses ennemis, sa vengeance ne connaît aucune borne : il ne sait ni pardonner ni épargner.

La violence de cette passion est si bien connue des Américains eux-mêmes, que c'est elle qu'ils invoquent toujours pour exciter leurs compatriotes à prendre les armes. Si un chef se propose d'engager une troupe de guerriers à le suivre dans une incursion sur le territoire ennemi, c'est de l'esprit de vengeance qu'il tire les motifs les plus puissans de son éloquence martiale. « Les os de nos com-» patriotes, dit-il, sont encore exposés sur la terre ; leur » lit ensanglanté n'a pas encore été nétoyé ; leurs esprits » crient contre nous, il faut les appaiser. Allons, et dé-» vorons ceux qui les ont massacrés. » Echauffés par ces exhortations, les jeunes sauvages saisissent leurs armes avec des transports de fureur ; ils entonnent la chanson de guerre, et brûlent d'impatience de tremper leurs mains dans le sang de leurs ennemis. Des guerriers particuliers rassemblent souvent de petites troupes, et vont attaquer une tribu ennemie sans consulter les chefs de la bourgade. Un sauvage, par un mouvement de caprice ou de vengeance, se met quelquefois seul en campagne, et fait un

Digitized by Google

très-long chemin pour surprendre ou tuer quelques ennemis. Les chefs se prêtent à ces saillies irrégulières de courage, parce qu'elles entretiennent l'esprit martial ; mais lorsqu'il s'élève une guerre nationale, entreprise par autorité publique, les délibérations se prennent avec règle et lenteur; les anciens s'assemblent ; ils exposent leur opinion dans des discours solennels ; ils pèsent avec maturité la nature de l'entreprise, et en discutent les avantages ou les désavantages avec beaucoup de prudence et de sagacité. Les prêtres et les devins sont consultés ; et quelquefois même on prend l'avis des femmes. Si la décision est pour la guerre, on s'y prépare avec beaucoup de cérémonie. Les principes qui dirigent leurs opérations militaires sont très-appropriés à leur état politique, et au pays où ils ont à combattre. Ils n'entrent jamais en campagne avec des corps nombreux, dont la subsistance, durant de longs voyages à travers des lacs, des rivières, des forêts horribles, exigerait de plus grandes combinaisons que ne peuvent en faire des sauvages. Leurs armées ne sont point embarrassées de lourds bagages : chaque guerrier porte, avec ses armes, une natte et un petit sac de maïs, et c'est-là ce qui forme tout son équipage militaire. Quand ils sont encore à une certaine distance des frontières du pays ennemi, ils se dispersent dans les bois, et vivent de leur chasse ou de leur pêche. Dès qu'ils s'approchent du territoire de ceux qu'ils vont attaquer, ils rassemblent toutes leurs troupes, et s'avancent avec beaucoup d'ordre et de précaution. Surprendre l'ennemi et l'anéantir, voilà le plus grand mérite d'un chef et la gloire de ses guerriers. Comme la chasse et la guerre sont les seules occupations des sauvages, ils y portent le même esprit et les mêmes ruses. Ils suivent leurs ennemis à la trace à travers les forêts. Lorsqu'ils n'en rencontrent point de parties détachées, ils pénètrent jusques dans les villages, mais avec tant de précaution, qu'ils se glissent souvent dans les bois, en marchant sur les mains et sur les pieds ; et pour mieux se cacher, ils se peignent la peau de couleur de feuille morte. Lorsqu'ils sont assez heureux pour n'être pas découverts, ils brûlent les cabanes en silence, et massacrent les habitans qui veulent fuir les flammes. S'ils espèrent de n'être pas poursuivis dans leur retraite,

Digitized by Google

ils emmènent avec eux quelques prisonniers, qu'ils réservent au sort le plus affreux ; mais si, malgré toutes les précautions qu'ils ont prises, leurs mouvemens sont découverts, ils pensent que le parti le plus sage est de se retirer. Attaquer un ennemi en plein jour, et lorsqu'il est sur ses gardes avec des forces égales, leur paraît être une extrême folie. Le succès le plus brillant serait regardé par le chef comme une défaite, s'il l'avait acheté par une perte considérable de ses compagnons, et jamais il ne se glorifie d'une victoire souillée de leur sang. La mort même la plus honorable ne sauve pas la mémoire d'un guerrier du reproche d'imprudence et de témérité. Le nombre des hommes dans chaque tribu est si petit, que la vie d'un seul individu est extrêmement précieuse. Si, parmi les faibles peuplades de l'Amérique, le point d'honneur eut été le même que chez les nations puissantes de l'Europe, elles auraient été bientôt détruites entièrement ; mais dans les tribus assez nombreuses pour agir avec des forces considérables, et soutenir des pertes sans un affaiblissement sensible, les opérations militaires des Américains ressemblaient beaucoup plus à celles des nations de l'Ancien-Monde. Les Brésiliens et les peuples qui habitaient les bords de la rivière de la Plata, entraient en campagne avec des corps de troupes qui pouvaient mériter le nom d'armées ; ils défiaient l'ennemi au combat, engageaient des batailles rangées, et disputaient la victoire avec une opiniâtre férocité, sans demander ni faire de quartier. Dans les puissans empires du Mexique et du Pérou, on assemblait de très-grandes armées et on livrait de fréquentes batailles.

Quoique les Américains, dans toutes les actions particulières, montrent toujours la plus grande adresse, c'est une chose très-remarquable, que lorsqu'ils entrent en campagne ils prennent rarement les précautions les plus essentielles pour leur sûreté. Ils n'ont, pendant la nuit, aucune sentinelle autour des lieux où ils sont campés. Souvent après avoir fait plusieurs centaines de milles pour surprendre l'ennemi, ils sont surpris eux-mêmes et égorgés dans le sommeil profond où ils se plongent, comme s'ils n'avaient à redouter aucun danger.

Mais si malgré cette négligence ils trouvent l'ennemi

Digitized by Google

sans défense, ils fondent sur lui avec la plus grande férocité. Ils enlèvent la chevelure de tous ceux qui tombent sous leurs coups, et rapportent chez eux ces étranges trophées, qu'ils conservent comme des monumens de leur valeur et de leur vengeance. Ils emploient plus de soin pour faire des prisonniers. Dans la retraite, s'ils la font avec sécurité, ils traitent ceux-ci avec quelque humanité, quoiqu'ils les gardent avec une attention rigoureuse; mais après cette suspension momentanée de leur férocité, leur rage reprend une nouvelle fureur. Lorsqu'ils approchent des frontières de leur pays, ils dépêchent quelques-uns d'entr'eux pour aller apprendre à leurs concitoyens le succès de leur expédition. C'est alors que les prisonniers commencent à pressentir le sort qui les menace. Les femmes des villages et les jeunes gens qui ne sont pas encore en état de porter les armes, s'assemblent; ils se rangent en deux lignes, et tandis qu'ils font un bruit affreux avec des bâtons et des pierres, les prisonniers passent au milieu d'eux. Des lamentations sur le sort de ceux qui ont succombé dans le combat succèdent à ces premiers cris de joie et de vengeance; mais dans un moment, à un signal donné, les larmes cessent; on passe encore avec rapidité de la douleur la plus profonde à la plus vive allégresse, et l'on commence à célébrer la victoire avec les transports d'un triomphe barbare. Le sort des prisonniers est cependant encore incertain: les anciens de la tribu s'assemblent pour le décider. Quelques-uns sont destinés à être tourmentés jusqu'à la mort, et d'autres à remplacer les membres de la tribu victorieuse qui ont été tués à la guerre. Les prisonniers réservés à ce sort moins rigoureux sont conduits dans les cabanes de ceux dont les parens ont péri; les femmes les attendent à la porte, et si elles les admettent, leurs souffrances sont finies. Ils sont adoptés dans la famille et placés, suivant leur manière de s'exprimer, sur la natte du mort. Ils prennent son nom et son rang, et sont traités avec la tendresse que l'on doit à un père, à un frère, à un mari ou à un ami (1). Mais si par un caprice ou par

(1) Ceux qui se trouvent ainsi naturalisés renoncent pour jamais à leur patrie, et prennent si absolument les mœurs ainsi que les

Digitized by Google

un reste de désir de vengeance, les femmes refusent de recevoir le prisonnier qui leur est offert, son arrêt est prononcé, et rien ne peut plus le soustraire à la torture et à la mort.

Les prisonniers, lorsque leur sort est encore indécis, vivent dans la plus parfaite indifférence ; il boivent, mangent et dorment, comme si aucun danger ne les menaçait. Ils entendent, sans changer de visage, l'arrêt fatal qu'on leur prononce; ils se préparent à le subir en hommes, et entonnent la chanson de mort. Les vainqueurs s'assemblent comme à une fête solennelle, résolus à mettre le courage des patiens aux plus cruelles épreuves. Le prisonnier est attaché à un poteau, mais de manière qu'il peut courir tout autour. Tous ceux qui sont présens, hommes, femmes et enfans, fondent sur lui comme des furieux. On emploie contre le malheureux toutes les espèces de torture que peut inventer la vengeance ; quelques-uns lui brûlent le corps avec des fers rouges; ceux-ci le coupent en morceaux avec des couteaux, separent la chair des os, on lui enfoncent des clous qu'ils tournent ensuite dans les nerfs. Ils s'efforcent, à l'envie les uns des autres, d'imaginer des raffinemens de cruautés. Rien ne met de bornes à leur rage que la crainte d'abréger la durée de leur vengeance, en donnant la mort par l'excès des souffrances ; et telle est leur ingénieuse barbarie, qu'ils évitent de porter des coups dans les parties du corps où ils seraient mortels. Ils prolongent ainsi, pendant plusieurs jours, les tourmens de leur victime. Au milieu de toutes ses souffrances, l'infortuné chante sa chanson de mort, célèbre ses propres exploits, insulte à ceux qui le tourmentent, en leur reprochant

---

passions du peuple qui les a adoptés, qu'ils se joignent souvent à ses guerriers dans des expéditions contre leurs propres concitoyens. Du moment qu'un Américain est pris à la guerre, ses parens et sa tribu le regardent comme mort. Il s'est couvert d'une honte ineffaçable en se laissant surprendre par un ennemi; et s'il reparaissait avec cette tache, ses plus proches parens ne voudraient pas même avouer qu'ils le reconnaissent. Il y avait des tribus où l'on était encore plus rigoureux, lorsqu'un prisonnier revenait parmi les siens, ceux-ci le mettaient à mort sur-le-champ, croyant expier par-là le déshonneur qu'il leur avait fait.

Digitized by Google

de ne pas savoir venger leurs parens et leurs amis, les avertit de la vengeance qu'on tirera de sa mort, et excite leur férocité par toutes sortes d'injures et de menaces. La force et le courage qu'il montre dans cette situation est le plus beau triomphe d'un guerrier. Fuir ou abréger ses tourmens par une mort volontaire est une lâcheté qu'on punit de l'infamie. Celui qui laisse échapper quelques signes de faiblesse est mis à mort sur-le-champ par mépris. Animés par ces idées et par ces sentimens, les Américains souffrent, sans pousser même un seul gémissement, des tortures que la nature humaine ne semblerait pas capable de supporter. Cette magnanimité, dont les exemples sont très-fréquens, au lieu d'exiter de l'admiration ou d'inspirer de la pitié, ne fait qu'irriter la vengeance des ennemis, et les porter à de nouveaux actes de cruauté. Las enfin de tourmenter des hommes dont rien ne peut vaincre la constance, quelque chef, dans un mouvement de rage, finit par les tuer d'un coup de son poignard ou de sa massue.

Comme il est impossible d'assouvir jamais la vengeance dans le cœur d'un sauvage, les Américains dévorent quelquefois les victimes qu'ils ont si cruellement tourmentées. L'idée de cet horrible usage est incorporée dans les formules même du langage. Lorsque les Iroquois veulent exprimer la résolution qu'ils ont prises de faire la guerre à une nation ennemie, ils disent: *allons, et mangeons cette nation.* S'ils sollicitent les services d'une tribu voisine, ils l'invitent à venir *manger du bouillon fait de la chair de leurs ennemis.* Cette coutume est si profondément enracinée dans l'ame des Américains, qu'elle subsistait au Mexique, l'un des empires policés du Nouveau-Monde, et qu'on en a découvert des traces parmi les habitans plus doux encore de l'empire du Pérou.

Les peuples de l'Amérique méridionale assouvisent leur vengeance d'une manière un peu différente; mais avec une férocité non moins implacable. Au premier abord, ils traitent les prisonniers aussi cruellement que les habitans de l'Amérique septentrionale. Après le premier mouvement, non seulement on cesse de les insulter, mais on leur marque la plus grande bonté. Ils sont caressés et bien nourris; et on leur envoie même de belles et jeunes femmes

Digitized by Google

pour les soigner et les consoler. Mais tandis qu'on paraît occupé d'attacher davantage leurs prisonniers à la vie, l'arrêt de la mort est irrévocablement porté. A un certain jour determiné, la tribu victorieuse s'assemble ; le captif est amené en grande solennité, il voit les préparatifs du sacrifice avec autant d'indifférence que s'il n'était pas lui-même la victime ; il attend son sort avec une fermeté inébranlable, et un seul coup lui fait perdre la vie. Au moment où il tombe, les femmes s'emparent de son corps, et l'apprêtent pour le festin. Elles teignent leurs enfans de son sang, pour allumer dans leur ame une haine implacable contre leurs ennemis, et toute la tribu se réunit pour dévorer la chair de la victime avec une avidité et des tranports de joie inexprimables. Ces peuples regardent le plaisir de manger le corps d'un ennemi massacré, comme la vengeance la plus complette. Par-tout où cet usage est établi, les prisonniers ne peuvent échapper à la mort ; mais ils ne sont pas toujours tourmentés avec la même barbarie qu'ils le sont chez les peuples moins familiarisés avec ces horribles festins.

Epreuves. — Comme il n'y a point de guerrier américain, dont la constance ne puisse être mise à de rudes épreuves, le grand objet de l'éducation et de la discipline dans le Nouveau-Monde, est d'y préparer les hommes de bonne heure. Tandis que dans les autres pays les jeunes gens se livrent à des exercices qui demandent de la force et l'activité, les jeunes Américains disputent entr'eux à qui montrera la plus grande patience dans les souffrances. On y voit souvent un jeune garçon et une jeune fille entrelacer leurs bras nus et placer un charbon allumé entre les deux bras, pour essayer lequel le jetera le premier. Lorsqu'un jeune homme est admis dans la classe des guerriers, ou lorsqu'un guerrier est élevé à la dignité de capitaine ou de chef, on le soumet à des épreuves toujours analogues à ce genre de courage. On ne lui demande pas de se montrer en état d'attaquer, mais capable de souffrir. Chez les nations qui habitent les bords de l'Orénoque, si un guerrier aspire au rang de capitaine, il est obligé de s'y préparer par un long jeûne. Les chefs s'assemblent ensuite : chacun d'eux lui donne trois coups d'un gros fouet, si vigoureusement appliqués, que tout son corps en est couvert de plaies,

Digitized by Google

plaies, et s'il donne le moindre signe d'impatience ou même de sensibilité, il est déshonoré, et rejeté à jamais comme indigne de l'honneur auquel il prétend. Après quelques intervalles, la constance du candidat est soumise à des épreuves plus cruelles encore : on le couche dans un hamac, les mains fortement attachées, et l'on jette sur lui une multitude innombrable de fourmis vénimeuses, dont la morsure cause des douleurs très-vives et une violente inflammation. Les juges de son courage se tiennent debout autour du hamac, et tandis que ces cruels insectes s'attachent aux parties les plus sensibles du corps du patient, il ne faudrait qu'un soupir, qu'un gémissement, un seul mouvement involontaire pour le faire exclure de la dignité qu'il ambitionne. Cela ne suffit pas encore pour établir complètement le degré de mérite qu'on attend de lui ; il faut qu'il se soumette à une épreuve plus redoutable qu'aucune de celles qu'il vient de subir. On le suspend de nouveau dans son hamac, et on le couvre de feuilles de palmier ; on allume au-dessous de lui un feu d'herbes puantes, de manière qu'il en sente la chaleur et qu'il soit enveloppé de fumée. Quoique brûlé tout-à-la-fois et presque étouffé, il est obligé de montrer la même patience et la même insensibilité qu'aux épreuves précédentes. On voit plusieurs candidats périr dans ce terrible essai de fermeté ; mais ceux qui le subissent avec applaudissement, reçoivent en cérémonie les marques de leur nouvelle dignité, et sont alors regardés comme des chefs d'un courage reconnu, et dont la conduite, dans les occasions les plus critiques, ne peut manquer de faire honneur à leurs compatriotes. Dans l'Amérique septentrionale, le noviciat d'un jeune guerrier n'est ni aussi rigoureux, ni soumis à autant de formalités. Cependant un jeune homme n'y a le droit de porter les armes que lorsque sa patience et son courage ont été éprouvés par le feu, par des coups et par des insultes plus intolérables encore pour une ame fière.

Parure. — Dans les parties méridionales de l'Amérique, aucun des peuples sauvages n'avait de vêtemens lorsqu'on en fit la découverte. La nature ne leur avait pas même appris qu'il y eût quelqu'indécence à se montrer entièrement nu. Mais quoiqu'en cet état de nudité, ils arrangeaient leurs



Digitized by Google

cheveux de plusieurs manières différentes. Ils attachaient des morceaux d'or, des coquilles ou des pierres brillantes à leurs oreilles, à leur nez et à leurs joues. Ils dessinaient sur leur peau une multitude de figures diverses; ils passaient beaucoup de tems, et prenaient beaucoup de peine à parer leur personne d'une manière bisarre. Les Américains méridionaux conservent encore ces usages ; et ils ont un singulier penchant à changer les formes naturelles de leur corps. Leurs opérations, pour cet objet, commencent à l'instant même où l'enfant est né. Quelques peuples, en comprimant les os du crâne, encore mous et flexibles, lui applatissent la couronne de la tête. Quelques-uns donnent à celle-ci la figure d'un cône ; d'autres cherchent à lui faire prendre une forme carrée ; et ils mettent souvent en danger la vie de leurs enfans par ces efforts violens et absurdes. En adoptant ces usages, les Américains semblent s'être moins proposé de plaire ou de s'embellir que de se donner un air plus imposant et plus redoutable. C'est lorsqu'un guerrier se propose d'être admis au conseil de sa nation ou d'entrer en campagne, qu'il prend ses plus beaux ornemens, et qu'il pare sa personne avec le plus de recherche et de soin. Tout ce qu'il y a de précieux ou de brillant est réservé aux hommes. Dans plusieurs tribus, les femmes sont obligées de passer une grande partie de leur tems à parer et à peindre leurs maris. Au surplus, ce dernier usage n'est qu'un moyen ingénieux pour remédier aux principaux inconvéniens d'un climat souvent brûlant ou humide à l'excès. Tous les peuples qui n'ont point de vêtemens oignent leur corps, soit avec la graisse des animaux, soit avec des gommes visqueuses, ou des huiles de différentes espèces. Ils arrêtent par-là une transpiration surabondante. Ils mêlent différentes couleurs aux substances onctueuses qu'ils emploient, et couvrent leur corps de cette composition. Sous cet impénétrable vernis, non-seulement leur peau se trouve défendue contre la chaleur pénétrante du soleil ; mais l'odeur et le goût de ce mélange éloigne aussi d'eux ces essaims innombrables d'insectes qui abondent dans les bois et dans les marécages, sur-tout dans les climats chauds, et dont la persécution serait intolérable pour des hommes entièrement nus.

Digitized by Google

HABITATIONS.—Après le soin de sa parure, l'objet qui attire l'attention d'un sauvage est de se former une habitation. Cependant quelques-unes des tribus de l'Amerique sont encore si grossières et si peu eloignées de la simplicité primitive de la nature, qu'elles n'ont aucune espèce de cabane. Ceux qui les composent se mettent à l'abri de l'ardeur du soleil sous des arbres touffus, et la nuit ils se forment un couvert de branches d'arbres et de feuilles. Dans le tems des pluies, ils se retirent sous des abris formés par la nature ou creusés de leurs propres mains. D'autres, n'ayant point de demeure fixe, errent dans les forêts à la recherche du gibier, et se logent temporairement dans des huttes, qu'ils construisent avec facilité et qu'ils abandonnent sans peine. Les habitans de ces vastes plaines, inondées par le débordement des rivières, dans les grosses pluies qui tombent périodiquement entre les tropiques, construisent des cabanes sur des bases élevées et fortement attachées au terrain, ou bien ils les placent au milieu des branches des arbres. Parmi les peuples qui étaient plus industrieux, et dont la résidence était fixe lorsque les Européens parurent pour la première fois en Amérique, la structure des maisons était extrêmement simple et grossière. C'étaient de misérables huttes, d'une forme quelquefois oblongue et quelquefois circulaire. Les portes en étaient si basses qu'on ne pouvait y entrer qu'en se courbant jusqu'à terre, ou en rampant sur les mains. Ces maisons n'avaient point de fenêtres, et le toit était percé d'un grand trou par où sortait la fumée. Cependant il y en avait d'assez grandes pour loger 80 ou 100 personnes, de familles différentes, et qui habitaient sous le même toit, souvent autour d'un feu commun, sans aucune espèce de cloison ou de séparation entre les espaces qu'elles occupaient respectivement.

ARMES.—Des massues faites de quelque bois pesant, des pieux durcis au feu, des lances dont la pointe est armée d'un caillou ou d'un os de quelqu'animal, l'arc, les flèches et la fronde sont les armes naturelles des sauvages de l'Amérique.

INDUSTRIE.—Le chef-d'œuvre de l'art chez les sauvages du Nouveau-Monde, c'est la construction de leurs canots. Un esquimau renfermé dans son bateau d'os de baleine, couvert de peau de veau marin, peut braver cet Océan orageux, où la stérilité de son pays le force à chercher la principale



Digitized by Google

partie de sa subsistance. Les naturels du Canada se hasardent, sur leurs rivières et sur leurs lacs, dans des bateaux faits d'écorce d'arbres, et si légers que deux hommes peuvent les porter lorsque des bas-fonds ou des cataractes arrêtent la navigation. C'est dans ces frêles esquifs qu'ils entreprennent et qu'ils exécutent de très-longs voyages. Les habitans des îles et du continent méridional se font des canots en creusant avec beaucoup de peine le tronc d'un gros arbre; et quoiqu'un pareil bâtiment paraisse lourd et mal construit, ils s'en servent avec tant de dextérité, que les Européens ont été étonnés de la rapidité de leurs mouvemens. Leurs pirogues ou bateaux de guerre sont assez grandes pour contenir 40 ou 50 personnes. Les canots dont ils se servent pour la pêche et les petits voyages ont moins de capacité. La forme ainsi que les matériaux de ces différens bâtimens est très-bien adaptée au service pour lequel ils sont destinés; et plus on les examine avec soin, plus on admire le mécanisme et la convenance de leur construction.

Dans tous les efforts d'industrie que font les Américains, il y a un trait de leur caractère qui se marque d'une manière sensible. Ils commencent un travail sans ardeur, le continuent sans activité, et s'en laissent aisément distraire. Ils emploient quelquefois plusieurs années à faire un canot, de manière qu'il commence à pourrir de vétusté avant d'être achevé. Leur lenteur dans l'exécution des travaux de toute espèce doit être attribuée à différentes causes. Le tems est de si peu d'importance pour eux, qu'ils n'y attachent aucun prix. Les outils qu'ils emploient sont si imparfaits, si incommodes, que tous les ouvrages qu'ils entreprennent ne peuvent manquer d'être difficiles et ennuyeux. L'artiste le plus habile aurait de la peine à venir à bout du travail le plus simple s'il n'avait pas de meilleurs outils qu'une hache de pierre, une coquille tranchante ou l'os de quelqu'animal. Il n'y a que le tems qui puisse suppléer à ce défaut de moyens; mais c'est sur-tout le tempérament flegmatique et froid, particulier aux américains, qui rend leurs opérations si languissantes. Il est presque impossible de les tirer de cette indolence habituelle. *Un ouvrage d'Indien* est une expression familière parmi les Espagnols d'Amérique, pour exprimer tout ce dont l'exécution a demandé beaucoup de travail et de tems.

Digitized by Google

Les ustensiles des Américains sont grossiers et en petit nombre. Cependant quelques-unes des tribus méridionales ont trouvé le secret de faire des vases de terre qui peuvent supporter le feu. Les habitans de l'Amérique septentrionale creusent un morceau de bois dur en forme de marmite, puis ils la remplissent d'eau, qu'ils font bouillir en y jetant des pierres rougies au feu.

Religion. — On a trouvé chez plusieurs nations grossières de l'amérique quelques idées confuses d'une puissance spirituelle ou invisible, dirigeant les fléaux naturels qui désolent la terre et en épouvantent les habitans.

Les *Manïtous* ou *Okis* des naturels de l'Amérique septentrionale sont des espèces d'amulettes ou de charmes auxquels les sauvages attribuent la vertu de prévenir tout événement fâcheux, ou qu'ils regardent comme des esprits tutélaires, dont ils peuvent implorer le secours dans des circonstances malheureuses. Les habitans des îles admettaient des êtres qu'ils appelaient *Cemis*, et qu'ils regardaient comme les auteurs de tous les maux qui affligent l'espèce humaine. Ils représentaient ces terribles divinités sous les formes les plus effrayantes, et ne leur rendaient un hommage religieux que dans la vue d'appaiser leur courroux. Il y avait des tribus qui s'étaient faites des idées de religion plus étendues, et qui reconnaissaient des êtres bons qui se plaisaient à faire le bien, ainsi que des êtres méchans qui aimaient à faire le mal; et leur unique soin était de chercher à conjurer la colère des puissances malfesantes, qu'ils regardaient comme ennemies de l'homme.

Chez d'autres peuples, qui ont fait plus de progrès dans la civilisation, on aperçoit quelqu'étincelle d'une notion plus juste de la puissance qui gouverne le monde. Ceux-ci semblent avoir reconnu qu'il y a une cause universelle à laquelle tous les êtres doivent leur existence; et si l'on peut en juger par quelques expressions de leur langage, ils reconnaissent une puissance divine qui a fait le monde et qui dirige tous les événemens. Ils l'appellent *le Grand-Esprit*. Mais il est très-évident qu'ils donnent au mot esprit un sens très-différent de celui que nous y attachons, et qu'ils ne conçoivent aucun être qui ne soit corporel. Ils croient que leurs dieux ont une forme humaine, mais avec une nature supérieure à celle de



Digitized by Google

l'homme, et ils débitent, sur les qualités et sur les opérations de ces divinités, les fables les plus incohérentes et les plus absurdes. Ces mêmes peuples ne connaissent point de culte public. Ils n'ont ni prêtres ni temples. Les différentes cérémonies et pratiques reçues parmi eux leur ont été transmises par la superstition, et ils y ont recours avec une crédulité puérile.

Les Natchez étaient beaucoup plus avancés dans leurs idées de religion, ainsi que dans leurs institutions politiques, que les autres nations sauvages de l'Amérique. Le soleil était le principal objet de leur culte. Ils entretenaient un feu perpétuel dans leur temple, comme l'emblème le plus pur de leur divinité. Ces temples étaient construits avec une grande magnificence, et décorés de différens ornemens, proportionnés à leur grossière architecture. Ils avaient des ministres chargés de veiller à l'entretien du feu sacré. La première fonction du chef de la nation était tous les matins un acte d'obéissance envers le soleil ; et à certains tems de l'année, il y avait des fêtes établies qui étaient célébrées par tout le peuple en grande cérémonie, mais sans répandre de sang.

A Bogota, le soleil et la lune étaient également les principaux objets de la vénération publique. Le système de religion y était plus régulier et plus complet, quoique moins pur que celui des Natchez. Il y avait des temples, des autels, des sacrifices ; mais ce peuple avait des rits cruels et sanguinaires. Il offrait à ses dieux des victimes humaines, et plusieurs de ses usages ressemblaient beaucoup aux institutions barbares des Mexicains, dont nous examinerons ailleurs plus en détail le génie et les mœurs.

Les Américains croient tous à l'immortalité de l'ame. Les sauvages les plus grossiers ne redoutent point la mort comme l'extinction de l'existence. Ils espèrent un état à venir où ils seront à jamais exempts des calamités qui empoisonnent la vie humaine. Ils se représentent une contrée délicieuse, favorisée d'un printems éternel, un pays où les forêts abondent en gibier et les rivières en poisson, où la famine ne se fait jamais sentir, et où ils jouiront, sans travail et sans peine, de tous les biens de la vie. Mais en se formant ces premières idées si imparfaites d'un monde invisible, ils supposent qu'ils continueront d'éprouver les mêmes desirs

Digitized by Google

et de suivre les mêmes occupations. En conséquence ils réservent les distinctions dans cet état futur aux qualités et aux talens qui sont ici bas l'objet de leur estime. Ainsi ils accordent, dans la terre des esprits, le premier rang au chasseur le plus habile, au guerrier le plus heureux et le plus hardi, à ceux qui ont tué et surpris le plus d'ennemis, qui ont tourmenté le plus grand nombre de captifs et dévoré leur chair. Ces idées ont donné naissance à une coutume universelle, qui est à-la-fois la preuve la plus forte de la croyance des Américains à une vie à venir, et l'explication la plus claire de ce qu'ils espèrent y trouver. Comme ils imaginent que les morts vont recommencer leur carrière dans le monde où ils sont allés, ils ne veulent pas qu'ils y entrent sans défense et sans provisions; en conséquence, on enterre avec eux leur arc, leurs flèches et d'autres armes employées à la chasse ou à la guerre; on dépose dans leur tombeau des peaux et des étoffes propres à faire des vêtemens, du blé d'Inde, du manioc, du gibier, des ustensiles domestiques, et tout ce que l'on compte parmi les choses nécessaires à la vie. Dans quelques provinces, lorsqu'un cacique ou qu'un chef venait à mourir, on mettait à mort un certain nombre de ses femmes, de ses favoris et de ses esclaves, qu'on enterrait avec lui, afin qu'il pût se montrer avec la même dignité, et être accompagné des mêmes personnes dans son autre vie.

Médecine. — Les principaux médecins des sauvages sont des espèces de magiciens qui se vantent de connaître le passé et de prédire l'avenir. Les enchantemens, la sorcellerie et diverses cérémonies, aussi vaines que bisarres, sont les moyens qu'ils emploient pour chasser les causes imaginaires du mal; et pleins de confiance dans l'efficacité de ces moyens, ils prédisent hardiment quel sera le sort de leurs malades. Il y a dans toutes les parties de l'Amérique des enchanteurs, des devins, qui s'appellent les *Alexis*, les *Pièyes*, les *Autmoins*, etc., et qui sont les médecins de leurs tribus respectives.

Danse et Musique. — L'amour de la danse est une des passions favorites des sauvages. Comme une grande partie de leur tems se consume dans un état de langueur et d'indolence, ils se plaisent généralement à un exercice qui

donne l'essor aux facultés actives de la nature. Lorsque les Espagnols entrèrent pour la première fois en Amerique, ils furent étonnés de ce goût extrême des indigènes pour la danse ; ils voyaient avec surprise que des êtres qui, la plupart du tems semblaient inanimés, montrassent une activité extraordinaire toutes les fois que cet amusement favori les y portait. Il est vrai que chez eux la danse ne doit pas être appelée un divertissement, c'est une occupation sérieuse et importante qui se mêle à toutes sortes de circonstances de la vie civile et privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux peuplades, les ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solennelle, et présentent le *calumet* ou emblêmes de paix ; ceux de l'autre peuplade les reçoivent avec la même cérémonie. Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qui exprime le ressentiment et annonce la vengeance. Si les Américains veulent appaiser la colère de leurs dieux ou célébrer leurs bienfaits, s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils, ou pleurent la mort d'un ami, ils ont des danses appropriées aux sentimens divers dont ils sont pénétrés. Si l'un d'eux est malade, on ordonne une danse, comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé ; et s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou sorcier exécute la danse lui même, comme si la vertu de sa propre activité pouvait se transmettre à son malade.

Toutes les danses des Américains sont l'image de quelque action; et quoique la musique qui en règle les mouvemens soit d'une extrême simplicité et fatigue l'oreille par sa plate monotonie, ils en ont quelques-unes qui paraissent très-expressives et très-animées. La danse de guerre est peut-être la plus frappante de toutes ; c'est la représentation d'une expédition militaire complète. Le départ des guerriers, leur marche, les précautions dont ils usent pour camper, l'adresse avec laquelle ils placent des détachemens en embuscade, la manière de surprendre l'ennemi, le tumulte et la férocité du combat, l'art d'enlever la chevelure aux morts, de se saisir des prisonniers, le retour triomphant des vainqueurs et le tourment des victimes sont mis successivement sous les yeux des spectateurs. Les acteurs entrent dans leurs différens rôles avec tant de chaleur et d'enthou-

Digitized by Google

siasme, leurs gestes, leur physionomie, leur voix sont si bisarres et si conformes à leur situation respective, que les Européens ont peine à croire que ce soit une scène d'imitation, et ne peuvent contempler ce spectacle sans de vives impressions d'horreur et de crainte.

Quelque expression qu'il puisse y avoir dans les danses américaines, elles présentent une circonstance remarquable qui se lie avec le caractère de la race entière. Comme les Américains sont très-indifférents pour les femmes, les idées d'amour n'entrent que très-peu dans leurs fêtes et leurs divertissemens. Leurs chansons et leurs danses sont pour la plupart graves et martiales; elles se rapportent à quelques-unes des affaires les plus sérieuses et les plus importantes de leur vie; elles sont rarement communes aux deux sexes, et s'exécutent par les hommes ou par les femmes à part. Si dans quelque occasion il est permis aux femmes de se joindre à la fête, le caractère des danses reste le même, et l'on n'y voit aucun mouvement, aucun geste, qui exprime les idées de volupté ou qui encourage la familiarité.

Amour du jeu. — L'amour excessif du jeu, et particulièrement des jeux du hasard est universel chez les Américains. Eux qui, pour l'ordinaire, sont si indifférens, si flegmatiques, si taciturnes et si desintéressés, ils deviennent, dès qu'ils sont engagés à une partie de jeu, avides, impatiens, bruyans et d'une ardeur frénétique. Ils jouent leurs fourrures, leurs ustensiles de cuisine, leurs vêtemens, leurs armes; et lorsque tout est perdu, on les voit dans l'égarement du désespoir ou de l'espérance risquer d'un seul coup leur liberté personnelle, malgré leur passion pour l'indépendance. Chez différentes peuplades, les parties de jeu se renouvellent souvent, et deviennent l'amusement le plus intéressant dans toutes les fêtes publiques. La superstition concourt souvent à confirmer et à fortifier cette disposition des sauvages. Leurs magiciens ont coutume de prescrire une grande partie de jeu, comme un des moyens les plus efficaces d'appaiser leurs divinités ou de rendre la santé aux malades.

Gout pour les liqueurs fortes. — Des causes semblables à celles qui inspirent aux Américains l'amour du jeu, les portent aussi à l'ivrognerie. Il semble qu'un des

Digitized by Google

premiers efforts de l'industrie ait été de découvrir quelque boisson enivrante ; et l'on n'a guère trouvé de nation, quelque grossière et dépourvue d'invention qu'elle fut, qui n'eut réussi dans cette fatale recherche. Les plus barbares tribus américaines ont été assez malheureuses pour faire cette découverte. Celles même qui sont trop ignorantes pour donner aux liqueurs, par la fermentation, une force enivrante, obtiennent le même effet par d'autres moyens. Les habitans des îles, ceux de la Californie et du nord de l'Amérique, emploient, pour cet objet, la fumée du tabac, qu'ils font passer avec un certain instrument dans les narines, et dont les vapeurs, en montant au cerveau, y excitent tous les mouvemens et les transports de l'ivresse. Dans presque toutes les parties du Nouveau-Monde, lorsqu'on le découvrit, les naturels possédaient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs ou de la racine de manioc, qui sont les substances dont ils font leur pain. L'opération qu'ils ont imaginée pour cela ressemble assez au procédé ordinaire des brasseurs, mais avec cette différence, qu'au lieu de levure, ils y substituent une infusion dégoûtante d'une certaine quantité de maïs ou de manioc, mâché par leurs femmes. La salive excite une violente fermentation, et, en peu de jours, la liqueur peut être bue. Cette boisson n'est pas désagréable au goût, et lorsqu'on en prend une certaine quantité, elle a le pouvoir d'enivrer. Elle est générale parmi les Américains, qui la désignent par différens noms, et la recherchent avec fureur. Tous les habitans de l'Amérique, soit qu'ils habitent la zône torride ou les régions tempérées, soit qu'un sort plus dur les ait fait naître dans les climats rigoureux des deux extrémités nord et sud de ce continent, paraissent être également dominés par la passion pour les liqueurs fortes. Cette ressemblance de goût chez des peuples placés dans des situations si différentes, ne peut être attribuée qu'à l'influence d'une cause morale. Lorsque le sauvage est engagé dans une expédition de guerre ou de chasse, il se trouve souvent dans des situations critiques où il est obligé de faire les plus grands efforts ; mais à de pareilles scènes succèdent bientôt de longs intervalles de repos, pendant lesquels il ne voit rien d'assez important pour mériter son attention ; il lan-

Digitized by Google

guit dans ce tems d'indolence. Comme les liqueurs fortes le tirent de cet état de langueur, donnent un mouvement plus rapide à ses esprits, et l'animent encore plus fortement que la danse et le jeu, il en est excessivement avide. Un sauvage qui n'est pas en action est un animal triste et pensif; mais dès qu'il boit, ou qu'il a seulement l'espérance de boire d'une liqueur enivrante, il prend de la vivacité et de la gaieté. Quelle que soit l'occasion qui rassemble les Américains, la séance se termine toujours par une débauche. Plusieurs de leurs fêtes n'ont point d'autre objet, et ils en voient arriver l'époque avec des transports de joie. Elles durent souvent pendant plusieurs jours, et quelque funestes que puissent être les suites de leurs excès, ils ne cessent de boire que lorsqu'il n'y a plus une seule goutte de liqueur. Les guerriers les plus célèbres, les chefs les plus renommés par leur sagesse, n'ont pas plus d'empire sur eux-mêmes que les autres. Lorsque les passions de ces sauvages, qui sont naturellement fortes, sont encore excitées et enflammées par l'ivresse, ils se portent aux plus terribles excès, et rarement ils se séparent sans avoir commis des actes de violence, et même sans qu'il y ait eu du sang de répandu.

Chez la plupart des nations américaines, il n'est pas permis aux femmes de prendre part à la fête. Leur occupation est de préparer la liqueur, de la servir aux convives, et d'avoir soin de leurs maris et de leurs parens, lorsqu'ils commencent à perdre la raison. Cependant elles ont aussi le même goût, et elles s'y livrent avec aussi peu de décence et de modération que les hommes.

Digitized by Google

# AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

## GÉOGRAPHIE PHYSIQUE.

Nous renfermerons dans cet article les principaux traits qui caractérisent la partie septentrionnale de l'Amérique, dont nous avons déjà décrit les limites; et nous le composerons de la description des *montagnes*, des *rivières*, des *lacs*, des *baies*, des *golfes* et des *détroits* les plus remarquables, ainsi que de celle du *climat*.

Montagnes. — Autant qu'on peut en juger par un petit nombre de renseignemens peu clairs, une chaîne de montagnes, appelée *Montagnes pierreuses*, (*Stony mountains*), ou plutôt montagnes de pierres, puisque, selon M. Hearne, un des premiers européens qui les ait visitées, elles se composent de pierres entassées les unes sur les autres, particulièrement aux environs de la mer Arctique, à-peu-près au 64$^{e}$. d. de latit. Elle s'avance assez directement au sud, puis tourne brusquement à l'est, au 54$^{e}$. d. Après avoir suivi quelque tems cette direction, elle reprend sa marche vers le sud jusqu'à-peu-près au 52$^{e}$. deg., qu'il en sort un long rameau qui, lui-même, au 54$^{e}$. deg., se divise en deux branches, dont la première court au nord-ouest, forme un coude au 58$^{e}$. deg., et va toucher aussi le cercle polaire par le 67$^{e}$. deg. Une autre chaîne qui commence également près de ce même cercle, et se dirige vers l'ouest en s'inclinant, semble lier, vers le nord, la grande chaîne avec la première branche du rameau, en laissant toutefois une grande interruption de chaque côté, comme pour servir de passage. A-peu-près au milieu de cette enceinte se trouve le *lac de l'Esclave*, dont nous parlerons plus bas.

Depuis le point où part le rameau dont nous venons d'indiquer la direction, la chaîne des montagnes pierreuses s'avance au sud-est pour former un coude à-peu-près au 43$^{e}$. deg. de latitude, puis elle se dirige assez inégale-

ment vers le sud-ouest, pour se perdre dans les montagnes du Nouveau-Mexique, lesquelles ne sont guères plus connues. Les montagnes pierreuses ont, dit-on, près de 3,000 pieds au-dessus de leur base.

La seconde branche du rameau qui sort de ces montagnes est la plus considérable. Elle court vers l'est en fesant quelques sinuosités, et paraît envelopper, quoiqu'à une grande distance, le lac Ouinepeck, puis elle descend vers le lac Supérieur. Elle décrit une portion de cercle au-dessus du lac Sainte-Anne, descend d'un côté vers le bas Canada, pousse elle-même une branche qui s'arrondit au-dessous du lac Abbitibe, à une grande distance aussi, et s'avance dans le Labrador en formant presque deux demi-cercles successifs. L'autre portion se dirige vers l'ouest, passe entre le lac Rouge, et ce qui paraît être la source du Missi-Sipi, fait un angle à-peu-prés au centre du continent, au 46$^{e}$. deg. de latitude, remonte vers le nord-ouest presque jusqu'au 50$^{e}$. deg., et jette, vers le 38$^{e}$. deg., un rameau qui descend au sud, touche le coude de la chaîne principale, et s'avance vers le Rio-Bravo dans le Mexique.

Ce n'est pas avec une entière certitude que nous venons de faire cette description, et nous sommes loin d'assurer que les chaînes et les rameaux qui la composent n'offrent aucune interruption, ni qu'ils soient de même nature. Nous n'avons voulu que présenter, à une distance où les détails doivent disparaître, le tableau qu'offrent les cartes les plus récentes, qui toutefois ne sont pas parfaitement d'accord entr'elles.

La côte occidentale de l'Amérique septentrionale, du moins jusqu'à celle de la nouvelle Albion, qui n'a été que faiblement examinée, paraît être entièrement composée par une longue chaîne de montagnes dont les intervalles forment cette prodigieuse quantité de coupures et d'îles qui la distinguent. La plus haute montagne qu'on y ait remarquée est celle de Saint-Elias (Saint-Elie), ainsi appelée par les navigateurs russes, et qu'on assure avoir été vue en mer à la distance de 60 lieues.

On n'a que peu de connaissances sur les montagnes de la Californie et du Mexique. Il paraît qu'en général elles se

Digitized by Google

dirigent du nord au sud. L'isthme de Panama est traversé par plusieurs chaînes de montagnes, assez élevées pour empêcher la réunion des deux mers, et que plusieurs auteurs considèrent comme une continuation des Andes, tandis que d'autres prétendent qu'il n'y a aucune liaison, et que la direction en est différente.

Nous avons maintenant à décrire les montagnes les plus renommées de l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire, les monts *Apalaches* ou l'*Allegueny*; et notre embarras cesse ici, puisque nous avons pour guide un observateur judicieux, M. de Volney, qui les a examinées avec attention, et décrites avec cette clarté qui distingue tous ses ouvrages (1).

Il part de la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent, à son embouchure, dit-il, une chaîne de montagnes qui, en remontant ce fleuve, s'en écarte peu-à-peu, et sépare les eaux qui s'y jettent vers le nord-ouest d'avec celles du nouveau Brunswick, de la nouvelle Ecosse, et du district de Main. Elle borne le New-Hampshire, et pénètre par une ligne presque sud dans l'état de Vermont, sous le nom de *Green-Mountains*, et divise le bassin de la rivière de Connecticut de celui des lacs Champlain et George. Après avoir jeté de ce côté des rameaux, qui repoussent à l'ouest et au nord-ouest les sources de la rivière d'Hudson, elle aboutit à celle-ci par un chaînon très-scabreux, qui a mérité le nom de *Highlands*, hautes terres. On peut dire que la chaîne subit une double interruption en ce lieu, soit parce qu'elle est coupée par les eaux, soit parce qu'ayant été jusques-là de granit, elle devient ensuite de grès. La tête de ce prolongement remonte encore plus haut, sur la rive ouest de la rivière d'Hudson, jusqu'au groupe de *Kat's kill*, et dans une chaîne de montagnes où sont les sources de la Délaouare. De ce local part un faisceau de rameaux qui, après s'être incorporé à la chaîne précédente, s'avance du nord-est au sud-ouest à travers les états de New-York, de Pensylvanie, de Maryland et de Virginie, et s'écarte de la mer à mesure qu'il marche au sud. Plusieurs de ces rameaux sont coupés à angle droit par de grandes rivières, auxquelles ils ne lais-

(1) *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, t. I, ch. III, p. 13 et suiv.

Digitized by Google

sent de passage que par des brèches qui attestent que la violence seule des eaux a pu rompre la digue. Ils sont parallèles jusques-là; mais arrivés à la frontière de la Virginie et de la Caroline du nord, ils se réunissent en un nœud, que M. de Volney appelle l'arc de l'Allegueny, parce que le chaînon principal y enveloppe, par une courbe, tous ses collatéraux de l'est. Un peu plus loin au sud, toujours dans la Caroline septentrionale, un second nœud réunit à l'Allegueny tous ses collatéraux de l'ouest (les rameaux du Kentokey), et forme un point culminant de têtes de fleuves ou de rivières. De ce nœud part encore, vers l'ouest, une branche de montagnes, qui, par une première bifurcation au nord ouest, fournit les nombreux rameaux du Kentokey, et qui, par une seconde, dont la direction est à l'ouest, s'avance, sous le nom de *Montagnes de Cumberland*, dans l'état de Ténessie, où elle divise nord et sud le bassin des rivières de Cumberland et de Ténessie, jusqu'à leur embouchure dans l'Ohio, tandis que la chaîne propre de l'Allegueny, restée presque seule, continue sa route au sud-ouest, et achève de former les limites des deux Carolines et de la Géorgie, où elle reçoit les noms divers de *White-Oak mountains* (montagnes du Chêne-Blanc, de *Great-Iron mountains* (montagnes du Grand-Fer), de *Bald mountains* (montagnes Chauves), et de *Blue mountains* (montagnes Bleues). Parvenue à l'angle de la Géorgie, elle change de direction et de nom. Sous la dénomination d'*Apalaches* et de *Cherokies*, se portant droit à l'ouest jusqu'au Missi-Sipi, elle devient la ligne de partage entre le bassin de la Ténessie, au nord, et les nombreuses rivières qui se jettent, au sud, dans le golfe du Mexique par les Florides.

La longue continuité de cette chaîne l'avait fait nommer, par les sauvages du nord, *Montagnes sans fin*. Les Espagnols et les Français, qui la connurent d'abord par la Floride, lui donnèrent le nom d'*Apalaches*, qui était celui d'une tribu sauvage, et qui se retrouve encore dans le nom d'une rivière considérable du pays (1); mais les géographes anglais et américains qui l'ont connue, par le nord, l'ont constamment

(1) *Apalachi-cola*, mot composé, dans lequel cola signifie rivière, chez les sauvages *cricks*. (Id. I, ch. iii, p. 16, note).

Digitized by Google

désignée sous le nom d'*Allegueny*, que M. de Volney croit en être la dénomination sauvage, traduite dans le mot *Endless*, ou sans fin, par le géographe Evans, qui semble en faire le synonyme. Il paraît donc que le nom d'Allegueny a obtenu la préférence en Amérique; mais l'auteur à qui nous empruntons cette description n'appelle *Apalaches* que le rameau qui se détourne à l'angle de la Géorgie, et qui, moins élevé et moins rapide, se divise en une foule de monticules et de rameaux, dont le pays est couvert jusqu'au Missi-Sipi. Là, ils se terminent brusquement en escarpemens scabreux, qui sont appelés *Cliffs*, et qui règnent depuis le côteau des Natchez jusques vers l'embouchure de l'Ohio. De ce point jusqu'à la mer, c'est-à-dire, sur un espace de 140 lieues de longueur, l'autre rive du Missi-Sipi est un marécage de 20 lieues de largeur moyenne. Là finissent les forêts et commencent les immenses *Steps* ou *Savannes*, qui se prolongent vers l'ouest jusqu'aux montagnes nord du Mexique, et jusqu'aux *Stony mountains* (montagnes Pierreuses).

La chaîne de montagnes que nous venons de décrire diffère de celles de l'Europe, en ce que plus longue et plus régulière dans ses rameaux que les Alpes et les Pyrennées, elle est cependant bien moins haute que celles-ci. Le pic de *l'Otter*, le plus élevé de tous, n'a de hauteur que 1,218 mètres $\frac{1}{2}$ (1) (4000 pieds anglais) (2). Son peu d'élévation ne doit faire considérer l'Allegueny que comme un rempart de 700 à 800 mètres (environ 350 à 400 toises). Les voyageurs européens remarquent tous avec surprise que les montagnes américaines ont dans leur direction plus de régularité, dans leur rameaux plus de continuité, dans la ligne de leurs sommets plus d'égalité que les montagnes de l'Ancien-Monde. Ce caractère est sur-tout frappant dans la Virginie et le Maryland, dans la chaîne des *montagnes Bleues* (3), qui,

(1) 609 toises et un tiers.

(2) *Notes de M. Jefferson sur la Virginie.* M. Weld remarque que M. Jefferson ne dit pas qu'il ait mesurée lui-même cette hauteur. (*Voyage au Canada*, t. I, p. 242).

(3) Les montagnes Bleues, dit M. Weld, sont, jusqu'à leur sommet, toutes couvertes de grands arbres. Quelques-unes offrent une surface inégale et pierreuse, et d'autres un sol riche et fertile. Ce n'est qu'en quelques endroits qu'on peut traverser la chaîne de ces montagnes; et l'on rencontre quelques crévases où

selon

Digitized by Google

selon M. de Volney, présente toujours l'aspect d'une terrasse de 1000 à 1200 pieds d'élévation sur la plaine, avec une pente très-raide et un sommet si égal, qu'à peine y voit-on des ondulations et quelques brèches qui servent de passage. La base de cette masse n'est pas de plus de deux à trois lieues. En allant au nord, la chaîne s'abaisse ainsi que ses parallèles.

Nous allons passer maintenant à la description des principaux fleuves de l'Amérique septentrionale, qui sont le *fleuve* ou la *rivière de Saint-Laurent* et le *Missi-Sipi*; et nous en décrirons les affluens les plus remarquables. Quant aux autres fleuves ou rivières, nous en indiquerons les particularités en formant le tableau des pays qu'ils arrosent.

Fleuves. — Il est difficile de dire où sont les sources du *fleuve St.-Laurent*. Un voyageur moderne, M. Weld (1), semble vouloir la placer dans le lac *Ouinepek*. Mais ce lac s'écoule plutôt du côté de la baie d'Hudson. D'autres, et notamment M. Mackensie, regardent le *lac Supérieur* comme le commencement du fleuve St.-Laurent. Les Américains ne désignent sous le nom de ce fleuve que cette masse d'eau qui sort de l'extrémité orientale du *lac Ontario*. Nous suivrons cette manière de voir comme la plus simple. Ce fleuve n'est, à proprement parler, que le canal d'écoulement des grands lacs du Canada. Les passages d'un lac à l'autre doivent être considérés comme des *détroits*. La partie inférieure du fleuve depuis Quebec, est plutôt un *golfe*.

La largeur du fleuve Saint-Laurent est par-tout très-considérable. Elle est déjà de près de trois quarts de lieue entre la ville de *Montréal* et celle de *la Prairie*. Dix lieues au-dessous de Quebec elle est de 5 lieues, et l'embouchure en a 30 (2).

---

la montée est difficile et raide. Mais près des pics d'Otter et du côté méridional, au lieu d'avoir à gravir une montagne escarpée, comme on pourrait se le figurer d'après l'inspection de la carte, on ne monte que par des dégrés imperceptiblement élévés les uns au-dessus des autres, et l'on arrive au sommet presque sans y avoir songé. (*Voyage au Canada*. t. I, p. 242).

(1) *Id. ibid.* tom. II, p. 213.

(2) La table suivante fera connaître les différences qui existent dans la navigation du fleuve Saint-Laurent, le tonnage des vaisseaux qui peuvent le remonter ou le descendre, la diversité de largeur de son lit depuis son embouchure jusqu'au lac Ontario.



Digitized by Google

Le fleuve Saint-Laurent forme plusieurs lacs dans son cours. Ce sont principalement le lac des *Mille-Isles*, et les lacs *St.-François*, *St.-Louis*, *St.-Pierre* et *St.-Charles*.

Cette table, tirée du voyage que nous venons d'indiquer, est calculée en milles anglais.

| NOMS DES LIEUX. | DISTANCES en milles, EN REMONTANT. | LARGEUR EN MILLES. |
|---|---|---|
| A l'embouchure du fleuve . . . . . | | 90 |
| Au cap Chat. . . . . | 140 | 30 |
| A la rivière de Saguenay. | 120 | 18 |
| A l'extrémité inférieure de l'île d'Orléans. . . | 110 | 15<br>Cette île a 25 milles de longueur sur 6 de largeur. Le fleuve a 2 milles de large de chaque côté. |
| Au bassin entre l'île d'Orléans et Quebec. . . . | 30 | 5<br>Le fleuve est navigable pour des vaisseaux de ligne depuis son embouchure jusqu'à la ville de Quebec, ce qui fait une distance de 400 milles. |
| Depuis Quebec jusqu'au lac St.-Pierre. . . . . | 90 | |
| Au lac St.-Pierre. . . . | 30 | 14 |
| Jusqu'à la Valterie. . . | 10 | 1 |
| Jusqu'à Montréal. . . . | 30 | Depuis 2 jusqu'à 4.<br>La navigation jusqu'à Montréal, qui est de 560 m., est sûre pour des navires qui ne tirent pas plus de 14 pieds d'eau. De plus gros vaisseaux ont remonté à une plus grande distance au-dessus de Quebec ; mais le canal est difficile et dangereux. |
| Jusqu'au lac St.-Louis. . | 6 | $\frac{3}{4}$ |
| Le lac St.-Louis. . . . . | 12 | 4 |
| Jusqu'au lac St.-François | 25 | Depuis 2 $\frac{1}{2}$ jusqu'à 3. |
| Le lac St. François. . . . | 20 | 30 |
| Jusqu'au lac des Mille-Isles. . . . . | 90 | 6 |
| Jusqu'à Kingston, sur le lac Ontario. . . . . | 15 | Depuis $\frac{1}{2}$ jusqu'à 6. |
| | 728 | |

Digitized by Google

Le lac des *Mille-Isles* pourrait être considéré comme fesant partie du lac Ontario. Il a huit lieues de longueur sur près de deux lieues de largeur. Parmi le nombre infini d'îles qui en garnissent la surface, il y en a qui ne sont pas plus grandes qu'un bateau. Toutes sont entièrement couvertes d'arbres. Ceux qu'on voit sur les plus petites sont rabougris; mais les plus grandes offrent des bois aussi beaux que ceux qu'on admire sur les bords du lac. Plusieurs de ces îles sont si rapprochées, que l'on pourrait aisément jeter une pierre de l'une à l'autre. Cela n'empêche pas que le passage ne soit sûr et assez large pour un bateau, et quelquefois même, dit-on, pour une frégate. Les côtes sont composées de roches à pic, qui s'élèvent souvent jusqu'à la hauteur de vingt pieds au-dessus de la surface de l'eau. On assure que rien ne surpasse la beauté des tableaux qui s'offrent à la vue, lorsqu'on navigue dans le lac des Mille-Isles. Les eaux en sont extrêmement limpides, et il en est de même de toutes les parties du fleuve situées au-dessus du lac Saint-François.

Le lac *Saint-François* a près de huit lieues de longueur sur une et demie de largeur. A l'extrémité supérieure de ce lac se trouve une petite île, appelée l'*Isle-aux-Raisins*, à cause des vignes sauvages qui y croissent en quantité. Au-dessus de cette île il y en a d'autres, dont la plus grande, appelée *île de Saint-Regis*, a au moins trois lieues de longueur. Presque toutes sont occupées par des Indiens; et, comme la plupart sont situées au milieu du fleuve, milieu qui doit former la ligne de démarcation entre le territoire anglais et celui des Etats-Unis, laquelle n'est point encore exactement déterminée (en 1797), on ne sait à qui des deux puissances elles appartiennent.

Depuis l'île Saint-Regis jusqu'à la distance d'environ treize lieues, le courant du fleuve est très-violent, et l'on en rencontre un nombre infini de rapides, dont le plus dangereux et le plus difficile s'appelle le *Long-Saut*, ou le Long-Rapide.

Il paraît que le *lac Saint-Louis* est le même que le *lac des deux Montagnes*, et que tous les deux ne forment que des divisions de celui qui se trouve à la jonction de la rivière d'*Outaouas* avec le fleuve Saint-Laurent. Ce lac



Digitized by Google

renferme plusieurs îles, dont la plus remarquable est celle où est située la ville de Montréal.

Le lac *St.-Charles* est situé à-peu-près à quatre lieues de Quebec, et a un peu plus d'une lieue de longueur, sur tout au plus un quart de lieue de largeur. Il se compose de deux volumes d'eau qui sont l'un et l'autre à-peu-près de la même étendue, et qui se communiquent par un goulet très-étroit. La partie inférieure n'offre à l'œil rien qui puisse le flatter; mais dans la partie supérieure, et principalement à l'ouverture du goulet, les tableaux les plus pittoresques se présentent à la vue. Ici, la surface du lac est parsemée d'énormes roches qui se prolongent sur l'un des bords, et qui forment, avec les arbres, des groupes que réfléchissent les eaux. Les petits promontoires qui en cachent l'extrémité, donnent à cette masse d'eau l'apparence d'une étendue beaucoup plus considérable qu'elle ne l'est en effet. De ce côté, la vue se trouve bornée par une chaîne de montagnes Bleues qui, à mesure qu'on s'en approche, paraissent s'élever au-dessus des arbres, dont les cîmes, couronnées par le tems, semblent s'incliner vers la surface du lac dont ils couvrent les bords escarpés.

La profondeur moyenne du lac St.-Charles est d'environ huit pieds, et les eaux en sont très-limpides. Ce lac est en partie formé par les eaux d'une rivière dont nous parlerons plus bas.

Le fleuve St.-Laurent contient d'autres îles que celles que nous venons de décrire. Ce sont l'*île d'Orléans*, où est située la ville de Quebec, et dont nous parlerons plus bas; l'*île aux Coudres*, l'*île aux Lièvres*, l'*île du Bic* et l'*île St.-Barnabé*. Au milieu de l'embouchure du fleuve, est l'*île d'Anticosti*, qui paraît avoir quatre lieues et demie de longueur, sur une lieue et demie dans sa plus grande largeur. A l'exception de la première aucune de ces îles n'offre rien de remarquable.

Le lit du fleuve St.-Laurent est aujourd'hui plus profond qu'il ne l'était lorsqu'on en fit la découverte; et il y a lieu de croire que le tems ne fera qu'accroître cet avantage. Les inondations qui ont lieu tous les printems, les eaux claires et limpides qui viennent du lac Ontario, entraînent, par leur impétuosité, les bancs de sable, dé-

Digitized by Google

tachent les rochers et creusent ainsi le lit du fleuve. Le canal situé au nord de l'île d'Orléans, immédiatement au-dessus de Quebec, lequel, au rapport de Charlevoix, n'était pas assez profond, en 1720, pour admettre, excepté dans les grandes marées, une chaloupe d'une grandeur médiocre, est maintenant capable de recevoir en tout tems les plus gros vaisseaux, et c'est même à présent celui qu'on fréquente le plus.

Les eaux du fleuve St.-Laurent conservent un goût saumâtre l'espace de 110 lieues au-dessus de l'embouchure, et la marée remonte encore 35 lieues plus loin.

Malgré la largeur et la profondeur dont il est, ce fleuve gèle entièrement. Le tableau qu'il présente au moment du dégel est vraiment effrayant. Le brisement de la glace s'annonce par un bruit s'emblable à celui du canon. A mesure que les eaux se grossissent et s'élèvent par la fonte des neiges, les glaçons sont entraînés par des courans des plus rapides, jusqu'à ce qu'ils rencontrent une île ou un banc de sable. Le premier morceau qui se trouve arrêté en retient bientôt une infinité d'autres, lesquels s'amoncelant, forment des masses de plusieurs toises de hauteur. Quelquefois le vent ou quelqu'autre cause détache ces masses et les pousse dans l'Océan, où souvent on les prend pour des îles flottantes; d'autres fois elles demeurent dans les rivières, et empêchent la navigation long-tems après que tous les vestiges du froid ont disparu.

Les eaux qui s'échappent du lac Ontario ne forment pas seules cette quantité que le fleuve St.-Laurent en envoie à la mer. Ce fleuve reçoit, tant par le nord-ouest que par le sud-est, un grand nombre de rivières, dont les principales sont, par le premier de ces deux côtés, la *rivière d'Outaouas*, la rivière de *St.-Maurice*, la rivière de *Montmorency*, la rivière de *St.-Charles* et la rivière de *Saguenay*; celles qui s'y réunissent par le sud est, sont celles *d'Osougatchy*, de *Sorelle* et de *la Chaudière*.

Il paraît que la rivière d'*Outaouas* est située près d'une chaîne de montagnes par environ 48 degrés 50 min latit. nord. Cette rivière forme plusieurs lacs dans son cours.

Les principaux sont les lacs *Nepisingui* et *Temescamang*. Le premier a environ cinq lieues de longueur, et est bordé



Digitized by Google

de rochers. Les habitans des environs de ce lac sont les restes de la nombreuse tribu des *Nepsinguis*, qui fesait partie de la nation des *Algonquins*. Le lac Temescamang est plus considérable que le précédent. Il est peu éloigné du lac *Abbitiby*, dont les eaux s'épanchent dans la rivière de la Souris, qui va les porter avec les siennes dans la baie de James. Les marchands anglais ont toujours un comptoir sur le bord de ce lac.

On remonte aisément la rivière d'Outaouas l'espace de cinq lieues, à la sortie du lac des deux Montagnes. Des cascades et des courans en interrompent ensuite plus d'une fois la navigation. Elle a un saut de 25 pieds de hauteur, qu'on appelle *cascade de la Chaudière*, comme un autre que nous décrirons plus bas. La rivière entière se précipite sur des rochers hérissés de pointes et remplis d'excavations. L'aspect de ce saut est extrêmement pittoresque. Un peu au-dessous, la *rivière du Rideau* verse ses eaux dans l'Outaouas. Elle tombe d'un rocher de près de 40 pieds de hauteur, et elle forme une nape argentée qui, ressemblant effectivement à un rideau, lui en a fait donner le nom.

A l'embouchure de la rivière d'Outaouas se trouve l'île *Perot*, dont la circonférence est d'environ quatre lieues et demie. Le sol en est fertile et bien cultivé. Cette petite île est habitée.

La *rivière de St.-Maurice* se réunit au fleuve St.-Laurent, à-peu près à mi-chemin, entre Quebec et Montréal, et c'est la plus considérable de trente qui se jettent dans le même fleuve sur ce seul espace. Elle se divise en trois branches, au moyen de deux îles qui se trouvent à son embouchure : c'est ce qui a fait donner le nom de *Trois-Rivières* à la ville bâtie auprès. La rivière de St.-Maurice n'est pas navigable pour des vaisseaux d'une certaine grandeur. De petits bâtimens peuvent atteindre quelques milles au-dessus de l'embouchure ; mais avec des bateaux et des canots on peut la remonter presque jusqu'à sa source, qui, s'il en faut croire les Indiens, n'est pas très-éloignée des sources des rivières navigables qui vont se jeter dans la baie d'Hudson.

La *rivière de Montmorency*, dont le cours est très-irré-

Digitized by Google

gulier, coule sur un lit de rochers aigus, à travers un pays sauvage et très-boisé, jusqu'à ce qu'elle arrive sur le bord d'un précipice de 240 pieds de hauteur perpendiculaire. Excepte dans le tems des débordemens, le volume d'eau qui la compose est peu considérable, mais il se trouve tellement grossi par l'écume que produit le froissement continuel et violent qu'il éprouve en passant sur les rochers qui bordent la partie supérieure du précipice, qu'il présente l'aspect d'une masse de neige que l'on jette du haut d'une maison, et qu'il semble avoir une chute très-lente. La vapeur qui s'élève du fond de l'abîme est considérable, et lorsqu'on l'observe vers le milieu du jour, elle offre à l'œil les couleurs d'un prisme dans tout leur éclat. La largeur de la rivière au sommet de la cataracte n'est que de 50 pieds. Les eaux sont retenues au-dessous dans un espèce de bassin, par un rocher d'une seule pièce, qui cependant les laisse échapper par un des coins. Elles coulent ensuite avec lenteur, et se réunissent au fleuve St.-Laurent, qui n'en est éloigné que de 300 pas.

La *rivière de Saint-Charles*, qui se jette, près de Quebec, dans le bassin du fleuve Saint-Laurent, n'est navigable qu'à quelque distance au-dessus de son embouchure, et encore n'est-ce que pour des canots, tant le cours en est obstrué de cataractes et de rochers. Ce cours est très-irrégulier. Les eaux paraissent stagnantes en quelques endroits, et en d'autres elles roulent avec une étonnante impétuosité sur des rocs d'une immense étendue. Par-tout les points de vue les plus variés et les plus pittoresques attirent l'attention du voyageur; mais il est impossible de ne pas être frappé d'etonnement, lorsqu'on arrive près de Lorette, petit village habité par des Hurons. La rivière, après avoir offert une superbe cascade, en tombant d'une hauteur considérable sur une longue chaîne de rochers, serpente paisiblement dans un lit profond, ombragé des deux côtés par des arbres majestueux qui semblent aussi anciens que le monde. Cette rivière est formée par les eaux d'un lac du même nom dont nous avons parlé plus haut.

La *rivière de Saguenay* a son embouchure par environ 48 degrés 15 min. de lat. nord, et paraît très-considérable. Elle a aussi plusieurs affluens, et communique au *Piékoua-*



Digitized by Google

*gami* ou *lac Saint-Jean*, dont le centre se trouve par à-peu-près 48 deg. 20 m. de lat. nord. Ce lac reçoit les eaux de plusieurs grandes rivières, par lesquelles, au moyen de quelques portages, on communique avec le *lac des grands Mistassins*.

L'*Osouegatchy* est la plus considérable des rivières qui se jettent dans le fleuve Saint-Laurent par le sud-est. Elle a trois branches qui se réunissent à environ cinq lieues au-dessus de son embouchure. La plus occidentale a sa source dans un lac de six lieues et demie de longueur sur trois de largeur. Une des deux autres remonte jusqu'à un petit lac ou une marre d'eau qui n'est qu'à une lieue de distance du bras de la rivière d'Hudson, qui se jette dans la mer au-dessous de New-York. On croit qu'il pourrait s'établir une communication entre ces deux rivières ; mais ce ne peut être qu'une conjecture, l'Osouegatchy n'étant connue qu'imparfaitement, et le pays qu'elle parcourt n'étant point habité. Le courant du fleuve Saint-Laurent est plus lent au-dessous de cette rivière, qu'il ne l'est en aucun autre point entre Montréal et le lac Ontario, excepté les lacs Saint-Louis et Saint-François, où son lit est très-large.

La *rivière de Sorelle* se jette dans le fleuve Saint-Laurent par environ 45 deg. 30 min. de lat. N. L'embouchure en est profonde, et procure aux vaisseaux un sûr asile contre les accidens qui accompagnent toujours la fonte des neiges et la rupture des glaces. Les courans rapides qu'elle offre dans son cours empêchent qu'elle ne soit navigable pour des navires et même pour des canots, excepté jusqu'à peu de distance au-dessus de la ville de Sorelle (1).

La *rivière de la Chaudière* paraît avoir sa source dans un lac situé à environ 40 lieues de la ville de Quebec, un peu au dessus de laquelle se trouve le confluent. Cette rivière a une chute de la hauteur d'environ 120 pieds ; et en tombant elle forme une nappe de 250 pieds de largeur. Lorsqu'elle est à plein bord, le volume d'eau qui se précipite sur les rochers frappe d'étonnement le spectateur ; mais lorsqu'il fait sec, et pendant la plus grande partie de l'été, ce volume est peu considérable. Les bords de la rivière de la Chaudière

(1) Voyez l'article *lac Champlain* et celui de la description des villes du Canada inférieur.

Digitized by Google

sont parfaitement boisés ; et à travers les masses de rochers, que l'on trouve de distance en distance, on découvre les sites les plus pittoresques et les plus agrestes en même-tems.

En général, rien n'est plus varié, plus agréable et souvent plus majestueux que les points de vue que présente le fleuve Saint-Laurent, dans un cours d'une centaine de lieues, à travers un pays où toutes les richesses de la nature sont répandues avec profusion, et où l'œil, après avoir parcouru des montagnes élevées et des forêts d'une immense étendue, se repose agréablement sur des plaines cultivées et des vergers délicieux, puis retrouve des montagnes et des bois. Mais ce qui attire plus particulièrement l'attention, c'est l'heureuse situation des villes et des villages répandus sur les deux rives du fleuve. Jusqu'à plusieurs lieues au-dessus de Montréal, les habitations sont si rapprochées les unes des autres, qu'elles semblent ne former qu'une seule bourgade. Toutes les maisons ont une apparence de propreté qui charme la vue ; et dans chaque village, quelque peu considérable qu'il soit, on trouve toujours une église bien entretenue, et ordinairement surmontée d'un clocher couvert de feuilles de fer-blanc, disposées de manière que la rouille ne peut les attaquer. « C'est, ajoute M. Weld, un tableau charmant et im-
» possible à décrire que celui d'un village qui se développe
» aux regards à mesure qu'on double une pointe de terre
» boisée ; les maisons paraissent suspendues sur le fleuve,
» et les clochers étincelans réfléchissent à travers les arbres
» les rayons du soleil couchant. Ce spectacle se répète de
» lieue en lieue, et quelquefois plus souvent ».

Quoique, ainsi qu'on l'a vu plus haut, on ait lieu de douter que la rivière de Niagara soit le même courant d'eau que le fleuve Saint-Laurent, nous croyons, d'après cette incertitude même, pouvoir en placer ici la description.

*Rivière de Niagara.*— La rivière de Niagara prend sa source dans la partie orientale du lac Erié ; et après avoir parcouru un espace d'environ 10 lieues, elle se jette dans le lac Ontario par une embouchure qui a 300 pas d'une rive à l'autre. Elle se dirige nord et sud. La largeur en est d'environ 300 pas, lorsqu'elle sort du lac Erié, et elle pourrait porter des vaisseaux tirant neuf ou dix pieds d'eau ; mais le cours en est si rapide et si irrégulier, il est tellement embarrassé par des

Digitized by Google

rochers, qu'il serait dangereux d'y naviguer autrement qu'avec des barques. A deux lieues au-dessous du lac Erié, le lit s'étend, les roches disparaissent, et les eaux coulent sans bruit et avec uniformité, quoiqu'avec rapidité; et la navigation devient facile et sûre pour des bâteaux jusqu'au fort Chippeouay, situé à une lieue au-dessus des cataractes, que nous décrirons bientôt. A ce fort le cours de la rivière est de nouveau obstrué par des rochers, et les eaux, après avoir fait plusieurs sauts successifs, sont tellement agitées, que si un canot osait aller plus loin il serait infailliblement mis en pièces. C'est principalement sur les rives que cette agitation se fait sentir; au milieu le courant, quoique rapide, n'est pas tellement embarrassé qu'une barque adroitement conduite ne puisse arriver à une île placée derrière les cataractes. Il faut, il est vrai, que le conducteur prenne son point de départ au-dessus du fort Chippeouay, où le courant est égal, et qu'il trouve précisément le milieu du canal; car, pour peu qu'il s'en écarterait à droite ou à gauche, il serait entraîné malgré lui, et sa perte serait certaine. Quelque grande que soit la difficulté de descendre jusqu'à l'île dont venons de parler, c'est peu de chose en comparaison de celle qu'on éprouve, lorsqu'il s'agit de remonter vers le fort Chippeouay. Cependant, malgré l'imminence du danger, il y a des personnes qui ont la témérité d'aller dans cette île pour jouir de la vue des cataractes par derrière, ou simplement pour dire qu'elles y ont été.

A mesure que la rivière approche du précipice, le cours en devient plus rapide, et l'agitation des eaux redouble, par l'effet des rochers qui s'opposent à leur passage. Dès qu'elles ont atteint le bord elles se précipitent en masse, sans rencontrer aucun obstacle qui arrête leur chute. Un peu avant le saut, la rivière fait un considérable détour sur la droite, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire, avec le rocher du haut duquel elle tombe, un angle assez aigu. Cette nappe est coupée par des îles en trois cataractes, bien distinctes les unes des autres. La plus grande, celle qui se trouve du côté nord-ouest de la rivière, lequel appartient à la Grande-Bretagne, est appelée la grande cataracte, ou la *cataracte du Fer-à-Cheval*, parce qu'elle a un peu la forme qu'indique cette désignation. La hauteur n'en est

Digitized by Google

que de 142 pieds, tandis que celle des autres est de 160. Mais c'est précisément cette circonstance qui lui donne l'avantage, tant pour la largeur que pour la rapidité. Le lit de la rivière, au-dessus du précipice, étant plus bas d'un côté que de l'autre, les eaux se pressent vers la partie la moins élevée, et parconséquent elles acquièrent dans leur chute une plus grande vélocité que celles qui s'échappent de l'autre côté. Ce degré de vîtesse est encore accéléré par l'effet des sauts ou des rapides qui s'y trouvent en plus grand nombre. Du milieu de la cataracte du Fer-à-Cheval s'élève un nuage de vapeurs si prodigieux, qu'on le voit à la distance de 15 lieues, lorsque le ciel est clair. Le bruit que les eaux font en se précipitant s'entend quelquefois d'aussi loin; mais il faut pour cela que le vent porte le son vers celui qui écoute.

Il est impossible de mesurer autrement que de l'œil l'étendue de la cataracte du Fer-à-Cheval; mais l'opinion la plus générale lui donne une circonférence de 600 pas. L'île qui la sépare de la cataracte la plus voisine peut en avoir 350 de largeur. La seconde cataracte n'en a que 5. L'île qui est entre celle-ci et la troisième en a 30; et cette dernière, qu'on appelle communément la *cataracte du fort Schloper*, parce qu'elle touche à la rive sur laquelle est placé ce fort, en a au moins autant que la plus grande des deux îles. Il résulte de cet aperçu, que la largeur totale du précipice, en y comprenant les îles, est de 1,335 pas, calcul qui n'est point exagéré. On assure que le volume d'eau qui se précipite est de 672,000 tonneaux par minute.

C'est, dit-on, au cœur de l'hiver que les cataractes de la rivière de Niagara commandent le plus l'admiration. Pendant cette saison les glaces s'accumulant au fond du précipice, et s'élevant insensiblement, forment des montagnes; et d'énormes glaçons, que l'on prendrait pour les colonnes d'un édifice grossièrement construit, elles sont, en plusieurs endroits, suspendues à la partie supérieure du précipice, et paraissent atteindre le fond du gouffre.

Les bords de la rivière de Niagara sont très-escarpés, mais dès qu'on en atteint la partie supérieure on découvre des deux côtés, des plaines d'une immense étendue. Cette rivière reçoit son nom d'un village situé sur la rive nord-est, à l'entrée du lac Ontario.

Digitized by Google

*Le Missi-Sipi* (1). — On ne peut rien dire de positif non plus sur la source du Missi-Sipi. On suppose qu'elle est à environ mille lieues de la mer, selon le cours sinueux du fleuve; mais des rapports récens la placent au *Turte-lake*, lac de la Tortue, par 47 deg. 40 min. de latitude non loin du *lac Rouge*.

Le Missi-Sipi reçoit à l'est les eaux de *l'Ohio*, ainsi que celles de la *rivière des Illinois* et de leurs branches nombreuses, et à l'ouest celles du *Missouri*. Cependant, on prétend aussi que c'est ce dernier fleuve qui forme le courant principal; et un célèbre géographe anglais, M. *Arrowsmith*, en recule la source, ou les sources, presque jusqu'au 50^e^. d. de latitude, au pied de la chaine des montagnes de Pierres.

Quoiqu'il en soit, le Missi-Sipi et le Missouri, après leur jonction, traversent d'immenses forêts, de riantes prairies, et vont se jeter dans le golfe du Mexique. La longueur prodigieuse et la profondeur peu commune du Missi-Sipi, dit M. Hutchins, géographe des États-Unis, jointes à la nature limoneuse et cependant salubre de ses eaux après le confluent, sont dignes de remarque. Son lit a tant de sinuosités, que de la Nouvelle-Orléans à l'embouchure de l'Ohio, distance qui n'est pas de plus de 125 lieues en ligne droite, il y en a environ 240 par eau. On pourrait l'abréger au moins de 60 lieues en coupant huit ou dix langues de terre, dont quelques-unes n'ont pas trente verges de largeur. Charlevoix rapporte qu'en 1722, le fleuve fesait un grand détour à pointe coupée: quelques canadiens, en creusant le canal d'un petit ruisseau, détournèrent de ce côté les eaux du fleuve. L'impétuosité du courant fut si violente, et le sol est d'une qualité si riche et si molle, qu'en peu de tems la communication fut entièrement ouverte; et les voyageurs gagnèrent quatorze lieues de chemin. L'ancien lit est resté

(1) Ce mot, selon M. de Volney, est altéré de *Metchin-Sipi*, qui signifie *grande rivière* dans la langue des *Miamis*, tribu sauvage qui habite aux sources des rivières de *Miami* et de *Ouabache*; et Lepage du Pratz, dans son histoire de la Louisiane, dit que le mot français Missi-Sipi est une abréviation du mot sauvage *Meact-Chassipi*, qui signifie littéralement le *père ancien des fleuves*. Quoi qu'il en soit, nous adoptons pour ce mot l'ortographe de M. de Volney.

Digitized by Google

à sec, ou du moins n'est couvert que dans le tems des inondations périodiques. Le nouveau lit a été sondé depuis avec une ligne de trente brasses, sans qu'on en ait trouvé le fond. Plusieurs autres terrains d'une grande étendue ont pareillement été enlevés, et le fleuve est entré dans de nouveaux lits.

Pendant le débordement du printems, le Missi-Sipi est très-haut, et le courant en est alors si violent qu'on ne peut le remonter qu'avec beaucoup de peine; mais cet inconvénient est en quelque sorte compensé par les révolins ou contre-courans qu'on rencontre généralement sur les bords du fleuve, et qui aident les bateaux à le refouler. Les eaux parcourent un peu plus d'une lieue et demie par heure dans cette saison. En automne, lorsqu'elles sont basses, elles ne font guères qu'une demi-lieue; mais elles sont rapides dans les endroits obstrués par des îles, par des bancs de sable et des bas-fonds. La circonférence de quelques-uns de ces derniers étant considérable, le voyage est plus long, et en quelques endroits plus dangereux en automne qu'au printems. Les marchandises nécessaires pour le commerce des établissemens supérieurs situés près ou sur les bords du Missi-Sipi, sont transportées, durant ces deux saisons, sur des bateaux de la charge d'environ quarante tonneaux, que font marcher dix-huit ou vingt rameurs. Le voyage de la Nouvelle-Orléans au pays des Illinois se fait pour l'ordinaire en huit ou dix semaines. Le fleuve est semé d'un prodigieux nombre d'îles, dont quelques-unes sont très-grandes. Il augmente en profondeur à mesure qu'on le remonte. Ses eaux, après s'être débordées au-dessous de la *rivière d'Iberville* à l'est, et de la *rivière Rouge* à l'ouest, ne rentrent jamais dans leur lit, et se rendent dans la baie du Mexique par plusieurs embouchures, principalement vers la rive occidentale, et elles divisent le pays en un grand nombre d'îles. Ces singularités distinguent le Missi-Sipi de tous les autres fleuves du monde. Au-dessous de la Nouvelle-Orléans les terres sont très-basses sur les deux rives, et s'affaissent par degrés à mesure qu'on s'approche de la mer. Cette pointe de terre, que dans le traité de 1762 on avait prise pour une île, est probablement peu ancienne; car en creusant tant soit peu à la surface on trouve de l'eau et quantité

Digitized by Google

d'arbres. Le nombre infini de hêtres, et les brisans, sortis du lit de ce fleuve par ses diverses embouchures dans le cours d'un demi-siècle, sont, de même que les nombreuses entrées, des preuves convaincantes que cette peninsule a été formée de la même manière; et il est certain que lorsque La Salle navigua du Missi-Sipi dans la mer, l'embouchure était bien différente de ce qu'elle est à présent (1).

Plus on approche de la mer, plus cette vérité devient frappante. Les barres qui croisent la plupart de ces petits canaux formés par le courant ont été multipliées par les arbres que les eaux ont déracinées. Un seul arbre arrêté par les branches ou par les racines, dans un endroit resserré, suffit pour en retenir beaucoup d'autres, et les fixer au même lieu. Les amas d'arbres qui passent journellement entre *la Balize* et le *Missouri* sont si considérables, qu'ils fourniraient pour plusieurs années du bois de chauffage aux plus grandes villes de l'Amérique. Aucune force humaine ne pourrait les enlever; et la boue que charrie le fleuve sert à les lier les uns aux autres. Ils se couvrent par degrés; et

(1) On calcul que depuis 1720 jusqu'à l'année 1800, le Missi-Sipi a poussé son *comblement* d'environ 15 milles dans la mer (près de 5 lieues). Ainsi, sous les yeux de trois générations, il a créé, à son embouchure, un pays nouveau qu'il accroît chaque jour, et dans lequel il entasse des mines de charbon pour les siècles futurs. Telle est sa célérité, que près de la *Nouvelle-Orléans*, à cent lieues au-dessus de l'embouchure actuelle, un canal creusé, il y a peu de tems, depuis le fleuve jusqu'au lac Pontchartrain, a mis à découvert un terrain intérieur, totalement formé de vase noire et de troncs d'arbres entassés à plusieurs pieds de profondeur, et qui n'ont pas encore eu le tems de se pourrir ni de se convertir en charbon. Les deux rives du fleuve sont, sur un espace de plus de 300 lieues, entièrement composées de troncs d'arbres enfoncés et cimentés de la sorte; et il les a tellement exhaussées qu'elles lui forment une digue latérale de 12 à 16 pieds d'élévation au-dessus du sol adjacant, et que dans les crues de chaque année, qui sont d'environ 4 toises, les eaux exubérantes ne peuvent plus rentrer dans le fleuve, et produisent des marais vastes et nombreux, qui un jour deviendront des moyens de richesses, mais qui présentement sont des obstacles à la culture et à la population. (*Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, par *C. F. Volney*, t. I, p. 79 et 80. *Voyage de Liancourt*, t. IV, p. 189).

Digitized by Google

chaque inondation, non-seulement augmente leur masse, mais ajoute encore à leur hauteur. En moins de dix années, des cannes, des arbrisseaux et des arbres aquatiques croissent sur cette terre nouvelle; et les îles et les pointes qu'elle forme, font dériver le lit du fleuve.

Depuis les Chutes-de-Saint-Antoine, situées par le 45ᵉ. degré de latitude, le Missi-Sipi promène avec grâce ses eaux limpides, et reçoit celles d'un grand nombre de rivières avant sa jonction avec le *Missouri*, qui en accroît la profondeur et la rapidité sans en augmenter la largeur. Les eaux bourbeuses de ce dernier colorent la partie inférieure du fleuve jusqu'à ce qu'il se jette dans la baie du Mexique. Le Missouri est une rivière plus large, plus profonde que le Missi-Sipi; et la navigation en est plus étendue. C'est dans le fait le courant principal et celui qui fournit le plus d'eau. Des marchands français l'ont remonté l'espace d'environ 400 lieues. La profondeur et la largeur de cette rivière à une si grande distance, font présumer qu'ils eussent pu naviguer beaucoup plus loin.

De la rivière de Missouri à l'Ohio, les rives occidentales du Missi-Sipi sont, excepté en quelques endroits, plus élevées que les rives orientales. Celles-ci, depuis la Mine-de-Fer jusqu'à Ibberville, sont plus hautes que les autres, sur lesquelles il n'y a aucune éminence sensible pendant l'espace de plus du 200 lieues. Depuis Ibberville jusqu'à la mer, les deux rives sont peu élevées, quoique celles de l'est paraissent plus hautes jusqu'à l'*English-Turn*. De-là les bords diminuent de hauteur par degrés jusqu'à l'embouchure du fleuve, où ils n'ont que quelques pieds de plus que la surface ordinaire de l'eau.

Le limon que les débordemens annuels du Missi-Sipi laissent à la surface des terres voisines, peut être comparé à l'engrais que dépose le Nil. Quand les terres seront cultivées, comme le mérite l'excellence du sol et la température du climat, la population du pays égalera celle de toute autre partie du monde. Le commerce, la richesse et la puissance de l'Amérique peuvent dépendre un jour du Missi-Sipi, et même s'y concentrer. Ce fleuve ressemble encore au Nil par le nombre de ses embouchures, qui sont toutes dans une mer que l'on peut comparer à la Méditer-

Digitized by Google

ranée. Celle-ci est bornée au nord et au sud par les deux continens d'Europe et d'Afrique ; la baie du Mexique l'est par l'Amérique septentrionale et par l'Amérique méridionale. Les petites embouchures du Missi-Sipi pourraient être aisément fermées par les arbres flottans, dont ce fleuve est toujours couvert pendant les inondations. Toute la force du courant se réunissant alors en un seul point, l'embouchure deviendrait plus profonde et la barre serait enlevée. L'inondation du Missi-Sipi commence au mois de mars et finit au mois de juillet.

Les Chutes-de-Saint-Antoine ont été ainsi nommées par le père Hennipin, missionnaire français, qui voyageait dans cette contrée vers l'an 1680, et fut le premier Européen que virent les naturels du pays. Le fleuve, qui a là plus de deux cents verges de largeur, tombe perpendiculairement d'environ trente pieds de haut, et forme une très agréable cataracte. Au-dessous, les rapides, dans une étendue de 300 verges, rendent la descente considérablement plus forte, de sorte que, vues à une certaine distance, les Chutes paraissent beaucoup plus élevées qu'elles ne le sont en effet. Une petite île, d'à-peu-près 40 pieds de largeur, et d'un peu plus de longueur, sur laquelle croissent quelques sapins de l'espèce du *semper virens*, et du *spirue*, est située au milieu. A moitié chemin, entre cette île et la rive orientale, il y a, à l'extrémité de la cascade, et dans une position oblique, une roche de cinq ou six pieds de largeur sur trente ou quarante de longueur. Les Chutes-de-Saint-Antoine sont situées d'une manière particulière, en ce qu'aucun mont ou précipice n'en défend l'approche, ce qu'on ne pourrait peut-être dire d'aucune cataracte considérable. Le pays d'alentour est d'une beauté surprenante. Ce n'est point une plaine sans interruption, où l'œil ne trouve aucun repos ; ce sont de riantes collines, couvertes de verdure le printems et l'été, et entremêlées çà et là de petits bois qui varient agréablement la perspective.

A peu de distance des sauts est une petite île d'environ un acre et demi, où croissent quantité de chênes, dont les branches, susceptibles de porter un certain poids, sont chargées de nids d'aigles. L'instinct prévoyant de ces oiseaux leur a fait choisir ce lieu, parce qu'ils y sont à l'abri des

des attaques, soit de l'homme, soit des animaux, à cause des rapides qui l'environnent. Une autre raison est qu'ils y trouvent une nourriture abondante dans les poissons ou les animaux qui sont mis en pièces par les chutes, et entraînés sur le rivage adjacent (1).

Carver et le père Hennipin ont remonté le Missi Sipi l'espace de vingt lieues au-dessus des Chutes-de-St.-Antoine, jusqu'à la rivière de Saint-François, qui fut ainsi nommée par le dernier, et qui est large de trente verges. Là, le Missi-Sipi se rétrécit, et n'a pas plus de 90 verges de largeur. Il paraît composé d'un grand nombre de petites branches.

Les principaux affluens du Missi-Sipi sont, outre le Missouri, si toutefois celui-ci n'est pas le courant principal, la *rivière des Illinois* et l'*Ohio*. La première, qui paraît avoir sa source au pied et au nord d'une chaîne de montagnes, par environ 40 deg. 50 min. de lat. nord, arrose des prairies fertiles, et se jette dans le Missi-Sipi par à-peu-près 39 deg. 10 m. même latitude.

L'*Ohio* a sa source au-dessous du lac Erié (2), au pied d'une chaîne de montagnes, par 41 deg. et quelques min. de latit. nord. C'est la plus belle rivière que l'on connaisse. Le cours en est paisible, les eaux en sont limpides, et le lit en est uni, sans aucune roche, sans aucun rapide, si

(1) *Morse. American geography. Second édition*, p. 40, 20.

(2) Tout le pays compris entre le lac Erié et l'Ohio est un vaste plateau d'un niveau supérieur à presque tout le continent de l'Amérique septentrionale, comme le prouvent les sources des différens fleuves qui en découlent, et qui se rendent, les uns au golfe du Mexique, les autres à la mer du Nord et à l'Océan atlantique. Du côté de l'ouest et du nord-ouest, ce plateau vient, sans interruption, des savannes situées par-delà du Missi-Sipi et des lacs auxquels il sert d'appui. Du côté du sud et de l'est, il se joint aux rampes de l'Allegueny; mais du côté du nord, lorsqu'il a dépassé le lac Erié, environ 6 à 7 milles avant le lac Ontario, le terrain subit tout-à-coup une forte dépression; et par une pente brusque, il verse dans une autre plaine d'un niveau inférieur de plus de 230 pieds, dans laquelle s'assied le lac Ontario. (*Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, par *Volney*, t. I, p. 107 et suiv.



Digitized by Google

ce n'est en un seul endroit. Il a un quart de mille de largeur au fort Pitt ou Pitt's-Bourg ; 500 verges à l'embouchure du grand *Kan-Haouay*, et un mille et vingt-cinq perches (poles) à Louisville. Il en a un quart de mille à l'endroit des rapides, trois ou quatre milie au-dessous de Louisville, un demi-mille au point où commence le plat pays, c'est-à-dire, à la distance de vingt milles au-dessus de *Green-River*, un mille et un quart lorsqu'il reçoit les eaux du *Tenessey*, et un mille à son embouchure, par 36 deg. 20 min. de lat. nord.

La longueur de l'Ohio, avec toutes ses sinuosités, est, selon M. Hutchins, géographe des Etats-Unis, de 1,188 milles, depuis le fort Pitt jusqu'à son confluent avec le Missi-Sipi (1).

Lacs. — On suppose que l'Amérique septentrionale contient plus de deux cents lacs d'une grande étendue, et quelques personnes prétendent en tirer une preuve de la nouveauté de cette partie du globe. Ne pourrait-on pas, à plus juste titre, attribuer une telle particularité à la fonte de cette grande quantité de neige qui tombe annuellement dans ce pays? Quoi qu'il en soit, plusieurs lacs de l'Amérique septentrionale sont si considérables, que plusieurs auteurs ont cru pouvoir leur appliquer la dénomination de mers intérieures; nous leur conserverons le nom plus modeste de *lacs*; car, nous ne voyons pas qu'ils aient les qualités qui distinguent les mers. Nous allons en décrire les principaux, qui sont: le *lac de l'Esclave*, le *lac des Montagnes*, le *lac Ouinepek*, le *lac Supérieur*, le *lac Huron*, le *lac Michigan*, le *lac Erié*, le *lac Ontario* et le *lac Champlain*, et quelques autres moins considérables.

*Lac de l'Esclave.* — M. Peter-Pond, agent d'une compagnie de commerce anglaise, découvrit le lac de l'Esclave ou des Esclaves, vers l'an 1780. Cependant on peut lui contester cette découverte, car il paraît que ce lac est le même que celui d'*Athapuscow*, ou d'*Athabasca*, que M. Hearne reconnut le 24 décembre 1771. La géographie de ce lac est fort imparfaite. Les naturels du pays dirent à M. Hearne qu'il avait 120 lieues de longueur de l'est à l'ouest, sur 20 lieues de largeur. Le célèbre géographe Anglais, Arrow-

(1) *Morse. American geography, Second édition*, p. 43, etc.

Digitized by Google

smith le réduit considérablement; car il ne lui donne que 53 ou 54 lieues de longueur sur 26 ou 27 lieues de largeur. Le centre en est placé par environ 117 deg. de longitude ouest, et par 61 deg. 30 min. de latitude. M. Mackensie trouva ce lac couvert de glace dans le milieu du mois de juin.

Le lac de l'Esclave est semé d'îles couvertes de grands arbres semblables à des mâts. M. Mackensie a donné des noms à quatre de ces îles; ce sont, l'*île à la Cache*, l'*île de Rennes*, ou l'*île Carrebœuf*, du nom de quelques montagnes voisines, l'*île Grande* et l'*île de l'Elan*. Le nom de deux de ces îles annonce que les Elans et les Rennes fréquentent les environs. Effectivement le voyageur que nous venons de citer dit qu'ils y sont très-nombreux. Selon le rapport que lui firent quelques Indiens, il se trouve à peu distance des plaines immenses, ou paissent de grands troupeaux de buffles. Les castors sont très-nombreux aussi dans ces cantons.

Le lac de l'Esclave nourrit des brochets, des truites, des perches, des barbeaux, des carpes et du petit poisson blanc (*ticamang*). Le rivage septentrional est hérissé de rocs confus, et coupé de collines sauvages; mais celui du sud est plane et offre un bel aspect. M. Mackensie y a fait une remarque fort extraordinaire, c'est que, lorsqu'ils ont été dégarnis par le feu, les endroits couverts de pins et de bouleaux ne produisent plus que des peupliers, quoiqu'auparavant il n'y en eût pas un seul.

Les Anglais ont un fort ou un fortin sur la rive méridionale du lac de l'Esclave, près de l'embouchure de la rivière du même nom, qui, au-delà du point où elle se réunit au bras septentrional du lac des Montagnes, est nommée *Oungigak*, ou *rivière de la Paix*. Le cours paraît en être fort long; car elle passe à travers une brèche formée dans les montagnes de Pierres. De l'extrémité occidentale du lac de l'Esclave sort la *rivière* ou le *fleuve de Mackensie*, qui est très-considérable aussi, et dont nous parlerons bientôt.

*Lac des Montagnes.* — Ce lac des Montagnes a presqu'autant de longueur que celui de l'Esclave, au sud-est duquel il se trouve. La largeur en est très-variée, quoi qu'il soit bien plus large qu'il n'est long. Il a beaucoup de bras. Une chose très-remarquable, c'est que dans les mois de mai et d'août,



Digitized by Google

tems où la rivière de la Paix est haute, les divers bras par lesquels il verse ses eaux dans cette rivière changent de cours, et refluent vers lui. Le fort *Chépéouan* est bâti sur la rive méridionale de ce lac, dans lequel, du même côté, se jette la rivière de l'Elan.

*Lac Ouinepek.* — Ce lac a environ 65 lieues de largeur du nord au sud ; mais on croit que la largeur n'en a jamais été bien déterminée. On sait seulement que la partie la plus large est de 32 lieues à-peu-près. Il reçoit les eaux de plusieurs grandes rivières, et abonde en poisson, tels que truites, esturgeons, etc., etc. Il est semé d'îles ; mais il n'y en a aucune de considérable. Il ne reçoit de grande rivière que la *Saskatchiouyane.*

Les bords de ce lac offrent, dans la partie du sud-ouest, un sol fertile. Il y a au nord-est quelques montagnes, et à l'est des plaines stériles. Néanmoins l'érable à sucre croît en abondance dans les environs, et l'on y recueille aussi, dit Carver, une prodigieuse quantité de riz, ce qui prouve que ce grain peut croître aussi heureusement dans les climats septentrionaux que dans les pays les plus chauds.

Les nations voisines prennent, au bord des rivières qui tombent dans le lac Ouinepek, une grande quantité d'animaux, dont la dépouille forme des fourrures précieuses. Ce lac communique avec la baie d'Hudson au moyen de la *rivière du Peuplier* et de la *rivière de Severn.*

A l'ouest du lac Ouinepek se trouvent deux lacs, dont l'un est nommé *lac du Cèdre*, et l'autre *lac Manitaubos.* Le premier a environ 50 lieues de longueur, du nord au sud, mais il est très-étroit ; la largeur n'en étant que d'une à quatre lieues (1). Les eaux en sont très-poissonneuses, et il nourrit sur-tout beaucoup d'esturgeons. La côte septentrionale de ce lac est basse, mais celle du sud s'élève à une grande hauteur, et est par-tout hérissée de rochers. Les bords sont couverts de bois remplis de bêtes fauves. — Le cèdre ne croît plus au-delà de ce lac. — Le *lac Manitaubos* a peut-être 60 lieues de longueur du

(1) La troisième carte du voyage de *Mackensie* donne une largeur bien plus considérable à ce lac ; mais le texte ne la fait que de 4 à 12 milles, t. I, p. 171.

Digitized by Google

nord au sud. La largeur en est inégale aussi. Il paraît qu'il peut y avoir 12 ou 13 lieues de l'une à l'autre rive dans l'espace le plus large.

Le lac Ouinepek communique au lac Supérieur au moyen de la *rivière de Ouinepek*, du *lac des Bois*, de la rivière *Blanche*, qui forme le *lac du Bonnet*, de la *rivière de la Pluie*, qui forme les *lacs de la Pluie*, de la *Crosse* et du *Bois-Blanc*. Nous n'en décrirons que le suivant.

*Lac de la Pluie.*—Le nom de ce lac lui a été donné par les François. Il provient ou de ce que ceux qui le traversèrent les premiers éprouvèrent des pluies considérables, ou d'un brouillard semblable à de la pluie qu'occasionne une cascade qui tombe dans une rivière au sud-ouest du lac.

Le lac de la Pluie paraît divisé en deux parties inégales par un isthme qui le traverse vers le milieu. Ces deux parties comprises, la longueur en est d'environ 23 lieues, sur un peu plus de six lieues dans sa plus grande largeur. En général il est très-profond. Dans la partie de l'ouest l'eau est extrêmement claire et très-bonne, et l'on y pêche d'excellent poisson. Quelques parties du terrain qui borde ce lac passent pour être fertiles.

A l'est du lac de la Pluie il y en a un grand nombre d'autres petits, qui forment une file jusqu'au lac Supérieur. Peut-être y en a-t-il aussi une autre file qui s'étend l'espace d'environ trente lieues au sud-ouest.

La rivière qui a reçu son nom de ce lac est une des plus belles du nord-est de l'Amérique septentrionale. On croit que le cours en est de 25 lieues. Le terrain qui la borde, sur-tout du côté du nord, est très-profond. On y voit de magnifiques forêts de chênes, avec des bosquets de pins, de cèdres et d'érable. La rive méridionale, qui est moins élevée, offre une grande quantité de bouleaux blancs, d'aulnes, de cèdres, d'érables, de sapins et beaucoup d'arbustes et de taillis. Cette rivière abonde en poisson.

*Lac Supérieur.* — Ce lac, d'abord nommé le lac d'en haut, à cause de sa situation en remontant vers le nord, est le plus considérable de tous ceux de l'Amérique septentrionale; et l'on est fondé à croire que c'est le plus vaste amas d'eau douce qui soit dans l'univers. La circonférence en est de près de 500 lieues, sans y comprendre le circuit des baies. Il est



Digitized by Google

en grande partie, et particulièrement du côté du nord et de celui de l'est, bordé par des rochers élevés et un pays fort inégal. L'eau paraît reposer en général sur un fond de rocher; elle est très-limpide et extrêmement fraîche, même au milieu de l'été.

Il y a dans le lac Supérieur un grand nombre d'îles, dont les principales sont *l'île Royale* ou *Manitoualin*, *l'île Maurepas*, *l'île Pont-Chartrin*, *l'île Phelippeaux*, et *l'île Ronde*. La première a plus de trente lieues de longueur sur douze lieues de largeur. L'île Maurepas est moins considérable du tiers. Les Indiens sont persuadés que celle-ci et l'île royale servent d'habitation au grand esprit. Les autres îles sont moins grandes que ces deux-là. A l'extrémité du cap qui borde ce qu'on nomme la baie de l'ouest, il y a un groupe de 12 petites îles, qui est appelé les *douze apôtres*. Dans la partie méridionale du lac se trouve un cap d'environ vingt lieues de longueur, qu'on nomme pointe *Chegomegan*.

Près de quarante rivières, dont quelques-unes sont considérables, se jettent dans le lac Supérieur. Il y en a une qui, avant d'y entrer, fait un saut de 600 pieds de hauteur, elle tombe d'une montagne, et sa chute est presque perpendiculaire. Il ne paraît pas que la dixième partie des eaux que reçoit le lac dont nous donnons ici la description, sorte par le détroit qui lui sert de débouché; et l'on ignore comment est enlevé l'excédent. Ce détroit, qui a le nom de *Sainte-Marie*, communique vers le lac Huron.

Le lac Supérieur est abondamment pourvu de poissons. On y pêche, presque en toute saison et en grande quantité, des esturgeons et des truites. Celles-ci pèsent ordinairement douze livres; mais on en a pris du poids de plus de cinquante livres.

Ce lac est sujet aux mêmes tempêtes que la mer Atlantique; les lames si élèvent aussi haut, et sont également dangereuses pour les navires.

Le pays qui est au nord et au nord-est du lac Supérieur est très-montagneux et fort stérile. La longueur et la rigueur de l'hiver qui y règne, et le peu de force du soleil pendant l'été, y rendent la végétation très-lente, et l'on n'y trouve que peu de fruits.

*Lac Huron.*—Le lac Huron est le plus grand après le lac

Digitized by Google

Supérieur ; car il a environ 320 lieues de circonférence. La forme en est triangulaire. Au nord est une île remarquable, de plus de trente lieues de longueur, sur environ deux et demie de largeur. Les Indiens la nomment *Malataulin*, ce qui signifie *île des esprits*, et ils la regardent comme aussi sacrée que les deux grandes îles du lac Supérieur.

Les poissons du lac Huron sont en général les mêmes que ceux de ce dernier lac.

Une partie des terres qui l'environnent sont très-fertiles, l'isthme qui le sépare du lac Michigan est une vaste plaine de plus de trente lieues de longueur, sur une largeur de trois à cinq lieues. A l'angle nord-est il communique, par le détroit de *Michillimakinak*, avec le lac que nous venons de nommer.

*Lac Michigan.* — La plus grande longueur du lac Michigan est d'environ 90 lieues, sur 13 de largeur. La circonférence en est de près de 200 lieues. Il contient une file remarquable de petites îles, qui couvrent l'espace d'environ dix lieues au sud-ouest, et qu'on appelle les *îles des Castors*. La situation et l'aspect en sont fort agréables ; mais le sol en est nu.

Les eaux du lac Michigan, comme celles de tous les autres lacs, sont d'une extrême limpidité et d'une profondeur suffisante pour d'assez grands bâtimens. Le pays adjacent, soit à l'est soit à l'ouest de ce lac, n'a rien de remarquable, si ce n'est la fertilité des bords des petites rivières ou des ruisseaux qui s'y jettent. Ceux du lac même produisent une grande quantité de cerises de sable, dont la saveur est exquise. Ces fruits viennent sur des buissons qui n'ont pas plus de quatre pieds de hauteur, et dont les branches en sont chargées au point de se replier et de se reposer sur le sable. Il paraît que c'est-là qu'elles mûrissent, et que c'est ce qui leur a fait donner, par les Français, le nom qu'elles portent.

*Lac Érié.* — Ce lac est de forme elliptique. La longueur en est de plus de 90 lieues, et il en a de plus de 30 dans les parties où il est le plus large. Nulle part il n'a plus de vingt brasses de profondeur. Lorsque le tems est calme, les navires peuvent y trouver par-tout un bon ancrage ;



Digitized by Google

mais lorsqu'il est mauvais, on doit éviter de mouiller au milieu du lac.

Toutes les fois que les eaux du lac Érié sont agitées par les vents, elles deviennent troubles, à cause de la quantité de sable jaunâtre (1) qui s'élève du fond. Dans le calme elles sont limpides et d'une couleur verdâtre. La côte septentrionale est couverte de rochers. Il en est de même des côtes, des îles qui forment une espèce d'archipel vers l'extrémité occidentale du lac; mais tout le long de la côte méridionale on ne voit que du sable.

Les terres qui bordent le lac Érié sont d'une hauteur très-inégale. En quelques endroits ce sont des montagnes escarpées qui s'élèvent à partir du bord de l'eau. En d'autres endroits la terre est si basse et si plane, que lorsque les eaux montent au-dessus de leur niveau ordinaire, ce qui arrive chaque fois qu'un vent impétueux les pousse vers le bord, elles inondent une assez grande étendue de pays. C'est à cette grande inégalité des terres qui environnent le lac Érié qu'on attribue les fréquentes tempêtes dont il est le théâtre. D'ailleurs, ce lac a peu de ports qui soient commodes.

Les îles situées à l'extrémité occidentale du lac Érié sont très-rapprochées les unes des autres. Les plus grandes ont quatre lieues et demie de circonférence; et les plus petites n'ont pas quatorze verges; mais elles sont toutes couvertes d'arbres de plusieurs espèces. Sur les plus grandes, les espèces sont plus variées; mais on y trouve particulièrement de très-beaux chênes noirs et des cèdres rouges, qui croissent à une grande hauteur. Les îles sont toutes au niveau de la superficie du lac. Elles n'offrent pas une seule colline; elles semblent avoir été couvertes par des inondations; et il y en a plusieurs qui contiennent de vastes marais. La beauté du bois qu'elles produisent annonce un sol extraordinairement fertile. Elles sont peuplées par un grand nombre d'écureuils et de lapins. Quelques ours y

(1) *Carver* (Voyage dans l'Amérique septentrionale, p. 117) dit que les pierres et les cailloux des bords du lac Érié sont, pour la plupart, plus ou moins teints d'une couleur de cuivre, mais qu'ils sont d'une nature sulfureuse.

Digitized by Google

vont passer une partie de l'hiver, lorsque le lac est gelé, mais ils n'y font pas un long séjour. Toutes ces îles sont si infestées de serpens, et sur-tout de serpens à sonnette, qu'il y est très-dangereux d'y débarquer en été.

Le lac Érié reçoit les eaux du lac Michigan, du lac Huron et du lac Supérieur, au moyen de ce qu'on nomme la *rivière de Détroit*, qui s'y jette à l'angle nord-ouest. Un cap remarquable et fort étroit, qu'on appelle le *cap Abineau*, se projette fort avant vers le sud-est. Enfin ce lac communique avec le lac Ontario par la *rivière de Niagara*, que nous avons décrite.

*Lac Ontario.* — C'est le plus oriental des quatre lacs, à travers lesquels passe la ligne de démarcation qui sépare du haut Canada les Etats-Unis. La forme en est ovale. Il a au moins 60 lieues de l'est à l'ouest, et 22 lieues dans sa plus grande largeur. Ce lac est moins sujet aux coups de vent, aux tempêtes, que les autres lacs du Canada; et lorsque l'on considère l'étendue dont il est, on est étonné de la tranquillité de ses eaux, qui bien qu'elles aient une teinte noirâtre, sont très-limpides. La profondeur en est considérable. Dans quelques endroits même la sonde n'en trouve pas le fond.

C'est une opinion commune, non-seulement parmi les Indiens, mais encore parmi un grand nombre de blancs qui habitent aux environs, que les eaux du lac Ontario s'élèvent et s'abaissent alternativement, après une révolution de sept années. Ce phénomène, qui est en opposition avec les observations faites sur de pareilles masses d'eau en d'autres parties du globe, est loin d'être prouvé.

Le lac Ontario reçoit vers le sud-est les eaux de la rivière d'*Osouego*, et au nord-ouest il se dégorge dans le *fleuve St.-Laurent*, appelé aussi rivière de *Cataraquoui*. Non loin de là était le fort de Frontenac, qui fut pris en 1758 sur les Français par les troupes anglaises. A l'embouchûre de l'Osouego il y en a un que les premiers avaient pris en 1758. Les sauvages en massacrèrent la garnison de sang froid.

On pêche dans le lac Ontario plusieurs espèces de poissons, parmi lesquels il y en a de délicieux. On vante sur-tout la pêche dite pêche d'Osouego, et une sorte de lamproie, appelée tête de chat, qui, en général, est fort grosse.

Digitized by Google

*Lac Champlain.* — Ce lac est situé à l'est du lac Ontario. On lui donne près de 40 lieues de longueur; la largeur en est très-variée. Pendant les 10 premières lieues, c'est-à-dire, de la rivière à Couronne-Pointe, nulle part elle n'est de plus de deux tiers de lieue. Elle est d'une lieue et demie ou de deux lieues au-delà de cette pointe, puis elle se resserre; et, enfin, après un espace de près de deux lieues, elle s'accroît encore. Cette partie, appelée le *large lac*, commence à la distance d'environ huit lieues de Couronne-Pointe; et dans sa plus grande largeur elle a près de six lieues de l'un à l'autre bord. Elle est semée d'un grand nombre d'îles, dont la plus considérable, précédemment nommée l'*Isle-Grande*, et maintenant *Sud-Hero*, a près de cinq lieues de longueur, et en quelques endroits un peu plus d'une lieue de largeur. Le sol en est fertile, et l'on prétend qu'elle renferme près de 500 habitans. Le large lac a au moins 15 lieues de longueur, puis se rétrécissant par degré, il se transforme en une grande rivière qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent, et à laquelle on donne le nom, ou de *Chambley*, ou de *Richelieu*, ou de *Sorelle*.

Excepté dans les parties étroites, qui sont à l'une et à l'autre extrémité, le lac Champlain est en général très-profond, la sonde y rapportant de 60 à 70 brasses. L'eau en est plus ou moins claire à proportion de la profondeur; et dans l'espace le plus large elle est extrêmement transparente. Du côté occidental, jusqu'à la baie de Cumberland, le lac est en grande partie borné par des montagnes escarpées, dont la chaîne, depuis cette même baie, se dirige au nord-ouest, et le rivage est au-delà marécageux et bas. Le rivage de l'est est moins élevé, excepté en quelques endroits particuliers. L'une et l'autre rive sont couvertes de rochers, qui, du côté de l'ouest, s'avancent fortement, mais qui du côté de l'est, où la terre est basse, paraissent à peine au-dessus de la surface du lac. Les îles sont aussi, pour la plupart, environnées de rochers, qui, en quelques endroits, forment sous l'eau un talus qui en rend l'approche dangereuse. Quelques parties du rivage oriental sont bordées de même, sur un espace assez considérable.

Le lac Champlain reçoit plusieurs courans d'eau. L'embouchure de tous ceux qui viennent de l'ouest est obstruée

Digitized by Google

par des rochers qui les empêchent d'être navigables. Du côté de l'est, il n'y en a que quelques-uns sur lesquels, à peu de distance encore, puissent naviguer de petites barques.

L'aspect de toutes les parties du lac Champlain, mais surtout de ce qui se trouve au-delà de Couronne-Pointe, est aussi pittoresque qu'imposant. Depuis cette même pointe les rivages sont admirablement ornés de forêts et de rochers, qui semblent suspendus au-dessus de l'eau ; et les montagnes situées du côté de l'ouest forment un magnifique amphithéâtre.

Le lac Champlain est ainsi nommé parce qu'il fut découvert (en 1609) par Champlain, qui fut ensuite gouverneur général de la Nouvelle-France.

Climat. — Le climat de l'Amérique septentrionale est aussi varié que doit l'être celui d'un pays qui s'étend du cercle polaire arctique jusqu'aux environs de l'équateur. En général le froid de l'hiver et la chaleur de l'été y sont plus excessifs que sous les parallèles correspondans de l'ancien continent. Par exemple : dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Angleterre, par une latitude moyenne de 42 à 48 deg. des observations faites à *Salem*, et comparées à vingt autres années d'observations, recueillies à Manheim, constatent que le climat de Salem est à-la-fois plus froid en hiver et plus chaud en été que celui d'un nombre de villes données en Europe, ainsi qu'on le voit dans le tableau suivant :

| | *latitude.* | *max. de froid.* | *max. de ch.* | *ech. de variat.* |
|---|---|---|---|---|
| Rome. . . | 41 d. 53 m. | 0 | 24 | 24° |
| Marseille. | 43 d. 17 m. | 4 | 25 | 29° |
| Padoue. . | 45 d. 22 m. | 10 | 29 | 39° |
| Salem. . . | 42 d. 35 m. | 19 ½ | 31 ½ | 51° |

En général, dans le district de Main et dans les Etats de Vermont, de New-Hampsire, et même de Massachusset, qui font partie des Etats-Unis d'Amérique, et sont situés entre les 42 et 45 deg., c'est-à-dire, correspondant au midi de la France et au nord de l'Espagne, la terre demeure chaque hiver assez couverte de neige pendant trois à quatre mois, pour rendre habituel et général l'usage des traîneaux. Le thermomètre, qui varie alors depuis la glace jusqu'à 8 et 10 deg. au-dessous, descend quelquefois à 12, à 14 et

Digitized by Google

à 18 deg. sous zéro. On l'a vu à 18 deg. ½ à Portsmouth, sur la côte au nord de Salem, et à 26 deg. sous zéro à Rutland, au pied des *montagnes Vertes* (*Green mountains*).

Un peu plus avant dans le nord, c'est-à-dire, en Canada, par les 46 et 47 deg. de latitude, ce qui correspond au milieu de la France, la neige s'établit dès le mois de novembre, et dure jusque vers la fin d'avril. Elle varie de quatre à six pieds de hauteur, et le ciel est pur et l'air très-sec. Elle est telle, sur-tout vers Québec, où le thermomètre descend ordinairement à 20 deg., et s'abaisse même jusqu'à 24 deg. sous glace. On y a même vu, en 1790, geler le mercure, ce qui suppose 38 à 40 deg. Un tel cas n'arrive en Europe que sous les paralelles de Stockolm et de Saint-Pétersbourg, par les 60 deg. de latitude.

Dans les mêmes états de Vermont, de New-Hampshire, etc., les chaleurs, à dater du solstice d'été, sont d'une intensité excessive. Pendant 40 ou 50 jours on voit souvent le mercure monter à 21 et à 22 degrés, quelquefois même à 24, et enfin à 26 deg. Il se passe peu d'années à Salem sans qu'il monte à 30 et à 31 degrés, ce qui est la température du golfe Persique et des côtes d'Arabie. A Rutland on a vu le mercure à 27 deg. Mais ce qui surprendra davantage, c'est qu'à Québec, et jusques sur la baie d'Hudson, aux forts d'York et de Galles, par les 59 degrés de latitude nord, on éprouve, pendant 20 ou 30 jours, des chaleurs de 28 à 31 d., d'autant plus accablantes que les corps n'y sont point accoutumés, et qu'elles sont accompagnées d'un calme plat, ou d'une brise chaude et humide qui suffoque. Ainsi, comme en hiver, le froid en ces contrées descend jusqu'à 30 et 32 deg. sous glace, et même jusqu'à 37 deg., au fort de Galles, il en résulte une échelle de variation de 60 à 66 deg. de Réaumur, du froid au chaud.

Les variations excessives du climat ne se bornent pas aux saisons, elles ont encore lieu d'un jour à l'autre, ou, pour mieux dire, très-fréquemment dans l'espace d'un seul jour. On les remarque sur-tout dans le sud de l'état de New-York, dans la totalité de la Pensylvanie et du Maryland, et dans le pays plat plutôt que sur les montagnes, par la raison, sans doute, que ces états placés entre deux atmosphères opposées, celle du pôle et celle du tropique, sont le théâtre où se passe

Digitized by Google

la lutte perpétuelle des grandes masses d'air froid et d'air chaud.

M. de Bougainville écrivait, le 11 décembre 1756, à Quebec : « Depuis trois jours le thermomètre a monté à 19 » degrés sous glace à zéro de glace. Aujourd'hui il pleut et » dégèle par *vent de sud, et le tems est aussi vain qu'au* » *printems.*

» 14 décembre après midi : Le vent vient de tourner au » nord-ouest ; la gelée reprend ferme : déjà 30 deg. et demi » sous glace : le lendemain 15, le mercure est à 21 deg. ; le » vent a passé du nord-ouest au sud-ouest, *ciel clair fin.*

» Le 18 janvier, par vent de nord-ouest, 27 deg. sous » glace ; tems clair prodigieusement froid : les voyageurs » arrivent avec le nez et les doigts des mains et des pieds » gelés : le froid est toujours moindre à la basse ville qu'à » la citadelle : l'élévation de celle-ci l'expose au vent de » nord-ouest, dont la ville est garantie ».

Des observateurs exacts et judicieux citent des faits absolument semblables pour la baie d'Hudson. Pendant les 20 à 30 jours que durent les chaleurs d'été, les nuits se tiennent souvent assez chaudes ; mais pendant l'hiver il arrive par les vents de sud de ces transitions d'un froid de 18 et 20 deg. à zéro de glace, qui occasionnent cette sensation d'un *tems vain*, dont parle M. Bougainville, sensation bisarre pour ceux des Européens qui, à ce terme de zéro, se plaignent du froid, mais qui est la même chose que lorsqu'ils passent de zéro à 15 degrés du point de congélation.

On remarque une harmonie constante entre ces variations et certains rumbs de vent qui leur sont toujours associés. Depuis la Floride jusqu'au Canada et à la baie d'Hudson, les transitions du froid au chaud se font par le changement et le passage des vents de nord-est et de nord-ouest aux rumbs de sud-est et de sud ; et par inverse, les transitions du chaud au froid se font par le changement des vents de sud et de sud-est en vents de nord et de nord-ouest.

M. Jefferson dit, dans ses *notes sur la Virginie* : « C'est une » chose remarquable, qu'en allant de l'est à l'ouest, sous le » même parallèle, notre climat devient plus froid à mesure » qu'on avance vers l'ouest, comme si l'on se rapprochait du » nord. Cette observation a lieu pour celui qui vient des

Digitized by Google

» parties du continent situées à l'est des Alleguenys, jusqu'à » ce qu'il ait atteint le sommet de ces montagnes, qui sont » les terres les plus hautes entre l'Océan et le Missi-Sipi. » Delà, en se tenant toujours sous la même latitude, et en » allant à l'ouest jusqu'à ce fleuve, la progression se renverse; » et si l'on en croit les voyageurs, le climat devient plus » chaud qu'il ne l'est sur les côtes aux mêmes latitudes. Leur » témoignage sur ce point est confirmé par les espèces d'a- » nimaux et de végétaux qui subsistent et se multiplient » naturellement dans ce pays, et qui ne réussissent point sur » les côtes. Ainsi l'on trouve les catalpas sur le Missi-Sipi, » jusqu'au 37^me^. dég. de latitude, et les roseaux jusqu'au » 38^me^. deg. On voit les perroquets, même dans l'hiver, » sur le Scioto, au 39e. deg. Dans l'été de 1779, lorsque le » thermomètre de Fahrenheit était à 90 deg. (25 deg. ½ de » Réaumur) à Monticello, et à 96 deg. (28 deg. ½. de Réau- » mur) à Williamsbourg, il était à 110 deg. (34 deg. ½. de » Réaumur) à Kaskaskia. »

Cette sorte d'excès relatif de température cesse entre les 43 et 45 deg. de latitude nord, vers les grands lacs situés au-dessus du fleuve Saint-Laurent. A peine a-t-on passé la rive méridionale du lac Erié qu'on sent le climat se refroidir de minute en minute, dans une proportion étonnante. Au fort Détroit il ressemble encore à celui de Niagara, son parallèle; mais dès le lac Saint-Clair, les colons trouvent les froids beaucoup plus rigoureux et plus longs qu'à Détroit. Ce petit lac reste gelé tous les ans depuis novembre jusqu'en février. Des observations faites en 1797 au fort de Millimakinak, 2 deg. ½ plus au nord, constatent que du 4 août au 4 septembre, le thermomètre, en diverses stations depuis le lac Saint-Clair, ne marqua jamais plus de 16 deg. ½ (de Reaumur) à midi, et qu'au soir et au matin il descendit souvent jusqu'à 5 deg. ½ sur glace.

Il résulte des observations de MM. Shaw et Mackensie, qu'à partir du lac Supérieur, en allant à l'ouest, jusqu'aux *montagnes de Pierres* ou *Chipeouanes*, et en remontant au nord jusqu'au 72^e^. deg., le pays offre un climat d'une rudesse et d'une âpreté de froid qui ne peut se comparer qu'à la Sibérie; que le sol généralement est plane et dénué d'arbres, on n'en a qu'un petit nombre et que de rabougris; qu'il est

Digitized by Google

parsemé de lacs, de marais et d'une prodigieuse quantité de courans d'eau; que sans cesse il est battu par des vents furieux et glacés venans des parties nord et sur-tout nord-ouest; que dès le 46e. deg. de latitude *la terre est gelée pendant toute l'année;* que dans plusieurs fortins de la traite des pelleteries, entre les 50 et 56e. deg., on n'a pu, par l'effet de cette cause, établir des puits, cependant très-nécessaires; que M. Shaw lui-même, qui a fait un séjour de treize ans dans cette contrée, en avait creusé un au poste Saint-Augustin, à environ 16 lieues des montagnes; et que quoiqu'il l'eût entrepris en juillet, il avait, dès le troisième pied, trouvé la terre gelé; et que celle-ci devenant toujours plus ferme, il avait été contraint d'abandonner le travail à une profondeur de vingt pieds.

On a eu jusqu'ici peu d'occasions de recueillir des renseignemens exacts sur le climat des parties occidentales de l'Amérique septentrionale. A la latitude de 59 degrés la terre présente un aspect stérile, et l'hiver y attriste la nature même en juin. L'obscurité est augmentée par de fréquens brouillards, et les glaces semblent éternelles. Le climat de la Californie paraît en général agréable et doux, quoique les chaleurs de l'été s'y fassent sentir avec quelque violence, et qu'il soit aussi sujet aux brouillards.

Il fait extrêmement chaud dans les districts maritimes du Mexique. Les montagnes de l'intérieur offrent l'opposé; et l'on y trouve de la glace même à la canicule. Dans les autres provinces du milieu des terres le climat est doux et favorable à la santé. Quelquefois il y tombe un peu de neige en hiver; mais le feu n'y est point nécessaire, et les animaux y couchent à l'air dans toutes les saisons.

Vents. — Les vents les plus fréquens dans l'Amérique septentrionale, du moins dans les parties qui sont les mieux connues, viennent de l'ouest; et le froid le plus violent s'y fait sentir avec ceux du nord-ouest. Ceux du nord-est, qui traversent une quantité de terres considérable, sont froids et secs, tandis que les vents de sud-ouest, qui ont couru sur une assez grande surface d'eau, sont humides et chauds.

Baies, golfes et détroits. — L'Amérique septentrionale renfermerait les deux plus grandes baies qu'il y ait dans l'univers, si toutefois on pouvait considérer comme une

Digitized by Google

baie cette étendue de mer que les cartes géographiques désignent sous le nom de *baie de Baffin*. Il paraît que les côtes du Groënland, qui bordent cette masse d'eau du côté de l'ouest, n'ont pas été visitées au-delà du *Horn-Sound* ou même du *cap Shagen*. Une partie de cette mer est appelée *passe* ou *détroit de Davis*. Elle communique avec la baie d'Hudson par le *détroit de Balhus*, le *détroit de Cumberland*, le *détroit de Forbisher* et le *détroit d'Hudson*, que forment, avec les côtes du continent, plusieurs îles, dont la plus septentrionale est appelée *île de James*. Les cartes ne donnent pas les noms de celles qui la suivent; et il importe assez peu de connaître la dénomination de ces terres stériles et perpétuellement glacées. Il en existe plusieurs autres, tant aux environs des détroits d'Hudson et de Forbisher qu'à l'entrée de la baie d'Hudson. Les principales de celles-ci sont *l'île North-Main*, *l'île Southampton* et *l'île Mansfield*.

La *baie d'Hudson*, proprement dite, s'étend de la pointe méridionale de l'île de Southampton, située presque au 63°. deg. latitude nord, jusqu'au *cap Henrietta*, qui gît à l'extrémité de la côte occidentale de la nouvelle Galles méridionale, au 56°. deg. même latitude, où l'on peut placer le commencement de la *baie de James*, qui toutefois n'est que la prolongation de la première. Elle a 180 lieues du nord au sud, et 200 de l'est à l'ouest. La baie de James se termine au 51°. deg. de latitude nord. Elle a 100 lieues de longueur sur 60 au moins de largeur. En réunissant cette portion de mer à la baie d'Hudson, ainsi que celle qu'on nomme *mer de Christian* ou de *sir Thomas Roe's Welcome* (1), qui aboutit à l'extrémité de la côte méridionale de cette contrée, comme sous le nom de *terres du Prince-de-Galles*, on trouve une longueur de 400 lieues en ligne directe; et comme la largeur, avons nous dit, en est de 200 lieues, nous pensons qu'il conviendrait d'appeler mer Intérieure une masse d'eau qui couvre une pareille surface.

(1) *Forster* (*Voyages et découvertes au Nord*) observe que s'il y a un passage au nord, c'est dans cette sorte de golfe qu'il faut le chercher, parce que la marée y est plus élevée, et qu'il s'y trouve beaucoup plus de baleines qu'en aucune autre partie de la baie d'Hudson.

La

Digitized by Google

La baie d'Hudson, en y comprenant ses divisions, est bornée au nord et au nord-ouest par les *terres du Prince-de-Galles*. Elle l'est du côté de l'est par cette partie du *Labrador*, appelée *Grande-Terre de l'Est*. Au sud-est et au sud-ouest elle a le *Canada*, et à l'ouest *la Nouvelle-Galles méridionale* et le *Nouveau-Danemark*. Elle forme, du côté de l'ouest, quatre grands enfoncemens, dont le premier est ce qu'on nomme *baie de Repulse*, qui reçut ce nom de deux navigateurs qui, cherchant un passage au nord, n'y trouvèrent aucune issue. Le second enfoncement est la *rivière de Wager*, et le troisième l'*entrée de Chesterfield* ou de *Bowden*, qui aboutit à un lac appelé lac des Boulangers, et le *port Nelson*. Elle reçoit plusieurs rivières, dont les plus considérables sont, du côté de l'est, la *rivière de l'Est* et la *rivière des Mistassins* ou des *Mistissinnys*, qui sort d'un lac du même nom ; du côté du sud, les *rivières d'Harricanau*, de l'*Ouest*, d'*Abbitibé*, laquelle sort aussi d'un lac qui a le même nom, les rivières de *la Souris* et d'*Albany ;* du côté de l'ouest, la *rivière de Severn*, qui est très-considérable, et communique avec le lac Ouinepek, la *rivière du port Nelson*, qui y communique aussi, et la *rivière de Churchill* ou de *Missi-Nipi*.

Rien n'est plus affreux que les environs de la baie d'Hudson. De quelque côté qu'on jette la vue, on n'aperçoit que des terres incapables de recevoir aucune sorte de culture, que des rocs escarpés qui s'élèvent jusqu'aux nues, qu'entrecoupent des ravins profonds et des vallées stériles, où le soleil ne pénètre point, et que rendent inabordables des glaces et des amas de neiges qui semblent ne fondre jamais. La mer n'est bien libre dans cette baie que depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre ; encore y rencontre-t-on alors assez souvent des glaçons qui jettent les navigateurs en un grand embarras. Dans le tems qu'on se croit loin de ces écueils flottans, un coup de vent, une marée ou un courant assez fort pour entraîner le navire et l'empêcher de gouverner, le pousse tout-à-coup au milieu d'une infinité de morceaux de glace, qui semblent couvrir toute la baie. Il n'y a d'autre manœuvre à faire que de jeter le grapin sur un des glaçons, et d'écarter les autres avec de gros bâtons ferrés. Si malheureusement il survient une tempête tandis



Digitized by Google

qu'un navire est dans cette fâcheuse position, il est difficile qu'il s'en tire.

A ce tableau que Charlevoix nous a fourni, nous ajouterons quelques particularités, que nous tirerons de la relation du voyage du *capitaine James*, voyage entrepris le 3 mai 1618, pour trouver un passage à la mer Pacifique par le nord.

James arriva le 4 juin de la même année à la vue des côtes du Groënland. Le lendemain son navire, qui était du port de 60 tonneaux, fut environné de glaces, souvent plus hautes que son grand mât de hune. La poupe se rompit, et ce fut avec beaucoup de peine que le capitaine parvint à remédier à ce malheur. Tandis qu'il y fesait travailler, deux hommes de son équipage furent écrasés de la manière la plus horrible. Le 20 au matin le navire et les glaces furent chassés par un vent d'est sur la côte, et pendant l'espace de deux lieues le vaisseau eut à lutter contre les brisans et contre des montagnes de glace, dont la base avait plus de 40 toises. Tout-à-coup, comme la marée se retirait, il fut poussé sur un roc aigu, qui le fit pencher. L'équipage en sortit, et se mit en prières sur une pièce de glace. Mais au moment où l'on en désespérait le plus, le navire commença à se remettre à flot. Après avoir redoublé d'efforts on parvint à l'écarter de ce dangereux voisinage, quoique toujours au péril le plus imminent. Il fallut ensuite se dégager des glaces, et au moyen des haches et de quelques autres instrumens, on en coupa une qui menaçait d'entraîner et de submerger le vaisseau. Le capitaine James descendit au rivage sans aucune peine, vu que du port à la côte la glace formait un pont très-solide. Il éleva un tas de pierre près de ce port, qu'il appela *port de la Providence*. Etant monté sur une hauteur il entendit un bruit effroyable, qui partait du lieu même où il avait laissé son embarcation. C'était une pièce de glace qui venait de se fendre en quatre, mais heureusement sans endommager le vaisseau. Le capitaine James rangea la côte jusqu'au 15 juillet. Comme le tems était fort clair, et que la vue s'étendait fort loin, il jeta les yeux du côté du nord-ouest, et ne vit qu'une vaste étendue de mer glacée. Il en conclut qu'il lui serait inutile, à l'époque de l'année où l'on se trouvait alors, de poursuivre sa recherche de ce côté; et le endemain il dirigea sa marche vers l'*île de Mansfield*. Il n'y

Digitized by Google

parvint qu'après avoir éprouvé plus d'une fois le terrible choc des glaces. L'équipage y fut réduit à une demi-ration de pain, et les maladies commencèrent à l'attaquer.

Au 18 septembre on jeta l'ancre à la hauteur de l'*isle du comte de Bristol*, et le capitaine descendit au rivage, où il ne trouva aucune trace d'habitation. Il fallut chercher un autre lieu pour y passer l'hiver, et il mit à la voile le premier octobre. Il eut à passer entre un grand nombre de bancs de sable, et le 4 il descendit sur l'*isle du comte de Danby*; mais on n'y trouva que quelques baies. Le 17 la neige tomba avec force, et fut suivie d'un si grand froid, qu'aucune provision ne pût y résister, même à côté du feu. Comme il y avait quelques malades, on leur construisit plusieurs chaumières sur le rivage, et le capitaine côtoya l'île avec quelques hommes, pour découvrir s'il n'y avait pas d'habitans. Plusieurs autres personnes étant ensuite allées pendant deux jours à la découverte, ne rencontrèrent aucune créature humaine. Le seul fruit de leur recherche fut un daim bien petit et bien maigre. Vers le commencement d'octobre (1) la neige tomba si épaisse qu'elle s'éleva jusqu'au toît des chaumières. Il fallut ouvrir un passage, qu'on entretint en jetant, avec des pelles, la neige qui le comblait chaque jour. Bientôt le froid devint excessif. Le soleil et la lune paraissaient avoir deux fois plus de longueur que de largeur; c'était l'effet de la quantité de vapeurs dont l'atmosphère était chargée. L'île était entièrement couverte de forêts; mais il n'y avait qu'un petit nombre de rennes et de renards. Le 31 janvier le ciel était si clair, que le capitaine James pût voir deux fois plus d'étoiles qu'il n'en avait vu auparavant. La mer gelait chaque nuit de deux ou trois pouces. La glace se rompait à mi-flux; mais les glaçons, froissés les uns contre les autres, prenaient immédiatement une forte adhésion. Au mois de février l'équi-

(1) Il pleut rarement après la mi-septembre dans la baie d'Hudson; mais chaque jour la neige y tombe en abondance. Cette neige s'amoncèle sur les bas-fonds et sur les bancs de sable, qui sont en grand nombre dans la baie. Elle se coagule et s'unit de proche en proche aux masses voisines. Si celles-ci rencontrent une île, une file de rochers, elles sont arrêtées; et dans cet état de fixité elles s'augmentent journellement. Enfin, ce n'est bientôt plus qu'une surface toute hérissée de glaçons.



Digitized by Google

page fut attaqué du scorbut. Cependant les malades étaient obligés de travailler rudement, sans avoir de souliers à leurs pieds, qui n'étaient enveloppés que de vieux linges. Le froid était insupportable en plein air; aucun vêtement ne pouvait en garantir, aucun exercice n'était capable d'entretenir la chaleur naturelle du corps; les paupières se gelaient; les yeux ne voyaient plus; à peine pouvait-on respirer. Il avait moins de vivacité dans les bois; cependant les mains et les pieds s'y couvraient d'engelures. Dans l'intérieur des chaumières on souffrait moins. La neige en garnissait les dehors jusqu'au deux tiers de leur hauteur. Néanmoins en dedans tout était gelé; les glaçons pendaient par-tout. Les couvertures de lit étaient roides et blanches de gelée, quoiqu'elles fussent peu éloignées du feu. L'eau dans laquelle on fesait dessaler la viande, gelait à la distance de 3 pieds d'un foyer bien ardent. Les haches ne pouvaient plus servir, tant elles avaient coupé de bois gelé; et le capitaine James fut forcé d'enfermer celle du charpentier, de peur qu'elle ne fût endommagée. Le bois qu'on brûlait produisait une fumée extrêmement épaisse lorsqu'il était vert; mais lorsqu'il était sec, il était plein de thérébentine, et formait tant de suie que tout en était couvert. Outre ceux qui étaient attaqués du scorbut, plusieurs hommes de l'équipage avaient, tous les matins, les jointures si roides par l'effet de leurs rhumatismes, qu'ils ne pouvaient se mouvoir qu'après une fomentation d'eau chaude, dans laquelle on avait fait infuser des feuilles de sapin. Le froid était plus vif au mois de mars qu'au milieu de l'hiver. Au mois d'avril la neige était plus abondante qu'elle ne l'avait encore été, mais les flocons étaient gros et prêts à fondre; au lieu qu'auparavant elle était fine et sèche comme de la poussière. Une île, dont le capitaine James était éloigné de 4 lieues, ne pouvait être aperçue du haut d'une montagne, lorsque le ciel était clair; mais au contraire, lorsque l'atmosphère était chargée de vapeur, cette île était visible, même de la plaine. Le dernier jour du mois d'avril il commença à pleuvoir, ce qui fut le signe de l'approche du printems. Le 2 mai il neigea de nouveau, et il fit extrêmement froid. Les malades se découragèrent, et leur maladie s'accrut à un tel point qu'ils s'évanouissaient lorsqu'on les sortait du lit. Les oies et les grues se remontrèrent en grand nombre; mais elles étaient extrêmement circonspectes. Le 8 la glace était si forte qu'elle

Digitized by Google

pouvait soutenir un homme. Le 24 elle se rompit dans la baie avec un grand bruit, et le même jour le soleil fut très-chaud; mais il gela pendant la nuit. Le 31 on vit pousser quelques vesces, qui furent soigneusement recueillies et préparées pour les malades. Durant tout ce mois les vents du nord régnèrent. Les quatre premiers jours de juin il y eut beaucoup de neige et de grêle. Il fit si froid que les étangs étaient couverts de glace, et que l'eau gelait dans les huttes. Après avoir dégagé et réparé le vaisseau on leva l'ancre, et l'on trouva le cable en bon état. Le 9, les feuilles de vesce qu'ils avaient mangées avaient tellement rétabli les malades, qu'ils purent se mouvoir dans la chambre, et même supporter l'air extérieur. Le 15 ils furent presqu'entièrement rétablis. Cependant la mer était toujours gelée et couverte de glaçons. Le 16 le tems fut chaud, et il y eut des éclairs et du tonnerre. La chaleur fut telle que les gens de l'équipage se baignèrent. Alors parurent d'incroyables essaims de moustiques qui les tourmentèrent cruellement. On vit une grande quantité de grenouilles et de fourmis; mais les ours, les renards et les volatiles se cachaient encore. Le 20 on plaça le vaisseau dans une eau plus profonde, quoiqu'il fût toujours environné de glaces. Le 2 juillet on mit à la voile. Après avoir, avec beaucoup de peine, navigué jusqu'au 22 août, au milieu d'un nombre infini de glaçons, le capitaine James atteignit le même jour le *Carey's Swans nest*, et enfin l'*isle Nottingham*. Considérant que la saison propre à faire des découvertes était alors écoulée, et que son navire était fort endommagé, il prit le parti de retourner le plus promptement possible en Angleterre. Il jugea qu'on ne trouverait point de passage, mais les raisons sur lesquelles il établit son opinion étaient trés-faibles.

La plupart des voyages maritimes au N. ont eu pour objet, comme celui dont nous venons de rendre compte, de découvrir de ce côté un passage aux Indes orientales; mais depuis environ trois siècles qu'on s'en occupe, on n'a pas pu le trouver. En 1745 et en 1776, le parlement Britannique passa un acte, par lequel il accordait une récompense de 20o,ooo l. sterlings au premier vaisseau appartenant à S. M. B. ou à ses sujets, qui effecturait un passage par mer entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique, en quelque direction ou parallèle que ce fût de l'hémisphère septentrional, au nord de 52 deg.



Digitized by Google

de latitude nord. Il fut aussi résolu que, si quelque vaisseau arrivait à un degré du pôle boréal, le propriétaire ou le commandant recevrait 5,000 livres sterling de récompense; mais nul ne l'a encore obtenue. Le troisième voyage du capitaine Cook fut entrepris pour effectuer le passage par le nord-ouest. Nous rendrons compte de ses inutiles efforts lorsque nous en serons à la description de cette partie de l'Amerique.

Le *golfe Saint-Laurent* sert d'embouchure au grand fleuve du même nom que nous avons décrit, il est formé par les côtes est et sud du *Labrador*, par les îles de *Terre-Neuve* et du *cap Breton*, par la presqu'île d'*Acadie* et la côte nord-est du *nouveau Brunswick*. Il a environ 170 lieues du nord-est au sud-est, et 90 de l'ouest à l'est. On y pénètre, du côté du nord, par le détroit de *Belle-Isle*, et du côté de l'est, par un vaste passage que laissent entr'elles l'*île de Terre-Neuve* et l'*île du cap Breton*, et en avant duquel il y a deux vastes bancs de sable.

Les baies de *Sunday*, de *Delaouare* et de *Chesapik*, quoiqu'importantes, ne sont pas assez considérables pour être comprises dans un aperçu général. Nous en réunirons la description à celle des Etats-Unis d'Amérique, et nous nous empressons d'arriver au vaste *golfe du Mexique*, le plus considérable qu'il y ait dans l'Univers.

Ce golfe est borné au nord par le *Mexique*, par la *Louisiane* et par la *Floride occidentale*. Il l'est à l'est par la *Floride orientale*, au sud par la presqu'île de *Youcatan*, et à l'ouest par les côtes orientales du *Mexique*.

Il a 300 lieues dans sa plus grande longueur, c'est-à-dire, depuis la partie la plus reculée de la côte septentrionale du Mexique jusqu'à l'embouchure de la rivière de Gouazacoalco, sur la côte méridionale de ce royaume. La peninsule d'Youcatan, qui s'avance vers le nord, le raccourcit considérablement. Un détroit de près de 40 lieues de largeur, qui sépare cette peninsule de l'île de Cuba, ouvre, du côté du sud, le golfe du Mexique. Le détroit de la Floride qui a pour bornes cette contrée et l'île que nous venons de nommer, forme l'entrée du côté de l'est, et a 50 lieues de longueur. A partir du milieu de ce détroit, il y a environ 320 lieues de distance jusqu'à la côte orientale du Mexique, ce qui fait la largeur du golfe.

Digitized by Google

Le golfe du Mexique offre un phénomène qui, dit M. de Volney, n'occupe pas, dans les études géographiques ordinaires, la place qu'il mérite d'y tenir ; il s'agit de ce courant très-bien connu des Anglais et des Américains sous le nom de *Gulph stream* (1).

Les effets des vents alisés du tropique ne se bornent pas à entasser l'air dans le golfe du Mexique. A force de souffler depuis les côtes d'Afrique vers celles d'Amérique, et de repousser les flots dans un même sens sur une ligne de 1,200 lieues de longueur, le vent d'est finit par amonceler les eaux dans le cul-de-sac formé par les rivages de la Louisiane et du Mexique. L'auteur que nous venons de citer assure avec confiance que les eaux de ce golfe sont effectivement élevées de plusieurs pieds au-dessus du niveau qu'elles laissent derrière elles, même à partir des Antilles, et de bien plus encore au-dessus de l'Océan-Pacifique, qui est de l'autre côté de l'isthme. Il se fonde sur ce qui arrive dans la Méditerranée, et notamment dans le port de Marseille, où il a vu les eaux monter de 28 pouces par les vents d'est ; et cet effet a lieu en sens inverse, par les vents d'ouest et de sud-ouest, sur les côtes de Syrie et d'Egypte, où les ingénieurs français ont trouvé jusqu'à 31 pouces de variation. M. de Volney ajoute qu'il est persuadé que l'élévation des eaux du golfe du Mexique est plus considérable, à raison de la puissance et de la continuité de la cause efficiente. Les ingénieurs français, dont nous venons de parler, ont aussi constaté que la mer Rouge, à *Souez*, est élevée d'environ 28 pieds au-dessus de la Méditerranée à *Pelouse*. Il est probable que la même chose doit avoir lieu relativement à la côte de l'Océan-Pacifique et à celle des Etats-Unis. Comme il faut que l'équilibre se rétablisse, la surabondance des eaux s'écoule par le détroit de la Floride et le canal de Bahama, après avoir formé un tournoiement dans le golfe. La côte de Cuba, et les nombreux écueils des îles Lucayes, rompant les efforts de l'Océan et le cours du vent alisé, protègent leur sortie. La rapidité du courant de ces eaux dans le canal de Bahama est un fait trop connu pour qu'on soit forcé de

(1) *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, t. I, pag. 228 et suiv.



Digitized by Google

le prouver, et c'est une preuve en faveur du système qu'on établit ici. Au sortir du canal les eaux conservent un caractère très-distinct, non-seulement par la vitesse de leur cours, qui est de quatre et cinq milles à l'heure, mais encore par leur couleur et leur température plus chaude de 5 à 10 degrés de Réaumur que celles de l'Océan, qu'elles traversent. Cette sorte de fleuve prolonge ainsi toute la côte des Etats-Unis avec une largeur variable, et dont le terme moyen est de 15 ou 16 lieues. Il ne perd sa force et ses caractères que vers le grand banc de Terre-Neuve, où il se dilate comme dans son embouchure, alors dirigée vers le nord-est. Il paraît qu'il s'est creusé dans la mer un lit particulier très-profond; car les sondes y perdent terre, ou deviennent tout-à-coup très-longues. Il ronge la côte sud-est des Etats-Unis, malgré la résistance des écueils *Hatteras*, qui le détournent vers l'est d'une pointe et demie du compas, et il menace de les détruire eux-mêmes tôt ou tard. Il forme de chaque côté un contre-courant qui, aidé du côté de terre par les fleuves du continent, arrête les dépôts vaseux qu'on nomme les *sondes*. De longs vents de sud-ouest le rendent moins sensible, parce qu'ils poussent les flots dans son sens; mais les vents de nord-est, en les heurtant de front, le rendent plus saillant, et, comme disent les marins, en creusent tellement la vague, que les navires à un seul pont et à haut bordage courrent risque de sombrer sous les fortes lames qu'ils embarquent. On entre dans son domaine quand on voit la couleur de l'eau devenir bleue d'indigo, au lieu d'être bleue de ciel, telle qu'elle l'est en plein Océan, et de verdâtre ou d'olivâtre qu'elle est du côté de terre sur les sondes de la côte. Cette eau, vue dans un verre, est sans couleur, comme sous les tropiques, et d'une salure plus forte que l'eau de la mer Atlantique, qu'elle traverse. L'atmosphère du courant du golfe du Mexique est plus tiède que celle de l'Océan. En hiver la glace fond sur le pont du vaisseau qui y entre; on se trouve assoupi, et l'on étouffe de chaleur dans les entre-ponts. Le résultat de quelques expériences donneront des idées fixes de ce changement de température. Au mois de décembre 1789, M. Jonathan Williams, parti de la baie de Chezapik, observa que le mercure marquait dans l'eau de l'Océan:

Digitized by Google

| | *Thermom. de Fahrenheit.* | *Thermom. de Réaumur.* |
|---|---|---|
| 1°. Sur les sondes ou bas-fonds de la côte | 47 deg. | 6 deg. $\frac{1}{4}$ |
| 2°. Un peu avant d'entrer dans les courans | 60—— | 12—— $\frac{1}{2}$ |
| 3°. Dans le courant | 70—— | 17—— $\frac{1}{4}$ |
| 4°. Avant Terre-Neuve, dans le courant même | 66—— | 15—— $\frac{1}{4}$ |
| 5°. Sur Terre-Neuve, hors du courant | 54—— | 10—— |
| 6°. Au-delà du banc, en pleine mer. | 60—— | 12—— $\frac{1}{2}$ |
| 7°. Puis en approchant des côtes d'Angleterre il baissa graduellement à | 48—— | 7—— $\frac{1}{2}$ |
| En juin 1791, le capitaine Billing, allant en Portugal, observa, à son départ, sur la côte d'Amérique et dans les eaux des sondes | 61—— | 13—— |
| Puis dans l'eau du courant | 77—— | 20—— |

C'est-à-dire, une différence de 7 deg. de Réaumur, ou de 16 de Fahrenheit. En hiver, M. Williams avait trouvé 47 et 70: différence 23 d. de Fahrenheit, ou 10 deg. de Réaumur. Donc en été, la différence est moindre qu'en hiver, et cela doit être.

Le détroit qui ouvre le golfe du Mexique au sud-est, le fait communiquer avec le golfe de Hondouras, qui est très-considérable aussi; et l'on pourrait lui donner pour limite, de ce côté, une ligne qui s'étendrait depuis le *cap Gracias a Dios*, sur la côte du Mexique, jusqu'à la pointe occidentale de l'*île de la Jamaïque*. Il se trouve dans le golfe de Hondouras une vaste baie du même nom. Ce golfe n'est séparé de la *mer des Caraïbes* que par une ligne imaginaire. Souvent on les confond l'un et l'autre avec le golfe du Mexique; et c'est dans ce sens qu'on dit que ce dernier est borné par les îles qui forment en partie ce qu'on nomme les Indes occidentales.

La côte occidentale de l'Amérique septentrionale n'offre qu'un golfe digne de remarque, c'est celui que forment la côte du Mexique et la presqu'île de *Californie*. Ce golfe, qu'on appelle aussi *mer Vermeille*, a au moins 25 lieues de longueur.

Digitized by Google

# DESCRIPTION GÉOGRAPHIQUE

## DES ÉTATS ET CONTRÉES DIVERSES

### ENTRE LESQUELS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE EST PARTAGÉE.

Pour mettre de l'ordre dans la description géographique de l'Amérique septentrionale, nous la diviserons en quatre parties principales. La première, ou la PARTIE DU NORD-EST, sera comprise dans une ligne qui, de l'embouchure de la *rivière de Mackensie* dans la mer glaciale, s'étendra à l'est jusqu'à cette mer appelée *baie de Baffin*. De-là, enveloppant les îles qui semblent interdire l'entrée de la baie d'Hudson, et se dirigeant obliquement à l'est, elle suivra la côte du *Labrador*, les côtes de l'*île de Terre-Neuve* et de l'*Acadie*, puis les limites qui séparent le *Canada* des Etats-Unis. Enfin, après avoir couru à l'ouest pour s'appuyer aux *montagnes Pierreuses*, elle prolongera celles-ci et la rivière de Mackensie, puis elle rejoindra vers le point où elle aura commencé.

La seconde partie, ou la PARTIE DU SUD-EST, comprendra les *Etats-Unis*.

La troisième partie, ou la PARTIE DU NORD-OUEST, comprendra les possessions des Russes et des Anglais sur les côtes septentrionales et occidentales de l'Amérique.

La quatrième partie enfin, ou la PARTIE DU SUD-OUEST, comprendra les possessions Espagnoles dans l'Amérique septentrionale, c'est-à-dire, la *Nouvelle-Albion*, la *Californie*, le *Nouveau-Mexique* et le *Mexique*, à la description desquels nous réunirons celle des *Deux Florides*, que la Louisiane sépare de ce dernier royaume.

#### DESCRIPTION DE LA PARTIE DU NORD-EST.

La Grande-Bretagne range au nombre de ses posses-

Digitized by Google

sions ce territoire immense presque en son entier ; mais la valeur en est bien réduite, lorsque l'on considère qu'il se compose principalement de déserts stériles et de côtes glacées que parcourent des tribus indépendantes, qui, bien qu'en petit nombre, ne peuvent y trouver une subsistance assurée. Selon la coutume que nous avons adoptée, nous décrirons les contrées les plus septentrionales les premières ; mais pour ne pas égarer les lecteurs dans ces vastes solitudes, nous suivrons deux guides qui les ont traversées en remontant du sud au nord, et qu'on peut dire avoir ajouté une grande étendue de terrain à la géographie du globe. Ces deux voyageurs intrépides sont MM. *Hearne* et *Mackensie*.

NOTICE SUR LE VOYAGE DE M. HEARNE.

Les sauvages établis dans les parties septentrionales du Nouveau-Monde, qui venaient commercer aux forts de la compagnie de la baie d'Hudson, y avaient parlé d'une rivière appelée *rivière de Cuivre*, à cause de la quantité de ce métal dont elle était remplie. La compagnie voulant reconnaître d'une manière précise cette rivière, ordonna au gouverneur du *fort du Prince-de-Galles* de faire partir, par terre, un homme intelligent et digne de confiance, sous l'escorte de quelques sauvages habitans des districts septentrionaux de l'Amérique ; de lui enjoindre de remonter la rivière de Cuivre, d'en relever exactement la direction, et de la suivre jusqu'à la mer, où elle a son embouchure. M. *Hearne*, jeune homme qui se trouvait au service de la compagnie, et qui étant très-propre à faire des observations pour déterminer la longitude et la latitude, et à marquer sur une carte les terrains et les rivières qu'il traverserait, fut chargé de cette expédition.

Après deux, tentatives infructueuses, M. Hearne partit le 7 décembre 1771 du *fort du Prince-de-Galles*, situé sur la *rivière de Churchill*, par 58 deg. 5 min. de latitude nord. Ses compagnons étaient des *Indiens du nord*, et un de leur chef, appelé *Matonnabby* (1). Le 30 du même mois il arriva au *lac des Iles*, qu'on paraît avoir aussi nommé *lac*

(1) Nous décrirons ci-dessous les mœurs qui distinguent ces sauvages.

Digitized by Google

*du Nord*, et dont le centre est situé par 60 deg. 45 min. de latitude nord, et par 104 deg. 45 min. de longitude occidentale. Ce lac a environ 25 lieues du nord-est au sud-est, ce qui en fait la longueur ; et la plus grande largeur en est d'à-peu-près 12 lieues. Il est si rempli d'îles, et celles-ci sont si voisines les unes des autres, qu'on le prendrait pour un assemblage de rivières et de canaux. La grande quantité de beau poisson qu'on y pêche au commencement de l'hiver, le rend célèbre parmi les naturels du pays, qui sont des Indiens du nord. Ce lac est abondamment fourni d'eau par plusieurs petites rivières qui s'y jettent à l'extrémité sud-ouest, et il dégorge par le moyen d'autres rivières de même grandeur, dont le cours se dirige au nord-ouest. Une grande partie des îles, ainsi que la terre qui avoisine le lac, sont couvertes de bois de taillis, formés principalement de pins, et entremêlés en quelques endroits de melèzes et de petits bouleaux. Le sol est montueux et plein de rochers ; et quoiqu'aucune des montagnes ne soit bien élevée, il croît à peine quelques arbres sur leur sommet, qui, en général, se montre couvert de neige.

M. Hearne dit qu'il ne peut exprimer la rigueur du froid qu'il ressentit, le 7 février 1772, en traversant le *lac des Perdrix* ou *de la Perdrix*, dont l'extrémité nord s'approche du 62^e^. deg. de latitude septentrionale. La plupart des Indiens qui l'accompagnaient étaient à demi-gelés ; le froid saisit tellement la partie inférieure de l'une des femmes qui était du voyage, que, lorsque la chaleur s'y rétablit, il s'y forma des ampoules fort larges.

Le 8 avril notre voyageur atteignit un petit lac nommé *Thelcouey-aza-yeth*, ce qui, dans le langage des naturels, signifie *l'éminence du petit poisson*. Ce nom lui a été probablement donné à cause d'une grande hauteur située sur une longue pointe de terre qui se trouve près de l'extrémité occidentale du lac.

Au 20 juin le lac *Cogead*, dont M. Hearne place l'extrémité septentrionale par 68 degrés 307 minutes de latitude nord, et l'extrémité méridionale par 67 degrés 25 minute, était encore gelée. Le 21 de ce mois le soleil ne se coucha pas de toute la nuit, ce qui était une preuve convainquante que notre voyageur était très-avancé dans le cercle

Digitized by Google

polaire arctique. Le 1^er^. juillet il fixa la latitude du point où il s'arrêta, près de l'une des branches de la rivière de *Conge-catha-ouha-chaga*, à 68 deg. 46 min. de latitude nord, et son estime lui donna 24 deg. 2 min. de longitude ouest du *fort du Prince-de-Galles*.

Le 2 et le 3 du même mois il tomba assez de neige pour qu'il fût impossible de reconnaître le chemin. M. Hearne traversa le 4 les *montagnes Pierreuses*, qui ne lui parurent qu'un amas confus de rochers inaccessibles à l'homme; mais au moyen de quelques *Indiens des Mines-de-Cuivre* qu'il avait précédemment rencontrées, il ne laissa pas que d'avancer, quoique la plupart du tems ce fût sur les mains et sur les genoux. Ces montagnes offrent néanmoins, même dans les endroits les plus difficiles, un sentier fort visible, et souvent très-uni, sur lequel on voit, par intervalles, de larges pierres plates, qui sont couvertes d'une infinité de petits cailloux. Les Indiens des Mines-de-Cuivre dirent au voyageur Anglais, que ces cailloux provenaient du passage des personnes qui allaient à ces mines, et qui en déposait chacune un pour leur porter bonheur.

Il y eut le 6 un violent coup de vent, accompagné d'une neige si abondante, que les plus vieux d'entre les Indiens qui accompagnaient M. Hearne lui dirent qu'ils n'avaient point vu un pareil tems en aucune saison de l'année. A cette tempête succéda, par degrés, un calme profond; mais la neige était tombée à flocons si épais pendant l'espace de neuf heures, que nos voyageurs coururent le risque d'être étouffés dans les cavernes où ils s'étaient réfugiés. La chaleur du soleil et quelques ondées de pluie ayant fondu cette neige, ils se mirent en marche, et ils traversèrent un grand lac que couvrait une glace encore très-solide. M. Hearne le nomma *Buffalo* ou du *Bœuf musqué*, à cause du nombre d'animaux de cette espèce qui paissaient alors sur ses bords. Ce lac se trouve au 70^e^. deg. latitude nord. Il fit extrêmement chaud le 10, le 11 et le 12; et le 13 M. Hearne atteignit enfin l'objet de ses recherches, presque à la hauteur des 71 deg. de latitude nord. Il ne fut pas peu surpris à l'aspect de la *rivière de la Mine-de-Cuivre*, de la trouver si différente de la description que les Indiens lui en avaient faite. Au lieu d'être navigable pour un vaisseau, comme ils le

Digitized by Google

lui avaient dit, elle l'était à peine, dans cet endroit, pour un canot Indien; car elle n'avait pas plus de 180 verges de largeur, et elle était remplie de bas-fonds. Au premier coup-d'œil il y distingua trois chutes ou cataractes. Il existe quelques bois sur les bords de cette rivière, mais il n'y a point d'arbres dans le voisinage ou sur le sommet des montagnes entre lesquelles elle coule. Il y a apparence qu'ils étaient plus multipliés autrefois, et qu'ils ont été détruits par le feu. Pour un arbre sur pied on comptait au moins dix troncs. Le bois de ceux-ci ne devait être bon qu'à brûler.

Bientôt après l'arrivée de M. Hearne à la rivière de la Mine-de-Cuivre, trois Indiens du nord furent détachés comme espions. Ils avaient mission de s'informer s'il y avait des *Esquimaux* entre la mer et le point d'où ils devaient partir.

Le 15, M. Hearne commença ses observations sur la rivière, qu'il trouva, l'espace de vingt milles, embarrassée de bas-fonds, de cascades et de rochers. Les trois espions furent de retour le 16, et ils annoncèrent à leurs compatriotes qu'il y avait cinq tentes d'Esquimaux sur le bord occidental de la rivière, dans une situation où l'on pouvait facilement les surprendre, et qui n'était pas à la distance de trois lieues. Toutes les pensées des Indiens du nord se tournèrent alors vers la manière dont ils devaient s'y prendre pour tuer ces malheureux. Bientôt il fut résolu de traverser la rivière qui, à l'endroit indiqué par les espions, ne présentait aucun obstacle. Arrivés à l'autre bord, chacun d'eux peignit le devant de son bouclier; les uns y figurèrent le soleil, les autres la lune, ceux-ci des oiseaux, ceux-là des animaux. Beaucoup d'autres y représentèrent des êtres imaginaires qu'ils croient habiter en terre, dans la mer ou dans les airs. La figure que chaque Indien peignait était celle dont il espérait le plus de secours dans un combat. Cet ouvrage achevé, on se porta vers les tentes des Esquimaux, en évitant avec soin de parler haut, ou de traverser les endroits élevés. Il fallut franchir des marécages où l'on enfonçait quelquefois jusqu'au genou. Malgré l'obliquité de la route, on eut presque toujours la rivière en perspective, et l'on s'en approcha même d'assez près pour que M. Hearne pût distinguer qu'elle était aussi peu navigable dans cette partie de son cours que dans celle qu'il connaissait déjà.

Digitized by Google

Il observa, comme un fait singulier, que sa troupe, qui jusque-là semblait avoir ignoré ce que c'était que subordination, montra dans cette horrible circonstance la plus grande uniformité de sentimens et de volonté. Tous les Indiens étaient disposés à suivre leur chef par-tout où il voudrait les mener; et celui-ci se fesait un plaisir de déférer aux avis d'un viel Indien des Mines-de-Cuivre. Tout fut sacrifié à l'intérêt général. Ce qu'un individu avait en sa possession il le partageait aussitôt avec quelqu'un de ses camarades.

Après s'être avancés, à la faveur des hauteurs et des rochers, à la distance de 200 verges des tentes des Esquimaux, les Indiens du nord se mirent en embuscade un instant pour épier les mouvemens de l'ennemi. En reprenant leur marche ils conseillèrent à M. Hearne de demeurer en arrière jusqu'à ce que le combat fût fini; mais il ne voulut point y consentir, de peur d'être rencontré seul par ceux des Esquimaux qui pourraient parvenir à s'échapper. Il répondit aux Indiens qu'il les accompagnerait, mais qu'il ne participerait pas aux meurtres qu'ils allaient commettre, à moins que sa sûreté personnelle ne l'exigeât. Cette réponse ne parut point leur déplaire, et ils s'empressèrent de lui fournir des armes. Ils achevèrent alors de se préparer eux-mêmes au combat. Les uns se peignirent le visage de noir, les autres de rouge, et plusieurs de ces deux couleurs. Pour empêcher leurs cheveux de leur tomber sur les yeux, ils les nouèrent par-devant, par derrière, ou sur les côtés, ou enfin ils les coupèrent très-court. La première chose à laquelle ils pensèrent, fut de se rendre le plus dispos qu'il leur serait possible, pour prendre la fuite en cas de revers. Ils coupèrent les manches de leurs vêtemens, ou les roulèrent jusqu'au haut du bras; et malgré la prodigieuse quantité de moustiques dont on était environné, plusieurs ne conservèrent que leurs culotes et leurs souliers. Il était près d'une heure du matin lorsqu'ils eurent terminé leurs apprêts. Tout annonçant la plus grande tranquillité, la troupe se mit en marche et fondit sur les tentes. Les Esquimaux, surpris au milieu de leur sommeil, ne purent opposer aucune résistance. Les hommes, les femmes, les enfans, au nombre de plus de vingt, sortirent précipitemment des tentes dans le dessein de se sau-

Digitized by Google

ver; mais comme les Indiens gardaient toutes les issues du côté de terre, il fut impossible à ces malheureux d'aller plus loin. Il ne leur restait de parti à prendre que de sauter dans la rivière ; mais aucun d'eux ne l'ayant pris, ils périrent tous victimes de la cruauté de leurs ennemis. Ceux-ci se disposèrent ensuite à aller attaquer d'autres tentes placées sur le bord oriental, mais comme la rivière, en cet endroit, présentait une largeur de 80 verges, et qu'on avait laissé les canots en arrière, ils se bornèrent d'abord à tirer de la rive occidentale contre les Esquimaux rangés en armes sur la rive opposée. Ces derniers connaissaient si peu la nature des armes à feu, que lorsqu'une balle venait à frapper la terre, ils couraient en foule pour voir ce que c'était. Mais l'un d'eux ayant été atteint à la jambe, ils sautèrent précipitemment dans leurs petits canots, ramèrent vers un banc de sable situé plus bas au milieu de la rivière, et qui se trouvait hors de la portée des armes de leurs féroces ennemis. Ayant apperçu ce mouvement, les Indiens du nord retournèrent piller les tentes des malheureux qu'ils avaient égorgés. Ils se portèrent ensuite sur le sommet d'une éminence voisine, où s'étant formés en cercle, ils entonnèrent plusieurs chants en l'honneur de leur victoire ; et souvent ils s'écriaient *tima*, *tima* (1), en dérision des pauvres Esquimaux qui se tenaient sur le sable, ayant de l'eau jusqu'au genou. Après les avoir ainsi bravés, ils convinrent de retourner à l'endroit où avaient été laissés les canots, et dont ils n'étaient éloignés que d'un demi-mille. Ils devaient ensuite traverser la rivière pour aller piller les sept autres tentes placées sur le bord oriental. Ce double projet reçut son exécution.

Après le massacre qu'ils venaient de faire, les Indiens du nord se considérèrent comme souillés, et cherchèrent à se purifier par différentes cérémonies. Il fut temporairement interdit à tous ceux qui avaient trempé leurs mains dans le sang de faire cuire des alimens, soit pour eux, soit pour les autres. Il s'en trouva heureusement deux dont les mains étaient pures, et qui furent chargés de ce soin. L'expiation finit cependant par un festin général. Après ce repas, les

(1) *Tima*, dans la langue des Esquimaux, est une expression d'amitié qui répond à celle-ci : *comment vous portez vous?*

Indiens

Indiens dirent à M. Hearne qu'il pouvait disposer d'eux, en conséquence le 17, sur les cinq heures du matin, ayant eu vue la mer qui s'étendait du nord-ouest quart d'ouest et au nord-est, à la distance de près de trois lieues, il continua ses observations jusqu'à l'embouchure de la rivière. Il s'aperçut de plus en plus qu'elle n'était pas navigable, même pour un bateau. Une barre ou un récif s'interposait entr'elle et la mer. Le flot venait de finir, et M. Hearne jugea, d'après les bords de la glace, qu'il s'élevait d'environ 12 à 14 pieds. Il doit pénétrer peu avant dans la rivière; car l'eau, près de l'embouchure, n'était nullement saumâtre, et cependant ce que voyait M. Hearne devait être bien certainement la mer ou un bras de mer, d'après la quantité d'os de baleine ou de peaux de veau marin que les Esquimaux avaient dans leurs tentes, ainsi que d'après la multitude de veaux marins qui se fesaient remarquer sur la glace. La mer, à l'embouchure de la rivière, et aussi loin que la vue pouvait discerner les objets avec une bonne lunette de poche, était remplie d'îles et de bas-fonds. La glace n'était pas encore rompue; elle commençait seulement à fondre à environ trois milles de la côte, et à peu de distance autour des îles et des bancs.

Il était une heure du matin lorsque M. Hearne eut achevé la reconnaissance de la rivière. Le soleil, dans ces hautes latitudes, et à cette saison de l'année, est toujours assez élevé sur l'horison pour qu'il fasse jour toute la nuit. Une brume épaisse étant survenue, et jugeant que ni la mer ni la terre ne pouvaient, à aucun égard, être de quelqu'utilité, M. Hearne ne crut pas devoir attendre le retour du beau tems pour observer exactement la latitude, d'autant plus que, par son extrême exactitude à marquer la route et les distances qu'il avait parcourues depuis *Conge-catha-ouha-chaga*, où il avait fait deux bonnes observations, elle se trouvait déterminée à vingt milles près. Ne voulant rien négliger, et après en avoir conféré avec les Indiens, il prit possession de la côte au nom de la Compagnie de la baie d'Hudson.

Nous allons présenter maintenant quelques détails sur la rivière de la Mine-de-Cuivre, sur le pays qui l'environne, sur les productions du sol, sur les animaux qui habitent constamment ces affreuses régions, ainsi que sur



Digitized by Google

ceux qui y émigrent l'été, pour mettre bas et élever leurs petits loin de l'œil et de la main de l'homme. A douze ou treize lieues de l'embouchure de la rivière on rencontre, outre les arbres rabougris dont on a déjà parlé, quelques touffes de saules nains, une grande quantité de ce que les naturels du pays appellent *ouishaoumpockey*, et dont les Anglais font infuser les feuilles comme celles du thé; des *jackes heypuaks*, que les Indiens prennent comme du tabac, et de la bruyère; mais pas le moindre fruit. Les arbres, à mesure qu'on approche de la mer, deviennent plus rares et plus petits. Les derniers pins étaient tout au plus à dix lieues de la côte, et l'espace intermédiaire n'était formé que par des hauteurs stériles et des marais. En général, la rivière court au *nord quart nord-est*, mais elle est quelquefois très-sinueuse, et la largeur varie de vingt verges à quatre cents ou cinq cents pieds. Les bords sont formés d'une roche solide, et correspondent tellement entr'eux, qu'il n'y a aucun doute que ce lit de la rivière n'ait été ouvert par quelque forte convulsion de la nature. Le cours en est entretenu par une quantité de petits ruisseaux qui sortent des hauteurs voisines, et qui proviennent principalement de la fonte des neiges. Au rapport de quelques Indiens, cette rivière a sa source dans la partie nord-ouest du grand lac *White stone* (Pierre blanche), éloigné d'eux de près de 100 lieues en ligne directe, ce qui n'est pas probable, à moins qu'il ne se trouve des lacs intermédiaires qui partagent la vaste quantité d'eau que doit fournir un pays si montagneux. Autrement la multitude de petits ruisseaux qu'on suppose venir se jeter dans la rivière, lui imprimeraient un cours plus rapide et plus fort que celui que M. Hearne a remarqué. Ils y causeraient aussi, à la rupture des glaces, une inondation dont il ne vit pas la moindre trace, si ce n'est à la *cascade du Massacre*, où la rivière était débordée d'environ vingt verges. Comme ce fut au pied de cette chute que les Indiens du nord massacrèrent les Esquimaux, il crut devoir lui imposer un nom qui rappelât cette horrible action. Depuis cette cascade jusqu'à la mer, c'est-à-dire, l'espace d'environ deux lieues et demie, on ne rencontre que peu de hauteurs, qui encore ne sont pas fort élevées. Le sol qui les sépare

Digitized by Google

consiste en une terre grasse et compacte, qui produit, en quelques endroits, une herbe assez forte, et en d'autres, des taillis de saules nains. On trouve au pied de ces éminences quantité de beau *cochléaria*.

Outre cette multitude de veaux marins que M. Hearne remarqua sur la glace, il vit plusieurs bandes d'oiseaux de mer qui volaient aux environs de la côte. Il y avait dans les étangs voisins des cygnes et des oies en état de mue. Les marais étaient couverts de courlieux, de beaucoup de pluviers et de plusieurs petits oiseaux qui visitent les parties septentrionales dans le printems, pour faire leur ponte et pour muer, et qui retournent au sud quand l'hiver approche. Il n'est pas douteux que les bœufs musqués, les daims, les ours, les loups, les renards, les lièvres, les chouettes, les corbeaux, les perdrix, les écureuils de terre, les écureuils communs, les souris, etc., n'habitent constamment cette partie du nord. M. Hearne n'a point découvert d'oiseaux particuliers au pays, si ce n'est celui que les Indiens de la rivière de Cuivre appellent l'*allarmiste*, parce qu'ils prétendent qu'il donne avis de l'approche des ennemis. Notre voyageur fait observer que les Esquimaux semblent ne point lui attribuer cette qualité; un nombre d'oiseaux de cette espèce firent un bruit affreux avant que ces malheureux fussent massacrés. L'*allarmiste* est du genre des chouettes. Il ressemble, par la grandeur et par la couleur, au *cobadekouk*, qui est une espèce de mouette.

Après s'être mis en route pour se rendre au fort d'où il était parti, M. Hearne visita une des mines de cuivre dont la rivière, qu'il venait de reconnaître, a tiré son nom. Celle qu'il vit était à près de dix lieues de l'embouchure. Cette mine, si on peut l'appeler ainsi, n'est qu'un amas de rochers entr'ouverts et bouleversés par quelque grand tremblement de terre. Une petite rivière coule au milieu de ces ruines. Les Indiens prétendaient que la mine dont il s'agit était d'une telle richesse, que si l'on venait à établir une factorerie sur les bords de la rivière, on pourrait lester entièrement les vaisseaux de cuivre au lieu de pierres. Suivant eux, les éminences étaient entièrement formées de ce métal, détaché et amoncelé comme des tas

de cailloux. Il s'en fallait bien que leur assertion fut conforme à la vérité; car, après quatre heures de recherches, M. Hearne et ses compagnons ne découvrirent qu'un seul morceau digne d'être recueilli. Il pesait environ quatre livres, et était d'une très-bonne qualité. Cependant, à en juger par les pierres teintes de vert de gris qui se trouvaient en assez grande quantité, soit à la surface, soit dans les fentes des rochers, il y a lieu de croire que la mine était plus abondante autrefois que lorsque M. Hearne l'examinat. Au suplus, la carte de ce voyageur indique encore une autre mine de cuivre qui est à l'ouest de la rivière, à la distance de cinq ou six lieues.

Bientôt après que M. Hearne eut quitté la mine de cuivre, c'est-à-dire, le 19 juillet, il s'éleva un brouillard humide très-épais, accompagné de neige par intervalle. Le même tems régna pendant quelques jours, et ce brouillard s'accrut souvent à un point que, ne pouvant plus se diriger, nos voyageurs furent forcés de s'arrêter plusieurs heures de suite. Le 22 et le 23 l'air fut excessivement chaud et pesant.

Le tems fut généralement froid, et accompagné de neige et de pluie dans la première partie du mois de septembre. Il fut extrêmement doux vers le milieu du mois, et continua de l'être jusqu'au 28; mais les pluies furent si fréquentes, qu'elles pourrirent la plupart des tentes. Le vent ayant passé au nord-ouest quart-nord, l'air devint si froid, que le 30 tous les étangs, tous les lacs et toutes les eaux stagnantes étaient gelés au point qu'on pouvait passer dessus sans danger.

Le mois d'octobre s'annonça d'une manière très-rigoureuse, et par beaucoup de neige. Il survint, dans la nuit du 6, une rafale de vent de nord-ouest qui fut si violente, que la tente de M. Hearne fut renversée. Cette chute lui occasionna une perte fâcheuse, en brisant son quart de cercle, quoiqu'il fut renfermé dans un étui très-épais.

Le 24 décembre le voyageur anglais et ses guides atteignirent le côté nord du grand *lac Athapuscow*. Les jours étaient alors si courts, que le soleil, dans sa plus grande hauteur, s'élevait à peine au-dessus des arbres. Cet

Digitized by Google

inconvénient était en quelque sorte compensé par la lumière de l'aurore boréale et celle des étoiles. Elles répandaient quelquefois un éclat si vif pendant toute la nuit, même dans l'absence de la lune, qu'on eût pu distinguer les plus petits caractères. Les Indiens en profitaient pour chasser le castor, mais ils ne trouvaient pas cette clarté nocturne suffisante pour courir le daim ou l'élan. M. Hearne prétend que lorsqu'elles changent de couleur et de position, les aurores boréales produisent un bruit pareil à celui que fait un grand pavillon agité par un vent très-fort.

Nous avons déjà dit qu'il y a lieu de croire que le lac d'Athapuscow ou d'Athabasca de M. Hearne, est le même que celui de l'Esclave, dont parle M. Mackensie ; mais ces deux voyageurs, en lui donnant à-peu-près la même position, ne lui donnent pas la même étendue.

Le 21 mars, au 60e. degré de latitude N., le dégel commençait à opérer fortement.

Le premier mai le tems était superbe, et une brise du sud fesait faire au dégel des progrès sensibles, lorsque tout-à-coup il tomba une neige épaisse, accompagnée d'un fort coup de vent de la partie du nord-ouest. Nos voyageurs furent contraints de s'étendre par terre, n'ayant, pour se garantir de la tempête que leurs traîneaux et des bois de construction qu'ils opposaient au vent. Cet abri ne les préserva point, car la plupart d'entr'eux furent couverts de deux à trois pieds de neige pendant la nuit ; et long-tems avant que le jour parût ils nageaient, pour ainsi dire, dans une marre d'eau occasionnée par la fonte de cette neige, qui s'était opérée d'autant plus aisément, que la température n'était pas très-froide. Il y eut beaucoup de variation du chaud au froid, tout le reste du voyage, c'est-à-dire, jusqu'au 20 du mois de juin, que M. Hearne fut de retour au *fort du Prince-de-Galles*, dont il était absent depuis dix-huit mois et vingt-trois jours. Ses fatigues, ses souffrances, son courage furent récompensés, deux ans après, par la place de gouverneur de ce fort, qui est situé à-peu-près à l'embouchure de la rivière de Churchill, dont il porte aussi le nom, et qui se jette à l'ouest dans la baie d'Hudson.

Le fort du Prince-de-Galles n'est pas le seul que les



Digitized by Google

Anglais possèdent sur cette côte, ils en ont construit un à l'embouchure de la rivière du port Nelson, à-peu-près au 57^e^. degré de latitude nord : on le nomme le *fort d'York*. Il se trouve à la distance de près de 50 lieues au sud-est du fort du Prince-de-Galles.

Il y a, à l'ouest de la baie d'Hudson, une grande quantité de lacs qui communiquent les uns avec les autres par des rivières. Nous en avons indiqué deux des plus considérables, en suivant M. Hearne à la rivière de la Mine-de-Cuivre. Il en est deux autres dignes de remarque par leur étendue. Ce sont le *lac Yath-kied-whoie*, ou le *lac de Neige blanche*, selon l'expression des naturels du pays, et le *lac Doubaunt*. Chacun de ces lacs contient une île très-considérable.

Les terres qui sont au nord de la baie d'Hudson sont trop peu connues pour qu'il nous soit possible d'en dire quelque chose de positif. Nous nous bornerons seulement à rapporter qu'en 1631, un habile navigateur anglais, *Lucas Fox*, parvint presque jusqu'au 71^e^. degré de latitude nord sur la côte de cette étendue de pays qu'on nomme *terres du Prince-Guillaume*.

En 1782, pendant la guerre que se faisaient la France et l'Angleterre, le célèbre et malheureux *la Pérouse* s'empara des possessions anglaises dans la baie d'Hudson. Le manuscrit du voyage que nous venons d'analyser fut trouvé dans les papiers de M. Hearne, qui était alors gouverneur du *fort du Prince-de-Galles*, et qui insista pour qu'il lui fut laissé, comme sa propriété particulière. Quoiqu'il pût être censé appartenir à la compagnie de la baie d'Hudson, et par conséquent être dévolu au vainqueur, la Pérouse céda aux instances du gouverneur, et lui rendit son journal, mais à la condition expresse qu'il le ferait imprimer et publier dès qu'il serait de retour en Angleterre. Cette condition ne fut exécutée qu'en 1795 ou en 1796, ou, pour mieux dire, elle ne le fut pas ; car l'Angleterre étant alors en guerre avec la France, on ne peut présumer que M. Hearne ait voulu s'acquitter de l'obligation qui lui était imposée. Il y a même lieu de croire que ce fut pour éviter de la remplir que la publication de son intéressant voyage fut différée si long-tems.

Digitized by Google

M. Hearne, qui a long-tems habité aux environs de la baie d'Hudson, ayant été à portée d'en connaître parfaitement le règne animal et le règne végétal, nous transcrirons ici la nomenclature qu'il en donne. Elle sera le complément de la description d'un pays jusqu'ici trop négligé dans les traités de Géographie,

Les principaux *quadrupèdes* sont le *buffle*, l'*élan*, le *bœuf musqué*, le *daim*, le *castor*, le *loup*, les *renards* de différentes couleurs, le *lynx* ou le *chat sauvage*, le *polar* ou l'*ours blanc*, l'*ours noir*, l'*ours brun*, le *ouolverene*, la *loutre*, le *jackash*, le *ouejack*, le *skunk*, la *marte-à-pin*, l'*hermine* ou le *furet puant*, le *rat musqué*, le *porc-épic*, le *lièvre*, le *lapin*, l'*écureuil des bois*, l'*écureuil rampant*, les *souris* de différentes espèces.

Le castor est un animal trop célèbre, et sur lequel on a débité trop de fables, pour que nous n'empruntions pas à M. Hearne le précis des observations par lesquelles il les détruit.

Les castors, dit-il, bâtissent leurs loges sur plusieurs sortes d'emplacemens. Lorsqu'ils sont nombreux, ils s'établissent sur les lacs, les étangs, les rivières, ainsi que dans les anses resserrées qui lient entr'eux les lacs; mais ils préfèrent généralement les deux dernières positions, lorsqu'elles leur offrent assez d'eau, et les commodités nécessaires. Ce choix est fondé sur le double avantage d'avoir un courant qui leur facilite le transport de leurs provisions, et d'être plus en sûreté que les castors qui habitent les eaux dormantes. Ceux qui construisent leurs demeures sur de petites rivières, ou dans des anses exposées à manquer d'eau, remédient à ce mal avec un instinct merveilleux. Ils élèvent, à une distance convenable de leurs loges, une digue à travers la rivière : c'est-là le chef-d'œuvre de leur industrie, moins par le fini de l'ouvrage que pour la solidité et l'importance dont il est. La forme en est toujours adoptée à la nature des lieux où la digue est placée. Si l'eau de la rivière ou de l'anse a peu de mouvement, ce rempart décrit une ligne presque droite; si au contraire le courant est très-rapide, il lui présente une courbe considérable. Les castors emploient à construire leurs digues tous les bois qui flotte à la surface de l'eau, ainsi que les

branches vertes de saules, de bouleaux et de peupliers, qu'ils peuvent détacher et amener. Ils les entremêlent de pierres, et cimentent le tout avec une terre glaise, de manière à bien lier chaque partie. Ces digues, lorsqu'un séjour prolongé a permis aux castors de les surveiller, acquièrent une solidité à l'épreuve de l'eau et de la glace; et comme les branches d'arbres y prennent généralement racine, elles offrent l'aspect d'une haie régulièrement plantée, et quelquefois si haute, que les oiseaux viennent y placer leurs nids.

Les maisons des castors sont construites des mêmes matériaux que les digues, et correspondent, pour la grandeur, au nombre des animaux qui les habitent, et qui excède rarement celui de quatre pères et de six à huit petits. On a beaucoup vanté l'architecture de ces maisons; mais il s'en faut infiniment, dit M. Hearne, qu'elle soit aussi finie que celle des digues. Ceux qui en ont représenté l'intérieur comme divisé en plusieurs appartemens, tels qu'une salle à manger, une chambre à coucher, des greniers, des lieux d'aisance, etc., etc., ajoute cet auteur, étaient peu instruits du sujet qu'ils traitaient. La loge de ces animaux ne contient qu'une seule pièce, où ils mangent et dorment à l'abri de l'eau. Il est vrai que dans les loges les plus grandes, cet appartement, si on peut lui donner ce nom, est divisé en compartimens, afin d'alléger le poids des combles; mais en général ces petites divisions ne communiquent point entr'elles, et il faut traverser l'eau pour s'y rendre, de sorte qu'à bien dire, ce sont plusieurs maisons au lieu d'une.

Les voyageurs qui assurent que ces maisons ont deux portes, l'une du côté de la terre et l'autre donnant sur l'eau, paraissent aussi peu au fait de ce qui concerne les castors. Ces deux portes ne feraient qu'exposer ces animaux à la rigueur du froid, et à favoriser l'introduction de leurs ennemis, et principalement des *quouiqoue-hatches*.

M. Hearne réfute aussi une autre allégation relative aux castors. Comment concevoir, dit-il, qu'un animal qui, lorsqu'il se tient droit, a tout au plus trois pieds de haut, et dont les pattes de devant n'ont pas deux pouces de largeur, puisse faire entrer, à trois ou quatre pieds de

Digitized by Google

profondeur dans la terre, des pieux aussi gros que la jambe d'un homme? les leur faire enfoncer à coups de maillet, est tout aussi absurde. Faire servir leur queue à porter des pierres, de la paille, de la terre, et à enduire leurs maisons, est encore plus incroyable. La forme et la grandeur naturelle du castor ne répondent point à de pareilles facultés. La position naturelle de sa queue, qui est toujours baissée, ne peut permettre à l'animal de la redresser, ni de la retourner à volonté, et ce n'est qu'avec une peine infinie qu'il l'empêche de traîner à terre.

Les castors sont si éloignés de planter les pieux de leurs maisons en terre, qu'ils couchent, au contraire, la plus grande partie du bois en long et presque horizontalement, sans autre précaution que de laisser un intervalle entre deux morceaux. Tous leurs travaux se font de nuit, et avec une promptitude extrême. Lorsque le froid commence à se faire sentir un peu vivement, ils enduisent leurs maisons d'une glaise nouvelle, qui, acquérant bientôt la solidité de la pierre, les met en état de résister à leur ennemi, le *qucuigoue hatche.*

Malgré ce qu'on s'est plu à raconter de la réunion des castors en grands corps de société, formant des républiques et vivant dans des villes, M. Hearne s'est convaincu, par beaucoup d'observations, que même dans les maisons où ces animaux se trouvent habiter en très-grand nombre, il n'existe d'autres rapports entr'eux que ceux du voisinage, ou que lorsqu'il faut bâtir ou entretenir des digues. Il est pareillement faux que les castors fassent leurs ordures dans l'intérieur de leurs maisons. Ils plongent à cet effet dans l'eau, et c'est une habitude qui leur est commune à tous.

*Quadrupèdes marins.* Il y en a trois espèces : ce sont le *cheval de mer*, le *veau marin* et la *licorne.*

La baie d'Hudson ne renferme que peu d'espèces de *poissons.* Ces espèces sont : la *baleine noire*, la *baleine blanche*, le *saumon*, et un petit poisson appelé *capelan.*

On trouve des *coquillages* de différentes espèces sur les bords de quelques parties de la même baie. Les *moules*, sur-tout, abondent sur les rochers près de la rivière de Churchill, et les *pétoncles* sur ceux qui se découvrent à la mer basse. Les côtes sont garnies de petits *crabes*, d'*étoiles*, et d'une infinité de coquilles entières ou brisées, que les

Digitized by Google

flots y déposent. On rencontre aussi, dans l'intérieur du pays, sur les bords de plusieurs lacs et de plusieurs rivières, des coquilles de toute espèce.

Il existe dans les régions septentrionales, jusqu'au 61°. deg. de latit., une grande quantité de *grenouilles de diverses couleurs*. Elles se tiennent le plus habituellement sur les bords des lacs, des rivières, des étangs et des mares. Quand l'hiver arrive, elles se cachent sous la mousse, à une distance considérable de l'eau, et y restent gelées jusqu'au printems. On leur casse, en cet état, les jambes avec la plus grande facilité, et sans qu'elles paraissent éprouver la moindre sensation; mais en les enveloppant dans des peaux, et en les plaçant devant un feu modéré, elles reconvrent bientôt le mouvement et leur ancienne agilité, quelque mutilées qu'elles soient.

Les principaux oiseaux qui habitent aux environs de la baie d'Hudson, tant ceux qui n'y passent que l'été que ceux qui supportent les hivers les plus rigoureux, sont des *aigles* et des *oiseaux de proie* de différentes espèces, le *hibou blanc*, le *hibou gris* ou *jaspé*, le *cob-a-di-couch*, autre espèce de hibou, le *corbeau*, la *corneille cendrée*, le *charpentier*, le *paon*, le *faisan*, la *perdrix des bois*, la *perdrix des saules*, la *perdrix de rocher*, le *pigeon*, la *grive à gorge rouge*, le *gros-bec*, le *traquet* ou l'*oiseau de neige*, le *traquet blanc couronné*, deux espèces de *moineaux de Laponie*, l'*alouette*, la *mésange*, l'*hirondelle*, le *martinet*, la *grue couronnée*, la *grue brune*, le *butor*, deux espèces de *courlieux*, la *bécassine*, le *pluvier*, le *guillamot noir*, le *plongeon du nord*, le *plongeon à gorge noire*, le *plongeon à gorge rouge*, la *mouette blanche*, la *mouette grise*, la *mouette à tête noire*, le *pélican*, le *gousander*, deux espèces de *cygnes*, l'*oie grise* ordinaire, l'*oie du Canada*, l'*oie blanche*, l'*oie bleue*, l'*oie à bec orné*, l'*oie rieuse*, l'*oie stérile*, l'*oie tirant sur le noir*, l'*oie brune*, l'*oie verdâtre*.

Les espèces d'oiseaux aquatiques, connus sous le nom de *canards* qui fréquentent annuellement ces contrées septentrionales, offrent une grande variété; mais les plus estimées sont le *canard sauvage*, le *canard à longue queue*, le *ouidgeon* et la *sarcelle*.

Les productions végétales qui croissent par la latitude

de la rivière de Churchill, sont principalement plusieurs *arbustes à baies*, le *grosseiller*, trois espèces d'*airelle*, le *cassis*, le *genevrier*, le *fraisier*, et une petite espèce d'*églantier*; la *bardanne*, le *pas-d'âne*, l'*oseille*, la *dent de lion*, une espèce de *ciste*, une espèce de *buis*, des *mousses* de différentes espèces, et plusieurs sortes de *plantes graminées* et de *pois*. Les arbres qui garnissent les forêts de cette contrée barbare n'offrent que peu d'espèces. Ce sont le *pin*, le *genevrier*, le *peuplier*, le *saule nain* et le *bouleau nain*. Plus à l'ouest, ce dernier est très-multiplié; et dans le pays d'Athapuscow, le *pin*, le *melèze*, le *peuplier*, le *bouleau* et l'*aune* acquièrent une plus grande hauteur.

Comme nous croyons, avec un écrivain célèbre, que la connaissance de l'homme doit être la principale étude de l'homme, nous allons donner quelques détails sur les malheureuses peuplades qui errent dans les vastes régions qu'a parcourues M. Hearne.

*Notice sur les Sauvages connus sous le nom d'Indiens du Nord.*

Le territoire qu'habitent les Indiens du nord est très-considérable. Il s'étend du 59^e^. deg. au 68^e^. deg. de latit. nord, et comprend plus de 160 lieues de l'est à l'ouest. Il est borné au nord par le pays des Indiens de la côte de Chien, à l'est par la baie d'Hudson, au sud par la rivière de Churchill, et à l'ouest par le lac d'Athapuscow. Ce n'est, pour ainsi-dire, qu'une masse de rochers et de pierres. Le terrain est, en général, très-élevé, sur-tout à l'ouest dans la partie des bois. La surface en est, à la vérité, couverte d'une mousse épaisse et d'autres mauvaises herbes; mais il ne se trouve pas en dessous la moindre terre capable de produire que ce qui est particulier à ce climat. Il vient dans quelques marais plusieurs espèces de plantes qui croissent très-rapidement, mais en petite quantité. Quoique la plupart des lacs et des rivières, dont cette contrée abonde, ne soient pas navigables, ils offrent cependant une ressource précieuse aux naturels, par la grande quantité de poissons qu'on y pêche en été et en hiver. Ce sont des truites, des *tittimegs* ou *tickomegs*, des tanches, des barbeaux et des

Digitized by Google

perches. Les instrumens qu'ils emploient pour pêcher, soit l'hiver, soit l'été, se bornent à la ligne et au filet. Leurs pêches sont toujours précédées de beaucoup de cérémonies superstitieuses et de perte de tems.

Les daims sont aussi très-nombreux dans cette contrée, sur-tout au nord du 60°. deg. de latit. Il en est de même des lièvres des Alpes, dans quelques cantons des terres stériles, où l'on rencontre également des troupeaux de bœufs musqués. Les bois situés à l'ouest fournissent des lapins et des perdrix. La mousse épaisse et dure qui couvre les rochers sert aussi d'aliment lorsque le gibier ou le poisson vient à manquer. Bouillie, elle prend une consistance gommeuse, et est très-agréable. Néanmoins, avec tous ces moyens d'existence, la moitié des naturels du pays est exposée souvent à périr de faim, faute, en grande partie, de prévoyance et d'économie. Ce danger se fait sur-tout sentir dans leurs voyages au fort du Prince-de-Galles, la seule place où ils trafiquent.

La partie du globe habitée par le peuple est si misérable, que très-souvent, faute de matières combustibles, les naturels sont obligés de manger leurs alimens tout crus, sur-tout en été, lorsqu'ils parcourent les terres stériles. L'habitude et la nécessité leur rendent ce régime tellement familier, qu'ils le suivent souvent par choix, principalement pour le poisson, qu'il font rarement cuire. Le mets le plus remarquable de toutes les tribus Indiennes, soit du nord, soit du sud, est celui qui se compose avec le sang et les matières à demi-digérées contenues dans l'estomac du daim, et qu'on fait bouillir dans une quantité d'eau suffisante pour leur donner la consistance d'une purée. On y ajoute de la graisse et les parties les plus tendres de l'animal, hachées en petit morceaux ; et l'on renferme le tout dans l'estomac même du daim, qu'on expose pendant plusieurs jours à la chaleur et à la fumée d'un feu modéré. Rien de plus délicat, selon les Indiens du nord, que la chair des veaux, des faons, des castors, etc. qui ne font que de naître ; et plusieurs européens conviennent que c'est un manger délicieux. Les hommes et les jeunes garçons mangent toujours les parties de la génération des animaux, mâles ou femelles, qu'ils ont tués ; mais la superstition interdit ce mets aux femmes. Ils font aussi grand

Digitized by Google

cas de la matrice de la femelle du buffle, de l'élan, du daim, etc., qu'ils dévorent sans autre apprêt que d'en extraire le contenu. La vermine et d'autres saletés font encore partie de leurs alimens.

Les Indiens du nord sont en général d'une taille moyenne, bien proportionnés et forts; mais ils ont peu de corps. Ils manquent aussi de cette activité, de cette souplesse, si naturelle aux Indiens, dont les tribus habitent les côtes occidentales de la baie d'Hudson. La couleur de leur peau approche celle du cuivre foncé. Ils ont le front et les yeux petits, les os des joues élevés et le nez aquilin, le visage assez plein, et généralement le menton rond. Leur cheveux sont noirs épais et lisses comme ceux des autres Indiens. Les traits varient peu chez les individus des deux sexes; mais on dirait que la nature s'est moins permis d'écarts pour les femmes. Ils ont la peau douce; et quand ils ont de la propreté, il n'y a point de peuple sur la terre qui ait moins d'odeur. Ils portent sur chaque joue trois ou quatre lignes parallèles qu'ils se font avec une alène ou une aiguille, et qu'ils frottent de charbon réduit en poudre, lorsque l'instrument est retiré.

Ces Indiens parlent sans cesse de leur misère réelle ou supposée. Lorsqu'il s'en présente de vraiment pauvres à la factorerie du fort du Prince-de-Galles, on leur délivre gratis des vivres, des vêtemens, des médicamens et d'autres objets de première nécessité. De retour auprès de leurs compatriotes, ils les instruisent de ce qu'ils doivent faire pour obtenir les mêmes distributions. Aussi voit-on arriver très-fréquemment au fort des hommes et des femmes à moitié nus, lorsque le grand froid qui se fait sentir en hiver sur la baie d'Hudson, ou que les mouches qui en désolent les habitans en été, exigeraient qu'ils fussent entièrement couverts. Chacun d'eux s'empresse de faire le récit de ses malheurs véritables ou faux, et il accompagne son discours de soupirs et de larmes. L'art de la flatterie est aussi très-familier aux Indiens de cette nation; ils s'en servent aussi long-tems que le leur prescrit leur intérêt, mais jamais au-delà. Arrive-t-il un nouveau gouverneur au fort, ils excitent son amour-propre, en lui disant qu'ils le regardent comme le père de leur tribu, et ils ne manquent jamais de déprécier la générosité de son prédé-

Digitized by Google

cesseur. Si, au bout d'un certain tems, cette conduite ne produit pas l'effet qu'ils en attendaient, ils s'emportent en invectives, et vont jusqu'à dire à cet officier qu'il est le plus cruel des hommes, et qu'il est cause que plusieurs de leurs compatriotes sont morts de misère. Mais leur colère n'a qu'un tems, et ils se reconcilient bientôt avec celui dont ils auraient voulu faire leur dupe. Ce peuple, enfin, met tout en œuvre pour tromper les européens. Cependant, malgré leur mauvaises qualités, les Indiens du nord sont encore les plus traitables de ceux qui fréquentent les comptoirs de la compagnie de la baie d'Hudson. Comme ils font exception à la règle générale, en ne buvant que peu de liqueurs fortes, ils conservent leur raison, et ne se permettent de violence que dans les propos.

Les Indiens de cette nation sont en général très-jaloux de leurs femmes. Les filles sont fiancées dès l'enfance, mais jamais elles ne le sont à des garçons de leur âge, ce qui est sans doute une affaire de politique dans un pays où l'existence de toute une famille dépend de l'industrie de celui qui en est le chef. Il arrive ainsi que très-souvent un homme de 35 à 40 ans épouse une fille qui n'en a pas plus de 10 à 12, si même elle les a. Dès leur huitième ou neuvième année, les enfans de l'un des deux sexes ne peuvent plus communiquer avec ceux de l'autre ; et soit dans leurs tentes, soit au travail, ils sont surveillés avec la plus rigide attention. Cette réserve des parens ne s'étend pas à toute leur conduite envers ceux auxquels ils ont donné le jour. Ils parlent ouvertement en leur présence, et ils les entretiennent de choses très-libres.

Les femmes des Indiens du nord procréent peu. Le divorce est très-commun parmi leurs tribus. Il provient souvent de l'inconduite, mais plus fréquemment encore de l'incompatibilité d'humeur. Quand il a lieu, il commence par une volée de coups de bâton que le mari applique à sa femme, et se termine par mettre celle-ci à la porte, en lui disant d'aller trouver son amant ou sa famile. Il y a des époques où il est interdit aux femmes d'habiter la même tente que leur mari. Elles sont obligées alors de se construire une cabane à quelque distance. Les filles, en arrivant à l'âge de puberté, se forment aussi à ce même usage. A leur retour, elles portent une espèce de voile de paille, et changent leur nom de

Digitized by Google

fille en celui de femme. La superstition leur défend, aux unes et aux autres, dans leur tems critique, d'approcher des rivières ou des lacs gelées, et des endroits où les hommes font la pêche ou chassent le castor. Elle leur défend pareillement de manger la tête d'aucun animal, et même de parcourir tout sentier qui a servi récemment au transport, soit en traîneau, soit à dos, d'une tête de daim, d'élan, de castor et de beaucoup d'autres animaux.

La plupart des femmes de ces contrées sont petites et délicates, sans avoir néanmoins des traits bien réguliers, ni un vrai caractère de beauté. Il en est cependant quelques-unes de jolies quand elles sont jeunes; mais les soins domestiques, joints à des travaux continuels et pénibles, leur enlèvent tous leurs agrémens avant l'âge de trente ans. Quant aux autres, elles sont très-laides. Heureusement pour celles-ci elles n'en paraissent pas moins belles aux yeux de leur époux. Qu'on demande à un Indien du nord en quoi consiste la beauté, il répondra qu'une figure large et plate, de petits yeux, des joues creuses, dont chacune offre trois ou quatre traits noirs, un front bas, un menton alongé, un nez gros et recourbé, un teint basané, et une gorge pendante, constituent véritablement. Ces agrémens augmentent beaucoup de prix lorsque celles qui les possèdent sont capables de préparer toutes sortes de peaux, d'en former des habits, de porter un poids de 100 à 140 livres en été, et d'en tirer un plus lourd en hiver. Leur résignation leur coûte peu de sacrifices; car les hommes se comportent ordinairement avec bienveillance envers elles. Ceux-ci cependant les tiennent à une distance respectueuse. On peut en juger par l'usage où ils sont de s'en faire servir à table. Il faut convenir toutefois que, parmi eux, un pareil service est considéré comme une marque de distinction pour celles qui le remplissent. Les femmes et les filles des plus grands capitaines du pays ne sont servies qu'après que tous les hommes, même les simples domestiques, ont pris ce qui leur convient, et il arrive souvent, dans le tems de disette, qu'il ne reste rien pour elles.

Lorsqu'une indienne est en mal d'enfant, on lui dresse une petite tente à une distance qui ne permette pas à ses cris d'arriver jusqu'aux autres tentes. Elle est visitée par

les personnes de son sexe ; mais, à l'exception des petits garçons à la mamelle, nul homme n'a accès auprès d'elle. Elle est réputée impure un mois ou six semaines après l'accouchement, et elle reste dans sa tente avec une ou deux femmes, sans que le père puisse voir son enfant. Le nom est donné à celui-ci par le père et la mère ou par la famille. Il tient généralement à des dénominations de lieux, de saisons ou d'animaux. Le nom des filles dérive principalement de quelques-unes des parties du corps ou des propriétés de l'hirondelle. Ainsi on les appelle, *hirondelle blanche*, *hirondelle noire*, *hirondelle d'été*, etc., etc.

Les Indiens du nord sont dans l'usage de lutter entr'eux pour la possession de leurs femmes ; et celles-ci restent presque toujours au vainqueur. Cette coutume occasionne quelqu'émulation parmi les jeunes gens, qui, dès leur enfance, essayent entr'eux leur adresse et leur force. L'acte par lequel les plus forts cherchent à ravir leurs femmes aux plus faibles, peut à peine s'appeler un combat. Il consiste ordinairement à se prendre aux cheveux, et rarement en vient-on aux coups de part et d'autre. Assez communément un des champions a le soin de se raser la tête, et de s'enduire les oreilles de graisse avant l'action. Pour prévenir cette supercherie, qui donne souvent la victoire au plus lâche, on se sert d'espions. Mais lorsque les deux champions ont employé la même ruse, ils se prennent au corps, et, les jambes écartées, ils luttent jusqu'à ce qu'il y en ait un des deux de renversé. Jamais, dans ces sortes de combats, les spectateurs ne prennent part à la querelle. Un frère même s'interdit d'assister son frère, à moins que ce ne soit de ses conseils ; et comme ceux-ci se donnent sur le champ de bataille et à haute voix, l'ennemi peut en faire aussi son profit. L'objet de la querelle attend, dans le plus morne silence, ce que le sort décidera d'elle. Quelquefois sa répugnance à suivre son nouvel époux est si forte, que celui-ci a recours à la violence pour l'emmener à son logement.

Il n'est pas surprenant, d'après la situation et la manière de vivre des Indiens du nord, que la pluralité des femmes soit en usage parmi eux. Ils sont toujours en voyage, et comme ils n'ont ni chevaux ni bateaux de transport, chaque

riche

riche chasseur est obligé d'employer plusieurs personnes pour l'aider à porter ses fourrures au fort du Prince-de-Galles, et à remporter les marchandises qu'il reçoit en échange. Or, personne dans le pays n'est plus propre à ce service que les femmes, qui sont habituées, dès l'enfance, à porter et à traîner de très-gros fardeaux. En général les hommes, à qui leur fortune le permet, en prennent deux, trois, quatre, cinq, six, et même un plus grand nombre. Ils sont sûrs de trouver en elles des servantes soumises et fidèles, des épouses affectionnées et d'excellentes mères de familles. Quoique leur ambition soit d'être nourries et vêtues, quelquefois cependant on les voit se livrer à l'esprit de jalousie; mais comme le mari est l'arbitre de leurs différens, il les a bientôt terminés.

Ce que nous venons de dire suffit pour prouver que de toutes les femmes qui habitent l'Amérique septentrionale, les Indiennes du nord sont les plus vertueuses et les plus douces. D'après cet éloge, il pourra paraître étrange que leurs époux soient généralement dans l'usage d'échanger leurs femmes entr'eux toutes les nuits. Mais cette coutume, loin d'avoir quelque chose de criminel à leurs yeux, leur semble, au contraire, un des plus forts liens d'amitié entre deux familles; car, dans le cas où l'un des maris vient à mourir, l'autre se croit obligé de le remplacer auprès de ses enfans.

Quoique les Indiens du nord fassent servir la force du corps à ravir à leurs voisins leurs femmes et leurs effets, cependant, à d'autres égards, ils forment la nation la plus douce qui habite les bords de la baie d'Hudson. Quelqu'affront ou quelque perte qu'on leur fasse éprouver, ils ne connaissent d'autre manière d'en tirer vengeance que de lutter. Le meurtre, qui est si fréquent parmi d'autres tribus, est très-rare parmi les Indiens du nord. Aussitôt qu'un homme est reconnu pour meurtrier, ses parens et ses amis l'abandonnent, et il est obligé d'errer çà et là. Jamais il ne sort d'un lieu qu'il n'entende chacun s'écrier: *voilà le meurtrier qui paraît!*

Une affection scorbutique, de la nature de la gale dans son plus haut degré de force, la pulmonie et le flux, et, depuis quelques années, la petite vérole, forment les prin-

cipales maladies de ce peuple. La première, quoique très-incommode, n'est jamais mortelle, à moins qu'elle ne soit accompagnée de quelque désordre interieur; mais les trois dernières moissonnent un grand nombre de personnes de tous les sexes et de tous les âges. Les médecins de cette nation sont de véritables jongleurs.

Lorsqu'il meurt un personnage notable, sa mort est généralement attribuée à quelque malefice de la part, soit de ses propres compatriotes, soit des Indiens du sud, soit des Esquimaux. Les soupçons portent le plus fréquemment sur ces derniers; et c'est la raison principale pour laquelle les Indiens du nord sont toujours en guerre avec ce malheureux peuple. Jamais ils n'enterrent leurs morts. Ils les abandonnent dans le lieu où ils ont rendu le dernier soupir, de sorte que le cadavre est dévoré par les bêtes féroces et les animaux de proie. C'est pour cela qu'ils ne mangent jamais de renards, de loups, de corbeaux, à moins qu'ils n'y soient contraints par la nécessité. Ils ont cependant quelques cérémonies funèbres. A la mort d'un de leurs proches parens, ils se dépouillent de leurs vêtemens, et restent nus jusqu'à ce qu'on parvienne à les consoler. Le deuil d'un père, d'une femme, d'un fils ou d'un frère se porte pendant toute l'année, et celle-ci est réglée par les lunes et les saisons. Il consiste uniquement à avoir les cheveux coupés, et à pousser des cris continuels. Hors le tems du sommeil ou des repas, et soit qu'ils marchent, ou qu'ils restent en repos, ceux qui sont en deuil, poussent, par intervalles, un long hurlement que répètent souvent toutes les personnes qui sont présentes. Ce n'est toutefois qu'une affaire d'étiquette, dans laquelle les femmes se distinguent infiniment.

D'après une tradition conservée parmi ces Indiens, ils croient que la terre ne fut d'abord habitée que par une femme, qui ayant vécu long-tems seule, occupée à la recherche des fruits sauvages, son unique nourriture, rencontra un chien qui la suivit dans la grotte où elle demeurait, et s'attacha bientôt à elle. Ce chien avait la faculté de se transformer la nuit en un beau jeune homme, et quand le jour approchait, il reprenait sa première forme; de sorte que la femme attribuait à un rêve tout ce qui s'était passé

Digitized by Google

entr'elle et lui. Il en résulta bientôt les suites auxquelles des liaisons intimes, entre deux personnes de sexe différent, donnent communément lieu, et la mère du monde devint enceinte. Peu de tems s'était écoulé depuis cette époque, lorsqu'un homme, d'une taille si prodigieuse, que sa tête touchait aux nues, vint pour niveler la terre qui n'était encore qu'une masse informe. Cette opération achevée, il creusa avec un baton les lacs, les étangs, les rivières, et les remplit d'eau. Il prit ensuite le chien, et après l'avoir mis en pièces, il en dispersa les entrailles dans les eaux, en leur commandant de devenir diverses espèces de poissons. Il ordonna aux morceaux de la chair de cet animal, qu'il sema sur la terre, de former autant d'espèces d'animaux. Il coupa la peau en une infinité de parties, et les jetant en l'air, il leur enjoignit de former différentes races d'oiseaux. Tout cela fait, il donna pouvoir à la femme et à sa postérité de tuer et de manger à discrétion, vu qu'il avait pourvu à ce que tout multipliât à proportion de leurs besoins. Il retourna ensuite au lieu d'où il était venu, et ne reparut plus.

Quoiqu'ils croient à des fées, et qu'ils aient beaucoup de superstition, on peut dire que les Indiens du nord n'ont point de système religieux, et qu'ils ne se font aucune idée d'une vie future. Ainsi, dépourvus de tout frein salutaire, ils ne sont conduits que par l'intérêt personnel et par leurs passions. Ils ne sont jamais heureux à demi; car le malheur des autres n'est rien pour eux. Mais si la prospérité les enivre, le moindre revers les accable. La vieillesse est le plus grand des maux pour un Indien du nord; car, lorsqu'il ne peut plus travailler, il est négligé et méprisé par ses propres enfans. Non-seulement ils le servent le dernier, mais ils lui donnent encore ce qu'il y a de plus mauvais. Quand leur tour arrive d'éprouver le même sort, ils le supportent sans murmurer, sachant que le partage de la vieillesse, parmi eux, est de périr de misère. Cette coutume, si en opposition avec les sentimens de la nature, est tellement établie chez ces sauvages, que la moitié de leurs vieillards meurent faute de soins.

Depuis l'introduction des armes à feu parmi eux, les Indiens du nord se servent peu de traits et de flèches, si ce n'est contre les daims, lorsqu'ils traversent les défilés

étroits qu'ils ont frayés, et où ils se tiennent en embuscade. Leurs tentes sont toujours formées de peaux de ces animaux, auxquelles ils laissent le poil, de même qu'à celles qui leur servent de vêtement. Pour la facilité du transport, elles sont divisées en petites pièces, dont rarement aucune contient plus de cinq peaux. Ainsi que les chaudières et les autres ustensiles, elles sont portées par des chiens dressés à ce service, et d'un naturel très-docile. Quoique ces animaux varient par la taille et par la couleur, ils tiennent tous du renard ou du loup. Ils ont le nez pointu, les oreilles droites et la queue épaisse. Ils sont extrêmement courageux et forts.

Les Indiens du nord ont peu d'amusemens. Ils dansent quelquefois, mais toujours la nuit, et sans aucun vêtement. Les danseurs, dont le nombre excède rarement trois ou quatre, se tiennent près de la musique, formée de voix et de tambours, et fort mauvaise. L'usage de danser nu n'est observé que par les hommes. La danse des femmes est très-décente. Elles se rangent toutes sur une seule ligne, qu'elles rompent bientôt de la droite à la gauche, pour venir la reformer ensuite, mais toujours sans que leurs pieds quittent la terre. Elles dansent séparément, c'est-à-dire, sans les hommes, et en dehors des tentes. Elles n'assistent à aucune fête ; et tout le cours de leur vie n'est, à proprement parler, qu'une suite continuelle de travaux.

Les Indiens du Nord et les *Indiens de Cuivre* paraissent former en tout le même peuple. Ils diffèrent moins de langage que ne font entr'elles les tribus les plus voisines les unes des autres (1).

### Notice du voyage de M. Mackensie a la mer Glaciale.

M. Mackensie, agent de la compagnie du nord-ouest, partit, le 3 juin 1789, du fort Chépéouan, situé sur la côte méridionale du lac des montagnes. Il était embarqué dans un canot d'écorce de bouleau, et avait pour conducteur un Allemand et quatre Canadiens, dont deux menaient avec eux leurs femmes. Un Indien qui avait accompagné

(1) *Voyage de Samuel Hearne, du fort du Prince-de-Galles, dans la baie d'Hudson, à l'océan nord.* 2 vol. in-8., édit. française.

Digitized by Google

M. Hearne à la rivière de la Mine-de-Cuivre, le suivait aussi, avec deux autres jeunes sauvages, dans de petits canots. Ces Indiens s'étaient engagés à lui servir d'interprètes et de chasseurs.

Après avoir traversé le lac des Montagnes et la rivière de l'Esclave, M. Mackensie entra, le 9 juillet, dans le lac de l'Esclave, que nous avons déjà décrit (1). Comme il en visita les principales baies, et qu'en conséquence il fut forcé de faire un détour, sa navigation dans ce lac dura vingt jours, et ce ne fut que le vingt-neuvième qu'il entra dans la rivière, ou plutôt le fleuve qui sort de ce lac, et que les cartes indiquent sous le nom de notre voyageur. Là, le cours du fleuve prend une direction à l'ouest; et dans un espace de près de 8 lieues, il se rétrécit graduellement, et finit par n'avoir qu'un demi-tiers de lieue de largeur; mais bientôt il s'élargit au point qu'il paraît former un lac. Continuant toujours à naviguer sur ce fleuve, M. Mackensie reconnut, le 2 juillet, une chaîne de montagnes qui s'étendait vers le sud, et dont les sommets se perdaient dans les nuages. Les flancs de ces montagnes étaient bien boisés. Il paraissait y avoir, de loin en loin, des pierres blanches que le soleil fesait briller, et que les Indiens nommaient *manitou aseniah*, *pierres-esprits*. Ce n'était que de la neige. Le 3, M. Mackensie débarqua, et fit planter les tentes au pied d'une haute montagne, dont une partie s'élevait du milieu du fleuve. Il s'empressa de l'escalader, et après une heure et demie de marche, il en atteignit le sommet. A sa grande surprise, il y trouva l'emplacement et les travaux d'un camp. Les Indiens lui apprirent que les peuplades dépourvues d'armes à feu avaient coutume de choisir ces postes élevés, parce qu'elles pouvaient les rendre inaccessibles à leurs ennemis, parmi lesquels les Knisteneaux étaient ceux qu'elles redoutaient le plus. La vue dont on jouit du haut de cette montagne n'est pas très-étendue. Elle est bornée par un demi-cercle que forment d'autres montagnes de la même élévation que celle sur laquelle monta M. Mackensie; et dans l'espace intermédiaire s'étendent des lacs habités par une immense quantités de cygnes. Notre voyageur ne vit

(1) *Voyez* à la géograpie physique, l'article *Lacs*. *Voyez* aussi la notice du voyage de M. Hearne.



Digitized by Google

d'autres arbres que des pins et des bouleaux mal venus et clair semées. Des essains de maringouins le forcèrent bien vite à descendre.

Le 5 M. Mackensie fit rencontre de quelques Indiens qui prirent d'abord l'épouvante, mais qu'on parvint à rassurer. Ces sauvages étaient au nombre de 25 à 30 personnes, et composant cinq familles appartenant à différentes tribus, celles des *Indiens-Esclaves* et des *Indiens-côte-de-Chien.*

Ils tentèrent de dissuader M. Mackensie d'aller plus loin; et les contes qu'ils lui firent à cet effet produisirent une si forte impression sur ceux qui l'accompagnaient, qu'il eut beaucoup de peine à les empêcher de retourner sur leurs pas. Pendant le peu tems que nos voyageurs demeurèrent avec cette petite peuplade, ceux qui la composaient cherchèrent à les amuser en dansant au son de la voix; mais leur musique et leur danse manquaient de variété. Ils étaient maigres, petits, laids, mal faits, et avaient des jambes grosses et couvertes de croûtes, incommodité qui provenait sans doute de ce qu'ils se tenaient habituellement devant le feu. Plusieurs d'entr'eux paraissaient fort mal-sains, ce que M. Mackensie attribua à leur excessive mal-propreté. Cependant il crut apercevoir, à travers la boue et la graisse dont ils étaient couverts, qu'ils avaient la peau naturellement plus blanche que les autres Indiens qui habitent des climats moins froids. Quelques-uns d'entr'eux avaient les cheveux extrêmement courts, et les autres portaient une longue tresse pendante par derrière. Il y en avait dont la barbe était longue et touffue; mais la plupart s'étaient entièrement épilé le menton. Les hommes avaient sur chaque joue, depuis l'oreille jusqu'au nez, deux lignes taloués, soit en noir, soit en bleu. Ils avaient aussi le bas du cartilage qui sépare les narines, percé de manière à y placer une plume d'oie ou un petit morceau de bois. Ils étaient vêtus de peaux d'élans ou de rennes préparées. Leurs principaux vêtemens étaient une camisole, un manteau, des guêtres qui montaient à micuisse, et des souliers. Les femmes étaient vêtues comme les hommes. Les uns et les autres avaient quelques ornemens faits avec goût.

Les cabanes de ces sauvages étaient d'une construction fort

Digitized by Google

simple. Elles étaient composées de quelques perches appuyées sur une fourche, et formant un demi-cercle. Des branchages ou des écorces d'arbes en composaient le toit. Deux de ces huttes étaient placées en face l'une de l'autre ; et l'on allumait le feu dans l'intervalle. Les meubles consistaient en quelques ustensiles de bois, d'écorce d'arbre et de corne. Les vases qui servaient à cuir le manger avaient la forme d'une calebasse. Ils étaient faits avec les filamens tirés des racines du sapin, dit *Spruce*, et étaient d'un tissu si serré, qu'ils ne laissaient jamais échapper l'eau. On fesait bouillir celle-ci en y mettant des cailloux rougis au feu. Les vases contenaient de 8 à 24 pintes.

Les armes et les instrumens de chasse de ces Indiens étaient l'arc, la flèche, la lance, le coutelas et la pique. Une pierre noire ou grise formait le tranchant de leurs haches qui avaient de 6 à 8 pouces de longueur et deux pouces d'épaisseur. Elles étaient attachées par le milieu avec une corde de cuir, à un manche de 2 pieds de longueur.

Ces sauvages fesaient du feu en frappant un morceau de pyrite blanche ou jaune contre un morceau de caillou. Ils tirent des Indiens Couteau-Rouge quelques barres de fer, en échange de peaux de martre et de castor; et avec ce fer ils fabriquent des couteaux, qui, ainsi que les dents du castor, leur servent pour finir leurs ouvrages en bois. Ils ont des canots petits, pointus aux deux bouts, à fond plat et pontés sur le devant. Ces barques sont d'écorce de bouleau ou de sapin, et si légères, qu'on peut aisément les porter sur les épaules. Il est rare qu'il s'embarque plus d'une personne dans chaque canot, et il est impossible qu'il y en entre plus de deux. Les pagayes ont six pieds de longueur. La partie qui entre dans l'eau en compose la moitié. Elle est applatie, et a environ huit pouces de largeur. Les Indiens dirent à M. Mackensie qu'il avait dépassé de nombreuses tribus qui habitaient à l'est du fleuve. Le 8 juillet il rencontra plusieurs autres sauvages vêtus de peaux de lièvres, et ressemblans à ceux qu'il avait déjà vus; cependant il apprit qu'ils étaient d'une tribu différente de celle des *Indiens-Lièvres*, qui doit son nom à l'animal, dont, avec le poisson, elle fait sa nour-



Digitized by Google

riture ordinaire. Quelques jours après il en vit d'autres qui firent un vacarme affreux à son approche, et qui étaient nommés ou qu'il nomma *Degouthie-Dinies*, c'est-à-dire, les querelleurs. Il apperçut plus d'une fois des traces des Esquimaux. Le 11 il resta debout toute la nuit, pour observer le soleil. A minuit et demi il éveilla un de ses gens pour lui montrer un spectacle qui n'avait jamais frappé ses yeux. Celui-ci, en voyant le soleil, crut qu'il était tems de se rembarquer, et appela ses compagnons. Aucun d'eux ne pouvait croire que le disque de l'astre du jour n'eut pas descendu un peu plus bas, et qu'il ne fut qu'un peu plus de minuit. Dans la matinée du 12 notre voyageur entra dans le lac que le fleuve Mackensie semble former à son embouchure. Il prit la hauteur du soleil, et vit qu'il se trouvait à 69 deg. 1 min. de latit. septentrionale. Il fit ensuite environ cinq lieues, et atteignit une île, depuis laquelle le lac lui parut couvert de glace jusqu'à la distance de deux lieues, et il ne vit point de terre droit devant lui. Le 14 il prit de nouveau hauteur, et détermina la latitude à 69 deg. 14 min. nord. Le lendemain ses gens prirent quelques gros poissons, qu'il reconnut pour des baleines. A midi les brouillards se dissipèrent. Voulant examiner les glaces de plus près, M. Mackensie s'embarqua dans son canot. Il y avait à peine une heure qu'il était sur l'eau, lorsqu'un vent de nord-est très-violent l'obligea de revirer de bord. Le brouillard très-épais qui se leva en même-tems, l'empêcha de reconnaître à quelle distance il était de la glace. Quoiqu'il eut le vent au plus près, il hissa la voile. La vague était si forte, qu'il eut besoin d'employer continuellement deux de ses gens à vider l'eau qui entrait dans le canot, et il courut alors un très-grand danger. Ne voulant plus satisfaire sa curiosité à de pareils risques, il prit le parti de cotoyer les îles qui l'abritaient contre le vent. Il résolut même de les parcourir avec soin, dans l'espoir d'y trouver des naturels qui pourraient lui donner des renseignemens utiles. Il campa le soir près de cinq ou six vieilles huttes, sur la pointe orientale de l'île où il était depuis trois jours, et à laquelle il donna le nom d'*île de la Baleine*. Cette île s'étend de l'est à l'ouest. Elle a sept

Digitized by Google

lieues de longueur, et tout au plus un demi-mille de largeur, partie du récit de ce voyageur qui s'accorde peu avec les cartes qu'il nous a données. Le 15 il détermina, à 69 deg. 7 min. nord, la latitude de la pointe orientale de cette île. Le jour et le lendemain il vit le flux, mais il ne put en déterminer le tems avec précision, parce qu'à six heures le vent souffla avec violence. Le 16 la marée monta de seize à dix-huit pouces. M. Mackensie se rembarqua ce jour, et portant au sud, il fit voile entre les îles, dans l'espoir de rencontrer quelques naturels du pays, mais il n'en vit aucun. Il continua ensuite à refouler le courant, et remonta le fleuve qui porte son nom. Le 26 il rencontra plusieurs Indiens, parmi lesquels il y en avait un de la tribu des *Indiens Côte-de-Chien*. Cet homme dit qu'il avait appris des *Indiens-Lièvres* qu'il y avait une autre rivière au-delà des montagnes du sud-ouest, et qu'elle portait ses eaux dans un lac appelé *Belhoullaï-Tou*, lac de l'Homme-Blanc; parce que des Esquimaux y avaient rencontré des hommes blancs qui avaient échangé avec eux du fer contre du cuir. Il ajouta que la rivière dont il parlait était bien plus considérable que celle où notre voyageur avait navigué; que ceux qui en habitaient les bords étaient très-grands et très-méchans, qu'ils tuaient les autres hommes en les regardant, et qu'ils avaient de grands canots; que ceux qui vivaient à l'embouchure de la rivière chassaient une espèce de castor, dont la fourrure était presque rouge, et qu'ils étaient constamment visités par des gens qui venaient dans de grands canots; que comme on ne pouvait pas se rendre par eau du pays des Indiens-Lièvres aux bords de cette rivière, les naturels qui y étaient allés avaient traversés les montagnes. D'autres Indiens qu'il rencontra ensuite confirmèrent ces rapports à M. Mackensie, et ils ajoutèrent que les sources de toutes les eaux tributaires des deux grandes rivières étaient séparées par des chaînes de montagnes. Avant ceux-ci un autre sauvage lui avait donné, sur le même sujet, des renseignemens, d'après lesquels il conjectura qu'un *belhoullaï-caouin* (une forteresse des hommes blancs), dont lui parlait cet Indien, devait être le fort d'*Ounalaschka*; que parconséquent la rivière de l'ouest était l'*entrée de Cook*; et qu'enfin le *grand lac*, où plutôt la

Digitized by Google

mer où il avait reconnu l'île de la Baleine, communiquait avec le *détroit de Norton* (1).

Le 12 septembre 1789 M. Mackensie fut de retour au fort Chépéouan, après une absence de 102 jours. Ce voyageur nous a donné, sur deux nations indigènes de l'Amérique, des détails curieux, dont nous allons extraire la substance. Ces nations sont celle des *Chépéouans* et celle des *Knisteneaux*. Les premiers ont quelques traditions qui leur sont communes avec plusieurs peuples de l'ancien continent, et sur lesquelles plus d'un spéculateur pourrait établir des systèmes.

### Notice sur les Indiens-Chépéouans.

La ligne des limites du territoire des Chépéouans commence au fort du Prince-de-Galles, sur la rivière de Churchill, et suit le pays des Knisteneaux, le long de cette rivière, jusqu'à l'île à la Crosse. Elle traverse le lac des Buffles, le lac de la Rivière et le portage de la Loche, puis elle descend, avec la rivière de L'Elan, dans le lac des Montagnes, et va droit à l'ouest joindre la rivière de la Paix. Elle remonte jusqu'à la source de cette rivière, et se prolonge jusqu'aux eaux de la Colombia, qu'elle suit jusqu'à la latitude de 52 degrés 2 min. nord. Là les Chépéouans sont bornés par le territoire de la nation des *Athnas* ou *Tchins*. Leur ligne de démarcation s'étend alors directement à l'ouest jusqu'à la mer. La côte voisine est occupée par une peuplade qui parle la même langue qu'eux, et leur doit son origine. Il n'y a pas de doute qu'ils ne se soient étendus vers l'est; mais M. Mackensie ne peut dire jusqu'où vont leurs possessions de ce côté.

La côte du nord-ouest est habitée par les Esquimaux, et

(1) M. Pinkerton remarque très-judicieusement que la fin de la relation du premier voyage de M. Mackensie est extrêmement obscure, ce qu'il attribue à quelque jalousie de commerce. On pourrait croire plutôt que ce voyageur doutait lui-même qu'il eût vu la mer; et l'expression de *grand lac* qu'il a laissé échapper semble en fournir la preuve. Il n'a plus l'ambiguité que nous lui reprochons lorsqu'il rend compte de son arrivée aux bords de la mer Pacifique, dans le second voyage qu'il entreprit. Nous donnerons une notice sur ce voyage en décrivant la partie *nord-ouest de l'Amérique*.

Digitized by Google

celle de l'Océan-Pacifique l'est par une nation qui n'a rien de commun avec eux ni avec les Chépéouans. Ceux-ci ont une langue abondante très-difficile à apprendre, et divisée en plusieurs dialectes que parlent les diverses tribus qui habitent les vastes contrées dont nous venons d'indiquer les limites. Environ 800 hommes de ces tribus vont trafiquer dans les factoreries anglaises, et se servent alors de quelques mots qu'ils ont appris de la langue des Knisteneaux.

Quoi qu'elle soit considerable, la population des Chépéouans ne paraît pas proportionnée à l'étendue du territoire qu'elle occupe; et il faut, sans doute, l'attribuer aux ravages de la petite vérole, dont on trouve des traces nombreuses sur tous les points de la côte du nord-ouest de l'Amérique.

Ces Indiens ont des idées très-singulières sur la création du monde. Ils croient que le globe n'était autrefois qu'un vaste Océan, et qu'il n'y avait d'être vivant dans l'univers qu'un puissant oiseau, dont les yeux étaient de feu, les regards des éclairs, et le mouvement des aîles un tonnerre éclatant. Il descendit, disent-ils, sur l'Océan, et aussitôt qu'il le toucha, toute la terre s'élança au-dessus des eaux, et y demeura en équilibre. L'oiseau en fit alors sortir tous les êtres qui l'habitent, à l'exception des Chépéouans, qui naquirent d'un chien. Aussi ils ne font point usage de la chair de cet animal, et ils ont en horreur les nations qui en mangent. Leur bisarre tradition ajoute qu'après l'œuvre de la création, l'oiseau fit une flèche, qui devait être conservée avec soin, et à laquelle il n'était pas même permis de toucher, mais que les Chépéouans eurent l'imprudence sacrilège d'emporter, ce qui irrita tellement l'oiseau, que dès-lors il cessa de se montrer.

D'après une autre tradition, les Chépéouans sont persuadés qu'ils sortent d'un autre pays que celui qu'ils habitent; qu'ils laissèrent dans leur terre natale une nation perverse qui l'occupait avec eux, et qu'en la quittant ils traversèrent un lac fort long, fort étroit, rempli d'îles et d'écueils. Ils ajoutent que leurs ancêtres eurent singulièrement à souffrir dans la route, parce qu'ils la firent pendant l'hiver, et qu'il y avait beaucoup de neige et de glace. Ils disent aussi que, dans les premiers tems, leurs pères vivaient jusqu'à ce

Digitized by Google

qu'ils eussent les pieds usés à force de marcher, et que leur gosier eût perdu tout ressort par un trop long usage des alimens. Enfin, ils racontent qu'un déluge couvrit autrefois toute la terre, à l'exception des plus hautes montagnes, sur les sommets desquelles leurs ancêtres cherchèrent un refuge.

Ces sauvages croient qu'à l'instant où ils meurent, leur ame passe dans un autre monde, qu'ils arrivent sur le bord d'une grande rivière, qu'ils s'embarquent dans un canot de pierre, et que le courant les porte dans un grand lac, au centre duquel s'élève une île délicieuse. C'est, disent-ils, à la vue de ce fortuné séjour qu'ils entendent prononcer l'irrévocable arrêt qui décide de leur destinée. Si les bonnes actions qu'ils ont faites dans ce monde l'emportent sur les mauvaises, on les débarque sur l'île, où ils jouissent d'un bonheur dont la durée est éternelle, et qui, suivant leurs idées grossières, ne consiste que dans les plaisirs des sens, et d'une insatiable volupté. Mais si leurs mauvaises actions font pencher la balance, le canot de pierre s'enfonce tout-à-coup, et ils demeurent plongés dans l'eau jusqu'au menton, fesant de vains efforts pour remonter sur l'île fortunée, dont ils sont exclus pour jamais.

Les Chépéouans ont aussi quelqu'idée du système de la métempsycose. Si par hasard un enfant vient au monde avec des dents, ils s'imaginent qu'il ressemble à quelqu'un des leurs qui a vécu très-long-tems, et qui renaît avec les signes de son existence antérieure. Ces Indiens aiment à changer de place. Ils sont sobres, timides, et ont quelque disposition à l'avarice, ce qui a fait plus d'une fois soupçonner leur probité. Leur stature est assez ordinaire. Ils ont rarement de l'embonpoint; mais quelques-uns d'entr'eux sont robustes. Ils ont le teint basané, les traits grossiers et les cheveux lisses, mais non pas toujours noirs. Ils n'ont pas toujours aussi ce regard perçant qui anime ordinairement la physionomie des autres sauvages de ces contrées.

Les femmes des Chépéouans sont un peu plus favorisées de la nature que les hommes; mais elles marchent et se tiennent mal, ce qui provient de l'usage où elles sont de voyager neuf mois de l'année sur la neige avec une pesante chaussure, et de tirer des traîneaux du poids de 200 liv.

Digitized by Google

et même du double. Elles sont très-soumises à leurs maris, qui leur montrent beaucoup de jalousie, et, pour de légères fautes, les battent jusqu'à leur occasionner la mort. Elles deviennent souvent un objet de trafic; et un père a le droit de vendre ses filles, non comme esclaves, mais pour en faire des concubines.

La plupart des Chépéouans arrachent le poil de leur menton. Cependant il en est qui ont une barbe noire et touffue. Les uns coupent leurs cheveux de différentes manières; les autres les laissent croître dans toute leur longueur. Quant aux femmes, elles les portent toujours fort longs, et s'il y en a quelqu'une qui paraisse avec les cheveux coupés, c'est une preuve de l'extrême jalousie de son mari. Les Chépéouans des deux sexes se font des raies talouées sur le visage. Les femmes de cette nation s'habillent autrement que les hommes: (Voy. la description des vêtemens des uns et des autres dans la relation du *voyage de Mackensie*, tom. I., pag. 284 et suiv.). Il n'y a point de peuple qui ait plus soin de se vêtir commodément, et qui s'inquiète moins de l'extérieur de ses habillemens. En hiver, ces sauvages en ont de peaux de daims et de faon, préparées avec le poil, et aussi souples que du chamois. En été, ils portent les mêmes peaux, dépouillées de leur fourrure. Un Chépéouans est vêtu de sorte qu'il peut se coucher sur la glace au milieu d'un lac, et y reposer sans craindre le froid; mais, à la vérité, il a quelquefois beaucoup de peine le matin à se débarrasser de la neige qui s'est accumulée sur lui pendant la nuit. S'il se sent alors quelque besoin de manger, il fait un trou dans la glace; il y pêche toujours quelque brochet ou quelque truite, et il lui arrache les yeux, qu'il avale aussitôt, et qu'il regarde comme formant un manger extrêmement délicat. Lorsque les yeux ne suffisent pas pour satisfaire son appétit, il dévore le reste du poisson tout cru.

Quoique les Chépéouans regardent leurs femmes comme une propriété dont ils sont maîtres absolus, ils en prennent toujours les conseils dans les affaires les plus importantes. En conséquence, elles influent beaucoup sur les relations que ce peuple entretient avec les Anglais.

La polygamie est très-commune, et les cérémonies du mariage sont fort simples chez cette nation. Les filles sont

Digitized by Google

fiancées extrêmement jeunes, et sans leur consentement. Le divorce a lieu quelquefois ; mais il dépend absolument de la volonté du mari.

Les Chepeouans n'ont pas la réputation d'être grands chasseurs; et il leur est trop aisé de prendre des daims dans leurs pièges, et de percer le poisson à coups de lance, pour qu'ils cherchent à la mériter. Aussi voit-on souvent leurs guerriers s'occuper des pénibles travaux qui, chez les nations de leur voisinage, sont le partage des femmes.

Ces Indiens sont continuellement en guerre avec les Esquimaux, sur lesquels la supériorité du nombre leur donne un considérable avantage. Ils égorgent tous ceux qui tombent entre leurs mains, car ils ont pour principe de ne jamais faire de prisonnier. Cependant ils se soumettent aux Knisteneaux, qui sont bien moins nombreux qu'eux Ce sont les plus pacifiques de tous les Indiens de l'Amérique septentrionale. Ils sont prévenans et doux ; et n'ayant point l'usage des liqueurs fortes, ils ont toujours un sang-froid qui ne leur permet pas de perdre de vue tout ce qui peut leur être avantageux. Cet attachement à leur intérêt est cause qu'on les accuse quelquefois d'employer la fraude. Si l'on peut prouver qu'ils ont prévariqué, ils endurent avec patience les châtimens les plus sévères; mais quand on les punit injustement, ils ne le pardonnent jamais. Lorqu'ils ont des querelles entr'eux, les suites en sont rarement sanglantes. S'ils en viennent aux mains, ils se bornent à se donner réciproquement quelques coups de poing, à chercher à se terrasser et à s'arracher les cheveux.

La contrée que les Chépéouans appèlent leur pays n'a que très-peu de terre vegetale, aussi ne produit-elle presque pas de bois n'y d'herbe. Ce qu'on y trouve en quantité, c'est de la mousse, que paissent les daims. Il y a aussi une autre mousse qui croît sur les rochers, et sert d'aliment aux hommes. On la fait bouillir dans de l'eau, et en se dissolvant elle forme une substance glutineuse assez nourrissante. Le poisson abonde dans les lacs des Chépéouans, et des troupeaux de daims couvrent leurs collines. Mais quoiqu'ils soient les plus prévoyans et les plus économes des sauvages de l'Amérique septentrionale, ils ont beaucoup à souffrir de la disette en certains tems, et sur-

Digitized by Google

tout dans le fort de l'hiver, parce qu'alors ils sont obligés de se retirer dans leurs bois clair-semés et rabougris. Le bœuf musqué se trouve dans la partie occidentale de leur territoire; mais ils n'en mangent point la chair. Il y a aussi de grands lièvres, plusieurs sortes de renards, quelques loups blancs, particuliers au pays; des perdrix et d'autres espèces de gibier. Le castor et l'élan ne se voient qu'en-deçà du 60°. deg. de latitude septentrionale; et le buffle est encore bien plus dans le sud.

Les Chépéouans portent dans les comptoirs Anglais des morceaux de très-beau marbre mélangé, qu'ils prennent chez eux à la surface de la terre. On travaille facilement ce marbre, qui est susceptible d'un très-beau poli, et qui durcit avec le tems.

Les principales maladies des Chépéouans sont les rhumatismes, les dyssenteries et la pulmonie. Ils ont aussi beaucoup de maux vénériens, qui minent leur temperament et les font mourir de bonne heure. Avec les conjurations et les jongleries de leurs magiciens, les seuls remèdes qu'ils emploient sont la chaleur de certains appartemens, disposés de manière à provoquer la transpiration, et l'écorce de saule qu'ils brûlent, qu'ils réduisent en poudre, et qu'ils sèment légèrement sur les plaies fraiches et sur les ulcères. Ils ne connaissent nullement l'usage des simples, et il y a apparence que leur pays en produit très-peu. Quoiqu'ils fréquentent depuis long-tems les Européens, ils ne cultivent point de végétaux; mais la stérilité du sol en peut être la cause.

Les Chépéouans ne connaissent guère d'amusemens. Leur musique est si rauque, et leur danse si maussade, qu'ils semblent avoir honte de l'une et de l'autre, et n'osent s'y livrer. Ils jouent à quelques jeux qui leur sont particuliers; mais ils préfèrent le sommeil à tout. Ils emploient presque tout leur tems à se promener, à manger et à se reposer du travail que ce besoin leur coûte. Ils sont très-portés à se plaindre, et se lamentent souvent, en répétant d'un ton piteux, le mot *idiouity!* qui signifie *c'est bien dur!* Une extrême superstition les domine. Ils montrent la plus grande répugnance à s'expliquer au sujet de leur religion. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'ils croient à un bon et à un mauvais

Digitized by Google

esprit, ainsi qu'à des peines et à des récompenses après cette vie. On les accuse de laisser dans l'abandon les vieillards et les infirmes, et de ne pas enterrer les morts. Ces tristes faits, quelquefois nécessités par la vie errante que mènent ces indiens; ne sont point communs. S'ils laissent les morts sans sépulture, on ne peut l'attribuer à une insensibilité sauvage, mais à l'extrême dûreté de la terre, qui ne dégèle jamais. Lorsqu'un dès leur meurt dans les bois, ils couvrent son corps avec des branchages. D'ailleurs ils témoignent toujours un grand respect pour la mémoire d'un parent ou d'un ami. Ils portent long-tems son deuil, ils se coupent les cheveux, et ne touchent point aux choses qui lui ont appartenu.

### Notice sur les Indiens Knisteneaux.

Cette nation occupe une grande étendue de pays qui commence au fort du Prince-de-Galles, sur la côte occidentale de la baie d'Hudson, s'étend jusqu'au lac des Montagnes, descend jusqu'à Montréal, en traversant le lac Ouinepek, et en suivant une ligne qui passe au nord-est, et à peu de distance des lacs Supérieur et Huron. De l'embouchure du fleuve Saint-Laurent cette ligne suit la côte des possessions anglaises sur la mer Atlantique, et notamment la côte du Labrador.

Les Knisteneaux sont d'une stature médiocre. Ils sont bien proportionnés, et ont une extrême agilité. Ils ont les yeux noirs, perçans, très-expressifs, et une physionomie agréable et ouverte. Ils se peignent le visage de diverses couleurs. Lorsque le besoin ou que leur fantaisie le leur ordonne. ils portent des habits simples et commodes, faits et ornés avec goût. Mais quelquefois ils courent à la chasse, même dans le tems des plus grands froids, presqu'entièrement nus.

Il paraît que de tous les sauvages de l'Amérique septentrionale, les Knisteneaux ont les femmes les plus jolies. Leur taille est en général très-bien proportionnée, et la régularité de leurs traits serait louée chez les peuples de l'Europe les plus délicats. Elles ont le teint moins brun que les autres femmes sauvages, parce qu'elles sont beaucoup plus propres.

Les Knisteneaux sont sujets à fort peu de maladies. La gonorrhée

Digitized by Google

gonorrhée est celle dont ils sont le plus fréquemment incommodés; mais ils la guérissent au moyen de simples dont ils connaissent bien la vertu.

Ces sauvages sont naturellement doux, bienveillans, probes, généreux, hospitaliers, et excessivement prévenans, lorsque le funeste usage des liqueurs fortes n'a pas changé leur naturel. Ils ne comptent pas la chasteté au nombre des vertus, et ne croient pas que la fidélité conjugale soit nécessaire au bonheur des époux. Cependant, parmi eux, le mari punit quelquefois l'inconduite de sa femme, soit en lui coupant les cheveux ou le nez, soit en lui ôtant la vie. Tant de sévérité provient de ce que la femme, lorsqu'elle a voulu être infidèle, n'a pas demandé l'aveu de son époux; car souvent les maris changent de femme entr'eux pour quelque tems; et l'offre qu'ils font de leurs femmes aux étrangers qui viennent chez eux, est considérée comme un des devoirs les plus essentiels de l'hospitalité. Lorsqu'une femme meurt et laisse une sœur sans époux, l'usage prescrit à celui-ci de l'épouser. Le mari peut même avoir pour épouses les deux sœurs à-la-fois.

Un des nombreux préjugés des Knisteneaux est de croire que les vapeurs qui s'élèvent et restent supendues au-dessus des marais sont les ames des personnes mortes nouvellement. Ils s'imaginent aussi que, lorsqu'un homme est enterré sans qu'on mette avec lui tout ce qui lui a appartenu, son esprit revêt une forme humaine, et se montre sur les arbres les plus proches de la maison. Ils disent qu'alors cet esprit tient un fusil à la main, et qu'il ne pourra jouir du repos qu'après que les objets qu'il réclame auront été déposés dans sa tombe. Il paraît que les Knisteneaux sont les *Indiens du sud* dont parle M. Hearne, au sujet des *Indiens du nord.*

## CANADA.

Cette contrée qui, depuis la paix de 1763, appartient à la *Grande-Bretagne*, est située entre le 65^e^. deg. environ 30 min., et le 99^e^. de longit. ouest de Paris, et entre le 43^e^. degré et le 49^e^. degré de latitude nord. Elle a la *Nouvelle-Galles méridionale* et la *Nouvelle-Bretagne* ou le *Labrador* au nord. De l'est à l'ouest, elle s'étend depuis l'*île d'Anticosti*, dans le golfe Saint-Laurent, jusqu'au lac

*Ouinepek*. Une ligne tortueuse qui commence à-peu-près au *lac des Bois*, et traverse le *lac Supérieur*, le *lac Huron*, le *lac Erié*, le *lac Ontario* et le *fleuve Saint-Laurent* jusqu'au 45°. deg. de lat. nord, puis après avoir couru directement à l'est l'espace d'environ 3 deg., va gagner la chaîne de montagnes d'*Albany*, qu'elle suit jusqu'au *Nouveau-Brunswick*, la sépare des Etats-Unis. On estime que la longueur en est de 500 lieues; mais on ne peut guère en évaluer la largeur moyenne à plus de 60 lieues.

Le Canada est actuellement divisé en deux provinces, le *haut* et le *bas Canada*. La première comprend la partie orientale de l'ancien Canada, et la seconde la partie occidentale, située au nord des lacs. La ligne de démarcation entre ces deux provinces est à-peu-près nord-nord-ouest. Elle commence à la *Pointe-au-Baudet*, dans la partie du fleuve Saint-Laurent qui forme le lac Saint-François; et elle se prolonge jusqu'à la rivière d'*Outaouas*. La ville de *Niagara* est la capitale du haut Canada, et celle de *Quebec* l'est de l'autre province.

Aspect du pays. — La partie orientale du bas Canada, entre le golfe Saint-Laurent et Quebec, est couverte de montagnes. Depuis cette ville jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Outaouas, elles commencent à devenir plus rares et moins élevées; et au-dessus de cette rivière, et en remontant le fleuve Saint-Laurent, le pays est parfaitement uni. Il y a beaucoup de forêts dans tout le Canada. Comme le grand fleuve qui l'arrose, et les lacs qui en couvrent une partie de la surface ne lui appartiennent pas en totalité, et que d'ailleurs ils forment les traits les plus caractéristiques de l'Amérique septentrionale, nous avons cru devoir en renfermer la description, ainsi que celle de leurs affluens, dans l'article que nous avons intitulé *Géographie physique*.

Climat et saisons. — Nous avons déjà parlé du climat du Canada lorsque nous avons décrit celui de toute l'Amérique septentrionale. Le froid et le chaud y sont extrêmes; car en hiver le mercure y gèle quelquefois; et, pendant les mois de juillet et d'août, le thermomètre de Fahrenheit y monte à 96 degrés. Il passe même 100 degrés dans le haut Canada. Cependant ces sortes de chaleurs laissent entr'elles de longs intervalles; et elles ne durent jamais plus de deux ou trois jours de suite

Digitized by Google

La neige commence à tomber en novembre dans le bas Canada; et le froid est si vif en janvier, qu'il est quelquefois impossible de se tenir au grand air sans courir le risque d'avoir les membres gelés. Il se fait sentir, avec plus ou moins de rigueur, jusqu'à la fin d'avril, ou même jusque dans les premiers jours du mois de mai. La neige alors disparaît promptement; mais les glaces séjournent longtems dans les rivières avant que de se dissoudre. La végétation commence aussitôt après le dégel, et les progrès en sont extrêmement rapides. En peu de jours les champs sont ornés de la plus riche verdure, et les arbres couverts du plus épais feuillage. Les plantes potagères se succèdent rapidement; et le grain qui a été semé au mois de mai est toujours recueilli avant la fin de juillet.

C'est une particularité digne de remarque, que l'hiver, quoique très-rude, est moins long dans le haut Canada qu'il ne l'est dans le bas, malgré leur proximité. Cette différence, qui provient du voisinage de la chaîne des Alleguenys et de la nature montueuse du terrain est telle, qu'à Montréal la neige dure moins long-tems, de près de deux mois, que vers l'embouchure du fleuve Saint-Laurent; et qu'à Niagara, qui est au-dessus de cette ville, elle séjourne deux autres mois de moins sur la terre (1); mais au-delà du lac Erié le froid s'accroît de minute en minute. L'automne passe pour être extrêmement agréable au Canada. L'air de ce pays est très-sain depuis Montréal jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent; mais il paraît qu'au-dessus de cette ville les habitans sont sujets à des fièvres intermittentes, comme ceux des provinces méridionales des Etats-Unis. Cependant les changemens soudains du froid au chaud ou du chaud au froid, si communs dans ce dernier pays, sont inconnus au Canada, où les saisons ont plus de régularité.

On observe dans tout le Canada, dit M. de Liancourt, que les chaleurs de l'été deviennent plus fortes et plus longues,

(1) *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, par *C. F. Volney*, t. I, p. 137 et 138. M. *Weld* (Voyage au Canada) dit que la neige ne demeure que trois mois sur la terre dans le haut Canada.



Digitized by Google

et les froids de l'hiver plus modérés. Dès l'année 1749 Peter Kalm avait fait la même remarque. En 1690, Lahontan écrivait : « Je partis de Quebec et fis voile le 20 novembre, « ce qui ne s'était jamais vu auparavant. » En effet, les registres du commerce constatent que vers 1700, les assurances pour la sortie des eaux du fleuve Saint-Laurent étaient closes au 11 novembre ; et maintenant elles ne le sont qu'au 25 décembre. Ce changement est dû aux défrichemens considérables qui se sont faits dans les Etats-Unis.

Sol. — Excepté quelques terrains pierreux et sablonneux qu'on rencontre çà et là, le sol du bas Canada consiste principalement en une couche de terre noirâtre et légère de 10 à 12 pouces de hauteur, et placée sur un lit profond que forme une terre grasse. On jugera qu'elle en est la fertilité lorsqu'on saura que la plupart des Canadiens ne sont pas dans l'usage de laisser reposer leurs terres, qu'ils ne les fument jamais, et que cependant ils en retirent constamment d'abondantes récoltes. Ce n'est que depuis un petit nombre d'années que quelques-uns d'entr'eux ont eu recours à l'engrais ; mais les autres s'obstinent à suivre la coutume de leurs pères, quoique les bords du fleuve Saint-Laurent leur fournissent une prodigieuse quantité de marne.

Plantes et arbres.—La nature du sol du bas Canada convient particulièrement à la culture des menus grains, et sur-tout à celle du blé... Le tabac y vient très-bien, et il y est d'une qualité supérieure au tabac de Virginie ou du Maryland. Cependant on n'y en cultive pas assez pour suffire aux besoins des habitans. Tous les végétaux propres à servir d'alimens, ainsi que la plupart des fruits d'Europe, croissent dans cette province, et y sont excellens. Une espèce de vigne y est indigène, mais les fruits en sont acerbes et peu gros. La framboise, la groseille et le raisin de corinthe y viennent spontanément.

Il serait difficile de faire la description et même de donner la nomenclature de tous les arbres dont les immenses forêts du Canada sont peuplées. Ce sont principalement des *chênes*, des *pins*, des *hêtres*, des *noyers*, des *érables à sucre*, des *ormes*, des *frênes*, des *sycomores*, des *châtaigniers*, etc. Nous

Digitized by Google

croyons devoir consigner ici quelques détails sur quelques-uns de ces arbres.

*Le chêne.* — On en connaît sept espèces : le blanc, le noir, le rouge, le jaune, le gris, le chêne de marais et le chêne châtaignier. Les cinq premières espèces ne diffèrent que par la couleur du bois; car la forme des feuilles et la couleur de l'écorce sont tellement semblables, qu'on a peine à les distinguer. Le bois qu'elles donnent est fort dur, et est propre à être travaillé. Le *chêne de marais* diffère des autres, tant par la forme de ses feuilles, qui sont plus petites, que par son écorce, qui est plus douce. On le regarde comme le plus flexible de tous les bois. Le *chêne châtaignier* tire son surnom de la ressemblance de ses feuilles à celles du châtaignier. Le bois qu'il donne n'est pas aussi dur que celui des cinq premières espèces de chêne, ni aussi flexible que celui du chêne de marais.

Le *pin.*—Parmi les nombreuses espèces de pins connues au Canada, le pin blanc tient, comme ailleurs, le premier rang. Il s'y élève souvent à la hauteur de 100 pieds, et est d'une grosseur proportionnée. Il donne une excellente térébenthine, mais en moindre quantité que les pins du nord de l'Europe.

Le *hêtre.*—Cet arbre est de la même espèce que le hêtre d'Europe; mais il produit des noix aussi bonnes que des châtaignes, et qui servent à la nourriture d'une foule d'animaux sauvages. Les feuilles en sont blanchâtres, et résistent aux froids rigoureux de l'hiver. On en fait une décoction, qu'on regarde comme un remède souverain contre la brûlure, et comme propre à rendre le mouvement aux membres engourdis par le froid.

Le *noyer.*—Il y a plusieurs espèces de noyers au Canada. Ce sont le noyer à huile, le noyer pécan et le noyer hickory. Le premier ressemble au noyer ordinaire; mais le fruit en est plus gros, plus huileux, et d'une saveur plus agréable que celui de l'autre. La noix du noyer pécan est plus petite que la noix ordinaire. Le noyer hickory a plusieurs variétés qui ne sont remarquables que par la couleur du bois. Il est d'une nature fort liante. C'est aussi un excellent bois de chauffage; et quand il n'est pas trop sec, il jette, en brûlant, une liqueur sucrée d'un très-bon goût.



Digitized by Google

L'*érable* ou l'*arbre à sucre*.—Il y en a deux espèces : l'érable des plaines ou des terrains bas et humides, et l'érable des collines ou l'érable veiné. Le premier fournit plus de sève que le second ; mais une égale quantité de sève de celui-ci produit une quantité de sucre presque double de celle que produit l'autre. Un érable de 20 pouces de diamètre donne, pendant 20 et 30 ans, assez de sève chaque année pour qu'on puisse en tirer cinq livres de sucre. Les habitans des campagnes du Canada n'en consomment pas d'autre que celui de cette espèce. Les habitans des villes en font aussi une grande consommation. Lorsqu'il a été raffiné il ne le cède, dit-on, ni pour la blancheur ni pour le goût, au plus beau sucre des îles.

On tire aussi de la sève de l'érable un excellent vinaigre, une très-bonne bierre et une liqueur spiritueuse (1).

Animaux.—Les animaux qui habitent les vastes forêts du Canada, ou qui parcourent les parties incultes de cette contrée, sont des *cerfs*, des *élans*, des *daims*, des *ours*, des *renards*, des *martres*, des *chats sauvages*, des *furets*, des *belettes*, des *écureuils gris*, et de grande taille, des *lièvres* et des *lapins*. Ce ne sont pas là les seules espèces qu'il y ait. Les parties méridionales nourrissent un grand nombre de *bœufs sauvages*, de *daims* de la petite race, de diverses espèces de *chevreuils*, de *chèvres*, de *loups*, etc. Les marais, les lacs, les étangs, qui sont en grand nombre au Canada, abondent en *loutres* et en *castors*, dont les blancs, qui sont fort rares, sont très-estimés, ainsi que ceux d'un beau noir. Nous renverrons ici le lecteur à ce que nous avons déjà dit sur ces animaux en décrivant les environs de la baie d'Hudson. (*Voy.* p. 167 de ce vol.) Il y a aussi des castors bruns, jaunes et couleur de paille. On remarque que moins ils ont de poils, plus la couleur de leur peau est claire, et moins le climat qu'ils habitent est rigoureux. Les fourures de castor sont de deux sortes : les sèches et les vertes. Les sèches sont les peaux avant qu'elles soient employées à aucun usage ; les vertes sont celles que portent les Indiens quand elles sont cousues ensemble, et enduites de certaines substances hui-

(1) *Voyage au Canada*, par *Isaac Weld*, en 1795, 1796 et 1797, t. II, p. 111 et suiv.

Digitized by Google

leuses qui les rendent plus moelleuses. Sans compter les chapeaux, les Hollandais et les Anglais ont trouvé l'art de faire d'excellentes étoffes, des gants et des bas de poils de castor. Outre sa fourrure, ce précieux animal donne le véritable *castoreum*, qu'il porte dans des sacs, près du bas-ventre, lesquels, cependant, diffèrent des testicules. La viande du castor est un manger délicieux lorsqu'elle est rôtie; mais quand on la fait bouillir elle a un goût désagréable. Le *rat musqué* est le diminutif du castor, auquel il ressemble, excepté par la queue. Il pèse cinq ou six livres; et fournit un musc très-fort.

L'*élan* est de la grandeur du cheval et du mulet. La robe de cet animal est un mélange de gris clair et de rouge foncé. La chair en est très-agréable et très-nourrissante. L'élan aime les pays froids; et quand il n'a pas d'herbe il ronge l'écorce des arbres. Quand on donne la chasse à cet animal, il est dangereux de s'en approcher de trop près; car il saute souvent sur ceux qui le poursuivent, et il les écrase sous ses pieds.

Le *buffle* du Canada est une espèce de taureau sauvage, et a presque l'apparence du buffle d'Europe. Il a le corps couvert d'une espèce de laine noire fort estimée. La chair de la femelle est fort bonne; et le cuir du buffle est aussi doux et aussi maniable que celui du chamois. Il est en même-tems si fort, que les boucliers des Indiens, qui en sont faits, résistent en quelque sorte à une balle de fusil.

Les *loups* sont rares au Canada; mais ils donnent les meilleures fourrures du pays. Ils poursuivent leur proie jusqu'à la cime des plus grands arbres. Leur chair est blanche et bonne à manger. Les *renards noirs* sont fort estimés et fort rares. Le *putois* du Canada a la peau d'un beau blanc, excepté le bout de la queue, qui est aussi noir que du jais. La nature n'a donné à cet animal aucun autre moyen de défense que son urine, dont l'odeur est insupportable, et dont il arrose ceux qui le poursuivent. Le *rat des bois* est d'une belle couleur d'argent. Il est deux fois aussi gros que celui d'Europe, et a la queue touffue. La femelle, dit-on, a sous le ventre une poche qu'elle ouvre et qu'elle referme à volonté : et quand elle est poursuivie, elle y place ses petits. L'écureuil, qu'on appelle *écureuil volant*, saute de plus



Digitized by Google

de 40 pas d'un arbre à l'autre. Le *porc-épic* est un peu moins gros qu'un chien de moyenne taille. Rôtie, la chair de cet animal est tout aussi bonne que celle du cochon de lait. Les *lièvres* et les *lapins* du Canada diffèrent très-peu de ceux d'Europe. Il y a dans ce pays deux sortes d'*ours*, l'une rougeâtre et l'autre noire; mais ceux de la première sont les plus dangereux.

Les oiseaux du Canada sont des *aigles*, des *faucons*, des *vautours*, des *perdrix grises*, *rouges*, *noires*, avec de longes queues, qu'elles étendent en éventail, et qui leur forment une parure très-brillante; des *bécasses*, en petit nombre il est vrai; quantité de *bécassines* et d'oiseaux aquatiques, des *merles*, des *hirondelles*, des *alouettes;* au moins 22 espèces de *canards*, un grand nombre de *cygnes*, de *dindons*, d'*oies*, d'*outardes*, de *sarcelles*, de *poulets d'eau*, de *grues* et d'autres gros oiseaux. A cette nomenclature on peut ajouter le *pivert*, qui est un oiseau superbe. Il y a aussi des grives et des chardonnerets; mais le principal oiseau du Canada, pour le chant, est l'*oiseau blanc*, espèce d'ortolan, fort brillant et qui annonce le retour du printems. Enfin, on y trouve le colibri, qui est réputé le plus bel oiseau de la nature.

Parmi les reptiles, le serpent à sonnette (*crotalus horridus*) est sur-tout digne d'attention. On en trouve dans le haut Canada deux espèces de ce genre. Ceux de la première sont revêtus d'une peau d'un brun foncé et tachetée de jaune. Rarement ont-ils plus de trente pouces de longueur. Ils fréquentent les marais et les prairies basses, où ils commettent de grands ravages parmi les bestiaux, qu'ils mordent principalement à la lèvre, pendant que ceux-ci sont à paître. Ceux de la seconde espèce ont la peau de couleur verdâtre, et tachetée de brun. Ils sont deux fois plus grands que les autres, et ont trois et quatre pieds de longueur. Leur grosseur est celle du poignet d'un homme d'une forte corpulence. La sonnette est placée à l'extrêmité de la queue de l'animal de l'une ou de l'autre espèce. La largeur en est d'à-peu-près un demi-pouce, l'épaisseur d'un pouce; et chacune des articulations peut avoir un demi-pouce de longueur. Ces articulations consistent en un certain nombre de petites cellules, d'une substance osseuse, enclavées les unes dans les autres. Elles sont disposées de

Digitized by Google

manière à laisser un jeu libre entr'elles; et c'est leur choc qui produit ce bruit dont le serpent à sonnette à tiré son nom. On ne trouve pas cet animal dans le bas Canada.

Le fleuve Saint-Laurent passe pour celui qui contient la plus grande diversité de poissons, les meilleurs et les plus nombreux. On y trouve des *loups* et des *vaches de mer*, des *marsouins*, des *lencornets*, des *goberques*, des *plies*, des *saumons*, des *truites*, des *tortues*, des *écrevisses*, des *chaourasons*, des *esturgeons*, des *achigaux*, des *dorades*, des *thons*, des *aloses*, des *lamproies*, des *éperlans*, des *congres*, des *maquereaux*, des *soles*, des *harengs*, des *anchois*, des *pelamides*, etc.

Le *loup marin*, ainsi appelé à cause de ses hurlemens, est un amphibie. On dit que les plus gros animaux de cette espèce pèsent jusqu'à 2000 livres. Leur chair est bonne à manger. L'huile qu'ils donnent sert à brûler et à préparer le cuir. On couvre des coffres avec leur peau. Cette peau se conserve mieux que le maroquin, mais elle n'en a pas la finesse. On en fait aussi des souliers et des bottes qui ne prennent jamais l'eau.

La *vache de mer* du Canada est plus grosse que le loup marin, mais elle lui ressemble pour la forme. Elle a deux dents de la longueur et de la grosseur du bras d'un homme, qui ont l'air de cornes, et sont de très-bel ivoire, ainsi que les autres dents. On dit que quelques-uns des *marsouins* du fleuve Saint-Laurent fournissent un muid d'huile, et que de leur peau on fait des vestes extrêmement fortes et à l'épreuve du fusil. On compte trois sortes de *lencornets*, poissons dont la forme est ovale, et qui sont des espèces de sèches. Ils ne diffèrent entr'eux que par la grosseur, quelques-uns étant aussi gros qu'un tonneau, et d'autres n'ayant qu'un pied de long. On ne pêche que ceux-ci, et ils font un bon manger. La *gobergue* a l'odeur et le goût d'une petite morue. La plie est très-bonne à manger. On la prend avec de longues perches, garnies d'hameçons de fer. Le *chaourason* est un poisson armé. La longueur en est d'environ cinq pieds, et il est aussi gros que la cuisse d'un homme. Il ressemble à un brochet; mais il est couvert d'écailles à l'épreuve du fer. Ce poisson est de couleur argentée, et il a sous la mâchoire inférieure une longue subs-

Digitized by Google

tance osseuse, bordée d'espèces de nageoires. On conçoit aisément qu'un animal si bien armé est un destructeur parmi les habitans des eaux. Le chaourason est du petit nombre des poissons qui font leur proie des oiseaux. Il s'y prend avec beaucoup d'art. Il se cache dans les roseaux, de manière qu'on n'aperçoit que son arme, qu'il tient élevée en ligne directe au-dessus de la surface de l'eau. Les oiseaux s'imaginant que ce n'est qu'un roseau fané, se perchent dessus ; mais à peine s'y sont-ils posés, que le poisson ouvre la bouche, et fait un mouvement si prompt pour saisir sa proie, qu'elle lui échappe rarement. Ce poisson habite les lacs. L'*esturgeon* est à-la-fois poisson de mer et d'eau douce. l'*achigau* et la *dorade* sont des poissons particuliers au fleuve Saint-Laurent. Quelques rivières du Canada nourrissent une espèce de *crocodile*, qui diffère très-peu de celui du Nil.

Minéraux. — Des mines de fer ont été découvertes en plusieurs parties du Canada ; mais il n'y existe qu'une seule forge. Elle est aux environs de la ville des Trois-Rivières, et a été établie par les Français. Les couches de minerai qui servent à l'alimenter sont presqu'épuisées. Auprès de cette forge il y a une fonderie, dont il n'est encore sorti que des poëles de fer peu estimées. On dit qu'il y a au Canada des mines de plomb qui produisent un peu d'argent ; et quelques indices font croire qu'on pourrait trouver du cuivre au sud-ouest du lac Supérieur.

Nom. — On n'a d'abord donné le nom de Canada qu'aux terres qui bordaient le fleuve et le golfe Saint-Laurent ; et l'on croit généralement qu'il venait de quelques-unes des nations sauvages des environs. On l'a depuis étendu peu-à-peu jusqu'au Missi-Sipi, et même on a quelquefois compris sous cette dénomination la Nouvelle-Angleterre et la Nouvelle-Belgique, aujourd'hui l'Etat d'Yorck. Mais depuis longtems on ne connaît plus sous le nom de Canada que le pays dont nous venons d'indiquer les limites.

La baie d'Hudson, Terre-Neuve et l'Acadie formaient, avec le Canada, le pays connu sous le nom de *Nouvelle-France*.

Population. — Suivant le dernier dénombrement ordonné en 1784 par le général Haldimand, la population

Digitized by Google

du Canada montait à 113,012 Français et Anglais, non compris 10,000 loyalistes établis dans la partie supérieure de cette colonie. Il est très-vraisemblable qu'elle a augmenté depuis cette époque. On porte à 50,000 le nombre des Indiens.

Mœurs et coutumes. — Les cinq sixièmes de habitans du bas Canada sont Français d'origine. Le plus grand nombre d'entreux s'occupent d'agriculture, et cultivent les terres des seigneurs, ce que ne font point les habitans anglais qui s'adonnent à cette profession. Ces derniers sont, pour la plupart, établis sur la rive occidentale de la partie supérieure du fleuve Saint-Laurent, et ne possèdent leurs terres qu'en vertu d'un simple certificat du gouverneur, qui les a autorisés à former un établissement sur un terrain désigné.

Les seigneurs ou les propriétaires de fiefs, tant anglais que français, vivent d'une manière fort simple. Car, quoique leurs propriétés soient quelquefois très-étendues, il en est peu qui soient d'un revenu considérable (1).

La plupart des fermes du bas Canada sont situées sur les rives du fleuve Saint-Laurent. Cette particularité est le résultat du caractère des canadiens français, qui aiment à vivre les uns avec les autres. Ils portent si loin cette sorte de passion, que tant que la ferme paternelle est susceptible d'être partagée, les enfans en prennent une portion, qu'ils cultivent pour leur propre compte; et ce n'est que lorsqu'elle ne peut plus être divisée que le chef de famille songe à demander de nouvelles terres à son seigneur. Les Cana-

(1) Les *seigneuries canadiennes*, c'est-à-dire les domaines des colons français, qui forment tous des fiefs, finissent à douze lieues en remontant la rivière d'Outaouas. Tout ce qui est au-delà a été un désert inculte jusqu'à l'époque où les Anglais ont reconnu l'indépendance des Etats-Unis. Alors le gouvernement Britannique fit lever le plan de ce territoire, et le distribua aux officiers et aux soldats d'un régiment qu'il venait de licencier. Plusieurs loyalistes qui, à la fin de la guerre d'Amérique, ont abandonné leur pays pour suivre les Anglais, se sont établis sur les bords de la rivière du Rideau; et l'on dit que leurs plantations sont florissantes. D'autres familles américaines sont venues se fixer aussi dans les environs.

Digitized by Google

diens français sont peu touchés de l'honneur de découvrir et de défricher un nouveau terrain. Ils regardent les travaux de l'agriculture comme des occupations secondaires, et ils ne s'y livrent qu'avec répugnance. En conséquence, cet art n'a jusqu'ici fait que peu de progrès parmi eux. Lorsqu'ils veulent ensemencer la terre, ils se contentent de la retourner légèrement avec la charrue. Cependant de nouveaux débouchés commencent à leur donner plus d'activité.

Les Canadiens français ont l'esprit entreprenant. Lorsque l'occasion se présente de traverser les lacs des parties occidentales de leur pays, ils la saisissent avec empressement. Ils bravent gaiement les tempêtes affreuses qu'on éprouve sur ces prodigieux amas d'eaux; ils travaillent avec constance, lorsqu'il est nécessaire d'employer la rame ou le crochet, pour vaincre la rapidité des courans; on ne les entend jamais murmurer contre l'inclémence des saisons, ni contre le cruel aiguillon de la faim; la vanité soutient leur courage; et ils triomphent lorsqu'à leur retour ils peuvent faire le récit des dangers qu'ils ont courus. Ceux de la basse classe ont toute la gaieté, toute la vivacité du peuple dont ils tirent leur origine. Ils chantent dansent et paraisent s'inquiéter fort peu du lendemain. On en rencontre peu qui sachent lire et écrire. Ce sont les femmes qui possèdent le peu d'instructiou qu'il y a dans cette classe. Un homme ne termine aucune affaire, ne fait aucune démarche importante sans consulter sa femme, et il est rare qu'il n'en suive pas les avis.

Les villageoises françaises sont en général fort jolies dans leur jeunesse. Leurs vêtemens simples, mais propres, consistent en un corset bleu ou écarlate, sans manches, et en un jupon d'une couleur différente. Elles se couvrent la tête d'un chapeau de paille. Comme les femmes des Indiens, elles perdent prématurément leur beauté, par la même raison, c'est-à-dire, par l'effet de la vie trop laborieuse à laquelle les condamnent des hommes indolens, qui leur font partager les plus rudes travaux de leur ferme.

Les Canadiens français, des classes supérieures, ont aussi conservé le caractère et les mœurs de leurs ancêtres. Ils sont sur-tout si obstinément attachés à leur langue, qu'ils ne veulent point étudier la langue anglaise, et que quoique le pays

Digitized by Google

soit soumis à la Grande-Bretagne, ce sont les Anglais qui sont obligés d'apprendre le français.

C'est sur-tout l'hiver que les colons d'origine française consacrent aux plaisirs, dont ils sont tous extrêmement avides. Aussi-tôt que la terre s'est couverte de neige, les festins, les visites, les assemblées, les bals, les concerts occupent les jeunes et les vieux, les pauvres et les riches, et enfin les habitans de tout état, de tout sexe et de tout âge. Au moyen de leurs traîneaux, les Canadiens se transportent, d'un lieu à un autre, sur la neige, avec une vîtesse incroyable, et de la manière la plus agréable. Ces voitures sont si légères et si douces, qu'il n'est pas rare de voir le même cheval faire plus de 20 lieues en un jour (1). Leur forme varie suivant le goût du maître. Il y en a de fermées avec des fourrures qui empêchent l'air d'y pénétrer; mais celles-ci ne servent guères que la nuit, parce que le but principal des courses est de se faire voir et de voir les autres.

Le nombre des Indiens a diminué considérablement, depuis quelques années, dans le bas Canada; et l'on ne croit pas qu'il y en ait actuellement plus de douze cens de toutes les dénominations. On les rencontre souvent par bandes dans les villes, mendiant un peu de pain ou d'eau-de-vie, qu'ils aiment avec passion. Il est facile de reconnaître en eux un mélange du sang européen. En effet, on trouve dans leurs villages nombre de Canadiens français qui s'y sont établis, qui y ont épousé des Indiennes, et qui ont été adoptés par les nations au milieu desquelles ils résident. Il y a en outre beaucoup de Canadiens d'origine française qui ressemblent extrêmement aux Indiens par la couleur de la peau, par les yeux, par les traits et par leurs longs cheveux. Les deux peuples ont absolument le même caractère. Les Français, comme les Indiens, détestent la vie sédentaire et uniforme. La nature semble leur avoir donné une affection réciproque.

---

(1) Le froid le plus vif ne fait que très-peu d'impression sur les chevaux du Canada, quoiqu'ils soient petits et lourds. Il arrive souvent qu'après avoir resté plusieurs heures en plein air, dans une saison où les liqueurs spiritueuses gèlent dans les vaisseaux qui les renferment, ils se mettent en marche avec autant de souplesse et d'agilité qu'en été.

Digitized by Google

Ils s'associent dans leurs travaux, et vivent ensemble sur le pied le plus amical. C'est à cette cause qu'il faut attribuer le prodigieux ascendant que les Français ont eu sur les Indiens tant qu'ils ont été maîtres du Canada. C'est une chose digne de remarque que, malgré tous les efforts des Anglais pour se concilier l'affection des indigènes, si un Indien cherche l'hospitalité, il va la demander plutôt dans la chaumière d'un pauvre fermier français que dans la maison d'un riche colon anglais, ou d'origine américaine.

Habitations. — Dans le bas Canada les maisons sont presque toutes construites avec des troncs d'arbres équarris et posés les uns au-dessus des autres. Ces blocs sont parfaitement unis en-dehors, et couverts d'une couche de blanc; en-dedans ils sont ordinairement revêtus de planches de sapin. Les maisons sont toutes fournies de bons lits à la française. Cependant une chose rend les habitations des Canadiens extrêmement désagréables. C'est l'air fétide et épais qu'on y respire, et qui provient de la négligence à ouvrir les fenêtres. Si l'on demande aux habitans pourquoi ils ne le renouvellent pas, ils répondent, comme à beaucoup d'autres questions, que ce n'est pas la coutume du pays.

Religion.—Tous les cultes, sans exception, sont libres dans l'étendue des deux provinces du haut et du bas Canada, et l'opinion religieuse d'aucun citoyen n'y peut être un motif d'exclusion aux fonctions publiques. La religion catholique romaine est celle du plus grand nombre des habitans. Les prêtres de cette dernière communion prélèvent la dîme sur les fruits des terres possédées par les catholiques romains. Les protestans la paient aussi; mais le produit de la leur est versé dans la caisse du receveur général de la province, pour être appliqué à l'entretien du clergé anglican, qui paraît n'être composé que de douze membres pour les deux provinces. Le clergé de l'église romaine en compte 126. Il se compose d'un évêque, dont le siége est à Quebec, de son co-adjuteur, qui est évêque de Canathe, de trois vicaires-généraux, de 116 curés et de 5 missionnaires.

Les membres du clergé dissident sont encore moins nombreux que ceux du clergé anglican.

Gouvernement.—Depuis la cession qui en fut faite à l'Angleterre par la France, le Canada fut en quelque sorte

Digitized by Google

gouverné provisoirement, jusqu'en 1791, que le parlement britannique passa un acte qui régla la forme actuelle de gouvernement de cette colonie. En vertu de cette loi, le pouvoir exécutif est, dans chaque province, entre les mains d'un gouverneur, assisté d'un conseil exécutif, dont les membres sont nommés par le roi. Le pouvoir législatif est confié au gouverneur, à un conseil législatif et à une chambre de représentans; mais leurs actes n'ont force de loi qu'après qu'ils ont été approuvés par sa majesté britannique, et en certaines circonstances, par le parlement d'Angleterre, dont les formes ont servi de modèle pour l'initiative, pour la discussion et pour l'adoption des *bills*. Ceux-ci sont ensuite adressés au gouverneur, qui les approuve ou les rejette, ou enfin les transmet au roi. Dans ce dernier cas, ils n'ont force de loi qu'après qu'ils ont été renvoyés munis de la sanction royale. De plus, tout acte passé par le conseil et par l'assemblée des représentans doit, s'il est relatif aux dîmes ecclésiastiques, à des concessions de terre pour l'entretien du clergé anglican, à l'institution de quelques cures ou à la nomination des curés, à la jouissance et à l'exercice d'un culte quelconque, à la création de toutes sortes d'impôts, aux droits du clergé sur les émolumens qui lui sont attribués par l'usage, à la création de nouveaux honoraires au profit de tous les ecclésiastiques quelconques, à l'établissement et à la discipline de l'église anglicane, aux prérogatives royales concernant le droit de concéder les terrains vagues appartenant à la couronne, doit, disons-nous, avant d'être présenté à la sanction royale, être mis sous les yeux des deux chambres du parlement d'Angleterre pendant 30 jours au moins; et ce n'est qu'à l'expiration de ce terme que le roi peut y donner son approbation. Si, pendant ce même espace de tems, les deux chambres, ou seulement une d'elles, présentent une adresse à sa majesté britannique pour l'inviter à refuser sa sanction, l'acte ainsi attaqué est nul de plein droit.

En vertu d'un acte passé dans la 18^e^. année du règne de George III, le parlement d'Angleterre est autorisé à faire les réglemens qu'il juge nécessaires pour la prospérité du commerce et les progrès de la navigation du Canada, de même qu'à régler ce qui concerne les droits d'importation

Digitized by Google

et d'exportation de cette colonie; mais les produits de ceux-ci doivent être entièrement appliqués aux besoins de l'une ou de l'autre province, d'après le mode prescrit par les lois rendues par le conseil législatif et par l'assemblée des représentans.

Le conseil législatif du bas Canada est composé de quinze membres, et celui du haut Canada de sept. Ce nombre ne peut jamais être moindre; mais le roi peut l'augmenter à volonté. Les conseillers sont nommés à vie, en vertu d'une commission revêtue du grand sceau de la province, et signée par le gouverneur, qui est, à cet effet, autorisé par le roi. Pour être conseiller, il faut être âgé de 21 ans, être Anglais de naissance, ou être naturalisé par un acte du parlement. Le roi peut accorder des titres d'honneur héréditaires, avec le droit d'assister au conseil; mais il n'a pas encore fait usage de cette prérogative. Toutes les questions relatives au droit législatif sont décidées par ce corps; mais on peu en appeler au roi, qui soumet la question au parlement britannique. Le gouverneur de la province nomme et révoque l'orateur de l'assemblée.

La chambre des représentans du bas Canada est de cinquante membres, et celle du haut Canada de seize. Ce nombre ne peut jamais être réduit. La durée de l'assemblée est de quatre ans; mais le gouverneur peut la dissoudre avant cet espace de tems. Il peut aussi la proroger. Il est obligé de la convoquer une fois l'an, et il a le droit de fixer le lieu où elle doit tenir ses séances.

Il paraît que pour concourir à l'élection des représentans il faut avoir un revenu de cinq livres sterling, ou payer un loyer du double. Nul ne peut être élu s'il fait partie du conseil législatif, ou s'il est ministre d'un culte quelconque, s'il n'a pas vingt et un ans accomplis, s'il n'est pas né Anglais, ou s'il n'a pas été naturalisé, s'il est sous le joug d'un jugement rendu contre lui pour cause de trahison dans quelque partie que ce soit des domaines de S. M. B. Chaque votant est obligé, lorsqu'il en est requis, de prêter serment en anglais ou en français, qu'il a les qualités voulues par la loi, et qu'il n'a pas déjà voté dans l'élection dont on s'occupe.

Les gouverneurs des deux provinces sont indépendans l'un de l'autre dans leurs fonctions civiles. Quant au département militaire, le gouverneur du bas Canada a le commandement

Digitized by Google

commandement suprême, parce que sa commission le crée capitaine-général des forces de S. M. B. dans l'Amérique septentrionale.

Il paraît qu'il y a dans chaque district un tribunal, dont les jugemens peuvent être portés par appel à une cour de justice que préside le gouverneur, et dont les autres membres sont ceux du conseil exécutif, ainsi que les premiers juges de la province et les juges du banc du roi. On peut appeler de la décision de cette cour au conseil du roi, mais seulement dans un petit nombre de cas. L'ancienne coutume de Paris est toujours en vigueur au Canada. Un bill rendu en 1774 porte entre autres dispositions, que les habitans continueront à jouir de leurs propriétés quelconques de la même manière qu'avant la conquête, avec cette exception cependant que les Anglais ne sont soumis aux lois françaises que lorsqu'ils sont en contestation avec quelques Canadiens français d'origine.

Le montant de ce qu'on nomme la liste civile dans le bas Canada, c'est-à-dire, des honoraires des membres du gouvernement, est de 20,000 livres sterling par an. La moitié de cette somme est à la charge de la Grande-Bretagne, et l'autre est payée par la province. La dépense de la liste civile du haut Canada ne va peut-être pas au quart de ce que coûte l'autre. L'établissement militaire des deux provinces, en y comprenant les fortifications, etc., occasionne à l'Angleterre une dépense de 100,000 liv. sterling chaque année. Les présens distribués aux Indiens et les salaires des officiers de cette partie de l'administration, sont évalués à la même somme. Ces officiers sont des surintendans-généraux, des sous-intendans, des inspecteurs-généraux, des sous-inspecteurs, des secrétaires, des sous-secrétaires, des garde-magasins, des commis, des agens, des interprètes, des munitionnaires, des officiers de santé, des canonniers, etc. Dans le bas Canada, où les Indiens sont en petit nombre, tous les agens que nous venons de nommer sont payés pour ne rien faire; mais dans le haut Canada ils font un service très-actif. Comme on le présume bien sans doute, les présens faits aux Indiens ont pour objet de les attacher au gouvernement. Ils consistent en articles de première nécessité, et il y en a pour les hommes,



Digitized by Google

pour les femmes et pour les enfans ; mais il est défendu à tout colon de les acheter ou de les échanger pour des liqueurs spiritueuses.

Manufactures et Commerce. — Il y a dans presque toutes les villes du Canada des manufactures de grosse toile et de gros drap. Il paraît que les fabrications de ce pays se bornent à-peu-près là (1).

Les articles d'importation sont de la poterie, de beaux meubles, des draps, des toiles, de la mercerie, de la bonneterie, etc.; des papiers, des livres, des cuirs apprêtés et manufacturés, de l'épiceries, des vins, des liqueurs spiritueuses, des denrées coloniales, etc., etc.; des cordages de toute espèce, du fer manufacturé, et même les instrumens de ce métal les plus grossiers. Les articles d'exportation sont des fourrures et des pelleteries en grande quantité, du blé, de la farine, de la graine de lin, de la potasse, du bois de construction, des planches, des merrains secs, du poisson sec, du ginseng et des drogues médicinales.

Le commerce que fait la Grande-Bretagne avec le Canada occupe annuellement une quantité de navires suffisante pour transporter 7,000 tonneaux.

Nous croyons devoir consigner ici quelques détails assez curieux sur la manière dont se fait le commerce des pelleteries, qui est fort lucratif, et se partage entre une compagnie, appelée *Compagnie du Nord-Ouest*, et des particuliers qui le font pour leur propre compte. Cette compagnie n'a point de privilège ; et son unique avantage est celui qu'elle retire de ses immenses capitaux. Elle doit son origine à une réunion de négocians de Montréal. Son plus grand commerce se fait par la rivière d'Outaouas, au moyen de canaux d'écorce de bouleau, et dont quelques-uns sont assez grands pour contenir deux tonnes. Ces canots sont conduits par des Canadiens français. Tous les ans, au mois de mai, il part de Montréal une flotille chargée de provisions, comme biscuit et porc salé en quantité suffisante pour nourrir les équipages jusqu'à leur retour. On y

(1) La construction des vaisseaux qui se font au Canada sont d'un médiocre avantage pour cette colonie, qui ne peut y fournir que du bois.

Digitized by Google

embarque aussi les articles de commerce que les sauvages reçoivent en échange de leurs fourrures. Lorsqu'on rencontre des bas-fonds, il suffit souvent que les équipages sortent des canots, et qu'ils les draguent sur le sable jusqu'à ce qu'ils soient à flot; mais lorsqu'ils se trouvent au milieu des courans et entre des rochers aigus, ils sont forcés de transporter le tout sur leurs épaules jusqu'à ce que la rivière redevienne navigable. C'est cet espace de chemin qu'on appelle un *portage* au Canada. Dès que la nuit approche, les embarcations sont tirées sur le rivage; puis les équipages allument du feu, et font cuire leurs provisions. Ils reposent sur la terre, enveloppés d'une simple couverture. S'il pleut très-fort, ils forment une espèce d'abri avec des branches d'arbres; mais le plus souvent ils couchent à l'air, comme les Indiens, dont ils affectent d'imiter les usages, et dont ils adoptent quelquefois la manière de se vêtir, qu'ils trouvent plus commode que la leur.

Après avoir remonté la rivière d'Outaouas l'espace d'environ 90 lieues, ce qui leur prend environ dix-huit jours, les canots gagnent, par un portage, le lac Nipissing, d'où, par un autre portage, ils arrivent à la rivière Française, qui a son embouchure dans la partie nord-est du lac Huron. Ils côtoient ce lac jusqu'au détroit de Sainte-Marie, à l'extrémité duquel ils trouvent un autre portage qui conduit au lac Supérieur, dont ils suivent les bords jusqu'au grand portage, situé au nord-ouest. De-là, après avoir parcouru une chaîne de petits lacs et de rivières, ils traversent le lac de la Pluie, le lac des Bois, le lac Ouinepek, etc.

Les canots qui ont fait cette longue route ne reviennent jamais la même année. Il s'en trouve, au grand portage, d'autres que les agens de la compagnie tiennent tout prêts pour transporter les pelleteries qu'ils ont recueillies pendant la saison. Les fourrures sont renfermées dans des ballots qui indiquent le poids dont ils sont. On en met un certain nombre dans chaque canot; et au moyen des numéros il ne peut jamais y avoir de dilapidation. Lorsqu'on arrive au portage, il n'y a point de tems perdu, parce que chacun sait le nombre de ballots qu'il doit prendre pour compléter sa charge.

Au grand portage, ainsi que le long de cette chaîne im-

mense de lacs et de rivières qui s'étendent depuis le lac Supérieur jusqu'à environ 150 lieues de l'Océan-Pacifique, où cette compagnie entreprenante a su porter son commerce, il y a des comptoirs où résident ses agens.

Plusieurs individus attachés à la compagnie du Nord-Ouest avaient, long-tems avant M. Mackensie, pénétré dans l'intérieur du pays et parcouru, en différentes directions, des lieux où personne n'avait été avant eux. Dans une de ces excursions ils rencontrèrent des agens de la compagnie de la baie d'Hudson, qui étaient partis d'un autre point, et qui visitaient le pays, dans le dessein d'étendre aussi le commerce de leurs commettans. Cette rencontre imprévue donna lieu à des querelles fâcheuses, et la compagnie de la baie d'Hudson menaça l'autre de lui intenter un procès, pour avoir empiété sur ses droits. La première était, à ce qu'il paraît, autorisée par sa charte à faire un commerce exclusif dans la baie d'Hudson et le long de toutes les rivières et de toutes les eaux qui s'y jettent. Mais cette charte avait été accordée dans un tems où les parties septentrionales de l'Amérique étaient moins connues qu'elles ne le sont aujourd'hui, et l'on ne prévoyait pas alors qu'en lui donnant le privilège exclusif de commercer le long des eaux qui tombent dans la baie d'Hudson, c'était lui accorder celui de tout le trafic de la plus grande partie de l'Amérique septentrionale. Cependant les agens de la compagnie du Nord-Ouest avaient incontestablement violé le privilège de la compagnie de la baie d'Hudson, et la première eut infailliblement succombé dans la contestation, si la seconde n'avait pas elle-même violé sa propre charte, ou du moins négligé d'en remplir toutes les conditions. L'une de celles-ci était de former des établissemens progressifs dans l'intérieur des terres, de sorte que chaque année elle eut un nouveau comptoir avancé vers l'occident de douze milles au de-là de celui qui aurait été établi l'année précédente. Cette condition n'avait pas été remplie; et la compagnie du Nord-Ouest, persuadée que la compagnie de la baie d'Hudson avait perdu ses droits à un privilège exclusif, voyait ses menaces d'un œil tranquille. D'un autre côté, la dernière, qui sentait la faiblesse de sa cause, n'avait jamais songé à les effectuer; mais elle continuait à surveiller sa rivale d'un œil jaloux. L'extension pro-

Digitized by Google

gressive du commerce des deux compagnies mettait chaque année leurs comptoirs respectifs dans la nécessité de se heurter dans leurs opérations. Il y avait lieu de craindre que leurs différens n'eussent les suites les plus funestes, lorsqu'à l'instant où les deux parties étaient le plus animées l'une contre l'autre, il arriva un événement qui les força de se rapprocher et de se reconcilier entièrement.

Les *Assinibouins*, nation puissante qui occupe une vaste étendue de pays au sud-ouest du lac Ouinepek, voyant que les agens de la compagnie de la baie d'Hudson avaient, sans aucun motif raisonnable, empiété sur leur territoire, et maltraité quelques-uns des leurs, formèrent soudain le projet de détruire un comptoir de cette compagnie établi dans leur voisinage. Ils se réunirent en nombre assez considérable, et animés par la vengeance, ils marchèrent à l'inçu de ceux contre qui leur expédition était dirigée. Arrivés à une petite distance du comptoir ils s'arrêtèrent, selon leur coutume, pour épier le moment favorable de tomber sur l'ennemi. Cependant quelques agens de la compagnie du Nord-Ouest eurent connaissance de ce projet, et oubliant toute rivalité, ils firent avertir leurs compatriotes de la prochaine attaque des Indiens. Ils envoyèrent en même-tems un exprès au poste le plus avancé, avec invitation à celui qui était le chef de voler au secours du poste de la compagnie de la baie d'Hudson. Ce chef y conduisit un détachement avant l'attaque, et les Indiens furent repoussés.

Ce service signalé n'a été ni oublié ni méconnu par ceux auxquels il fut rendu. La compagnie de la baie d'Hudson a d'abord senti qu'il était de son intérêt que ses comptoirs fussent rapprochés de ceux de la compagnie du Nord-Ouest, dont les agens jouissaient d'une grande considération auprès des Indiens. Depuis ce tems-là les deux compagnies vivent ensemble dans la meilleure intelligence, et leurs comptoirs, quoique voisins les uns des autres, continuent leur commerce respectif sans se nuire et sans se donner réciproquement la moindre jalousie.

La compagnie du Nord-Ouest entretient à-peu-près deux mille employés dans les comptoirs qu'elle possède dans l'intérieur des terres. Ceux qui sont dans les postes les plus reculés mènent vraiment une vie sauvage, peu différente de



Digitized by Google

celle des Indiens. Quelques-uns d'entr'eux demeurent quatre ou cinq ans de suite dans le même lieu. Il est d'usage que le principal agent épouse une Indienne. C'est un moyen de gagner l'affection de toute la tribu, objet de la plus haute importance. Un tel mariage n'est pas considéré comme un lien indissoluble par l'époux; mais c'est la chose dont un sauvage s'inquiète le moins, un chef indien se fait un plaisir d'offrir sa fille ou sa sœur; mais il n'y a que le sang de l'offenseur qui puisse réparer la moindre liberté prise avec une femme mariée. (*Voy.* l'art. *Montréal*).

### Villes et Forteresses du haut Canada.

Après l'évacuation de la ville de Détroit, qui est située sur la rive occidentale de la rivière du même nom, et appartient aux Etats-Unis, on établit sur la rive opposée, mais à cinq ou six lieues plus bas, un poste anglais, près duquel on a fondé une petite ville qui s'accroît rapidement. L'un et l'autre ne sont connus jusqu'ici que sous le nom de la Nouvelle-Ville et du Nouveau-Poste. Le district où ils se trouvent est d'une étendue considérable, et se nomme *district de Malden*.

Le *fort Erié* est situé à l'extrémité orientale du lac de ce nom. Il y a dans les environs de vastes magasins et une demi-douzaine de misérables habitations.

Le *fort Chippeouay* est sur le bord d'un ruisseau dont il a reçu le nom, à environ 200 pas de la rivière de Niagara. Il consiste en une petite maison fortifiée ou une *block-house*, entourée de palissades de cèdre. Quinze hommes, commandés par un lieutenant, composent la garnison de ce fort, près duquel il y a sept ou huit fermes et quelques magasins en pierre, où sont déposées les marchandises, en attendant qu'elles soient transportées en voitures ou en bateaux à Kingston.

La description d'une *block-house* nous paraît assez curieuse pour mériter de trouver place ici. Les murs d'un fort ou d'une redoute de cette sorte sont composés de morceaux de bois carrés et fort épais. L'édifice a ordinairement deux étages de hauteur; et le supérieur déborde celui de dessous. Des barbacanes, pratiquées tout autour du premier, procurent à la garnison la facilité de faire feu à couvert

Digitized by Google

sur la tête des assaillans. On laisse aussi en différentes parties des murs de semblables ouvertures, quelques-unes desquelles sont suffisantes pour recevoir de petits canons. En hiver, lorsqu'on n'appréhende aucune attaque, on y enfonce des coins, et on les calfeutre soigneusement pour conserver la chaleur. Une block-house est construite de manière que si les coups de l'ennemi en abattent une moitié, l'autre reste debout. Chaque morceau de bois est indépendant de celui qui est à côté; chaque mur l'est aussi du mur voisin; et le toit ne dépend de rien. En conséquence, si l'on fait jouer une pièce d'artillerie contre l'édifice, le coup ne déplace que le morceau de bois qu'il a frappé. De telles redoutes sont à l'épreuve des décharges de mousqueterie les mieux soutenues. Comme on peut en élever en très-peu de tems, on en voit en tout poste militaire extérieur, et même dans toute forteresse de l'Amérique septentrionale. Il y en a plusieurs à Quebec dans la ville haute.

Les bords de la rivière de Niagara, entre le fort Chippeouay et le fort Erié, sont très-bas, et presque par-tout couverts de buissons; mais à-peu-près à moitié chemin, entre l'un et l'autre fort, les habitations deviennent plus fréquentes. Les terres qui en dépendent sont riches et bien cultivées. Un voyageur moderne, à qui nous devons la plus grande partie de cette description du Canada, M. Weld, dit avoir vu dans ce canton plusieurs champs de blé et de maïs, dont les tiges lui parurent avoir huit pieds de haut. Les sillons étaient plantés de citrouilles et de melons. Ces derniers fruits parviennent, dans les deux provinces du Canada, au dernier degré de maturité. Les pêches sont aussi très-bonnes dans le haut Canada; mais le peu de durée de l'été ne leur permet pas de mûrir dans l'autre province.

*Niagara.* — Cette ville est située sur la rive occidentale de la rivière du même nom, et presque à l'extrémité du lac Ontario. Elle contient environ soixante et dix maisons, un tribunal, une prison, et un édifice où les assemblées législatives tiennent leurs séances. La plupart des maisons sont en bois. Celles qui se trouvent sur le bord du lac ont une médiocre apparence; mais la partie la plus élevée de la ville, principalement habitée par les officiers du gouvernement, est très-bien bâtie. On y jouit d'une superbe vue sur le lac.



Digitized by Google

Il y a peu de villes, dans l'Amérique septentrionale, qui aient fait des progrès aussi rapides que Niagara, dont la maison la plus ancienne a tout au plus quinze ans d'existence. La population y va toujours en augmentant, parce que cette ville est l'entrepôt de tout le commerce qui se fait avec les autres lacs, et que les habitans des Etats-Unis s'établissent en foule sur le territoire britannique. Leur migration est telle de ce côté, que les vivres ont augmenté de cinquante pour cent dans l'espace de quelques années.

On a tenté plusieurs fois, et toujours sans succès, de changer le nom de la ville de Niagara en ceux de *Lenox*, de *Nassau* et de *Newark*. Cette ville est la capitale du haut Canada. Cependant, il y a environ dix ans que l'ordre avait été donné de transférer le siège du gouvernement de la province à Toronto, comme formant une place beaucoup plus convenable pour la tenue de l'assemblée législative, en ce qu'elle est plus éloignée des frontières des Etat-Unis. Ce changement n'était aucunement du goût des habitans de la province, pour qui Niagara est d'un abord plus facile que ne l'est Toronto. Le gouverneur qui avait fait adopter ce projet ayant été rappelé, il est très-probable qu'il n'a pas été mis à exécution. Au surplus, une mesure beaucoup plus importante devait en être la suite. On se proposait de fonder sur la rivière anciennement appelée la *Trenche*, et aujourd'hui la *Tamise*, une nouvelle ville, à laquelle on aurait donné le nom de *Londres;* et c'était-là que devait être fixé définitivement le siège du gouvernement. Cette position réunissait plusieurs avantages. Le pays d'alentour est fertile et d'une grande salubrité. Il est situé sur le bord d'une rivière belle et navigable, au centre de la province; et il est de toutes parts environné de communications par eau. On voit déjà quelques habitations sur les bords de la Tamise; et les migrations se portant actuellement en foule de ce côté, il n'est pas improbable que ce lieu ne puisse devenir un jour la capitale de la province.

La fièvre jaune fait de fréquens ravages dans la ville de Niagara (1).

(1) Le fort de Niagara, construit sur la rive orientale de la rivière de ce nom, appartient aux Etat-Unis.

Digitized by Google

*Toronto.* — Cette ville, à laquelle on donne aussi le nom d'*Yorck*, est située sur une baie de la rive occidentale du lac Ontario. Cette baie forme un bon port (1).

*Kingston.*—Cette ville se trouve à l'entrée d'une baie profonde, placée à la pointe nord-est du lac Ontario. Elle a un fort, des casernes, une église anglicane et environ cent maisons, dont quelques-unes sont en pierres ou en briques, et les autres en bois. Presque toutes ces maisons ont été élevées et sont habitées par des loyalistes américains. Le fort, qui est un carré, défendu par quatre bastions, fut construit par le comte de *Frontenac*, en 1672. Il en porta longtems le nom, mais il le perdit insensiblement, et reçut celui de *Cadaraquoui*, du nom d'un ruisseau qui se jette dans la baie. Ainsi que la ville il conserva ce dernier nom jusque vers l'année 1785, que le gouvernement britannique leur donna celui de Kingston qu'ils portent à présent.

Comme cette ville fait un commerce considérable, elle s'accroît rapidement. Elle sert d'entrepôt pour le haut et pour le bas Canada. Pendant l'automne les habitans de Kingston ont beaucoup à souffrir des fièvres intermittentes occasionnées par les vapeurs qui s'élèvent des marais voisins de la ville, dont le terrain même est bas et mal-sain.

La baie à l'ouverture de laquelle est Kingston offre un excellent mouillage; et c'est incontestablement le port le plus spacieux et le plus commode qu'il y ait sur le lac Ontario. Il y a sur cette baie deux chantiers de construction, dont l'un appartient au roi et l'autre à des particuliers. C'est sur ces chantiers que sont construits les navires d'une certaine grandeur qui naviguent sur le lac Ontario; et le nombre de ceux-ci est considérable.

*Montréal.* — Cette ville est située à-peu-près au 75°. deg. 50 min. de longitude ouest de Paris, et au 45°. deg. 3 min. de latitude nord. Cet emplacement a été choisi d'après les ordres de l'un des derniers rois de France, portant qu'il serait construit une ville sur le fleuve Saint-Laurent à l'endroit où il cesse d'être navigable pour les vaisseaux.

La ville de Montréal contient 1,200 maisons, dont 500 seu-

(1) *Voyez* ce que nous venons de dire de cette ville à l'article de Niagara.

Digitized by Google

lement sont en-dedans des murs. Les autres composent les faubourgs, situés hors des portes du nord, de l'est et de l'ouest. Ces dernières sont pour la plupart construites en bois, mais toutes celles de la ville sont en pierre. Il n'y en a point d'élégantes; mais on en trouve quelques-unes dont les appartemens sont commodes et bien distribués. Toutes les rues de Montréal sont étroites. Les trois principales sont parallèles au fleuve, et coupées à angles droits par d'autres rues, mais sans aucune régularité. Il n'y a qu'une seule place dans cette ville, la place d'armes, encore est-elle très-petite.

On compte à Montréal six églises : une pour les Anglais épiscopaux, une pour les presbytériens, et quatre pour les catholiques romains. Celle qu'on appelle la cathédrale, et qui appartient à ces derniers, est très-vaste, et offre plusieurs autels richement décorés.

Montréal renferme un couvent d'hommes de l'ordre de Saint-François; mais comme les religieux y sont en petit nombre, et qu'il leur est défendu de recevoir aucun novice, cette maison sera bientôt tombée, si elle ne l'est pas déjà. La même défense ne s'étend pas sur les maisons hospitalières qui sont tenues par des femmes. L'Hôtel-Dieu, fondé en 1644, est desservi par trente sœurs. Il y en a dix-huit à l'hôpital général où sont reçus les pauvres infirmes; et la maison de la congrégation, instituée pour élever des jeunes personnes, en compte cinquante-sept. Il n'est peut-être pas inutile d'observer ici que ces établissemens sont des preuves de l'esprit de bienfesance et d'humanité des Français, à qui la philosophie n'avait pas encore enseigné à détruire le dernier asyle des malheureux.

Les casernes sont situées dans la partie basse de la ville, dans un lieu fort agréable. Elles sont environnées de hautes murailles, et peuvent loger 300 hommes.

Les murs de Montréal tombent par-tout en ruine. Il paraît que ceux qui les ont fait construire n'avait d'autre but que de défendre la ville contre les attaques des Indiens, qui étaient très-nombreux à cette époque, et contre qui il a été nécessaire de prendre de grandes précautions jusqu'en 1736. En effet, ces murs n'eussent pu résister à des pièces de six; et quand ils auraient été plus solides ou plus forts,

Digitized by Google

ils n'auraient jamais pu défendre la ville contre de l'artillerie de siège, parce qu'elle est dominée par les hauteurs de l'île de Sainte-Hélène.

Les deux tiers au moins des habitans de Montréal sont Français d'origine. Tous les négocians du premier ordre et tous les agens du gouvernement sont Anglais, Ecossais ou Irlandais de naissance ou d'origine; mais ils passent tous pour Anglais aux yeux des anciens habitans. Ceux-ci ont conservé presque tous les usages de leurs ancêtres, et particulièrement le langage. Ils ont pour la langue anglaise une répugnance que rien n'a pu vaincre; et il est très-rare d'en trouver qui puissent même l'écorcher; mais les Anglais parlent presque tous le français.

Les habitans de Montréal sont en général très-hospitaliers, et d'une complaisance extrême pour les étrangers. Ils vivent entr'eux dans la plus grande union, et cherchent toutes les occasions de se réunir pour goûter ensemble les plaisirs de la table. En hiver, sur-tout, leurs communications sont si fréquentes, et accompagnées de tant de marques d'une amitié sincère, qu'il semble que la ville ne soit habitée que par une seule famille.

L'île de Montréal a neuf lieues de longueur sur environ trois de largeur. C'est la plus grande de plusieurs îles situées sur le fleuve Saint-Laurent, à l'embouchure de la rivière d'Outaouas (1). Elle est très-fertile, bien cultivée, et en quelques endroits assez peuplée. Elle est, en outre, agréablement diversifiée par une infinité de collines qui semblent autant d'échelons pour arriver aux montagnes considérable qui en occupent le centre. La plus élevée des deux (le Mont-Royal) n'est éloigné que d'un mille de la ville de Montréal, qui en a tiré son nom. Tout le terrain qui en forme la base est parsemé de jolies maisons de campagne, et jusqu'au tiers de la hauteur on aperçoit, en plusieurs endroits, des traces de culture. Le reste est entièrement couvert d'arbres majestueux par leur grandeur et leur ancienneté. Il est impossible, dit M. Weld, de se faire une juste idée de la beauté de la perspective dont on jouit du

(1) *Voyez* l'art. fleuve St.-Laurent, p. 113 et suiv.

Digitized by Google

haut de cette montagne. Qu'on se figure un pays d'une étendue immense, au milieu duquel coule, en serpentant, le superbe fleuve St.-Laurent, dont l'œil peut suivre le cours jusqu'à l'extrémité de l'horison. A droite on voit ces terribles rapides et ces lits de rochers aigus sur lesquels ce fleuve se précipite avec un bruit épouvantable. A gauche, et presque sous les pieds, on a la ville de Montréal avec ses églises, ses clochers étincelans, et ses nombreux vaisseaux mouillés à l'abri de ses antiques murailles. Plusieurs petites îles, situées non loin de la ville, et cultivées en partie, ou couvertes d'épaisses forêts, ajoutent encore à la beauté du spectacle. Si l'on porte ses regards sur la rive opposée, on aperçoit dans le lointain la ville de la Prairie, dont les humbles habitations paraissent prosternées autour de sa grande église. Plus loin encore est une longue chaîne de montagnes élevées qui couronnent ce magnifique tableau.

C'est à Montréal que se fait le plus grand commerce de pelleteries, et c'est aussi là qu'on embarque les fourrures destinées pour l'Angleterre. Indépendamment de celles qu'on apporte du nord-ouest dans cette ville, par la rivière d'Outaouas, il y en arrive en quantité, qui sont recueillies dans les différens postes situés sur les lacs Huron, Erié et Ontario, où le commerce est libre pour tout le monde (Voy. l'art. commerce). Ces postes sont défendus par une garnison qu'entretient le gouvernement. Aux pelleteries dont nous venons de parler, il faut encore ajouter celles qui sont apportées à Montréal par des marchands appelés *coureurs de bois*, qui parcourent les contrées habitées par les nations indiennes, et vont jusque dans le pays des Illinois, sur les bords du Missi-Sipi. Ils remontent ce dernier fleuve jusqu'à la rivière d'Ouisconsing, d'où ils gagnent, par un portage de trois milles seulement, la rivière du Renard, qui se jette dans le lac Michigan. Il arrive même quelquefois que dans les débordemens qui ont lieu dans ces rivières à la fin de l'automne, la navigation n'est interrompue par aucun portage. Du lac Michigan, les canots passent dans le lac Huron, puis dans le lac Erié et le lac Ontario, d'où ils entrent dans le fleuve St.-Laurent. Les pelleteries arrivent à Montréal avant la fin de septembre, et on les embarque de suite sur des vaisseaux qui, pour ne pas être

Digitized by Google

surpris par les glaces, partent toujours avant que le mois d'octobre soit écoulé.

### Villes et forteresses du bas Canada.

*La prairie de la Magdeleine* est une ville composée de cent maisons, qui est située sur la rive sud-ouest du fleuve Saint Laurent, au-dessous et à la distance de près de trois lieues de Montréal.

*Sorelle.*—Cette ville est située à l'embouchure d'une rivière de même nom, qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent, et dont nous avons parlé dans la description de ce fleuve. Elle est à quinze lieues de distance au nord-est de Montréal.

La fondation de la ville de Sorelle ne date que de 1787. Le plan sur lequel elle a été tracée est vaste et régulier; mais on n'y comptait encore, en 1796 ou en 1797, qu'une centaine de maisons, toutes construites avec peu de goût, et à une grande distance les unes des autres. Sorelle est la seule ville, entre Montréal et Quebec, où la langue anglaise soit dominante. Elle est en grande partie peuplée de loyalistes des Etats-Unis qui se sont réfugiés au Canada. Leur plus grand commerce est la construction des vaisseaux. Il en sort annuellement plusieurs de dessus les chantiers; et on y en construit qui peuvent porter de 50 à 200 tonneaux. Dès qu'ils sont lancés, on les conduit à Quebec, où ils sont gréés.

*Chambley* est un vieux château bâti par les Français, tout près de la rivière du même nom ou de Sorelle. Ce fort est en bon état, et l'on y tient toujours une garnison. A quelque distance il est imposant. Le pays adjacent étant aussi très-beau, tout l'ensemble offre un aspect agréable.

*Saint-Jean* contient environ cent misérables maisons de bois, et des casernes dans lesquelles est logée toute la garnison. Les fortifications de la place sont en très-mauvais état. Cette ville étant le port des Anglais sur le lac Champlain, doit s'augmenter à proportion de l'accroissement du commerce entre New-York et le bas Canada.

Le pays des environs est plat et très-dégarni d'arbres, un incendie affreux ayant, en 1788, détruit les forêts à la distance de plusieurs milles.

Digitized by Google

*Les Trois-Rivières.* — Cette ville est située à-peu-près à mi-chemin, entre Quebec et Montréal, sur le bord du fleuve Saint-Laurent, près l'embouchure de la rivière de Saint-Maurice (1). Sous le rapport de la population, elle est considérée comme la troisième ville du Canada. Elle contient 250 ou 300 maisons, la plupart en bois, mal construites et basses. Il y a deux églises, l'une pour les anglicans, et l'autre pour les catholiques romains. On y trouvait autrefois plusieurs couvents d'hommes qui ont été supprimés. Il y en a encore un de filles de l'ordre des Ursulines. Les Indiens construisent eux-mêmes, dans la ville des Trois-Rivières, une grande quantité de canots d'écorce de bouleau, arbre très-commun dans les environs, et sur-tout dans la partie septentrionale, où il parvient à une grosseur considérable. L'écorce de cet arbre ressemble à celle du liège, mais le grain en est plus serré; et elle est si flexible qu'on peut la rouler aussi facilement qu'une pièce de drap.

Quelques voyageurs ont représenté comme extrêmement fertile le territoire qui avoisine la ville des Trois-Rivières. C'est tout le contraire. Le sol est un sable stérile et mouvant, où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe. L'air est obscurci par une épaisse nuée de moustiques, preuve incontestable de l'humidité et de l'insalubrité du terrain.

Il se trouve aux environs de la ville une mine de fer, qui n'a jamais dû être considérable, et qui est presque entièrement épuisée.

*Quebec.* — Cette ville célèbre, qui était la capitale du Canada lorsque la colonie était au pouvoir des Français, ses fondateurs, et qui l'est aujourd'hui de la province inférieure, est située sur la rive nord-ouest du fleuve Saint-Laurent, par environ 73 deg. 50 min. de longitude ouest, et 46 deg. 10 min. de latitude nord. Elle a pour emplacement un promontoire très-élevé, qui se trouve presque en face d'une autre pointe de terre de la rive opposée, ce qui forme un détroit de trois quarts de mille de largeur, dans lequel le fleuve se trouve considérablement resserré. Mais à peine s'est-il dégagé de ce passage, qu'il s'étend de nou-

(1) *Voyez* la page 118 de ce volume.

Digitized by Google

veau jusqu'à près de deux lieues de largeur, et qu'il forme immédiatement au-dessous de la ville un bassin assez spacieux et assez profond pour contenir cent vaisseaux de ligne. Le nom de Quebec vient de la langue des Algonquins, où il signifie une contraction soudaine d'un fleuve.

La ville de Quebec est divisée en ville haute et en ville basse. La ville haute est bâtie sur la partie la plus élevée de la pointe, et est assise sur un roc de pierre à chaux qui, en quelques endroits, est à pic au-dessus du fleuve, et entièrement inaccessible. En quelques autres il n'est pas tellement escarpé qu'on n'ait pu y ménager une communication avec la ville basse, au moyen de rues qui suivent le contour du rocher au pied duquel elle est placée. Celle-ci n'a pour défense qu'une petite batterie qui donne sur le bassin du fleuve, et qui, lorsque la marée est haute, est au niveau de l'eau, et que des barrières élevées sur la rive, et en-dedans desquelles on peut placer du canon dans le cas d'un danger imminent. La ville haute, au contraire, est une place extrêmement forte, sur-tout du côté du fleuve, où elle est si bien défendue par la nature, qu'on a jugé inutile d'y ajouter autre chose que de simples murs; encore n'y en a-t-il point dans les endroits qui sont entièrement inaccessibles. Du côté de la terre, les fortifications sont totalement l'ouvrage de l'art, et les Français n'avaient rien épargné pour les rendre formidables. Elles ont été considérablement augmentées depuis que la ville de Quebec est tombée au pouvoir de la Grande-Bretagne.

Le service de la place exige une garnison de 5,000 hommes. Les troupes logent en partie dans les casernes, et en partie dans des maisons fortifiées (1), situées pres du cap du Diamant, qui est la partie la plus élevée du promontoire, et dont la hauteur est d'environ 2,000 pieds au-dessus du niveau du fleuve. Ce cap, qui est fortifié dans les règles de l'art, peut être considéré comme la citadelle de Quebec. Il domine tous les quartiers de la ville et les plaines qui l'environnent du côté de la campagne. Malgrés sa grande élévation, on s'y procure de l'eau en abondance; et l'on voit,

(1) *Block-Houses*. Voyez-en la description au-dessous de celle du fort Chippeouay.

Digitized by Google

en plusieurs endroits, l'eau sourdir à gros bouillons de ses flancs.

Il y a environ deux mille maisons à Quebec, ce qui peut produire une population de douze mille ames. La ville basse est habitée par des négocians et des armateurs. C'est le sejour le plus désagréable qu'il y ait au monde. L'air en est mal-sain et concentré entre des rues sales et étroites, dont les maisons sont fort élevées. Dans la ville haute, au contraire, on respire un air toujours pur. Ce n'est pas que les maisons soient mieux construites, ni que les rues soient plus régulières que celles de la ville basse; mais elle doit cet avantage à la nature. Le château où réside le gouverneur est un édifice simple qui est divisé en deux parties, dont l'une est appelée le vieux château, et l'autre le château neuf.

Les vivres sont à meilleur marché à Quebec que dans la plupart des grandes villes des Etats-Unis. C'est une chose curieuse pour un étranger que le grand nombre de chiens qu'on voit attelés à de petits charriots sur lesquels on transporte les provisions au marché. Il n'est guère de famille à Quebec ou à Montréal qui n'ait plusieurs de ces animaux consacrés au charoi. L'espèce en est la même que celle de Terre-Neuve; mais ils ont les reins plus larges et les pattes plus courtes. En général ils ont une belle apparence. Ils sont très-dociles, ont un instinct remarquable, et sont d'une force prodigieuse. Il n'est pas rare de voir, pendant l'hiver, des traînaux tirés sur la neige par des attelages de six de ces chiens, et quelquefois plus, qui font ainsi des courses de quelques heures et mêmes des voyages de plusieurs jours.

La ville haute de Quebec offre un des sites les plus magnifiques que l'on puisse découvrir. On a tout-à-la-fois sous les yeux des roches énormes, plusieurs grandes rivières, d'impénétrables forêts, des plaines cultivées, des montagnes, des lacs, des villes, des villages, en un mot la nature dans toute sa richesse et ses plus vastes dimensions. Les vaisseaux qui longent les quais de la ville basse semblent naviguer sous les pieds de celui qui les contemple. Le fleuve St.-Laurent a près de deux lieues de largeur dans cette partie de son cours, que l'œil peut suivre jusqu'à l'île d'Orléans, où il se

Digitized by Google

se perd dans les montagnes entre lesquelles il est encaissé. Dans une belle soirée on le prendrait pour une glace immense, dans laquelle les riches teintes du firmament viennent se réflechir avec un nouvel éclat. La rive méridionale du fleuve, entrecoupée de baies et de promontoires, est couverte d'une épaisse forêt, et a conservé presque par-tout son premier état de nature. Mais la rive opposée est ornée d'habitations tellement rapprochées les unes des autres, quelles ressemblent à un village de plusieurs lieues de longueur. La vue, de ce côté, est bornée par une longue chaîne de montagnes qui, quoique très-éloignées du rivage, ont l'air de sortir des eaux; et comme la plaine parfaitement unie qui les précède est entièrement dérobée aux regards du spectateur, les habitations semblent suspendues aux pointes des roches escarpées qui en garnissent les flancs.

Quelqu'agréables que soient les environs de Quebec, vus à une certaine distance, ils ne perdent rien à être examinés de près. On est également flatté de la beauté des sites et de l'air de satisfaction répandus sur le visage des habitans.

Histoire. — L'espace illimité qui s'ouvrait devant la colonie de la Nouvelle-France ou du Canada, offrait à ses premiers regards, dit Raynal, des forêts sombres, épaisses et profondes, dont tout attestait l'antiquité. A l'époque où cette région fut découverte, la nature y étalait un luxe de fécondité, une magnificence, une majesté qui commandaient l'admiration, et mille graces sauvages qui surpassaient infiniment les beautés artificielles des pays civilisés.

La plupart des nations indiennes du Canada étaient en guerre entr'elles lorsque les Français y parurent pour la première fois. Les Hurons, sur-tout, favorisèrent l'établissement de ces étrangers, et s'en firent des alliés, à l'aide desquels il remportèrent de grands avantages sur les Iroquois, leurs ennemis. Malgré cette circonstance favorable, la colonie française ne fit d'abord que peu de progrès. En 1627 on n'y comptait encore que trois misérables établissemens entourés de palissades. Cette langueur n'avait d'autre cause que le système d'une compagnie exclusive qui se proposait moins de créer une puissance nationale au Canada, que de s'y enrichir par le commerce des pelleteries. Pour répa-

rer ce mal, on substitua à cette compagnie une association nombreuse, à laquelle on donna la disposition des établissemens créés et à créer, et le droit de faire la guerre ou la paix selon ses intérêts. A l'exception de la pêche de la morue et de la baleine qu'on rendait libre, tous le commerce par terre et par mer lui fut concédé pour quinze ans. La traite des pelleteries lui fut accordée à perpétuité, on lui donna plusieurs autres priviléges, et le roi lui fit présent de deux gros vaisseaux. La compagnie, qui avait un fonds de 100,000 écus à sa disposition, s'engagea à faire passer dans la colonie, dès l'an 1628, deux ou trois cens ouvriers des professions les plus convenables, et jusqu'à seize mille hommes, avant l'année 1643; mais la fortune ne la seconda point. Les premiers vaisseaux qu'elle expédia furent pris par les Anglais, que le siège de la Rochelle venait de brouiller avec la France. Celle-ci, par l'effet de la guerre qui s'alluma alors entre les deux nations, perdit le Canada en 1629. Le conseil de Louis XIII attachait si peu d'importance à cet établissement, qu'à l'époque des négociations de paix il opinait à ne pas en demander la restitution; mais le monarque, dont le nom était à la tête des membres de la compagnie, le fit changer d'avis; et le traité de Saint-Germain, conclu en 1631, rendit aux Français le Canada.

Les fondateurs de la colonie avaient mal disposé leurs établissemens, ils les avaient placés à une telle distance les uns des autres, que n'ayant presque point de communication entr'eux, ils étaient hors d'état de se secourir mutuellement. Les Iroquois s'aperçurent de cette faute, et cherchèrent à en profiter. Les Français se virent réduits à élever dans chacun des districts qu'ils occupaient une espèce de fort, où ils se renfermaient à l'approche de l'ennemi. Jamais le poste n'était enlevé, mais tout ce qui se trouvait hors des retranchemens était emporté ou détruit. Telle était la misère de la colonie, qu'elle ne subsistait que par les aumônes que les missionnaires recevaient d'Europe.

Le ministère voulant porter remède à cet état funeste, fit, en 1662, passer quatre cens hommes de bonnes troupes au Canada. Ce corps fut renforcé deux mois après. Des avantages remportés sur les cinq nations formant la confédération, à la tête de laquelle étaient les Iroquois, en contrai-

Digitized by Google

gnirent d'abord trois à faire la paix; et les deux autres, affaiblies par cette défection, s'y virent aussi forcées. Les colons donnèrent alors plus d'étendue à leurs plantations, et ils les cultivèrent avec plus de confiance et de succès. Tous les soldats qui consentirent à se fixer au Canada obtinrent leur congé et une propriété dans ce pays. On accorda aux officiers un terrain proportionné à leur grade. On fonda de nouveaux établissemens, et les échanges entre les Français et les Indiens se multiplièrent. Les administrateurs de la colonie eurent soin d'entretenir la bonne intelligence, non-seulement avec les peuples voisins, mais encore d'établir entre ceux-ci une harmonie générale.

Cet état dura peu. Les Iroquois s'étant aperçus que les Français n'avaient pas conservé des forces assez imposantes, attaquèrent quelques nations qui n'étaient, il est vrai, ni alliées, ni voisines de la colonie française. On leur signifia de mettre bas les armes. Ebranlés par le ton impérieux qu'on avait pris, ils accordèrent une partie de ce qu'on exigeait d'eux; et l'on ferma les yeux sur le reste. Mais cette sorte d'humiliation aigrit leur ressentiment, et les Anglais profitaient des dispositions où ils les virent. Ils tâchèrent également de débaucher les autres alliés de la France. Ceux qui résistèrent à la séduction furent attaqués. Tous furent invités, et quelques-uns forcés à porter leurs pelleteries aux comptoirs anglais, où d'ailleurs ils les vendaient mieux que dans les comptoirs français.

Avant de rien entreprendre contre les Iroquois, Denonville, qui commandait pour Louis XIV, attendit des secours de la France, qui arrivèrent en 1687. La colonie compta alors plus de onze mille hommes, dont on pouvait armer le tiers. Malgré cette supériorité de forces, Denonville eut recours à la ruse, ou plutôt à la trahison. Il abusa de la confiance que les Iroquois avaient dans le jésuite Lambert, pour attirer leur chef à une conférence. Ceux-ci s'y furent à peine rendus, qu'on les jeta dans les fers. Embarqués à Quebec, ils furent ensuite conduits aux galères. A la réception de cette nouvelle, les anciens de la nation iroquoise firent appeler leur missionnaire. « Tout nous » autorise à te traiter en ennemi, lui dirent-ils; mais » nous ne pouvons nous y résoudre. Ton cœur n'a point eu



Digitized by Google

» de part à l'insulte qu'on nous a faite; et il serait injuste » de te punir d'un crime que tu détestes autant que nous. » Mais il faut que tu nous quittes. Une jeunesse inconsidé- » rée pourrait ne voir en toi qu'un perfide qui a livré les » chefs de la nation ». Après ce discours ils lui donnèrent des conducteurs, qui ne le quittèrent que lorsqu'il fut hors de danger; et des deux côtés on courut aux armes.

La guerre se fit avec des succès divers. A la fin de la campagne, les colons voyant leurs champs dévastés par les Iroquois, ne soupirèrent que pour la paix. Lambreville fit des propositions qui furent écoutées; mais pendant qu'on négociait, un Huron, surnommé *le Rat*, et qui était l'Indien le plus brave et le plus éclairé qu'on eût jamais vu dans l'Amérique, parvint à faire reprendre les hostilités. La guerre dura d'autant plus, que l'Angleterre, depuis peu brouillée avec la France, à l'occasion du détrônement de Jacques II, crut de son intérêt de s'unir aux Iroquois. Une flotte anglaise parut au mois d'octobre 1690 devant Quebec, pour en former le siège. Mais après de grandes pertes, elle fut obligée de renoncer honteusement à cette entreprise. Les Iroquois avaient senti qu'il leur importait qu'aucune des deux nations, française et anglaise, ne l'emportât sur l'autre; et, sous différens prétextes, ils avaient repris le chemin de leurs bourgades. La guerre se réduisit donc à quelques ravages funestes aux particuliers, mais presqu'indifférens aux nations belligérantes. La paix de Riswick fit cesser tout à-la-fois les calamités de l'Europe et les hostilités qui s'exerçaient en Amérique. Les Hurons et les Iroquois sentirent aussi qu'ils avaient besoin d'un long repos. Les nations indiennes commencèrent à respirer; les Européens reprirent leurs travaux; et le commerce des pelleteries eut plus de consistance que jamais.

La guerre pour la succession d'Espagne, par une particularité digne de remarque, n'approcha point du Canada. Depuis long-tems les Français et les Anglais briguaient à l'envie l'alliance des Iroquois, qui, par-là, se crurent les arbitres des deux nations rivales. Comme la paix convenait alors à ce peuple, il déclara qu'il prendrait les armes contre ceux qui, les premiers, recommenceraient les hostilités. Cette résolution s'accordait parfaitement avec la position

Digitized by Google

de la colonie française, qui n'avait que peu de moyens pour faire la guerre, et qui n'en attendait point de la métropole. Les Anglais, dont les forces augmentaient tous les jours, voulaient entraîner les Iroquois dans la querelle. Leurs négociations, leurs présens furent inutiles jusqu'en 1709, qu'ils réussirent à séduire quatre des cinq nations iroquoises. Leurs troupes, restées jusqu'alors dans l'inaction, se mirent en marche, soutenues par un grand nombre d'Indiens. Elles s'avançaient vers le Canada, avec l'espoir presqu'assuré de le conquérir, lorsqu'un chef iroquois dit aux siens : « Que » deviendrons-nous, si nous réussissons à chasser les Fran» çais ? » Ce peu de mots rappela promptement les esprits de ses compatriotes à leur premier système. Aussitôt il fut résolu d'abandonner un parti qu'on avait embrassé témérairement et contre l'intérêt public ; mais comme il paraissait honteux de s'en détacher ouvertement, on crut pouvoir suppléer à une défection manifeste par une trahison secrète. Les Iroquois infectèrent les eaux, en y jetant toutes les peaux des animaux qu'ils tuaient à la chasse. Les Anglais, qui ne se défiaient point d'une semblable perfidie, continuèrent à puiser aux mêmes sources qu'auparavant ; et il en périt un si grand nombre, qu'il fallut que leur armée renonçât à pousser plus avant les opérations militaires.

Un nouveau danger menaça bientôt la colonie française. Une flotte anglaise, destinée contre Quebec, et portant cinq ou six mille hommes de troupes de débarquement, entra l'année suivante dans le fleuve Saint-Laurent. Elle paraissait sûre de vaincre ; mais la présomption de celui qui la commandait, jointe aux courroux des élémens, la firent périr dans la route. Ainsi le Canada, tout à-la-fois délivré de ses inquiétudes du côté de la terre et du côté de la mer, eut la gloire de s'être maintenu, sans secours et sans perte, contre la force et la politique des Anglais.

Cependant la fin désastreuse du règne de Louis XIV força la France à abandonner une partie de ses possessions en Amérique ; et la baie d'Hudson, l'île de Terre-Neuve et l'Acadie furent cédées aux Anglais.

A la paix d'Utrecht, le Canada proprement dit, se trouvait dans un état de détresse inconcevable. Cette situation s'améliora cependant ; car on voit, par le dénombrement



Digitized by Google

de 1753 et de 1758, que la population de cette contrée s'élevait à 91,000 ames, sans compter les troupes réglées.

Lorsque le ministère de France entreprit de fonder un établissement dans le Canada, il donna un terrain très-étendu à ceux qui voulurent s'y fixer; mais comme on y introduisit à la même époque la coutume de Paris, qui voulait que tous les descendans d'un chef de famille eussent une part égale à la succession, ce domaine fut presque réduit à rien par des partages multipliés. Si les lois l'avaient fait passer en entier au fils aîné, les choses eusseut pris une autre face. Le père, poussé à l'économie, par le desir de préparer un sort heureux à ses autres enfans, eût demandé de nouvelles terres pour ceux-ci. Il les eût couvertes de bâtimens, de troupeaux, et de moissons, et y aurait placé sa nombreuse postérité. Les nouveaux propriétaires auraient, à leur tour, suivi cet exemple; et, avec le tems, la colonie entière eût été peuplée et cultivée. En 1745 les avantages d'une telle politique frappèrent la cour de Versailles, qui défendit la division ultérieure de tout domaine qui n'aurait pas un arpent et demi de front, sur au moins trente de profondeur.

Dans les premiers tems la colonie était administrée par un gouverneur, dont l'autorité s'étendait également sur le civil et sur le militaire. Cet officier décidait arbitrairement et sans appel toutes les contestations. En 1667 on établit un tribunal auquel on donna, pour règle de ses jugemens, la coutume de Paris, arrangée selon les localités.

Les dépenses annuelles du gouvernement pour le Canada, ne passaient pas 400,000 fr. en 1709, et ne s'étaient jamais élevées au-dessus de 1,700,000 fr. avant 1749; mais elles n'eurent plus de bornes après cette époque. La progression fut telle, que l'année 1758 coûta 27,900,000 fr. au trésor public. La dépense de l'année suivante fut de 26,000,000. Celle des huit premiers mois de 1760 fut de 13,500,000.

L'ambition des Anglais, qui cherchaient à étendre les bornes de leurs possessions, ralluma la guerre entr'eux et les Français. Les premières hostilités furent plutôt avouées qu'autorisées par l'un et par l'autre gouvernement; mais après quelques échecs essuyés par les Anglais, le pavillon

Digitized by Google

britannique eut ordre d'insulter le pavillon français sur toutes les mers. Une flotte, composée de 23 vaisseaux de ligne et de 18 frégates, qui portaient 16 mille hommes de troupes aguerries, jeta l'ancre à une demi-lieue de Louisbourg, qui fut bientôt assiégé. Les Français se défendirent avec opiniâtreté. Une femme soutenait leur courage. Madame de Drucourt, continuellement sur les remparts, et fesant partir elle-même trois coups de canon, chaque jour semblait disputer au gouverneur, son époux, l'honneur de remplir ses fonctions. Ce ne fut qu'à la veille d'un assaut impossible à soutenir qu'on parla de se rendre, ce qu'on ne fit qu'à des conditions honorables.

Les Français, renforcés par les Indiens, avaient remporté un grand nombre de victoires, lorsqu'une flotte anglaise, commandée par l'amiral Saunders, fit voile sur le fleuve Saint-Laurent, à la fin du mois de juin 1758. Huit brûlots, à la faveur d'une nuit obscure, furent lancés pour l'incendier. Tout eut infailliblement péri si ceux qui avaient été chargés de l'expédition, impatiens d'assurer leur retour, n'avaient pas mis trop tôt le feu aux barques qui portaient les matières combustibles. Les assiégeans, avertis à tems du danger qui les menaçait, parvinrent à s'en garantir, et il ne leur en coûta que deux de leurs bâtimens.

Tandis que les forces navales échappaient si heureusement à la destruction, l'armée de terre, qui était composée de 10 mille hommes, attaquait la pointe de Lévy, s'en emparait, y établissait des batteries et bombardait la ville de Quebec.

Mais ces avantages ne conduisaient pas au but qu'on s'était proposé. Il s'agissait de s'emparer de la capitale de la colonie; et la côte qui y menait était si bien soutenue par des redoutes, par des batteries et par des troupes, qu'elle paraissait inaccessible. Les assaillans se confirmèrent de plus en plus dans cette opinion, lorsqu'ils eurent franchi le saut de Montmorency, où ils perdirent 1500 hommes. Le découragement commençait à se déclarer parmi eux, quand Murray proposa de remonter avec l'armée, et une partie de la flotte, l'espace d'un peu plus d'une demi-lieue au-dessus de la place, et de s'emparer des hauteurs d'Abraham, que les Français avaient négligées, parce qu'ils les croyaient suffisamment



Digitized by Google

gardées par les rochers très-escarpés qui les entouraient. Le 13 décembre cinq mille Anglais débarquèrent, avant le jour, au pied de ces hauteurs. Les ayant escaladées, ils s'y trouvaient rangés en ordre de bataille, lorsqu'à 9 heures ils furent attaqués par deux mille hommes de troupes réglées, cinq mille colons et cinq cents sauvages. La victoire se déclara en faveur des Anglais, qui néanmoins avaient, dès le commencement de l'action, perdu l'intrépide *Wolfe*, leur général.

Douze heures de tems eussent suffi pour rassembler des troupes distribuées à quelques lieues du champ de bataille, et, après les avoir réunies à l'armée battue, pour marcher à l'ennemi avec des forces supérieures à celles qu'il avait défaites. C'était l'avis de *Montcalm*, qui, blessé mortellement dans la retraite, avait eu le tems, avant d'expirer, de songer au salut de ses troupes, et les avait engagées à réparer leur défaite. Un sentiment si généreux ne fut pas adopté; on s'éloigna de dix lieues. Le chevalier de Lévy, accouru pour remplacer Montcalm, blâma cette marche rétrograde. On en rougit; on voulut revenir sur ses pas, et ramener la victoire; mais il n'était plus tems; Quebec avait capitulé (1).

La prise de cette place ne mit pas fin à la guerre. Une poignée de Français qui manquaient de tout, perfectionnèrent à la hâte des retranchemens qui avaient été commencés sur un terrain situé à dix lieues au-dessus de Quebec. Il y fut arrêté que le printems prochain on se mettrait en marche pour la reprendre par un siége, ou par un coup de main. On n'avait encore rien de ce qu'il fallait pour attaquer une place en règle; mais tout était combiné de façon à ne commencer l'entreprise qu'à l'instant où les secours qu'on attendait de France seraient sur le point d'arriver. Les préparatifs étaient déjà faits lorsque la glace qui couvrait le fleuve St.-Laurent venait à se rompre vers le milieu, y ouvrit un canal étroit. On fit alors glisser les bâteaux à force de bras pour les mettre à flot. L'armee, composée de colons et de soldats, qui ne fesaient qu'un corps et qui n'avaient qu'une ame, se précipita, le 20 avril (1760), dans le courant, avec une ardeur incroyable. Déjà toute débarquée elle touchait à un corps avancé, posté à trois lieues en avant de Quebec. La prise

(1) Le 17 décembre 1759.

Digitized by Google

d'un canonnier français, entraîné par un glaçon, fit connaître à ceux qui commandaient dans la place le danger qu'elle courait ; et la garde avancée eut ordre d'y rentrer en toute diligence ; mais malgré la promptitude de sa retraite, on eut le tems d'en entamer l'arrière-garde.

Les troupes françaises marchant contre Quebec avec intrépidité, n'en étaient plus éloignées que d'une lieue lorsqu'elles firent rencontre d'un corps de quatre mille hommes, sorti pour les arrêter. L'attaque fut vive, et la résistance opiniâtre. Les Anglais furent repoussés, après avoir perdu un grand nombre de leurs soldats les plus braves, et laissé toute leur artillerie entre les mains des vainqueurs.

La tranchée fut aussi-tôt ouverte devant Quebec. Mais comme on n'avait que des pièces de campagne, qu'il ne vint point de secours de France, et qu'une forte escadre anglaise remonta le fleuve Saint-Laurent, il fallut lever le siège dès le 16 du mois de mai, et se replier de poste en poste jusqu'à Montréal. Trois armées formidables entourèrent les troupes françaises, qui, peu nombreuses dans l'origine, et excessivement réduites par des combats fréquens, manquaient tout-à-la-fois de munitions de guerre et de bouche, et occupaient un poste qui n'était point fortifié. Ces misérables restes d'un corps de 7 mille hommes, qui n'avait jamais été recruté, et qui, aidé de quelques miliciens et de quelques Indiens, avait fait de si grandes choses, furent enfin réduits à capituler, et ce fut pour la colonie entière. Par le traité de paix de 1763, le Canada fut cédé à l'Angleterre, à condition qu'elle maintiendrait le culte catholique dans l'état où il se trouvait à cette époque.

Lorsque le Canada était au pouvoir de la France, il y avait un gouverneur général, qui était en même-tems gouverneur de Quebec ; un intendant de marine, de justice, de police et de finances ; un conseil supérieur ; 27 compagnies détachées des troupes de la marine ; un grand commissaire de la marine ; un grand prévôt ; un grand maître des eaux et forêts et enfin un évêque, dont le diocèse s'étendait sur toutes les possessions françaises dans l'Amérique septentrionale.

### Labrador.

Cette vaste contrée forme une sorte de presqu'île qui

Digitized by Google

tient au continent par le Canada, qu'elle a au sud. Le fleuve et le golfe St.-Laurent la bornent au sud-est. Elle a l'Océan-Atlantique et le détroit d'Hudson au nord-est. Elle se termine au nord en une pointe appelée *cap Worstenholm*; et à l'ouest elle forme la côte orientale de la baie d'Hudson. Enfin elle s'étend du 50^e^. deg. de latitude nord jusqu'au 62^e^. 30 min.

Nous avons déjà dit par qui le Labrador a été découvert, et nous avons fait connaître aussi le motif qui lui a valu le nom qu'il porte (1).

Ce que l'on connaît de ce pays est généralement coupé de collines et de montagnes. Cependant on pourrait en cultiver les parties méridionales; mais il serait difficile de se défendre des ours et des loups; et le bétail ne pourrait quitter l'étable que trois mois de l'année. Quoiqu'il paraisse que l'intérieur du Labrador n'ait jamais été visité par aucun européen, d'Anville y a indiqué un grand lac, qu'on a copié dans des cartes récentes, et qu'on a désigné sous le nom de *Nouvelle-Mer*. La côte orientale de cette contrée offre un escarpement stérile, l'image de la désolation. Des montagnes rocheuses qui se revêtent en quelques endroits d'une tourbe noirâtre, où languissent quelques plantes rabougries, s'y élèvent à pic de la mer. Les fleuves, les ruisseaux, les lacs, les étangs, les marais y abondent en poissons, parmi lesquels on remarque le saumon, le brochet, l'anguille, la truite et le barbeau. Ils sont fréquentée par de nombreuses peuplades d'oiseaux. Des milliers d'îles couvrent cette même côte, et sont peuplées d'oiseaux aquatiques, et particulièrement de canards qui donnent l'édredon. Outre les bêtes fauves, on trouve des renards et des lièvres dans les plus grandes de ces îles.

On peut juger facilement combien doit être rigoureux le climat d'un pays montueux, dont l'extrémité avoisine le pôle arctique. On prétend néanmoins que dans les parties de l'intérieur des terres, où l'on aperçoit quelques signes de fertilité, l'air est plus doux que sur les côtes. Il y croît beaucoup d'arbres, du céleri sauvage, la plante au scorbut et la salade d'Inde. On y découvre quelques indices de fer.

(1) *Voyez* la page 70 de ce volume.

Digitized by Google

On dit que les dépouilles de veau marin, et généralement toutes les substances huileuses répandues sur le sol au Labrador, y produisent le plus heureux effet, et le couvrent d'un gazon frais et bien nourri, quoique précédemment il ne fut hérissé que de bruyère.

M. Cartwright, qui a publié un détail très-circonstancié des différens séjours qu'il a faits dans ce malheureux pays, et qui réunis formeraient un espace de seize années, dit que les gelinottes non-seulement y changent de couleur en hiver, mais qu'il leur pousse pour cette saison une grande quantité de plumes blanches. Il y a vu des volverènes, et des porcs-épics qui, par leur grosseur, ressemblaient au bièvre. On trouve aussi dans le journal de cet Anglais beaucoup de détails sur les mœurs des ours. Ces animaux se rassemblent par bandes auprès d'une cataracte pour y prendre les saumons, qui y remontent en grand nombre, et dont il sont très-friands. Ils plongent sous les eaux, ils y poursuivent leurs proie, et ne reparaissent qu'a 60 ou 80 verges de distance. Il y en a cependant qui semblent n'être venus là que pour jouir de ce spectacle. Dans une partie de cette sorte, l'auteur que nous venons de citer compta 32 ours blancs et 3 ours noirs. Les rennes sont très-nombreux dans le pays, et leur chair est excellente. M. Cartwright combat l'opinion généralement reçu sur les mœurs du castor. Il assure que cet animal ne mange ni chair ni poisson, et qu'il ne se nourrit que des feuilles et de l'écorce des arbres qui n'ont aucun suc résineux, et d'oignons de lis aquatiques.

Il n'y avait qu'un petit nombre de factoreries au Labrador avant que les frères Moraves y eussent formé de petits établissemens, dont le plus considérable est celui qu'ils ont fondé à *Nain* en 1764. C'est à ces missionnaires qu'on doit la découverte de ce beau feld-spath qu'on nomme pierre du Labrador. On prétend que les pierres de cette sorte qui ont été découvertes les premières, furent reconnues au milieu des lacs par les vives couleurs qu'elles réfléchissaient du fond de l'eau. Les plus rares sont de couleur écarlate.

Les naturels du pays se distinguent en *Montagnards* et en *Esquimaux*. Les premiers ressembleraient, dit-on, aux Egyptiens, si en se mêlant avec les Canadiens, ils n'avaient pris quelques choses des traits des Français. Ils se nour-

Digitized by Google

rissent principalement de chair de renne. Ils font aussi la chasse aux renards, aux marthes et aux lièvres. Pour toute demeure ils ont des espèces de tentes, qu'ils couvrent de peaux de renne et d'écorce de bouleau. Ils sont zélés catholiques romains, et vont fréquemment faire les exercices de leur religion à Quebec.

Nous avons déjà donné le portrait des Esquimaux en parlant des variétés de l'espèce humaine au Nouveau-Monde (1). Ces sauvages ne parcourent pas seulement le Labrador, et peut-être même n'y portent-ils plus leurs pas errants (2); mais la partie sud-est de cette contrée étant toujours désignée comme leur pays, nous croyons devoir consigner ici quelques détails sur un peuple qu'on peut considerer comme le plus malheureux qu'il y ait sur la terre.

### Notice sur les Esquimaux.

Les Esquimaux, dit un voyageur moderne (3), possèdent le rivage de la mer, depuis l'Océan atlantique et le long du détroit d'Hudson, jusqu'à l'embouchure du fleuve Mackensie, et peut-être encore plus loin. Ces sauvages se portent toujours vers l'ouest, sans jamais s'éloigner de la mer. Ils ont les traits, les mœurs, l'idiôme et les habitudes des habitans du Groënland.

Depuis long-tems on donne aux Esquimaux un caractère aussi odieux que leur personne est difforme. C'est-là peut-être la cause de la haîne que leur portent toutes les peuplades qui habitent au centre et au nord de l'Amérique septentrionale; et l'on a vu avec quel sang-froid les Indiens qui accompagnaient M. Hearne dans son voyage à la rivière de la Mine-de-Cuivre en massacrèrent un parti. Des Indiens que M. Mackensie rencontra dans le haut du fleuve qui porte son nom, lui dirent qu'ils avaient toujours vécu en mésintelligence avec les Esquimaux, peuple qui profitait de

(1) *Voyez* la page 78 de ce volume.

(2) L'une des cartes de la *géographie de l'Amérique* par *Morse*, porte que les Esquimaux ont quitté le Labrador, et qu'ils se sont retirés dans les froides régions situées au nord-ouest de la baie d'Hudson.

(3) *Voyage de Mackensie*, t. III, p. 341.

Digitized by Google

toutes les occasions pour attaquer ceux qui n'étaient point en état de se défendre. Peu de tems avant l'époque dont nous parlons, les Esquimaux leur avaient juré amitié, ce qui n'avaient pas empêché ces derniers d'en surprendre presque aussitôt quelques-uns, et de les massacrer de la manière la plus traîtresse. Ces mêmes Indiens ajoutèrent que les Esquimaux s'habillaient tout comme eux, qu'ils portaient les cheveux courts, qu'ils se perçaient un trou de chaque côté de la bouche, près de la lèvre inférieure, et qu'ils y plaçaient une concrétion qu'ils trouvaient dans le lac du fleuve Mackensie, et qui ressemblait à un long grain de verroterie; et qu'enfin ils avaient des frondes avec lesquelles ils lançaient des pierres si adroitement, qu'une arme de cette sorte était très-meurtrière entre leurs mains.

Il paraît que ces sauvages ont aussi beaucoup de querelles entre eux; car un auteur que nous avons déjà cité, M. Cartwright, rapporte qu'en 1736 ils eurent, au sujet d'une femme, une dispute qui fut suivi d'un massacre, où ne fut épargné ni le sexe ni l'âge.

Selon M. Hearne (1), les Esquimaux qui habitent dans le voisinage de la rivière de la Mine-de-Cuivre sont généralement petits, et nul d'entre eux n'excède la moyenne taille. Ils présentent beaucoup de surface; mais ils ne sont ni bien faits ni forts. Ils ont la peau d'une couleur de cuivre sale. Cependant on aperçoit quelques belles femmes parmi eux. Leurs vêtemens ressemblent beaucoup à ceux des groënlandais du détroit de Davis, excepté que les bottes des femmes ne sont point garnies d'os de baleine, et que la taille de leur habit n'a pas plus d'un pied de long.

Les armes et les instrumens de pêche de ces sauvages sont des arcs, des flèches, des lances, des dards, etc., qui ressemblent parfaitement à ceux dont se servent les Esquimaux qui habitent vers l'entrée de la baie d'Hudson; mais ils leur sont fort inférieurs pour le travail. Les Esquimaux du nord garnissent leurs flèches d'un morceau de cuivre, ou plus communément d'une pierre noire triangulaire de la nature de l'ardoise. Leurs canots sont construits comme ceux

(1) *Voyage de Samuel Hearne, du fort du Prince-de-Galles dans la baie d'Hudson, à l'Océan nord*, tome I.

Digitized by Google

des autres Esquimaux. Ils sont composés de peaux de veau marins cousues ensemble, et ont la forme d'une navette de tisserand. Dans le milieu il y a un trou dans lequel on s'assied sur les talons. Les Esquimaux rament tous avec la double pagaie sans pencher le corps, de peur de chavirer. Ils construisent aussi de grandes chaloupes qui vont aussi vite que le vent, et où ils peuvent tenir trente ou quarante.

Les tentes des Esquimaux du nord sont couvertes de peaux de daims garnies de leurs poils, et elles ont la forme circulaire de celles des Esquimaux de la baie d'Hudson. Leurs ustensiles consistent principalement en vases de pierre et de bois. Ils ont aussi des plats, des cuilliers, des écuelles faits de cornes de buffle ou de bœuf musqué. La pierre qu'ils emploient à composer leurs vases est grise et poreuse. Malgré ce dernier inconvénient et la grossièreté du travail, ces vases sont aussi propres et aussi clairs qu'une tasse de porcelaine de la Chine. Ils en ont quelques-uns qui peuvent contenir jusqu'à 24 pintes; et quoiqu'un peuple si misérable n'exécute de pareils ouvrages qu'avec des instrumens de pierre, ils sont bien supérieurs à ceux que font les Esquimaux des côtes de la baie d'Hudson. Leur forme est un carré long, un peu plus large par le haut que par le bas. Autour des bords règne un joli cordon; et souvent les plus larges présentent des ornemens à chaque angle. Deux anses d'une pierre très-solide sont adaptées à l'extrémité supérieur de ces vases.

M. Mackensie rencontra trois huttes d'Esquimaux à peu-près au 68$^{e}$. deg. de lat. nord. Ces huttes étaient creusées sous terre. La forme en était presque ovale; elles avaient quinze pieds de longueur, dix pieds de largeur dans le milieu et huit pieds à chaque extrémité. Toute la hutte était enfoncée d'un pied au-dessous du sol. La moitié était jonchée de branches de saule, qui servaient probablement de lit à ceux qui les habitaient. Au milieu de l'autre moitié il y avait un trou d'un pied de profondeur, et d'environ quatre pieds carrés. C'était dans cette dernière moitié qu'on avait allumé le feu, dont il ne paraissait pas toutefois que les Esquimaux eussent fait grand usage. La porte de la hutte était pratiquée au centre de l'une des extrémités. Elle avait deux pieds et demi de hauteur et deux pieds de largeur, et comme elle était

Digitized by Google

recouverte de cinq pieds en avant, on ne pouvait y entrer qu'en rempant sur le ventre. Il y avait au haut de la hutte un trou de huit pouces carrés, qui servait de cheminée, de fenêtre et même de porte. Six ou huit troncs de petits arbres enfoncés dans la terre, les racines en haut, supportaient quelques chevrons, sur lesquels était placée la couverture, qui avait six pieds de largeur sur dix de longueur, et était composée de branches d'arbres et d'herbes sèches, revêtues d'une couche de terre d'un pied d'épaisseur (1).

En d'autres huttes que M. Mackensie trouva encore un peu plus haut vers le nord, ce voyageur remarqua une chaudière de pierre, carrée et à fond plat, qui pouvait contenir huit pintes. Il ne conçut pas comment les naturels avaient pu la détacher de la carrière et la façonner. Il vit aussi divers fragmens de cailloux minces, emmanchés dans du bois, et servant probablement de couteaux (2).

Les haches des Esquimaux du Nord sont composées d'une lame de cuivre qui a deux pouces d'épaisseur, sur cinq à six de largeur. Elles sont emmanchées à un morceau de bois de douze à quatorze pouces de longueur. En général elles font l'office de ciseau, et on les enfonce à coups de massue dans le bois, ce qu'exigent et leur pesanteur et la qualité de la matière dont elles sont formées. Les baïonnettes des hommes et les couteaux des femmes sont aussi de cuivre. Les premières ont la forme d'un *as* de pique, et sont terminées par un manche de corne de daim d'un pied de long. Les derniers ressemblent parfaitement à ceux que Cranz a décrit dans son histoire du Groënland.

Quand les Esquimaux qui résident près de la rivière de Churchill voyagent en hiver, c'est toujours en suivant les lacs et les rivières sur les bords desquels ils ont formé des provisions et des amas de mousse à brûler. Comme ces lacs ou ces rivières sont quelquefois à une distance convenable les uns des autres, et que plusieurs d'entre les premiers ont beaucoup d'étendue, les malheureux placent leurs tentes sur la glace, où ils font des trous, vis-à-vis desquels ils s'asseient pour pêcher à la ligne. Le poisson qu'ils attrapent ils le

(1) *Mackensie*, tome II, p. 23 et suiv.
(2) Id. *ibid.*, p. 28 et 29.

Digitized by Google

mangent cru, et presque tout vivant, et s'ils veulent boire, ils ont sous la main leur boisson ordinaire, de l'eau.

Les Esquimaux du même canton remplissent de venaison, de pieds de chevaux et de veaux marins, ainsi que de saumon, des outres de peaux qu'ils remplissent d'huile de baleine. Cette huile, lorsqu'elle est de bonne qualité, ne gèle jamais assez, dans les hivers même les plus froids, pour acquérir de la consistance, ce qui est très-heureux pour ce peuple, que la nature a condamné à vivre sans feu sous le climat le plus rigoureux. Tant que leurs provisions durent, les Esquimaux n'ont autre chose à faire, pour contenter leur faim, que d'ouvrir un de leurs sacs, et d'en tirer un ou plusieurs morceaux de viande ou de poisson.

Quoique l'habillement, les canots, les ustensiles et beaucoup d'articles soient les mêmes parmi les Esquimaux du nord et parmi ceux de la baie d'Huson, les premiers ont une coutume qui leur est particulière, et qui consiste à se raser la tête, ce qui semblerait annoncer qu'ils appartiennent à une tribu différente de celles qu'on a découvertes jusqu'ici, tant sur la côte du Labrador que dans le détroit d'Hudson.

Les Esquimaux vivent dans un état de liberté absolue. Nul d'entre eux, du moins, ne paraît commander ni être commandé. Dans leur jeunesse, cependant, ils obéissent à leurs parens ou aux personnes que ceux-ci ont chargé d'en prendre soin.

Le Labrador est renfermé dans les possessions anglaises de l'Amérique septentrionale. La compagnie de la baie d'Hudson en possède la côte occidentale ; mais, en 1764, la côte orientale de cette contrée a été distraite du gouvernement du Canada, et réunie à celui de l'île de Terre-Neuve, que nous allons décrire, et qui appartient aussi à la Grande-Bretagne.

### Isle de Terre-Neuve.

Cette île, dont la forme approche de celle d'un triangle, est située dans la mer Atlantique, à l'est du Labrador, dont le détroit de Belle-Isle la sépare. Elle se trouve entre les 54 deg. 55 min. et 61 deg. 10 min. de longitude ouest, et les 46 deg. 30 min. et 50 deg. 45 min. de latitude nord.

On

Digitized by Google

On ne s'est avancé dans les terres qui composent l'île de Terre-Neuve, qu'à la distance d'environ huit lieues. Ce qu'on en connaît est plutôt montueux que montagneux, quoiqu'au sud-est il y ait des caps élevés. Cette partie est arrosée par plusieurs belles rivières. Il y a aussi de nombreux étangs, des marais et des landes. Les côtes offrent plusieurs ports qui sont spacieux et sûrs. Ainsi que les bancs voisins, elles sont très-souvent obscurcies par des brouillards, et exposées à des pluies continuelles. Il y tombe aussi beaucoup de neige. On prétend que ce dernier effet est dû au courant du golfe du Mexique, dont nous avons parlé (1). Le froid y est rigoureux et long, et le sol extrêmement aride.

Les principales villes de Terre-Neuve sont, *Bona-Vista* à l'est, *St.-Jean* au sud-est, et *Plaisance* au sud. Il réside un lieutenant du gouverneur dans chacune des deux dernières de ces villes; et pendant l'hiver, la population de toutes les trois, en la réunissant, ne s'éleverait pas à plus de mille familles.

L'île de Terre-Neuve produit quelques bois de construction; mais ce sont les grandes pêches de morues, qui se font sur les bas-fonds dont elle est environnée, qui la rendent célèbre.

La grande pêche de Terre-Neuve commence le 10 mai, et dure jusqu'à la fin de septembre. La morue y est ou sèchée pour la méditerranée, ou encaquée dans la saumure pour les marchés. On porte à 7,200,000 fr. par an ce qui s'en vend dans les pays catholiques. La Grande-Bretagne et les Etats-Unis emploient annuellement, à la pêche de la morue, 3,000 bâtimens et 10,000 individus. On fait partir d'Angleterre, au printems, une petite escadre pour protéger cette pêche et les établissemens; et l'amiral qui la commande est aussi gouverneur de l'île.

Après beaucoup de contestations avec la France, Terre-Neuve fut cédée à l'Angleterre en 1713, à condition qu'il serait permis aux Français de faire sècher leurs filets sur les côtes septentrionales de l'île. En 1763 il fut convenu que la France pourrait faire pêcher dans le golfe St.-Laurent;

(1) *Voyez* page 151 de ce volume.



Digitized by Google

des oiseaux sauvages et toute sorte de gibier. On y a transporté plusieurs espèces d'oiseaux et de quadrupèdes d'Europe qui y ont prospéré. Le poisson entre en nombre incroyable dans les rivières vers la fin de mars, où il commence à frayer. Le hareng vient en avril, et le saumon et l'esturgeon en mai.

L'Angleterre fait passer, au Nouveau-Brunswick et dans la Nouvelle-Ecosse, de la toile, des étoffes de laine, et d'autres articles de commerce, qui montent à environ 720,000 fr. Elle en reçoit en retour pour 1,200,000 fr. de bois de construction et de poisson. La principale pêche est celle de la morue, qui se fait sur le *cap de Sable* (1). Il paraît que ce cap est l'extrémité sud d'une île petite et ronde, qui n'est séparée du continent que par un détroit peu spacieux. Cette île est entièrement formée de sable mêlé de pierres transparentes. Les montagnes sont de forme conique et d'un blanc de lait. Il y en a quelques-unes qui ont 46 pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette singulière île renferme des étangs d'eau douce. Il y croît des genevriers, des mûriers, etc. On y recueille du fourrage et de la vesce, qui servent à la nourriture d'un petit nombre de chevaux, de vaches et de porcs.

*Villes du Nouveau-Brunswick.* — La capitale de cette province est *Fréderick's Town*, qui est située sur la rivière de St.-Jean, à un peu plus de 20 lieues du point jusqu'où remonte le flux. La ville de *Ste.-Anne* est presqu'à l'opposite. Il y a quelques établissemens près de la baie de Funday, et un fort qui porte le nom de *Howe*. On y trouve aussi une tribu de sauvages appelés *Marékites*, et qui comptent 140 guerriers.

*Villes de la Nouvelle-Ecosse.* — La capitale de cette province est *Halifax*, ville située sur la baie de Chebocto ou de *Chedibocto*, dans une position avantageuse pour la pêche. Cette ville est défendue par des forts de charpente ou des *block-kouses*. Elle a un bon port, où l'on tient, pendant l'hiver, une petite escadre de vaisseaux de guerre, qui met à la voile au printems pour protéger la pêche. Elle

(1) On remarque près du *cap Canso*, qui forme la pointe septentrionale de l'Acadie, quelques roches de gypse blanc.

Digitized by Google

entretient des communications, par terre et par mer, avec les diverses parties de la province. On prétend qu'elle renferme 15,000 habitans. Elle fut fondée, en 1749, par 3,000 familles, que le gouvernement anglais y fit passer, et qui lui donnèrent le nom qu'elle porte, celui du comte d'Halifax, à qui fut dû cet établissement.

Depuis la fin de la guerre de l'indépendance, les migrations des loyalistes des Etats-Unis ont été considérables en faveur de cette province, où ils ont fondé de nouvelles villes, telles que *Parr-Tow*, *Digby* et le *New-Edinbourg*. On a, depuis peu, cultivé des terrains très-étendus, et le pays doit augmenter en population comme en fertilité.

*Shelburne*, sur le bord de l'Océan, a près d'une lieue d'étendue. On dit que cette ville renferme 9,000 ames.

*Annapolis-Royale*. — Cette ville est située sur la côte orientale de la baie de Funday. Quoique ce ne soit guère aujourd'hui qu'un village, c'était autrefois la capitale de la province. Elle a un des plus beaux ports de l'Amérique, et qui peut contenir 1,000 vaisseaux mouillés en sûreté.

*St.-Jean* est un nouvel établissement à l'embouchure de la rivière de ce nom, qui se jette, à l'ouest, dans la baie de Funday.

On parle encore d'autres villes, telles que *Quinsbury*, *Windsor*, *Norton* et *Cornwallis*.

La tribu indienne des *Micmacs* a ses établissemens à l'est d'Halifax. Elle compte environ 300 guerriers.

Quelque sauvage qu'en soit l'aspect, ce pays fut le berceau de quelques-uns des premiers établissemens européens. Jacques I^er^., roi d'Angleterre, l'accorda à son secretaire sir Williams Alexandre, devenu depuis comte de Stirling; et ce fut celui-ci qui, par reconnaissance, donna le nom de Nouvelle-Ecosse à cette contrée. Depuis ce tems elle a souvent changé de maîtres, et a passé alternativement des Français aux Anglais qui l'ont enfin conservée.

## Isle de St.-Jean.

Cette île est située dans la baie ou le golfe St.-Laurent, à la distance de dix ou douze lieues au nord de la Nouvelle-



Digitized by Google

Ecosse, dont elle dépend, et de l'île du cap Breton, qui se trouve à l'est. Elle a 40 lieues dans sa plus grande longueur. Comme des baies profondes en découpent les côtes, la largeur en est très-inégale, et peut varier de 5 à 15 lieues. On dit l'île fertile, et arrosée par plusieurs rivieres. Un lieutenant-gouverneur réside à *Charlotte s'Town*. On évalue à 5,000 le nombre des habitans de l'île St.-Jean.

### Isle du cap Breton.

Cette île, qui est située à l'entrée du golfe St.-Laurent, a l'île de Terre-Neuve au nord, et la Nouvelle-Ecosse au sud. Elle n'est séparée de celle-ci que par un détroit de peu de largeur; mais elle l'est de l'autre par un espace de 20 lieues, qui forme le passage par lequel on pénètre dans le golfe que nous venons de nommer. Elle a 35 lieues de longueur, et 12 ou 15 de largeur. Le voisinage de l'île de Terre-Neuve et le grand nombre de lacs et de forêts qui se trouvent dans l'île du cap Breton en rendent le climat froid, et l'air y est chargé de vapeurs. Le sol est principalement couvert de mousse, et paraît peu convenable aux travaux de l'agriculture. On trouve dans l'île un banc de charbon de terre très-étendu, dont la direction est horizontale, et qui n'est pas à plus de six ou huit pieds de profondeur. Jusqu'ici l'on n'a principalement employé ce charbon que comme lest. Le feu ayant pris par accident dans l'un des puits, il fut impossible de l'éteindre.

Le nombre des habitans de l'île du cap Breton n'est pas de plus de mille. Le commerce de fourrures est peu considérable dans cette île. La pêche, au contraire, y forme un objet important. Lorsque les Français la fesaient, on en estimait le produit à 24 millions.

Il y a deux villes dans l'île du cap Breton: ce sont *Sidney*, anciennement le fort Dauphin, et *Louisbourg*. Le port de la première n'étant point commode, on bâtit la seconde en 1720. Celle-ci en a un très-beau, qui a près de 4 lieues de circonférence, et par-tout 6 ou 7 brasses d'eau. Louisbourg fut peuplée par des colons qu'on fit venir d'Europe.

La découverte de l'île que nous venons de décrire remonte

Digitized by Google

vers l'an 1500, et est due aux Normands et aux Bretons. Crôyant qu'elle fesait partie du continent, ils la nommèrent *cap Breton*. Cependant les Français n'en prirent possession qu'en 1713, qu'ils y élevèrent le fort Dauphin. En 1745 l'île du cap Breton fut prise par des troupes venues de la Nouvelle-Angleterre; et depuis cette époque elle a toujours été soumise aux Anglais. Les habitans de l'île St.-Jean se rendirent en même tems, au nombre de 4,000.

### Isles Bermudes ou Summer.

Ces îles, éloignées de 260 lieues de la côte de la Caroline, et de 950 des côtes de France, sont à-peu-près à égale distance de l'Acadie et des Indes occidentales; et c'est ce qui nous permet d'en placer ici la description. Elles sont au nombre de quatre, et par le 66^e^. deg. de longitude ouest, et le 32^e^. de latitude nord. Elles sont extrêmement petites, et ne contiennent guère, dit-on, que 2,000 acres de terre. L'accès de ce groupe, environné d'îlots et de rochers, est très-difficile. Le climat en est sain et tempéré. Les productions de l'Amérique et de l'Europe qu'on y a transplantées y ont réussi. Il y a des bois de construction. Il y croît un peu de tabac; et l'on y recueille des limons, et sur-tout des oranges d'une grosseur prodigieuse et d'un goût délicieux.

La principale des Bermudes est l'île St.-Georges, dont la capitale porte le nom, et est située au fond d'un port. Cette ville est composée de 500 maisons bâties en pierre de taille. Il s'y trouve une belle église et d'élégans édifices. Sept ou huit forts, sur lesquels sont montées 70 pièces de canon, en forment la défense. On y compte 3,000 habitans; et en réunissant ceux de toutes les îles on pourrait en trouver 9,000. Leur principale occupation est de construire, avec les cèdres de leurs forêts, de légers bâtimens, au moyen desquels ils trafiquent avec l'Amérique septentrionale et les Indes occidentales, où il paraît qu'ils portent du sel.

On dit que les femmes sont jolies aux Bermudes, et que les habitans des deux sexes aiment beaucoup la parure. On prétend aussi que les noirs y sont deux fois plus nombreux que les blancs.

La religion anglicane est la religion dominante aux Ber-



Digitized by Google

mudes. Ces îles sont régies par un gouverneur, par un conseil et par une assemblée générale.

Les Bermudes furent découvertes, en 1557, par les Espagnols, sous le commandement de *Jean Bermudes*, dont elles portent le nom. Un naufrage y jeta, en 1609, sir *Georges Summer*, qui leur donna aussi le sien. Il paraît qu'elles étaient inhabitées en 1612, lorsque les Anglais s'y établirent. Ceux-ci en sont toujours en possession.

Digitized by Google

## PARTIE DU SUD-EST DE L'AMÉRIQUE.

# ÉTATS-UNIS.

Position géographique. — Les Etats-Unis sont situés entre les 68 deg. 50 min. et 106 de longitude ouest du méridien de Paris, et les 30 deg. 40 minutes et 49 deg. 50 min. de latitude nord.

Limites. — Cette vaste contrée est bornée au nord par une ligne idéale qui commence à une chaîne de montagnes par le 47e. deg. de latitude septentrionale, et qui, après avoir suivi cette chaîne, traverse les grands lacs du Canada, suit le fleuve St.-Laurent jusqu'à la latitude de 45 degrés au sud, et non loin de Montréal, ainsi que nous l'avons déjà dit. De ce point elle se dirige à l'est jusqu'à-peu-près au 73e. deg. de longitude ouest, puis elle atteint et suit la chaîne des montagnes d'Albany jusqu'au 70e. deg. 18 min. même longitude, qu'elle court presque directement au sud pour gagner les sources de la rivière de Ste.-Croix, qu'elle suit par le milieu jusqu'à son embouchure dans la baie de Funday. La mer Atlantique forme la limite orientale, entre laquelle se trouvent renfermées les îles, qui ne sont pas éloignées de plus de 20 lieues du rivage. Une autre ligne purement idéale aussi, et tirée dans la latitude du 31e. deg., trace, au sud, la limite entre les Etats-Unis et les deux Florides (1). Depuis la cession de la Louisiane ils se trouvent aussi bornés au sud par le golfe du Mexique. Enfin une troisième ligne idéale, et dont la direction est sinueuse, les sépare, à l'ouest, des deux Mexiques et des vastes déserts ou pays inconnus situés derrière la Nouvelle-Albion. La partie supérieure, et la plus considérable de cette ligne,

(1) Il est à remarquer que depuis la cession de la Louisiane aux Etats-Unis, la Floride occidentale leur forme une limite orientale l'espace d'environ 15 lieues.

Digitized by Google

paraît traverser une chaîne de montagnes, dont elle prolonge ensuite le côté orientale, puis les cîmes, jusqu'au point où commence la ligne septentrionale que nous venons d'indiquer.

Selon différens géographes et arpenteurs américains, le territoire des Etats-Unis formait une surface de 382,421,750 acres avant la réunion de la Louisiane, qui l'accroît d'environ la moitié de cette quantité de terre. On comptait aussi qu'il y en avait 51,000 couverts par les eaux.

Montagnes. — Nous n'avons rien à ajouter ici à la description que nous avons donnée des montagnes de l'Amérique septentrionale à l'article Géographie-physique (1).

Fleuves, Rivières et Lacs. — Tout le cours du Missi-Sipi appartient aujourd'hui aux Etats-Unis. Nous l'avons déjà décrit, ainsi que le fleuve St.-Laurent (2), qui d'ailleurs n'arrose qu'une très-petite partie du territoire de ces mêmes Etats (3). Les autres courans d'eau, qui se rendent à la mer, qui sont d'une longueur considérable, sont la rivière de *Connecticut*, la rivière d'*Hudson*, la *Dalaouare*, la *Sosquehannah*, la *Potomack*, la *Fluvanna*, la *Roanoke*, la *Nens*, la rivière du *Nord-Ouest*, les rivières de *Grand-Pedie*, de *Santy*, de *Savannah*, d'*Altamaha*, de *Tenessie*, d'*Ohio* et des *Illinois*. Ces trois dernières réunissent leurs eaux à celles du Missi-Sipi. Nous parlerons des unes et des autres dans les divisions territoriales où elles sont renfermées. Le lac des Bois, le lac Supérieur, les lacs Huron, Erié et Ontario sont traversés, à-peu près par le milieu, par la ligne qui sépare le Canada des Etats-Unis; mais ceux-ci possèdent en totalité le lac Michigan et la plus grande partie du lac Champlain. Nous les avons tous décrits (4).

Caps et Baies. — Le cap *Cod*, le cap *May*, le cap *Charles*, le cap *Henry*, le cap *Hatteras*, le cap *Look-out*, le cap *Fear* forment les principales pointes de la côte des

(1) *Voyez* p. 108 et suiv. de ce volume.

(2) *Voyez* p. 113 et suiv. de ce volume.

(3) Par la même raison nous ne dirons rien non plus de la rivière de *Niagara*, que la ligne de démarcation traverse aussi par le milieu. *Voyez* les pages 111, 112 et 113 de ce volume.

(4) *Voyez* p. 133 et suiv. de ce volume.

Digitized by Google

Etats-Unis et des îles qui en dépendent. Le *sound* de *Longisland*, la baie de *Delaouare*, la baie de *Chezapik*, le *sound* d'*Albermarle* et le *sound* de *Palmico* (derrière le cap *Hatteras*) en sont les principaux enfoncemens.

Aspect du pays. — Une forêt presqu'universelle, qui commence au rivage même de l'Océan, à l'embouchure de la Delaouare, et s'enfonce au loin dans l'intérieur des terres, où elle devient toujours plus épaisse, forme le trait saillant de l'aspect qu'offre le territoire des Etats-Unis. Les chemins ou plutôt les sentiers sont bordés et ombragés de bois taillis ou de futaies, dont le silence, la monotonie; le sol tantôt aride, tantôt marécageux, dont les arbres tombés de vétusté ou renversés par les ouragans, dont enfin les essaims persécuteurs de taons, de mosquites et d'autres moucherons, ne produisent pas, dit M. de Volney, ces effets charmans que rêvent au sein de nos cités d'Europe, des écrivains romanciers (1). Il est vrai que sur la côte de la mer cette forêt, que le même auteur appelle continentale, sans doute pour en désigner l'étendue, offre déjà d'assez grands vides qu'occupent des marais saumâtres et les champs cultivés qui, chaque jour, s'accroissent de plus en plus autour des villes. Elle a également des lacunes considérables dans le pays d'Ouest, sur-tout depuis la rivière d'Ouabache (*Wabash*) jusqu'au Missi-Sipi, et vers les bords du lac Erié et du fleuve St.-Laurent, ainsi que dans les Etats de Kentokey et de Tenessie, où la nature du sol, et plus encore les incendies allumés de tout tems par les sauvages, ont produit de vastes déserts, appelés *savanas* par les Espagnols, et *prairies* par les Américains, qui ont emprunté ce mot aux Canadiens français. Ces déserts peuvent être comparés à ceux de la Tatarie; et, comme ces derniers, ils se couvrent de plantes ligneuses, hautes de trois ou quatre pieds, et formant, pendant l'été et l'automne, un brillant tapis de fleurs et de verdure. Dans le reste des Etats-Unis, et sur-tout dans la partie montueuse de l'intérieur, d'où les fleuves courent en sens opposé à la mer et au Missi-Sipi, l'empire des arbres n'a reçu que de faibles atteintes; et l'on peut dire que, comparé à la France, le pays n'est qu'une vaste forêt.

(1) *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, t. I, p. 7 et 8.

Digitized by Google

Si on la présentait en un seul tableau, on verrait cette forêt divisée en trois grands cantons que distingueraient les genres, les espèces et l'aspect des arbres qui la composent. Les espèces de ces arbres, selon les Américains, indiquent la nature et les qualités du sol qui les produit. Le premier de ces cantons, que M. de Volney appelle *Forêt du Sud*, embrasse la partie maritime de la *Virginie*, des *deux Carolines*, de la *Georgie*, des *deux Florides*, et s'étend généralement depuis la baie de *Chezapik* jusqu'à la rivière de *Ste.-Marie*, sur un terrain de gravier et de sable, dont la largeur varie de 30 à 50 lieues. Tout cet espace étant peuplé de pins, de sapins, de melèzes, de cyprès et d'autres résineux, offre à l'œil une verdure constante. Le second canton, ou la *Forêt du Milieu*, comprend la partie montueuse des *deux Carolines* et de la Virginie, toute la *Pensylvanie*, la partie méridionale de l'Etat de *New-Yorck*, tout le *Kentokey*, et le nord de l'*Ohio* jusqu'à la rivière d'Ouabache. Tout ce territoire est peuplé de diverses espèces de chênes, de hêtres, d'érables, de noyers, de sycomores, d'acacias, de mûriers, de pruniers, de frènes, de bouleaux, de sassafras, de peupliers, sur la côte Atlantique, et en outre, dans le pays d'Ouest, de cerisiers, de maroniers d'Inde, de papâs, d'arbres-concombres, de sumac, etc.; espèces qui toutes annoncent un sol productif, quoique cependant elles n'excluent pas entièrement les résineux qui se montrent épars dans les campagnes et par massifs sur les montagnes. Le troisième canton, ou la *Forêt du Nord*, encore composée de pins, de sapins, de melèzes, de cèdres, de cyprès, etc., part des confins du précédent, couvre la partie nord de l'Etat de *New-Yorck*, l'intérieur du *Connecticut* et de l'Etat de *Massachussets*, l'Etat de *Vermont*; et ne laissant aux arbres forestiers que les rives des fleuves et leurs alluvions, il s'avance par le *Canada* vers le nord, où bientôt il fait place au genevrier et aux maigres arbustes, clair semés dans les déserts du cercle polaire arctique.

M. de Volney, fesant un résumé concis (1), présente d'une manière si piquante l'aspect général du territoire des Etats-Unis, que pour donner une idée de ce tableau peint

(1) *Id. ibid*, t. I, p. 11 et 12.

Digitized by Google

en raccourci, il faut le copier servilement. Le voici donc : « Une forêt continentale presqu'universelle ; cinq grands » lacs au nord ; à l'ouest de vastes prairies ; dans le centre » une chaîne de montagnes, dont les sillons courent paral- » lèlement au rivage de la mer, à une distance de 20 à 50 » lieues, versant à l'est et à l'ouest des fleuves d'un cours » plus long, d'un lit plus large, d'un volume d'eau plus con- » sidérable que dans notre Europe ; la plupart de ces fleuves » ayant des cascades ou des chutes, depuis 20 jusqu'à 140 » pieds de hauteur ; des embouchures spacieuses comme » des golfes ; dans les plages du sud des marécages conti- » nus pendant plus de 100 lieues ; dans les parties du nord » des neiges pendant quatre et cinq mois de l'année ; sur » une côte de 300 lieues, 10 à 12 villes toutes construites » en briques ou en planches peintes de diverses couleurs, » contenant depuis 10,000 jusqu'à 60,000 ames ; autour de » ces villes, des fermes bâties de troncs d'arbres (*log-houses*), » environnées de quelques champs de blé, de tabac ou de » maïs, couverts encore la plupart de troncs d'arbres tout » brûlés ou écorcés : ces champs debout, c'est-à-dire, non » gisans, séparés par des barrières de branches d'arbres » (*fences*) au lieu de haies ; ces maisons et ces champs » encaissés, pour ainsi-dire, dans les massifs de la forêt » qui les englobe, diminuant de nombre et d'étendue à » mesure qu'il s'y avancent, et finissant par n'y paraître, » du haut de quelques sommets, que de petits carrés d'échi- » quier, bruns ou jaunâtres, inscrits dans un fond de ver- » dure : ajoutez un ciel capricieux et bourru, un air tour- » à-tour très-humide ou très-sec, très-brumeux ou très- » serein, très-chaud ou très-froid, si variable qu'un même » jour offrira les frimats de Norwege, le ciel d'Afrique, les » quatre saisons de l'année, et vous aurez le tableau phy- » sique et sommaire des Etats-Unis ».

Configuration générale. — Nous avons déjà décrit les chaînes de montagnes connues sous le nom d'*Apalaches* ou d'*Alleguenys*, qui traversent les Etats-Unis (1). Il résulte de leur position une sorte de partage physique de ce pays en trois longues contrées parallèles, prises dans le sens de

(1) Voyez *l'article géographie-physique*, page 110 de ce vol.

Digitized by Google

la côte, c'est-à-dire, du nord-est au sud-ouest, savoir : une première contrée orientale, située entre l'Océan et les montagnes, et vulgairement appelée *côte Atlantique ;* une seconde contrée occidentale, placée entre le Missi-Sipi et les montagnes, et vulgairement appelée *Pays d'Ouest* ou *Back Country ;* une troisième, enfin, celle des montagnes elles-mêmes, qui est intermédiaire (1).

La première contrée s'étend depuis le Canada jusqu'à la Floride, sur une largeur qui s'accroît du nord au sud, et varie depuis 20 lieues jusqu'à 70. Elle est d'un niveau peu élevé dans toute sa longueur, plus plane dans les Etats du sud jusqu'au New-Jersey ; plus inégale et presque montueuse dans les Etats du nord, sur-tout dans ceux de Connecticut, de Massachussets et de Rhode-Island. On peut considérer Long-Island (l'*Isle Longue*) comme formant un point de division assez précis entre ces deux caractères de terrain ; car de cette île, en allant au nord jusqu'à l'embouchure du fleuve St.-Laurent, le rivage est élevé, rocailleux et parsemé de récifs. Au contraire, en allant de Long-Island vers le sud, la côte est continuellement une plage basse et de pur sable presqu'à fleur d'eau. Ce sable s'enfonce au loin dans les terrres. Il y sert de lit à la forêt d'arbres résineux dont nous avons parlé. A l'approche des montagnes il se mêle avec une portion d'argile et de gravier que les eaux ont amenée des hauteurs voisines. Il en résulte un terrain jaunâtre, maigre et meuble, qui domine dans la lisière moyenne des Etats du sud, dans le Maryland, dans la Pensylvanie et la partie supérieure du New-Jersey. Plus au nord spécialement dans dans les Etats de Connecticut, de Rhode-Island et de Massachussets, le pays est sillonné de monticules et de chaînons, qui rendent âpre et raboteux toute la Nouvelle-Angleterre proprement dite.

La seconde contrée ou le *Pays d'Ouest* a pour limites, à l'est, les Alleguenys ; à l'ouest, le Missi-Sipi ; au nord, les lacs Michigan, Erié et Ontario ; et au sud, les deux Florides. Les habitans de la côte Atlantique donnent à tout ce pays le nom de *Back Country* (pays de derrière). La

(1) *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, par *C. F. Volney*, t. I, p. 17 et suiv.

Digitized by Google

nature du sol et certaines limites naturelles de fleuves et de montagnes y forment une subdivision de trois grands districts bien distincts. Le premier est le pays situé au sud de la rivière de Tenessie et du chaînon de l'Apalache qui l'enveloppe. Dans la partie maritime de ce district, qui est la Floride (1), le terrain est absolument plane, sablonneux et stérile au bord de la mer. A mesure qu'on avance dans les terres il devient marécageux, gras et fécond, principalement sur les banquettes des fleuves, où le riz et le maïs acquièrent la plus grande hauteur. Plus loin encore vers l'intérieur il offre des collines; le sol en est plus rocailleux et moins fertile, comme l'attestent l'ilex, le pin, le sapin, le chêne rouge et le chêne noir, le magnolia, le cèdre rouge, le cèdre blanc, le cyprès et une foule d'arbustes indigènes des pays chauds.

Le second district a pour limites, l'Ohio au nord, les Alleguenys à l'est, la rivière de Tenessie au sud, et le Missi-Sipi à l'ouest. Il est prodigieusement brisé par des monticules et des sillons rapides, et cependant boisés pour la plupart. Il est sur-tout traversé, de l'est à l'ouest, par le chaînon de Cumberland, qui a jusqu'à 10 lieues de largeur, et court entre la rivière du même nom et celle de Tenessie. Dans les vallons et dans ce qu'il y a de plaines, le sol est généralement d'une qualité excellente. Cet un terreau noir, gras, meuble, et de la profondeur de 3 à 15 pieds. Les arbres qu'il produit sont bien supérieurs aux arbres effilés et margies de la côte Atlantique. Ce sont le chêne rouge, le chêne blanc, le chêne noir, quatre ou cinq espèces de noyers-hickorys, des peupliers tulipiers, des vignes sauvages, s'élevant à la hauteur de 20 et de 30 pieds, des frênes, des érables à sucre, des acacias, des sycomores, des maronniers d'inde, des arbres à gomme, des pins, des cèdres, des sumachs, des pruniers et des cerisiers sauvages d'un diamètre considérable.

Le troisième district a pour limites les lacs du fleuve

(1) La nature se joue des vaines démarcations tirées par la main de l'homme, et c'est pour cette raison que nous croyons pouvoir empiéter en quelque sorte sur un territoire voisin, dont nous devons aussi décrire le sol.

Digitized by Google

St.-Laurent, au nord, l'Alleguenys à l'est, le cours de l'Ohio au sud, et le Missi-Sipi à l'ouest. Cet espace, appelé *North-ouest territory* par les Américains, ne forme point un État constitué, parce que la population n'en est pas de 60,000 ames. La surface en est presque plane, ou du moins légèrement ondulée. Depuis la rivière de Ouabache jusqu'au Missi-Sipi, ce ne sont que de vastes prairies, dont le plan est extrêmement uni. Néanmoins c'est d'un tel local que coulent en sens opposé une foule de rivières considérables, dont les unes se rendent au golfe du Méxique par le Missi-Sipi, et les autres à l'Océan, principalement par la Mohauck, par la rivière d'Hudson, par la Sosquehannah et par le fleuve St.-Laurent. Il en résulte que les Alleguenys, de qui ces rivières tirent leur origine, ne sont en quelques sortes que la rampe de ce plateau qui les égale presque en hauteur. Le sol en est argilleux, et extrêmement fertile. Il parait qu'il convient parfaitement à la culture du blé, et qu'il forme de gras pâturages.

La troisième grande lisière parallèle et cette longue chaîne de montagnes qui s'étend de l'embouchure du fleuve St.-Laurent aux confins de la virginie, et forme comme une haute terrasse entre les deux contrées de l'Atlantique et du Missi-Sipi. On peut évaluer à 400 lieues la longeur de cette bande, sur une largeur qui varie de 30 à 50 lieues. Quoique fort étroit comparativement, ce pays exerce une grande influence de température sur les deux autres, dont il diffère par le climat, par le sol et par les productions. Vers le sud, l'air y est plus pur, plus sain, plus élastique. Vers le nord, et dès la rivière de Patomach, les brumes et les pluies y sont plus communes, les animaux plus grands et plus vifs, et les arbres forestiers, sans être aussi gros que ceux de l'ouest, le sont plus que ceux de l'est, et surpassent les uns et les autres en élasticité.

Sol.— Non content d'en avoir attentivement examiné la superficie, M. de Volney a creusé le sol du territoire des Etats-Unis, et d'après ses propres observations, il établit que le vaste pays situé entre le fleuve St.-Laurent et le Missi-Sipi est divisé en cinq régions, qu'il classe de la manière suivante.

La

La première région (1), qui est celle des granits, a pour limites la mer Atlantique, a prendre de *Long-Island* jusqu'à l'embouchure du fleuve St.-Laurent, puis une ligne qui remonte ce fleuve jusqu'à sa sortie du lac Ontario, et qui se porte par la rivière de Mohauk jusqu'à la rivière d'Hudson, le long de laquelle elle revient à son point de depart. Dans tout cet espace le sol est assis sur des bancs granitiques qui forment la charpente des montagnes, et n'admettent que par exception des bancs d'autre nature. M. Mackensie fournit les moyens d'en suivre les prolongemens bien plus loin dans le nord. Ce voyageur (2) remarque qu'un granit de couleur grise obscure se trouve dans tout le pays qui s'étend depuis le lac Ouinepek jusqu'à la baie d'Hudson, et que même on lui a dit qu'il y en avait également depuis cette baie jusqu'à la côte du Labrador. Par conséquent tout le bord de l'Amérique jusqu'à Long-Island est une contrée granitique.

La seconde région, celle dont les grès forment le caractère distinctif, comprend tout le pays montueux des montagnes Bleues, de Laurent-Hill, les sources du grand Kanhaouah, le nœud de l'Allegueny et généralement toute la chaîne au sud, jusqu'à l'angle de la Géorgie et à l'Apalache. On en perd la trace à l'ouest dans l'Etat de Tenessie et dans le chaînon de Cumberland. Dans le nord et dans le nord-est les limites de cette région paraissent être les sources de la Sosquehannah, même celle des lacs de Genesie, et généralement la rive droite de la Mohauk et de la rivière d'Hudson.

La troisième région, celle des terres calcaires, embrasse la totalité des pays d'ouest ou *Back-Country* situés au couchant des Alleguenys, et se prolonge dans le nord-ouest à travers les rivières et les lacs jusqu'aux sources de la Sakatchie et à la chaîne des monts Chépéouans. Il parait que ce pays a pour noyau un immense banc de pierres calcaires, disposées presque horisontalement par lames ou par

(1) *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, tome I, p. 46 et suiv.

(2) *Voyages de Mackensie*, tome III, page 335, citation de *M. Volney*.



Digitized by Google

feuilles d'un ou plusieurs pouces d'épaisseur, d'un grain uni, serré et généralement gris. Dans le nord cette pierre calcaire est de l'espèce crystallisée, dite *calcaire primitif.* Le banc porte immédiatement une couche tantôt d'argile, tantôt de gravier, et par-dessus une autre couche d'excellent terreau noir, profonde de 15 pieds dans les bas-fonds, et plus mince sur les ondulations ou les hauteurs, où quelquefois elle n'a que de 6 à 8 pouces. Cette circonstance et la nature feuilletée du banc, attestent évidemment un travail intérieur des eaux de l'Océan.

La quatrième région, formée par les sables marins, comprend toute la plage, depuis *Sandy-Hook*, en face de Long-Island, jusqu'à la Floride. Elle a pour limite, dans l'intérieur des terres, un banc ou sillon de granit talkeux, dit roche feuilletée ou *insiglass*, qui court constamment dans le sens de la côte, c'est-à-dire, du nord-est au sud-est. Entre ce sillon et la mer, le sol, dans une largeur qui varie de dix lieues à trente, est un sable évidemment apporté par l'Océan. Aux embouchures et sur les bords des rivières, quelques terres argileuses, venues des montagnes par les débordemens, forment avec ce sable un mélange fertile. Ce sable est le même que celui de la mer voisine, c'est-à-dire, qu'il est blanc, fin et profond de vingt pieds.

La cinquième et dernière région est le pays qui, depuis le sillon dont nous venons de parler, s'élève en ondulations jusqu'au pied des montagnes de grès ou de granit. La limite est moins facile à saisir dans la Géorgie occidentale, où la couche d'isinglass ne se montre pas. Ce terrain a pour caractère d'être ondulé, tantôt par mamelons isolés, tantôt par chaînes de petites collines, et d'être composé de diverses espèces de pierres et de terres, tantôt confuses, tantôt rangées par couches qui s'interrompent ou se succèdent plusieurs fois, depuis les montagnes jusqu'à la plage maritime, en offrant toujours les caractères de matériaux roulés par les eaux des pentes supérieures, car telle est en effet l'origine de toute cette contrée.

Climat. — Il résulte des faits que nous avons posés dans la description géographique de l'Amérique septentrionale, article *Climat* (1), que celui de la côte Atlantique ou des

(1) *Voyez* la page 139 et suiv. du présent volume.

Digitized by Google

Etats-Unis est de plusieurs degrés plus froid en hiver que ses parallèles d'Europe et même d'Afrique et d'Asie sur le bassin de la Méditerranée; que les variations journalières y sont aussi plus grandes et plus brusques, et que le climat du bassin de l'Ohio et du Missi-Sipi est moins froid de 3 degrés de latitude que celui de la côte Atlantique.

Pour mesurer les diverses degrés de température des Etats-Unis, il faudrait, dit M. de Volney (1), appliquer sur la totalité de ce pays deux grandes échelles thermométriques, se croisant en sens opposé: l'une ayant son *maximum* de froid vers le pôle, par exemple, au fleuve St.-Laurent, et l'autre, son maximum de chaleur, vers le tropique, par exemple, en Floride. Entre ces deux points extrêmes la chaleur, à circonstances égales de niveau et d'opposition, décroîtrait ou augmenterait, selon les latitudes. L'autre échelle, placée transversalement de l'est à l'ouest, dans le sens des longitudes, serait un thermomètre à deux branches renversées, ayant une boule commune ou *maximum* de froid qui poserait sur l'Allegueny, tandis que l'extrémité de chacune des branches irait chercher à l'est et à l'ouest son maximum de chaleur sur le rivage Atlantique et au Missi-Sipi; et les degrés de chaleur se mesureraient sur chacune en raison combinée des niveaux et des expositions.

M. de Volney admet quatre nuances principales dans le climat des Etats-Unis. La première, celle du climat le plus froid, comprend les Etats de l'*Est*, ou la *Nouvelle-Angleterre*, dont la limite est tracée sur l'Océan par la côte méridionale des Etats de Rhode-Island et de Connecticut, et dans l'intérieur du pays par la chaîne des montagnes d'où s'échappent les eaux de la Delaouare et de Sosquehannah. La seconde nuance, qu'on peut appeler celle du climat moyen, s'applique aux Etats du milieu, c'est-à-dire, à la partie méridionale de l'Etat de *New Yorck*, à la *Pensylvanie*, à l'Etat de *Maryland*, jusqu'à la rivière de Patomack, ou, avec plus de précision, jusqu'à celle de Patapsco. La troisième, celle du climat chaud, comprend les Etats de l'ouest, c'est-à-dire, le plat pays de la *Virginie*, des *deux Carolines*, de la *Géorgie* jusqu'à la *Floride*, où les

(1) *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, t. I, p. 164.



Digitized by Google

gelées cessent d'être connues par le 29^e^. deg. de latitude. La quatrième, enfin, est le climat des pays d'Ouest, tels que les Etats de *Tenessie*, de *Kentokey* et le *North-Ouest territory*, placés derrière la chaîne des Alleguenys et à l'ouest des Etats précédens. Ce pays a pour caractère distinctif d'être plus chaud de près de 3 degrés de latitude que les pays qui lui correspondent sur la côte Atlantique.

Vents. — L'inconstance des vents et les variations qu'elle produit dans la température de l'air en Europe, et sur-tout en France et en Angleterre, ne sont en rien comparables à ce qu'éprouvent les Etats-Unis (1). Le même vent n'y régne pas 30 heures de suite; le thermomètre ne se maintient pas au même degré pendant 10 heures. Sans cesse les courans de l'air varient, non de quelques degrés du compas, mais d'un point de l'horizon au point opposé. Dans un même jour, en hiver même, on aura eu au matin de la neige et zéro de glace par des vents de nord-est et d'est; vers midi, 6 et 7 deg. par des vents de sud-est et de sud; et dans le soir 1 et 2 deg. sous glace par le vent de nord-ouest. En été, sur les deux heures après-midi, on peut avoir 24 et 25 deg. de chaleur par calme; un orage arrive par le vent d'ouest; il pleut vers quatre ou cinq heures; à six où à sept le vent de nord-ouest se déclare frais et impétueux; et avant minuit le mercure est à 17 et même à 16 deg. L'automne seule, depuis la mi-octobre jusqu'à la mi-décembre, offre quelques jours continus de vent d'ouest, et d'un ciel clair et serein. Cette mobilité de l'air, que nous venons de décrire, est d'autant plus remarquable, qu'elle a lieu sur une étendue de pays très-vaste, et que les mêmes vents se font sentir presqu'à-la-fois tout le long de la côte Atlantique, et depuis celle-ci jusqu'à l'Allegueny. Cependant il y a, comme dans tous les pays maritimes, quelques brises partielles qui affectent certaines localités.

Ce sont le nord-ouest, le sud-ouest et le nord-est, qui semblent se partager l'empire de l'air aux Etats-Unis. Si l'on supposait l'année divisée en 36 parties, on pourrait dire qu'à eux trois ils en prennent 30 ou 32, savoir: 12 pour le nord-ouest, 12 pour le sud-ouest, et 6 ou 8 pour le

(1) *Tableau du climat et du sol des États-Unis*, t. I, p. 173 et suiv.

Digitized by Google

nord-est et l'est. Le surplus serait distribué entre le sud-est, le sud et l'ouest. Le nord pur n'a presque rien. Lorsqu'il souffle, il est plutôt humide que sec, plutôt nuageux que clair, et toujours froid; mais sa dette est payée par les vents de nord-ouest et de nord-est. Celui-ci est le plus froid et l'un des plus humides des Etats-Unis. Il vient d'une étendue de mer dont la surface prolongée jusqu'au pôle Arctique, le pénètre d'humidité et de froid. Avant qu'il souffle, on peut le présager dans les maisons à l'état de dissolution dans lequel commencent à entrer le sel, le sucre, le savon, etc. Bientôt l'air se trouble; et les nuages, s'il en existait, n'en forment plus qu'un seul qui est extrêmement sombre. Dans les saisons froides ou seulement fraîches, ce vaste nuage tombe en neige; et si l'air est chaud, il se résout en une pluie opiniâtre. Depuis le cap Cod jusqu'au banc de Terre-Neuve, le vent de nord-est pousse sur la côte des brouillards qui transissent de froid. Les qualités de ce vent s'affaiblissent naturellement à mesure qu'on avance au sud; mais elles demeurent reconnaissables jusqu'en Georgie; et le nommer depuis Quebec jusqu'à Savannah, c'est dire un vent humide, désagréable et froid. Il en est autrement à l'ouest des Alleguenys. Là, le nord-est et l'est sont plutôt secs qu'humides, plutôt agréables et légers que pesans et fâcheux. La raison en est qu'ils n'y arrivent qu'après avoir franchi un rempart de montagnes où ils se dépouillent des vapeurs dont ils étaient gorgés. Il est très-rare qu'ils y occasionnent de la pluie. Le sud-ouest, qui régne dans cette contrée dix mois sur douze, les force à se replier sur les monts. Là s'établit une lutte habituelle dont les efforts inégaux et variés sont une des causes de l'agitation de l'atmosphère. Tantôt le sud-ouest l'emporte, et il se répand jusqu'à l'Océan; tantôt le nord-est est vainqueur, et il envahit tout jusqu'au Missi-Sipi et au golfe du Mexique. C'est sur-tout aux équinoxes que le choc est violent et l'irruption soudaine. Aussi est-ce à cette époque que se montrent les ouragans dont le vent de nord-est est l'agent le plus habituel aux Etats-Unis. Ces ouragans ont cela de particulier, que leur fureur se déploie ordinairement sur une ligne d'une ou deux lieues de longueur sur un quart de lieue de largeur. Ils arrachent les arbres des forêts et y font des clairières très-vastes. La fréquence



Digitized by Google

des vents de nord-est sur la côte de la mer Atlantique peut s'attribuer en partie à la direction du rivage et des montagnes de cette contrée, direction qui favorise le cours du fluide aërien. Si le vend de nord-est varie ou dévie, c'est ordinairement pour passer à l'est; et le vent qui souffle de ce dernier point peut en être considéré comme le suppléant naturel et alternatif. Il est moins fréquent, mais il en a les qualités pluvieuses et froides, sur-tout au nord des 40 et 41 deg. de latit. A mesure qu'on avance au sud il devient plus tempéré sans cesser d'être humide, ce que cause la température des mers de ces latitudes.

Le vent de sud-est, aux États-Unis, a plusieurs traits de ressemblance avec le *sirocco* de la Méditerranée, qui est aussi un vent de sud-est. Comme celui-ci, il est chaud, humide, léger, rapide, il affecte la tête d'un sentiment pénible de pesanteur et de compression, mais à un degré moins fâcheux que celui que produit le sirocco. Lorsqu'il souffle en hyver sur la côte Atlantique, ce qui arrive sur-tout à l'approche de l'équinoxe, il produit par fois, jusque dans le Canada, des dégels passagers qui gâtent les provisions de viandes qu'on fait dans les pays froids dès le mois d'octobre, pour cinq ou six mois. Plus au sud, ces dégels trompent perfidement la végétation, en provoquant, dès les mois de janvier et de février, des fleurs que le retour infaillible des gelées ne manque pas de détruire. Vers l'équinoxe, et surtout vers celui du printems, le sud-est produit particulièrement dans les embouchures des rivières d'Hudson et de Delaouare, ainsi que dans la baie de Chezapik, des tempêtes qui durent assez ordinairement douze heures, et dont la furie s'exerce comme un ouragan, sur un espace limité de dix à vingt lieues de longueur sur quatre ou cinq de largeur, sans que, hors de cet espace, on s'aperçoive du moindre mouvement dans l'air.

Le vent de sud direct, que l'on croirait plus chaud que le sud-est, est néanmoins plus tempéré aux États-Unis. Pendant l'été, saison où il souffle le plus fréquemment, on le regarde comme une brise agréable et presque rafraîchissante à cause de la vapeur humide dont il abreuve l'air. Il tempère l'excessive ardeur du soleil, et la réverbération encore plus brulante de la terre dans les mois de juin de juillet

Digitized by Google

et d'août. C'est pour jouir de cette brise du sud que, dans tous les Etats-Unis, on préfère le midi pour l'exposition des maisons.

Le vent de sud-ouest, l'un des grands vents qui regnent aux États-Unis, y est plus fréquent pendant l'été que pendant l'hiver, et plus habituel dans le pays de l'ouest que sur la côte Atlantique. On peut dire qu'il domine depuis la Floride jusqu'aux lacs et à Montréal pendant dix mois de l'année. Les deux mois où il est le plus silencieux sont ceux du solstice d'hiver. Il se ranime à proportion de l'élévation du soleil au Zenith. En juillet et en aout, il est presque alizé depuis la Louisiane jusqu'au lac Champlain. Il domine presque également sur le fleuve Saint-Laurent, dont il fond les glaces vers le 20 avril. Le sud-ouest est, avec le sud, le vent chaud du Canada, du Vermont, du Genesie; mais il n'a ce caractère bien marqué que pendant l'été. Il se rafraîchit dans les autres saisons à proportion de l'abaissement du soleil à l'horizon, et du rapprochement des terres vers le pôle Arctique. Le golfe du Mexique en est le foyer originel. Le voisinage de ce golfe procure à la basse Louisiane une température si élevée, qu'on peut y cultiver la canne à sucre, sur-tout celle de Taïti; mais il fait racheter cette faveur pendant les quatre mois d'été, par des chaleurs accablantes et par des orages extrêmement violens et presque journaliers.

Le vent de nord-ouest est celui qui domine le plus aux Etats-Unis. Il est essentiellement froid, sec, élastique, impétueux et même tempêtueux. Il est plus fréquent l'hiver que l'été, et plus habituel sur la côte de la mer Atlantique qu'à l'ouest des Alleguenys. On ne peut mieux le comparer qu'au *mistral* des provençeaux, qui est aussi un vent de nord-ouest, quoique d'une origine différente. Celui des Etats-Unis vient des mers glacées du pôle Arctique et des déserts également glacés qui sont au nord-ouest du lac Supérieur.

*Quantité de pluie qui tombe aux Etats-Unis.* — Des observations exactes et multipliées faites par de savans Américains, en différens lieux de la côte Atlantique, ont constaté que la quantité moyenne et annuelle de pluie qui tombe aux Etats-Unis, est plus considérable d'un tiers que dans la plupart des contrées diverses dont se compose



Digitized by Google

l'Europe. Cette particularité provient de ce qu'à l'exception du nord-ouest, tous les autres rumbs de vents, sur-tout les plus fréquens, y viennent de quelque mer, et par conséquent y arrivent chargés de vapeurs. Si les pluies y sont aussi plus vives et plus brusques, c'est par l'effet du contraste des vents froids et des vents chauds. Il est également prouvé qu'elles s'évaporent beaucoup plus vite aux Etats-Unis qu'en Europe; et que, par conséquent, l'air y est habituellement plus sec et plus agité. Cette forte évaporation y cause des rosées si excessives, que les plus abondantes que l'on connaisse en Europe ne peuvent en donner une idée.

Électricité de l'air. — Le dernier point météorologique sur lequel l'air du continent des Etats-Unis diffère de celui de l'Europe, est la quantité de fluide électrique dont il est impregné. Les orages fournissent des preuves effrayantes par la prodigieuse vivacité des éclairs et la violence des coups de tonnerre. Les accidens qui les accompagnent sont fréquens et graves. La configuration plane de l'Amérique occasionnant la rapidité des courans de l'air, la célérité de l'évaporation des eaux et la sécheresse de l'atmosphère devient, dit M. de Volney, une cause primordiale de l'abondance de la matière électrique dans les Etats-Unis.

Le déboisement du sol et les clairières percées dans les forêts ont considérablement altéré le climat des Etats-Unis et même celui du Canada, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Plantes. — Les productions du sol, autres que celles qui ont été citées comme caractéristiques de la nature du terrain, seront décrites à chacune des trois grandes divisions entre lesquelles nous partagerons la description des Etats-Unis. Il en sera de même de l'article des *animaux*.

Mineraux. — Excepté le fer et le charbon de terre, les substances minérales sont fort rares aux Etats-Unis. Dans le district de *Main*, les fonderies n'emploient que le minerai de fer de fondrière; et l'on prétend qu'il s'y trouve une sorte de pierre qui donne de la couperose ou du vitriol, et du soufre. Le minerai de fer abonde dans l'Etat de Massachussets, et on l'y travaille dans de grandes manufactures. Le même Etat fournit du minerai de cuivre, ainsi que de la plombagine et de l'ardoise alumineuse. L'abeste s'y trouve

Digitized by Google

dans une carrière de pierre à chaux. L'Etat de Rhode-Island a des mines de fer et de cuivre; et *Diamond-Hill* (la colline de diamant) renferme diverses sortes de pierres curieuses. Il y a une mine de plomb sur les bords de la rivière de Connecticut; mais elle serait trop coûteuse à exploiter. Du zinc, des talcs et des crystaux de divers couleurs s'y trouvent aussi. Philisbourg, dans l'Etat de New-Yorck, possède une mine d'argent, ainsi que du plomb, du zinc, de la manganèse de cuivre, du charbon, du talc et de l'abeste. Dans le New-Jersey on a long tems exploité une mine de cuivre qui était riche, et qu'on dit avoir été indiquée par une flamme qui s'en exhalait pendant la nuit. Il paraît que les Etats du centre ne donnent que du minerai de fer; mais la Virginie est riche en plusieurs espèces de minéraux. Il y a été trouvé, près des chutes de la Rappanahoc, un bloc de minerai d'or, qui probablement venait des sources de cette rivière ou de celle de quelque ruisseau tributaire. Il y a dans cet Etat des mines de plomb qui donnent de 50 à 80 livres de substance pure sur 100 livres de minerai. Il y a aussi du cuivre et de la plombagine. Les bords de la rivière de James renferment d'abondantes mines d'excellent charbon. On en trouve aussi vers le Missi-Sipi et l'Ohio; et celui de Pittsbourg est d'une qualité supérieure; mais ce précieux minéral est principalement exploité dans la Virginie, où les couches en sont d'une considérable étendue. Le même Etat offre aussi des amethistes, c'est-à-dire, des crystaux de couleur violette; et il est vraisemblable que l'émeraude dont parle M. Jefferson n'était qu'un crystal vert (1). Il y a au sud de l'Ohio, dans les montagnes de Cumberland, des mines de charbon de pierre. La Caroline méridionale fournit, dit-on, quelques indices de mine d'argent et de plomb. Elle abonde en minerai de fer et en carrières de pierre de taille; mais il est probable que les diamans bruts qu'elle donne ne sont que des crystaux ou des quartz.

Eaux minérales. — Ces eaux ne sont pas rares dans les Etats-Unis. On voit dans l'Etat de Vermont une source sulfureuse qui, au bout de deux ou trois ans, tarit dans un lieu pour reparaître dans un autre. L'Etat de Massachussets

(1) *Géographie universelle par Pinkerton*, t. V, p. 547 et suiv.

Digitized by Google

renferme plusieurs sources minérales, mais qui sont peu fréquentées. Stafford, dans l'Etat de Connecticut, en a une. Celles de Saratoga, dans le New-Yorck, sont extrêmement abondantes et très-courues, ainsi que celles du New-Lebanon, dans le même Etat. Le New-Jersey possède une source ferrugineuse dans la Pensylvanie. Une source auprès de l'île Crick, de l'Ohio, donne du pétrole, qu'on dit excellent contre les rhumatismes. Il existe dans la Virginie deux sources chaudes, qu'on nomme sources d'Augusta; mais il y en a de plus fréquentées sur la Patomack. On a découvert, dans les domaines du général Washington, une terre qui s'enflamme aisément, et continue assez long-tems à brûler. On ne doit pas oublier les sources salées du Kentokey et du Tenessie. Enfin, près de la nouvelle capitale, on trouve une source fort curieuse, qui naît au sein d'un arbre creux, incrusté d'une matière probablement calcaire (1).

Curiosités naturelles. — Il paraît qu'il se trouve un assez grand nombre de curiosités naturelles aux Etats-Unis; mais nous nous contenterons d'en décrire deux ici; le *pont de roche* et la *cave de Maddisson*.

Le premier, ou le *Rock-Bridge*, qui donne son nom au comté où il se trouve, a été formé par la nature, et est à égale distance de la rivière de Fluvana et des montagnes Bleues. Il s'étend au-dessus d'une profonde ouverture pratiquée depuis la base jusqu'au sommet d'une montagne, et qui a plus d'une demi-lieue de longueur sur 300 pieds de profondeur en quelques endroits. Les saillies des rochers de l'un des côtés correspondent exactement avec les cavités de l'autre; et les différentes couches de terre, de sable et d'argile, etc., étant exactement semblables et parallèles, indiquent suffisamment que jadis ils ne firent qu'un. L'arche de ce pont consiste en une masse de pierre ou de plusieurs pierres si fortement unies, qu'elles semblent n'en former qu'une seule. Pour y arriver on traverse un bois épais qui couvre une montagne, au sommet de laquelle tout-à-coup on ne voit plus d'arbres. Après avoir fait quelques pas sur ce terrain découvert, on est frappé de la surprise

(1) *Id. ibid*, p. 550 et suiv.

Digitized by Google

la plus vive, en se voyant au bord d'un épouvantable abyme (1).

La *cave de Madisson* est une vaste caverne placée au centre d'une montagne de 200 pieds de hauteur, dont un des côtés offre une pente douce, mais dont l'autre est à pic au-dessus d'une rivière. C'est de celui-ci, qui, du haut jusqu'en bas, est garni d'énormes roches et d'arbres, qu'on entre dans la caverne. Cette entrée est défendue par une vaste roche qui semble toujours prête à s'écrouler. La première division de la caverne à 25 pieds de hauteur et 15 de largeur. Cette espèce de salle est très-humide, à cause de la quantité d'eau qui suinte continuellement de la voûte. Le thermomètre de Fahrenheit y descend de 6 deg. A la distance de quelques pieds, à gauche, se présente un passage qui conduit à une espèce d'antichambre, d'où l'on se rend dans une chambre résonnante, ainsi nommée à cause de la prodigieuse répercussion des sons de la voix ou d'un instrument de musique, lorsqu'ils partent de l'intérieur de cette pièce. La chambre sonore a environ 20 pieds carrés. La voûte en est en forme d'arc; et tous les parois, ainsi que ceux de la salle d'entrée, sont couverts de belles stalactites. On retourne de-là dans l'antichambre, puis on fait deux ou trois tours à droite et à gauche, et l'on entre dans un long passage d'environ 30 pieds de largeur et de 15 pieds de hauteur. Ce passage, qui a une pente très-rapide, est long d'environ 180 pieds. Il se rétrécit infiniment à l'extrémité, et aboutit à un étang d'eau claire de 3 ou 4 pieds de profondeur. Aux deux tiers du même passage on trouve, à droite, une grande ouverture, qui conduit à une autre salle, dont le sol est de 10 pieds moins élevé que celui qu'on quitte. Les côtés étant très-escarpés et extrêmement glissans, il n'est pas facile d'y descendre. C'est la plus belle pièce de toute la caverne, et la forme en est ovale. Elle a environ 60 pieds de longueur, 30 de largeur, et, en quelques endroits, 15 de hauteur. Les stalactites que l'on y voit sont de la plus grande beauté, et retombent élégamment en forme de draperies. Si l'on frappe dessus avec un bâton, on entend une sorte de mugissement que répètent les échos. Il y a des par-

(1) *Voyage au Canada* par *Weld*, t. I, p. 251 et suiv.

Digitized by Google

ties de cette salle ou les stalactites, commençant par le bas, forment des colonnes, dont quelques-unes atteignent la voûte. Si l'on s'en éloigne à quelque distance, en laissant au milieu une personne tenant à la main et fesant mouvoir un flambeau allumé, mille objets fantastiques se dessinent; et l'on est presque tenté de se croire au milieu des régions infernales, parmi des spectres et des monstres. Le pavé s'incline par degrés de l'un et de l'autre côté, et aboutit à un petit étang qui semble de niveau avec celui que l'on voit à l'extrémité du long passage; et leur situation fait conjecturer qu'ils communiquent l'un avec l'autre. Le thermomètre de Fahrenheit s'arrête à 55 deg. dans les parties les plus reculées de la salle.

Les habitans des environs disent qu'avant d'avoir été visitée si souvent, la cave de Maddisson était bien plus belle qu'elle ne l'est actuellement, toutes les stalactites des voûtes et des murs étant alors d'un blanc mat (1).

Maladies.—Il parait qu'il existe aux États-Unis quatre maladies, que leur fréquence et leur universalité doivent faire regarder comme les effets du climat et du sol (2).

Au premier rang de ces maladies se placent les catharres et les rhumes. On peut dire que ceux-ci sont endémiques aux Etats-Unis. Ils régnent dans toutes les saisons, et surtout en hiver et à l'approche du printems. Ils ont évidemment pour causes ces brusques variations de température qui forment le trait caractéristique du climat. Ils affectent les femmes plus que les hommes, et se terminent souvent par l'incurable consomption pulmonaire.

Les fluxions aux gencives, la carie et la perte des dents peuvent aussi être considérées comme des maux spécialement affectés aux habitans des Etats-Unis. On peut assurer que sur cent individus au-dessous de trente ans, il n'y en a pas dix qui n'aient les dents gâtées. Les opinions diffèrent sur la cause d'un mal si universel. Les uns veulent que ce soit l'usage habituel et général des viandes salées. Les autres prétendent qu'il faut l'attribuer au thé, comme boisson

(1) *Id. ibid.*, t. I, p. 256 et suiv.

(2) *Tableau du climat et du sol des États-Unis*; par *C. F. Volney*, t. I, p. 302.

Digitized by Google

trop chaude, et à l'abus des sucreries. Il est probable que ceux-ci ont tort dans ce dernier cas.

Les fièvres d'automne accompagnées du frisson, les fièvres intermittentes, les fièvres tierces, les fièvres quartes règnent aux États-Unis a un point dont on ne peut se faire une idée. Elles sont sur-tout endémiques dans les lieux nouvellement défrichés et déboisés, dans les vallées, sur le bord des eaux, soit courantes soit stagnantes, etc. Elles sont plus communes dans le plat pays tempéré, et sur-tout sur les rivages de la mer qu'entre les montagnes. Ces fièvres une fois établies chez un sujet, à la fin de l'automne, ne le quittent qu'au printems, et le jettent dans une extrême faiblesse. Elles minent peu-à-peu les forces, et abrègent très-sensiblement la vie. Dans la Caroline du sud, où l'on y est très-sujet, on est vieux à cinquante ans comme on l'est en Europe à 65 et à 70. Quelque singulier que le fait suivant paraisse, on assure que les remèdes les plus efficaces contre ces fièvres sont des *amers*, dont l'eau-de-vie, le rhum et le vin de Madère forment la base. Il est d'autres pays où l'on regarde aussi les boissons fortes comme des préservatifs de la fièvre et de l'humidité.

Une autre fièvre bien plus dangereuse, et qui devient de plus en plus fréquente aux États-Unis, est la *fièvre jaune* (1), qui a tiré son nom de l'un des symptômes qui la distinguent, la couleur de citron foncé, que dans la dissolution des humeurs prennent les yeux, puis la peau de tout le corps. Les Français, qui la connaissaient précédemment, l'appelaient fièvre ou mal de Siam, soit qu'elle vint d'abord de ce pays, ou que la couleur des Siamois soit semblable à celle qui la fait reconnaitre. Chez les Espagnols, elle a le nom de *vomito-preto*, vomissement noir, autre accident grave qui la caractérise. Dans les jours qui précèdent l'attaque, on éprouve une lassitude générale, un assoupissement, et quelquefois de la stupeur. La fièvre se déclare par un violent mal de tête; on se plaint de douleurs le long de l'épine dorsale, dans les bras et dans les jambes; des chaleurs vives et des frissons se succèdent alternativement; la peau est sèche, brulante, et souvent parsemée de taches rougeâtres, puis violettes; le

(1) *Id. ibid*, p. 321.

Digitized by Google

blanc des yeux est injecté de sang, et mouillé d'une eau brillante ; la respiration est oppressée, les soupirs sont fréquens, l'air qui s'exale du poulmon est brûlant ; le pouls varie, en général il est fréquent, irrégulier, même intermittent ; s'il ressemble à l'état naturel, le danger en est plus grand, les évanouissemens et la surdité au début du mal, sont aussi des signes fâcheux ; la langue, d'abord rouge, se couvre d'un limon noiratre qui devient fétide ; le malade se plaint d'une violente chaleur à l'estomac ; les vomissemens passent des matières glaireuses à l'acide le plus corrosif, quelquefois sans bile, mais plus souvent avec une bile verte et jaune, puis avec une matière noirâtre tellement acre, que la gorge en est excoriée, la constipation a souvent lieu, d'autres fois c'est une diarrée noiratre. . . . . Alors le mal a déjà parcouru le période d'inflammation, par suite de laquelle les humeurs se trouvent décomposées ; la fièvre semble s'abattre, mais c'est à raison de l'affaiblissement des forces vitales ; le pouls devient petit, convulsif, déprimé, le malade est agité, mal à l'aise, et délire quelquefois. Les déjections, le vomissement noir l'affaiblissent de plus en plus ; les yeux deviennent jaunes, la peau du corps prend la même couleur ; et alors la dissolution des humeurs est complète. Si le malade a été saigné au commencement de la maladie, la cicatrice se relache et s'ouvre ; la macération et la gangrène gagnent les solides et se manifestent de toutes parts, avec l'odeur infecte, qui annonce une mort prochaine.

Depuis long-tems la fièvre jaune était connue dans les parties chaudes et marécageuses de l'Amérique méridionale, et dans l'archipel des Antilles. Les habitans de la Louisiane des Florides, de la Géorgie, des Carolines et de la Virginie, en étaient affligés par les mêmes effets de chaleur et d'humidité. Il semblait que la Patomack dut lui servir de limite ; car, vers la fin de 18^e^ siècle, on ne citait que les années 1740 et 1762, où elle se fut montrée au nord de cette rivière ; mais depuis 1790 ses apparitions ont été si répétées et si funestes, qu'elle semble s'y être naturalisée comme dans le sud. La manière de la traiter, adoptée par les médecins Américains, loin de guérir le mal ne fit que l'accroître. Ce traitement fut sur-tout mis en usage à Philadelphie, dans la funeste année 1793. Une mortalité effrayante en fut la suite. Peu

Digitized by Google

de malades passaient trois jours; et l'on peut dire que sur cinquante il ne s'en sauvait pas deux. La terreur s'empara des esprits; le mal fut considéré comme contagieux et pestilentiel; tout malade fut abandonné, le mari par sa femme le père par ses enfans, et les enfans mêmes le furent par leurs parens. Les maisons désertes furent infectées par les cadavres. Le gouvernement intervint pour faire enlever les corps, puis pour faire transporter de force les malades à l'hopital. Les maisons furent marquées à la craie, comme dans les tems de proscription; et les habitans éperdus s'enfuirent dans les villages voisins, où campèrent en rase campagne, comme si l'ennemi avait pris leur ville. Le hazard ayant amené à Philadelphie un chirurgien français, échappé à l'incendie du cap, il appliqua au mal, dont il avait vu les analogues à St.-Domingue, le traitement de l'école française, et il y obtint le plus grand succès.

Les gens de l'art sont partagés sur la question de savoir si la fièvre jaune est endémique aux Etats-Unis. Ceux qui ont soutenu l'affirmative ont démontré qu'elle attaquait les villes opulentes plutôt que les villages et les campagnes; qu'elle affectait constamment et presque exclusivement les quartiers bas et sales; qu'elle n'apparaissait qu'en juillet, aout et septembre; qu'elle redoublait par les tems seulement humides, par les vents de sud-est et même de nord-est; qu'elle diminuait par le froid et par la secheresse du nord-ouest, et même par les pluies abondantes du vent de sud-ouest; qu'elle choisissait sur-tout les années où les chaleurs de l'été étaient accompagnées de plus de secheresse et de calme dans l'air; qu'elle attaquait de préférence les habitans mal nourris et sales des faubourgs et des quartiers pleins d'ordures et de marécages; les ouvriers exposés au feu, tels que les forgerons et les orfèvres; ceux qui abusent des liqueurs fortes; les gens replets, sanguins, robustes, les adultes ardens, les étrangers des pays du nord, les noirs, les gens épuisés de débauches; qu'elle ménageait les étrangers des pays chauds; les personnes aisées, propres, vivant plutôt de végétaux que de viande, et habitant des rues pavées, aërées, et des quartiers élevés.

On n'est pas non plus entièrement d'accord sur la question de savoir si la fièvre jaune est contagieuse ou ne l'est

Digitized by Google

pas ; mais malheureusement les faits sont tels qu'ils doivent faire pencher vers l'affirmative.

Population générale. — Un dénombrement fait en 1791 portait le nombre des habitans des Etats-Unis à 4.000,000, parmi lesquels il y avait 57,700 nègres ou gens de couleur libres, et 697 esclaves. Un recensement publié à Philadelphie le 21 septembre 1801, l'évalue à 5,214,801, dont environ 880,000 noirs. Cette progression a été principalement occasionnée par les migrations des Européens, qui se sont succédées rapidement ; mais on annonce qu'elle sont bien moins nombreuses aujourd'hui qu'autrefois.

Quant aux Indiens qui se trouvent dans le territoire des Etats-Unis, il n'y a guère moyen d'en constater le nombre, qui d'ailleurs diminue journellement. Nous parlerons ailleurs des traitemens qu'ils éprouvent de la part des autres habitans.

M. Jefferson a calculé que dans quelques cantons de la Virginie il n'y avait guère qu'un Indien par chaque mille carré. D'autres parties des Etats-Unis sont encore plus désertes : et l'on cite des voyages de douze et de quinze jours, terminés sans que ceux qui les ont exécutés, aient rencontré une seule créature humaine.

La population des Etats-Unis se compose de descendans des Suédois, des Allemands, des Hollandais et sur-tout des Anglais, qui formèrent dans ce pays de grands établissemens vers le 17^e^. siècle et depuis cette époque.

Langage. — L'anglais est la langue générale aux Etats-Unis ; mais on assure qu'il s'y est tellement corrompu depuis dix ans, qu'un habitant de la Grande-Bretagne a peiné à comprendre le sens d'une phrase américaine. En conséquence il est facile de prévoir que dans un ou deux siècles la langue des Etats-Unis formera un dialecte absolument distinct, et aussi différent de l'anglais que le portugais l'est de l'espagnol. Vers la fin de la guerre de l'indépendance, la haine des Anglo-Américains pour l'Angleterre porta quelques-uns d'entr'eux à proposer l'adoption d'une langue nouvelle, et un plaisant recommanda l'hébreu (1).

(1) *Pinkerton*, t. V, p. 504.

Littérature

LITTÉRATURE ET UNIVERSITÉS.—La plupart des livres qui furent publiés les premiers dans l'Amérique anglaise, traitaient de matières religieuses ; mais avant l'émancipation, Franklin avait acquis un nom distingué dans les lettres ; et depuis la création de la république on a vu des auteurs d'un grand mérite. Les académies littéraires publient leurs travaux. L'éducation devient tous les jours plus soignée. On remarque dans plusieurs collèges un ordre excellent et une marche très-favorable à l'instruction. Dans les provinces septentrionales, presque chaque banlieue à une école. Les catholiques romains ont même un collège dans le Maryland.

Un acte du parlement britannique de 1754, établit à New-York un collège qui porte aujourd'hui le nom de Colombia ; et l'on dit que le nombre des étudians qui le fréquente est habituellement de cent. Il y en a environ quatre-vingts au collège de Nassau, à Prince-Town, dans le New-Jersey. On fonda, en 1782, le collège de Washington, à Chestertown, dans le Maryland. Il se trouve dans l'Etat de Tenessie, outre une académie et plusieurs écoles de grammaire, une société établie pour les progrès des sciences utiles. Le collége de Yale, dans l'Etat de Conecticut, fut fondé en 1717, et rebâti en 1740. On y compte 130 étudians. Il y a dans la Pensylvanie plusieurs sociétés littéraires, parmi lesquelles on remarque la société philosophique américaine, qui se forma en 1760, et a publiée, en 1771 et en 1786, deux volumes de ses travaux. C'est pendant la guerre de l'indépendance que fut créée l'université de Pensylvanie, établie à Philadelphie, et qui depuis a été réunie au collège de la même ville. On trouve encore dans cet Etat les deux collèges Dickenson et Franklin. L'université d'Harward, dans l'Etat de Massachusets, fondée en 1658, est généralement regardée comme le plus ancien établissement de ce genre dans l'Amérique septentrionale. L'université de l'Etat de Géorgie est à Louisville. En 1769 on établit, dans le New-Hampshire, pour l'instruction des sauvages, le collège de Darmouth, qui est devenu beaucoup plus utile à la jeunesse des Etats du Nord, à laquelle il parait aujourd'hui consacré. On trouve encore en différens

Etats plusieurs autres collèges, qui sont plutôt de grandes Académies.

Si ce que nous avons dit à l'article langage est vrai, la langue nationale est ce dont ces corps s'occupent le moins.

Religion. — Les innombrables sectes entre lesquelles se divise la religion prétendue réformée, exercent toutes librement leur culte aux Etats-Unis. Les catholiques y sont en nombre très-inférieur; mais ils sont les plus nombreux au Maryland, dont les premiers colons professaient la religion catholique, apostolique et romaine. Il paraît qu'il y a quelques synagogues aux Etats-Unis; et l'on parle aussi d'une secte nouvelle, dont une partie du culte consiste à danser.

Caractère, Mœurs et Coutumes. — Des enthousiastes les ont représentés d'une manière si flatteuse, qu'on pourrait croire les habitans des Etats-Unis exempts de toutes les faiblesses de l'humanité. Il est facile de juger que dans un pays dont la population, déjà nombreuse, se compose de peuples différens d'origine, on ne doit pas trouver entre les uns et les autres des rapports assez semblables pour qu'il soit possible de tracer un caractère général et vraiment national. Cependant un voyageur moderne (1) a fait, entre les Américains d'origine allemande et les Américains d'origine anglaise, écossaise ou irlandaise, que, pour les distinguer des autres, nous appelerons Anglo-Américains, un parallèle dont nous allons emprunter quelques traits qui les feront connaître tous; mais auparavant nous devons avertir qu'il se borne aux individus des classes inférieure et moyenne. Les Allemands, dit cet auteur, sont paisibles, sobres et industrieux. Ils s'établissent généralement plusieurs dans le même lieu; et ils conservent la plupart des coutumes de leur pays, ainsi que leur propre langue. On compte quelques fermiers de cette nation parmi les meilleurs cultivateurs des Etats-Unis; et rarement occupent-ils un terrain qui ne soit pas naturellement fertile. Par-tout où ils se fixent ils élèvent des temples, et ils remplissent avec une attention scrupuleuse les devoirs de leur religion. Tant à ce dernier égard qu'à beaucoup

(1) *Voyage au Canada* par *Isaac Weld*, t. I, p. 145 et suiv.

Digitized by Google

d'autres, ils diffèrent infiniment des Anglo-Américains. Ils ne songent qu'à leurs propres affaires, et si un étranger passe au milieu de leurs habitations, ils ne le fatiguent jamais de questions, tandis qu'au contraire il faut qu'il satisfasse l'insatiable curiosité des autres lorsqu'il se trouve au milieu d'eux. Ils s'inquiètent aussi très-peu des affaires politiques, et se bornent à élire leurs représentans. Ils respectent la constitution; et vivant heureux sous son empire, ils ne montrent pas le désir de la changer. Les Anglo-Américains tiennent une conduite tout opposée. Si le Congrès s'occupe de quelque point important, ils semblent se défier des talens ou de l'intégrité de ceux qu'ils ont élus; et se rassemblant dans leurs arrondissemens, ils traitent la question eux-mêmes, et envoient ensuite des instructions à leurs représentans. L'esprit de parti excite sans cesse des divisions parmi eux; et ils sont continuellement occupés à s'efforcer de faire adopter leur croyance politique à leurs voisins. Leurs opinions sont pour la plupart dogmatiques et mal digérées; et ils les puisent dans de malheureuses feuilles publiques, formées des lambeaux de quelques pamphlets (1).

Nous avons dit que les Allemands avaient un plaisir infini à s'établir les uns auprès des autres. Lorsqu'un jeune homme de leur nation est formé, il tâche de trouver une pièce de terre dans le voisinage de sa famille, et bientôt il y fait d'abondantes récoltes. Un Anglo-Américain, au contraire, est peu retenu par les liens du sang. Il emmène sa femme avec lui, se rend dans quelque canton éloigné du lieu qu'il quitte, s'enfonce dans les forêts, quelquefois à 5 ou 600 milles du reste de ses parens, qu'il ne reverra plus. On rencontre toujours dans l'intérieur du pays un certain nombre d'hommes qui rodent pour acheter quelque terre à bon marché. Lorsqu'ils en ont trouvé une qui leur convient, ils s'en emparent immédiatement; mais un seul changement ne leur suffit pas. Il est presque impossible de rencontrer dans le territoire des Etats-Unis un homme, de la classe inférieure ou moyenne,

(1) Il faut convenir cependant qu'une partie de ces reproches caractérisent un peuple vraiment républicain. Si, dans la monarchie, le premier devoir des sujets est la soumission, celui des membres d'une république est une continuelle surveillance.



Digitized by Google

qui n'ait pas, à plusieurs reprises, changé sa ferme et le lieu de sa résidence. Cette sorte de vagabondage est cause que les habitations sont extrêmement éparses. Des milliers d'acres de terres en friche, dans des contrées mal-saines et stériles, sont concédés tous les ans, tandis que les contrées intérieures, dont le climat est le plus sain, et où se trouvent les plus beaux établissemens, pourraient nourrir cinq fois plus d'habitans qu'elles n'en contiennent. Cependant ce n'est pas seulement en vue de satisfaire leur inconstance que les Américains se déplacent ainsi; l'amour du gain les y porte tout autant. Eux et les Allemands, de quelque classe qu'ils soient les uns et les autres, font de l'argent l'objet de tous leurs mouvemens. L'intérêt personnel est toujours présent à leur pensée; et l'on en trouverait des milliers qui y sacrifieraient tous les sentimens qui font le plus d'honneur à la nature humaine. (1).

Quoiqu'il n'y ait dans les Etats-Unis aucune distinction avouée par les lois, la fortune et la nature des professions y établissent des classes. Les négocians, les gens de loi, qui y sont multipliés d'une manière extraordinaire, les médecins et les ministres du culte, forment la première classe. Les marchands, dont la fortune est bornée, les fermiers, les artisans (que dans le pays on désigne sous le nom de mechanicks) composent la seconde. La troisième comprend les ouvriers qui se louent, et enfin les dernières classes du peuple. Ces différentes classes ne goûtent point ensemble les plaisirs de la société.

Les Américains blancs du sexe masculin ont horreur de l'état de domesticité. Les domestiques sont en général, outre des mulâtres et des nègres, de pauvres Allemands ou de pauvres Irlandais que le chimérique espoir de faire fortune a amenés en Amérique. Dès qu'ils ont amassé quelqu'argent ils quittent leur maître, et s'établissent sur des biens qu'ils défrichent, ou bien ils entreprennent un petit commerce qui puisse assurer leur indépendance. Le service domestique ne répugne pas aux femmes originaires des Etats-Unis comme aux hommes. Il n'y a rien de plus com-

(1) Nous ajouterons quelques traits à ce tableau à l'article Philadelphie.

Digitized by Google

muns, dans les Etats du Centre, et sur-tout dans ceux de l'Est, que de voir des jeunes filles, qui appartiennent à des familles honnêtes et aisées, servir dans quelque bonne maison une partie de leur jeunesse.

L'esclavage des nègres a lieu aux Etats-Unis. On y en connaît aussi un autre, qui est le résultat d'un commerce répréhensible, qu'on appelle vulgairement *la traite des esclaves blancs* (1). La plupart de ceux-ci sont des Hollandais et des Allemands, qui viennent de Rotterdam et des villes Anséatiques, où des capitaines américains embarquent, sans rien exiger d'eux pour leur passage, tous les malheureux auxquels ils peuvent persuader de quitter leur pays natal. De retour en Amérique, ils font insérer dans les journaux un avis qui indique le nombre et le métier des hommes qu'ils ont amenés. La foule des acquéreurs accourt, et les malheureux sont vendus à l'encan. Cependant le marché n'a lieu que pour un tems limité, comme deux, trois, quatre ou cinq ans, selon le mérite des sujets. Celui qui exerce un métier dont les ouvriers sont rares, sert moins longtems qu'un valet de ferme. Les *rédemptionners* (c'est ainsi qu'on nomme ceux qui ont été amenés de la manière que nous venons de décrire) peuvent être revendus par leurs maîtres; et ils sont tout aussi asservis que les nègres esclaves. S'ils prennent la fuite et qu'on les rattrape, on les met en prison. Les lois sont très-sévères à leur égard.

Nous avons tracé d'un mot le caractère des classes supérieures des Etats-Unis, en disant que ceux qui les composent font de l'intérêt personnel l'unique objet de leurs pensées. La froideur, la réserve, le manque d'hospitalité, l'absence de ces vertus généreuses qui font le bonheur et la consolation de ceux envers qui elles sont exercées, sont les défauts qu'on leur reproche le plus. Dans les classes inférieures, où l'éducation ne les a pas en partie déguisées, un étranger ne trouve guère qu'insolence ou grossièreté. Au surplus, ces vices sont presque le résultat nécessaire de la position où se trouvent les habitans d'un pays dans lequel tout est à créer; et comme l'esprit d'économie et d'ordre est à-peu-près général dans les Etats-Unis, ceux qui ne le

(1) Weld, tome I, page 142 et suiv.



Digitized by Google

poussent point jusqu'à l'avarice doivent offrir des modèles que nous aimons à croire multipliés.

L'origine et la religion des habitans des Etats-Unis indiquent suffisamment quels sont la plupart de leurs usages; et il devient presque inutile d'ajouter qu'ils vivent en général à la manière anglaise, hollandaise ou allemande.

Agriculture. — Les Américains se livrent à l'agriculture avec beaucoup de succès, et s'empressent d'adopter les expériences utiles des Anglais. Le célèbre Washington était lui-même un excellent agriculteur. C'est dans la Nouvelle-Angleterre et dans la Pensylvanie que l'agriculture est le plus florissante. Parmi les nombreuses productions de ce pays, les plus abondantes sont le froment, le seigle, l'orge, le blé sarrazin, l'avoine, les fèves, les pois et le maïs, qui en est originaire. L'exportation des grains et de la fleur de farine devient tous les ans plus considérable. En 1786 la Pensylvanie exporta 150,000 barils de cette dernière denrée, et 369,618 en 1789. On cultive un peu de riz dans la Virginie, et cette plante réussit très-bien sur les bords de l'Ohio. On a formé une grande quantité de prairies artificielles, où croissent la luzerne, la quinte-feuille, la pimprenelle, le treffle rouge, ainsi que le treffle blanc et le treffle jaune, etc. La pomme de terre est originaire du pays; et il y en a une espèce qu'on appelle *ground-nut*, noix de terre, dont le goût plaît infiniment à plusieurs personnes. Il y croît différentes espèces de melons et de concombres. On y cultive aussi le houblon. Il est inutile de parler du tabac, qui a fait la réputation de la Virginie. On soigne particulièrement les vergers dans tous les pays de l'Union; et le cidre qu'ils fournissent est la boisson ordinaire dans les Etats de l'Est et dans ceux du Centre. La Virginie, dont on connaît l'eau-de-vie de pêches, produit une grande quantité de ces fruits, ainsi que des pavies et des abricots excellens.

Les richesses que le commerce procure aux Américains leur fournissent les moyens de faire toutes les améliorations possibles; mais il se fait sur les terres un agiotage et un monopole que le gouvernement devrait soigneusement réprimer.

Arts et métiers. — Les arts et les métiers qui résultent du luxe existent à peine dans les Etats-Unis. Quoi-

Digitized by Google

qu'il y ait quelques jolies villes dans le pays, il ne parait pas que l'architecture y ait fait de grands progrès. Il y a beaucoup de constructions en bois; et la partie la plus remarquable d'une maison de campagne est un portique appelé *piazza*, qui est exposé au sud, et derrière lequel se trouvent les principaux appartemens.

Constitution. — Le pouvoir législatif des Etats-Unis réside dans un congrès qui se compose d'un sénat et d'une chambre de représentans. Ce dernier corps est formé de membres élus tous les deux ans par le peuple des différens Etats, à raison d'un représentant par 30 mille habitans. Les membres du sénat sont élus, pour six ans, par le corps législatif. Ils se divisent en trois classes, l'une desquelles se retire au bout de deux années, en sorte que le sénat se trouve renouvellé par tiers tous les deux ans. Le vice président des États-Unis est de droit président du sénat; mais il n'a de voix que l'orsqu'il y a partage. Chacune des deux chambres jouit du droit d'initiative, excepté lorsqu'il s'agit d'impôts; alors ce droit n'appartient qu'à la chambre des représentans; mais le sénat peut faire des amendemens au bill.

Pour avoir force de loi, tout bill doit, après avoir passé par les deux chambres, être présenté au président des États-Unis, qui, s'il l'approuve, le signe. Si, au contraire, il ne l'approuve pas, il l'adresse avec ses observations à la chambre où il a pris naissance; et celle-ci est obligée de les inscrire sur ses registres. Si après un nouvel examen le bill est approuvé à la pluralité des deux tiers des voix, il est envoyé à l'autre chambre, et si celle-ci l'adopte par le même nombre de suffrages, il devient loi de l'État. Les membres votent par oui ou par non; et dans l'un et l'autre cas on inscrit leur vote à côté de leur nom. Le congrès s'assemble tous les ans, le premier lundi du mois de decembre. Sa session est de plusieurs mois; on peut le convoquer de nouveau en cas d'affaires urgentes.

Le pouvoir exécutif réside dans le president des États-Unis d'Amérique, qui, de même que le vice-président, est élu pour sept ans. Ils peuvent être indéfiniment réélus, l'un et l'autre; et leur dignité est comme la place de sénateur, à la nomination du corps-législatif de chaque

État. Les fonctions du vice-président sont de remplacer le président en cas d'empêchement, de déplacement, de mort ou de démission. Le président à le commandement général de l'armée, de la marine et de la milice des divers Etats. Il peut, de l'avis et du consentement du sénat, faire la paix et la guerre, conclure des alliances ; mais il est nécessaire que les deux tiers des sénateurs présens approuvent le projet. Il a la nomination des ambassadeurs, des ministres de l'État, des conseils, des juges de la cour suprême, et de tous les autres officiers des États-Unis ; mais avec cette restriction, qu'il doit prendre le conseil du sénat et en obtenir le consentement.

Le pouvoir judiciaire est exercé par la cour suprême, par des cours de circuit, qui sont à-peu-près ce que sont en Angleterre les justices ambulantes. Il y a en outre des cours de district, et des cours inférieures que le congrès a le droit d'ordonner, et d'établir lorsqu'il le juge à-propos.

Les membres du congrés, des législateurs de différens États, et en général tous les officiers administratifs et judiciaires, tant de l'Union que de tous les Etats en particulier, s'obligent par serment à soutenir de tout leur pouvoir la constitution.

Le président des États-Unis et le gouverneur de chaque État reçoivent le titre d'*excellence*.

Importance politique. — Cet objet, dit M. Pinkerton (1), doit dépendre beaucoup du caractère du président des États-Unis ; car le gouvernement n'a pas assez de force pour user d'un pouvoir coërcitif dans les cas mêmes où il serait nécessaire au bien de l'État. Les voyageurs les plus impartiaux n'ont pu cacher leur étonnement et même leurs regrets de voir que l'esprit d'égoïsme et d'avarice présidait à toutes les décisions, entravait toutes les démarches, arrêtait tous les grands mouvemens. On remarque en général que les républiques d'aujourd'hui se distinguent moins par la vertu, dont Montesquieu fait le grand ressort de cette espèce de gouvernement, que par un amour

(1) *Géographie universelle*, t. V, p. 449 et suiv.

Digitized by Google

excessif de l'argent (1). La guerre contre les Indiens devait imprimer à toute l'Amérique un sentiment ineffacable de la haute puissance des États-Unis; ce fut tout le contraire, dans cette occasion ils négligèrent autant leur tranquilité future que leur honneur (2).

Société de Cincinnatus.—Le général Knox est le fondateur de cette société, dont les membres ont pris pour modèle L. Q. Cincinnatus, cet illustre romain, qui, du soc de la charrue, passait au commandement des armées. Elle se compose de tous les officiers brévetés et commissionnés des troupes de terre et de mer des États-Unis qui ont servi avec honneur et distinction pendant trois ans. On y admet même des officiers civils. L'*amitié* et la *charité* sont les bases de son institution.

La décoration de l'ordre est un aigle déployé, en or, portant les emblêmes suivans : le principal est *Cincinnatus*. Trois sénateurs lui presentent une épée et d'autres attributs militaires. On voit sur un second plan, et dans un champ ensemencé, la femme de ce dictateur à la porte d'une chaumière, et sur le côté une charrue et d'autres instrumens aratoires La légende est *Omnia reliquit servare rempublicam*. Le revers présente un soleil levant, une ville forte, dont les portes sont ouvertes, des vaisseaux qui entrent dans un port; une renommée couronne Cincinnatus, avec cette inscription : *virtutis præmium*; au-dessous des mains jointes soutiennent un cœur avec cette devise: *esto perpetua*; l'exerque de cette face est *societas Cincinnatorum instituta*, *A. D.*, 1783.

Monnaies.—L'hôtel des monnaies des États-Unis, a été établi par une loi du mois d'avril 1792. Les monnaies adoptées sont d'or, d'argent et de cuivre; mais les États

(1) C'est-là une des suites nécessaires d'une égalité absolue, qui ne laisse plus aux hommes d'autre distinction à espérer que celle qui résulte des richesses; et lorsqu'un pareil sentiment domine la généralité des citoyens, il est impossible qu'il ne dicte pas les résolutions de l'Etat. Il faut des distinctions pour qu'il y ait de l'honneur; et comment songer à s'élever lorsque le niveau plane sur toutes les têtes.

(2) Nous parlerons de cette guerre à l'article *Histoire*.

Digitized by Google

de l'Ouest (1) n'ont point adopté les pièces de ce dernier métal.

Le tableau suivant indique la division et la valeur des monnaies des États-Unis.

| | *Division.* | *Valeur.* |
|---|---|---|
| Monnaies d'or..... | L'aigle ..... | vaut 10 dollars. |
| | Le demi-aigle..... | 5 |
| | Le quart-d'aigle ..... | 2 ½ |
| | Le dollar se divise en cent centièmes. | |
| Monnaies d'argent.. | Le demi-dollar..... | 50 centièm. |
| | Le quart de dollar..... | 25 |
| | La dime..... | 10 |
| | La demi-dime..... | 5 |
| Monnaies de cuivre. | Le centième vaut un centième de dollar. | |
| | Le demi-centième.....un cinquantième | |

Une loi particulière règle le titre des dollars qui forment la monnaies de compte dans tous les Etats-Unis. Les monnaies étrangères n'y ont aucun cours, si l'on en excepte les piastres d'Espagne. Toutes les autres pièces d'or et d'argent des différentes parties de l'Europe et de l'Asie, n'y sont reçues qu'au poids.

La plus grande partie de la monnaie des Etats-Unis a été frappée dans le cours de l'année 1786. On estimait alors a huit millions de dollars la valeur des espèces en circulation dans cette république; aujourd'hui elle doit excéder dix millons. Nous ne parlons pas ici du papier monnaie, attendu qu'il n'a eu de cours que pendant la guerre; et que, presque immédiatement après la paix, il a été anéanti.

Armée de terre.—Les forces de terre des Etats-Unis ne s'élèvent pas au-dessus de ce qu'il faut pour maintenir l'ordre public. Dans l'espace de trois ans il n'a été armé que 5,000 hommes pour la défense des frontières. On croit qu'une armée permanente est incompatible avec le gouver-

(1) Leur plus petite pièce est la demi-dîme, qui vaut environ 6 sous et ½ tournois. La valeur du dollar en monnaie sterling diffère dans les divers Etats. Dans la Nouvelle-Angleterre il vaut 6 schellings; dans l'Etat de New-York 8, dans le New-Jersey, la Pensylvanie et le Maryland, 8 schellings 6 pences ou sous anglais; dans la Virginie 6 schellings, dans la Caroline du sud et dans la Géorgie, 4 schellings 8 pences.

Digitized by Google

nement républicain; et la force de l'Etat se fonde sur les milices, qui, selon le calcul évidemment exagéré de M. Morse, peuvent former une armée de 700,000 hommes. Il paraîtrait plus conforme aux règles ordinaires d'évaluer à 150,000 hommes la force effective des Etats-Unis, force qui serait suffisante pour repousser toute invasion, et même pour subjuger tout le continent de l'Amérique, si, par sa nature, elle n'était pas plus propre à la défense qu'à l'attaque.

MARINE.—Un état officiel publié à Boston, en janvier 1800, porte à 39 bâtimens de guerre toute la marine militaire des Etats-Unis. En voici le tableau:

| | | | |
|---|---|---|---|
| Frégates de | 44 canons | 5 | 15 |
| | 36 | 4 | |
| | 32 | 6 | |
| Bâtimens de guerre de | 26 | 1 | 11 |
| | 24 | 3 | |
| | 20 | 4 | |
| | 18 | 3 | |
| Bricks de | 18 | 1 | 7 |
| | 16 | 2 | |
| | 14 | 4 | |
| Goëlettes de 12 | | 2 | 2 |
| Galères | | 4 | 4 |
| TOTAL | | | 39 |

Ce nombre est extrêmement faible pour un peuple qui a toute facilité pour former des entreprises maritimes, pour un peuple dont le pays a 700 lieues de côtes, pour un peuple qui a des relations de commerce avec toutes les parties du globe, d'excellens bois de construction, et une foule de matelots habiles et continuellement exercés.

Mais si la marine militaire des Etats-Unis est faible, la marine marchande est très-florissante au contraire.

Dans l'espace de 6 années le tonnage s'est élevé d'un peu plus de 300,000 tonneaux à 600,000, et le nombre des matelots de 40,000 à 50 000. Chacun de ceux-ci reçoit, d'après le calcul qu'on a fait, 15 dollars par mois. A Philadelphie ils en ont jusqu'à 24. Enfin il n'y a aucun pays du monde où le salaire des gens de mer soit plus considérable, et où, par conséquent, la navigation reçoive plus d'encouragement.

Digitized by Google

Des calculs dignes de foi prouvent que le cabotage et la navigation étrangère réunis, employent 6 hommes par 100 tonneaux, et que la pêche en exige 12, à cause de la célérité des manœuvres, qui doivent être plus grandes que dans une navigation monotone et paisible. Ainsi donc on peut faire monter à 39,347 au moins le nombre des matelots américains. Il est vrai que dans un cas de rupture avec une grande puissance, l'embarras de la navigation serait cause qu'on emploirait moitié moins de matelots qu'en tems de paix. Il en resterait donc environ 20,000 dans une sorte d'inaction; mais ils pourraient, ainsi que les volontaires de chaque Etat de l'Union, monter des corsaires.

En 1789 les Etats-Unis avaient achevé leur marine de guerre, composée de 3 frégates, et ils avaient acheté deux petits bâtimens armés. Un grand obstacle en a empêché l'accroissement : c'est la multitude excessive du papier de banque. Il en est résulté que la construction des frégates est revenue au double de ce qu'elle eut coûté en Angleterre, et que la paye des matelots est presque deux fois plus forte qu'en Europe.

En effet, en 1796 un million de dollars n'en représentait pas plus de 700,000 effectifs.

On peut encore ajouter à l'embarras des opérations de finance, la difficulté d'asseoir les contributions, et l'opposition qu'éprouvent dans le congrès les projets différens que l'on propose à cet effet. Un article de la constitution voulant favoriser les exportations défend de les assujettir à aucune taxe; et la pluralité des cultivateurs ne veulent point entendre parler d'impositions.

Dette publique. — Les besoins de la guerre, trop long-tems disproportionnés aux ressources des Etats-Unis, les emprunts que ceux-ci avaient faits à la France et à ses alliés, et les effets de la monstrueuse émission du papier-monnaie, forcèrent le congrès à établir un système de finances, et à assurer, au nom et sur l'honneur des Etats-Unis, que les créanciers seraient payés. En 1790 le secrétaire de la trésorerie, M. Hamilton, proposa au congrès un projet de loi qui avait pour but de fixer un mode d'exécution de la dette. Ce plan fut adopté; le congrès régla ce qui était du, tant aux nationaux qu'aux étrangers, en

Digitized by Google

y comprenant les intérets des intérêts. Pour donner aux créanciers une plus grande garantie, les Etats-Unis se chargèrent solidairement de la dette des Etats particuliers, que l'on porta, par approximation, à 25 millions de dollars; et il fut arrêté qu'on en emprunterait 21,500,000.

On a suivi depuis la même marche, et l'on a toujours fait de nouveaux emprunts, soit pour parer à des dépenses extraordinaires, soit pour acquitter les intérêts de la dette déjà existante.

| | *Dollars.* | *Centim.* |
|---|---|---|
| Le premier janvier 1790, la dette nationale se montait à..... | 64,260,294 | 33 |
| Depuis cette époque jusqu'au premier janvier 1796, c'est-à-dire, dans l'espace de six années seulement, la dette s'accrut de... | 14,437,115 | 79 |
| Ainsi, au premier janvier 1796, la somme totale de la dette publique était de..... | 78,697,410 | 12 |

Si l'on ajoute à cette somme 200,000 dollars par mois où 2,400,000 de dollars par année, on sera effrayé d'une pareille dette. En 1799 elle était de 83,697,410 de dollars. Cependant il y a aux Etats-Unis une caisse d'amortissement qui avait réussi à éteindre 2,370,661 de dollars.

Les Etats-Unis ont rempli strictement tous les engagemens qu'ils ont pris. Une somme de 198,000 de dollars était due aux officiers étrangers qui avaient fait la guerre d'Amérique; cette créance sacrée a été acquittée religieusement. L'emprunt fait à la France a été remboursé en 1796, et même avant l'époque de rigueur dont on était convenu.

LISTE CIVILE ET AUTRES DÉPENSES DU GOUVERNEMENT. —Le traitement du président des Etats-Unis est fixé annuellement à la somme de 25,000 dollars; et celui du vice-président est de 5,000. Cet article de dépense s'élève donc à la somme de.....

| | *Dollars.* |
|---|---|
| | 30,000 |
| Frais de justice..... | 43,200 |
| L'indemnité accordée aux membres du sénat, à la chambre des représentans et à leurs différens officiers, forme une somme de..... | 185,890 |
| | 259,090 |

Digitized by Google

| | De dollars. |
|---|---|
| *D'autre part.* . . . . . | 259,090 |
| Le département de la tresorerie, le traitement du secrétaire, du contrôleur, du trésorier, de l'auditeur des comptes, de la commission des revenus et des divers employés chargés de la perception des impôts, font. . . . . | 53,750 |
| Les bureaux du gouvernement. . . . . | 6,800 |
| L'administration des monnaies. . . . . | 11,285 |
| Le gouvernement du territoire occidental. . . | 11,000 |
| Les pensions accordées par l'ancien gouvernement. . . . . | 1,367 |
| D'autres pensions accordées à d'autres individus. | 3,650 |
| Les dépenses extraordinaires, le traitement du secrétaire du sénat et du clerc de la chambre des représentans, et menus frais. . . . . | 10,000 |
| Le département de la trésorerie. . . . . | 7,296 |
| Les bureaux du gouvernement. . . . . | 2,061 |
| L'administration des monnaies. . . . . | 2,700 |
| Le département de la guerre. . . . . | 23,258 |
| Un second état relatif aux fonds capables de suppléer au déficit qui peut se trouver dans l'acquittement des dépenses du gouvernement, présente une somme annuelle de. . . . . | 147,689 |
| Un troisième état relatif au département de la guerre présente la somme de. . . . . | 1,457,835 |
| TOTAL. . . . . | 1,997,781 |

REVENUS.—Les taxes sur lesquelles sont établis les revenus des Etats-Unis varient infiniment par leur nature. Ainsi nous allons nous borner à annoncer les objets différens dont ils se composent ordinairement.

1°. Droit sur le tonnage des vaisseaux, sur l'importation des productions etrangères, sur le produit des amandes et des confiscations ordonnées par les tribunaux.

2°. Droit sur les liqueurs spiritueuses distilées dans l'intérieur des Etats-Unis.

3°. Sur les manufactures de tabac.

4°. Sur les rafineries de sucre.

Digitized by Google

# SUITE

## SOMMAIRE DE LA

## DESTINATION.

Pour la Prusse. . . . . .
la Suède. . . . . .
les Indes occidentales suédoises. . . . . .
le Danemark et la Norwège. . . . . .
les Indes occidentales danoises. . . . . .
les Pays-Bas Unis. . . . . .
les Indes occidentales bataves. . . . . .
les Indes orientales bataves. . . . . .
l'Angleterre (avec Man et Berwick). . . . . .
l'Ecosse. . . . . .
l'Irlande. . . . . .
Guernesey, Jersey, Sark, etc. . . . . .
Gibraltar. . . . . .
les ports anglais d'Afrique. . . . . .
les Indes orientales anglaises. . . . . .
les Indes occidentales anglaises. . . . . .
la Terre-Neuve et les pêcheries anglaises. . . . . .
les colonies anglaises d'Amérique. . . . . .
Hambourg, Brême, etc. . . . . .
les ports de France sur l'Atlantique. . . . . .
les ports de France sur la Méditerranée. . . . . .
les Indes occidentales françaises, etc. . . . . .
les îles Bourbon et Maurice. . . . . .
les ports d'Espagne sur l'Atlantique. . . . . .
les ports d'Espagne sur la Méditerranée. . . . . .
les Florides. . . . . .

BIBLIOTECA NAZIONALE · VITTORIO EMANUELE III · NAPOLI

'ATION

*remier Octobre* 8

D'APRÈS LE ES REPRÉSENTN

P

| DISES | MARCHANDISES étrangères. | TOTAL. |
|---|---|---|
| es. | | |
| 50 | | 7,550 |
| 42 | | 202,842 |
| 38 | 32,476 | 38,214 |
| 02 | | 1,099,702 |
| 32 | 32,746 | 1,513,508 |

(2) Voir les cautions par lui souscrites . . . . . 1,000,000

4°. Sur les raffineries de sucre.

5°. Sur les ventes à l'encan.

6°. Sur les marchands détaillans de vins et de liqueurs fermentées. Cet impôt a beaucoup de rapport avec les patentes en France.

7°. Sur la poste aux lettres.

8°. Un dividende des actions sur la banque appartenant aux Etats-Unis.

9°. Le papier timbré.

10°. Un droit sur le sel.

11°. La taxe sur les maisons.

12°. Enfin il existe différentes taxes sur les patentes accordées pour des découvertes, pour des inventions, pour des privilèges d'auteurs, et pour d'autres objets dont l'énumération serait trop longue.

Commerce.—La vaste étendue des côtes, le grand nombre d'excellens ports de mer, celui des criques et des baies qui découpent les rivages, les rivières, les lacs, les canaux qui divisent le pays en une multitude d'îles et de presqu'îles, et de plus, les progrès de l'agriculture, donnent aux Etats-Unis les plus grands avantages pour le commerce.

La consommation du poisson et même des fanons de baleines et d'autres articles que l'on ne peut se procurer que par la pêche, est en général beaucoup plus considérable qu'on ne le saurait imaginer. On a calculé que dans la ville de Philadelphie il ne se vend pas moins de 500,000 barils de maqueraux, de saumons et de morue salée. Il faut y ajouter encore le poisson sauré, même le spermaccetti dont on fait des bougies, les fanons de baleines, etc., et alors on ne sera pas surpris qu'il faille une petite flotille de sloops et de chasse-marées pour fournir au transport de tous ces objets.

Les demandes des articles dont nous venons de parler ne sont pas moins grandes en proportion dans les autres parties des Etats-Unis, particulièrement à Boston et dans les grandes villes commerçantes qui avoisinent la côte nord-est. Cette circulation nécessite la construction d'un grand nombre de navires, et il n'est pas douteux qu'elle ne contribue pour beaucoup à accroître la marine des Etats-Unis.

Les puissances et les colonies avec lesquelles les Etats-Unis entretiennent le plus de relations commerciales, sont

Digitized by Google

l'Espagne, le portugal, la France, la Grande-Bretagne, la Hollande, le Danemarck, la Suède, la Russie et les Antilles.

L'Espagne tire du blé, du drap, du poisson salé, du bois, des vaisseaux tout fabriqués, de la résine, de la poix et de la térébenthine. Le gouvernement espagnol ne défend point l'importation du riz, de la potasse, des cendres perlées, des provisions salées, ni de l'huile de baleine des Etats-Unis; mais on ne demande ces articles qu'en petite quantité. Il ne permet l'introduction ni du tabac, ni de l'indigo; le commerce entre les Etats-Unis et les îles Canaries se fait avec la même restriction.

La navigation des Etats-Unis avec l'Espagne est libre, ils peuvent transporter sur leurs bâtimens des marchandises étrangères aux mêmes conditions que les leurs.

Le Portugal fait une grande consommation de grains et de blé d'Amérique et de poisson salé. Il tire aussi des bois de construction, de la résine, de la poix et de la térébenthine.

Quant à la potasse, quoiqu'elle ne soit pas prohibée, on en fait peu de demandes; les vaisseaux américains paient un droit de 20 pour cent lorsque la vente en est faite à des sujets portugais. Les marchandises étrangères, à l'exception de celles des Indes orientales, sont reçues dans les vaisseaux des Etats-Unis sur le même pied que si elles venaient de leur territoire. Le tabac, le riz et les farines sont prohibées. Les Portugais et leurs colonies doivent consommer par eux-mêmes ce qu'ils tirent des Etats-Unis. Ce règlement s'étend aux Açores, aux îles de Madère et du cap Verd.

La France reçoit du blé, du drap, du riz, du bois, de la potasse et des cendres. Le dernier traité conclu avec cette puissance a fixé les droits auxquels sont assujetties les différentes espèces de denrées. Le bœuf salé est franc de tout impôt, sous la condition de la réexportation; mais il paye une taxe s'il est destiné à être débité en France. Les salaisons payent ce droit dans tous les cas. Les navires dits américains sont libres de transporter en France toutes les marchandises qui ne sont pas prohibées, à l'exception du tabac qui ne parviendrait pas directement du territoire des

Digitized by Google

des Etats-Unis. Ils partagent avec les vaisseaux français le transport exclusif de l'huile de baleine.

La Grande-Bretagne tire de la potasse et des cendres, qui sont affranchies de toute espèce de taxe, tandis que les autres nations paient un droit de 54 liv. par quintal. Les Anglais sont également favorisés par rapport au fer en barre, quoique le territoire des Etats-Unis ne produise pas assez de cet article pour suffire à sa propre consommation. Il n'y a point de taxe en Angleterre sur les bois qui viennent de ce pays, quoique ceux de toutes les autres contrées en paient une. La résine et la poix ne sont taxées qu'à 22 liv. le baril, tandis que ces mêmes marchandises importées d'ailleurs coûtent un droit de 3 liv. environ de plus. Le tabac, lorsqu'il est destiné à être consommé en Angleterre, paye 1 liv. 10 sous tournois la livre pesant, outre différens autres droits. Le riz est soumis à un impôt si considérable, qu'il équivaut à une prohibition ; aussi l'importation n'en est pas très-grande. Le poisson et les autres provisions salées des Etat-Unis, le lard excepté, sont prohibées. Cette dernière denrée, ainsi que l'huile de baleine, est assujettie à un droit. Il en est de même des grains, de la farine et du blé. Les vaisseaux construits dans les Etats-Unis, bien qu'ils aient été achetés par des Anglais, et que l'équipage soit composé d'Anglais, ne peuvent servir qu'au commerce entre les deux puissances. La plus grande partie des objets que l'Angleterre achète des négocians des Etats-Unis sont réexportés en d'autres pays.

D'après le traité de navigation conclu entre les deux puissances, les vaisseaux américains n'ont pas le droit d'entrer dans les ports dépendans des diverses possessions anglaises, savoir : les îles d'Amérique, le Canada, la Nouvelle-Ecosse, le Nouveau-Brunswick, Terre-Neuve, le cap Breton, la baie d'Hudson, la baie de Hondouras et les îles à épices dans les Indes orientales. Dans la plupart de ses autres ports elle soumet les navires américains à une taxe double de la taxe ordinaire. Il est défendu aux négocians anglais de faire usage de vaisseaux construits dans les Etats-Unis, à moins qu'ils ne se conforment à certaines conditions. Quant aux Américains, ils reçoivent les vaisseaux anglais dans tous leurs ports, mais ils les assujettissent à un droit de tonnage



Digitized by Google

plus fort que celui que paient les leurs. Ils permettent à tous leurs négocians d'employer des navires fabriqués en Angleterre, en payant 44 pour cent de plus, et un dixième au-delà sur les taxes auxquels la cargaison est soumise.

Outre les avantages que la Grande-Bretagne retire du commerce des Etats-Unis, il n'y a pas de pays au monde qui contribue autant à faire valoir sa marine par l'exercice qu'il donne à ses vaisseaux. Depuis le mois d'août 1789 jusqu'au mois d'août 1790, une foule de navires anglais firent voile pour cette partie de l'Amérique; et leur port réuni formait plus de 230,000 tonneaux (1). Ses pêcheries et son commerce avec les colonies américaines et les Indes occidentales ne nécessitent pas l'emploi d'une plus grande quantité de bâtimens.

Les Hollandais prohibent toute espèce de bœuf salé, de porc, de farine et de blé provenans des Etats-Unis d'Amérique. Ils ont établi sur les liqueurs spiritueuses des droits qui équivalent à une prohibition. Quant aux autres productions, elles sont reçues à la charge de divers droits, dont le terme moyen est d'environ 3 pour cent.

Le Dannemark a établi un droit considérable sur le tabac et le riz des Etat-Unis, quant même cette dernière denrée serait importée sur des vaisseaux danois. Lorsque des importations ont lieu sur des vaisseaux américains, les droits sont de moitié plus forts. L'indigo et le blé d'Amérique sont soumis à des taxes qui en empêchent le transport.

La Suède reçoit, à des conditions favorables, les grains et les farines, les vivres salés, l'indigo et l'huile de baleine. Elle prohibe néanmoins le poisson, la potasse, le lin, la résine, le goudron, la térébenthine, la poix, à l'exception des poutres de chêne et des bois de mâture. La même proscription s'étend à toutes les marchandises étrangères. Une si grande quantité de restrictions et de prohibitions réduisent presque à rien les relations de l'Amérique avec cette puissance.

L'Espagne et le Portugal ne permettent pas que les

(1) Le tonneau est un poids idéal de deux milliers. On remarque en effet que lorsqu'un navire est surchargé de ce poids, il tire environ un tonneau d'eau de plus.

Digitized by Google

parties de l'Amérique où ils ont des possessions entretiennent un commerce direct avec les Etats-Unis. Il faut qu'il se fasse par l'intermédiaire de la métropole. Ainsi les marchandises américaines sont d'abord conduites dans les ports d'Europe, et de là transportées à une destination ultérieure.

La France, par une loi qui ne paraît point avoir été révoquée, permettait, avant la guerre d'Amérique, à ses possessions dans les îles du Vent et sous le Vent, de tirer immédiatement de la Nouvelle-Angleterre des provisions animales et végétales, des chevaux, du bois, de la résine, de la poix, de la térébenthine, du riz et du maïs. Elle prohibait seulement les grains; mais la liberté ayant été laissée, dans les tems de disette, aux assemblées coloniales de suspendre cette prohibition, l'exécution en fut en effet souvent interrompue; et enfin elle fut tout-à-fait abolie.

Les provisions américaines, tant fraîches que salées, le porc excepté, sont reçues dans les colonies françaises. Les vaisseaux américains ont la faculté d'y transporter leurs marchandises, et de rapporter en échange du rhum et des mélasses.

La Grande-Bretagne reçoit dans ses îles des Indes occidentales des végétaux des Etats-Unis, des bestiaux, des chevaux, du bois, de la poix, de la resine, de la térébenthine, du blé et des grains; mais cette importation n'est permise qu'en vertu d'un acte du pouvoir exécutif ne dure jamais qu'une année, à moins qu'elle ne soit expressément renouvellée. Le poisson salé, et en général tous les vivres salés, sont de contrebande. Les articles dont l'entrée est permise ne peuvent être portés que par des vaisseaux anglais, qui donnent en échange aux Américains des armes, de la mélasse, du sucre, du café, des noix de cacao, du gingembre et du piment. Il existe à la vérité quelques règlemens particuliers pour l'île de la Dominique. Toutes les productions du sol des Etats Unis sont prohibées aussi dans les colonies que la Grande-Bretagne possède dans l'Amérique septentrionale; mais dans les tems de disette les gouverneurs de ces colonies sont forcés à importer certains articles défendus. Il ne le font toutefois que sur leurs propres bâtimens, et non sur ceux des habitans des Etats-Unis.

Dans les îles danoises il existe un droit de 5 pour cent



Digitized by Google

sur le blé, sur le riz, sur le tabac, sur le bois, sur le poisson salé, l'indigo, les chevaux, les mulets et les bestiaux des Etats-Unis, et de 10 pour cent sur la farine, le porc salé, le bœuf, la résine, la poix et la térébenthine.

Dans les îles que les Hollandais et les Suédois possèdent en Amérique, on reçoit également les vaisseaux et les productions.

Les relations des Etats-Unis avec l'Afrique sont presque nulles, parce que la traite des nègres est défendue à tous les Etats de l'Union ; mais ils commencent à faire un commerce assez avantageux avec la Chine.

(*Voyez* le tableau qui se trouve ci-contre).

Manufactures. — En général les objets manufacturés aux Etats-Unis sont des farines de froment, d'orge, de seigle et de toute espèce ; de la drèche, de la bierre, des liqueurs distillées, de la potasse, des cendres, des vaisseaux de guerre et des navires marchands, des bateaux, tous les différens objets qui peuvent appartenir à une armée de terre et mer ; du sucre rafiné et en pain, toutes sortes de gros et de menus cordages, du tabac en carottes et en poudre, de l'amidon, de la poudre à poudrer, du carton, des cartes et différentes sortes de papiers, des caractères d'imprimerie, des lettres imprimées, des clous, des chaudières, des marmittes, des instrumens d'agriculture, des articles de taillanderie, de clincaillerie, et toutes sortes d'ouvrages en fer ; des objets d'orfévrerie en or et en argent, de l'étain fin ou grossier, du plomb, du laiton, du cuivre, des cloches, des horloges, des montres, des laines et cotons cardés, des briques, des tuiles, de la potterie, des meules à moulin et autres ouvrages de pierre, tout ce qui concerne la menuiserie, l'ébénistrerie, la charpente ; des voitures, des harnois de toute espèce, des peaux tannées et préparées de toutes manières ; des selles, des fouets, des bottes, de la bonneterie, des chapeaux, des gants, des évantails, des étoffes en laine et en coton, de l'huile de lin et de poisson, des chandelles, des bougies de cire ou de blanc de baleine, de la cire, du savon et de la verrerie.

Tous ces objets n'y sont pas fabriqués avec le même degré de perfection les uns que les autres, ni en égale quantité. Les draps, les toiles, les cotonnades sont particulièrement né-

Digitized by Google

gligées, et n'ont pas du entrer dans le relevé que nous venons de présenter; mais il n'en est pas moins vrai qu'avec le tems les habitans des Etats-Unis pourront se passer du secours de tous les peuples d'Europe, et qu'ils trouveront sur leur propre territoire tous les articles, tant de première nécessité que de luxe et de simple agrément.

La cherté de la main-d'œuvre est, aux Etat-Unis, un grand obstacle à l'établissement des manufactures. Il n'y a pas long-tems encore que l'on y contestait l'utilité des fabriques, mais les habitans se sont enfin aperçus que tout leur argent et leurs productions passaient insensiblement chez l'étranger, et particulièrement en Angleterre.



Digitized by Google

# DIVISION TERRITORIALE DES ÉTATS-UNIS.

L'AMÉRIQUE-UNIE renferme XVII Etats et plusieurs *districts*, qui, à mesure qu'ils se peupleront, pourront également devenir des Etats. Nous en diviserons la description en quatre parties.

La première division, celle des *Etats de l'Est*, comprend:

L'Etat de VERMONT,
L'Etat de NEW-HAMPSHIRE.
Le district de *Main*, qui fait partie de l'Etat de Massachusets,
L'Etat de MASSACHUSETS,
L'Etat de RHODE-ISLAND,
L'Etat de CONNECTICUT.

La seconde division, celle des *Etats du Centre*, comprend:

L'Etat de NEW-YORK,
L'Etat de NEW-JERSEY,
L'Etat de PENSYLVANIE,
L'Etat de DELAWARE,
Et le NORTH-OUEST *Territory*, sur l'*Ohio*.

La troisième division, celle des *Etats de Sud-Est*, comprend:

L'Etat de MARYLAND,
L'Etat de VIRGINIE,
La CAROLINE DU NORD,
La CAROLINE DU SUD,
La GÉORGIE,
(Bientôt sans doute la *Floride orientale*).

La quatrième div., celle des *Etats de Sud-Ouest*, comprend:

L'Etat de KENTUKEY,
L'Etat de TENASSÉE,
Le territoire entre la *Géorgie* et le *Missi-Sipi*, (bientôt sans doute la *Floride occidentale*),
La LOUISIANE, dont:
1°. La partie méridion. forme le gouvernement de *la Nouvelle-Orléans*;
2°. Le reste est compris sous le nom de *Territoire Indien*, et sera successivement partagé en gouvernemens.

Digitized by Google

# ETATS DE L'EST,

## OU

# NOUVELLE-ANGLETERRE.

LIMITES. — La Nouvelle-Angleterre est bornée au nord par le bas Canada; à l'est, par le Nouveau-Brunswick et l'Océan atlantique; au sud, par cette même mer et le détroit de Long-Island (l'île Longue); et à l'ouest, par l'Etat de New-York. Ce territoire, dont la forme est celle d'un quart de cercle, offre, dit-on, une surface de 9,667 lieues carrées.

ASPECT DU PAYS, MONTAGNES, etc. — La Nouvelle-Angleterre est couverte de montagnes, mais il s'en trouve peu qui ne soient d'une médiocre hauteur. Elles sont séparées par des vallées parallèles, entre lesquelles serpentent de grandes rivières, qui reçoivent d'innombrables ruisseaux et des torrens impétueux. Du sommet de ces montagnes on croirait voir un océan de forêts, dont le feuillage, tantôt calme, tantôt agité, offre un spectacle semblable à celui de la mer elle-même.

Les montagnes de la Nouvelle-Angleterre sont remplies de lacs, d'étangs et de sources d'eaux vives. Il n'y a pas dans le monde de pays mieux arrosé que cette contrée.

RIVIÈRES. — On en compte dix principales, qui sont la rivière de *Connecticut*, la *Tamise*, la *Patoket*, la *Mérimack*, la *Piscataqua*, la *Sacco-Casco*, la *Kennébeque*, la *Penobscot* et l'*Housatonik*. Nous ne décrirons ici que la première.

La rivière de Connecticut, dont le cours est considérable, a sa source dans un marais, par 45 d. 10 m. de lat. nord, et 4 d. de longitude à l'est de Philadelphie. Après avoir coulé lentement l'espace de 2 ou 3 lieues, elle fait quatre sauts séparés; et tournant ensuite à l'ouest, elle s'approche près des collines qui bornent au nord la vallée qu'elle traverse. L'Amonosok et la rivière d'Israël, deux des prin-



Digitized by Google

cipales branches de cette rivière, s'y réunissent à l'est, entre les 44 et 45 deg. de latitude. Elle a de grandes chutes entre les villes de Walpole et de Westminster. Tout le volume des eaux se trouve comprimé entre deux rochers, séparés l'un de l'autre par un espace de 30 pieds au plus; et il se précipite avec une étonnante rapidité dans un large bassin qui est au-dessous. En 1784 on a construit, au-dessus de cette chute, un pont, qui est le premier sur lequel on ait passé la rivière de Connecticut. Le cours de cette rivière est de près de cent lieues en ligne droite; et elle a de 80 à 100 verges de largeur, à 40 lieues de son embouchure dans l'Océan atlantique. Cette embouchure est obstruée par une barre de sable qui embarrasse infiniment la navigation, et que recouvrent 10 pieds d'eau, à la haute mer.

A-peu-près à 3 milles au-dessous de Midleton, la rivière de Connecticut est de nouveau resserrée entre deux montagnes, qui ne laissent que 40 verges de largeur à son lit. Presque par-tout ailleurs les rives sont basses, et se joignent à des prairies d'une immense étendue, et qui sont régulièrement inondées tous les printems. A Hartfort, l'eau s'élève quelquefois à 20 pieds au-dessus du niveau ordinaire; et comme il faut qu'elle passe entre les deux montagnes dont nous venons de parler, 15 ou 20 jours sont quelquefois nécessaires pour en opérer l'entier écoulement.

Les deux bords de la rivière de Connecticut sont couverts de villes ou d'habitations. Cette rivière est navigable, pour des vaisseaux marchands, jusqu'à Hartfort, c'est-à-dire, jusqu'à environ 15 ou 16 lieues de son embouchure; et elle porte des bateaux plus de 60 lieues au-delà de cette ville. Le commerce d'Europe y occupe 3 bricks de 180 tonneaux chacun, et celui des Indes occidentales 60 bâtimens du port de 150 tonneaux. Il y a en outre quelques bateaux pêcheurs, et 30 ou 40 vaisseaux de cabotage. On y pêche beaucoup d'esturgeons et de saumons, ainsi que des carpes, des truites, etc., etc. (1).

Baies, Ports et Caps.—Les baies et les ports les plus considérables sont les ports de *Plymouth* et de *Rhode-Island*,

(1) *Morse, American. geography*, p. 142 et 143.

Digitized by Google

la baie de *Barnstable*, la baie de *Buzzard*, le port de l'*Ouest*, formé par le cap Cod, le port de *Boston*, la baie de *Piscataqua* est celle de *Casco*. Les caps les plus remarquables sont le cap *Cod*, celui de *Marble-Head* (Pointe de Marbre), le cap *Anne*, la pointe *Monument*, le cap *Porpoise*, le cap *Neddock*, le cap *Elisabeth*, le cap *Malabar* ou *Sandy point*, et enfin le cap *Small point*.

Sol et Productions. — La Nouvelle-Angleterre est hérissée de rochers et de hauteurs vers le nord-est. Le sol est varié; mais il devient meilleur à mesure qu'on s'approche du sud. Vers la baie de Massachusets il est noir et si riche, que les premiers colons qui s'y établirent y trouvèrent une herbe qui s'élevait à plus de 3 pieds de hauteur. Les collines sont moins fertiles. Les terres basses sont la plupart en nature de prairies et de pâturages. Les grains d'Europe n'y ont pas été cultivés avec infiniment de succès: le blé est sujet à la rouille, l'orge est sec et maigre, l'avoine ne produit guères que de la paille, mais le maïs de Turquie y croît parfaitement, et forme la principale nourriture de la classe inférieure du peuple. Il y a aussi de la drèche, dont on fait de la bierre passable: néanmoins on y boit plus ordinairement du cidre et de la bierre de *spruce*. Celle-ci se fait avec les sommités des branches du sapin, dit spruce, auxquelles on ajoute une petite quantité de mélasse. On cultive une grande quantité de chanvre et de lin dans la Nouvelle-Angleterre. Les fruits des parties tempérées de l'Europe y parviennent à la maturité. Un pêcher y donne jusqu'à 600 ou 800 belles pêches; et un seul pommier a quelquefois suffi pour faire sept barils de cidre. Mais ce qui distingue sur-tout cette contrée, c'est la variété et le prix des bois qu'elle produit. Ce sont le chêne, le frêne, le pin, le sapin, le cèdre, l'orme, le cyprès, le hêtre, le noyer, le châtaignier, le noisetier, le sassafras, le sumac; différens bois qui servent à teindre ou à tanner le cuir, des bois de charpente et de construction pour la marine. Les chênes y passent pour inférieurs à ceux de l'Angleterre. Les sapins y sont d'une grosseur prodigieuse, et fournissaient autrefois des mats et des vergues à la marine royale d'Angleterre. Ils donnent une prodigieuse quantité de poix de résine, de térébenthine, de gomme et de baume. On peut bâtir et équiper un vaisseau avec les productions du pays;

Digitized by Google

et c'est pourquoi les navires y forment une forte branche de commerce.

Animaux. — Le règne animal fournit un grand nombre d'articles de commerce à la Nouvelle-Angleterre. Toutes les espèces de bétail d'Europe y ont réussi, et s'y multiplient d'une manière étonnante. Quoique petits, les chevaux de ce pays sont pleins de feu, et d'un bon service. Les moutons y sont en petit nombre, et leur laine n'est pas d'une belle qualité. On y voit aussi des élans, des daims, des lièvres, des lapins, des écureuils, des castors, des loutres, des singes, des mincks (espèce de loutres noires), des martres, des zibelines, des ours, des loups, qui ne sont que des espèces de chiens sauvages; des renards, des onces, et un grand nombre d'autres quadrupèdes, tant sauvages que domestiques. Mais un des plus singuliers animaux de ce pays et de ceux qui l'avoisinent, c'est sans contredit le *moose*. Il y en a de deux espèces, le moose ordinaire, qui est d'un gris clair et ressemble au daim, et le grand moose noir, qui est environ de la grosseur d'un bœuf, et a le cou élancé comme le cerf. La chair en est fort agréable. Les cornes de cet animal, quand elles sont parvenues à leur plus haut deg. de croissance, ont environ 4 à 5 pieds depuis la tête; et il y a, à chaque corne, des andouillers qui ont 6 pieds de haut. Lorsque le moose passe dans une forêt ou sous des arbres, il est obligé de coucher son bois sur son dos, pour qu'il ne l'embarrasse pas dans sa marche. Tous les ans ses cornes tombent et se renouvellent. Cette bête fauve ne court point par bond comme le daim; mais elle franchit facilement une barrière de cinq pieds de haut. Quand le moose n'est point poursuivi par des chasseurs, il parcourt quelquefois huit ou dix lieues sans entrer dans l'eau; mais s'il est lancé, il se jette dans le premier étang ou le premier ruisseau qu'il rencontre.

On ne voit guères de pays où se trouvent en plus grand nombre que dans la Nouvelle-Angleterre, des coqs-d'inde, des oies, des perdrix, des canards, des plongeons, des butors, des cygnes, des coqs-de-bruyère, des hérons, des cigognes, des merles, et toutes sortes d'oiseaux de basse-cour. On y voit aussi des cormorans, des corbeaux, etc. Le reptile le plus commun est le serpent à sonnette. Les

Digitized by Google

quadrupèdes ovipares sont plusieurs sortes de crapauds, des grenouilles et des râmes qui fourmillent dans les parties incultes, et qui, dans les soirées de l'été, se joignent aux hibous pour faire un concert affreux. Les mers qui environnent la Nouvelle-Angleterre, aussi bien que les rivières de ce pays, nourissent quantité de poissons et même des cétacées de plusieurs espèces, telles que la baleine à côtes, la baleine au spermacetti, qui donne de l'ambre gris, la baleine à nageoires, la baleine osseuse et la baleine bossue. Les habitans en prennent prodigieusement. Ils envoient en outre tous les ans plusieurs vaisseaux pêcher la baleine dans le Groënland, et même aux îsles Falkland, qui sont à l'autre extrémité de l'Amérique. On a établi à l'embouchure de la rivière de Penobscot une pêcherie de maquereaux. On y prend aussi en hiver des morues, que l'on fait sécher, dans cette saison, à la faveur de la gelée.

Habitans. — La Nouvelle-Angleterre est la partie la plus peuplée des Etats-Unis. On y trouve plusieurs propriétaires fonciers très-riches; mais la plus grande partie des habitans sont de francs tenanciers ou des cultivateurs. Il n'y a point de contrée où les gens du commun soient plus independans, où ils possèdent d'avantage les aisances de la vie, que dans la Nouvelle-Angleterre. Dès leur enfance on les accoutume à manier les armes; et avant leur querelle avec la Métropole, ils avaient une milice qui était tenue sur un pied respectable.

Les habitans de ce pays sont presque tous d'origine anglaise. En général ils sont grands, bien faits et forts. Ils prennent le plus grand soin de leurs enfans; et pour les faire tenir droits, ils leur appliquent le dos contre une planche, méthode qu'ils ont empruntée aux Indiens.

Les femmes sont belles, jolies, modestes et réservées dans leurs manières et dans leurs conduites. La danse est l'amusement favori des habitans des deux sexes. Le jeu est l'occupation de ceux qui n'en ont pas de plus honnête. On chasse le renard comme en Angleterre; mais la chasse à l'écureuil est celle qui a le plus de vogue.

L'instruction est plus généralement répandue dans toutes les classes du peuple que par-tout ailleurs. Il y a des écoles

Digitized by Google

publiques dans toutes les villes, et l'on y trouverait difficilement un adulte qui ne sut pas lire et écrire. Il s'y fait des gazettes hebdomadaires, que l'on imprime, dit-on, au nombre de 30,000 exemplaires.

Nous avons dit que la Nouvelle-Angleterre était la partie la plus peuplée des Etats-Unis. D'après un recensement fait en 1790, on y comptait 1,009,522 ames ; et il y en a aujourd'hui plus de 1,300,000.

Religion.—Le Calvinisme paraît être la religion la plus générale dans la Nouvelle-Angleterre.

Au printems, chaque gouverneur publie une proclamation, par laquelle il fixe un jour de jeûnes et de prières ; et il a soin d'y faire l'énumération des vices qui dominent le plus, et pour lesquels doit se faire cet acte de dévotion. Après la moisson, il y a un jour consacré à rendre grace à Dieu des bienfaits qu'il a répandus pendant le cours de l'année.

Commerce et manufactures.—Les habitans de la Nouvelle-Angleterre sont en quelque sorte les voituriers de toutes les colonies de l'Amérique septentrionale, tant aux Indes occidentales que dans quelques parties mêmes de l'Europe. Les marchandises que donne le pays sont principalement des barres et des gueuses de fer, qu'on importe dans la Grande-Bretagne sans payer de droits, des mats, des vergues, de la poix, du goudron et de la térébenthine, de la potasse, des douves, du bois de charpente, des planches, et des vivres qu'on porte aux îles françaises et hollandaises, et qui consistent en biscuit, en farine, en bœuf, en lard, en beurre, en fromage, en pommes, en cidre, en oignons, en maquereaux, et en morue sèche. On y importe aussi du bétail, des chevaux, des planches, des cercles à tonneaux, des douves, de l'huile de baleine, du suif, de la thérébentine, de l'écorce d'arbre ( pour le tannage du cuir), des peaux de veau et du tabac.

Le commerce de pelleteries n'est pas bien considérable à la Nouvelle-Angleterre ; mais il y a sur les côtes une grande pêcherie de maquereaux et de morues, qui occupe une infinité de gens. Les arts les plus nécessaires à la vie sont ceux que les habitans ont pris le plus à cœur de cultiver. Ils fabriquent de gros linge et des étoffes de laine pour

Digitized by Google

leur usage. Ils font aussi des chapeaux, qui se vendent très-bien dans les autres Etats. Les rafineries de sucre, les distilleries, les fabriques de papier et les sallines y ont fait assez de progrès. La construction des vaisseaux est une des branches les plus importantes du commerce de cette contrée. On y en fait quelquefois par commision, mais souvent aussi les négocians du pays les font faire pour leur propre compte. Ils les chargent de munitions de guerre, de poisson et principalement d'huile de poisson. Ils les envoyent en Espagne, en Portugal ou dans la Méditerranée. Là, après avoir disposé de leur cargaison, ils tirent tout le partie qu'ils peuvent d'un nouveau chargement, jusqu'à ce qu'ils puissent vendre le vaisseau même avec profit, ce qu'ils manquent rarement de faire, lorsqu'ils ont attendu un tems convenable.

Histoire.—En 1606 Jacques 1^er^. autorisa deux compagnies à établir des colonies dans les contrées alors connues sous le nom de Virginie, ainsi que toute la côte nord-est de l'Amérique. Cependant ces compagnies se bornèrent à y envoyer un ou deux vaisseaux pour charger des pelleteries ou pêcher sur la côte. Ce furent les effets de la persécution religieuse qui peuplèrent la Nouvelle-Angleterre. Après avoir acheté le territoire qui appartenait à l'une des compagnies dont nous venons de parler, et avoir obtenu du roi la permission de s'y établir de la manière qui leur conviendrait le mieux, 150 non-conformistes s'embarquèrent pour ce pays, et y bâtirent une ville qu'ils appelèrent Plymouth, du nom d'une de celles de leur patrie. Ceux qui purent supporter les fatigues du voyage, la rigueur du climat et une foule de privations, s'occupèrent de la culture des terres, et prirent toutes les mesures propres à fonder la prospérité de la colonie. De nouveaux avanturiers, guidés par les mêmes motifs que les premiers, se joignirent bientôt à ceux-ci. Vers la fin de l'année 1630 ils avaient bâti quatre autres villes: *Salem*, *Dorchester*, *Charles-Town* et *Boston*.

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre qui avaient abandonné leur patrie pour se soustraire à la persécution, ne tardèrent pas à devenir intolérans à leur tour; et ils voulurent soumettre à leur croyance tous ceux qui étaient venus s'établir sur leur territoire. Quittant le *Massachusets*,

Digitized by Google

(ce fut ainsi qu'on désigna la première colonie établie dans la Nouvelle-Angleterre) ces derniers se transplantèrent encore sur un nouveau sol, et fondèrent les colonies de *New-Hampshire*, de *Rhode-Island* et de *Connecticut*.

L'Amérique étant la seule ressource de tous les mécontens qui se trouvaient en Angleterre, ceux-ci y passèrent en si grand nombre, qu'en 1633 le gouvernement britannique publia une proclamation qui défendait de s'embarquer pour cette partie du monde sans en avoir obtenu la permission. On prétend que faute d'avoir pu se la procurer, Olivier Cromwell, Hampden et autres individus de leur parti qui étaient déjà embarqués, furent retenus dans leur pays, qu'ils devaient déchirer bientôt.

Quoique confédérées pour leur défense commune, les quatre provinces de Massachusets, de New-Hampshire, de Rhode-Island et de Connecticut, avaient chacune un gouvernement séparé. Les habitans élisaient leurs magistrats, le gouverneur, le conseil et l'assemblée législative, dont les actes étaient soumis à la sanction royale, et ne devaient pas être en contradiction avec les lois de la Grande-Bretagne. Vers la fin du règne de Charles II, la colonie de Massachusets fut accusée d'avoir violée sa charte, et en fut privée par un jugement de la cour du banc du roi. Peu de tems après la révolution de 1688 elle en obtint une nouvelle qui, quoique très-favorable, ne lui donnait pas autant de privilèges que la première. La nomination du gouverneur, celle du gouverneur-lieutenant et de tous les officiers de l'amirauté appartinrent au roi. La milice fut mise entièrement sous les ordres du gouverneur, qui, avec l'avis de son conseil, nomma les membres des tribunaux, les juges de paix et les chérifs. Les lois, les ordonnances, l'élection des magistrats n'étaient valides qu'après son consentement donné par écrit. L'appel de tout jugement qui portait sur un objet de la valeur de plus de 7,200 francs, était porté devant le roi et son conseil. Cependant le peuple jouissait encore d'un grand pouvoir. Il nommait l'assemblée législative qui, de concert avec le gouverneur, élisait les membres du conseil (1) et votait les subsides. Ainsi que les autres,

(1) Ce conseil ressemblait à la chambre des pairs du parlement Britannique.

Digitized by Google

la colonie de Massachusets fut assujettie à envoyer tous ses actes en Angleterre, pour obtenir la sanction royale, qui toutefois n'était plus nécessaire si trois ans après avoir été présentés, ces actes n'étaient par révoqués.

Le gouvernement de la Nouvelle-Angleterre à été entièrement changé par l'effet du soulèvement des colonies anglaises contre leur métropole. Ce fut le 25 juillet 1776 que, par ordre du conseil de Boston, la déclaration du congrès américain, qui relevait les colonies unies de leur serment de fidélité envers le roi de la Grande-Bretagne, et qui les qualifiait de libres et d'indépendantes, fut proclamée dans cette ville, du haut du balcon de la maison d'Etat.

Digitized by Google

# ÉTAT DE VERMONT.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 62 lieues, Larg. 20 lieues { entre les } 42 d. 44 m., et 45 d. de latit. N. 74 d. et 75 d. 30 m. de long. Occid.
Lieues carrées.. . . . . 3,150

LIMITES.—L'Etat de Vermont (1) est borné au nord par le bas Canada, à l'est, par le New-Hampsire, dont le sépare la rivière de Connecticut; au sud, par l'Etat de Massachusets, et à l'ouest, par celui de New-York.

Les *montagnes Vertes*, ainsi nommées à cause des forêts dont elles sont couvertes, forment une longue chaîne qui le traverse du nord au sud, et le divisent en deux parties égales. Le Vermont est le quatorzième Etat de l'Union, selon l'ordre de date. Il comprend les comtés suivans:

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| BENNINGTON..... | *Bennington* et *Manchester.* |
| RUTLAND..... | *Rutland.* |
| ADDISON..... | *Addison* et *Middlebourg.* |
| CHITTENDEN..... | *Colchester* et *Burlington.* |
| WINDHAM..... | *New-fane* et *Putney.* |
| WINDSOR..... | *Windsor* et *Woodstock.* |
| ORANGE..... | *New-bury.* |
| CALEDONIE..... | Ces quatre derniers comtés sont les moins peuplés, et les villes ci-dessus désignées n'existent en quelque sorte que sur la carte. |
| ESSEX..... | |
| FRANKLIN..... | |
| ORLÉANS..... | |

LACS ET RIVIÈRES.—Plus de la moitié du lac *Champlain*,

(1) Le nom de cet Etat est l'altération du mot français *Vert-Mont*, que les habitans ont adopté par l'effet de leur penchant pour les français du Canada, et qui est la traduction de l'appellation anglaise *Green-Moutain.* (*Volney*, t. I, p. 11, *note*).

que

que nous avons déjà décrit (1), est comprise dans l'Etat de Vermont. Le lac *Memphremagog* est situé partie dans cet Etat, partie dans le bas Canada. Ce lac communique avec le fleuve St.-Laurent par la petite rivière de St.-François, qui malheureusement n'est pas navigable.

Il se trouve aussi dans le Vermont plusieurs autres lacs ou étangs de peu d'importance. Les principaux d'entre ceux-ci sont le lac *Willougly*, qui est situé dans le comté d'Orléans, et le lac *Bombazon*, où la rivière de Poultenay, sur laquelle on a établi des forges, prend sa source.

La rivière de Connecticut traverse l'Etat de Vermont. Il s'y jette un très-grand nombre d'autres rivières et de torrens, ainsi que dans le lac Memphremagog et le lac Champlain. C'est dans ce dernier que la *Miniskoi*, la *Moille*, l'*Onion* et l'*Otter*, (la crique de la Loutre) portent leurs eaux, qui abondent en poissons, tels que le saumon, la truite saumonée, la perche, le brochet, le mulet, le maskinungas et une autre espèce appelée basse-du-lac.

L'Etat de New-York fait ouvrir une navigation intérieure par la rivière d'Hudson, de Laussinbourg au fort Edouard, et du fort Edouard à la crique des Bois et au lac Champlain. Ce travail, déjà très-avancé, donnera à l'Etat de Vermont une communication avec les villes de Laussinbourg, d'Albany et de New-York, sur une étendue de 24 lieues.

Sources minérales. — Il se trouve quelques sources ferrugineuses dans les montagnes de l'Etat de Vermont. On en remarque une à Orwel et une autre à Bridport, d'où l'on tire du sel dépsom.

Sol et Productions (2). — Le sol est très-bon dans l'Etat de Vermont. Comme le terrain est un peu élevé, il est plus propre aux pâturages qu'à toute autre espèce de culture. On fait venir beaucoup de bétail et de très-beaux bœufs de ce pays. Il en sort aussi une quantité considérable de chevaux. Les forêts qui couronnent les écores des rivières sont com-

(1) *Voyez* page 138 du présent volume.

(2) L'étendue que nous avons donnée à la description des montagnes, du sol et du climat des Etats-Unis nous dispense d'entrer à ce sujet dans de plus longs détails pour toutes les parties qui les composent.

posées de pins de diverses espèces, mêlés, à de légères distances, avec des hêtres, des ormes et des chênes blancs. Les bois que l'on trouve le plus sur la croupe des hauteurs opposées au lit des rivières, sont le bouleau, l'érable à sucre, le frêne et le chêne blanc, qui est d'une excellente qualité. Dans les plaines et dans les vallées on cultive du blé, du riz, de lorge, de l'avoine, du lin, du chanvre, etc. C'est sur-tout vers le côté occidental des montagnes Vertes et sur les bords du lac Champlain que l'on sème le blé. Il ne réussit pas si bien à l'est de la partie montueuse ; mais les autres grains y viennent avec succès. Les terres plus chaudes et celles qui avoisinent les rivières produisent du maïs. L'hiver fait souvent geler cette plante ; mais elle vient parfaitement sur la rivière de Connecticut, ce que l'on attribue en grande partie aux brouillards que produisent ses eaux.

Les arbres à fruits prospèrent très-bien dans le Vermont, sur-tout dans les comtés septentrionaux.

Cet Etat est très-riche en mines métalliques, et principalement en plomb, en fer et en pyrites. C'est sur-tout à l'ouest des montagnes qu'on les remarque en plus grande abondance. Depuis 1785 on a établi beaucoup de forges pour exploiter les mines de fer. On rencontre aussi des carrières de marbres de diverses espèces, qui, par leurs veines, leur beauté et la variété de leurs nuances, ne le cèdent à aucun de ceux qu'on importe de l'étranger.

Population. — En 1790 la population des sept principaux comtés de l'Etat de Vermont était de 85,539 habitans. On croit qu'elle est aujourd'hui de 98,000 ames. Les comtés qui n'étaient point compris dans le premier dénombrement étaient ceux de Calédonie, d'Essex, de Franklin et d'Orléans.

Commerce et Manufactures. — Le commerce de l'Etat de Vermont se fait particulièrement avec les villes de Hartford, de Boston, de New-York et de Quebec. Les articles d'exportation sont à-peu-près les mêmes que ceux des autres Etats du nord. Il y a dans le pays plusieurs distilleries de liqueurs fermentées. On y tire du sucre avec l'érable ; et en 1791 plus de 40 familles du comté d'Orange en firent 14,000 barriques. Par le soin qu'on donne dans plusieurs Etats à la culture de cet arbre, il n'y a pas de doute que

Digitized by Google

dans la suite on n'en retire les plus grands avantages. La plupart des familles manufacturent chez elles leurs vêtemens avec le chanvre, le lin et la laine, qu'elles doivent à leur culture où à leurs soins.

CONSTITUTION.—La puissance législative réside dans une chambre de représentans, composée d'hommes libres, choisis annuellement par les autres hommes libres le premier mardi de septembre, et qui se rassemblent un mois après. Chaque ville de l'Etat a le droit d'envoyer un représentant à cette assemblée.

Le pouvoir exécutif réside dans la personne d'un gouverneur, d'un gouverneur-lieutenant et de douze conseillers, choisis tous les ans de la même maniere que les représentans.

Toute personne âgée de 21 ans, qui a résidé dans l'Etat un an entier avant l'élection, et qui a une bonne conduite, jouit de tous les priviléges d'un homme libre. Chaque membre de la chambre des représentans, avant de prendre séance, doit déclarer qu'il croit en Dieu, aux récompenses et aux châtimens réservés aux bons et aux méchans dans un autre monde, qu'il reconnait l'ancien et le nouveau testament, et qu'il professe la religion protestante.

Des cours de justice sont établies dans chaque comté; et il y a une cour suprême pour tout l'Etat.

Tous les officiers de terre et de mer, et même ceux de la milice, sont choisis par l'assemblée générale, et reçoivent leur commission du gouverneur.

Tous les 7 ans, 13 personnes, qui ne sont ni du conseil ni de l'assemblée, sont choisies par les hommes libres, pour former un collège de censeurs, dont le devoir consiste à empecher qu'aucune partie de la constitution ne soit violée, et à examiner si les pouvoirs législatif et exécutif ont été duement exercés, si les impôts ont été convenablement répartis et perçus, et si les lois ont été strictement exécutées, etc. Ce collège a le droit d'envoyer des agens, de prendre des délibérations, de censurer publiquement, de dresser des actes d'accusation et d'exiger la révocation des lois passées contre les principes de la constitution. Il peut demander en outre, lorsqu'il le juge nécessaire, une convention destinée à la modifier, mais qui



Digitized by Google

ne doit se former qu'au bout de deux ans. Les changemens sur lesquels elle doit délibérer doivent être publiés au moins six mois avant l'élection des membres destinés à la composer. Les fonctions de censeur ne durent qu'un an.

Villes. — Avant de passer à la description des villes principales de l'Etat de Vermont, nous observerons que dans les Etats-Unis on donne fréquemment le nom de ville à la réunion d'un nombre de maisons, qui formerait à peine un village en Europe. Les autres habitations ou fermes sont isolées.

*Bennington.* — Cette ville, située par 75 d. 55 min. de long. ouest, et 42 deg. 20 min. de latitude nord, est une des plus anciennes du pays, quoiqu'elle n'ait été fondée qu'en 1764. C'est le chef-lieu du comté du même nom, et la plus considérable de l'Etat de Vermont à l'extrêmité du sud-ouest, duquel elle est placée, au pied des montagnes Vertes. Il y a un hôtel du gouvernement, une église et une prison. On y voit aussi quelques belles maisons. La population en est de 2,000 à 3,000 ames. Bennington a été long-tems le siège unique du gouvernement; mais actuellement les villes de Windsor et de Rutland partagent avec elle cet honneur. Le gouverneur y réside alternativement huit années de suite.

En 1777 il y eut, près de Bennington, une bataille, entre les Anglais et les Anglo-Américains, et la victoire demeura à ceux-ci.

*Rutland.* — Cette ville est batie sur l'*Otter Crique* (la Crique de la Loutre qui communique au lac Champlain), par 75 deg. 15 min. de long. ouest, et 43 deg. 20 min. de latit. nord. Elle est, dit-on, dans un état florissant, ainsi que *Windsor.* — Cette dernière ville est située sur la rivière de Connecticut, par 74 deg. 50 min. de long. ouest, et 43 deg. 25 min. de lat. nord.

Digitized by Google

# ETAT DE NEW-HAMPSHIRE.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 56 lieues } entre les } 42 d. 41 m., et 45 d. 30 m. de lat. nord.
Larg. 30 lieues } } 72 d. 41 m., et 74 d. 40 m. de longitude.
Lieues carrées. . . . . 4,333

LIMITES. — Ce pays est borné par le bas Canada au nord, par le district de Main et l'Océan atlantique à l'est, par l'Etat de Massachusets au sud, et par la rivière de Connecticut, qui le sépare de Vermont, à l'ouest. Il a la forme d'un triangle rectangle.

Cet Etat se divise en cinq comtés, qui sont subdivisés en 214 juridictions.

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| ROCKINGHAM | *Portsmouth.* |
| | *Exeter.* |
| | *Concord.* |
| STAFFORD | *Douvres.* |
| | *Durham.* |
| HILLSBOROUGH | *Amherst.* |
| CHESHIRE | *Keen.* |
| | *Charles-Town.* |
| GRAFTON | *Plymouth.* |
| | *Hader-Hill.* |

ASPECT DU PAYS, MONTAGNES, RIVIÈRES, CLIMAT. — L'étendue des côtes que possède le New-Hampshire est tout au plus de six lieues; mais il s'y trouve plusieurs criques, qui reçoivent les bateaux pêcheurs, et un hâvre, formé par l'entrée de la rivière de Piscataqua, dont les bords sont garnis de rochers. Des marais salans occupent en parties les intervales que les criques laissent entr'elles.

Les branches des Alleguenys, connues sous les noms de *montagnes Bleues* et de *montagnes Blanches*, traversent le



Digitized by Google

New-Hampshire. Les premières offrent des traces de volcans. Il y eut même une explosion en 1730, à une lieue du fort Drunmer. Les montagnes Blanches sont très-hautes. Au sud-est on les voit à la distance de vingt-six lieues. Elles paraissent plus élevées l'orsqu'on les examine du côté du nord-est. Les Indiens, qui ont raconté plusieurs fables au sujet de ces montagnes, en considéraient le sommet comme sacré; et par cette raison il n'ont jamais osé y monter. On croit que le froid rend inaccessible la cime du plus élevé de ces monts, qui parait avoir 2,360 pieds de hauteur.

La rivière de *Connecticut* traverse aussi le New-Hampshire. Il en est de même de la *Merrimack*, que forme le confluent des rivières de *Pimegiouasset* et de *Ouennepiscogy*, celle-ci venant d'un lac du même nom, et l'autre des montagnes Blanches. Cette rivière entre dans l'Etat de Massachusets, et se rend à la mer à New-Bury-Port, après avoir reçu un grand nombre d'affluens. Elle ne porte de grands bâtimens que jusqu'à 6 ou 7 lieues de son embouchure, à cause des chutes ou des rapides qui se trouvent entre Bradfort et Haverhill. De six ou sept ponts construits sur la Merrimack, le principal est dans le New-Hampshire, au-dessus des chutes d'Amoskik. Il a 556 pieds de longeur sur 80 de largeur. La *Piscataqua* est la seule rivière qui termine son cours dans le New-Hampshire. Elle prend sa source dans un étang situé au nord-est de la ville de Wakefiel, et se réunit à la *Cochecho*, qui vient de Douvres. Depuis cette jonction elle est si rapide, qu'on prétend qu'elle ne gèle jamais. On la passe aussi sur un pont de bois qu'on dit être le plus beau qu'il y ait dans tous les Etats-Unis. Ce pont a 2,291 pieds de longeur, 50 de largeur, et une arche de 244 pieds d'ouverture. La Merrimack a son embouchure dans la mer, entre Portsmouth et Boston.

Le lac Ouennepiscogy est le plus considérable du New-Hampshire. Il a 8 lieues de longeur, sur 1 à 4 de largeur. Il est rempli d'îles, et demeure gelé pendant trois mois de l'année. Il est navigable dans toute sa longeur pendant l'été.

L'air du New-Hampshire est généralement pur et sain. Le

Digitized by Google

vent de nord-ouest domine dans ce pays pendant l'hiver. L'inégalité du terrain doit en causer beaucoup dans la nature du sol et des productions. Les environs des rivières sont fertilisés par les limons que celles-ci y laissent dans leurs débordemens. Il y croît beaucoup de grains. Le genre de culture est à-peu-près le même dans le New-Hampshire que dans les Etats voisins.

Population. — Le nombre des habitans se montait à 52,700 en 1767. Il était de 141,885 en 1790; et il se trouve aujourd'hui d'environ 190,000 ames. Il paraît qu'on vit long-tems dans le New-Hampshire.

Il y a plusieurs maisons d'éducation dans ce pays; mais l'établissement le plus remarquable en ce genre est le collège ou l'université de Darmouth, placé à la distance d'un demi-mille de la rivière de Connecticut. On n'y néglige rien pour l'instruction de la jeunesse.

Commerce et manufactures.—Le commerce du New-Hampshire consiste en navires, en bois de construction, en chevaux, en salaisons, en thons, en volailles, en grains, en maïs, en chanvre, en houblon, en potasse. Les habitans des campagnes fabriquent aussi leurs principaux vêtemens. Ils font du sucre d'érable, des briques, de la poterie, etc. Avant la guerre on construisait dans le New-Hampshire environ 200 navires, qu'on vendait en Europe et dans les Indes occidentales. La pêcherie de Piscataqua, y compris l'île de Shoals, employe annuellement 27 goëlettes et 20 canots. En 1791 le produit en était de 25,850 quintaux de morue et de poissons à écailles. Les exportations, depuis le premier octobre 1789, jusqu'au premier octobre 1791, se sont montées à 296,839 dollars. En 1792, à pareille époque, elles étaient de 181,407 dollars; en 1793, de 193,197 doll., et en 1794, de 153,856 dollars.

Constitution.—La constitution du New-Hampshire ressemble beaucoup à celle de l'Etat de Massachusets. Le pouvoir législatif est entre les mains d'un sénat composé de douze membres et d'une chambre de représentans élus par les sénateurs, qui choisissent aussi un président. Les fonctions législatives ne durent qu'un an. Il en est de même de celles de tous les autres officiers, excepté les juges. Le sénat et la chambre des représentans s'assemblent tous les



Digitized by Google

six mois. Pour être électeur il faut payer une taxe, avoir 21 ans accomplis et être protestant.

Villes.—Les villes principales du New-Hampshire sont: *Portsmouth*, *Exeter*, *Heverhill* et *Concord*.

*Portsmouth*. — Cette ville, qui est la plus considérable de l'Etat, est située par 73 deg. 30 min. de longitude ouest, et 42 deg. 50 min. de latitude nord. Elle se trouve sur le côté méridional de la rivière de Piscataqua, à deux tiers de lieue de la mer, et elle possède un bon port, où des vaisseaux de toute grandeur sont en sûreté en tout tems. C'est dans ce port qu'on a construit l'*América*, vaisseau de 74 canons, qui a été lancé au mois de novembre 1782, et que le congrès à fait présenter au roi Louis XVI. On y a également construit le *Croissant*, frégate de 32 canons, que le dey d'Alger, en 1797, a exigé des Etats-Unis.

Le commerce de Portsmouth a sensiblement diminué depuis environ dix ans. Celui des navires, qui était assez considérable, est fort ralenti. Il y a une banque, dont le capital est de 60,000 dollars, et qui, au moyen de son crédit, peut en représenter un de 200,000.

*Exeter*. — Cette ville, située à 15 lieues au sud-ouest de Portsmouth, sur la rivière de Souamcot, à la tête de la baie de Piscataqua, est le siège du gouvernement du New-Hampshire. Elle contient 1,600 ou 1,700 habitans, occupés de la construction des navires. Ce genre de commerce y a éprouvé aussi quelque ralentissement.

*Haverhill* est située sur la Merrimak. Elle a de 2,000 à 3,000 habitans. Elle s'accroît considérablement.

*Concord* est une autre ville de l'intérieur. Elle est située sur la rive occidentale de la Merrimak, à 18 lieues de Portsmouth. Elle est le centre du commerce de la partie supérieure du pays.

Histoire.— Le premier établissement du New-Hampshire fut fait en 1623, c'est-à-dire neuf ans après la découverte du pays. Cet Etat a été long-tems soumis au gouvernement, puis au gouverneur du Massachusets; mais en 1740 il a formé une province entièrement séparée.

Digitized by Google

# DISTRICT DE MAIN,

## *Dépendant de l'État de Massachusets.*

### ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 100 lieues / Larg. 60 lieues { entre les } 43 et 48 deg. 15 m. de latit. nord. / 60 et 73 deg. de longitude occident.
Lieues carrées. . . . . *incertain.*

Ce vaste district est borné au nord-est par le Canada, à l'est par le New-Brunswick (1), au sud par l'Océan atlantique, et à l'ouest par le New-Hampshire. Il se divise en cinq comtés, savoir :

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| York | *York.* |
| Cumberland | *Portland.* |
| Lincoln | *Hallowel* et *Waldobourg.* |
| Hancock | *Penobscot.* |
| Washington | *Machias.* |

Montagnes, rivières, lacs, baies, caps et climat. — Il paraît, qu'à l'exception de la chaîne de montagnes (2) sur laquelle passe la ligne de démarcation au nord-est, le district de

(1) Quelques Anglo-Américains élèvent des doutes sur la véritable position de cette limite, et veulent la reculer jusqu'à la rivière de St.-Jean (ou de *Passamaquody*, comme la nomment les Indiens) qui coule à la distance de 7 lieues à l'est de la précédente. Ils se fondent sur une confusion de nom, et prétendent que les Français nommaient rivières de Ste.-Croix presque toutes celles qui ont leur embouchure sur la côte du district de Main. Ils ajoutent que cette confusion causait beaucoup d'embarras dans les négociations entre la France et l'Angleterre. L'ambition saura probablement se servir quelque jour de ce moyen.

(2) *Voyez* la page 110 et suiv. du présent volume.

Digitized by Google

Main est plutôt élevé que montueux. Il est arrosé par plusieurs rivières. Nous avons déjà parlé de celle de Ste.-Croix, qui forme la limite du côté du Nouveau-Brunswick, et que les Indiens appellent *Magacadava.* Cette rivière, dont le cours est peu long, à son embouchure dans la baie de Funday, nommée par les Indiens baie de *Passamaquody*, vis-à-vis d'une île qui parait avoir le nom de *Great-Merian.* On rencontre ensuite plusieurs autres rivières peu considérables; puis on se trouve sur la rive orientale de la *Penobscot*, qui traverse trois petits lacs pour se rendre à la mer, où elle tombe au haut d'une baie à qui elle donne son nom, et que ferme, en partie, deux îles, dont l'une est nommée *île du mont Désert.* A-peu-près à la distance de quinze ou seize lieues de la mer, elle forme, l'espace d'environ deux tiers de lieue, des chutes qui arrêtent la navigation. Jusqu'à ce point on peut la remonter avec des navires du port de cent tonneaux. La rivière de *Kennebeck* est navigable l'espace de quinze ou seize lieues pour des vaisseaux du port de cent tonneaux. La *Sacco* sort des montagnes Blanches, et n'est navigable, pour des vaisseaux, que jusqu'aux cascades qu'elle forme à environ deux lieues de son embouchure, qui offre une baie du même nom. Les lacs y sont en grand nombre aussi, mais peu étendus. Nous ferons observer que le district de Main a une grande étendue de côtes sur lesquelles le mouillage est sûr, et que bordent un grand nombre d'îles qui offrent aussi de bons ports. Le climat est très-froid en hiver, très-chaud en été, mais fort sain en tout tems. On trouve des vieillards de 90 ans dans le pays.

Sol et productions.—La plus grande partie des terres arables sont d'une étonnante fertilité. Des compagnies de commerce en possèdent, dit-on, au moins la moitié. Les côtes de la mer sont couvertes d'une plante marine qui sert d'angrais. Les productions spontanées du sol sont principalement des pins, des sapins, des érables, des chênes, des ormes, des bouleaux, etc. Il parait que les arbres fruitiers sont peu abondans. Les terres cultivées donnent du blé, du riz, de l'orge, de l'avoine, des pois, du chanvre et du lin.

Commerce.—Les bois de construction et les poissons

Digitized by Google

secs, forment, pour les habitans du district de Main, deux articles d'exportation assez considérables.

Population. — Un recensement fait en 1790, porte à 96,540 ames la population de cette contrée. On l'élevé actuellement à plus de 100,000.

Il y a encore environ cent familles indiennes de la nation des Penobscots, qui vivent dans un village situé au milieu de la rivière dont ils portent le nom, sur une île d'environ deux cens acres qui se trouve au-dessus des chutes. Les Indiens de cette peuplade professent la religion catholique romaine. Ils ont une belle église, et un édifice où se tiennent leurs assemblées. Ils sont gouvernés par des sachems, qui prennent l'avis des chefs de famille. On dit que leur nombre s'accroît, parce que ceux qui jouissent de l'autorité, obligent tous les jeunes gens à se marier de bonne heure.

Constitution. — Les géographes américains disent que la constitution du district de Main est semblable à celle de l'Etat de Massachusets.

Villes principales. — *Portland.* — Cette ville, qui est le chef-lieu du comté de Cumberland, et la capitale de tout le district, se trouve sur un promontoire de la baie de Casco, et fesait partie de Falmouth, que les anglais ont brulée en 1776. Elle est jolie et bien bâtie. Le port est spacieux, sûr, et d'un facile accès. Il a un canal construit en pierres, et de plus de soixante pieds en hauteur. La population de Portland est de 2,400 habitans, occupés de la construction des navires et de la pêche de la morue.

Les autres principales villes sont: *Kittery*, *York*, *Wells*, *Berwick*, *Arundel*, *Bideford* et *Scarborough*.

Histoire. — Ce fut en 1607 que se fit la première tentative d'établissement dans ce pays, dont le gouvernement fut, en 1694, incorporé avec celui de la baie de Massachusets.

Une partie des habitans demandent depuis long-tems la formation du district de Main en Etat séparé; mais la pluralité s'y oppose, parce que l'Etat de Massachusets n'impose que des taxes modérées, qui ne suffiraient plus s'il fallait payer les frais d'un gouvernement particulier.

Digitized by Google

# ÉTAT DE MASSACHUSETS.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Longueur 54 lieues, Largeur 36 lieues { entre les } 72 et 76 deg. de longit. ouest. 41 et 43 deg. de latit. nord.
Lieues carrées. . . . . 1,277.

LIMITES.—Cet Etat est borné au nord par les Etats de Vermont et de New-Hampshire; à l'est, par l'Océan atlantique; au sud, par cette mer ainsi que par les Etats de Rhode-Island, et de Connecticut; et à l'ouest, par l'Etat de New-York.

Il comprend les douzes comtés suivans:

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| SUFFOLK | *Boston.* |
| NORFOLK | *Dedham.* |
| ESSEX | *Salem.* |
| | *Newbury-Port.* |
| MIDDLESEX | *Middlesex.* |
| | *Concord.* |
| HAMPSHIRE | *Springfield.* |
| | *Northampton.* |
| PLYMOUTH | *Plymouth.* |
| BRISTOL | *Taunton.* |
| BARNSTABLE | *Barnstable.* |
| DE DUKE OU DU DUC | *Edgartown.* |
| NANTOKET | *Sherburn.* |
| WORCESTER | *Worcester.* |
| BERKSHIRE | *Grand-Barington.* |

MONTAGNES, RIVIÈRES, BAIES, CAPS, CLIMAT. — L'Etat de Mussachusets est un pays de montagnes comme le reste de la Nouvelle-Angleterre, et l'on y en trouve une qui a 467 toises au-dessus du niveau de la mer. Il est arrosé par un grand nombre de rivières, dont les plus

Digitized by Google

considérables sont celles de *Merrimak* et de *Connecticut*, desquelles nous avons déjà parlé. Plusieurs canaux communiquant avec les unes et les autres, facilitent infiniment la navigation intérieure de cet Etat. Les principales baies sont celles d'*Ipswich*, de *Boston*, de *Plymouth*, de *Barnstable* et de *Buzzard*. Celle-ci n'est séparée de la précédente que par un isthme d'environ une lieue de largeur. Les caps les plus saillans sont le *cap Anne*, au nord de la baie de Boston ou de Massachusets, le *cap Cod*, que nous décrirons après avoir décrit la ville de Prince-Town, la *Pointe-de-Sable* (*Sandy-point*), et la pointe orientale de l'île de *Nantoket*. Quant au climat, on peut voir ce que nous avons dit de celui de la Nouvelle-Angleterre, et les détails que nous avons donnés sur le climat des Etats-Unis en général (1). Nous ne répéterons pas non plus ce que nous avons dit ailleurs sur les productions du sol.

Population. — Un recensement fait en 1790, porte à 378,787 le nombre des habitans de l'Etat de Massachusets, où l'on dit qu'il y a 265 villes. Mais nous devons rappeler au lecteur que dans les Etats-Unis on qualifie souvent de ville la réunion de quelques maisons.

Constitution.—La constitution de Massachusets date du 2 mars de l'année 1780. Le corps-législatif se compose d'un sénat et d'une chambre de représentans. Les sénateurs sont au nombre de 31, et élus pour un an. Chaque juridiction de 150 chefs de familles imposables, envoie un député à la seconde chambre. On élit tous les ans un gouverneur, qui commande les forces de terre et de mer, et qui nomme tous les officiers de justice. Neuf sénateurs choisis par les chambres réunies forment son conseil, de l'avis duquel il peut faire grace à un condamné, excepté les cas de trahison. Le gouverneur, le gouverneur-lieutenant, les sénateurs et les représentans doivent déclarer qu'ils professent la religion chrétienne.

Les officiers judiciaires ne sont en fonction que pendant sept ans.

Forces militaires.—D'après leur penchant à l'exagération, les auteurs américains élèvent à 50,000 hommes

(1) Page 139 et suiv. du présent volume.

Digitized by Google

d'infanterie, à 2,000 de cavalerie, et à 1,500 d'artillerie la milice de l'Etat de Massachusets. Il est vrai que tous les citoyens parvenus à l'âge de 18 ans sont enrôlés jusqu'à celui de 45 ans.

Dette et revenus de l'Etat. — La dette actuelle du Massachusets se monte à 2,350,000 dollars. Les revenus se composent de taxes imposées sur tous les biens quelconques, même sur les terres sans culture. Une nouvelle évaluation des terres doit être faite tous les dix ans. Celle qui eut lieu en 1792 offrait une masse de propriétés que l'on pouvait imposer annuellement à 3,125,660 dollars, en comprenant la capitation dans cette somme. L'Etat lève, pour l'entretien du gouvernement fédéral, une taxe annuelle de 153,333 dollars.

Banques. — Il y a dans l'Etat de Massachusets, six banques, dont trois sont établies à Boston. Celles-ci sont: 1°. La branche de la banque nationale. 2°. La banque de l'Etat, dont le capital est de 400,000 dollars; et 3°. la banque de l'Union, qui possède un fond de 1,200,000 dollars. Les trois autres banques sont à Salem, à Newbury-Port, et à Prince-Town, dans l'île de Nantoket. Il paraît que toutes ces banques réunies possèdent un capital de plus de 2,000,000 de dollars. L'escompte est de 6 pour 100, et le dividende seulement de 8 à 9.

Villes principales (direction du nord au sud).

I. *Newbury-Port* sur la Merrimak, a environ 4,000, habitans. On y compte une dixaine de distilleries, et il s'y trouve une manufacture de clous. Le commerce de cette ville est florissant. Les exportations ont été de 370,343 dollars en 1793, et de 410,586 en 1795.

*Marble-Head* est un petit port placé au milieu des rochers, et habité par des pêcheurs. Il est à un peu plus d'une lieue au sud-est de Salem.

*Concord.*—Ce fut près de cette ville, située à 6 lieues au nord-ouest de Boston, que le 19 avril 1775, eut lieu la première affaire contre les troupes anglaises. Concord ne renferme guère que 1,600 habitans.

*Salem.*—Cette ville, fondée en 1628, est située à la distance de 5 lieues au nord-est de Boston, sur une penin-

Digitized by Google

sule formée par deux petits golfes. Quoique le principal de ses deux ports n'ait que peu de fond, ses pêcheries, son commerce avec les Antilles et même avec les autres parties du monde, la font placer au sixième rang des villes des Etats-Unis. Après Boston, c'est la plus importante de l'Etat de Massachusets. La population en est d'environ 10,000 ames.

*Boston.*— Cette ville est située par 72 deg. 35 minutes de longitude ouest, et 42 deg. 20 min. de lat. nord, sur une péninsule, au fond de la baie qui en porte le nom, et qu'on appelle aussi baie de Massachusets. Elle couvre trois élévations et les gorges qui les séparent. Elle n'a pas plus de deux lieues de longueur depuis l'isthme qui la réunit au continent; et la largeur en est variée. La forme et les rues de cette ville sont irrégulières. Mais les maisons en sont belles, agréables et propres; et plusieurs ont des jardins et jouissent d'une vue assez étendue. Il y a à Boston plusieurs édifices consacrés au culte, une belle maison d'Etat, deux théâtres et un marché abondamment fourni. Le mail, qui se trouve du côté de l'est, est une promenade de 600 toises de longueur, et ornée d'une double allée d'arbres.

Le port de Boston est sûr et assez spacieux pour contenir 500 vaisseaux à l'ancre. L'entrée à une lieue et demie ou deux lieues de largeur, et cependant elle peut à peine recevoir deux bâtimens de front, parce qu'il se trouve quarante îles sur l'espace qui la forme. Les deux principales de ces îles, connues sous les noms de *Castel-Island* et de *Governor's-Island*, ne sont éloignées l'une de l'autre que d'un demi-mille, que la direction du courant réduit encore au tiers; et c'est-là le seul passage pour des vaisseaux d'une certaine grandeur, Les îles que nous venons de nommer, bien fortifiées, mettraient la ville en sûreté du côté de la mer. Un château situé à environ une lieue des murs de Boston, commande et défend l'entrée du port.

Boston s'honore d'avoir donné naissance au célèbre Franklin. Les principales sociétés savantes de l'Etat tiennent leurs séances dans cette ville. Ce sont: la société de marine, l'académie américaine des sciences et arts, les sociétés d'agriculture, de charité, d'histoire, de la congrégation pour

Digitized by Google

la propogation de l'évangile, les sociétés de littérature, de mécanique, d'humanité pour secourir les émigrans et les incendiés ruinés. N'oublions pas non plus sept loges de francs-mâçons. Mais, ce qui est beaucoup plus important, nous ajouterons qu'il y a un grand nombre d'écoles publiques dans tout l'Etat de Massachusets.

On porte à 20,000 ames la population de Boston. Les habitans sont industrieux, entreprenans, et ont des relations avec toutes les parties du monde. Les principales manufactures de cette ville sont des distilleries de rhum, des rafineries de sucre, des brasseries, des fabriques de papier de tenture, des corderies, des filatures de coton et de laine, des fabriques de toile, de bougies de spermacetti, des verreries, etc. Le commerce de Boston était si considérable en 1768, qu'il entra 1,200 voiles dans le port de cette ville. En 1794 il y en arriva 576, venant de l'étranger. En 1795 il y en vint 725. Le tonnage (ou les exportations), pendant l'année 1791, a été de 1,159.004 dollars; en 1792, de 1,355,038; en 1793, de 1,734,540; en 1794, de 2,534,203; en 1795, de 4,255,688.

La ville de Boston a été fondée en 1531, par les habitans de Charles-Town, qui lui donnèrent le nom de *Trimountain*, Les Indiens l'appelaient *Shaumut*. Enfin elle a reçu le nom qu'elle porte aujourd'hui en considération de M. *Cotton*, ministre de Boston en Angleterre, qui le fut ensuite de la première église bâtie dans la capitale de l'Etat de Massachusets. Ce fut dans cette ville que commença la révolution de l'Amérique septentrionale.

*Charles-Town.* — Cette ville pourrait n'être considérée que comme un faubourg de Boston, dont elle n'est séparée que par un pont construit sur la rivière de *Charles*. La population est d'environ 2,000 ames.

*Cambridge* est une ville agreable, située sur la rivière de Charles, à une lieue et un quart, au sud-ouest de Boston. Comme la ville de Cambridge, en Angleterre, elle est célèbre par une université que compose la réunion de quatre colléges, qui sont ceux d'Harward, de Hollis, de Massachusets et de Holden-Chapel. Cette université, la première qui ait été fondée dans les colonies anglaises en Amérique, a une

une belle bibliothéque, et un cabinet de physique, d'histoire naturelle et de mineralogie.

*Plymouth.* — C'est une ville d'environ 19,000 ames, située sur un port spacieux, mais qui n'a que peu de fond. C'est le premier établissement que formèrent les ancêtres des habitans de la Nouvelle-Angleterre.

*Prince-Town.* — Cette ville, située à l'extrémité du cap Cod, ne contient guère que 90 familles, qui sont occupées de la pêche de la morue. Les maisons sont élevées sur pilotis, pour laisser le passage à la grande masse de sable que charie la mer.

Le cap Cod a tiré son nom de l'énorme quantité de morues qu'on pêche dans les parages adjacens. Il a à-peu-près la forme d'un bras d'homme qui aurait le poignet tourné du côté du corps. La longueur en est d'environ 25 lieues du nord au sud ; et la plus grande largeur, dit-on, n'en est pas de plus d'une lieue. Il forme la baie de Barnstable, dans le nord de laquelle il y a un port qui peut recevoir de grands vaisseaux. Le cap Cod est fort exposé aux vents.

*New-Bedfort* — Cette petite ville, bâtie depuis environ 30 ans, est située sur la rivière d'Okasavi, qui se jette dans la baie de Buzzard. Le commerce y est presque entièrement entre les mains des Quakres, qui forment la plus grande partie des habitans. Son territoire, qui est peu étendue, renferme cinq petits ports, qui ne sont que des ports de construction.

Iles. — *Plumb-Island.* — Cette île, qui a environ 3 lieues de longeur, s'étend du nord au sud, depuis la rivière de Merrimack, jusqu'à l'entrée de la rivière d'Ipswich. Elle n'est séparée de la terre ferme que par un étroit passage qui est guéable lorsque la mer est basse. Il s'y trouve un marais salant, et deux ou trois bonnes fermes.

*Nantoket.* — La pointe orientale de cette île, située à 8 lieues au sud du cap God, git par les 41 deg. 15 min. de lat. nord. L'île de Nantoket a 5 lieues de longeur sur 3 et demie de largeur, et forme un comté du même nom. Le sol en est sabloneux et assez inégal. Il recouvre de la tourbe, qui sert de combustible. En 1790, la population de *Nantokei* était de 4,619 ames. Les habitans sont robustes et très-experts pour la pêche de la baleine. Ils

sont fort attachés à leur île, quoiqu'elle soit nue et dépourvue d'arbres. Ce sont principalement des Quakres. Il y a aussi des Indiens.

*Sherburne* est la seule ville qu'il y ait dans l'île, et elle en renferme presque tous les habitans. On y a établi une banque en 1794.

*Vigne-de-Marthe.*—Cette île, située un peu à l'ouest de l'île de Nantoket, a environ 7 lieues de longeur sur 2 ou 3 de largeur. Elle forme avec les îles Elisabeth, qui sont auprès, le comté de Duke ou du Duc. Elle a des pâturages qui nourissent plus de 20,000 moutons, 2,000 bêtes à cornes, et beaucoup de chevaux et de chèvres. Il y croît de beau bois de construction. Le chef-lieu de cette île et du comté est *Edgar*, qui a un port commode, et dont la plupart des habitans s'occupent de la pêche. Il se trouve dans l'île aussi une autre ville, appelée *Tisbury*, dont le port peut recevoir des vaisseaux de ligne. L'île de la Vigne-de-Marthe est fort peuplée, si, comme on le prétend, elle renferme 3,265 habitans blancs, et 4,500 indiens et mulatres, occupés de l'agriculture et de la pêche.

C'est dans cette île qu'a été formé le premier établissement pour l'instruction des Indiens dans la religion chrétienne. Cette institution est due à la famille des *Mathews*, qui ont été les premiers propriétaires de l'île. Un des chefs de cette famille en légua à sa fille, nommée Marthe, une grande partie, qui était alors couverte de vignes sauvages. C'est de-là qu'est venu le nom de Vigne-de-Marthe. Par leur décence et leur industrie, les Indiens qui résident dans cette île diffèrent peu des habitans d'origine Européenne.

Histoire.—Sans parler des troubles religieux qu'il essuya, le Massachusets eut quelques guerres à soutenir contre de petites colonies française, établies au nord de la rivière de Penobscot. Les Indiens ayant été repoussés jusque dans le Canada, Guillaume III roi d'Angleterre, réunit, sous le nom de *provinces des colonies du Massachusets*, toutes les contrées qui s'étendent depuis l'Acadie, jusqu'au terrain qu'occupe actuellement New-Bedford, en y comprenant l'île de Nantoket. La forme de gouvernement qui leur fut alors donnée subsista jusqu'à la révolution.

Digitized by Google

# ETAT DE RHODE-ISLAND.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 16 lieues } entre les } 41 et 42 deg. de latit. nord.
Larg. 12 lieues } 73 deg. 11 m. et 74 deg. 10 m. de long. ouest.
Lieues carrées. . . . . 220.

LIMITES.—Cet Etat confine, au nord et à l'est, à l'Etat de Massachusets. Il a l'Océan atlantique au sud, et l'Etat de Connecticut à l'ouest. Il se divise en 5 comtés, qui renferment beaucoup de villes.

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX et VILLES PRINC. |
|---|---|
| NEWPORT | *Newport.* |
| | *Portsmouth.* |
| | *New-Sehoredam.* |
| | *James-Town.* |
| | *Middletown.* |
| | *Tiwerton.* |
| PROVIDENCE | *Providence.* |
| | *Smithfield.* |
| | *Scituale.* |
| | *Glocester.* |
| | *Cumberland.* |
| | *Cranston.* |
| | *Johnston.* |
| | *Providence du nord.* |
| | *Fosten.* |
| WASHINGTON | *Westerly.* |
| | *Kingstown du nord.* |
| | *Kingstown du sud.* |
| | *Charles-Town.* |
| | *Exeter.* |
| | *Richemond.* |
| | *Hopkinton.* |
| BRISTOL | *Bristol.* |
| | *Warren.* |
| | *Barrington.* |



Digitized by Google

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX et VILLES PRINC. |
|---|---|
| KENT..... | *Warwick.*<br>*Greenwich de l'est.*<br>*Greenwich de l'ouest.*<br>*Conventry.* |

MONTAGNES, RIVIÈRES, BAIES, CLIMAT, SOL ET PRODUCTIONS. — Il n'y a dans tout l'Etat de Rhode-Island, qu'une seule montagne, qui se trouve dans la banlieue de Bristol, elle se nomme le mont Hope. Le pays n'est arrosé que par une rivière digne de remarque, celle de *Providence*, qui prend sa source dans l'Etat de Massachusets, et se jette dans la baie de *Narangazet*, ainsi que celle de *Taunton*, qui a sa source aussi dans le même Etat, mais dont le cours est peu long. La rivière de Providence est navigable jusqu'à 10 lieues de la mer pour des navires du port de 100 tonneaux. La baie de *Narangazet* parait avoir cinq lieues d'ouverture et 10 d'enfoncement. Elle renferme plusieurs îles fertiles, dont la plus considérable est celle de *Rhode*. C'est la principale baie du pays. Des brouillards en hiver, et des brises de mer en été, tempèrent le climat de l'Etat de Rhode-Island, qui est peu étendu. Le sol de ce pays est généralement plus propre aux pâturages qu'à la culture du blé, quoiqu'il y en croisse un peu. On y recueille aussi du seigle, de l'orge et du riz. Les plantes potagères y réussissent parfaitement, ainsi que les arbres fruitiers. Les pommiers y procurent une grande quantité de cidre qu'on exporte. La partie nord-ouest, qui est peu habitée, offre un terrain couvert de rochers, et par conséquent stérile.

Il existe un assez grand nombre de mines de fer dans le pays ; et il y a des forges à Patoxet, lieu situé à 4 lieues de Providence. Il se trouve dans le comté de ce nom des sources minérales, et une colline, appelée *Diammond-Hill*, parce que la sur-face en est brillante, ce qui est du à une infinité de pierres plus curieuses qu'utiles. La pierre à chaux, que l'on tire de ce même comté, est un objet d'exportation considérable. Enfin la pierre calcaire y varie par la couleur, et est susceptible d'un beau poli.

POPULATION. — En 1783, la population de l'Etat de Rhode-Island se montait à 48,538 blancs, et à 3,361 noirs,

Digitized by Google

ce qui fesait une diminution de 7,623 individus, sur le dénombrement de 1774. Celui de 1790 paraît avoir offert un résultat plus satisfesant que le recensement de 1783, et avoir produit un total de 68,825 habitans, dont 948 esclaves. On comptait encore 500 indiens dans cet État il y quelques années. Ils y étaient paisibles, parlaient anglais, et vivaient la plupart à Charles-Town.

Constitution. — La puissance législative réside en un sénat composé de dix membres, sans compter le gouverneur, et le gouverneur-lieutenant, et en une chambre de représentans envoyés par les comtés. Les deux chambres se rassemblent et sont renouvellées deux fois par an. Le gouverneur (c'est lui qui préside le sénat), le gouverneur-lieutenant, le secrétaire d'État et le trésorier général, sont annuellement choisis par les citoyens.

Manufacture et commerce. — Les principales manufactures sont celles de toiles de coton et de draps; ce sont des forges où l'on fabrique divers ustensiles de fer, et notamment des ancres; ce sont des fabriques de bougies de spermacetti, des rafineries, des distilleries, etc. Les produits et les exportations consistent en grains, en bois de charpente, en chevaux, en bétail, en poissons, en fromages, en oignons, en cidre, en liqueurs spiritueuses, et en toiles, soit de chanvre, soit de coton. Le mouvement des navires, soit pour l'entrée soit pour la sortie des ports, donne annuellement un état de plus de 600. La traite des Nègres, qui était une source de richesses pour le Rhode-Island avant la guerre de l'indépendance, a été abolie par une loi de l'État.

Villes principales. — *Providence.* — Cette ville, située sur les deux bords de la rivière du même nom, à 12 lieues de la pleine mer, à été fondée en 1636, par des religionnaires poursuivis pour leurs opinions, même à Salem, dans le Massachusets; et ce fut en reconnaissance de l'asile que les Indiens leur accordèrent, qu'ils lui donnèrent le nom qu'elle a toujours porté depuis. Les maisons de Providence sont construites ou en briques ou en bois. Un pont, qu'on dit être d'une coupe élégante, et du haut duquel on jouit de la vue des navires qui entrent dans le port, réunit les deux parties de la ville. Ce port admet des vaisseaux presque de toute grandeur. Providence commerce avec



Digitized by Google

les Antilles, avec l'Inde, avec l'Europe, et avec les côtes d'Afrique, au moyen de près de 150 bâtimens qui lui appartiennent en propre. Les exportations se sont montées à la valeur de 113,231 dollars en 1790; à celle de 379,430 en 1791; à 367,909 en 1792; à 431,518 en 1793; à 623,261 en 1794; et à 1,040,005 en 1795.

Iles.—L'île de Rhode ou *Rhode-Island*, qui donne son nom à tout l'Etat, a quatre lieues de longueur, du nord au sud, et une lieue et un tiers de largeur. Le sol, la salubrité du climat et la situation de cette île l'avaient fait considérer comme l'*Eden* de l'Amérique; mais la guerre de l'indépendance l'a appauvrie, et elle en ressent encore les effets. La principale ville est *Newport*.

*Newport*.—Cette ville est située par les 73 deg. 50 m. de longitude ouest, et 41 deg. 20 min. de latit. nord, sur une pente en forme d'emphithéâtre. Elle se compose d'environ 1,000 maisons, construites principalement en bois. On y remarque une maison d'Etat que, pour l'architecture et l'élégance, on préfère à la plupart des édifices publics des Etats-Unis. Une bibliothèque publique, formée par les donations de divers particuliers, est renfermée dans un bâtiment accompagné de deux ailes, et qui parait être assez beau. Newport est, dit-on, un séjour délicieux au printems et en été; et plusieurs familles de la Virginie et du Maryland viennent s'y établir tous les ans, pour fuir les fortes chaleurs et l'insalubrité de leur pays. Le port de cette ville est un des plus sûrs et des plus beaux que l'on connaisse.

A l'ouest de l'île de Rhode, et dans la baie de Narrangaset, est l'île de *Cannonicot* ou de *Jameston*, qui a près de deux lieues de longueur, sur un tiers de lieue de largeur. Au nord de celle-ci est *Prudence-Island* (île de Prudence), qui est à-peu-près de la même grandeur que la précédente. *Black-Island* (île Noire), que les Indiens nomment *Manisses*, est à-peu-près à 14 lieues au sud-ouest de Newport, et c'est la terre la plus méridionale qui appartienne à l'Etat de Rhode-Island.

Digitized by Google

# ÉTAT DE CONNECTICUT.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 33 lieues } entre les } 74 et 76 deg. de longit. ouest.
Larg. 24 lieues } } 41 et 42 deg. de latit. nord.
Lieues carrées . . . . . 685.

LIMITES. — Cet Etat est borné au nord par l'Etat de Massachusets; à l'est, par l'Etat de Rhode-Island; au sud, par le détroit de Long-Island, et à l'ouest, par l'Etat de New-York.

Il se divise en huit comtés, et se subdivise en cent arrondissemens ou en juridictions.

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| HARTFORD | *Hartford.* |
| NEW-HAVEN | *New-Haven.* |
| NEW-LONDON | *New-London.*<br>*Norwick.* |
| FAIRFIELD | *Fairfield.*<br>*Danbury.* |
| WINDHAM | *Windham.* |
| LICHTFIELD | *Lichtfield.* |
| MIDDLESEX | *Middleton.*<br>*Haddam.* |
| TOLLAND | *Tolland.* |

MONTAGNES, RIVIÈRES, CLIMAT, SOL ET PRODUCTIONS. — Le Connecticut est un pays inégal, où l'on rencontre tour-à-tour des montagnes, des collines et des vallons. Il est arrosé par plusieurs rivières, dont la principale est celle qui lui donne son nom. Nous l'avons déjà décrite (1). Les plus considérables après celle-ci, sont l'*Housatonik* et la *Tamise*. La première a ses deux sources dans l'Etat de Mas-

(1) *Voyez* page 195 et suiv. du présent volume.

dans toutes les paroisses des écoles pour l'instruction de la jeunesse; et plus du tiers des impôts est affecté à l'entien de ces établissemens. Les habitans sont presque tous d'origine anglaise. Ils sont sobres, industrieux, actifs, avides de connaissances, mais malheureusement portés à la chicane, défaut très-commun dans la plupart des Etats-Unis. Ils sont tous dans l'aisance; mais il y en a peu de riches; et malgré leur rudesse, ils sont obligeans et hospitaliers.

Commerce et manufactures.—Celles-ci sont les mêmes que dans le reste de la Nouvelle-Angleterre. Le commerce du Connecticut se fait principalement avec les Indes occidentales, où il envoie des chevaux, des mulets, des bœufs, des bois de construction, du maïs, des oignons et des salaisons. Le cabotage est très-considérable; et les navires occupés à transporter dans les autres Etats les produits du Connecticut, tels que du beurre, du fromage, du bœuf salé, du cidre, des fruits, des patates, du foin, reçoivent en retour du riz de l'indigo et de l'argent. Mais comme la ville de New-York, dont le marché est très-fréquenté, se trouve à peu de distance; les habitans de l'Etat dont nous traitons ici, sur-tout ceux des parties occidentales, y portent en quantité des vivres et des denrées, qui consistent principalement en bœufs, en porcs, en potasse, en perlasse et en graine de lin. Enfin les exportations ont été de 870,752 dollars en 1792; de 770,254 en 1773; de 712,764 en 1794; et de 819,465 en 1795.

Constitution et lois civiles et pénales. — La constitution du Connecticut est absolument semblable à celle de l'Etat de Rhode-Island; et les lois anglaises forment presque entièrement le code-civil de l'Etat. Les lois pénales y sont très-sévères, quoiqu'elles aient été adoucies en certains cas. L'adultère, qui, en 1784, était puni de mort, ne l'est plus que par le fouet donné publiquement, et par une marque faite sur le visage au moyen d'un fer rouge. Le viol emporte la peine capitale, sur la seule déposition de la personne violée. Les lois contre le jeu sont très-rigoureuses; et même il y en a une contre les courses de chevaux.

Villes principales.—*Hartford*.—Cette ville, située sur

la rive occidentale de la rivière de Connecticut, par environ 75 deg. de long. ouest, et 41 deg. 46 min. de latit. nord, est petite, mais régulièrement tracée. Une petite rivière la divise en deux parties qui communiquent l'une avec l'autre, au moyen d'un pont. La plupart des maisons sont élégamment construites, et baties en briques. On en compte 300. Les principaux édifices publics sont deux églises de congrégationalistes et la maison d'Etat, élevée depuis peu. Le corps-législatif du Connecticut siège alternativement à Hartfort et à New-Haven. On compte environ 6,000 habitans dans la première de ces villes. Sa position entre Boston et New-York, en fesant un lieu de passage, contribue infiniment à sa prospérité. Hartford possède près de 80 navires. Elle a une société de médecine, une banque, plusieurs manufactures, dont une de drap, qui est maintenant en décadence, à cause de la cherté de la main d'œuvre. Enfin, elle a été fondée en 1933, par quelques Hollandais qui y bâtirent un petit fort.

Les campagnes qui environnent Hartford sont charmantes. Ce sont des prairies à perte de vue, que couvrent une infinité de troupeaux. On y voit aussi beaucoup de belles maisons, des propriétés bien entretenues, et sur-tout une grande quantité d'arbres fruitiers. Le séjour en est délicieux en été.

*Middleton* est agréablement située sur le bord occidental de la rivière de Connecticut, à 5 lieues au sud de Hartford. Les maisons de cette petite ville sont bien baties, et au nombre de 300. Les rues sont larges et plantées d'arbres. Middleton a une banque qui a été établie en 1795, et dont le capital est de 100,000 dollars; mais elle ne possède pas autant de navires qu'Hartford.

*Wethersfield.* — C'est une ville, composée de 200 ou de 300 maisons, qui se trouve à une lieue et demie d'Hartford, sur un sol excellent.

*Norwich* est située sur une crique qui se jette dans la Tamise; et elle se trouve à cinq lieues de distance au nord du New-London. La population en est d'environ 3,000 habitans. Cette ville est très-commerçante, et en 1795, on y a établi une banque dont le capital s'élève à près de 200,000 dollars.

Digitized by Google

Les cours de justices siègent alternativement à Norwich et à New-London.

*New-London* (ou le Nouveau-Londres).—Cette ville est située sur la rive occidentale de la Tamise, à deux lieues de la mer, par 75 deg. 30 min. de longitude ouest, et 41 d. 20 min. de lat. nord. Elle a le meilleur port du Connecticut; et sa population est de près de 5,000 ames. Quoiqu'entourée de gros rochers, elle offre un agréable aspect. C'est une ville du quatrième ordre dans les Etats-Unis. Le commerce de New-London se fait presqu'entièrement avec les Antilles. Il consiste principalement en chevaux, en mulets, en bétail de toute espèce, en légumes, en bois, etc. Les exportations s'élevèrent à 539,333 doll. en 1792, à 548,658 en 1793, à 563,468 en 1794, et à 517,858 en 1795. Le général Arnold, qui avait quitté le parti des Anglo-Américains, brûla le New-London en 1781, et le dommage fut évalué à 500,000 dollars. La ville a été rebâtie depuis (1).

*New-Haven* est située par 75 deg. 20 min. de longit. ouest, et 41 deg. 16 min. de lat. nord, à l'extrémité intérieure d'une baie, qui a environ une lieue d'ouverture et une lieue et demie d'enfoncement du nord au sud. Le port n'a que 6 pieds d'eau à la haute mer; et auprès des cales il est à sec à la mer basse. On dit cependant que le mouillage, quoiqu'inférieur à celui du port de New-London, est assez bon. Les rues de New-Haven sont droites, sablées et plantées d'arbres. Cette dernière particularité indique, ainsi que son nom, que la ville dont nous donnons ici la description, a été fondée aussi par des Hollandais. Les maisons des particuliers, quoiqu'en bois, sont construites d'une manière élégante et solide. Une belle église, la maison d'Etat et deux grands bâtimens en briques, appartenans au collège, ornent une place publique qui est de forme carrée. Ce collège possède une bibliothéque, un cabinet de physique et un musée.

---

(1) La carte de Morse indique à la distance de 2 ou 3 lieues de la côte du Connecticut une île d'environ 6 lieues de longueur sur à-peu-près 2 de largeur, qui a la dénomination d'île des *Pécheurs*.

Digitized by Google

Une banque publique, dont le capital est de 100,000 dollars, et est divisé en 500 actions de 200 doll. chacune, a été établie à New-Haven en 1792, quoiqu'elle n'ait commencé ses opérations qu'en 1795. Cette ville fait un commerce considérable avec New-York et avec les Antilles. Elle exporta pour 151,043 dollars de marchandises en 1791, pour 207,041 en 1792, pour 146,387 en 1793, pour 171,869 en 1794, et pour 184,082 en 1795.

On porte à 100,000 dollars le résultat du dommage que le commodore Tyron a fait à New-Haven en 1779.

A deux tiers de lieue de cette ville on voit une caverne où les deux régicides, Whaley et Gosse, se sont cachés pour se soustraire aux recherches des officiers chargés des ordres de Charles II.

Digitized by Google

# ÉTATS DU CENTRE.

Cette seconde division est bornée au nord par la ligne qui traverse les grands lacs et sépare le haut Canada des Etats-Unis. Elle a la Nouvelle-Angleterre, à l'est. La mer atlantique la baigne au sud. Elle aboutit, du côté de l'ouest, au Maryland et aux confins de la Louisiane. Elle comprend les Etats de *New-York*, de *New-Jersey*, de *Pensylvanie*, de *Delaware*, et le *North-Ouest Territory* sur l'*Ohio*.

Comme nous n'avons rien a ajouter à ce que nous avons dit des montagnes (1), des lacs (2), du climat (3) et du sol (4) de cette division, dans les articles généraux dont ils ont fait le sujet, et qu'excepté une seule, il n'y coule aucune rivière qui ne soit à-peu-près renfermée dans un territoire particulier, nous allons passer à la description de l'Etat de New-York.

(1) *Voyez* l'article *Géographie physique*, page 108 et suiv. du présent volume. *Voyez* aussi page 251 et suiv.

(2) *Voyez* l'article *Géographie physique*, page 133 et suiv. du présent volume.

(3) *Voyez* le même article, page 139 et suiv. *Voyez* aussi la page 258 et suiv.

(4) *Voyez* page 256 et suiv. du présent volume.

Digitized by Google

# ÉTAT DE NEW-YORK.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 116 lieues } entre les { 74 et 78 deg. de long. ouest.
Larg. 100 lieues } { 40 et 45 deg. de latit. nord.
Lieues carrées. . . . . 5,550.

LIMITES.—L'Etat de New-York est borné au sud est par l'Océan atlantique, à l'est, par les Etats de Connecticut, de Mussachusets et de Vermont; au nord-est par le haut Canada; au sud-ouest et à l'ouest par le New-Jersey et la Pensylvanie.

En y comprenant l'île de New-York et Long-Island, Il se divise en 21 comtés; savoir :

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| NEW-YORK | *New-York.* |
| RICHEMOND | *Westfield.* |
| SUFFOLK | *Est-Hampton.* / *Huntington.* |
| WEST-CHESTER | *Bedford.* |
| QUEEN'S COUNTY (comté de la reine) | *Jamaïca.* |
| KING'S COUNTY (comté du roi) | *Flat-Bush.* / *Brooklyn.* |
| ORANGE | *Goshen.* / *Orange.* |
| ULSTER | *Kingston.* |
| DE LA DUCHESSE | *Poughkeepsie.* / *Fishkill.* |
| COLUMBIA | *Hudson.* / *Kinderhook.* |
| REUSLAER | *Lausinbourg.* |
| WASHINGTON | *Salem.* |
| CLINTON | *Plattsbourg.* |
| SARATOGA | *Saratoga.* |
| ALBANY | *Albany.* |
| MONTGOMMERY | *Johnstown* |

Digitized by Google

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| HERKEMER | *Germanflats.* |
| ONONDAGO | *Manlius.*<br>*Scipion.*<br>*Sempronius.*<br>*Aurora.* |
| OSWEGO | *Cooperstown.* |
| ONTARIO | *Canadaqua.*<br>*Toulon.*<br>*Seneca.* |
| TYOGA | *Chenango.*<br>*Uniontown.* |

MONTAGNES, RIVIÈRES, LACS, BAIES ET CAPS.—Divers embranchemens des monts Alleguenys, que nous avons déja décrits, couvrent une grande partie de l'Etat de New-York, et y forment de considérables vallons, sur-tout vers le nord-ouest. Cet Etat est arrosé principalement par la grande et belle rivière d'Hudson, qui le traverse entièrement du nord au sud. Cette rivière a sa source, par environ 76 deg. 40 min. de long. ouest, et 44 deg. 15 m. de latit. nord, dans le pays montagneux qui se trouve entre le lac Champlain et le lac Ontario, et seulement à un peu plus d'une lieue de la source de la rivière d'Osouegatchy, qui se jette dans le fleuve St.-Laurent. Elle traverse les montagnes, où elle est comme encaissée, l'espace de 5 lieues. A-peu-près à 3 lieues au-dessus d'Albany, elle reçoit la rivière de *Mohauk*, dont la source est au pied d'une montagne, derrière la quelle coule la *Black-River* (rivière noire), qui se jette dans le lac Ontario. La Mohauk à une chute remarquable près du village de *Cohoz*, qui se trouve éloigné d'environ une lieue du point où elle mêle ses eaux avec celles de la rivière d'Hudson. Elle tombe de 50 pieds de hauteur perpendiculaire. Lorsqu'elle est à plein bord, elle forme une seule nappe d'environ un quart de mille de largeur, et recouvre alors des rochers noirâtres qui se montrent à nu lorsque le volume des eaux est moins considérable.

Après un cours de plus de 80 lieues, la rivière d'Hudson arrive dans la baie de New-York. Elle est navigable pour de grands vaisseaux jusqu'à Hudson; et des navires du port de 80 tonneaux peuvent la remonter jusqu'à la ville d'Al-

Digitized by Google

bany, que le flot dépasse encore de quelques lieues. Les écores de cette rivière, sur-tout du côté de l'ouest, présentent de grandes masses de rochers. Celles du passage étroit dont nous avons parlé ci-dessus, sont taillées à pic, et semblent former deux hautes murailles. Le vent s'engouffrant dans ce détroit, y oblige les vaisseaux à carguer les voiles. La largeur de la rivière d'Hudson est très-inégale. Tantôt elle n'est que de 100 verges, tantôt elle est de près de deux lieues.

Sans parler d'une partie des lacs Erié, Ontario, et Champlain, l'Etat de New-York en renferme plusieurs, qui sont le lac George, le lac Oneiga, le lac Onondago, le lac Cayouga et le lac Seneka. La principale baie est celle de New-York. Les principaux caps sont la pointe Montok, à l'extrémité orientale de Long-Island, celui de Sandy-Hook, qui est enface de l'extrémité occident. de la même île, et le cap May, qu'on laisse au nord en entrant dans la baie de Delaware.

Climat, sol et productions. — L'Etat de New York s'approchant du sud, jouit d'un climat plus modéré que la Nouvelle-Angleterre; mais c'est-là que commence le domaine de la fièvre jaune. Il se trouve au nord des montagnes un terrain dont la superficie est de 40 ou de 50 mille acres, que l'eau recouvre pendant l'hiver et au printems, mais qui forme ensuite d'excellens pâturages. Quelques forêts de châtaigniers et de chênes garnissent les environs du lac Erié. Les montagnes et les collines de ce canton sont couvertes d'épaisses forêts qui fournissent de beau bois de construction. Au-delà de l'Allegueny et jusqu'à la mer, le pays est uni, et le sol formé d'un riche terreau qui, dans son état naturel, produit des chênes et des sapins de différentes espèces, des pins résineux, des cèdres, des peupliers blancs, des tulipiers, des sumachs, et sur-tout des forêts d'érables, dont les habitans tirent une grande quantité de sucre et de mélasse. On recueille aussi beaucoup de fruits d'une excellente qualité dans le New-York. Enfin il y a beaucoup de fer et même une mine d'argent dans ce pays. Il s'y trouve aussi des eaux minérales, dont les plus célebres sont celles de Saratoga.

Population. — En 1790 le nombre des habitans de l'Etat de New-York était de 340,120, parmi lesquels on comptait

comptait 21,324 esclaves. Comme depuis cette époque le pays s'est accru de quelques comtés du côté du Canada, on estime qu'en 1795 la population en était de 530,177 ames, ce qui offre un accroissement presque incroyable. Il y a beaucoup d'habitans d'origine hollandaise dans le New-York.

Indiens. — Le corps des cinq nations qui formaient autrefois la ligne Iroquoise, habite vers la partie occidentale de l'Etat de New-York. Les Oneigas, les Onondagos et les Senekas résident près des lacs dont ils portent le nom. Il ne reste plus dans le New-York qu'une seule famille de la puissante tribu des Mohauks, qui habitait sur les bords de la rivière du même nom, et qui, vers l'an 1776, a passé dans le Canada.

Agriculture, Manufactures et Commerce.—L'Etat de New-York est moins avancé, sous les rapports de l'agriculture et des manufactures, que ne le sont les Etats qui l'avoisinent; et l'on prétend que le peu d'activité des habitans en est la cause principale. Les objets de commerce sont le blé, la farine, l'orge, le bétail, des bois de toute espèce, la potasse et la perlasse. Les vaisseaux appartenans aux négocians du pays fréquentent les mêmes ports que ceux des négocians de la Nouvelle-Angleterre. Ils se rendent aussi dans la baie de Campêche, de même que dans les autres ports des colonies espagnoles et dans ceux des îles françaises. La valeur des exportations a été de 5,436,420 dollars en 1794; de 10,300,642 en 1795; et de 12,288,027 en 1796. Les importations de la Grande-Bretagne dans le New-York étaient de près de 13,000,000 dollars avant la première de ces époques.

Constitution. — La puissance législative réside en deux assemblées, dont l'une est appelée *Assemblée de l'Etat de New-York*, et est composée de 70 membres, élus tous les ans. L'autre chambre, appelée *Sénat de l'Etat de New-York*, est composée de 24 membres, élus pour quatre ans. Les deux chambres doivent se réunir au moins une fois chaque année. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur, élu pour quatre ans, et assisté de quatre conseillers que le sénat choisit dans son propre sein. Tout habitant mâle et majeur qui a résidé dans l'Etat depuis six mois, et



Digitized by Google

qui possède un franc-fief de la valeur de 480 francs, ou qui a en terres 48 francs de rente, a droit de suffrage dans l'élection des membres de l'assemblée; mais il faut posséder un franc-fief de la valeur de 2,400 francs pour avoir le droit de voter dans l'élection du gouverneur et dans celle des membres du sénat. Les députés au congrès, les juges, etc., sont choisis dans le sénat et dans l'assemblée par voie de ballotage. Le trésor de l'Etat de New-York est un des plus riches de l'Union. En 1796 les fonds, selon le rapport du trésorier du corps législatif, se montaient, sans compter une autre somme particulière, à 2,119,068 dollars, qui produisaient annuellement 234,218 dollars.

Villes principales. — *Plattsbourg*. — Ce chef-lieu du comté de Clinton est situé sur une petite rivière qui se jette dans le lac Champlain, par 75 deg. de long. ouest, et 44 deg. 45 min. de latit. nord.

*Ticonderago* est un fort entouré de baraques, et situé sur une hauteur, tout près de la rive orientale du lac Champlain, à l'opposite de Couronne-Pointe. Il tombe en ruine.

*Skenesboroug*, autrement nommée *Whitehall*, est située au-dessus du confluent de la crique du bois, avec cette prolongation du lac Champlain, que plusieurs cartes nomment rivière du Sud. Il y a quelques années qu'il n'y avait que *douze* maisons dans cette prétendue ville, qui cependant deviendrait bientôt considérable si l'on parvenait à faire communiquer, avec la rivière d'Hudson ou du Nord, la crique dont nous venons de parler.

*Niagara*. — Ce fort, situé par environ 81 deg. de long. ouest, et 43 deg. 50 min. de latit. nord, est baigné d'un côté par les eaux de la rivière du même nom, et de l'autre par celles du lac Ontario. Du côté de la terre il est défendu par plusieurs redoutes et par des lignes parallèles, garnies de fascines. En face du lac et en dedans de la palissade, il y a un bâtiment en pierre, qui est entouré de retranchemens. Le fort, y compris les ouvrages extérieurs, occupe une surface de 5 acres de terre. On peut y monter 30 ou 40 pièces de canon; et il ne faudrait pas moins de 500 hommes pour faire complètement le service de la place; mais il paraît que le gouvernement des Etats-Unis n'y en tient que 50. Avant la guerre de l'indépendance, le fort de Niagara ap-

Digitized by Google

partenait au Canada. Ce fort a été originairement construit par les Français, et formait un anneau de cette chaîne de postes qu'ils avaient placés près des grands lacs.

*Saratoga* est située sur la côte occidentale de la rivière d'Hudson, à la distance d'environ 10 lieues au nord d'Albany. Elle se compose de 401 maisons, tellement éparses, qu'elle n'offre pas même l'aspect d'un village.

Ce fut près de Saratoga qu'en 1777, l'armée américaine commandée par le général Gattes, prit l'armée anglaise qui était sous les ordres du général Burgoyne.

*Skenectady.* — Cette ville est située à 5 lieues au nord d'Albany, sur la rive sud-est de la rivière de Mohauk. Elle est régulièrement construite, et les maisons sont en briques. On y a établi en 1794 un collège, appelé collège de l'Union. Skenectady et ses dépendances contiennent trois ou quatre mille ames. C'est l'entrepôt des denrées qui viennent par la Mohauk, et sont destinées pour Albany, ville qui y envoie aussi celles qu'elle veut faire passer dans les contrées arrosées par cette même rivière et la Génesie.

*Lausinbourg.* — Cette ville est située à 3 lieues au nord d'Albany, sur le bord oriental de la rivière d'Hudson, vis-à-vis du confluent de celle-ci avec la Mohauk. Elle n'a été commencée qu'en 1796, et ses premiers fondateurs lui avaient donné le nom de *Speranza.*

*Albany.* — Cette ville, fondée en 1660 par des Hollandais, est aujourd'hui le siège du gouvernement de l'Etat de New-York (depuis l'année 1796). Elle se trouve sur la rive occidentale de la rivière d'Hudson, par 76 d. 25 m. de long. ouest, et 42 d. 15 m. de lat. nord. On la divise en ville vielle, et en ville neuve. Les rues de la première sont étroites, et les maisons construites dans l'ancien goût hollandais. Les rues de la seconde sont commodes, bien pavées, et éclairées pendant la nuit; et elles offrent de belles maisons. On dit que l'air d'Albany est salubre, quoique le cours de la rivière soit très-lent sous les murs de cette ville, et que le soir, en été, il s'en élève beaucoup de vapeurs. Les habitans, il n'y a qu'un petit nombre d'années, étaient tous d'origine hollandaise; mais les étrangers affluent actuellement de tous côtés dans la ville d'Albany. On dit que la



Digitized by Google

population en est de 6,000 ames ; et il parait que dans le nombre il y a beaucoup d'esclaves.

Albany est un lieu d'entrepôt pour les pays voisins, sans en excepter le Canada.

*Hudson* est située sur le bord oriental de la rivière du même nom, à la distance de 5 ou 6 lieues au nord d'Albany, pour qui c'est une rivale dangereuse. Fondée en 1784, elle contient déja trois mille habitans. Les maisons de cette ville sont belles, et les rues se coupent à angles droits. On voit arriver à Hudson, en hiver, un nombre infini de traîneaux chargés de grains, de bois travaillé, de bois de chauffage, de fers, et de différentes sortes de vivres. Cette ville est le chef-lieu du comté de Colombia, qui donne son nom à une banque établie à Hudson.

*Kat's-Kill.* — Cette ville, située presque au 42°. deg. de latit. nord, sur le bord d'une crique et au pied des montagnes du même nom, qui font partie de l'Allegueny, a été bâtie par des Hollandais. Elle devient commerçante, et a quelques navires qui font le voyage de New-York. Le premier juin 1796, le sommet de la montagne la plus voisine, élevé d'environ 100 pieds au-dessus du niveau de la crique, s'affaissa tout-à-coup, sans aucun tremblement de terre et sans aucun bruit. Un espace de plus de 80 toises s'est enfoncé si perpendiculairement, qu'un troupeau de moutons, qui était dessus, est descendu sans être dérangé.

*Kingston* est sur la petite rivière de Willkill, qui porte ses eaux à la rivière d'Hudson, dont cette ville est peu éloignée. Elle se trouve à 4 ou 5 lieues au nord de la ville d'Hudson.

New-York est située à-peu-près par 76 deg. de long. ouest, et 40 deg. 45 min. de latit. nord, à l'extrémité sud-est d'une île du même nom. Cette île, que forment, au moyen d'une crique ou d'un goulet qui les réunit, la rivière d'Hudson ou du Nord, et une rivière d'un cours peu considérable, et qui venant de l'orient, est appelée rivière de l'Est, a 5 lieues de longueur et près d'une lieue de largeur ; mais comme elle se détache peu du continent, nous ne l'en séparerons point dans cette description. Les maisons atteignent le rivage de l'un et de l'autre côté de l'île, ce qui

Digitized by Google

forme la longueur de New-York, dont la largeur n'est que d'un quart de mille.

Le principal quartier du commerce est sur la rivière de l'Est, où la plupart des navires jettent l'ancre, parce que l'hiver elle n'est pas si-tôt obstruée que l'autre par les glaces. Les rues de ce quartier sont incommodes, étroites, sales, et parconséquent fort mal-saines pendant l'été. Aussi ce fut dans cette partie de la ville que la fièvre jaune fit tant de ravages en 1795. Les rues qui se trouvent près de la rivière du Nord sont beaucoup plus aërées ; mais le quartier le plus agréable est près de la batterie élevée sur la pointe méridionale de l'île, au confluent des deux rivières. Quand New-York appartenait à la Grande-Bretagne, cette batterie avait deux autres rangs de canons, l'un au-dessus de l'autre; mais à présent elle est entièrement nivelée, et fait une charmante promenade, que les brises de mer rafraîchissent en été. Elle aboutit à une belle rue de 70 pieds de largeur, qui, en conséquence, est appelée *Broad-Way* (Large Voie). Cette rue traverse la ville au nord, et l'on y voit de belles maisons. Entre Broad-Way et la rivière d'Hudson il y a plusieurs autres rues qui sont coupées à angles droits, et du milieu desquelles on voit se mouvoir les navires. Il est à regretter que comme tous les ports des Etats-Unis, le port de New-York manque de quais ; mais il est par-tout assez profond pour de grands vaisseaux marchands.

La ville de New-York a 21 édifices destinés au culte. Les plus vastes et les plus élégans sont le temple de la Trinité et le temple de St.-Paul. Le plus beau bâtiment est *Federal-hall*, où le 30 avril 1789, Washington et le congrès jurèrent de maintenir la constitution générale de l'Union. Le collège de Colombia, autrefois le collège Royal, renferme l'université, composée de la faculté des arts et de la faculté de médecine. L'hôpital est placé dans un bâtiment assez spacieux. Il y a aussi, à New-York, un musée d'histoire naturelle. Enfin cette ville possède plusieurs sociétés, dont les unes ont pour objet le progrès des sciences, et les autres des actes de bienfaisance. Ces actes se sont sur-tout exercés envers les malheureux qui, en 1793, ont échappé aux massacres de St.-Domingue. Les particu-



Digitized by Google

liers leur firent don d'une somme de 11,624 dollars, et le corps législatif leur en assigna 11,250. Des maisons ont été louées pour recueillir, dans les premiers momens, ceux qui étaient le plus dénués de ressources. D'autres ont reçu, par semaine, depuis 6 jusqu'à 12 dollars, tant qu'ils n'ont pas trouvé à s'occuper ou à passer en France.

La population de New-York était de 30,148 personnes libres, et de 2,180 esclaves, en 1790; mais à présent elle se monte à 50,000 ames. Il y a des individus de presque toutes les nations. Depuis long-tems les habitans de cette cité se distinguent de ceux des autres villes des Etats-Unis, excepté Charles-Town, par leur politesse, par leur gaîté, par leur hospitalité, de laquelle nous venons de donner des preuves si touchantes. Les divertissemens consistent en bals en concerts, et en un spectacle, pour lequel on construisait une vaste salle, il y a quelques années.

New-York est, par son importance, la seconde ville de l'Union. Elle a une banque particulière, dont le capital est de 950,000 dollars; et il s'y trouve aussi une branche de la banque des Etats-Unis.

Iles.—Outre l'île où est située la ville de New-York, les îles qui appartiennent à l'Etat de ce nom sont celles de *Great-Barn*, de *Little-Barn*, de *Manning*, de *Nutten*, de *Bedlows* (1), de *Bucking*, l'île des Huîtres, et enfin *Long-Island* et *Staten-Island*. Nous décrirons les deux dernières.

*Long-Island*, à qui l'on donne 47 lieues de longueur sur 9 ou 10 lieues de largeur, est partagée en trois comtés, *King's-County*, *Queen's-County*, (comté du roi et comté de la reine), et le *comté de Sufolk*, qui sont riches et commerçans. La mer forme, au nord-est de cette île, un grand enfoncement qui ressemble à un golfe. La population de Long-Island peut se monter à 37,000 ames; et dans ce nombre on compte 5,000 esclaves. Il se trouve dans cette île, beaucoup de Hollandais d'origine, qui paraissent avoir hérité du flegme et de l'avarice de leurs ancêtres. La partie la plus méridionale est la plus habitée, non pas tant peut-être

(1) La France a entretenu un hôpital sur cette île pendant les troubles de ses colonies.

Digitized by Google

à cause de la fertilité du sol, qui est propre aux menus grains et au maïs, que parce qu'elle est peu éloignée de New-York. La partie nord-est de Long-Island est montueuse, et est favorable à la croissance des fruits On trouve dans cette île plusieurs villes, qui sont *Flatbush*, *Jamaica*, *Brooklinn*, *Flushing* et *Utrecht*. Les trois premières contiennent environ cent maisons. Brooklyn, qui est la plus considérable, est située vis-à-vis de New-York, sur le bord de la rivière de l'Est.

*Staten-Island* est à 3 lieues au sud-ouest de New-York, et forme le comté de Rutland. Elle a 6 lieues de longueur sur 6 à 7 lieues de largeur, et contient environ 4,000 habitans qui sont la plupart d'origine française ou d'origine hollandaise.

Histoire.—Les Suédois et les Hollandais furent les premiers qui fondèrent des établissemens sur cette partie de la côte d'Amérique. Le territoire reclamé par ces deux nations s'étendait depuis le 38$^{e}$. jusqu'au 41$^{e}$. deg. de lat. nord, et fut appelé *Nouveaux Pays-Bas*. Charles II le leur enleva en 1664; et le traité de Breda en assûra la possession à la Grande-Bretagne. Cette contrée fut bientôt divisée en plusieurs provinces. Celle qui s'appelait *Nouvelle-Amsterdam*, fut cédée par Charles II au duc d'York son frère, qui lui donna son nôm.



Digitized by Google

# ÉTAT DE NEW-JERSEY.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 53 lieues } entre les } 76 et 78 deg. de long. ouest.
Larg. 20 lieues } } 39 et 42 deg. de latit. nord.
Lieues carrées. . . . . 924.

LIMITES. — Le New-Jersey est borné au nord-est par l'Etat de New-York; il l'est, du côté de l'est, par la rivière d'Hudson, par le détroit de Staten-Island et par l'Océan atlantique. Il se termine, au sud, en une pointe, qui est le cap May. Enfin il a, au sud-ouest, à l'ouest et au nord-ouest, où il forme aussi une pointe, la baie et la rivière de la Delaware. Il est divisé entre les comtés suivans:

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| MIDDLESEX | *Perth-Amboy.* *New-Brunswich.* |
| MONMOUTH | *Shrewsbury.* *Freehold.* |
| ESSEX | *Elisabeth.* *Newhark.* |
| SOMMERSET | *Boundbrook.* |
| BERGEN | *Kakkensak.* |
| MOWIS | *Morristown.* |
| BARLINGTON | *Barlington.* *Bordentown.* |
| GLOCESTER | *Woodbury.* *Glocester.* |
| SALEM | *Salem.* |
| CUMBERLAND | *Bridgetown.* |
| CAP MAY | |
| HUNTERDUN | *Trenton.* |
| SUSSEX | *New-Town.* |

MONTAGNES, RIVIÈRES ET SOL.—La partie septentrionale du New-Jersey est coupée par la chaîne des montagnes Bleues, de laquelle sortent plusieurs embranchemens, qui

Digitized by Google

sont compris dans cet Etat. La partie opposée est au contraire sabloneuse et plane. La partie intermédiaire offre souvent d'assez bonnes terres. Entre Newark et la Posaik, il y a un marais de 6 lieues de longueur, sur deux tiers de lieue de largeur. La route qui le traverse est formée par de grosses souches de bois. Près de ce marais coule la Posaik, qui a une chute remarquable. Elle franchit des rochers de près de 80 pieds de hauteur perpendiculaire, et forme une nappe d'environ 120 pieds de largeur. Au-dessous elle court à travers une ouverture que laissent entr'elles d'énormes rochers, encore plus élevés que le rebord d'où sélance la Posaik. Cette rivière, dont le cours n'est pas très-long, a son embouchure dans le détroit de Staten-Island, de même que la rivière de Raritan, qui coule plus au sud. Nous avons déja dit que le New-Jersey est arrosé, à l'ouest, par les eaux de la baie et de la rivière de Delaware, que nous décrirons avec l'Etat du même nom. Les bords de l'une et de l'autre sont couverts de vastes prairies qui nourissent de nombreux troupeaux. Il y a beaucoup de terres en friche dans tout le New-Jersey. Celles qui sont cultivées donnent du blé, du maïs, du riz, du seigle, de l'orge, des pommes de terre, etc. On recueille beaucoup de fruits dans le pays, et l'on y fait de bon cidre, qu'on exporte, ainsi qu'une assez grande quantité de comestibles. On y trouve des mines de fer, de cuivre et de charbon de terre.

Population. — En 1790 les habitans du New-Jersey étaient au nombre de 184,139, parmi lesquels il y avait 11,423 esclaves. Il se trouve un grand nombre de Hollandais d'origine dans ce pays.

Commerce.—Presque tout le commerce se fait avec Philadelphie et New-York, où se porte l'excédent des produits du territoire. Les manufactures languissent dans le New-Jersey, et l'agriculture n'y a pas même fait de grands progrès.

Constitution.—Le gouvernement du New-Jersey ressemble à celui des Etats que nous avons déjà décrits, ce qui nous dispense d'en parler. Ses dépenses se montent annuellement à la somme de 27,000 dollars. En 1796, l'Union devait 49,000 dollars à cet Etat.

Digitized by Google

VILLES PRINCIPALES.— *Newark.*—Cette petite ville, située à peu de distance du sund ou du detroit de Staten-Island, se compose de jolies maisons, construites en briques ou en bois. Ces maisons sont peintes et entourées d'un jardin. La ville n'a qu'une seule rue, qui encore n'a point de pavé, mais qui est très-longue, et plantée d'arbres. Il y a une belle église à Newark. Le cidre qu'on fait dans cette ville, est le meilleur de tout les Etats-Unis. Une manufacture de souliers occupe la moitié des habitans.

*Amboy* ou *Perth-Amboy* est située aussi sur le sund de Staten-Island, et a un port assez spacieux, pour contenir plusieurs vaisseaux de première grandeur. C'était, avant la révolution des colonies anglaises, un des deux sièges du gouvernement de la province.

*Brunswick* est une ville d'environ 2,500 habitans, la moitié desquels sont d'origine hollandaise. Elle est située sur le côté sud-ouest de la rivière de Raritan, dont la navigation facilite le commerce avec New-York. Brunswick à un entrepôt pour les productions des environs.

*Élisabeth-Town* est à 5 lieues au sud de New-York, et contient 200 maisons, bien bâties la plupart, ainsi que la maison de ville. Elle se trouve sur un sol fertile. C'est une des villes les plus anciennes de l'Etat, car elle date de 1664.

*Princeton* n'a qu'une longue rue, et l'on y compte environ 80 maisons. Elle est célèbre dans les environs, par un collège où l'on confère les degrés, et où il y a un grand nombre d'étudians. Le bâtiment de ce collège est d'une forme très-simple. Il est construit en pierres, et à 180 pieds de long et quatre étages.

*Trenton* est située à 10 lieues au nord-est de Philadelphie, sur la rive orientale de la Delaware, à l'opposite des chutes de cette rivière. C'est la plus grande ville et la capitale du New-Jersey, au centre duquel elle se trouve. Elle contient 300 maisons, la plupart en bois, mais bien construites. Les rues sont commodes. La maison d'Etat où le congrès s'assembla durant la guerre, et pendant que la fièvre jaune ravageait Philadelphie, est un édifice maussade et lourd. Trenton est sur le passage de cette dernière ville à New-York, position qui en rend le séjour agréable, et en étend le commerce.

Digitized by Google

*Burlington* est batie en partie sur la rive orientale de la Delaware, et en partie sur une île de cette rivière, vis-à-vis de Bristol. Elle est assez grande, et s'annonce bien. C'était avant la révolution le second siège du gouvernement.

Iles.—La côte orientale du New-Jersey, est depuis le cap May, à-peu-pres jusqu'au 40 deg. de lat. nord, garnie d'îles qui paraissent peu considérable.

Histoire.—Le New-Jersey fesait partie de ce vaste territoire que Charles II donna au duc d'York son frère. Celui-ci le vendit au lord Berkley et à sir George Carteret, qui avait des biens dans l'île de Jersey, dont, par cette raison, le nom fut donné au pays que nous venons de décrire. Les premiers établissemens furent faits par des Hollandais, peu de tems après leur arrivée sur la rivière du Nord, sous la conduite de l'amiral Hudson. L'Etat de New-Jersey a été fréquemment le théâtre de la guerre entreprise pour l'indépendance des Etats-Unis. Le général Washington, quoiqu'abandonné de toute ses troupes, excepté la milice, surprit, à Trenton, les troupes Hessoises, dont il fit 900 hommes prisonniers. Ensuite il marcha contre Princeton, où sa petite armée obtint de nouveaux succès.

Digitized by Google

# ÉTAT DE PENSYLVANIE.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 100 lieues, Larg. 52 lieues, entrs les 77 et 83 deg. de long. ouest. 39 et 42 deg. de latit. nord.
Lieues carrées..... 5,966.

LIMITES. — La Pensylvanie est bornée au nord par l'Etat de New-York et le lac Erié (1). Elle l'est du côté de l'est par le New-Jersey, dont le séparent la rivière et la baie de Delaware. Elle a les Etats de Delaware, de Maryland et de Virginie au sud. Le même Etat de Virginie et le *North-Ouest Territory*, ou le territoire du Nord-Ouest, le touchent à l'ouest. Cet Etat a la forme d'un parallélograme oblong. Il se divise en 23 comtés, dont voici les noms :

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| PHILADELPHIE | *Philadelphie.* |
| CHESTER | *Westchester.* |
| DELAWARE | *Chester.* |
| BUCKS | *Newtown.* |
| BERKS | *Reading.* |
| NORTHAMPTON | *Easton.* |
| LANCASTER | *Lancaster.* |
| YORK | *York.* |
| CUMBERLAND | *Carlyle.* |
| MONTGOMMERY | *Norriston.* |
| DAUPHIN | *Harrisbourg.* |
| LA LUZERNE | *Wilksbourg.* |
| NORTHUMBERLAND | *Sunbourg.* |
| FRANKLIN | *Chamberstown.* |
| BEDFORD | *Bedford.* |
| HUNTINGTON | *Huntington.* |

(1) L'extrémité nord-ouest, formant environ 202,000 acres de terres, a, depuis peu, été vendu par le Congrès à l'Etat de Pensylvanie.

Digitized by Google

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| Miffling | *Louisbourg.* |
| Westmorland | *Greensbourg.* |
| Sommerset | |
| Lafayette | *Union.* |
| Washington | *Washington.* |
| Allegany | *Pittsbourg.* |
| Lyconimg | |

Montagnes, rivières, sol et productions.—La Pensylvanie est traversée obliquement par les branches des monts Alleguenys, qui en occupent le tiers. Le reste du territoire est généralement plane, ou du moins agréablement entrecoupé de collines peu élevées, et par conséquent, de vallées peu profondes. Six rivières considérables ou principales arrosent la Pensylvanie. Ce sont la Sosquehannah, la Schuylkill, la Delaware, la Monongahela, la Youghiogany et l'Allegany. Les trois dernières se réunissant, forment l'Ohio, dont nous parlerons ailleurs, ainsi que de la Delaware. La Schuylkill nait au pied d'une montagne par environ 79 d. 10 min. de long. ouest et 40 d. 42 m. de lat. nord. Elle se dirige au sud-est et traverse de belles campagnes. On peut la remonter l'espace d'environ 25 lieues. La *Sosquehannah* a sa source dans le lac Osouego, ou Ostego, qui se trouve dans l'Etat de New-York, vers le lac Ontario (1). Le cours en est tellement sinueux, qu'elle franchit trois fois la ligne qui sépare cet Etat de la Pensylvanie. A-peu-près à une lieue en-dedans de cette ligne elle reçoit, par le côté de l'ouest, la rivière de Tyoga, l'un de ses principaux affluens. Celle-ci à sa source à très-peu de distance de la Chenessie, qui se jette dans le lac Ontario. Elle est navigable pour des bateaux l'espace d'environ 15 lieues; et la Sosquehannah l'est jusqu'à sa source, qui n'est éloignée de la Mohauk que de 6 à 7 lieues.

(1) Selon Morse. Mais deux cartes très-détaillées que nous avons sous les yeux, n'indiquent, sous le nom d'Ostego, qu'une rivière placée très-près du lac Onoudago. Cette partie du territoire des États-Unis semble ne pas être parfaitement connue; car les cartes de différens voyageurs et géographes n'en indiquent pas de même les différentes positions.

Digitized by Google

Depuis son confluent avec le Tyoga, la Sosquehannah court au sud-est jusqu'à Viomeng, où elle fait quelques sauts, puis elle se dirige au sud-ouest jusqu'à Sunbury, lieu situé par environ 41 d. de lat. nord, où elle trouve une rivière que forment plusieurs criques, et qu'on appelle branche de l'Ouest, par opposition à la partie supérieure du cours de la Sosquehannah, qu'on nomme branche du Nord-Est. La branche de l'Ouest est navigable l'espace de près de 30 lieues, à partir de son embouchure. On peut remonter aussi, pendant 15 ou 16 lieues, plusieurs de ses affluens, qui, dit-on, s'approchent de très-près de quelques-uns de ceux de l'Allegueny. De Sunbury, la Sosquehannah est navigable pour des barques jusqu'à Harrisbourg et Middleton, sur la *Souetara*, qui vient du nord-est, et dont on peut refouler le courant l'espace de 5 lieues. Des trains de radeaux et des vaisseaux mâtés peuvent la descendre jusqu'à Lancaster, mais non sans danger, à cause des chutes nombreuses qu'on trouve au-dessous de Middleton. A-peu-près à 15 lieues au-dessus de Harrisbourg elle reçoit la *Juniata*, qui descend des montagnes d'Allegueny, et traverse un pays montagneux et brisé, ce qui ne l'empêche pas d'être encore navigable à 25 lieues de son embouchure. De ce point la Sosquehannah court au sud-est, pour atteindre l'extrémité intérieure de la baie de Chésapik, où elle se jette précisement au-dessous du Havre-de-Grâce. Elle a environ un tiers de lieue de largeur à son embouchure; mais les rapides qui se trouvent à 6 ou 7 lieues au-dessus, ne permettent pas à de grands vaisseaux de s'avancer plus loin. Les bords de cette belle rivière offrent des point de vue très-pittoresques, sur-tout lorsqu'elle traverse les montagnes; passage qu'elle doit s'être ouvert elle-même ou qu'aura formé quelque grande convulsion de la nature.

Le sol de la Pensylvanie est varié. Une petite partie des terres sont stériles. Les autres sont productives, et il y en a même de très-fertiles. Les meilleures se trouvent dans le comté de Lancaster, vers l'est, et dans l'espace compris entre le lac Erié et la rivière d'Alleguney, vers l'ouest. Les productions du sol de l'Etat que nous décrivons ressemblent à celles du New-Jersey et du New-York; et l'on y, trouve beaucoup de massifs d'érables à sucre. Les nom-

Digitized by Google

breuses et vastes forets de la Pensylvanie offrent en quantité des vignes sauvages de trois ou quatre espèces, qui diffèrent toutes des vignes d'Europe, et n'ont encore produit aucun vin qui mérite d'être cité.

Population.—Dans la grande convention tenue à Philadelphie en 1737, on estima que la Pensylvanie avait une population de 360,000 ames. En 1790 on en compta 434,373; mais depuis cette époque le nombre des habitans s'est considérablement accru. Les Pensylvaniens sont la plupart issus d'émigrans anglais, écossais, irlandais et allemands; et il y a beaucoup de Quakres parmi eux. Ils sont laborieux, actifs et aisés.

Commerce — (Voyez *Philadelphie*).

Constitution. — En 1776 les représentans des hommes libres de la Pensylvanie s'assemblèrent en convention générale à Philadelphie, et créèrent une constitution vraiment anarchique, qui paraît avoir été le type de celle que fit la première assemblée nationale de France. Le pouvoir législatif fut confié à une assemblée unique, et le pouvoir exécutif à un président et à un conseil de 12 membres. Cette forme de gouvernement dura peu; et en 1790 une nouvelle convention fit la constitution qui existe aujourd'hui. Par celle-ci le corps législatif est divisé en un sénat et en une chambre de représentans, qui ne doit pas être de plus de 100 membres. Le sénat se renouvelle par quart, et la chambre des représentans en totalité, chaque année. Le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur élu pour trois ans, et qui peut-être réélu deux fois. Le pouvoir judiciaire est réparti en cinq tribunaux différens. Les juges sont nommés par le gouverneur, et ne peuvent être destitués qu'en vertu d'une accusation dressée par la chambre des représentans, et jugée par le sénat, ou, s'il n'y a pas lieu à une action criminelle, par le gouverneur, sur la demande des deux tiers des deux chambres. Les élections se font par scrutin dans tout l'Etat.

Depuis l'établissement de cette forme de gouvernement, la tranquillité n'a été troublée que par une revolte qui éclata dans l'ouest de la Pensilvanie en 1794. Les habitans s'étant opposés à la levée de l'impôt sur les distilleries, une armée de 15,000 hommes marcha vers Pittsbourg, et l'in-

Digitized by Google

surrection cessa sans qu'il y eut eu une goutte de sang de repandue.

Villes principales. — *Presqu'île* est une ville située sur la rive méridionale du lac Erié, par environ 82 deg. 50 minutes de longitude ouest, et 42 deg. 6 min. de lat. nord. Son port en fait une acquisition précieuse pour l'Etat de Pensylvanie, qui ne la possède que depuis quelques années.

*Pittsbourg* est agréablement située dans une vaste plaine à l'ouest de la chaîne de l'Allegueny, entre la rivière de ce nom et la Monongahela, et à un demi-quart de lieue de leur confluent. Il se trouve, par 82 deg. 40 min. de longit. ouest, et 40 deg. 26 min. de lat. nord, à 106 lieues de Philadelphie. Pittsbourg a été bâti d'après un plan de William Penn. On y compte 200 maisons, et environ 1,000 habitans.

*Asylum* est un établissement formé, en 1794, par deux Français, MM. *Talon* et de *Noailles*, sur la rive droite de la Sosquehannah. Il y a aux environs quelques bonnes terres, de riches prairies, et des forêts qui donnent de beau bois de construction. On fait, à Asylum, beaucoup de sucre d'érable, du goudron et de la potasse. Les productions de l'industrie ou du sol sont portées à Wilkesbarré.

*Wilksbourg* ou *Wilkesbarré*, anciennement *Wyomeng*, est située par environ 78 d. 50 m. de long. ouest, et 41 d. 18 m. de lat. nord, dans une plaine bornée d'un côté par des montagnes et de l'autre par la Sosquehannah. Il contient environ 100 maisons construites en bois, une église, un tribunal et une prison. Les Indiens qui étaient du parti des anglais en massacrèrent les habitans pendant la guerre de l'indépendance.

*Bethléem* est le plus considérable des établissemens des frères Moraves dans les Etats-Unis, et se trouve par 76 d. 40 m. de long. ouest, et 40 d. 30 m. de lat. nord, sur la pente d'un coteau, borné d'un côté par une rivière, et de l'autre par un ruisseau très-rapide. Cette sorte de ville a été bâtie sur un plan régulier. Les 80 maisons qu'elle renferme sont en pierre, ainsi que l'église, qui est très-vaste. Trois édifices plus spacieux que les autres servent de retraite, le 1^er^. aux jeunes hommes non mariés, le 2^e^. aux jeunes filles, et le 3^e^. aux veuves. On y a établi différentes manufactures, et tous les individus qui les habitent

Digitized by Google

bitent sont soumis à une discipline à-peu-près semblable à celle que l'on observe dans les maisons religieuses.

Il y a à Bethléem des pensionnats renommés, où un grand nombre d'habitans de Philadelphie, de New-York, et d'autres villes des Etats voisins, envoyent leurs enfans des deux sexes. On y enseigne aux garçons le latin, l'Allemand, le français, l'anglais, l'arithmétique, la musique, le dessin, etc. Outre les mêmes langues et la même science, on y apprend aux filles tout ce qui peut convenir à leur sexe, excepté la danse.

Les produits des manufactures de Bethléem consistent principalement en étoffes de laines, en toiles, en chapeaux, en bonneterie, en souliers, en ouvrages d'horlogerie, de clincaillerie, de menuiserie et de charpenterie. Les terres des environs sont riches, et mieux cultivées que celles d'aucune autre partie des Etats-Unis. Le climat passe pour sain, cependant il y a beaucoup de fièvres en automne. Les frères Moraves ne paraissent pas disposés à augmenter le nombre des maisons de Bethléem. Lorsque leur population devient trop nombreuse, ils en envoient l'excédent former de nouvelles colonies. Depuis que la première existe, ils en ont déjà établi deux autres dans la Pensylvanie. L'une est *Nazareth*, qui se trouve à environ 3 lieues au nord-est de Bethléem, l'autre est *Titz* ou *Litiz*, qui est à 3 lieues au nord-est de Lancaster.

*Lancaster* est située à 22 lieues au nord-ouest de Philadelphie. C'est la ville la plus considérable qu'il y ait dans l'intérieur du territoire des Etats-Unis. On y compte 800 maisons, et 5,000 habitans, qui la plupart, sont des fabricans.

*Bristol.*—Cette ville est située sur le bord de la Delaware, vis-à-vis de Burlington, ville du New-Jersey, de laquelle nous avons déjà parlé. Elle est à 6 lieues au nord-est de Philadelphie, et est bâtie sur une pointe élevée qu'entoure la rivière, qui a près d'un mille de largeur dans cette partie de son cours, et qui, tant au-dessus qu'au-dessous de la ville, serpente doucement à travers un pays fertile.

Philadelphie, capitale de l'Etat de Pensylvanie, est située par environ 77 deg. 8 min. de longit. ouest, et 39 deg. 50 min. de lat. nord, entre deux rivières navigables,



Digitized by Google

la Schuylkill et la Delaware, qui se réunissent à la distance d'une lieue et deux tiers au-dessous de cette ville. Elle est à 40 lieues de la mer, selon le cours de la seconde de ces deux rivières et de la baie du même nom; mais elle n'en est éloignée que de 20 lieues en ligne directe. Les constructions furent commencées vers l'an 1701, sur le plan du fameux Penn, fondateur et l'égislateur de la Pensylvanie. On devait bâtir sur le bord des deux rivières, qui laissent entr'elles un espace de deux tiers de lieue. Les maisons s'étant rapprochées graduellement, eussent à la fin formé une ville qui se serait étendue de l'est à l'ouest. Mais on a préféré la Delaware pour y construire les premiers édifices, et pour y former des moles ou des espèces de rectangles qui s'avancent dans le lit de la rivière, et sur lesquels on a construit des maisons et des magasins. Par l'irrégularité de leur position, ces jetées, quoique fort commodes pour les embarcations, obstruent la communication le long du rivage, de sorte qu'à Philadelphie il n'y a pas de quais proprement dits. La Schuylkill étant à une trop grande distance de la Delaware, les bâtimens se sont élevés le long de celle-ci l'espace d'environ une lieue, tandis que dans le centre la ville n'a pas un tiers de lieue de longueur.

Derrière les moles, et sur une ligne parallèle à la rivière, se trouve la *Water-Street* (rue de l'Eau) que reserre de l'autre côté une haute colline qui intercepte l'air, et entre laquelle et la Delaware Penn ne voulait pas qu'on bâtit. Cette rue, qui n'a pas plus de trente pieds de largeur, est extrêmement sale; et c'est-là que la fièvre jaune prit naissance en 1793.

Presque toutes les rues de Philadelphie se coupent à angles droits. On en reconnaît plusieurs simplement d'après l'ordre numérique où elles sont placées. Celles qui s'étendent de l'est à l'ouest portent le nom des arbres que les premiers colons trouvèrent sur l'emplacement qu'elles occupent. Il faut en excepter la grande rue où se tient le grand marché. On ne se lasse point d'admirer celui-ci à cause de l'abondance, de l'ordre et de la propreté qu'on y fait régner. La partie de la ville qui est bâtie s'étend à peine jusqu'à cette rue, destinée à faire un des côtés d'une place publique, qui sera unique dans Philadelphie; car cette ville n'en a aucune.

Digitized by Google

Les rues, à la vérité, sont extrêmement larges, et forment des carrés considérables, en se croisant (1). Celle qu'on nomme *Broad street* (large rue), a 113 pieds de largeur. La rue du Marché en a 100, celle du Mûrier 60, et les autres 40 et 30. Elles sont bien pavées, et la plupart garnies de trottoirs, défendus par des poteaux qui empêchent l'approche des voitures. Le plus grand nombre des maisons sont en briques, et les autres sont en bois. Le principal édifice est le palais où siégeait le Congrès. Pour le construire on a employé aussi des briques, et une espèce de marbre bleuâtre. La cour de ce palais forme une promenade. Elle est spacieuse, et plantée de belles allées d'arbres; mais un grand mur qui l'environne borne la vue. A droite du palais d'Etat est la maison de Ville, où se trouve un Musée d'histoire naturelle; et à gauche il y a un bâtiment où siègent les cours de justice. L'hôtel qui était destiné au président des Etats-Unis annonce combien peu les arts ont fait de progrès dans ce pays. Le plan en a été tracé par un homme qui entendait bien l'architecture; mais un comité de citoyens chargés d'examiner ce plan et d'en diriger l'exécution, crut le perfectionner en transposant l'ordre des étages; de sorte que les pilastres qui devaient orner le rez-de-chaussée paraissent maintenant suspendus en l'air. Il y a cependant plusieurs temples assez beaux à Philadelphie. On compte dans cette ville trois assez marchés publics et deux théâtres. Le grand hôpital est bien situé, et parfaitement administré; on peut y recevoir 300 pauvres. Il y en a un autre pour les fous. Les Quakres, qui se trouvent en grand nombre dans cette ville, y ont fondé, pour les personnes de leur secte, privées de ressources, une maison où elles sont entretenues, mais où l'on fait travailler celles qui sont valides. La prison de Philadelphie est célèbre par l'ordre et la propreté qu'on y maintient. Tout à côté il y a une maison de correction pour les personnes de l'un et de l'autre sexe.

Philadelphie est le siège d'une université. Cette ville possède une bibliothèque, qui a été fondée par le célèbre Fran-

(1) Les Quakres, qui ont bâti Philadelphie, considéraient une place publique comme une superfluité, quoiqu'ils aimassent beaucoup la régularité des rues dans une ville.



Digitized by Google

klin. Quoique ce dépôt soit ouvert au public, il paraît que c'est une propriété particulière. Au nombre des sociétés savantes qui se sont formées ou se réunissent à Philadelphie, on remarque principalement la *Société philosophique américaine*, établie ou plutôt constituée en corps légal par une charte de l'Etat de Pensylvanie, en date du 15 mars 1780. Nous en avons déjà parlé.

Par le résultat d'un dénombrement fait en 1791, Philadelphie renfermait 42,520 habitans; mais l'affluence des étrangers accroît si rapidement la population de cette ville, qu'on peut l'évaluer actuellement à 50,000 ames, quoique la fièvre jaune en ait enlevé 10,000 dans les années 1793 et 1799. Un calcul qui paraît exagéré la porte même à 70,000. Une partie des habitans sont nés en Agleterre ou en France. D'autres, et c'est le plus grand nombre, sont originaires de l'un ou de l'autre de ces deux pays. Presque tous sont occupés de spéculations de commerce quelconques ou d'un métier, c'est-à-dire, qu'il y a peu de rentiers.

On accuse assez généralement les habitans de Philadelphie de manquer de politesse, et de ne pas remplir les devoirs de l'hospitalité. La hauteur, l'ostentation, l'orgueil s'y font remarquer dans les cercles les plus distingués. On prétend aussi que le luxe s'y est à la fin introduit, et que même il commence à subjuguer les Quakres. Un brillant équipage n'est pas une chose rare dans cette ville; et les jeux de la scène y sont très-courus. Quant aux habitans de la basse classe, leur grossièreté surprend tous les étrangers.

Il y a trois banques à Philadelphie. Ce sont la *banque du Nord*, la *banque des États-Unis* et la *banque de Pensylvanie*.

| | | |
|---|---|---|
| Le capital de la première est limité à | 2,000,000 | de dol. |
| Celui de la seconde est borné à . . | 10,000,000 | |
| Et Celui de la troisième à . . . . . | 3,000,000 | |
| *Total du capital des trois banques.* | 15,000,000 | de dol. |

On a émis une masse énorme de papier dans la ville de Philadelphie. Cet abus a fait hausser considérablement le prix de la main-d'œuvre et celui de la plupart des choses nécessaires à la vie, qui sont plus chères même qu'en Angleterre.

Philadelphie fait un commerce immense avec les colonies

françaises, espagnoles, anglaises et hollandaises de l'Amérique, avec les Açores, avec les îles Canaries et Madère, avec la France, l'Espagne, la Grande-Bretagne, le Portugal et la Hollande. Outre les grains et les vivres de toutes espèces qu'on fait descendre sur les deux rivières, les Allemands établis dans l'intérieur de la Pensylvanie emploient plusieurs centaines de charriots à quatre chevaux pour conduire à ce grand marché les productions de leurs fermes.

En 1749 il entra 303 vaisseaux dans le port de Philadelphie, et il en sortit 291. En 1786, les registres de la Douane portèrent le nombre des vaisseaux à 910. En 1795, il fut de 1,620, et il y eut 1,789 navires qui mirent à la voile. En 1796, il en entra 1,625, et il en sortit 1,683.

D'après un aperçu de trois ans, les marchandises que l'Angleterre envoyait autrefois en Pensylvanie se montaient annuellement à 14,664,000 francs. Celles que la même province exportait dans la Grande-Bretagne et en d'autres marchés, consistaient, outre le bois de charpente, les navires à vendre, la mine de cuivre en saumons, et le fer en barres, consistaient, disions nous, en grains, en fleur de farine, en plusieurs sortes de viandes; et d'après le même aperçu, elles étaient évaluées à 16,932,000 francs. Depuis l'indépendance de la colonie, le nouveau droit de 2 $\frac{1}{2}$ pour 100 sur les importations, a produit, depuis le 1$^{er}$. mars jusqu'au 1$^{er}$. décembre 1784, 3,168,000 fr., ce qui annonce une valeur de 76,082,000 sur lequelle il a été perçu. La Pensylvanie fait plus de commerce que les autres Etats; et cependant ses produits ne forment qu'une petite partie des exportations du port de Philadelphie, qui furent de 3,820,652 dollars, en 1792; de 6,958,336, en 1793; de 6,643,890, en 1794; de 11,518,260, en 1795; et de 17,549,141, en 1796.

Ce fut a Philadelphie qu'eut lieu le congrés général des colonies Anglaises soulevées contre leur métropole; et il y tint ses séances jusqu'au 26 septembre 1777, que les troupes britanniques se rendirent maîtresses de cette ville. Mais au mois de juin 1778, ces troupes se retirèrent à New-York; et Philadelphie redevint la résidence du congrés. Elle en fut le siège jusqu'à l'année 1800, qu'il fut transféré dans une ville construite exprès pour le recevoir, et à laquelle,



Digitized by Google

en reconnaissance des grands services que Washington avait rendus à son pays, on donna le nom de ce général. Cette ville nouvelle est située dans l'enceinte du Maryland.

Histoire. — Le pays que nous venons de décrire était aussi compris dans les nouveaux pays bas, et appartient aux Hollandais et aux Suédois. Mais quand l'amiral Penn les eut chassés de la province de New-York, Charles II lui en promit la concession. Son fils, le fameux Quakre, profita de cette promesse, et après beaucoup de sollicitations, il fut assez heureux pour en obtenir l'exécution. Un grand nombre de sectaires le suivirent en Amérique; et en 1683 il fonda la colonie de Pensylvanie, qui fut ainsi nommée d'après le nom de son fondateur, et le grand nombre de forêts dont elle était couverte. Les deux bases principales sur lesquelles reposèrent les institutions de Penn, furent la liberté religieuse et la liberté civile dans leur entier. Sa bienfesance et sa générosité s'étendirent sur les nations Indiennes. Au lieu de profiter des droits de sa concession, il acheta d'elles les terres qui lui avaient été abandonnées. Sa colonie fut la seule pour l'établissement de laquelle il n'y eut point de sang répandu. Ses lois sont encore en vigueur. Penn mourut en 1718 en Angleterre, emportant l'estime et les regrets de tous ceux qui avaient eu a traiter avec lui.

Digitized by Google

# ÉTAT DE DELAWARE (1).

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 30 lieues } entre les } 77 deg. 20 m. et 78 deg. 8 m. de long. ouest.
Larg. 12 lieues } entre les } et 38 deg. 29 m. et 39 d. 54 m. de latit. nord.
Lieues carrées ..... 222.

LIMITES.—Cet Etat est borné au nord par la Pensylvanie, et forme de ce côté une ligne presque demi-circulaire. Il l'est du côté de l'est par la rivière et la baie de Delaware, et par la mer Atlantique. Enfin il a le Maryland au sud et à l'ouest. Il est partagé entre les trois comtés suivans :

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| NEW-CASTLE..... | *New-Castle* et *Wilmington*. |
| KENT..... | *Douvres*. |
| SUSSEX..... | *Lewes-Town* ou *Louiston*. |

Avant la guerre de l'indépendance, l'Etat de Delaware formait un district qu'on appelait les trois bas Comtés.

ASPECT DU PAYS, RIVIÈRES, SOL ET PRODUCTIONS.—A l'exception des parties septentrionales du comté de New-Castle, le sol de l'Etat de Delaware est extrêmement bas. Ce petit pays est arrosé par quelques criques (entre lesquelles on remarque la *Brandy-Wine* et la *Christiana*), et principalement par la rivière qui lui a donné son nom, et qui a reçu le sien propre d'après celui du lord *Delaware*, gouverneur de l'ancienne colonie de Virginie. Cette rivière a sa source dans le lac Outstayentho, situé dans l'Etat de New-York, au sud-ouest de la ville d'Albany ; et elle en sort par 77 d. 10 m. de long. ouest, et 42 d. 24 m. de lat. nord. De-là, se dirigeant au sud-ouest, elle atteint la limite septentrionale de l'Etat de Pensylvanie. Comme nous l'avons

(1) Prononcés *Delaouare*.



Digitized by Google

déjà dit, elle sépare cet Etat des Etats de New-York et de New-Jersey, puis elle se réunit à la baie à laquelle elle a donné son nom. La Delaware ne suit point une ligne droite. Cette rivière, dont le cours est lent, coule tantôt au sud-est, tantôt au sud-ouest, avant son embouchure à Bombay-Hook, à la distance d'environ sept lieues de la pleine mer.

Les caps *May* et *Henlopen*, séparés l'un de l'autre par un intervalle d'environ 6 lieues, forment l'entrée de la baie de Delaware, qui acquiert ensuite une largeur d'au moins 10 lieues, puis se rétrécit graduellement jusqu'au point où ses eaux se confondent avec celles de la rivière du même nom, laquelle a près de 2 lieues de l'une à l'autre rive, vers l'extrémité de son cours. A Reedy-Island, deux lieues au dessus, cet espace se réduit à moitié, et à Philadelphie il n'a plus qu'un tiers de lieue de largeur. De cette ville au cap Henlopen, la distance est d'environ 38 lieues; et la profondeur de l'eau est suffisante pour des vaisseaux de 74 canons. Des sloops peuvent remonter 10 ou 11 lieues plus loin, c'est-à-dire, jusqu'aux chutes de Trenton. La Delaware est navigable, 12 ou 14 lieues au-delà de cette ville, pour des barques du port de 8 ou 9 tonneaux; et des canots indiens, qui toutefois ont à passer quelques petits portages, peuvent s'avancer 40 lieues au-delà de ce point. Elle reçoit, du côté de l'ouest, à Easton, par 40 d. 45 m. de lat. nord, la *Lehigh*, qui porte des bâtimens l'espace de près de dix lieues. La marée monte jusqu'à Trenton. Elle s'élève à la hauteur de 6 pieds à Philadelphie, et elle monte encore plus haut lorsque le vent est au nord-est ou à l'est. Tous les ans la Delaware gèle de telle sorte, que la navigation en est arrêtée l'espace d'un ou deux mois.

Les rivages de la baie de Delaware sont très-bas, et couverts de forêts, dont la continuité n'est interrompue que par des marécages très-funestes à la santé des habitans. Il en est de même des bords de la rivière jusqu'aux environs de Philadelphie, où ils commencent à s'élever, et sont garnis, du côté gauche, d'une infinité de jolies fermes, dont les bâtimens ou les dépendances s'approchent quelquefois de la rive. A droite, sont les côtes du New-Jersey, que

Digitized by Google

couvre aussi une épaisse forêt, qui s'étend sans interruption jusqu'en face de la capitale de la Pensylvanie.

L'agriculture est florissante dans l'Etat de Delaware. Le blé y est de la meilleur qualité. Le maïs, l'orge, l'avoine, le seigle, le sarrazin, les pommes de terre, le lin y abondent. Enfin on y trouve de belles prairies, soit naturelles, soit artificielles.

Population.—Le nombre des habitans de cet Etat se montait à 59,094, en 1790, sans compter 8,887 esclaves.

Manufactures et commerce.—Beaucoup de moulins situés sur la Brandy-Wine, qui, dans son cours, fait mouvoir 60 ou 80 usines; sont curieux par leur construction. Tout s'opère sans que personne mette la main à l'œuvre. Des navires arrivent, avec le flot, à ces moulins, et y sont chargés d'une manière expéditive. Ils s'en retournent avec le Jusant; et en moins d'une demi-heure ils sont au port de Wilmington. Très-souvent la cargaison prise aux moulins est livrée dans le même jour à Philadelphie.

Les exportations de l'Etat de Delaware consistent en farine, en bois de construction, et en quelques autres articles. Elles se sont élevées à 133,972 dollars, en 1792; à 93,559, en 1793; à 207,985, en 1794; à 158,041, en 1795; et à 201,142, en 1796.

Constitution.—La constitution de l'Etat de Delaware repose sur les mêmes bases que celles des autres Etats de l'Union. Le corps-législatif est divisé en deux chambres, et le pouvoir exécutif est confié à un gouverneur. La somme annuelle des impositions est de 13,000 à 15,000 dollars. L'Etat est sans dette et sans trésor.

Villes principales.— *Wilmington* est située à deux tiers de lieue à l'ouest de la Delaware, par 39 d. 46 m. de lat. nord, entre les criques de Christiana et de Brandy-Wine, qui se réunissent au-dessous, et se jettent dans la rivière que nous venons de nommer par une embouchure de 400 toises de largeur. Elle est placée sur le penchant d'une colline élevée de cent et quelques pieds au-dessus du niveau de la Delawre. Cette position en fait un lieu agréable, et en rend l'air salubre. Les maisons de Wilmington sont construites en briques. Cette ville renferme 4,000 ou 5,000 habitans; et l'on y a établi une banque en 1796. Elle est sur le

Digitized by Google

passage du Maryland à Philadelphie, dont elle n'est éloignée que de 9 lieues.

*New-Castle*—Cette ville est située sur la Delaware, à 12 lieues au sud-ouest de Philadelphie, et contient environ 100 maisons. Elle fut fondée, en 1627, par les Suédois, qui lui donnèrent le nom de Stockholm. Les Hollandais, qui la prirent, la nommèrent nouvelle Amsterdam. Elle conserva ce nom jusqu'à ce que les anglais s'en fussent rendus maîtres.

*Douvres.* — Cette ville est située à quelques milles de la Delaware, sur la crique de Jones, et, à ce qu'il paraît, au centre de l'Etat dont elle est la capitale. Elle se compose de 100 maisons en briques, qui forment quatre rues, lesquelles se coupent à angles droits.

*Lewes-Town* ou *Louiston* est située à l'extrêmité intérieure d'une baie assez profonde, que forment la côte occidentale du cap Henlopen, et la côte orientale de la terre principale, et qui se nomme baie de *Rehoboth.*

Histoire.—L'Etat de Delaware fesait partie de la Nouvelle-Suède. Les Hollandais s'en emparèrent en 1656. Le duc d'York le leur enleva, et vendit à Guillaume Penn la ville de New-Castle, avec un territoire de 4 lieues.

Digitized by Google

# NORTH-OUEST TERRITORY,

OU

# TERRITOIRE DU NORD-OUEST (1).

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 300 lieues / Larg. 233 lieues { entre les } 82 deg. 4 m. et 96 deg. de longit. ouest. 48 deg 50 m. et 36 d 15 m. de latit. nord.

Lieues carrées. . . . . incertain.

LIMITES.—Cette vaste étendue de pays est bornée au nord et au nord-est par la ligne qui traverse les grands lacs, et sépare le haut Canada des Etats-Unis. Du côté de l'est, elle l'est par l'Etat de Pensylvanie. Elle a l'Ohio pour limite au sud, et le Missi-Sipi à l'ouest. M. Hutchins estimait que ce territoire contenait 263,040,000 acres, et que sur ce nombre il y en avait 43,040,000 sous l'eau ; mais il parait que ce géographe des Etats-Unis n'a pas très-bien connu le pays situé au nord de l'Ohio, et qu'il a avoué lui même avoir commis de très-fortes erreurs dans son calcul (2). Cet aveu pourra nous servir d'excuse si nous en commettons aussi, malgré la circonspection dont nous nous proposons d'user dans cette description.

Les Etats Unis ne possèdent qu'une très-petite partie du *North-Ouest Territory*; et ils l'ont acheté des Aborigènes. Elle est divisée en cinq comtés, qui sont :

| COMTÉS. | *Époque à laquelle ils ont été érigés.* |
|---|---|
| WASHINGTON..... | 26 juillet 1788. |
| HAMILTON ..... | 2 janvier 1790. |

(1) Voyez ci-après l'article *État d'Ohio*.

(2) Voyez le *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, par M. de *Volney*, t. I., p. 4.

Digitized by Google

| COMTÉS. | *Époque à laquelle ils ont été érigés.* |
|---|---|
| SAINT-CLAIR..... | 27 avril 1790. |
| KNOX..... | 20 juin 1790. |
| WAYNE..... | 1796. |

MONTAGNES ET RIVIERES.—Tout annonce qu'il y a peu de montagnes dans ce vaste Territoire, et qu'il n'y en a aucune d'une grande élévation. Il parait seulement que quelques rameaux des monts Alléguenys se prolongent au nord de l'Ohio jusqu'à peu de distance de la rivière d'Ouabache. Les limites entre lesquelles est renfermé le territoire du Nord-Ouest suffiraient seules pour annoncer qu'il est extrêmement arrosé. En effet, ce sont les courans d'eau et les lacs qui en forment les traits caractéristiques; et nous allons en faire connaître les principaux.

La rivière de *Chipeouay* se forme de plusieurs branches, dont la plus éloignée paraît avoir sa source par 91 d. de long. ouest, et de 44 d. 42 m. de lat. nord. Elle tire son nom de celui d'une considérable tribu ou nation Indienne qui réside aux environs des grands lacs. Cette rivière à 80 verges de largeur à sa jonction avec le Missi-Sipi, qui se fait par 96 d. de long. ouest, et 44 d. de lat. nord. On dit qu'elle s'élargit à mesure qu'on la remonte, et qu'elle arrose de belles prairies, où paissent d'immenses troupeaux de bœufs et d'élans.

La rivière d'*Ouisconsin* a sa source dans un lac d'où elle sort, par 93 d. 35 m. de long. ouest, et 43 d. 45 m. de lat. nord. Il parait que ses eaux sont extrêmement limpides, et laissent apercevoir un beau fond de sable, que le cours en est rapide, quoique tranquille, et que le peu d'îles qu'on rencontre dans cette rivière ont un sol fertile, ainsi que celui des environs. L'Ouisconsin a son embouchure dans le Missi-Sipi, par 95 d. 20 m. de long. ouest, et 42 d. 15 m. de lat. nord. Au moyen d'un seul portage, cette rivière communique avec celle du Renard, qui traverse le lac Ouinebago, et qui se jette dans le lac Michigan.

La rivière des *Illinois* se forme de plusieurs autres rivières, dont la plus éloignée a sa source par 88 d. de long. ouest, et 41 d. 8 m. de lat. nord, à quelques lieues de la

Digitized by Google

source du Miami du lac (1), et de celle de la rivière d'Ouabache. Elle arrose de belles prairies, dont quelques-unes sont à perte de vue. Cette rivière se jette dans le Missi-Sipi par 96 d. 25 m. de long. ouest, et 38 d. 40 m. de lat. nord (2). L'embouchure a environ 400 toises de largeur, et se trouve à 58 lieues au-dessus de celle de l'Ohio, et a 6 au-dessus du confluent du Missouri et du Missi-Sipi.

De l'extrémité supérieure de la rivière des Illinois, il est facile de communiquer avec le lac Érié, au moyen de quelques petits portages. Le pays qu'arrose cette grande rivière est fertile; et l'on y trouve des mines de charbon et des marais salans.

La rivière à *la Vase* et la rivière de *Kaskaskias* se jettent dans le Missi-Sipi par le nord-est. La première de ces rivières est navigable pour des bateaux l'espace d'environ 20 lieues, et la seconde l'espace de plus de 40. Elles arrosent un pays fertile, où se trouvent des prairies immenses.

L'*Ohio* — Nous avons déjà décrit cette grande rivière; et il ne nous reste plus qu'à en faire connaître les principaux affluens. Nous ne parlerons ici que de ceux qui s'y rendent par le nord; les autres entreront dans la description des Etats de l'ouest, où ils se trouvent renfermés.

La rivière d'*Ouabache* a un cours très-étendu. Il paraît qu'elle prend sa source par 88 deg. 2 m. de longitude ouest, et 43 deg. 9 min. de latit. nord, à très-peu de distance du fort de Miami et de la source de la rivière de ce dernier nom, qui tombe dans le lac Erié. L'Ouabache coule entre des bords élevés, et arrose un sol fertile. Elle se réunit à l'Ohio par 93 deg. 25 min. de longitude ouest, et 37 deg. 25 min. de latit. nord, à la distance d'environ 340 lieues de Pittsbourg. L'embouchure de cette rivière a 270 verges de

(1) C'est-à-dire, de celle des trois rivières de ce nom, qui se jette dans le lac Érié.

(2) Nous avons déjà parlé de la rivière des Illinois (*Voy.* p. 129 du présent vol.), et nous n'en avons point indiqué la source ni l'embouchure absolument aux parallèles que nous venons de spécifier. Ce défaut d'accord résulte de la différence qui existe entre les cartes générales et les cartes particulières. On doit sentir d'ailleurs que la plupart de nos calculs en ce genre ne sont qu'approximatifs.

Digitized by Google

largeur. Au printems, en été et en automne, l'Ouabache est navigable l'espace d'au moins 130 lieues pour des bateaux qui tirent 3 pieds d'eau. De grands canots peuvent la remonter 60 lieues plus loin, jusqu'au lieu de débarquement du Miami. On a découvert une mine d'argent sur la rive septentrionale de cette rivière.

La *Grande-Miami* se forme de plusieurs criques ou rivières, dont la plus éloignée paraît avoir sa source par 40 deg. 50 min. de latitude nord, à quelques lieues de la Sandosky, qui porte ses eaux au lac Erié. Elle peut communiquer aussi très-facilement avec le Scioto. Cette rivière se jette dans l'Ohio par 39 deg. 25 min. de latit. nord.

La *Petite-Miami* ne peut point porter de bateaux. Elle coule entre des bords assez élevés pour l'empêcher d'inonder les terres qui l'environnent. Ces terres sont très-bonnes.

Le *Scioto* a sa source par 40 deg. 30 min. de latit. nord, et se jette dans l'Ohio par 39 deg. 21 min. même latitude. Le cours en est doux, et n'est interrompu par aucune chute. Il déborde en quelques endroits au printems, et fertilise ainsi des rizières qui l'avoisinent. De grandes barques peuvent le remonter l'espace de 65 lieues, c'est-à-dire en totalité. Au-delà de sa source il n'y a plus qu'un portage d'une lieue et un tiers pour arriver à la Sandosky, sur laquelle il est facile de naviguer. C'est entre celle-ci et le Scioto qu'est le passage ordinaire du Canada à l'Ohio et au Missi-Sipi, ce qui forme une communication des plus étendues et des plus utiles.

La *Hockhocking* a sa source au 40$^{e}$. deg. 22 min. de latit. nord, et tombe dans l'Ohio par 39 deg. 21 min. même latit. On trouve sur les bords de cette rivière des carrières inépuisables de grandes pierres de taille, et de larges lits où se trouvent de la mine de fer et même du minerai de plomb. Il y a un grand nombre de mines de charbon de terre et de sources salées dans les environs, ainsi que dans tout le territoire du Nord-Ouest. Il y a aussi de l'argile blanche, de l'argile bleue et du bol rouge.

La rivière de *Moskingom* a sa source dans un petit lac, par 40 deg. de latit. nord. Elle coule entre des bords si élevés qu'elle n'inonde jamais le pays qui l'environne. Son cours est sinueux. Cette rivière se jette dans l'Ohio au 39$^{e}$. deg. 25 m. de latit. nord, par une embouchure de 250 toises.

Digitized by Google

de largeur. Elle est navigable pour de grosses barques jusqu'aux *Tree-Legs* (Trois-Jambes). De petits bateaux peuvent la remonter en totalité ; et après le lac qui lui donne naissance il y a un portage d'un mille pour atteindre la Cayahoga, qui n'a aucune cascade, et se jette dans le lac Erié.

Lacs.—Le *lac Michigan* est compris en totalité dans le territoire du Nord-Ouest. La ligne de démarcation entre le haut Canada et les Etats-Unis, formant la limite nord et nord-est de ce territoire, lui donne une partie du *lac des Bois*, du *lac Supérieur*, du *lac Huron* et du *lac Érié* (1). En outre il y a beaucoup de lacs moins considérables, et des terres noyées dans la partie nord du même pays, c'est-à-dire, depuis le lac des Bois jusque vers le bord septentrional de la rivière de Chipeouay.

Climat.—L'inspection de la carte suffit pour faire voir combien doit être varié le climat d'un pays qui comprend environ 14 degrés de latitude. Il est nécessairement très-froid au-delà de la rivière d'Ouisconsin et de l'extrémité méridionale du lac Michigan. Entre celui-ci et le lac Érié, la neige séjourne deux ou trois mois sur la terre tous les ans ; et l'été de cette partie du pays est extrêmement chaud, le thermomètre de Fahrenheit s'y élevant à plus de 100 d. Quoique les fièvres intermittentes n'y soient pas rares, on le dit cependant plus sain que celui des environs de la rivière de Niagara.

L'auteur à qui nous devons la description du climat des Etats-Unis, M. de Volney, a donné sur le pays des Miamis, qui se trouve presqu'au centre du territoire du Nord-Ouest, des détails que nous n'omettrons pas de consigner ici. Les vents qui règnent dans ce pays, dit-il, sont presque les mêmes que ceux qui dominent sur la côte Atlantique. Le nord-ouest y souffle très-communément en hiver ; et alors il est vif et accompagné d'un tems clair. En été il est rare et doux. C'est le sud-ouest qui l'emporte dans cette dernière saison. Ce vent est chaud, il amasse des nuages, et quelquefois il occasionne des orages. Le vent du sud est celui qui amène le plus de pluie, et le vent du nord le plus de neige. Le tems est clair et doux lorsque celui-ci souffle en

(1) *Voyez* les pages 133 et suiv. du présent volume.

Digitized by Google

été; mais il n'est pas fréquent dans cette saison. Le sud-est y est un peu moins rare (1).

L'hiver n'est pas très-rigoureux vers l'Ohio; mais en été le thermomètre de Réaumur monte fréquemment à 28 d. sur les bords de cette rivière.

Sol et animaux.—Il y a des cantons d'une grande fertilité dans le territoire du Nord-Ouest. Nous les ferons connaître, ainsi que les productions du sol, en décrivant les principaux établissemens de ce pays, dont neanmoins la plus grande partie est ou en nature de prairie, ou couverte de forêts. On conçoit facilement que le gibier y abonde. En effet, on y voit d'innombrables troupeaux de daims, de bisons et d'autres animaux sauvages. Les dindons, les oies, les canards, les cygnes, les sarcelles, les pigeons, les perdrix s'y trouvent en très-grand nombre aussi. Les rivières nourrissent quantité de poissons d'une excellente qualité. Le plus gros et le meilleur est le *cat-fisch* (poissons chat) qui pese de 60 à 80 livres.

Antiquités et curiosités. — On trouve dans le territoire du Nord-Ouest et dans les environs beaucoup de buttes de terres et de lignes de circonvallation, les unes et les autres assez anciennes. M. de Volney en a vu des deux espèces. Les premières servent de tombeaux à des guerriers. On voit une de ces buttes à six ou sept cens pas à l'ouest du fort *Cincinnati*. C'est un monceau de terre en pain de sucre, qui peut avoir 40 pieds au-dessus du sol; et est recouvert d'arbres qui ont cru spontanément. Il parait qu'il y a beaucoup de buttes de cette sorte dans la Tatarie russe et dans la Tatarie chinoise. On a fouillé quelques-unes de celles qui se trouvent en Amérique, et l'on n'y a découvert que des os, des arcs et des flèches de guerriers sauvages. Les lignes de circonvallation ont depuis un jusqu'à trente arpens de surface. Ce sont tout simplement des crêtes de fossés, qui ont tout au plus 4 ou 5 pieds d'élévation, et 8 ou 10 pieds de base. La forme de l'enceinte n'en est pas toujours la même. Tantôt elle est

(1) *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, par M. de *Volney*, t. II, p. 434.

ovale,

ovale, tantôt elle est ronde, etc.; et jamais elle ne donne aucune idée de l'art militaire, ni d'un art quelconque.

On croit que les ouvrages que nous venons de décrire peuvent remonter au commencement ou à la moitié du quatorzième siècle (1).

POPULATION. — Un géographe américain en donne le tableau suivant :

| | | |
|---|---|---|
| Indiens | 65,000 | en 1792. |
| Habitans des établissemens de la compagnie de l'Ohio | 2,500 | *id.* |
| ——— des établissemens du colonel Symmes. | 2,000 | *id.* |
| ——— de Gallipolis | 1,000 | *id.* |
| ——— du poste Vincennes et des lieux circonvoisins | 1,500 | *id.* |
| ——— des villages de Kaskaskias et de Cahokia | 680 | en 1790. |
| ——— de plusieurs petits villages | 240 | *id.* |
| TOTAL | 72,920 (2) | |

Mais depuis l'époque de 1796—97 l'aspect de cette contrée est entièrement changée, et l'arrivée de nouveaux colons y a presque décuplé le nombre des habitans anglo-américains.

Les Indiens qui habitent ce pays sont principalement les *Chipeouays* et les *Miamis*.

GOUVERNEMENT. — Par un acte du 13 juillet 1787, le congrès ordonna que le territoire du Nord-Ouest ne formerait qu'un seul district, que l'on diviserait en plusieurs parties lorsque les circonstances le permettraient. Il fut aussi énoncé, dans le même acte, que cette assemblée nommerait un gouverneur, dont les fonctions dureraient trois ans, à moins qu'il ne fut revoqué plutôt. Le gouverneur est tenu de resider dans le district, et d'y posséder un franc-aleu de 1,000 acres de terre. Depuis la nouvelle constitution c'est le président des Etats-Unis qui le nomme. Celui-ci fait choix aussi de quatre autres officiers, qui sont un secrétaire et trois juges, lesquels doivent, tous les quatre,

(1) *Idem*, *ibid*, page 518 et suiv.

(2) On ne doit pas compter dans ce nombre la population de Détroit ni celle des environs.

résider dans le district, et y posséder 500 acres de terre. Leurs fonctions durent quatre ans, et leur commission est également révocable avant cet espace de tems.

ETABLISSEMENS PRINCIPAUX.—*Détroit.*—Cette ville est située par 85 deg. de longit. ouest, et 42 deg. 20 m. de lat. nord, sur le bord occidental de la rivière du même nom, qui, en effet, forme une sorte de détroit, par lequel le lac St.-Clair communique avec le lac Érié. On y compte trois mille maisons. Les rues sont coupées à angles droits. Elles sont étroites, sales et sans pavé, mais la plupart ont des trottoirs en bois. La ville est entourée de remparts de souches; et l'on y entre par quatre portes, que defendent de fortes redoutes en bois (*block-houses*). Au sud il y a un petit fort carré qui est flanqué de bastions.

Il y a une grande église catholique à Détroit; et vis-à-vis de celle-ci il s'en trouve une autre qu'on appelle l'église Hurone, parce que les Hurons la fréquentent particulièrement. Les rues de cette ville sont toujours remplies d'Indiens de différentes tribus. Chaque soir on les fait sortir tous, à l'exception de ceux qui sont reçus dans des maisons particulières.

Les deux tiers des habitans de Détroit sont Français d'origine. La plus grande partie de ceux qui vivent dans les établissemens situés sur la rivière, tant au-dessous qu'au-dessus de la ville, le sont aussi. Détroit fait un commerce considérable. C'est le centre d'une navigation très-étendue; on y trouve des magasins bien garnis; toutes sortes de vivres y abondent; et le poisson qu'on pêche dans la rivière et dans les lacs voisins est d'une qualité supérieure.

Le sol du pays qui borde la rivière de Détroit est riche, quoique léger, et donne d'excellentes moissons, tant de maïs que de froment.

Les Etats-Unis ne sont en possession de la ville de Détroit et de ses environs que depuis 1790.

Le *fort Miami* paraît être situé par 85 deg. 55 m. de longit. ouest, et 41 deg. 12 min. de latit. nord, à-peu-près entre les sources de la Miami du lac et de la rivière d'Ouabache. Quoique sur le territoire des Etats-Unis, il a été construit en 1793 par les Anglais, dans le tems que la nation des Miamis était en guerre avec les Anglo-Amé-

Digitized by Google

ricains, auxquels il a été remis depuis, les différens survenus avec la Grande-Bretagne ayant été arrangés a l'amiable.

Le sol du pays des Miamis est fertile, et donne de plus beau maïs que celui de la côte Atlantique.

*Gallipolis* est situé sur la rive occidentale de l'Ohio, par 84 deg. 30 min. de longit ouest, et 42 deg. 29 min. de lat. nord. Malgré le nom pompeux qu'on lui a donné, et qui signifie ville des Français, ce n'est qu'un village, composé de deux rangs de petites maisons contigues, ou de huttes de troncs d'arbres (*log-houses*), enduites de terre grasse, et couvertes de bardeaux, et par conséquent mal abritées et humides. Il est entouré de beaucoup de marécages, qui, chaque année, y occasionnent des fièvres intermittentes. Ces fièvres commencent en juillet, et durent jusqu'en novembre.

Le lecteur ne regrettera pas sans doute de trouver ici quelques détails sur la formation de ce nouvel établissement dû à des Français. En 1790, une compagnie, dite du Scioto, ouvrit à Paris une vente de terres à 6 livres l'acre, qui cependant ne valait que 6 ou 7 sous dans la partie des Etats-Unis où ces terres étaient situées. Le point de comparaison s'étant établi avec le prix des terres en France, il y eut malheureusement beaucoup de dupes. Environ 500 colons français, artistes, artisans ou bourgeois aisés et de bonnes mœurs, arrivèrent, dans le cours de 1791 et de 1792, aux ports de Philadelphie, de New-York et de Baltimore. Ayant obtenu de vagues renseignemens, ils s'acheminèrent vers le lieu qu'on leur désigna. Après bien du tems et des frais perdus en fausses routes, ils atteignirent un terrain sur lequel la compagnie du Scioto fesait construire des barraques. Cette compagnie faillit bientôt; et la compagnie de l'Ohio, propriétaire primitive, refusa aux Français la terre qu'ils avaient payée. Il en résulta un procès d'autant plus fâcheux pour les colons, que leur argent était déjà épuisé. Pour comble de malheur, les Etats-Unis étaient en guerre avec les sauvages qui contestaient ce territoire, et qui, pendant une partie des années 1792 et 1793, bloquèrent les habitans de Gallipolis, en enlevèrent quatre et en *scalpèrent* un cinquième, qui a survécu à cette horrible opération. Le plus grand



Digitized by Google

nombre abandonnèrent l'entreprise et se dispersèrent. Après quatre ans de litige et de vexations de toute espèce, ceux qui demeurèrent, obtinrent par faveur, de la compagnie de l'Ohio, un terrain de 912 acres, pour une nouvelle somme de 1,100 piastres. En 1795 le congrès, mû par un sentiment de compassion et d'équité, leur fit don de 20,000 acres, dont 4,000 durent appartenir à celui dont les soins avaient procuré cette donation; et le reste a dû se répartir entre environ 80 têtes, nombre auquel les colons étaient réduits.

M. de Volney, qui a publié ces renseignemens (1), visita Gallipolis un an après cet arrangement (le 19 juillet 1796), et l'industrie s'y était ranimée; mais il était dur, pour des gens élevés la plupart à Paris, d'être forcés de faire eux-mêmes tous les travaux d'une ferme, par des chaleurs de 24 à 28 degrés. Les colons cultivaient du blé, du maïs, de l'avoine, du tabac, des melons d'eau. Toute culture réussissait à souhait, même le coton. Pendant l'automne et l'hiver, la livre de daim coûtait 1 sol ou 6 liards; mais le pain coûtait 2 à 4 sous, et l'argent était d'une excessive rareté. L'érable à sucre, exploité en février, donnait, à quelques familles qui couraient les bois, jusqu'à 100 livres de grosse cassonnade noire, souvent brûlée et toujours remplie de mélasse. On trouve dans les îles de l'Ohio une espèce de vigne qu'on croit provenue des plants que les Français avaient faits au fort Duquesne; mais les colons n'en purent tirer qu'un vin peu différent de celui des vignes indigènes, qui croissent dans les bois jusqu'à 100 pieds de hauteur, et qui ne produisent qu'un raisin noir, dur et sec. Les porcs leur avaient offert une ressource précieuse; et ils avaient appris des Américains à en préparer parfaitement la viande.

*Cincinnati*, chef-lieu du territoire du Nord-Ouest, est situé sur la rive septentrionale de l'Ohio, par environ 86 d. 50 min. de longitude, et 39 deg. 5 min. de latitude. Il se trouve entre la grande et la petite Miami, et est défendu par un fort sans doute du même genre que celui qui va être décrit ci-dessous.

Le *poste Vincennes* est situé sur le bord oriental de la

(1) *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis*, t. II, p. 381.

Digitized by Google

rivière d'Ouabache, par 90 deg. 25 min. de longitude ouest, et 38 deg. 30 min. de latitude nord. Il se compose d'une cinquantaine de maisons isolées, ayant chacune une cour et un jardin clos de palissades. Il est placé sur une plaine irrégulière d'environ 3 lieues de longueur sur une lieue de largeur, parsemée de quelques arbres, et entourée d'une forêt d'une immense étendue. Des champs de blé, de maïs, de tabac, d'orge, de pastèques et même de cotonniers environnent le village. Attenant à celui-ci et à la rivière, se trouve un espace enclos de pieux pointus de 6 pieds de hauteur, et autour duquel règne un fossé de 8 pieds de largeur tout au plus. C'est-là ce qu'on nomme le fort; mais il n'en faut pas davantage pour se défendre d'un coup de main des sauvages.

Il paraît que la fondation du poste Vincennes remonte à l'année 1735. Les habitans forment deux classes, l'une composée de français d'origine, et l'autre de colons américains. La première est dans la misère, et la seconde dans l'aisance. Une si grande différence provient, dit-on, de celle qui existe entre les habitudes et le caractère des individus de chacune de ces deux classes (1).

(1) *Id. ibid.*, p. 394 et suiv.



Digitized by Google

# ÉTAT DE L'OHIO.

*Nota.* Au moment où cette description de l'Amériqne est à l'impression, nous venons de recevoir de nouveaux renseignemens sur les Etats-Unis, en partie par des journaux anglo-américains, en partie par le *Voyage à l'ouest des monts Alleghany, dans les Etats de l'Ohio, du Kentuckey et du Tennassée*, par le docteur *Michaux*, 1 vol. in-8°.

On sait qu'en vertu d'une loi, tout district nouvellement peuplé dans le terrain commun des Etats-Unis, et qui compte 70,000 citoyens américains, a le droit de demander son émancipation et son admission comme *Etat* dans la fédération. C'est ce qui est arrivé, il y a plus d'un an, avec le district de l'Ohio, qui est devenu un des Etats-Unis.

Les notices que l'on donne sur le nouvel Etat de l'Ohio ne sont pas encore très-détaillées. Ainsi nous avons jugé à propos de conserver l'article de M. Henry sur le *North-Ouest Territory en général*, tel qu'il l'a composé d'après Morse et Volney; mais nous y ajouterons une description de l'*Etat de l'Ohio* en particulier, extraite de relations plus modernes.

ETENDUE ET SITUATION. — L'Etat de l'Ohio comprend les terres situées à l'ouest de la Pensylvanie et de la Virginie, au nord du Kentuckey, à l'est des deux rivières *Miami*, et au sud du lac Erié. Ainsi l'Ohio le sépare des Etats de Kentuckey, de Virginie et de Pensylvanie; la petite Miami le divise du *district de Wabasch*, et la Miami du nord la sépare du *district de Détroit*; enfin, la frontière du côté de la Pensylvanie est marquée par une ligne imaginaire, tirée presque parallèlement, mais un peu à l'est du 83$^{me}$. cercle de longitude occidentale de Paris. On ne peut rien dire de positif sur l'étendue en lieues ou milles carrés.

CLIMAT ET SOL. — Le froid est très-vif, et la chaleur très-forte dans ce pays. On regarde généralement le climat comme plus salubre que celui des Etats Atlantiques; cependant l'humidité d'un sol couvert de forêts y occasionne plusieurs inconvéniens. A *Alexandrie*, ville située au con-

Digitized by Google

fluent de la grande Scioto et de l'Ohio, les habitans sont, chaque automne, sujets à des fiévres intermittentes très-tenaces, et qui ne cessent qu'aux approches de l'hyver (1).

A partir de Pittsburgh, l'Ohio coule entre deux *ridges* ou chaînes de hautes collines. Leur élévation immédiate peut être de 150 à 200 toises. Leurs sommets présentent tantôt une surface ondulée, tantôt le niveau le plus parfait. La direction de ces collines, qui bordent la rivière pendant un espace de 300 milles, est parallèle à celle des monts Alleghanys, dont elles sont une dépendance. Entre le pied de ces collines et le bord de la rivière, on trouve des terrains plats et couverts de bois, appelés en Amérique *flats-bottom* ou bien *rivers-bottoms*. Le sol de ces terrains est d'une fertilité étonnante; c'est un véritable humus végétal produit par la couche épaisse de feuilles dont la terre se charge tous les ans, et qui est promptement décomposée par l'humidité qui règne dans ces sombres forêts. Ce qui ajoute encore beaucoup à l'épaisseur de cette couche de terre végétale, c'est la chute des arbres énormes abattus par le tems; le sol est jonché de toutes parts de leurs troncs qui tombent rapidement en pourriture (2).

On remarque sur les bords de l'Ohio, depuis Pittsburgh, à peine quelques pierres détachées; ce n'est que quelques milles avant Limestone que l'on commence à observer un banc de pierres calcaires d'une épaisseur assez considérable.

Le reste de l'Etat de l'Ohio parait être un plateau sans montagnes ni collines considérables, mais coupé par les vallées ou coulent les rivières.

Productions. — Aucune partie de l'Amérique septentrionale ne peut être comparée à celle-ci pour la force végétative des forêts. Le platane, *platanus occidentalis*, y parvient quelques fois à quarante pieds de circonférence et au-delà. Les tulipiers y deviennent également très-gros. Les autres arbres des forêts sont le hêtre, le *magnolia acuminata*, le *celtis occidentalis*, l'acacia, l'érable à sucre, l'érable rouge, le *populus nigra* et plusieurs espèces de

(1) Voyage du D. *Michaux*, page 109.
(2) *Ibid*, pages 89—91.



Digitized by Google

noyers. Les arbrisseaux les plus communs sont l'*annona triloba*, l'*evonymus latifolius* et le *laurus benzoin* (1).

Les cerfs et les ours abondent dans les forêts; les profits qu'offre la chasse de ces animaux détournent les habitans des soins de l'agriculture. Les propriétés sont ordinairement composées de 100 à 400 acres, mais il n'y a souvent que 8 à 10 acres de défrichés. Les habitans entretiennent beaucoup de bétail. La culture du maïs, sans être très-soignée, produit un très-grand bénéfice, car telle est la fertilité des terres, que les tiges s'élèvent à dix ou douze pieds de haut, et que l'on recueille 25 à 30 quintaux par acre. Pendant les trois premières années qui suivent le défrichement, le blé pousse avec trop de force, et verse avant *d'épier*, de sorte qu'on n'en peut semer avantageusement qu'au bout de 4 ou 5 ans.

En général les Américains de l'intérieur cultivent le blé plutôt par spéculation, afin d'en envoyer la farine dans les ports de mer, que pour leur consommation particulière, car les neuf dixièmes d'entre eux ne font usage que du pain de maïs.

Le pêcher est le seul arbre à fruit que l'on cultive jusqu'à présent dans ce pays. On ne le soigne en aucune manière, et cependant il pousse avec tant de vigueur qu'il rapporte dès la troisième année (2).

Pêcheries. — Dans l'Ohio on trouve en abondance une espèce de *mullette* qui a depuis deux à cinq pouces de longueur. On ne la mange point mais la nacre en est fort épaisse et très-belle; on en fait des boutons de manche. M. Michaud a rapporté des individus de cette nouvelle espèce, désignée par M. *Bosc*, sous le nom d'*Unio ohiotensis*.

L'Ohio abonde en poissons de différentes espèces. Le plus commun est le *Silurus felis*, qu'on appelle ici *Cat-Fish*. On le pêche à la ligne de fond, et l'on en prend de cette manière qui pèse jusqu'à cent livres.

Commerce, Exportations. — Le prix des meilleures terres sur l'Ohio n'excédait pas encore, en 1802, trois

(1) Voyage du D. *Michaux*, pages 92—94.
(2) *Ibid*, pages 117 et 118.

Digitized by Google

piastres l'acre ; elles étaient encore moins chères sur la rive gauche de ce fleuve, dans les Etats de Kentuckey et de Virginie, où la fréquence des procès et des chicanes rend les possessions moins sûres.

Les exportations consistent, pour le Missi-Sipi, en jambons, porcs fumé, eau-de-vie de grains et de pêches, beurre en baril, farine, chanvre et peaux. Les Ohiotes envoyent des bestiaux dans les Etats Atlantiques. De petits marchands, qui descendent la rivière en canot, leur apportent, de Pittsburgh ou de Wheeling, des provisions de menue merceries, de thé et de café.

Mœurs des habitans. — Le maïs, le jambon fumé, le lait et le beurre, voilà ce qui forme la nourriture ordinaire des Ohiotes; rarement on trouve autre chose chez eux, mais ils en sont abondamment pourvus. Leurs familles sont ordinairement très-nombreuses ; il y en a peu ou l'on ne comte six à sept enfans. Les maisons qu'ils habitent sont bâties sur les bords de la rivière, presque toujours dans des sites agréables, d'où l'on jouit de la plus belle perspective; mais leur construction est loin de répondre à leur superbe situation ; ce ne sont que de misérable *loghouses* ou cabanes de troncs d'arbres, sans fenêtres et si petites, que deux lits en occupent une grande partie. Deux hommes élèvent et terminent en moins de trois jours une de ces constructions chétives (1).

Plus de la moitié de ceux qui habitent les bords de l'Ohio, en sont encore les premiers colons, ou comme les Anglo-Américains disent, les *First-Settlers*. Cette espèce d'hommes ne saurait pas se fixer sur le sol qu'elle a défriché, mais sous le prétexte de trouver des terres meilleures, un climat plus sain, une chasse plus abondante, elle pousse toujours en avant, se porte constamment vers les points les plus éloignés de toute population américaine, et s'établit jusqu'au milieu des peuplades sauvages, qu'elle brave, persécute, opprime et extermine ou chasse devant elle. Souvent ces hommes entreprennent des voyages de plus de mille lieues pour découvrir quelque terrain fertile ; seuls, dans un canot, ils descendent d'immenses rivières,

(1) Voyage du D. *Michaux*, page 116.

Digitized by Google

ils ne portent pour tout bagage qu'une couverture, et pour toutes armes qu'une carabine, un *tomahawk* ou petite hache d'indien, deux piéges à castor et un large couteau. Ils vivent pendant ces longues courses du produit de leur chasse. Tels étaient les premiers colons qui défrichèrent le Kentuckey et le Tennassée; l'habitude d'une vie errante ne leur a pas permis d'y rester n'y de jouïr des fruits de leurs travaux; ils ont émigré dans des contrées plus éloignées, même au-delà du Missi-Sipi. Il en sera de même de ceux qui habitent aujourd'hui les bords de l'Ohio. Le même penchant qui les y amena les en éloignera. D'autres colons plus portés pour une vie sédentaire viendront des Etats Atlantiques, ils profiteront des premiers défrichemens, ils ajouteront à la culture du maïs celle du blé, du tabac et du chanvre, ils remplaceront les *loghouses* par des maisons en planches (1). C'est en suivant cette marche que la civilisation et la culture pénétrent vers les bords du Missi-Sipi et du Missouri.

Villes principales. — Ce qu'on appelle *villes* dans ce pays ne sont que des réunions plus ou moins nombreuses de *loghouses*. Une maison en planche paraît dans l'Etat de l'Ohio une chose aussi belle et aussi rare qu'une maison en pierres l'est dans le Kentuckey.

*Chillichote*, chef-lieu actuel de l'Etat, ville composée, en 1802, d'environ 150 maisons, située sur la grande Scioto, à 85 deg. 25 min longit. ouest de Paris, et 35 deg. 20 min. de lat. nord.

*Marietta*, située sur la rive gauche de la grande Muskingum, à son embouchure dans l'Ohio. Cette ville comptait en 1802 environ 200 maisons. C'est la ville principale de tout l'Etat, on y voit même des maisons en briques, mais la plupart sont en planches; il y en a beaucoup de deux à trois étages; leur construction est assez élégante. Ce sont les habitans de Marietta qui les premiers eurent l'idée d'exporter directement aux Antilles les produits de leur pays, dans un vaisseau construit dans leur ville; ce vaisseau fut le premier qui descendit l'Ohio et le Missi-Sipi pour aller à la Jamaïque. Aujourd'hui les chantiers de Marietta ne

(1) Voyage du D. *Michaux*, pages 118—122.

Digitized by Google

sont pas les seuls. Pittburgh, en Pensylvanie, et Louiseville, en Kentuckey, en ont également.

*Gallipoli*, lors du passage de M. Michaux, n'était composé que d'environ 70 misérables *loghouses*; les Français qui y étaient établis étaient très-mal à leur aise.

Histoire. — Les premiers établissemens sur l'Ohio essuyèrent une vigoureuse opposition de la part des sauvages. Une bataille perdue contre eux, en 1791, par le général Saint-Clair, déshonora les armes américaines, et mit les colonies de l'Ohio en grand danger. Ce n'est que depuis 1797 que les émigrations sont devenues nombreuses, et que le pays s'est peuplé. La formation en Etat eut lieu en 1802.

La position de la belle rivière de l'Ohio doit la faire considérer comme le lieu de communication entre les anciens Etats Atlantiques et ceux qui se forment dans l'ouest. C'est par elle que ces derniers reçoivent les objets manufacturés de l'Europe, de l'Inde et même des Antilles; car il est trop difficile, vu la force du courant, de remonter le Missi-Sipi et l'Ohio.

L'Ohio est aussi la seule voie d'exportation pour toute la vaste et fertile partie des Etats-Unis comprise entre les monts Alleghanys, les lacs Erié et Michigan, et les rives gauches du Missi-Sipi et de la rivière des Illinois.

Au printems, une foule de bateaux descendent cette rivière avec une rapidité étonnante; des vaisseaux du haut tonnage sortent du sein de ce vaste continent pour se rendre aux Antilles.

Tous ces avantages réunis à la salubrité du climat et à la beauté des sites, font envisager à M. *Michaux* (1) les bords de l'Ohio, depuis Pittsburgh, en Pensylvanie, jusqu'à Louisville, en Kentuckey, comme devant être, d'ici à 20 ans, la partie des Etats-Unis la plus peuplée et la plus commerçante.

---

(1) Page 123.

Digitized by Google

# ÉTATS DE SUD-EST.

Cette troisième partie du territoire des Etats-Unis est bornée par la Pensylvanie au nord ; par la mer Atlantique à l'est ; par la Floride occidentale au sud ; et enfin, à l'ouest, par les rampes des monts Alleghanys ou Apalaches, et par la hauteur des terres qui, dans la haute Géorgie, forment le partage des eaux entre le golfe du Mexique et la mer Atlantique. La Virginie seule s'étend au-delà des monts jusqu'aux bords de l'Ohio.

On peut diviser physiquement cette grande contrée en trois régions : 1°. celle des monts Alleghanys ou Apalaches ; 2°. celle du *haut pays* ou du pays des collines, qui s'étend tout le long de la chaîne des montagnes et en borde les pieds sur une largeur de 30 à 50 lieues ; 3°. celle du *bas pays* ou des plaines sablonneuses, qui se prolongent entre le pays des collines et la mer Atlantique. Le climat et les productions varient dans ces trois régions ; celle du milieu est en général la plus salubre, la plus fertile et la plus peuplée. Nous avons déjà considéré ces différences en grand (1), et nous réservons les détails pour la description de chaque Etat. En général le blé, le riz, le maïs, le tabac, l'indigo, le coton, les pins résineux et les bois de construction doivent être considérés comme les principales productions pour le commerce.

(1) *Voyez* les pages 124 et suiv. du présent vol. ; *voyez* aussi les pages 249 et suiv.

Digitized by Google

# TERRITOIRE DE LA VILLE FÉDÉRALE.

La *Ville Fédérale* ou la ville de *Washington* est située par 79 d. 28 m. de longitude ouest, et 39 d. de latit. nord, au confluent de la Potomak et d'une rivière qui vient de l'est, et qu'on appelle pour cela *Eastern-Branch*. Cette ville n'appartient ni à la Virginie ni au Maryland; mais le territoire de ces deux Etats la cerne de toutes parts. Avant de la décrire il convient peut-être d'indiquer la cause à laquelle elle doit son origine.

La guerre qui assura l'indépendance des Etat-Unis était à peine terminée lorsque les milices de Pensylvanie entourèrent, les armes à la main, la salle où le congrès était rassemblé à Philadelphie. Ces troupes lui demandèrent, d'un ton menaçant, d'assigner, sans délai, les fonds nécessaires pour acquitter les arrérages de solde qui leur étaient dus. Indigné de cette insolence, il s'ajourna sur-le-champ à New-York, où la session fut terminée. Peu de tems après sa translation, il délibéra sur la nécessité de choisir un lieu qui fut en même tems le siège du corps législatif et du gouvernement général des Etats de l'Union. Il ne voulait plus être exposé à voir compromettre la sûreté de ses membres et la liberté de ses délibérations; mais cette considération ne fut probablement pas la seule qui détermina le congrès à rendre le lieu de ses séances entièrement indépendant. Il règne une grande rivalité entre les divers Etats, malgré les liens qui les unissent. Si l'un d'eux eût eu l'avantage d'être le siège du gouvernement général, il eût joui par-là d'une sorte de prééminence qui l'eût rendu l'objet d'une jalousie universelle.

Quelqu'utile que parut ce projet, ce ne fut qu'après l'établissement de la constitution fédérale actuelle, que tous les Etats de l'Union l'approuvèrent. La Pensylvanie s'y opposa long-tems; et même elle n'y acquiesça qu'à condition que le congrès continuerait de siéger à Philadelphie, jusqu'à ce

Digitized by Google

qu'on eut achevé de construire la ville où il devait être transféré. On confia au général Washington, alors président des États-Unis, le soin de choisir l'emplacement le plus convenable. Après une mure délibération, il se détermina pour un lieu situé sur les bords de la Potomak, et qui paraissait indiqué par la nature, non-seulement pour y établir une grande ville, mais pour y créer la métropole des Etats-Unis. Comme le terrain appartenait aux États de Virginie et de Maryland, et que le congrés voulait en être seul propriétaire, on engagea ces Etats à le vendre; et ce corps décréta, en juillet 1790, que le gouvernement général y serait transféré pour le premier lundi du mois de décembre de l'année 1800. Ce lieu est aussi central qu'il est possible (1), et est avantageusement situé pour le commerce. En effet, il offre le port le plus avancé dans l'intérieur des terres qu'il y ait dans tous les Etats-Unis. Washington est à 95 lieues de la mer, et à 47 de la baie de Chesapik. Les grands navires peuvent y arriver avec la marée; et la rivière qui se réunit à la Potomak forme un port commode, sûr et suffisamment profond. Enfin au moyen de cette dernière rivière et de ses affluens, la ville Fédérale pourra communiquer facilement avec le fleuve St.-Laurent et les grands lacs au nord, avec la rivière d'Hudson à l'est, avec la rivière de James au sud, et avec l'Ohio et le Missi-Sipi à l'ouest.

Le plan de la ville de Washington a été tracé par un Français, par le major l'Enfant, qui lui a donné la grandeur convenable à la métropole d'un pays immense. L'enceinte de cette capitale a près de 5 lieues de circonférence. Les rues se coupent à angles droits, dans la direction du nord au sud ou de l'est à l'ouest. Une telle disposition eût rendu toutes les parties de la ville si exactement semblable, qu'on aurait eu peine à les distinguer, si des avenues ouvertes en ligne diagonale ne l'avaient traversée de toutes parts. Ces avenues ont 160 pieds de largeur, et les rues en ont 90 ou 100. Chacune des premières porte le nom

(1) Depuis l'acquisition de la Louisiane par les États-Unis, la ville de Washington est un peu moins centrale qu'elle ne l'était auparavant.

Digitized by Google

de l'un des Etats de l'Union; et une des vastes places qu'elles forment en se croisant, devait être réservée à chacun de ces Etats pour y ériger des statues, des colonnes, et d'autres monumens en l'honneur des hommes qui auraient illustré leur patrie. Sur une petite éminence, à l'ouest de l'édifice qu'on nomme pompeusement le Capitole (1), on devait placer la statue équestre de Washington; mais on prétend que le sénat s'est refusé à l'exécution de cette dernière partie du projet. Les républiques ont toujours été ingrates.

Le Capitole a 350 pieds de longueur sur 120 de largeur. Il est construit sur le point le plus élevé de la ville, de laquelle en même-tems il occupe le centre, et qu'il découvre tout entière. C'est-là que siègent le congrès et les cours de justice. Les bureaux des principales branches du pouvoir exécutif y sont établis aussi. Ce palais est très-vaste, et doit avoir beaucoup de majesté, si toute fois il est entièrement achevé. Au commencement de l'année 1796 on évaluait à un million de dollars la somme qu'il devait coûter.

L'hôtel destiné à loger le président des Etats-Unis est à une demi-lieue au nord-est du Capitole. Il a 170 pieds de longueur et 80 de largeur. Il se trouve sur une petite hauteur à peu de distance de la Potomak, et l'on y jouit des agréables points de vue que présentent cette rivière et la riche contrée qui est au-delà. Cet hôtel a deux étages, sans compter le rez-de-chaussée; et il est construit, ainsi que le Capitole, en pierres de taille qui ont reçu un aussi beau poli que le marbre. Les pierres de cette espéce ne sont point sujettes à être endommagées par la pluie ni par la gelée; et on en trouve d'inépuisables carrières sur les bords de la Potomak. L'hôtel du président est, sans contredit, le plus bel édifice qu'il y ait dans les Etats-Unis; mais il ne pourrait soutenir un sévère examen. On le regarde, avec raison, comme trop fastueux pour loger le premier ma-

---

(1) Ce n'est pas là le seul nom que les fondateurs de la ville Fédérale aient emprunté à la ville de Rome. Ils ont nommé le *Tibre* un petit ruisseau qui, indépendamment de la Potomak et de la rivière de l'Est, arrose la ville de Washington.

On prétend qu'il y a dans cette ville 25 sources d'une eau minérale fort bonne.

Digitized by Google

gistrat d'une république; et l'on a remarqué que l'état de maison qu'il semble devoir entraîner n'est aucunement en rapport avec la modicité des émolumens attachés à la place de président des Etats-Unis. Cent acres de terre contigus à cet édifice, et fesant partie de l'intervalle qui le sépare de la Potomak, doivent faire un jardin d'agrément, au sud duquel il y aura ou il y a une vaste promenade publique, entourée de maisons élégamment construites, et dont quelques-unes doivent être destinées à loger les secrétaires d'Etat, les ministres étrangers, etc.

Les maisons particulières doivent être d'une architecture simple. Celles qui étaient déjà construites en 1796 se trouvaient à une si grande distance les unes des autres, que l'ensemble offrait à peine l'apparence d'une ville. Les arbres, à cette époque, couvraient encore tout ce qui n'entourait pas les édifices publics. Enfin Washington ne contenait que 5,000 ames, en y comptant les ouvriers, et ceux-ci formaient le plus grand nombre; mais il est à présumer que la population de cette ville s'est considérablement augmentée depuis ce tems, le décret de translation, dont nous avons parlé, ayant été mis à exécution.

---

ETAT

# ÉTAT DE MARYLAND.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 47 lieues { entre les } 77 et 81 deg. de longit. ouest.
Larg. 45 lieues { entre les } 37 deg. 56 m. et 39 deg. 44 m. de latit. nord.

Lieues carrées. . . . . 1,252,

*NB.* Si l'on voulait y comprendre *la baie de Chésapéak*, on aurait 1,440 lieues carrées.

LIMITES. — Cet Etat est borné par la Pensylvanie au nord; par l'Etat de Delaware et par la mer Atlantique à l'est. Il l'est au sud par une ligne imaginaire qui coupe la baie de Chésapéak, traverse l'espèce de baie que forme la Potomak, et remonte cette rivière. Il a la Virginie à l'ouest. Il se divise en 19 comtés, dont 8 se trouvent sur la côte orientale de la baie que nous venons de nommer, et 11 sur la côte occidentale.

*Division orientale.*

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| CECIL | |
| KENT | *Chester.* |
| QUEEN'S-ANN (la Reine-Anne) | *Queen's-Town.* |
| CAROLINE | *Danton.* |
| TALBOT | *Oxford.* |
| SOMMERSET | *Princess-Ann.* |
| DORCHESTER | *Cambridge.* |
| WORCESTER | *Snow-Hill.* |

*Division occidentale.*

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| HARFORD | *Bel-Air.* *Harford.* *Hâvre-de-Grâce.* |
| BALTIMORE | *Baltimore.* |
| ANN-ARUNDEL | *Annapolis.* |
| FRÉDÉRIC | *Frédérik-Town.* |



Digitized by Google

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| ALLEGANY | *Cumberland.* |
| WASHINGTON | *Elisabethtown.* |
| MONTGOMMERY | *George-Town.* |
| PRINCE-GEORGE | |
| CALVERT | *Obington.* |
| CHARLES | *Bristol.* |
| SAINTE-MARIE | *Sainte-Marie.* |

MONTAGNES, RIVIÈRES, CLIMAT, PRODUCTIONS. — Les rampes de l'Allegueny traversent obliquement la partie supérieure de l'Etat de Maryland, et le reste est généralement plane. Ce pays est principalement arrosé par la Potomak et la Sosquehannah, qui le traverse au sud-est, et que nous avons déjà décrite. La *Potomak* a sa source par environ 81 deg. 4 min. de longitude ouest, et 38 deg. 28 min. de latitude nord. Elle se dirige d'abord au nord-est. Parvenue au fort Cumberland, elle court au sud-est, puis elle tourne au sud. Après avoir ainsi traversé un espace de 130 lieues, elle se jette dans la baie de Chésapik par une embouchure de plus de 2 lieues de largeur. 10 lieues plus loin, c'est-à-dire, à Nominy-Bay, la distance de l'un à l'autre bord est de près d'une lieue et demie. Elle n'est que d'une lieue près d'Aquia, que d'une demie-lieue à Hallowing-Point; et depuis Alexandrie jusqu'à la ville Fédérale, la diminution de l'intervalle est peu considérable. La profondeur de la Potomak est de 6 pieds auprès de cette dernière ville, de 4 auprès de la précédente, de 5 à St.-George's-Island, et de 7 à son embouchure. Depuis celle-ci jusqu'à Washington, c'est-à-dire, pendant environ 40 lieues, la navigation est facile et sûre. A un tiers de lieue au-dessus de cette ville, un large rocher s'élève du milieu de la rivière; et des bancs de sable resserrent encore le passage des deux côtés. La navigation est ensuite interrompue, à la distance d'environ 2 lieues au-dessus de George-Town, par les petites cascades ou les rapides; mais on a creusé sur le côté un canal qui a quatre écluses et une demi-lieue de longueur. On a récemment construit au-dessus de ces chutes un pont de 100 pieds d'ouverture, mais dont la construction est lourde. Deux lieues et un tiers au-dessus de ce point se trouve une seconde interruption, qu'occasionne la grande cascade,

Digitized by Google

qui a 78 pieds de hauteur et un demi tiers de lieue de largeur. Elle présente un aspect très-pittoresque. Tout à côté on a aussi ouvert un canal de 90 pieds de longueur, qui a des écluses. La troisième interruption se trouve 2 lieues plus loin, aux petites chutes ou aux rapides de Seneca. La quatrième enfin, est 20 lieues plus haut que la précédente, c'est-à-dire, aux chutes de la Shenandoah, qui est la rivière la plus considérable que la Potomak reçoive dans son cours, et qui prend sa source auprès de Staunton, à peu de distance de celle de la Fluvanna. La Shenandoah arrose une belle et fertile vallée, à laquelle elle donne son nom, et qui est principalement habitée par des Allemands et des Hollandais. On se proposait, il y a quelques années, de la rendre navigable l'espace de 50 lieues au-dessus de son embouchure; et probablement ce projet a reçu son exécution. Le gouvernement des Etats-Unis a acheté, au confluent de ces deux rivières, un terrain de 500 acres, pour y placer l'arsenal général de l'Union.

C'est après avoir reçu la Shenandoah que la Potomak traverse la chaîne des montagnes Bleues. Les flancs déchirés de la montagne, des deux côtés de la rivière, au fond de laquelle sont éparses d'énormes roches, évidemment détachées par quelque grande convulsion de la nature, sont, dit le célèbre auteur des notes sur la Virginie (1), des monumens de la guerre survenue entre les fleuves et les montagnes. La qualité molle de la terre, le cours des rivières dirigé vers ce point, et la conformation du terrain, explique en partie cette sorte de phénomène.

Sous les murs de la ville Fédérale, la Potomak reçoit une autre rivière, dont la source est à la distance d'environ 10 lieues de leur commun confluent. Quoique celle-ci fasse un courant d'eau séparé, on la nomme branche orientale de la Potomak. Elle est presqu'égale en largeur à la branche principale lorsqu'elle s'y réunit, et en plusieurs endroits la profondeur n'en est pas de moins de 30 pieds. Des milliers de navires pourraient y trouver un abri sûr et commode, sans avoir rien à craindre ni des inondations, ni du choc des glaces à la fin d'un hiver rigoureux.

(1) Son Excellence M. Jefferson, président actuel des Etats-Unis d'Amérique.



Digitized by Google

La marée remonte la Potomak jusqu'aux petites chutes situées au-dessus de George-Town.

Le climat du Maryland est doux; mais les vastes marécages qui en couvrent la côte orientale en rendent l'air mal-sain, et occasionnent beaucoup de fièvres.

Les fermes et les plantations varient de 100 à 1,000 acres de surface dans cet Etat. Dans les parties supérieures la terre est divisée en petites portions. Les grains sont ce qu'on y cultive le plus; et l'on y voit peu d'esclaves. Dans les parties inférieures, et sur-tout depuis Frédéric-Town jusqu'à Baltimore, les plantations sont très-considérables. Le tabac y est l'objet principal de la culture, et les travaux sont presque totalement le partage des nègres.

POPULATION, COMMERCE ET DÉPENSES PUBLIQUES. — En 1791, le nombre des habitans du Maryland était de 397,728, parmi lesquels on comptait 103,036 esclaves. Cependant l'importation des nègres d'Afrique y a cessé depuis 1763. Ce pays abonde en fer, et l'on y a établi beaucoup de forges et de fonderies. Quoique très-étendu, le commerce du Maryland est étroitement lié a celui de l'Etat de Virginie. En 1791, les exportations du premier se sont montées à 2,239,690 dollars; à 2,623,808, en 1792; à 3,665,055, en 1793; à 5,686,190, en 1794; à 5,811,379, en 1795. Les dépenses du gouvernement sont de 70,000 à 80,000 dollars par an. L'Etat de Maryland doit à l'Union 151,640 dollars; et c'est-là son unique dette. Il a dans les fonds anglais 50,000 livres st. qu'il y avait déposées avant la révolution, et dont il paraît qu'il ne peut plus retirer le capital ni les intérêts. La constitution du Maryland ne diffère pas essentiellement de celle des Etats que nous avons décrits.

VILLES PRINCIPALES. — *Baltimore* est située sur la Patapsco, à environ 6 lieues de l'entrée de celle-ci dans la baie de Chesapik. Cette ville est la plus considérable du Maryland, quoiqu'elle n'en soit pas la capitale. Elle est bâtie sur un plan semblable à celui de Philadelphie. Les rues se coupent à angles droits. La principale à 40 pieds de largeur, et les autres en ont depuis 40 jusqu'à 60. Il y en a qui sont sans pavé, ce qui les rend impraticables après les grandes pluies, le sol étant une argile jaune et pâteuse qui retient

Digitized by Google

les eaux fort long-tems. Il se trouve à peine à Baltimore, un édifice public qui mérite d'être remarqué; et toute-fois il y en a dix destinés au culte. Les maisons sont en général incommodes et petites. La plupart sont en briques, et les autres en bois. Cependant on en voit quelques-unes qui sont assez bien baties. Au midi de la ville il y a un hâvre, qu'on appele le bassin, et qui est assez spacieux pour contenir 200 navires marchands; mais comme les vaisseaux ne peuvent en sortir que par un vent particulier, le plus grand nombre ne dépasse pas une pointe de terre placée près de l'entrée du bassin, et appelée *Fell's Point.* Quoique ce lieu soit à la distance d'un tiers de lieue de Baltimore, on y a bâti 7 ou 8 cens maisons, qui forment de belles rues. Néanmoins il est mal-sain, et la fièvre jaune y fait ordinairement ses ravages.

La France et les trois royaumes Britanniques ont fourni à Baltimore une partie de ceux qui l'habitent. Depuis le commencement de la dernière guerre, beaucoup de Français ont quitté l'Europe ou les îles d'Amérique pour s'établir dans cette ville. Les habitans ont des mœurs simples, et sont sociables et hospitaliers. Le jeu et la danse sont leurs amusemens favoris; et vers l'année 1795 ou 1796, Ils avaient, pour la première fois, un spectacle français. On y trouve une *académie* ou société littéraire, une société médicale, une pour l'abolition de l'esclavage, une pour sauver les noyés, etc. On évalue à 15,000 blancs, et à 6,000 ou 7,000 noirs la population actuelle de Baltimore.

Il n'y a pas moins de trois banques publiques à Baltimore; et le nombre des billets qu'elles avaient en circulation était si considérable il y a 7 ou 8 ans, que les monnaies d'or et d'argent avaient tout-à-fait disparu. Cette ville est, pour le commerce, la cinquième des Etats de l'Union.

*Annapolis.*—Cette ville est située à l'embouchure de la Severn, dans la baie de Chesapik, et à 10 lieues au sud de Baltimore. Quoiqu'elle n'ait guerre que 2,000 habitans, c'est la capitale de l'Etat de Maryland. Les maisons d'Annapolis sont presque toutes baties en briques; mais elles sont commodes et élégamment construites; et plusieurs ont de jolis jardins. La maison d'Etat est un des plus beaux édifices des Etats-Unis. Elle est surmontée d'une coupole et d'une



Digitized by Google

lanterne, où l'on arrive par un escalier très-facile, et de laquelle on découvre les deux baies de Delaware et de Chesapik, et même la mer. Cette maison est placée au centre de la ville, d'où partent les rues en divergant comme des rayons. Annapolis est, pour la société, une des villes des plus agreables des Etats-Unis.

*Géorge-Town* n'est séparée de l'emplacement que doit occuper la ville Féderale que par un ruisseau. Elle est située sur une montagne, au bas de laquelle coule la Potomak. Elle contient environ 250 maisons, et l'air en est très-sain.

*Frédérick-Town*, ville située sur une petite crique, contient environ 2,000 ames, et fait un assez grand commerce avec les contrées en avant desquelles elle se trouve.

Histoire.—Les premiers colons du Maryland furent des catholiques romains qui abandonnèrent l'Angleterre, par l'effet des persécutions qu'on y fesait éprouver aux personnes de leur communion, vers la fin du règne de l'infortuné Charles I^er^. En 1632 lord Baltimore obtint de ce prince la concession du pays que nous venons de décrire, et il l'appela Maryland ( Terre de Marie ) en l'honneur de la reine Henriette-Marie, fille de Henri IV, roi de France, et alors reine d'Angleterre. L'année suivante, environ 200 familles catholiques, parmi lesqu'elles il y en avait de distinguées, s'embarquèrent pour prendre possesion de ce territoire. Elles achetèrent leurs terres à très-bon compte des Indiens, et vécurent dans la meilleure intelligence avec eux, jusqu'à ce que des planteurs de la Virginie, jaloux de la prospérité d'une colonie catholique, les eussent excités contre ceux qui la composaient ; mais elle triompha de ces machinations, et n'en devint que plus active.

Pendant le protectorat de Cromwell tout fut bouleversé dans le Maryland. Lord Baltimore fut privé de ses droits, et un nouveau gouverneur fut nommé à sa place. Cependant, à la restauration, ce pays fut restitué au propriétaire légitime ; mais celui-ci en fut ensuite privé par Jacques II. A la révolution de 1688 il rentra de nouveau dans ses droits, quoique sans avoir celui de gouverner, qu'on ne voulut point rendre à un catholique romain. Mais sa famille, ayant changé de religion, eût à la fois le gouvernement et les profits de la colonie.

Digitized by Google

# ÉTAT DE VIRGINIE.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 160 lieues { entre les } 78 deg. 14 min. et 86 deg. de longit. ouest.
Larg. 80 lieues { entre les } 36 deg. 30 min. et 40 deg. 30 m. de lat. nord.
Lieues carrées. . . . . 8,889.

LIMITES. — La Virginie est bornée au nord par la Pensylvanie et par le Maryland. Du côté de l'est elle l'est par le second de ces États et par la mer Atlantique. Elle a la Caroline septentrionale au sud, et le Kentuckey ainsi que le territoire du Nord-Ouest, du côté de l'ouest.

Cet Etat se divise en 82 comtés, situés ainsi que les présente le tableau suivant :

*Comtés situés à l'ouest des montagnes Bleues.*

OHIO.
MONONGALIA.
WASHINGTON.
MONTGOMMERY.
WHITE.
ROTETOURT.
GREENBRIAR.
KANHAOUAH.
HAMPSHIRE.
BERKLEY.
FRÉDÉRICK.
SHENANDOAH.
ROKINGHAM.
AUGUSTA.
ROCKBRIDGE.

*Comtés situés entre les montagnes Bleues et les marées.*

LOUDAOU.
FAUQUIER.
CULPEPER.
SPOTSYLVANIE.
ORANGE.
LOUISA.
GOECHLAND.
FLUVANNA.
ALBEMARLE.
AMHERST.
BUCKINGHAM.
BEDFORT.
HENRY.
PENSYLVANIE.
HALIFAX.
CHARLOTTE.
PRINCE-EDOUARD.
CUMBERLAND.
POUHATAN.
AMÉLIE.
NOTTAWAY.
LUNENBOURG.
MECKLENBOURG.
BRUNSWICK.



Digitized by Google

*Comtés situés entre la rivière de James et la Caroline du nord.*

| | |
|---|---|
| Greensville. | Southampton. |
| Dinwiddie. | Ile de Wight. |
| Chesterfield. | Nansemond. |
| Prince-George. | Norfolk. |
| Surry. | Princesse-Anne. |
| Sussex. | |

*Comtés situés entre les rivières de James et d'York.*

| | |
|---|---|
| Henrico. | Williamsbourg. |
| Hanover. | York. |
| New-Kent. | Warwick. |
| Charles-City. | Elisabeth-City. |
| James-City. | |

*Comtés situés entre les rivières d'York et de Rappahannok.*

| | |
|---|---|
| Caroline. | Essex. |
| Roi Guillaume. | Middlesex. |
| Du Roi et de la Reine. | Gloucester. |

*Comtés situés entre les rivières de Rappahannok et de Potomak.*

| | |
|---|---|
| Fairfax. | Richemond |
| Prince Guillaume. | Westmoreland |
| Stafford. | Northumberland. |
| Roi George. | Lancaster. |

*Comtés situés sur le rivage oriental.*

| | |
|---|---|
| Accomack. | Northampton. |

*Nouveaux comtés.*

| | |
|---|---|
| Campbell. | Hardy. |
| Franklin. | Pendleton. |
| Harrison. | Russel. |
| Randolphe. | |

Montagnes et rivières, caps et baies.—La nature a divise la Virginie en deux parties, qui en consequence, offrent chacune un caractère distinct. L'une est montueuse et l'autre est plane. Celle-ci est tellement basse du côté de la mer, qu'on est très-près du rivage avant de découvrir la terre du haut des mâts. La partie supérieure est formée par les branches et ramaux divers de l'Allegueny, qui traverse cet Etat obliquement. L'une de ces branches reçoit

Digitized by Google

le nom de *montagnes Bleues*, et c'est parmi celles-ci que se trouve le *pic de l'Otter* (1).

La Virginie est un pays si bien arrosé, qu'on a dit, sans exagération, qu'il n'y avait qu'un très-petit nombre de planteurs qui n'y eussent pas chacun une rivière à leur porte.

Les rivières qui coulent dans la partie montueuse ou supérieure sont la *Youghiogany*, la *Monogahela*, qui, avec l'Allegueny, forment l'*Ohio*, rivière par laquelle, avons nous dit que la Virginie est bornée, et par-conséquent arrosée au nord, et dont le principal affluent, dans cette division de territoire, est le *grand Kanhaouah*. Cette dernière rivière a sa source par 84 deg. 28 min. de longit. ouest, et 36 deg. 6 min. de lat. nord, au pied de cette partie de l'Allegueny qui traverse la Caroline septentrionale. Elle se jette dans l'Ohio, un peu au-dessus de Gallipolis, par une ouverture de 280 toises de largeur. Elle arrose des terres d'une grande fertilité; mais de nombreux rapides en embarrassent la navigation. Les premiers obstacles se trouvent à 30 lieues au-dessus de l'embouchure, et forment ce qu'on appelle les grandes chutes. A la distance d'environ 13 lieues au-dessus de sa jonction avec la rivière de Green-Briar, le grand Kanhaouah fait un saut de 50 pieds de hauteur perpendiculaire.

Le petit *Kanhaouhah*, qui coule au nord-est de la précédente rivière, naît près de la source de la Monongahela.

Les principales rivières qui traversent ou arrosent la Virginie inférieure, sont la *Potomak*, que nous avons décrite, et qui la sépare du Maryland, la *Rappahannok*, la rivière d'*York* et la rivière de *James*.

La *Rappahannok* se forme par la réunion de plusieurs petites rivières qui ont leur source au pied des montagnes Bleues. La Rappahannok a près d'un quart de lieue de largeur sous les murs de Tappahannok ou du *Hobb'shole*, ville située à plus de 20 lieues de l'embouchure de cette rivière dans la baie de Chesapik.

La rivière d'*York* se forme aussi de plusieurs rivières, les deux premières sont la *Nord-Anna* et la *Sud-Anna*, dont les courans réunis reçoivent le nom de *Pamonkey*; et

(1) *Voyez* les pages 110 et suiv. du présent vol.

Digitized by Google

c'est après sa jonction avec la *Maltapony*, que la rivière d'York prend son dernier nom. Elle procure à la ville d'York un port qui peut admettre des vaisseaux de première grandeur. Elle n'a qu'une lieue de largeur en cette partie de son cours, et les bords en sont très-élevés. Elle entre dans la baie de Chesapik.

La *rivière de James*, que les Indiens appelaient *Pouhatan*, se forme encore de plusieurs rivières, dont la plus éloignée est la rivière de Jackson, qui a sa source à peu de distance de celle de la Shenandoah, tige de la Potomak, s'il est permis de s'exprimer ainsi. C'est immédiatement après cette jonction qu'elle reçoit le nom de *Fluvana*, qu'elle perd ensuite à son confluent avec la *Rivana*, pour prendre celui sous lequel nous l'avons d'abord désignée. Elle traverse la chaîne des montagnes Bleues à quelques lieues au-dessus du pic de l'Otter, puis après avoir reçu la rivière d'*Appamatox*, elle prend presque l'aspect d'une baie, et se jette dans la grande baie de Chesapik, à la distance de 6 ou 7 lieues du cap Henry, qui, avec le cap Charles, ouvre le passage par lequel on pénètre dans cette baie. La rivière d'*Elisabeth*, dont le cours est très-borné, mais dont le canal a environ 200 toises de largeur, et 18 pieds d'eau a marée commune, jusqu'à Norfolk et Portsmouth, entre dans la baie de Chesapik en même tems que la rivière de James. Ce canal est commandé par l'île de *Craney*, située presque au milieu du lit de la rivière.

Un vaisseau de 40 canons peut remonter la rivière de James à 10 lieues de son embouchure. Les navires du port de 250 tonneaux vont jusqu'à Warwick, et ceux du port de 125 jusqu'à Roquette, qui n'est qu'à un tiers de lieue au-dessous de Richemond. Des chutes, ou plutôt des courans interrompent la navigation à la distance de deux lieues au-dessus de cette ville. Leur plan d'inclinaison est d'environ 80 pieds. Le lit de la rivière est couvert d'énormes rochers, sur quelques-uns desquels l'eau tombe avec une force extrême. Un canal coupé au nord de ces chutes atteint aux montagnes Bleues; et il est des tems où des barques, modérément chargées, peuvent s'avancer encore plus loin.

La *baie de Chesapik*, dont le *cap Charles* et le *cap Henry* forment les pointes d'entrée, est une des plus grandes et

Digitized by Google

des plus sûres que l'on connaisse. Elle pénètre à 75 lieues dans l'intérieur des terres, et à cette distance elle n'est éloignée de la partie supérieure de la baie de Delaware que par un espace de 3 lieues. Ces deux baies font de la sorte une longue presqu'île de la partie du continent qui les sépare. La baie de Chesapik a jusqu'à 6 lieues de largeur, et nulle part elle n'en a moins de 2 et demie. Presque par-tout la profondeur en est de neuf brasses, et l'on vient de voir qu'elle reçoit plusieurs rivières navigables, dont le cours est très-étendu.

Climat.—Le tems est très-variable, et les changemens sont subits et violens dans la Virginie. La chaleur et le froid y dépendent plus du vent et des montagnes que de la position géographique où se trouve cet Etat. Il paraît que dans la basse Virginie l'hiver se fait sentir au plutôt vers la mi-novembre. Le ciel alors est clair, et l'air est vif ou plutôt sec; mais les gelées arrivent quelquefois si précipitamment, que les plus grandes rivières sont prises en une nuit. Néanmoins ce cas est rare. Le printems commence un mois plutôt que dans les parties septentrionales de la France. Il y a des pluies fréquentes en avril. En mai la chaleur augmente. Des brises de mer, qui s'élèvent sur les neuf heures du matin, et augmentent ou diminuent à proportion de la hauteur ou du déclin du soleil, raffraîchissent l'air en juin; mais dans les mois de juillet et d'août ces brises cessent, l'air est sans élasticité, et excessivement chaud. En septembre il tombe fréquemment des pluies abondantes qui occasionnent des fièvres bilieuses, et notamment la fièvre jaune. Les habitans de la haute Virginie sont, dit-on, exempts de ces funestes maladies. Le tonnère éclate souvent, il est vrai, dans cette partie du pays; mais il est rare qu'il y cause du dommage. Toutes les maisons isolées ou un peu élevées sont pourvues d'un paratonnère (1).

Sol.—On dit que l'agriculture a fait peu de progrès dans

(1) *Voyez* ce que nous avons dit du climat de la Virginie dans la description générale de celui de l'Amérique septentrionale, pag. 141 et 142 du présent vol. *Voyez* aussi l'art. relatif au climat des Etats-Unis, pag. 258 et suiv., ainsi que l'art. *Vents*, pag. 261 et suiv. de ce même volume.

Digitized by Google

la partie supérieure de la Virginie; et l'on en pourrait augurer qu'en général le sol en est peu fertile. Cependant il paraît qu'on a récemment fait de considérables défrichemens dans les environs de Winchester, ville située vers la limite septentrionale de l'État. Le grand Kanhaouah, que nous venons de décrire, arrose d'excellentes terres; et il en est de même de la Shenandoah, qui court dans une vallée célèbre et fort longue, à laquelle elle a donné son nom. Entre la chaîne des montagnes Bleues et celle des montagnes du sud-ouest, qui est au-devant, le sol est, dit-on, d'une grande fertilité. Il forme une terre argileuse et profonde, qui est très-propre à la culture des menus grains et du trèfle, et qui produit d'abondantes moissons. Cependant, comme cette terre n'absorbe pas l'eau très-promptement, le fermier se voit exposé à de grandes pertes après de fortes pluies. Malgré ce désavantage, ce canton est bien plus peuplé que le pays qui environne Richemond; et même on le regarde comme le jardin des États-Unis. On y trouve toutes le plantes que produisent les parties inférieures de la Virginie, et l'on n'y ressent point les extrêmes de la chaleur ni du froid.

Tout l'espace qui se trouve entre la Potomak et la Rappahannok, est un terrain sablonneux et plane. On l'appelle isthme septentrional de la Virginie. Les pins et les cèdres y croissent en grand nombre. Cependant quelques parties de cette contrée sont bien cultivées, et donnent de bonnes récoltes; mais elles sont entrecoupées de terres vagues d'une considérable étendue, qu'à épuisées la culture du tabac, qui sont presque entièrement dépourvues de verdure, et qui offrent l'aspect d'un parfait désert. Cependant on cultive bien moins cette plante aujourd'hui qu'autrefois. Les demandes en blé étant actuellement les plus considérables, on préfère la culture de ce grain. Ceux qui font produire du tabac et du maïs à leurs terres sont appelés planteurs, et ceux qui cultivent des menus grains sont appelés fermiers.

Le sol du pays qui se trouve entre la Rappahannok et la rivière de James, et qu'on pourrait nommer isthme méridional, parait être de même nature que celui de l'isthme septentrional; mais au sud de la seconde des rivières que nous venons de nommer, il est très-sablonneux.

Digitized by Google

Il y a nécessairement beaucoup de marais dans la basse Virginie. On y en rencontre principalement un dont la description mérite peut être de trouver place ici.

Le *Dismal Swamp*, ce marais commence à trois lieues au sud-ouest de Norfolk, et s'étendant au loin dans la Caroline du nord, il occupe une surface de 150,000 acres. Il est entièrement couvert d'arbres. Le genièvre et le cyprès croissent dans les parties les plus humides, et les chênes blancs et les chênes rouges, ainsi qu'une grande variété de pins dans les parties dont le sol est le plus sec. Les uns et les autres acquièrent une énorme grosseur; et en quelques endroits les broussailles qui les entourent sont si épaisses, qu'on ne peut distinguer la mare. C'est ordinairement tout le contraire dans les autres forêts du pays. Le Dismal Swamp produit aussi une sorte de jonc de couleur rouge, et une herbe très-longue que les animaux mangent avec avidité. Les habitans des environs font paître leur bétail dans ce marais, où l'on trouve aussi de grands troupeaux sauvages, qui, probablement, proviennent des bestiaux qui s'y sont anciennement égarés. On y rencontre aussi des ours, des loups, des daims, etc. Dans tous les environs on raconte des histoires d'hommes sauvages trouvés dans ce lieu, et qu'on suppose s'y être perdus dans leur enfance. De nombreux courans d'une eau jaunâtre sortent de ce marais. Cette eau est parfaitement claire, et comme on prétend qu'elle possède une qualité diurétique, les personnes des lieux circonvoisins la préfèrent à toute autre. On dit que ce sont les racines des génévriers qui lui donnent la couleur dont elle est; et l'on assure que ceux qui vivent aux environs du Dismal Swamp ne sont point attaqués des fièvres ni des maladies bilieuses qu'essuient ordinairement les personnes qui demeurent dans le voisinage des marais.

Plantes.—La Virginie produit différentes herbes et diverses racines médicinales. Ce sont principalement la serpentaire, la seneka, la squine, le sassafras et le ginseng. Le cerisier, le magnolier, le tulipier, le gommier, le cornouillier (*cornus florida*), dont le bois remplace avec succès le quinquina, le catalpa, le jasmin jaune, le bois à fleurs-trompette (*bignonia radicans*), l'arbre de Judée, le bondac, l'amelanchier, le persimon, etc., y sont très-com-

Digitized by Google

muns aussi. Il n'est aucune espèce de grain qu'on ne puisse y faire venir. Le sol y est parfaitement propre à la culture du chanvre et du lin, et l'on y cultive un peu de coton.

ANIMAUX.—La plupart des quadrupèdes que nous avons en Europe ont été transportés en Virginie. Les chevaux ont été du nombre ; et ceux qu'on trouve actuellement dans ce pays sont petits, mais font de bonnes montures, quoiqu'on les dresse mal. Il y en a quelques-uns de jolis. Les principaux quadrupèdes indigènes sont un grand nombre de daims, une espèce de panthère ou de tigre, des ours, des loups, des renards et des *Racoons*. On trouve aussi l'opossum dans la Virginie.

Catesby a remarqué que les oiseaux d'Amérique sont aussi inférieurs à ceux d'Europe par le chant, qu'il l'emportent sur eux par le plumage. L'oiseau moqueur, qui imite et surpasse le ramage des autres oiseaux, l'oiseau rouge, qui est un peu plus gros qu'une alouette, l'oiseau mouche le plus petit de toute la gent ailée, et dont le plumage offre un éclatant mêlange de vert, de pourpre et d'or, sont les plus remarquables qu'il y ait dans la Virginie. Les cailles, les perdrix, les faisans, les alouettes, les rouges-gorges, les geais, etc., diffèrent beaucoup de ceux d'Europe, ces noms leur ayant été donnés presque au hasard par les premiers colons. Les perdrix sont comme de grosses cailles, et se perchent sur les arbres.

MINÉRAUX. — Il y a dans la Virginie quelques mines de fer, de plomb et de cuivre. Il s'y trouve aussi des eaux médicinales de plusieurs degrès de chaleur, les principales desquelles sont sulfureuses. Il y en a de froides, de ferrugineuses, etc. Les plus célèbres sont dans le comté d'Augusta.

CURIOSITÉS NATURELLES.— C'est dans la Virginie, aux environs de Staunton, que se trouvent le *pont de roche* et la *cave de Maddisson*, que nous avons décrits (1). Il y a aussi dans cet Etat des buttes de terre et des lignes de circonvallation semblables à celles qui se trouvent dans le territoire du Nord-Ouest.

POPULATION, CARACTÈRE, COUTUMES, etc.—En 1781

(1) *Voyez* les pages 266 et suiv. du présent vol.

Digitized by Google

on comptait dans la Virginie 567,614 individus, parmi lesquels il y avait 270,762 nègres; et cependant les habitans du Kentuckey qui fesait alors partie de la province, n'étaient pas compris dans ce nombre. En 1790 il y avait 454,983 habitans libres, et 292,627 esclaves, en tout 747,610. La population s'est considérablement accrue depuis cette époque. Dans leur première session, les représentans de l'Etat de Virginie ont publié une loi qui a interdit à perpétuité l'importation des esclaves, sans avoir toute fois affranchi ceux qui étaient dans l'esclavage lorsqu'elle fut rendue.

Le long des montagnes Bleues il y a une race d'habitans très-forts et très-grands, parmi lesquels il est rare de trouver un homme qui n'ait pas six pieds de haut. Il paraît qu'en général les individus qui habitent la partie supérieure de la Virginie jouissent d'une bonne santé, et que les hommes sont robustes et les femmes jolies dans cette contrée. Les terres y sont, dit-on, divisées en petites portions. La pauvreté y est aussi étrangère que l'extrême richesse, la maison qu'habite chaque particulier est sa propriété; la terre qu'il cultive est à lui; chacun jouit d'une heureuse médiocrité, et n'ambitionne point un sort plus brillant. Les hommes libres y sont pour la plupart des Allemands, les esclaves n'y forment que le sixième de la population.

Dans les parties inférieures, les personnes du commun ont le teint fort brun, ce qu'elles doivent à un soleil brûlant et aux maladies bilieuses auxquelles elles sont sujettes. Les Virginiens de la plaine, même ceux des dernières classes, sont célèbres par leur hospitalité (1) et leur politesse envers

(1) Les habitans des parties inférieures de la Virginie ont donné long-tems des preuves non équivoques de leur bienfesance et de leur hospitalité (sur-tout à Norfolk et à Portsmouth) aux malheureux Français échappés aux massacres et à l'incendie du Cap. Ils ont aussi cédé en entier, pendant près de cinq années, un hôpital tout neuf, sur la pointe de la rivière d'Elisabeth, pour y recevoir les marins de nos escadres et les militaires malades venus des colonies françaises, et dont le grand nombre a nécessité quelques tems trois autres établissemens du même genre pour le compte du gouvernement français. Ces faits sont attestés par le docteur *Valentin*, médecin en chef des hôpitaux dont nous venons de parler.

Digitized by Google

les étrangers ; mais on prétend que ceux des montagnes diffèrent absolument à cet égard. D'un autre côté on accuse les premiers d'être dissipés, vains, prodigues, joueurs et grands amateurs de courses de chevaux, sans être bons cavaliers. Les Virginiens de la classe inférieure aiment passionnément les combats des coqs. Les querelles sont très-fréquentes parmi eux; et il se battent comme des animaux. Il n'est pas rare de rencontrer dans la Viginie des gens qui aient perdu un œil dans un combat ; et il y a des hommes qui se vantent de l'adresse avec laquelle ils en arrachent un. Pour réussir dans cette opération, le combattant entortille dans les cheveux de son ennemi les deux doigts voisins du pouce, et enfonçant celui-ci dans l'orbite, il force le globe de l'œil à sortir. Quelques furieux se portent encore à de plus grand excès, et s'efforcent d'arracher les parties naturelles à celui qu'ils combattent. Enfin on assure que les individus de la basse classe n'ont que très-peu d'idées de religion, que les églises tombent en ruines dans la Virginie, qu'elles se trouvent la plupart dans les bois, loin de toute habitation, et que personne n'est chargé d'en prendre soin.

Le caractère politique des Virginiens répond a celui qu'ils ont comme individus. Ils sont orgueilleux et jaloux de leur liberté. Ils ne peuvent supporter aucune contrainte, et ne sont pas très-habiles en affaires. La Virginie a cependant donné le jour à plusieurs de ceux qui se sont le plus distingués dans la révolution, et à la tête desquels on doit placer le général Washington (1).

La fortune met entre les habitans de la Virginie inférieure, une inégalité inconnue dans tout le reste des Etats-Unis, si ce n'est dans les grandes villes. Des propriétés territoriales d'une étendue immense sont entre les mains de quelques particuliers, qui en tirent de considérables revenus, tandis que le plus grand nombre des ci-

---

Il les a consignés dans la *Géographie de Guthrie* (t. VIII, p. 209), d'où la reconnaissance que tout Français doit à ceux qui ont secouru ses malheureux concitoyens, nous a fait un devoir de les tirer.

(1) M. Jefferson, président actuel des Etats-Unis, est né aussi dans la Virginie.

toyens

toyens sont dans la médiocrité. La plupart de ceux qui possèdent de grands biens recoivent aussi une éducation très-soignée; et les autres n'en ayant eu aucune, l'inégalité devient toujours plus marquée. Avant la guerre de l'indépendance, les jeunes Virginiens qui avaient de la fortune étaient ordinairement élevés en Angleterre; et cette coutume n'est pas entièrement abandonnée. On prétend même que les habitans de la Virginie conservent encore une sorte de vénération pour le pays d'où sont sortis leurs ancêtres, et avec lequel ils ont eu si long-tems d'intimes liaisons.

La disparité dont nous venons de parler n'est cependant pas aussi frappante à présent qu'autrefois, et elle le devient moins tous les jours. Des terres considérables ont été divisées par l'effet de l'éloignement des propriétaires qui ont cherché une contrée plus saine, et sur-tout par l'effet des lois actuelles, qui ne permettent pas au fils aîné d'hériter de son père à l'exclusion des autres enfans.

Les principaux planteurs de la Virginie recueillent sur leurs terres presque tout ce dont ils ont besoin; et parmi leurs esclaves ils trouvent des tailleurs, des cordonniers, des charpentiers, des serruriers, des tourneurs, des charrons, des tisserands. On fabrique d'assez bonnes étoffes de laine dans les maisons. Les manufactures de toile de coton sont très-nombreuses dans le pays, et l'on y fait surtout de très-beau nankin.

Les grandes terres sont administrées par des intendans et des commandeurs; et le propriétaire donne seulement le coup-d'œil du maître. Ce sont les nègres qui font tous les travaux. Ils sont bien traités lorsqu'ils sont attachés à de grandes plantations; mais leur sort est bien différent lorsqu'ils appartiennent à des personnes de la classe inférieure du peuple ou à des ouvriers des villes.

Commerce.—Malgré l'avantage de sa position, la Virginie n'a qu'un commerce proportionnellement très-borné. Tous les pays situés derrière cet Etat pourraient être approvisionés directement par les négocians virginiens, et cependant ils le sont par ceux de Baltimore et de Philadelphie. La valeur totale des exportations de la Virginie a été de 3,131,863 dollars, en 1791; de 3,542,823, en 1792;

de 2,987,097, en 1793; de 3,320,636, en 1794; de 3,498,043, en 1795; de 5,268,685, en 1796.

Dettes, taxes et dépenses publiques. — L'Etat de Virginie n'a de dette reconnue par lui que 100,000 dollars qu'il doit à l'Union (1). Les concessions de terres vacantes dont il dispose lui fesaient, il y a quelques années, un capital de 60,000 dollars. Les impositions sont peu considérables. Les dépenses du gouvernement se montent annuellement à 160,000 dollars.

Constitution.—Un sénat, une chambre de représentans, et un chef du pouvoir exécutif, assisté d'un conseil de huit membres, forment la base de la constitution de l'Etat de Virginie. La loi met les terres hors de la poursuite des créanciers; et rarement on paye ses dettes dans ce pays, la chicane y offrant une infinité de ressources.

Villes principales.—Quoique le territoire de la Virginie soit très-étendu, il n'y a pas de ville considérable dans ce pays, ce qui s'explique par le peu d'activité du commerce, et par la coutume que les grands propriétaires ont adoptée de résider ordinairement au milieu de leurs possessions. Dans l'isthme septentrional, c'est-à-dire, entre la Potomak et la Rappahannok, il y a beaucoup de maisons construites de la même manière que les vieux *manoirs* en Angleterre. Ce fut là que s'établirent la plupart des anglais qui passèrent les premiers dans la Virginie. Nous décrirons d'abord les principales villes de la partie supérieure ou montueuse de cet Etat.

*Winchester* est située par environ 39 d. 14 m. de lat. nord. C'est, à l'ouest des montagnes Bleues, la ville la plus considérable des Etats-Unis, et cependant on n'y compte que 2,000 habitans, logés dans 350 maisons simplement bâties. Les rues sont régulières, mais étroites. Il y a quatre églises à Winchester. Cette ville verse à Alexandrie les productions d'une partie de la haute Virginie.

*Staunton* est située dans la vallée de la Shenandoah, à-

(1) Beaumarchais fesait, il y a quelques années, une réclamation de 3 ou 4 millions de francs, pour fournitures d'armes et de munitions faites pendant la guerre. Nous ignorons comment cette affaire s'est terminée.

Digitized by Google

peu-près à 10 lieues au nord de Lexington. Elle contient 200 maisons, et fait un assez grand commerce.

*Lexington* est une ville de 100 maisons, et est le siège d'un tribunal. Elle a été en grande partie incendiée il y a quelques années.

*Fincastle* est située à 5 lieues au sud de la Fluvanna, par environ 37 deg. 13 min. de latit. nord. Cette ville, qui n'a été fondée que depuis l'an 1790, contenait une soixantaine de maisons cinq ou six ans après cette époque, et s'accroissait rapidement. Les habitans étaient presque tous Allemands.

*Wheeling*, petite ville nouvelle située sur l'Ohio, dans cette lisière de la Virginie qui s'avance entre la Pensylvanie et l'Etat de l'Ohio. Il est probable, selon M. *Michaux*, que cette ville servira un jour de point de communication entre la Pensylvanie et les Etats de l'Ouest; car en portant les marchandises jusqu'à Wheeling, au lieu de les embarquer à Pittsburgh, on évite une navigation pénible sur une partie de l'Ohio très-encombrée de bas fonds.

*Point-Pleasant*, établissement formé à l'embouchure de la grande Kenhavay, dans un des sites les plus romantiques; mais le pays est peu cultivé. L'Ohio y est ombragé de saules, que surmontent des érables et des frênes, dominés par des tulipiers et des platanes de la plus haute élévation; ces forêts, si belles par la variété de leur feuillage, s'étendent en berceau au-dessus de la magnifique rivière. (*Michaux*).

(Les villes suivantes se trouvent dans la partie inférieure de la Virginie).

*Alexandrie* est située sur une élévation à l'ouest et au bord de la Potomak, à 97 lieues de la mer, en suivant le cours de la rivière et la direction de la baie de Chesapik. C'est une des plus jolies villes de tous les Etats-Unis. Presque toutes les maisons sont en briques, et régulièrement construites. Les rues se coupent à angles droits, et sont larges et bien pavées. Les quais sont spacieux et commodes. Alexandrie, dont la fondation ne remonte pas à plus de quarante ans, contient environ 4,000 habitans. Sa position sur une rivière navigable, et seulement à 2 lieues de distance de la ville fédérale, en accroîtront



Digitized by Google

nécessairement le commerce. La seule banque qu'il y ait dans la Virginie est placée dans cette ville.

A la distance de trois lieues au-dessous d'Alexandrie est le *Mont-Vernon*, maison où le général Washington fesait sa résidence lorsque les affaires ne le retenaient point à Philadelphie. Le mont fait partie de la rive de la Potomak, qui a près d'une lieue de largeur en cette partie de son cours, et il s'élève à la hauteur de 200 pieds au-dessus du niveau des eaux. La maison se trouve presque à mi-côte. Elle est construite en bois, mais peinte de manière à la faire croire bâtie en pierre-de-taille. Du côté de la rivière elle est ornée d'un portique de 96 pieds de longueur; et elle est entourée de parcs et de jardins, d'où les objets d'agrémens n'ont pas exclus les productions utiles. Lorsque le général Washington vivait, tous les étrangers s'empressaient de visiter le mont Vernon, et ils y étaient reçus avec une hospitalité digne de l'illustre propriétaire de cette habitation.

*Rappahannok* ou *Hobb's hole* (le trou de Hobb) est une ville de cent maisons, qui est située sur la Rappahannok, à plus de vingt lieues de l'embouchure de cette rivière. Avant la guerre elle fesait un commerce beaucoup plus florissant que celui qu'elle fait aujourd'hui.

*Charlotte ville* est située à 4 ou 5 lieues des montagnes Bleues, sur la Rivana, qui se jette dans la Fluvana, et forme avec celle-ci la rivière de James. C'est un entrepôt pour les productions de la partie supérieure du pays.

A une lieue à l'ouest de cette ville est situé *Monticello*, habitation particulière de son excellence M. Jefferson, président actuel des Etats-Unis. La maison n'était point encore entièrement construite il y a quelques années; mais on présumait qu'elle ne le céderait point, pour l'étendue ni pour l'agrément, aux plus belles maisons de plaisance qu'il y ait en France et en Angleterre. On y jouit d'une vue admirable, qui, du côté de l'est, s'étend jusqu'à la baie de Chesapik, et l'éloignement est le seul obstacle qui empêche de découvrir la mer Atlantique. A droite et à gauche on a la spacieuse vallée qui sépare des montagnes Bleues les montagnes du Sud-Ouest. Par un tems

Digitized by Google

clair on aperçoit la chaîne des premières au-delà de la Potomak au nord-est, et de la Fluvana au sud-ouest.

*Richmond.* — Cette ville est située par environ 80 deg. de longitude ouest, et 37 deg. 27 min. de lat. nord, sur le bord septentrional de la rivière de James, immédiatement au-dessus des cascades que produit celle-ci, qui a 1,200 pieds de largeur dans cette partie de son cours, et que traversent sur une même ligne deux ponts séparés par une île qui se trouve presque à égale distance de l'une et de l'autre rive. Quoiqu'elles ne soient qu'au nombre de 700, les maisons de Richmond occupent un espace de près d'une demi-lieue le long de la rivière. La partie la plus basse est très-voisine de l'eau, et la rade se trouve en face. Une longue rue parallèle à la rivière, dont elle est éloignée d'environ 150 pieds, joint cette espèce de faubourg à la partie supérieure de la ville. Celle-ci est très-agréablement située sur un terrain élevé, d'où l'on jouit de la vue des cascades et de celle de la campagne. C'est-là que se trouvent les plus beaux bâtimens et le capitole ou la maison de l'Etat, qui, du bord opposé, paraît faire un très-bel édifice, mais qui, lorsqu'on s'en approche, ne se présente plus que comme une masse informe. Le plan originaire, qui était très-beau, avait été envoyé de France par M. Jefferson; mais ses compatriotes pensèrent que l'on pouvait faire encore mieux. En conséquence ils placèrent l'attique en bas et les colonnes en haut. La salle principale est celle où s'assemblent les représentans. Elle sert aussi pour le service divin, car il n'y a pas une seule église dans tout Richmond. Le vestibule est de forme circulaire, et très-obscur; mais il est orné d'une statue du général Washington, exécutée par un habile artiste français, par Houdon, qui a fait exprès le voyage d'Amérique. Près de cette statue se trouve placé le buste de M. De Lafayette, ouvrage dû au ciseau du même sculpteur.

Il y a environ 4,000 habitans à Richmond; mais la moitié sont des nègres. Parmi les hommes libres il y a beaucoup de gens de loi. Presque tous les négocians de cette ville sont étrangers.

*Williamsbourg.*—Cette ville est située dans une plaine,

à la distance d'une demi-lieue de toute rivière navigable, et à 4 lieues à l'ouest d'York-Town. Elle consiste en trois rues parallèles. A l'une des extrémités de la rue du milieu se trouve le *collège de Guillaume et Marie* (1), car on le nomme toujours ainsi ; et à l'autre extrémité on voit l'ancienne maison d'Etat, vaste bâtiment en briques, qu'on laisse tomber en ruine. Selon M. Jefferson, le collège ou plutôt l'édifice où il est placé ressemble à une grande briqueterie, excepté cependant qu'il a un toît. Il y a un évêque anglican à Williamsbourg. La cathédrale, la seule église qu'il y ait dans la ville, était en fort mauvais état il y a quelques années. Le siège du gouvernement de la Virginie se trouvait autrefois à Williamsbourg ; mais pendant la guerre on l'a tranféré à Richmond, cette ville étant plus éloignée de la mer, et par conséquent moins exposée aux coups de l'ennemi.

*York-Town* est située à 4 lieues au sud-est de Williamsbourg, dans une agréable position, sur la rivière à laquelle elle donne son nom. Cependant la population n'en est pas de plus de 800 habitans. Le commerce de cette ville est entièrement tombé.

Ce fut à York-Town que, le 19 octobre 1781, finit la guerre d'Amérique, par la prise du lord Cornwallis et de l'armée qu'il commandait. Après la reddition de cette ville, le congrès, en votant des remercimens aux armées françaises et américaines, ordonna qu'un monument serait érigé pour en perpétuer le souvenir, qui toutefois paraît n'être encore dû qu'à l'importance du service, Les habitans d'York-Town du moins ne l'ont point oublié ; et les noms du maréchal de Rochambeau, et de MM. de Viomenil et de Lafayette sont toujours en grande vénération parmi eux.

*Hampton* est une petite ville située au fond d'une baie, près de l'embouchure de la rivière de James. Elle contient environ 30 maisons et une église épiscopale. On construit quelques barques dans cette ville, d'où l'on exporte annuellement, de gros meubles et du blé, pour la valeur de

(1) On y professe avec assez peu de succès, dit-on, les mathématiques, la physique, la logique, le droit et les langues modernes.

Digitized by Google

42,000 dollars. C'est un lieu des plus salles et des plus infects.

*Norfolk* est située par 78 deg. 48 min. de longit. ouest, et 36 deg. 50 min. de latitude nord, à l'embouchure de la branche orientale de l'Elisabeth. On y compte environ 500 maisons, mal construites et tout en bois. On les a élevées depuis l'année 1776, que lord Dunmore, gouverneur de la Virginie, fit incendier cette ville. Le dommage occasionné par cet acte de rigueur fut évalué à plus de 1,500,000 dollars. Vers le port les rues sont étroites et irrégulières; mais dans plusieurs autres quartiers il y en a d'assez larges. Aucune n'est pavée, et toutes sont très-sales. Il est étonnant que les habitans d'une ville dans laquelle une maladie pestilentielle a fait périr le sixième de la population (1) en un an, connaissent si peu les inconvéniens de la mal-propreté.

Des deux églises de Norfolk, l'une est destinée aux épiscopaux et l'autre aux méthodistes. Il y a peu d'années qu'on ne célébrait le service divin dans la première que tous les huit ou quinze jours; et en général le peuple observait peu le dimanche. On trouve à Norfolk beaucoup d'Ecossais et de Français. Ceux-ci sont presque tous des Indes occidentales, et particulièrement de St.-Domingue. Après que les Anglais eurent débarqué sur les îles françaises, les malheureux colons prirent la fuite en si grand nombre, qu'on en compta près de 3 mille en même tems dans cette ville. La plupart se dispersèrent ensuite en différentes parties du pays. Ceux qui demeurèrent à Norfolk levèrent de petites boutiques; et parmi ces derniers il s'en trouvait plusieurs qui avaient joui d'une grande aisance. Les habitans se sont conduits envers les uns et envers les autres avec beaucoup de générosité.

Norfolk étant le port principal de la Virginie, et l'entrepôt du commerce de la plus grande partie de cet Etat, est sans doute redevenu aussi peuplé qu'il l'était avant la guerre (2). Le canal, de 9 lieues de longueur, qui doit traverser le *Dismal-Swamp*, et réunir le sund d'Albemarle

(1) 500 personnes.
(2) On y comptait 8,000 ames.



Digitized by Google

à la rivière d'Elisabeth, est ou sera un grand moyen de prospérité pour cette ville. On construit beaucoup de navires à Norfolk. On y en a lancé jusqu'à 90 de différentes grandeurs en une seule année. Le commerce de ce port avec les Antilles, avec la Nouvelle-Angleterre et l'Europe, est très-florissant. Les exportations consistent en bois de toute espèce, en meubles, en grains, et principalement en maïs, en farine, en salaisons, en tabac, en goudron, en térébenthine, en chanvre, en graine de lin, en plomb, en fer, etc., provenans tant de la Virginie que de la Caroline du nord, qui n'a guère que ce débouché. La valeur de ces exportations s'est montée à la somme de 1,687,194 dollars en 1794, et à celle de 1,934,827 en 1795; elle s'est même augmentée jusqu'en 1797. L'exportation du tabac a diminué de plus d'un tiers depuis 1791.

*Portsmouth.* — Cette ville est située vis-à-vis de Norfolk, sur la rive occidentale de l'Elisabeth. Elle occupe un espace considérable, quoiqu'elle ne contienne que 600 maisons; et les rues en sont si larges, que les tapis de verdure qui les couvrent semblent former des prairies. La position en est plus agréable et plus saine que celle de Norfolk; l'eau est plus profonde le long des cales, et cependant le commerce de Portsmouth est réduit à rien. Cette ville fut incendiée aussi dans le même tems et pour la même cause que Norfolk, et il n'y resta sur pied qu'un très-petit nombre de maisons.

*Petersbourg.* — Cette ville est située au commencement du cours navigable de la rivière d'Appatamox. C'est la seule place importante qu'il y ait au sud de la rivière de James, entre Norfolk et Richmond. On y compte 300 maisons. C'est un lieu mal-sain; et la plupart des habitans sont étrangers. Le commerce de Petersbourg est très-florissant, et exporte annuellement 2,400 muids de blé. C'était sur l'emplacement qu'occupe cette ville que résidait Pocahontas, célèbre indienne, qui épousa l'anglais Rolfe. Des familles issues de ce mariage résident encore à Petersbourg.

*Lynchbourg.* — Cette ville est située sur la rive septentrionale de la Fluvana, à la distance d'environ 50 lieues au-dessus de Richmond. Elle n'est fondée que depuis 15 ans; et il y en a 7 ou 8 qu'elle contenait déjà cent maisons. Sa position favorable au commerce la fesait prospérer rapide-

Digitized by Google

ment; et on en exportait annuellement 2,000 muids de tabac.

*New-London.* — Cette ville est située à très-peu de distance de Lynchbourg. Elle est très-petite, et renferme un arsenal.

Histoire. — La Virginie était la plus ancienne colonie que la Grande-Bretagne eut en Amérique. Les premières tentatives des Anglais pour s'établir dans ce pays eurent lieu pendant le règne d'Elisabeth. Walter Raleigh, après avoir obtenu l'agrément de la cour, forma une compagnie composée de plusieurs personnes d'un rang distingué, et de riches négocians, qui convinrent de fonder un établissement dans cette partie du Nouveau-Monde, à laquelle, en l'honneur de leur reine, ils donnèrent le nom de Virginie (1). Ceux qui firent partie des trois premières expéditions périrent de maladie ou de misère, ou furent exterminés par les sauvages. Réduits à l'état le plus déplorable, les faibles restes de la quatrième expédition fesaient voile pour l'Angleterre, lorsqu'à l'embouchure de la baie de Chesapik ils rencontrèrent lord Delaware avec une escadre chargée de vivres et de tout ce qui était nécessaire à leur défense. Il leur persuada de retourner sur leurs pas; et, par la sagesse de son administration, la colonie fut bientôt sur un pied respectable. Contraint, par le mauvais état de sa santé, à retourner en Angleterre, il laissa son fils en Amérique, avec le titre de lieutenant-gouverneur, et lui adjoignit un conseil, dont il choisit les membres. La colonie commença à fleurir; et l'on découvrit les moyens d'en assurer la prospérité. La Virginie demeura fidèle au parti de la couronne pendant les troubles qui agitèrent l'Angleterre. Plusieurs gentils hommes anglais, dont les jours étaient menacés dans leur patrie, se refugièrent dans cette colonie, et ils y soutinrent long-tems le parti du roi. Dans la guerre de l'indépendance, au contraire, les Virginiens ont montré un républicanisme très-décidé.

(1) Nous avons déjà dit qu'on donnait autrefois le nom de Virginie à un territoire beaucoup plus considérable que ne l'est celui de l'Etat qui le porte aujourd'hui.

Digitized by Google

# CAROLINE DU NORD.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 150 lieues } entre les } 78 d. 28 m. et 85 d. 28 m. de longit. ouest.
Larg. 60 lieues } 33 d. 50 m. et 36 d. 30 m. de latit. nord.
Lieues carrées. . . . . 4,880.

LIMITES.—Cet Etat est borné au nord par la Virginie; à l'est et au sud-est il l'est par la mer Atlantique. Il a la Caroline méridionale au sud et au sud-ouest, et l'Etat de Tenessie au nord-ouest. On le divise en districts de l'Est, en districts du Milieu, et en districts de l'Ouest; et on le subdivise en 58 comtés. Voici les noms des uns et des autres:

### DISTRICTS DE L'EST.

| | COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|---|
| *District de Wilmington.* | BRUNSWICK. . . . . | *Smithville.* |
| | HANOVRE. . . . . | *Wilmington.* |
| | ONSLOW. . . . . | *Swannsbourg.* |
| | DUPLIN. . . . . | *Sarecto.* |
| | BLADEN. . . . . | *Elisabethtown.* |
| *District de Newbern.* | CARTERET . . . . . | *Beaufort.* |
| | JONES . . . . . | *Trenton.* |
| | CRAVEN . . . . . | *Newbern.* |
| | BEAUFORT . . . . . | *Washington.* |
| | HYDE. . . . . | *Germanton.* |
| | PITT. . . . . | *Greensville.* |
| | WAYNE. . . . . | |
| | GLASCOW. . . . . | |
| | LENOIR . . . . . | *Kingston.* |
| | JOHNSTON. . . . . | *Smithfield.* |
| *District d'Edington.* | TYRRELL. . . . . | *Elisabethtown.* |
| | CURRITUCK . . . . . | |
| | CAMDEN . . . . . | *Jonesbourg.* |
| | PASQUOTANK. . . . . | *Nixonton.* |
| | PERQUIMINS. . . . . | |
| | CHOWAN. . . . . | *Edenton.* |
| | GATER . . . . . | *Hertford.* |
| | HARTFORT . . . . . | *Wynton.* |
| | BERTIE . . . . . | *Windsor.* |

Digitized by Google

## Districts du Milieu.

| | COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|---|
| *District d'Halifax.* | Northampton | |
| | Halifax | *Halifax.* |
| | Martin | *Williamston.* |
| | Edgecomb | *Tarbourg.* |
| | Warren | *Warrenton.* |
| | Franklin | *Louisbourg.* |
| | Nash | |
| *District d'Hillsbourg.* | Grandville | *Williamsbourg.* |
| | Person | |
| | Caswell | *Leasbourg.* |
| | Orange | *Hillsbourg.* |
| | Wake | *Raleigh.* |
| | Chatham | *Pittsbourg.* |
| | Randolph | |
| *District de Fayette-Ville.* | Moore | *Alfordston.* |
| | Cumberland | *Fayette-Ville.* |
| | Sampson | |
| | Richemond, | *Rokingham.* |
| | Robeson | *Lumbertown.* |
| | Anson | *Wadesbourg.* |

## District de de l'Ouest.

| | COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|---|
| *District de Salisbury.* | Rockingham | |
| | Guilford | *Martinville.* |
| | Montgommery | *Hoppet.* |
| | Stoket | *Upper-Saura.* |
| | Surry | *Salem.* |
| | Iredell | |
| | Rowan | *Salisbury.* |
| | Cabarrus | |
| *District de Morgan.* | Meklenbourg | *Charlotteville.* |
| | Lincoln | *Lincolntown.* |
| | Rutherford | *Rutherfordtown.* |
| | Barke | *Morgan.* |
| | Bancomb | |
| | Wilker | |

Montagnes.—Les monts Apalaches ou Alleghany traversent la partie occidentale de la Caroline du nord. Ces monts, dit un observateur judicieux, se présentent, en Virginie et en Pensylvanie, sous la forme des sillons parallèles entr'eux, mais qui souvent varient dans leur largeur et quant aux intervalles

Digitized by Google

qu'ils laissent entr'eux. Sur les confins de la Caroline du nord et du Tennassee, les Alleghanys sont, au contraire, des groupes isolés de montagnes, contigus seulement par leur base. Ils occupent moins de terrain. La chaîne principale, appelée *Alleghany* en Virginie, et *Blue-ridge* (rang bleu) dans la Caroline, est la seule qui se continue sans interruption; elle fait le partage des eaux entre l'Océan et l'Ohio. Mais ce chaînon, chose fort remarquable, ne renferme pas ici les sommets les plus élevés; ceux-ci appartiennent à un chaînon qui se trouve un peu à l'Ouest des sources des rivières de Tenassee, et précisément sur la limite des deux Etats. La montagne du Grand-Père (*Great-Father-Mountain*), celle du Fer (*Iron-Mount*), celles dites la Jaune, la Noire, etc., sont réputées être les plus hautes, non-seulement de ce chaînon, mais de toute la chaîne Alleganique qui traverse les Etats-Unis l'espace de près de 300 lieues (1).

Le pays au pied des monts Alleghany, dans les deux Carolines et dans la Géorgie, consiste en des terrains inégaux, coupés par des collines et des nombreux *crecks* ou ruisseaux, aux bords desquels se trouvent des terres fertiles. Mais à commencer à la distance de 20 lieues de la côte, et en allant vers celle-ci. On ne voit plus qu'un sol uni, formé d'un sable noir et profond, où l'on ne trouve ni pierre ni cailloux (2).

Rivières, baies, caps, marais.—Les principales rivières de la Caroline du nord sont celles de *Choan*, de *Roanoke*, de *Pamlico*, de *Nuse*, du *cap Fear*, et enfin de *Grande-Pedie*. La première se forme par le confluent de trois rivières, de *Mehirren*, de *Notaouay* et de *Blac-Water*, qui naissent toutes les trois dans la Virginie. Elle se jette dans le bras nord-ouest du sund ou du détroit d'Albemarle, et a près d'une lieue de largeur à son embouchure.

La *Roanoke* est formée par la *Staunton*, qui a sa source dans la Virginie, par la *Dan*, qui a la sienne dans la Caroline du sud. Elle se jette, par plusieurs embouchures, dans la partie sud-ouest du sund d'Albemarle. Cette rivière dé-

(1) *Michaux*, Voyage dans les États de l'Ouest, etc., p. 275.
(2) *Id., ibid.*, p. 299, voyez *Caroline du sud*, ci-après.

Digitized by Google

borde souvent, et des cascades ne permettent pas de la remonter l'espace de plus de 20 lieues. Les terres qu'elle arrose passent pour les plus riches de la Caroline du nord.

La *Pamlico* se forme aussi par le confluent de plusieurs rivières, dont la *Tar* est celle qui a le cours le plus long. Elle se réunit au bras droit nord-ouest du sund auquel elle donne son nom. L'espace de 13 lieues elle est navigable pour des bâtimens qui tirent neuf pieds d'eau. Des bateaux plats, portant 30 ou 40 muids, peuvent la remonter 16 lieues au-delà de ce point.

La *Neuse* se jette dans le sund de Pamlico au-dessous de Newbern. Elle est navigable pour de grands vaisseaux, 4 lieues au-dessus de cette ville. Des bâtimens d'un port moins considérable peuvent la remonter l'espace de 16 lieues, et de petites barques l'espace de plus de 60. Cette rivière reçoit la Coteeney, qui vient du nord-est, et la Trent, qui vient du sud-ouest. Celle-ci s'y réunit à Newbern; de grands vaisseaux en refoulent le courant l'espace de 4 lieues, et des barques pendant près de dix lieues.

La rivière du cap *Fear*, ou du cap *Charendon*, est la réunion de plusieurs autres rivières, dont la plus éloignée dans la partie supérieure de son cours a le nom de rivière de *Haw*, puis on l'appelle bras nord-ouest du cap *Fear*. Elle reçoit la *Black-River* (rivière Noire), du côté de l'est, et une autre rivière, appelée bras nord-est du cap *Fear*. Ces deux bras se réunissent à l'extrémité inférieure d'une sorte de baie assez enfoncée dans les terres.

La rivière du cap *Fear* est navigable pour de grands vaisseaux jusqu'à Wilmington, et pour des barques jusqu'à Fayettewille, à-peu-près 30 lieues plus loin. Les diverses branches de cette rivière procurent une navigation très-étendue à la Caroline du nord.

Le *sund* ou le *détroit d'Albemarle* à près de 20 lieues de longueur sur trois ou quatre de largeur. Il forme plusieurs enfoncemens, auxquels aboutissent de petites rivières, et il communique avec le détroit de Pamlico, qu'il a au sud. Il renferme l'île de *Roanok*.

Le *sund de Pamlico* est une espèce de lac ou de mer intérieure qui a de trois à six lieues de largeur, et plus de trente lieues de longueur. Il est séparé de la mer par

Digitized by Google

une grève d'un sable grossier, large d'un tiers de lieue, et couverte d'arbustes et de buissons. Cette grève est coupée par plusieurs petits canaux, à travers desquels passent des bateaux ; mais il n'y en a qu'un, celui d'*Okakok*, qui puisse recevoir des navires d'un port un peu considerable. Ce dernier canal se trouve entre une île qui lui donne son nom, et un banc qui a celui de *Core*. La côte septentrionale est appelée comme l'île, et la terre qui forme la côte méridionale est nommée *Portsmouth*. Une barre du même sable que la grève traverse cette entrée, sur laquelle, à la mer basse, il y a 14 pieds d'eau. On rencontre à deux lieues en-dedans, un banc de sable appelé *Souash*, qui est au milieu du chénal, et de chaque côté duquel il y a d'autres bancs très-dangereux, et souvent à sec. Selon le vent qui souffle, le Souash est couvert de 8 ou de 9 pieds d'eau à la haute mer. La marée ordinaire s'élève à 10 pouces sur ce banc, et à 18 sur la barre. Entre l'un et l'autre il y a deux bons ancrages, appelés ancrage supérieur et ancrage inférieur. Les bâtimens qui tirent 10 pieds d'eau ne passent le premier qu'après qu'ils ont été allégés. Peu de patrons de navires osent franchir l'entrée d'Okakok, parce qu'il arrive souvent que la barre change de position.

Le cap *Hatteras*, situé par 78 deg. de longit. ouest et 38 deg. 10 min. de lat. nord, est une pointe que forme la grève dont nous avons parlé plus haut. Des coups de vent et de violentes tempêtes sont fréquens dans les parages voisins de ce cap, que, selon M. de Volney, le courant du golfe du Méxique menace de détruire (1). Le cap *Look-Out* gît au sud du cap Hatteras et à l'opposite du sund de Core. Près de ce cap il y avait un hâvre excellent, qui est comblé depuis l'an 1777. Le *cap Fear*, qui vient ensuite, est remarquable par un dangereux écueil, qu'a cause de sa forme on nomme *Frying-Pan* (poële à frire).

Nous avons déjà dit que le *Dismal-Swamp* (Marais affreux) s'étendait dans la Caroline du nord. Il y a aussi

(1) *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, t. I, p. 243.

Digitized by Google

dans l'espèce de presqu'île que forme la Roanok et le sund d'Albemarle d'un côté, et la Pamlico et le détroit du même nom de l'autre, un autre *Dismal-Swamp* qui est moins étendu que le précédent, et autour duquel on cultive à présent beaucoup de riz.

CLIMAT ET PRODUCTIONS.—Nous avons distingué deux espèces de sol dans cette province ( page 411 et 412 ), il faut également distinguer deux climats.

Dans les montagnes de la Caroline du Nord, il fait plus froid que dans celles de Virginie, malgré la latitude plus méridionale de deux à trois degrés. Du 10 au 20 septembre le froid se fait vivement sentir, et les habitans sont obligées de faire du feu. M. *Michaud* le père a vu sur la montagne du Grand-Père des plantes et des arbres du Bas-Canada (1).

Ces montagnes contiennent de riches mines de fer d'une excellente qualité, et qu'on exploite avec succès. Le sol y est peu pierreux et très-fertile. On en peut juger par la force végétative des arbres, parmi lesquels on remarque le chêne rouge, le quercitron, l'érable à sucre, le frêne, le marronier à fleurs jaunes, les *Magnolia acuminata* et *auriculata*. Les chataigniers s'y élèvent à une hauteur prodigieuse; mais ils ne paraissent qu'à vingt-cinq lieues en-deça des montagnes (2). Le côté de ces montagnes qui regarde le nord, est quelquefois garnie exclusivement de *kalmia latifolia* ou *callico-tree*, arbrisseau qui donnent les plus belles fleurs que l'on connaisse.

Dans les grands bois, le sol est couvert d'une espèce de pois sauvages qui offrent aux bestiaux une nourriture excellente. Mais les bestiaux ont beaucoup à souffrir des tiques, des maringoins et autres insectes dangereux. Les eaux sont bonnes, l'air est salubre. Les terres de première classe se vendent à raison de deux piastres l'acre; les taxes s'élèvent à un sou par acre. Le maïs, le froment, le seigle, l'avoine et les pêchers sont les seuls objets de culture. Il est probable que les arbres fruitiers de l'Europe réussiraient très-bien dans la Haute-Caroline; les pommiers sont magnifi-

(1) *Michaux* voyage, etc., p. 277.
(2) *Ibid.*, p. 278, comparez, p. 292.

Digitized by Google

ques dans le comté de Lincoln ; les colons allemands, les plus industrieux de tous, y font du cidre (1).

L'ours noir, qui se nourrit principalement de racines, de glands et de châtaignes, abonde dans les montagnes ; les habitans le chassent souvent, ils en mangent la chair, ils font des trains de derrière des jambons très-estimés, et se servent de sa graisse en guise d'huile. Une belle peau d'ours se vend jusqu'à deux piastres (2).

Le second climat commence déjà à se faire sentir à 70 —80 lieues de la mer. A cette distance on a déjà à redouter les fièvres intermittentes, qui, pendant l'été, font un vaste hôpital de toute la Basse-Caroline. Cependant il paraît que la Caroline du nord est moins exposée aux ravages de cette épidémie. La végétation dans le bas pays est sur-tout caractérisée par les immenses *pinières* ou *pin-barrens*, qui s'étendent depuis les collines jusqu'aux bords de la mer. La culture consiste en coton à longue soie, tabac (qu'on abandonne maintenant), riz, patates et maïs. Mais comme il n'y a guères de différence entre le sol et la culture des parties basses des deux Carolines, je me réserve d'en tracer le tableau en décrivant la Caroline du sud, qui renferme une plus grande étendue de pays bas.

Population, commerce. — Un récensement fait en 1791, a porté la population de la Caroline du nord à 393,750 habitans, parmi lesquels il y avait 105,071 esclaves. Elle a augmentée depuis cette époque. Le recensement de 1800 la porte à 478,000 individus, y compris les noirs (3). Il y a dans la Caroline du nord plusieurs forges, 4 ou 5 fonderies et un moulin à papier.

Une grande partie des productions que fournissent les contrées situées derrière la Caroline du nord sont transportées dans cet Etat. Celles qu'exporte la partie inférieure consistent en goudron, en poix, en térébenthine, en résine, en maïs, en planches, en essences, en douves, en poutres, en fourrures, en tabac, (ces deux derniers articles en petite quantité) en porc, en lard, en suif, en cire,

(1) *Michaux*, voyage, page p. 294.
(2) *Ibid.*, p. 280.
(3) *Ibid.*, p. 306.

produites

produites tant par les abeilles que par le cirier ou l'arbre à cire, et quelques autres articles. La valeur de ces exportations s'est élevée à 524,548 dollars en 1791 ; à 527,899 en 1792 ; à 395,414 en 1793 ; à 321,587 en 1794 ; à 492,161 dollars en 1795. Le commerce de la Caroline se fait principalement avec les Antilles et avec les Etats du Nord, d'où l'on rapporte en échange du fromage, du cidre, des pommes, du fer manufacturé, des meubles, des chapeaux, des marchandises sèches de toute espèce, du thé, etc., tirés de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Les Antilles fournissent du rum, du sucre et du café.

Habitans et gouvernement. — Les habitans de la Caroline du nord sont la plupart des planteurs qui vivent au milieu de leurs possessions, où ils ont peu de communication avec les étrangers, cependant on les dit hospitaliers. La sobriété et l'industrie ne forment pas leurs principales vertus. Le soin de leurs plantations est abandonné à leurs inspecteurs et à leurs nègres. Cette remarque peut s'appliquer aussi à leurs voisins de la Caroline du sud. Les habitans de la classe inférieure, dans la Caroline du nord, ont les mêmes mœurs que ceux des mêmes classes dans la Virginie ; et peut-être poussent-ils leurs combats et leurs jeux barbares à un plus haut dégré de fureur encore que les Virginiens.

La constitution de la Caroline du nord est établie sur les mêmes bases que celles des autres Etats. Les dépenses publiques vont de 37,600 à 45,000 doll. Les revenus produits des taxes se montent à 46,118 dollars, et déduction faite de tous frais, il reste net 39,200 dollars. L'Etat est débiteur de 501,882 dollars envers l'Union.

Villes principales. — *Newbern*, *Edenton*, *Wilmington*, *Halifax*, *Hillsbourg*, *Salisbury* et *Fayetteville* ont été successivement le siège du gouvernement qui se trouve aujourd'hui à *Raleig*.

*Salisbury*, *Halifax*, *Washington*, *Greenville* et *Tarbury* offrent des ressources au commerce. Ces villes exportent beaucoup de productions du pays, et principalement du tabac.

*Edenton* est située sur la côte septentrionale du sund



Digitized by Google

d'Albemarle, à peu de distance de l'embouchure de la Roanoke. L'air de cette ville est mal-sain ; et en conséquence elle n'a que peu d'habitans, quoiqu'elle soit parfaitement placée pour le commerce.

*Raleigh.* — Cette ville est située dans l'intérieur des terres, à la distance d'environ 2 lieues de la rive sud-ouest de la Neuse, et à celle d'a-peu-près 32 lieues en ligne directe de l'embouchure de la même rivière. Elle n'est fondée que depuis l'an 1791 ; et le nom qu'elle porte lui a été donné en l'honneur du célèbre sir Valter Raleigh, sous la direction duquel le premier établissement des Anglais dans l'Amérique septentrionale à été fondé sur l'île de Roanoke, dans le sund d'Albemarle. Nous venons de dire qu'elle est la capitale de la Caroline du nord, au centre de laquelle elle se trouve, mais elle n'est pas bien placée pour le commerce.

*Fayetteville*, ainsi nommée en l'honneur de M. de la *Fayette*, est située dans une position avantageuse pour le commerce et les manufactures, sur la branche nord-ouest de la rivière du cap Féar, à la distance d'environ 30 lieues de la jonction de cette branche avec celle du sud-est. Elle contient 400 maisons qui forment de belles rues, dont la principale a 100 pieds de largeur. Il y a deux beaux édifices situés vis-à-vis l'un de l'autre sur une place très-vaste. Un des bâtimens les plus remarquables de Fayetteville est la loge des Francs-Maçons. Cette ville a été en grande partie incendiée en 1792. Ce sont des montagnards écossais qui l'ont fondée.

*Newbern.* — Cette ville est située au confluent de la Neuse et de la Trent. On y compte de 400 à 500 maisons.

*Wilmington* est située sur la rive orientale de la rivière du cap Féar ou de Clarendon. C'est la ville la plus commerçante de l'Etat.

Iles. — Il y a plusieurs petites îles le long de la plus grande partie de la côte de la Caroline du nord, et c'est une de ces îles dont la pointe sud-est forme le cap Féar.

Histoire. — Des Allemands du Palatinat formèrent les premiers établissemens de la Caroline du nord, vers l'année 1710. Un grand complot des Indiens de la nation des

Digitized by Google

*Toscaroras* et des *Dorys* détruisit presque entièrement cette colonie en 1721. Douze cents guerriers entrèrent dans les établissemens européens sous le masque de l'amitié, et massacrèrent sans pitié 137 personnes, hommes, femmes et enfans. L'alarme s'étant bientôt repandue dans la Caroline du sud, le gouverneur de cette province fit marcher des forces pour secourir ceux qui avaient échappés au carnage. Près de mille Toscaroras furent ou tués ou blessés ou fait prisonniers. Ceux des Indiens qui survécurent à cette destruction abandonnèrent la Caroline pour aller se réunir aux cinq nations près des grands lacs. Depuis cette fatale époque la colonie fut assez tranquille, et s'accrut en population et en richesses. En 1729 ceux qui en avaient la propriété foncière cédèrent à la couronne d'Angleterre leurs droits de juridiction et de suzeraineté. La colonie fut alors séparée de la Caroline du sud, et érigée en province particulière sous le nom de Caroline du nord, par ordre de George II.



Digitized by Google

# ÉTAT DE LA CAROLINE DU SUD.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 67 lieues { entre les } 80 d. 20 m. et 83 d. 20 m. de long. ouest.
Larg. 42 lieues { entre les } 32 deg. et 5 deg. de lat. nord.
Lieues carrées. . . . . 3,222.

LIMITES.—Cet État est borné au nord et au nord-est par la Caroline septentrionale. Il l'est du côté de l'est par la mer Atlantique, et du côté de l'ouest par la partie orientale de la Géorgie, dont le sépare la rivière de Savanah. L'une des pointes du triangle qu'il forme est dirigée au sud.

La Caroline du sud, selon *Morse*, était divisée en neuf districts, subdivisés en comtés. En voici le tableau :

### DANS LE BAS PAYS.

*District de Charleston.*

*Comté de* CHARLESTON.
———WASHINGTON.
———MARION.
*Comté de* BERKLEY.
———COLLETON.
———BARTHELEMY.

*District de Beaufort.*

*Comté de* HILTON.
———SHREWSBURY.
*Comté de* LINCOLN.
———GRANVILLE.

*District de George-Town.*

*Comté de* WENYAH.
———WILLIAMSBOURG.
*Comté de* KINGSTON.
———LIBERTY.

### DANS LE HAUT PAYS.

*District d'Orangebourg.*

*Comté de* LOUISBOURG.
———ORANGE.
*Comté de* LEXINGTON.
———WINTON.

Digitized by Google

*District de Cambden.*

| | |
|---|---|
| *Comté de* CLARENDON. | *Comté de* LANCASTER. |
| ——— RICHLAND. | ——— YORK. |
| ——— FAIRFIELD. | ——— CHESTER. |

*District de Ckeraws.*

| | |
|---|---|
| *Comté de* MARLBOROUGH. | *Comté de* DARLINGTON. |
| ——— CHESTERFIELD. | |

*District de Ninety-Six.*

| | |
|---|---|
| *Comté d'*EDGEFIELD. | *Comté de* LAURENS. |
| ——— ABBEVILLE. | ——— NEW-BURY. |

*District de Pinkney.*

| | |
|---|---|
| *Comté d'*YORK. | *Comté d'*UNION. |
| ——— CHESTER. | ——— SPARTENBOURG. |

*District de Washington.*

| | |
|---|---|
| *Comté de* PENDLETON. | *Comté de* GREENVILLE. |

Mais d'après l'autorité la plus respectable que nous allons souvent citer (1), la division judiciaire a été changée en 1801, et les districts sont au nombre de *vingt-cinq*, dont voici les noms:

| | | |
|---|---|---|
| *Abbeville.* | *Chester.* | *Marion.* |
| *Edgefield.* | *Lancaster.* | *Horry.* |
| *Newberry.* | *Fairfield.* | *Georgetown.* |
| *Laurent.* | *Kershaw.* | *Charlestown.* |
| *Pendleton.* | *Chesterfield.* | *Colleton.* |
| *Greniville.* | *Marlborough.* | *Beaufort.* |
| *Spartenburgh.* | *Darlington.* | *Barnevell.* |
| *Union.* | *Sumter.* | *Orangeburg.* |
| *York.* | | |

TERRAIN, MONTAGNES, MINES, etc.—La Caroline méridionale est bordée d'un grand nombre de petites îles. Quelques-unes présentent du côté de la mer des Dunes de 20 à 60 pieds de hauteur; toutes ont un terrain sablonneux.

(1) *A View of South-Carolina*, etc., c'est-à-dire, Tableau de la Caroline méridionale sous le rapport naturel et politique, par M. *Drayton*, ci-devant gouverneur de cet Etat; à Charlestown, 1802, en anglais.



Digitized by Google

La côte derrière les îles est coupée d'une infinité de marais et de ruisseaux. Le terrain y est uni. Sous une mince couche de terreau on trouve le sable noir qui forme la base de toute la côte des Carolines et des Florides. En quelques endroits il y a au-dessous du sable une couche de marne ou d'argile; dans d'autres, et à une profondeur de 20 pieds environ, un lit de coquilles brisées et d'autres productions marines. En avançant 30 à 35 lieues dans le pays on ne rencontre pas une pierre, et le pays s'élève insensiblement, de manière qu'à cette distance il est déjà de plus de 200 pieds au-dessus de l'Océan. C'est ici que s'élèvent des collines de sable, d'argile et de gravier, qui séparent la partie basse du haut pays (1).

Cette dernière région commence depuis les premières cataractes des rivières à 30—50 lieues de la mer. On rencontre ici des pierres et même des chaînes de rochers. C'est dans les seuls districts de Pendleton, Grenville, Spartanburgh et York que l'on trouve des montagnes considérables. Le *Table-Mountain*, situé dans le district de Pendleton, est élevé de 3,168 pieds au-dessus du pays adjacent. L'*Oolenoy*, qui n'en est séparé que par une petite vallée, le surpasse peut-être en élévation; on y voit une chute d'eau de 600 à 700 pieds. L'*Occonoe* n'a guères que la moitié de la hauteur des deux montagnes précitées. La chaîne des Apalaches s'abaisse ici rapidement.

Les *Kings-Mountains* ou montagnes du Roi, dans le district d'York, donnent la seule véritable pierre à chaux qui sert dans cet État. On a trouvé des riches mines de fer et même des morceaux d'or, dit-on; mais les habitans ne s'occupent pas encore de l'exploitation des métaux.

Curiosités naturelles.—Le gouverneur *Drayton* rapporte les faits suivans, qui méritent l'attention des géologues:

(1) Le gouverneur *Drayton*, en considérant sur-tout l'agriculture, divise la Caroline en trois régions, la basse, la moyenne et la haute; il fait consister la *moyenne* dans ses collines. Mais nous préférons, sous le rapport de la géographie-physique, la méthode de M. *Michaux*, qui distingue simplement le haut-pays et le bas-pays, en comprenant dans ce dernier les collines en question, qui peuvent être regardées comme un ancien rivage de l'Océan à une époque antérieure à la constitution actuelle du globe.

Digitized by Google

» Dans la partie élevée du district de Charleston, et » près du bac de Nelson, on trouve une couche de coquil- » lages fossiles, qui s'étend presque parallèlement à la mer, » du côté de la rivière Savannah; ces coquillages ont une » forme circulaire et un diamètre de 8 à 9 pouces; on » n'en trouve point de semblables sur les bords de la mer » en Caroline.

» Dans le marais de *Biggen* on a trouvé la mâchoire, » l'omoplate, la vertèbre cérébrale, et quelques dents d'un » grand quadrupède qui paraît avoir été carnivore. On con- » serve ces objets au muséum de Charleston «.

Rivières, canaux et ports. — De grandes rivières, qui courent du nord-ouest au sud-est, arrosent cet Etat. Les plus remarquables sont la *Grande-Pedie*, la *Santie* et la rivière de *Savannah*. La première traverse la Caroline du nord, où elle a sa source au pied des monts Alleguenys, dont même elle coupe un rameau pour pénétrer dans la partie inférieure du pays. Elle est connue sous le nom de *Yedkin* dans la partie supérieure de son cours, et il paraît même qu'elle le conserve dans toute la Caroline du nord. Elle a de nombreux affluens, dont les plus considérables sont la *Lynches*, qui s'y réunit par la rive occidentale, et la *Petite-Pedie*, qui naît aux environs de Fayetteville, dans la première Caroline. Elle forme la baie de Winway en se jetant dans l'Océan. Entre la Grande-Pedie et la Santie coule la *Black-River* (rivière Noire), qui naît vers la limite septentrionale de l'Etat.

La *Santie* naît aussi au pied de la chaîne des Apalaches, dans la Caroline du nord. Elle traverse le pays des Indiens-Catabaws, dont elle porte le nom dans la partie supérieure de son cours. Elle prend ensuite celui de *Ouaterie* dans la Caroline du sud, où elle reçoit, à une ou deux lieues au-dessus de Colombia, la *Congearie*, que forme la *Saluda*, qui, elle-même, est la réunion des eaux de la *Broad-River*, de la *Packolet*, de la *Tyger-River*, de la *Henorie*, et sur-tout de la *Rydie*. Au moyen de tous ces affluens la Santie est la rivière la plus large du pays, et c'est en même-tems celle dont le cours est le plus long. Elle entre dans la mer par deux embouchures, un peu au sud de Charleston.

Entre la rivière de Santie et la rivière de Savannah coulent et se rendent à la mer la *Cooper*, l'*Ashley*, l'*Edisto*,



Digitized by Google

qui, à son embouchure, forme une île du même nom, la *Cambahie* et la *Cousahatchy*.

La rivière de *Savannah* a sa source au pied des Apalaches, vers l'extrémité nord-ouest de l'Etat. Elle se dirige au sud-est, et sépare la Caroline du nord, de la Géorgie. Il ne paraît pas qu'elle reçoive beaucoup d'affluens de ce côté. Elle a son embouchure dans la mer, et forme un port, dont nous parlerons ci-dessous.

Les rivières de Grande-Pedie, de Sandie et de Savannah portent de grands navires; et des barques peuvent remonter les petites rivières ou les criques de la Caroline du sud.

Un canal de 7 lieues de longueur fait communiquer l'une avec l'autre, les rivières de Santie et de Cooper (1). Avant qu'on l'eût creusé, les productions du pays n'arrivaient à Charleston que par la mer. On se proposait, il y a quelques années, d'en ouvrir un qui réunirait l'Ediston à l'Ashley.

On trouve aussi dans la partie inférieure de la Caroline du sud des *swamps* ou des marécages, formés les uns par les marais, et les autres par des masses d'eau qu'on tient en réserve pour la culture du riz.

Les ports ou les hâvres les plus dignes de remarque dans la Caroline du sud, sont ceux de Charleston, de Port-Royal et de George-Town. Le premier, que forme la jonction des rivières d'Ashley et de Cooper, est spacieux, sûr et commode. Le fort Johnson en défend l'entrée. A quatre lieues de la ville il se trouve une barre que coupent quatre canaux, l'un desquels n'a que 16 pieds et demie de profondeur. La marée monte de 5 à 8 pieds dans le port de Charleston. Port-Royal a une rade qui pourrait contenir les flottes les plus considérables.

Climat. — Le climat varie selon les différentes parties de la Caroline du sud. La partie supérieure du pays est aussi

(1) Ce canal, un des plus beaux ouvrages exécutés dans les Etats-Unis, fut entrepris en 1792, et achevé en 1800. Les fonds nécessaires à sa construction montèrent à 150,000 livres sterling, qui furent fournis par une compagnie, laquelle avait obtenu un privilège du gouvernement, avec la permission de lever annuellement sur la navigation du canal des droits jusqu'à la concurrence de 25 pour 100 du capital employé à la construction et aux réparations de ces ouvrages. (*Drayton*).

Digitized by Google

saine que quelque canton que ce soit des Etats-Unis. Dans la partie inférieure l'air est chaux, humide et très-mal-sain. Les maladies bilieuses, les fièvres intermittentes ou malignes y sont très-communes depuis les mois de juin et de juillet jusqu'en octobre. Les causes de ces maladies ne se trouvent pas moins dans la chaleur naturelle du pays que dans la coutume d'arrêter les eaux pour arroser les rizières.

Les nègres y sont moins sujets que les blancs, et ils attendent leur guérison des premières gelées; peu de personnes font des remèdes. Il faut aller jusqu'à 150 lieues des bords de la mer pour être en sûreté contre ces fièvres. En outre, la *fièvre jaune* ravage la ville de Charleston depuis juillet jusqu'en octobre; elle emporte sur-tout les étrangers en foule; la ville est déserte pendant cette saison mortelle (1).

La végétation commence en février; c'est alors que l'érable à fleurs rouges est en fleurs; il est bientôt suivi par le saule et le sureau; le prunier et le pêcher ont ensuite leur tour. Les planteurs sont en activité dans les mois de mars et d'avril; la saison de semer continue jusqu'en juin. Dès-lors les chaleurs augmentent; dans les mois de juillet et d'août il tombe de fortes pluies, accompagnées d'orages. En septembre, les matinées et les soirées sont froides, mais le soleil est encore ardent au milieu du jour. Le tems est orageux vers l'équinoxe; l'air est d'ordinaire doux et serein en octobre. Vers la fin de ce mois les gelées blanches paraissent, et les fièvres disparaissent avec les chaleurs. Le froid arrive en décembre; la végétation s'arrête; les montagnes se couvrent de neige, mais dans les plaines elle ne prend pas pied; il en tombe rarement au-delà d'un pouce, et un rayon de soleil la fait disparaître.

L'hiver y est la saison la plus agréable. La plus forte gelée qu'il y ait ne pénètre pas la terre à deux pouces, et le froid n'y dure pas trois jours de suite. Des plantes qui ne peuvent supporter l'hiver de la Virginie prospèrent dans la Caroline du sud.

Aux environs de Charleston et sur les îles qui bordent la côte, les orangers passent l'hiver en pleine terre, et sont rarement endommagés par les froids; mais à dix mille de

(1) *Michaux*, page 305.

Digitized by Google

distance dans l'intérieur, ils gèlent tous les ans jusqu'à rase terre, quoique ces contrées aient une latitude plus méridionale que Malte et Tunis (1).

Les pluies tombent abondamment dans la Caroline du sud. Souvent à trois mois de sécheresse continuelle succèdent trois semaines ou un mois de pluie. Selon les observations de la société de médecine de Charleston, il en est tombé,

| | | | |
|---|---|---|---|
| En 1791 | 96 pouces. | En 1797 | 55 pouces. |
| — 1792 | 88 ——— | — 1798 | 46 ——— |
| — 1793 | 114 ——— | — 1799 | 75 ——— |
| — 1794 | 118 ——— | — 1800 | 51 ——— |
| — 1795 | 71 ——— | — 1801 | 42 ——— |
| — 1796 | 58 ——— | | |

Le thermomètre de Fahrenheit a donné les résultats suivans :

| | | | |
|---|---|---|---|
| En 1751, | plus grande chaleur + 96, | plus grand froid ÷ 23 |
| — 1759 | + 93 | ÷ 28 |
| — 1791 | + 90 | ÷ 28 |
| — 1798 | + 88 | ÷ 31 |

Ces observations tendraient à prouver que le climat devient d'année en année plus froid et plus sec, par conséquent plus sain.

Ouragans. — Des ouragans destructeurs exercent souvent leurs ravages dans la Caroline méridionale ; le D. *Chalmer* a décrit celui du 4 mai 1764. On l'observa à 10 heures du matin à plus de 300 milles (125 lieues) à l'ouest de Charleston ; à deux heures après midi il n'était plus qu'à 3 milles de cette ville. Il fut heureusement détourné dans sa route par un autre ouragan venu du nord-est qui le choqua ; laissant Charleston, il porta sa fureur sur une flotte marchande ; la colonne d'air qui formait l'ouragan présentait un diamètre de 900 pieds ; on y voyait un mouvement continuel ; la rivière semblait s'élever à elle, et l'atmosphère se précipiter de toutes parts dans son sein ; son aspect et sa couleur

(1) *Michaux*, Voyage dans les Etats-Unis, page 3 et page 290 ; comparez *Lionel Chalmers*, Description du climat et des maladies de la Caroline, 1776, et *David Ramsay*, Esquisse du sol et du climat, etc., 1796.

Digitized by Google

changeaient à chaque instant ; tantôt elle paraissait d'un noir foncé, et tantôt brillante de flammes.

Les ouragans s'élèvent le plus souvent après des étés fort chauds; ce fut le cas de celui qui, en septembre 1752, causa une inondation par laquelle Charleston faillit être détruite.

PRODUCTIONS VÉGÉTALES—La végétation est extrêmement prompte dans la Caroline du sud; et le sol y produit quantité de plantes, d'arbustes, d'arbrisseaux et d'arbres. On y recueille des oranges, des figues excellentes, des limons, des citrons, des grenades, des poires, des pêches, des melons d'eau. Les forêts donnent des arbres magnifiques (1). On y trouve 17 espèces de chênes. Les autres arbres principaux sont le magnolia, le frangier, le cyprès à feuilles d'acacia, l'arbre qu'on nomme ici cafier, le baumier, le liquidambar, l'amelanchier, les hickorys, les andromeda, le pavia, le sasaffras, la salsepareille, le murier blanc, l'*azalea*, le *medra-azedaoc* ou le lilas des Indes, le colicaulhes, le cirier, et sur-tout des pins qui donnent de la térébenthine, de la résine, du goudron et de la poix. Cette végétation appartient sur-tout aux bas-pays et aux îles. Le climat est trop chaud en été pour les arbres fruitiers de l'Europe, et trop froid en hyver pour ceux des Antilles. Le figuier est le seul qui y réussisse. Les deux Carolines fournissent une quantité prodigieuse de miel, dont on fait diverses boissons, et sur-tout de l'hydromel excellent. La partie supérieure du pays et les cantons de la partie inférieure, qui ne sont pas propres à la culture du riz, produisent de l'indigo et du tabac, mais en petite quantité, sur-tout le premier qui décline, et qui est bien inférieur à celui de St.-Domingue. On y recueille aussi du blé, du seigle, de l'orge, de l'avoine, du maïs, du chanvre, du lin, des patates douces, des semences légumineuses et du coton. Les forêts sur les montagnes consistent en châtaigniers, caroubiers, chênes blancs, etc. Parmi la quantité de plantes médicinales qui croissent sur les montagnes et aux environs, on

(1) La Virginie et les deux Carolines produisent des arbres d'une extrême grosseur. On prétend qu'il y en a dont la circonférence est de 56 pieds, et qui s'élèvent à la hauteur de 50 à 70 pieds sans pousser aucune branche. On en creuse le tronc, et l'on en fait des canots.

Digitized by Google

remarque la serpentané, la *pinkroot* (*spigelia marilandia*), le ginseng (1), etc.

Rizières. — Les plantations de riz s'étendent sur les bords des rivières dès l'endroit où la marée commence à être douce jusqu'à celui où elle cesse à se faire sentir. Tant que la marée est salée, le terrain d'une argile noirâtre est couvert d'une quantité de roseaux et de joncs; lorsqu'elle s'adoucit, la végétation change de nature; on rencontre différentes espèces de jonc d'eau douce, des gazons de l'espèce de l'uniole paniculée, une espèce de pied de veau, le petit tulipier, le cyprès, le myrthe et le sureau. La terre dans ces rizières est d'un grain impalpable, et le terrain y est si uni qu'une crue de quelques pouces d'eau suffit pour couvrir tout ce qui est destiné à la culture. (*Drayton*).

Nègres. — Le gouverneur *Drayton* assure que sans les Nègres une grande partie de la Caroline serait demeurée sans culture. Cette espèce d'hommes peut seule être exposée sans vêtemens aux chaleurs du midi, et travailler quatre heures de suite, le corps plongé dans l'eau et la boue. Ils peuvent donc seuls donner aux champs de riz leur valeur. M. *Drayton*, en bon Carolinois, s'indigne des efforts que les habitans du Nord se donnent pour l'abolition de l'esclavage. « Ces Nègres, dit-il, sont plus heureux qu'ils ne l'auraient été dans leur propre pays.—Dans la Caroline ils sont protégés par les lois. Ils travaillent chaque jour par tâches qui ne sont pas trop fortes; et lorsqu'ils les ont achevées, il leur reste du tems à eux. Il n'est pas permis de les faire travailler au-delà d'un certain nombre d'heures par jour, durant différentes parties de l'année; et les planteurs sont exposés à être punis s'ils ne les nourrissent et ne les habillent pas convenablement. Si un planteur tue un nègre sans le vouloir et dans un accès de colère, il paie au gouvernement 50 liv. sterl. (1200 francs) d'amende; s'il le tue de propos délibéré, l'amende est double, et le

(1) Le gouvernement français avait, près de Charleston, un jardin botanique formé par M. *Michaux* père, et que la Caroline du sud a acheté depuis très-peu de tems. Il appartient actuellement à la société d'agriculture de Charleston.

Digitized by Google

» planteur est déclaré incapable d'exercer aucun emploi » civil ou militaire. S'il ne paie pas l'amende, *on peut* l'en- » fermer dans une maison de force, et l'y faire travailler » pendant sept ans ».

ANIMAUX. — Les animaux indigènes ne diffèrent pas infiniment de la Virginie et de la Caroline du nord. On trouve dans la Caroline du sud tous les animaux d'Europe, qui s'y sont singulièrement multipliés, et dont quelques-uns sont même devenus sauvages. Un grand nombre de loups et de *couguars* parcourent les forêts. Les animaux y sont moins féroces qu'ils ne le sont en Afrique et en Asie; et lorsqu'ils attaquent les veaux, ce qui est rare, les mères leur opposent une vigoureuse résistance.

POPULATION. — En 1791, la population de la Caroline du sud se montait à 249,973 habitans, y compris 107,994 esclaves.

Le recensement de 1800 a donné, selon M. *Michaux*:

| | | |
|---|---|---|
| Pour le pays-bas.... | 36,000 blancs, | 100,000 nègres. |
| Pour le haut-pays... | 163,000 ——— | 46,000 ——— |
| TOTAL..... | 199,000 blancs, | 146,000 nègres. |

345,000 individus

RELIGION. — L'église anglicane était ci-devant l'église dominante dans l'Etat, mais à présent les sectes les plus nombreuses sont celles des Indépendans, des Presbytériens et des Anabaptistes. Depuis la mort de l'évêque métropolitain des églises épiscopales, mort qui est arrivée dernièrement, sa place est demeurée vacante.

MARIAGES. — Les mariages doivent être célébrés par les ecclésiastiques des divers cultes; mais ils le sont souvent par des *juges de paix*, quoique ceux-ci s'exposent, à chaque célébration, au paiement d'une amende de 100 livres sterling; ils redoutent peu cette peine, qu'on ne leur inflige jamais.

EDUCATION. — Quelques gens fortunés font élever leurs enfans dans les colléges des Etats du Nord. Dans la Caroline, les écoles sont en petit nombre et en assez mauvais état, d'après les propres aveux du gouverneur *Drayton*. Quant aux

Digitized by Google

colléges, le gouvernement en a formé *six*, mais *quatre* d'entre eux n'ont pas des fonds suffisans, et les *deux* restans ne sont pas en activité. Le collége appelé *South-Carolina-Collége*, fût décrété par la législature en 1801. 50,000 dollars sont destinés à le bâtir à *Columbia*, et la somme modique de 6,000 est réservée par an pour payer les maîtres.

Mœurs. — Il paraît que les habitans du bas-pays sont gais, hospitaliers, francs, fiers, grands querelleurs, se provoquant en duel pour la moindre chose, très-peu instruits, au demeurant, d'honnêtes gens, autant que *des planteurs* peuvent l'être. Les Charlestonois, hors de leur commerce, sont très-bornés en connaissances, mais en revanche, ils se portent bien, ils s'amusent à tirer au blanc, à jouer aux paumes à la manière basque, et à voir des courses de chevaux; les dames sont renommées pour la vivacité de leur danse.

Les habitans du haut-pays vivent à la manière de ceux de Tenessée et de Kentuckey, *Voyez* ces Etats.

Sociétés particulières. — Il y a dans la Caroline du sud des sociétés dont la formation fait honneur aux habitans de cet Etat. Elles distribuent des secours aux veuves, aux orphelins et aux émigrans privés de ressources. Ces derniers ont été depuis quelques tems les objets des actes de bienfaisance de ces respectables réunions. Il y a une société de médecine et une académie de musique à Charleston.

Commerce. — Les principaux articles de commerce qu'exporte la Caroline du sud, sont du riz, de l'indigo, du tabac, des peaux, du coton, du bœuf, du porc, de la poix, du goudron, de la térébenthine, de la cire végétale, des bois de construction, du liége, des cuirs, des plantes médicinales, etc. Les habitans de la haute Caroline manufacturent leur chanvre, leur coton et leur laine. Il y a dans le comté d'York des forges où l'on fond et où l'on fabrique le fer pour des outils et des ustensiles. Des navires pourraient être construits plus aisément et avec plus de succès dans les deux Carolines que dans les Etats de l'est et du centre. Cependant on n'en lance pas dix annuellement à Charleston. La cherté de la main-d'œuvre, le petit nombre de matelots et le peu d'activité de l'industrie font que les negocians achètent de préférence des navires construits à la nouvelle Angleterre,

Digitized by Google

ou quelquefois ils envoyent les matériaux destinés à les construire.

Le gouverneur *Drayton* donne un tableau du tonnage des bâtimens entrés et sortis du port de Charleston, dont nous extrairons les données suivantes.

| | Bâtim. américains. | Bâtim. étrangers. | Total. |
|---|---|---|---|
| En 1790 | 18,433 *tonnes.* | 21,426 *tonnes.* | 39,859 *tonnes.* |
| — 1793 | 36,194 ——— | 23,429 ——— | 59,523 |
| — 1794 | 52,724 ——— | 15,115 ——— | 67,839 |
| — 1796 | 62,271 ——— | 16,497 ——— | 78,768 |
| — 1797 | 60,854 ——— | 19,153 ——— | 80,812 |
| — 1799 | 51,791 ——— | 31,153 ——— | 82,944 |
| — 1801 | 74,264 ——— | 33,106 ——— | 107,370 |

C'est de la même source authentique, que nous tirons les données suivantes, sur les exportations de Charleston.

| Année. | Barils de riz. | Caques d'indigo. | Muids de tabac. | Livres pesant de coton. | Valeur totale en piastres. |
|---|---|---|---|---|---|
| 1790 | 87,179 | 1,649 | 6,820 | 9,840 | 2,104,677 |
| 1793 | 94,035 | 1,818 | 3,324 | 93,540 | 3,112,525 |
| 1796 | 84,540 | 490 | 5,328 | 912,600 | 7,600,387 |
| 1799 | 70,426 | 6,892 | 9,646 | 2,801,996 | 8,729,015 |
| 1801 | 64,769 | 8,502 | 5,996 | 8,301,907 | 14,304,045 |

Il en résulte que l'exportation du coton augmente rapidement, tandis que celle du riz diminue; celle du riz était à son apogée en 1772, l'on en exporta jusqu'à 102,235 barils. Celle d'indigo varie, elle a été en 1796, jusqu'à 96,121 caquets.

Constitution.— Les habitans de la Caroline du sud ont formé, en 1790, la constitution sous l'empire de laquelle ils vivent aujourd'hui. Les bases en sont les mêmes que celles des autres Etats de l'Union.

Les sénateurs sont élus pour quatre ans, les représentans pour deux, La *couleur blanche* est une qualité requise pour remplir un poste civil quelconque. La taxe sur les terres, est de $\frac{1}{4}$ piastres pour 428 piastres et $\frac{1}{4}$ ou de 7 pour 12,000. Celle sur les fonds placés dans le commerce est double. La capitation pour un nègre esclave est de $\frac{1}{2}$ piastre, et pour un

Digitized by Google

nègre libre, mulatre ou autre, 2 piastres, depuis leur 15$^{me}$. année jusqu'à la 50$^{me}$. Les patentes en licence donnent un revenu considérable. L'État doit 112,000 dollars, mais il a une créance sur l'Union pour 1,447, 173 piastres. La Caroline méridionale étant une des provinces les plus riches, donne à son gouverneur 4,280 piastres par an.

L'importation des nègres d'Afrique est prohibée depuis 1788, ainsi que dans tous les autres Etats. On vend, à Charleston, les esclaves au marché; et les propriétaires qui traitent bien les leurs en voient promptement augmenter le nombre.

La longueur et la multiplicité des procès rendent la profession d'avocat extrêmement lucrative à la Caroline du sud.

Villes principales. — *Colombia.* — Cette ville est située à la distance de 38 lieues au nord-ouest de Charleston, près de la rive nord-est de la Congarie, c'est-à-dire, avant le confluent de cette rivière avec la Ouaterie. Elle n'est fondée que depuis quelques années. C'est aujourd'hui la capitale de l'Etat, c'est-à-dire, le siège des autorités; mais hors l'époque de la session du corps législatif la ville est peu animée. Elle ne compte que 300 maisons.

*Charleston* est située par environ 82 deg. 10 min. de longit. ouest, et 32 deg. 45 min. de lat. nord, sur une langue de terre basse et plane, formée par l'Ashley et la Cooper, qui, réunissant leurs eaux au-dessous de la ville, offrent un port spacieux, et communiquent avec l'Océan en arrière de l'île de Sulivan. L'emplacement qu'occupe Charleston a un tiers de lieue de largeur, et s'étend de l'une à l'autre rivière. Les rues se coupent presque à angles droits, mais la plupart sont trop étroites pour une ville très-peuplée qui se trouve sous un climat chaud. Elles ne sont point pavées, et l'on a aucun soin de les tenir propres. La plus grande partie des maisons sont construites en bois, et celles qui sont en briques étant couvertes en merrains, les incendies ont fait de grands ravages à Charleston, sur-tout en 1796 et en 1797. Les bâtimens qui ont remplacés ceux qu'ont dévorés les flammes sont en briques et couverts en tuiles. On dit qu'il y a dans cette ville quelques édifices d'une construction élégante. On y trouve une maison d'Etat élevée depuis peu, une bourse,

un

Digitized by Google

un arsenal, un hôpital, plusieurs temples ou églises, une chapelle à l'usage des catholiques romains, et une synagogue pour les Juifs. Les marchés sont mal entretenus et mal approvisionnés, parce que la plupart des habitans riches ont des plantatations d'où ils tirent ce qui est nécessaire à la consommation de leur maison. La population de Charleston, que l'on prétendait faire monter à 25,000 ames, ne s'élève pas à 20,000 individus; d'après le recensement de 1803, on n'y comptait que 10,690 blancs et 9,050 nègres. Le nombre des maisons habitées, selon *Drayton*, est au-delà de 2,600, outre les magasins, édifices publics, etc.

Les variations soudaines dans la température sont très-fortes à Charleston. La marée s'élève ordinairement à la hauteur de 6 pieds et demi dans les deux rivières qui l'environnent. Il en résulte un mouvement continuel dans les eaux, qui, ainsi que les brises de mer, en rafraîchissent et en rendent le climat plus sain que celui du reste de la Basse-Caroline.

Charleston est la ville la plus considérable de la Caroline du sud. Il y a un collège public, une société de médecine et une académie de musique. Les négocians sont riches, et font presque toutes les affaires des deux Carolines et de la Géorgie; mais ils ont perdu l'ascendant qu'ils exerçaient dans les affaires politiques de l'Etat; les gouverneurs mêmes, qui depuis long-tems étaient choisis parmi les Charlestoniens, ont été pris dernièrement parmi les planteurs du haut-pays, et ceux-ci ont exigé la translation du siége de la législature à Columbia.

*Beaufort* est une très-petite ville, mais régulièrement bâtie, et agréablement située sur l'île de Port-Royal.

*Georgetown*, ville de 400 maisons; elle fait un assez grand commerce avec Charleston.

*Moultrieville*, ville agréable, qui se forme actuellement sur l'île de Sullivan, près Charleston. Plusieurs habitans de cette dernière ville s'y refugient pendant les invasions de la fièvre jaune.

Histoire.—Walter Raleigh, en 1584, et l'amiral Jasper de Coligny, en 1590, tentèrent, sans succès, d'établir des colonies dans la Caroline. Le premier envoya, sous le commandement de Jean Ribaud, deux vaisseaux qui



Digitized by Google

abordèrent dans le sund d'Albemarle ; mais les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Espagnols et contre les Indiens, mais les maladies et les fatigues qu'ils éprouvèrent chassèrent de ce pays les français. Ce n'est que de 1662 qu'on peut dater l'établissement des Européens dans cette partie de l'Amérique.

Après la restauration, Charles II donna à huit seigneurs anglais la propriété entière et absolue des terres comprises entre le 31^e^. et le 36^e^. d. de lat. nord, sous la suzeraineté de la couronne d'Angleterre. Les propriétaires prièrent *Locke* de dresser le plan d'une constitution pour leur colonie. Dans celui qu'il traça, ce célèbre écrivain établit une noblesse et des communes. La noblesse était composée de barons, de caciques et de landgraves. Ce ne fut cependant qu'en 1667 que les premiers colons furent envoyés d'Angleterre. D'autres émigrans partirent à diverses époques de différens pays. La forme compliquée du gouvernement, les guerres continuelles avec les Espagnols, les Français et les Indiens, mais sur-tout les dissentions intestines causées par la suprématie donnée à la religion anglicane, mirent cette colonie dans une telle confusion, que les propriétaires, convaincus du danger où elle était, et cédant aux instances mêmes des habitans, se déterminèrent à la céder au roi d'Angleterre, qui la leur racheta en 1729. La Caroline fut alors divisée par le parlement en deux provinces, auxquelles on donna une constitution qui se rapprocha plus de la constitution anglaise que ne le fesait celle qui fut abrogée. Depuis cette époque les deux Carolines se sont peuplées, ont été cultivées et sont devenues commerçantes, sur-tout celle du sud, qui, à l'époque de la révolution, tenait déjà, par ses richesses et ses ressources, un des premiers rangs parmi les autres colonies anglaises.

On évalue à 3 millions de livres sterling le dommage que la guerre à fait essuyer à la Caroline du sud.

Digitized by Google

# ÉTAT DE GÉORGIE.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 95 lieues } entre les { 67 d. 15 m. et 63 d. 28 m. de long. ouest.
Larg. 83 lieues } { 31 et 35 deg. de latit. nord.
Lieues carrées. . . . . 6,000

LIMITES. — Cet Etat est borné par le Tenessie au nord, par la Caroline du sud au nord-est, par la mer Atlantique à l'est, par la Floride occidentale au sud, et par le gouvernement du Missi-Sipi à l'ouest. Il est divisé en deux districts (supérieur et inférieur), qui sont subdivisés en 24 comtés.

### DISTRICT SUPÉRIEUR.

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| MONTGOMERY | |
| WASHINGTON | *Golphington.* |
| HAMOCK | |
| GREEN | *Greensbourg.* |
| FRANKLIN | |
| OGLETORPE | |
| ELBERT | |
| WILKES | *Washington.* |
| LINCOLN | |
| WARREN | |
| JEFFERSON | |
| JACKSON | |
| BULLOCK | |
| COLOMBIA | |
| RICHEMOND | *Augusta.* |

### DISTRICT INFERIEUR.

| | |
|---|---|
| CAMBDEN | *Saint-Patrick.* |
| GLYN | *Brunswick.* |



Digitized by Google

SUITE DU DISTRICT INFÉRIEUR.

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| CHATAM | *Sunbury.* |
| LIBERTY | *Savannah.* |
| BRYAN | |
| MACINTOSH | |
| EFFINGHOM | *Ebenezer.* |
| SCRIVEN | |
| BURKE | *Louisville, Waynesbourg.* |

MONTAGNES ET RIVIÉRES. — Les derniers rameaux de l'Allégueny ou de la chaîne des Apalaches viennent expirer dans la partie supérieure de la Géorgie. Le sol commence à devenir inégal à 15 ou 18 lieues de la mer, et ensuite s'élève graduellement: Mais depuis la côte jusqu'à ce point il est tellement plat, qu'on n'y trouve pas un seul monticule, pas même un rocher.

La Géorgie est arrosée par quantité de rivières, au nombre desquelles il y en a de considérables. Celle de *Savannah* la sépare de la Caroline du sud. Elle se forme au 85^e^. deg. 10 min. de longitude ouest, et au 34^e^. degrè 10 min. de latit. nord, par le confluent des rivières de *Tongoulo* et de *Keohouy* qui naissent dans les Apalaches. Elle court du nord-ouest au sud-ouest; et elle a plusieurs affluens, dont le plus remarquable est la *Broad-River* (large rivière). Des navires du port de 50 tonneaux peuvent la remonter l'espace de 48 lieues, c'est-à-dire, jusqu'à la ville d'Augusta, sous les murs de laquelle la largeur en est d'environ 500 toises. A une lieue au-dessus de cette ville la navigation en est obstruée par des rapides; mais elle redevient libre ensuite, et ne cesse plus de l'être jusqu'à la Tongouto. A son entrée dans la mer Atlantique, par 33 deg. 20 min. de longitude ouest, et 32 deg. de latit. nord, la rivière de Savannah a une barre, appelée barre de Tiby, qu'à la demi-marée l'eau recouvre à la hauteur de 16 pieds.

La rivière d'*Ogiichy* est presque parallèle à la rivière de Savannah, au sud de laquelle elle coule à la distance de six lieues. Quoiqu'assez longue on la dit peu considérable; elle a son embouchure dans la mer.

Digitized by Google

La rivière d'*Alatamaha* (1) est formée au 85e. deg. 18 min. de longitude ouest, et au 32e. deg. 20 min. de lat. nord, par la jonction des deux rivières d'*Okony* et d'*Okimolgy*, qui naissent aussi dans les montagnes, et dont le cours est fort long. La source de l'Okony n'est pas éloignée de celle de Tongoulo. Depuis le point où elle se forme, l'Alatamaha parcourt jusqu'à la mer un espace de 50 lieues, dont une vaste forêt en occupe 34. Cette belle rivière se jette dans la mer par plusieures embouchures, et l'entrée en est difficile.

La rivière de Ste.-Marie, qui forme la limite méridionale de la Géorgie et par conséquent des Etats-Unis, prend sa source dans un marais appelé *Ouaqoua-Phenogo* par les uns, et *Ékansanoka* par les autres. Dans les saisons pluvieuses ce marais forme une sorte de mer intérieure, à laquelle on donne jusqu'à 100 lieues de circonférence, et où se trouvent plusieurs grandes îles qui sont très-fertiles. La rivière de Ste.-Marie à son embouchure dans le sund formé par les îles Amelia et Talbert, au 84e. deg. 25 min. de longitude ouest, et au 30e. deg. 50 min. de lat. nord. Elle est navigable l'espace de 30 lieues pour des vaisseaux d'un port considérable. Les bords de cette rivière offrent quantité de beau bois de construction qu'on porte aux Antilles.

La rivière d'*Apalachicola* forme la limite occidentale de la Géorgie, depuis que cet Etat a cédé à l'Union le territoire situé plus à l'ouest.

Climat. — Les hivers sont agréables et doux dans la Georgie. On n'y voit que très-rarement de la neige, et le froid n'y arrête pas la végétation. On n'y fait point rentrer les bestiaux dans les étables, et ils ne vivent que de ce qu'ils trouvent dans les savannes et dans les forêts. Dans les régions sud-est de cet Etat, qui sont à peu de de dégrès de la zône Torride, l'atmosphère est agitée par les vents alisés. A la distance d'environ 30 lieues de la mer, le pays commençant à s'élever devient salubre, et l'eau est très-abondante et potable. Dans le pays inférieur le climat n'est pas sain près des terres où l'eau séjourne

(1) Morse dit qu'il faut prononcer *Oltamanhau*.



Digitized by Google

pour abreuver les rizières ; et les fièvres s'y déclarent assez généralement dans les mois de juillet, d'août et de septembre. A la fin de l'hiver et au printems les fluxions de poitrine et d'autres maladies inflammatoires, occasionnées par les transitions subites de température, sont très-communes et souvent fatales. L'eau est saumâtre et de mauvais goût dans cette partie du pays.

Sol et productions. — On doit présumer que la fertilité du sol varie dans une contrée d'une assez grande étendue, et qu'on peut diviser en pays de plaines et en pays de montagnes. Dans le voisinage des marais et des criques il offre un mélange de sable et d'argile. La Géorgie produit beaucoup de riz. Les rizières les plus riches sont situées sur les bords des rivières et des criques où la marée se fait sentir. L'espace qui se trouve entre les unes et les autres est d'une qualité inférieure. Il est couvert de forêts ou forme des savannes. Dans les terrains un peu élevés on cultive du maïs, du tabac, du blé, du coton. Le capitaine Jonah Robers a apporté des Marquézas, îles de l'Océan pacifique, une nouvelle espèce de cotonnier, de la réussite de laquelle on espère beaucoup. Les oranges, les figues, les grenades viennent à merveille dans la Géorgie, où l'on recueille aussi de la soie. Il y croît une sorte de thé dont on fait une grande consommation. Enfin on pourrait, avec beaucoup d'attention, y naturaliser plusieurs fruits des tropiques.

Le sol le plus propre à la culture du coton se trouve dans les îles situées sur la côte. Celles de l'Etat de Géorgie produisent le coton le plus estimé, et qui est connu en France dans le commerce sous le nom de *coton de Géorgie*, *laine fine*, et en Angleterre sous celui de *Sea-Island cotton*. Les anglais en achètent la presque totalité (1).

Il y a dans les environs d'Augusta, sur les bords de la Savannah, des lits d'écailles d'huitres d'une énorme grandeur, et dont on fait d'excellente chaux. On trouve ces lits à 20 ou 30 pieds sous terre, dans les côteaux. Ces coquilles ont généralement 15 à 20 pouces de longueur, sur

(1) *Michaux*, Voyage dans les Etats-Unis, page 302.

Digitized by Google

6 à 8 de largeur et 2 à 4 d'épaisseur. La cavité peut recevoir le pied d'un homme ordinaire.

Population. — En 1790 la population de la Géorgie se montait à 82,548 habitans, parmi lesquels il y avait 29,264 esclaves. Mais différentes migrations l'ont considérablement accrue depuis cette époque. Le dernier recensement de 1803, selon M. *Michaux*, l'élève à 163,000 individus. La position des Géorgiens étant en tout la même que celle de leurs voisins de la Caroline du sud, ils leurs ressemblent infiniment par le caractère et par les mœurs.

Education. — L'instruction publique a été long-tems négligée dans la Géorgie; mais il paraît que depuis quelques années on s'y est plus occupé de cet objet important, et l'on y a fondé un collége à Louisville.

Constitution. — En 1789 les Géorgiens se sont donné une nouvelle constitution, qui a été revue en 1795, et qui ressemble pour le fond à celles des autres Etats. On prétend qu'il y a beaucoup de désordre dans l'administration de la Géorgie. C'est le seul Etat de l'Union où l'importation des nègres d'Afrique soit permise.

Commerce. — Les principaux articles d'exportation sont les mêmes dans la Géorgie que dans la Caroline du sud. Les progrès de l'agriculture les fait augmenter en quantité. Le montant des exportations, en 1791, était de 491,472 dollars. Il était de 488,973, en 1792; de 501,385, en 1793; de 676,154, en 1794; et de plus de 900,000 dollars en 1796. Le pays situé derrière Augusta fournit à l'exportation du blé, du seigle, du maïs et du tabac. La partie inférieure de la Géorgie envoie au-dehors du riz, du coton et de l'indigo, du tabac et des bois de construction, et même une sorte de sagou faite avec la fécule de la patate douce, et la moëlle du chou palmiste. C'est à Charleston que se portent la plus grande partie des produits de la Géorgie, par les bâtimens de Savannah, qui en rapportent les marchandises européennes. Des navires des Etats de l'est fréquentent aussi le port de cette dernière ville.

Villes principales. — *Washington*. Ce chef-lieu du comté de Wilkes est situé à 16 lieues au nord-ouest d'Augusta. En 1788 il s'y trouvait une cour de justice, une prison



Digitized by Google

34 maisons, et un collége sous le nom d'académie. On dit que l'air de cette ville est très-salubre.

*Augusta.* Cette ville est située par environ 84 deg. 15 m. de longit. ouest, et 33 deg. 18 min. de latitude nord, sur le bord sud-ouest de la rivière de Savannah, qui, avons nous dit, a environ 500 toises de largeur dans cette partie de son cours. Elle est à la distance de 48 lieues de la mer, et de 42 au nord-ouest de la ville de Savannah. En 1782 il n'y avait que deux ou trois maisons sur l'emplacement. Les édifices publics sont l'ancien hôtel du gouvernement, dont cette ville fut le siége jusqu'à l'année 1795, une église, un hôtel-de-ville, une prison, et une académie ou un collége qu'elle occupe; et en 1787 on y en comptait plus de 200. Tant par l'avantage que lui procure la fertilité des environs que par sa position entre les deux parties supérieures et inférieures de la Géorgie, elle promet de devenir une ville importante. En 1791, on y inspecta, pour les exporter, plus de 6,000 boucauts de tabac.

*Louisville* est située sur le bord de la rivière d'Ogichy, à environ 23 lieues de son embouchure. Elle n'est fondée que depuis très-peu d'années. On la bâtit sur un plan régulier; et depuis 1795 elle est le siége du gouvernement.

*Savannah.* Cette ville est située sur le bord méridional et près de l'embouchure de la rivière du même nom, par environ 83 deg. 24 min. de longit. ouest, et 32 deg. 5 min. de latitude nord. Elle a la forme d'un parallégramme, et est régulièrement bâtie. On y trouve de larges rues et de vastes places; mais ni les unes ni les autres n'étant pavées, on est obligé de marcher sur un sable mouvant. Presque toutes les maisons sont en bois. Il y a des églises ou des temples d'épiscopaux, des presbytères d'anabaptistes, de luthériens, de méthodistes, et une synagogue. Le cimetière de cette ville est remarquable par son étendue et par la solidité des murs qui l'environnent, ce qui a fait dire à des voyageurs que les habitans de Savannah avaient voulu honorer d'un beau temple la divinité qui a spécialement choisi son séjour parmi eux. Cette ville cependant n'est pas aussi mal-saine qu'on a prétendu qu'elle l'était. Savannah peut avoir aujourd'hui 7 à 8,000 habitans, dont la moitié sont des nègres.

Digitized by Google

Le commerce de la Géorgie est concentré à Savannah, quoique le port n'ait qu'un petit nombre de bâtimens.

*Sunbury.* Cette ville est située, sur la côte de la mer, à 5 lieues au sud de la rivière d'Ogichy. Elle a un port spacieux et commode. Comme l'air est sain, on se réfugie à Sunbury pendant la saison des maladies. Les Anglais l'avaient mise en cendres pendant la guerre de l'indépendance; mais on l'a rebâtie, et en 1788 on y a rétabli une académie.

*Brunswick.* Cette ville est située par 31 d. 10 m. de latit. nord, à l'embouchure de la *Turtle-River* (rivière de la tortue), qui se jette dans le détroit ou dans le sund de Saint-Simon. Elle a un port où, malgré la barre, peuvent arriver les vaisseaux de première grandeur, et où la flotte la plus nombreuse pourrait mouiller en sûreté. La ville de Brunswick a été bâtie sur un plan régulier. L'avantage de sa position et la fertilité du pays adjacent donnent lieu de croire qu'avec le tems elle deviendra très-commerçante.

*Fréderica.* Cette ville est située dans l'île de Saint-Simon, sur une hauteur, en face de l'embouchure de la rivière d'Alatamaha. Elle ne renferme qu'un petit nombre de maisons. La forteresse, qui était régulièrement construite, et tout en briques, tombe actuellement en ruine. Fréderica ayant été fondée par le général Oglethorpe, est une des plus anciennes villes de la Géorgie.

Isles. — Plusieurs îles bordent la côte de la Géorgie. Les principales sont les îles de *Skidaouay*, de *Ouassau*, de *Sainte-Catherine*, de *Sapelo*, de *Saint-Simon* ou de *Frederica*, de *Jekyl*, de *Cumberland* et d'*Amelai*. Il parait qu'elles sont en partie couvertes de beau bois, et que plusieurs produisent du coton, de l'indigo, des patates et du maïs.

Histoire. — Le projet de fonder une colonie dans la Géorgie fut formé en Angleterre en 1732. Plusieurs personnes qui voulaient secourir les indigens du royaume, souscrivirent pour une somme considérable, qui, joint à 240,000 francs accordés par le gouvernement, servit à acheter tous les objets nécessaires aux pauvres qui voudraient se transporter dans cette contrée, et se soumettre aux règlemens qu'on leur imposerait. On obtint des lettres-patentes de Georges II, en date du mois de juin 1752; et l'on donna le nom de Géorgie à la nouvelle colonie. Au

Digitized by Google

mois de novembre suivant, James Ogelthorpe s'embarqua, en qualité de chef et de directeur, avec 116 personnes. Arrivés à Charleston, il fut reconnaître le pays, et il marqua la place où est aujourd'hui Savannah. Bientôt arrivèrent d'autres aventuriers d'Ecosse, d'Irlande, de Hollande et d'Allemagne. Avant l'année 1752 il y avait plus de mille personnes établies entre les rivières de Savannah et d'Alatamaha.

Plusieurs règlemens auxquels étaient astreints les habitans de la Géorgie n'étaient point appropriés à leur position, et les privaient des prérogatives dont jouissaient leurs voisins. Ce fut de-là que nacquit l'esprit de mécontentement qui anéantît la constitution. Les guerres qu'elle eut à soutenir contre les Espagnols et les Indiens, qui fesaient de fréquentes incursions sur son territoire, plongèrent la colonie dans le désordre et dans la misère. Elle était sur le penchant de sa ruine lorsqu'en 1752 le gouvernement la prit sous sa protection, et la mit sur le même pied que les deux Carolines.

Pendant la guerre de l'indépendance la Géorgie fut dévastée par les troupes anglaises. A la paix avec la Grande-Bretagne l'agriculture et la population eussent considérablement augmentées, sans les guerres presque continuelles que les habitans ont soutenues contre les Criks, qu'ils provoquaient le plus souvent eux-mêmes.



Digitized by Google

# ÉTATS DU SUD-OUEST.

Cette division comprend les Etats de *Kentuckey* et du *Tenassée*, le gouvernement de *Missi-Sipi* (ci-devant Géorgie occidentale), le gouvernement de la *Nouvelle-Orléans*, qui bientôt va former un Etat, et le reste de la Louisiane, désigné sous le nom de *gouvernement* d'*Indiana*.

Cette grande étendue de terres est encore peu peuplée, et c'est pour cela que nous n'en fesons qu'une division. Mais sous le rapport physique elle mériterait d'être considérée sous *deux* divisions à part. Les bords de l'Ohio, les montagnes de Tenassée et le territoire nommé du Missi-Sipi, présente une région physique, dont la constitution diffère absolument de celle des régions situées à l'ouest du Missi-Sipi. La première offre un sol varié par des hauteurs, des plaines, des forêts; le pays au-delà du Missi-Sipi n'est qu'une immense prairie. Personne n'a mieux dépeint ce contraste que M. *Châteaubriant*; nous transcrirons la description éloquente qu'il a fait des deux bords du Missi-Sipi (1).

« Ce fleuve, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden. Mille autres fleuves tributaires du Meschacebé, le Missouri (2), l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenassée l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver: quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le tems assemble sur toutes les sources les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur

(1) Génie du Christianisme, tome III, p. 241 de la 3e. édit.

(2) Le Missouri est aujourd'hui reconnu pour être la branche principale.

Digitized by Google

» les ondes. Chariés par les vagues écumantes, ces radeaux » descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux » fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure pour » y former une nouvelle branche. Par intervalle il élève sa » grande voix, en passant sous les monts, et répand ses » eaux débordées autour des colonnades, des forêts et des » pyramides des tombeaux indiens; c'est le Nil des déserts. » Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les » scènes de la nature: et tandis que le courant du milieu » entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes; » on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long » des rivages, des îles flottantes de pistia et de nénuphar, » dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. » Des serpens verds, des hérons bleus, des flammans roses, » de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vais- » seaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses » voiles d'or, va aborder endormie dans quelque anse reti- » rée du fleuve.

» Depuis l'embouchure du Meschacebé jusqu'à sa jonc- » tion avec l'Ohio, le tableau le plus extraordinaire suit le » cours de ses ondes. Sur le bord occidental, des savanes » se déroulent à perte de vue: leurs flots de verdure, en » s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils » s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer » à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille bufles » sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant » les flots à la nage, se vient coucher parmi les hautes herbes » dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux » croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le pren- » driez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil » satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abon- » dance de ses rives.

» Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle » change tout-à-coup sur la rive opposée, et forme un ad- » mirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, » groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés » dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de » toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, » croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs » qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bigno-

Digitized by Google

» nias, les coloquintes s'entrelacent au pied de ces arbres, » escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des » branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à » l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille » portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes » traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent » des ponts et des arches de fleurs. Du sein des massifs » embaumés, le superbe magnolia élève son cône immo- » bile: surmonté de ses roses blanches, il domine toute la » forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance » légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

» Une multitude d'animaux, placés dans ces belles re- » traites par la main du Créateur, y répandent l'enchante- » ment et la vie. De l'extrémité des avenues on aperçoit des » ours enivrés de raisin, qui chancellent sur les branches » des ormeaux; des troupes de carriboux se baignent dans » un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des » feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virgi- » niennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur » les gazons rougis par les fraises; des perroquets à tête » jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu » grimpent en circulant au haut des cyprès; des colibris » étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens- » oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y » balançant comme des lianes.

» Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre » côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement » et murmure: des coups de bec contre le tronc des chênes, » des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent ou » broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruis- » semens d'ondes, de faibles gémissemens, de sourds meu- » glemens, de doux roucoulemens remplissent ces déserts » d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise » vient à animer toutes ces solitudes; à balancer tous ces » corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, » d'azur, de verd, de rose, à mêler toutes les couleurs, » à réunir tous les murmures; alors il sort de tels bruits » du fond de ces forêts, il se passe de telles choses aux yeux, » que j'essayerais en vain de les décrire à ceux qui n'ont » point parcouru ces champs primitifs de la nature ».

Digitized by Google

Ce ravissant tableau est en même tems de la plus grande exactitude; les cartes que le général *Collaud* a levées du cours du Bas-Missi-Sipi, et toutes les relations les plus authentiques, ne font que confirmer la description de M. Châteaubriant. Mais il faut en borner l'application, dans le sens de l'auteur, au Bas-Missi-Sipi seulement. Au-dessus de l'embouchure de l'Ohio la scène change; le pays plat ne se trouve plus à l'ouest, mais à l'est; les montagnes de la Haute-Louisiane présentent déjà leurs branches latérales sur le rivage occidental. Plus au nord, c'est-à-dire, au-dessus de la réunion du Missouri et du Missi-Sipi, la disposition du sol change encore, et l'on voit à l'est une contrée remplie de petites montagnes, tandis qu'à l'ouest d'immenses prairies se déroulent et s'étendent à une distance inconnue.

*Sommaire historique.*

Cette immense étendue de pays, désignée par les Français sous le nom de *Louisiane*, était originairement comprise dans la *Floride*, découverte par les Espagnols en 1520. On voit dans toutes les mappemondes du seizième siècle la Floride séparée du pays de *Tagil*, c'est-à-dire de *Techas*, par une grande rivière qui court, comme le Missi-Sipi, du nord au sud. Mais les commencemens de la rivière de St.-Laurent étant placés beaucoup trop au sud-est, le Missi-Sipi joue dans ces cartes un rôle secondaire, et n'a que la moitié de son cours réel.

Le père *Marquette*, en 1673, et le père *Hennepin*, en 1680, pénétrèrent du Canada jusqu'aux bords du Missi-Sipi, et ce n'est que depuis cette époque que la Louisiane eût un nom à part, et commença à attirer l'attention générale.

D'Iberville, qui reconnut le premier le Missi-Sipi par mer, établit, vers l'année 1700, une petite colonie dans ce pays. Il la plaça dans le lieu le plus stérile de la côte, à Biloxi. Une autre peuplade, arrivée deux ans après, fut établie à 13 lieues de l'autre, assez près de Pensacola, et sur les bords de la Mobile. Une île située vis-à-vis de l'embouchure de cette rivière offrait un hâvre qu'on pouvait regarder comme le port de la nouvelle colonie. On la nomma

Digitized by Google

l'île Dauphine. Cette île se peupla malgré l'aridité du sol ; mais en 1717 les sables en avaient comblé le port, et elle perdit l'avantage qui lui avait donné une sorte de célébrité.

On ne pouvait raisonnablement espérer aucun progrès d'un établissement formé sur un territoire si mal choisi. La mort d'Iberville, qui fut tué en 1702, devant la Havanne, enleva tout espoir aux colons, dont le plus grand nombre cherchèrent un asyle aillieurs. Le peu qui restait vécut misérablement. La colonie était réduite à vingt-huit familles lorsqu'on vit Crozat demander et obtenir, en 1712, le commerce exclusif de la Louisiane. Ce spéculateur se proposait d'ouvrir, par mer et par terre, des communications avec l'ancien et le Nouveau-Mexique, d'y verser des marchandises de toutes les espèces, et d'en tirer une grande quantité de piastres. La Louisiane lui paraissait un entrepôt naturel et même nécessaire ; mais toutes ses tentatives ayant été infructueuses, il se dégoûta de son privilège, et le remit à une compagnie, dont le succès excita la plus vive surprise. Elle fut formée par le trop célèbre Law.

Depuis long-tems on était persuadé que la Louisiane renfermait des richesses immenses. On ignorait où ces richesses pouvaient être, mais Law fit répandre qu'elles étaient trouvées, qu'elles étaient plus abondantes encore qu'on ne l'avait cru. L'impression que fit ce stratagème est inexprimable. Tous les esprits furent animés d'une passion désordonnée pour les actions de la nouvelle compagnie. Le Missi-Sipi devint la fin et le mobile de toutes les combinaisons. Bientôt elles ne se bornèrent pas à une simple association avec le corps qui avait obtenu la disposition de ce beau pays. De tous côtés on lui demande de vastes terrains pour y former des plantations, qui devaient, disait-on, rendre en peu d'années le centuple des avances qu'on aurait faites. Les hommes qui passaient pour les plus éclairés, pour les plus riches de la nation, parurent les plus empressés à former de ces établissemens. Durant les accès de cette fièvre ardente, on entassait dans des vaisseaux tout ce qui se présentait d'étrangers et de nationaux. Ils étaient déposés sur les sables de Biloxi où ils périssaient par milliers de faim et d'ennui. On aurait pu leur faire remonter le Missi-

Digitized by Google

Sipi, et les placer sur les terrains qu'ils devaient occuper; mais il ne tomba jamais dans l'esprit de ceux qui dirigaient l'entreprise de faire construire les bateaux nécessaires pour cette opération. On ne transféra les colons à la Nouvelle-Orléans qu'au bout de cinq ans, c'est-à-dire, lorsqu'il ne restait presqu'aucun des malheureux qui s'étaient si légèrement expatriés. Mais il était trop tard, la Louisiane devint en exécration, et on ne lui trouva plus de colons que dans les prisons ou dans les lieux de débauche. Plusieurs des malheureux qu'on y avait transportés furent offrir, dans les établissemens anglais ou espagnols, le spectacle de leur nudité. Le plus grand nombre errèrent dans les forêts jusqu'à ce que les fatigues et la faim eussent terminé leur sort.

Les difficultés locales furent les seules que la France eut à surmonter dans la formation de ses établissemens dans la Louisiane. Les Anglais, du côté de l'est, étaient plus occupés de leurs plantations que de projets de conquêtes; et ils n'ont réussi que très-rarement et peu souvent à séduire les petites nations qui erraient entr'eux et les Français. Les Espagnols, pour leur malheur, furent plus entreprenans du côté de l'ouest. L'envie d'éloigner du Nouveau-Méxique un voisin qui pouvait devenir redoutable, leur fit former, en 1720, le projet d'établir une peuplade considérable bien au-delà du terrain ou jusqu'alors ils avaient fixé leurs limites. La nombreuse caravane qui devait la composer partit de Santa-Fé. Elle dirigea sa marche vers les établissemens des Osages, qu'on voulait déterminer à se joindre à elle, pour aller de concert exterminer une nation voisine dont ils voulaient occuper la place. Le hasard fit prendre aux Espagnols un chemin pour un autre, ils arrivèrent précisément chez la nation dont ils avaient juré la ruine; et se croyant où ils avaient voulu se rendre, ils firent connaître le sujet qui les amenaient.

Cette nation était celle des Missouris, dont le chef, instruit, par cette méprise singulière, du danger qu'il avait couru, dissimula son ressentiment. Il promit de concourir au succès de l'entreprise qui lui était proposée, et ne demanda que deux jours pour rassembler ses guerriers. Lorsque ceux-ci se virent au nombre de deux mille, ils tombèrent sur

Digitized by Google

sur les Espagnols qu'on avait amusés par des festins et par des danses, et qu'on trouva plongés dans un profond sommeil. Tout fut massacré, hommes, femmes et enfans. L'aumonier seul échappa au carnage, et ne dut la vie qu'à la singularité de ses vêtemens. Cette catastrophe ayant assuré la tranquilité de la Louisiane du côté qui paraissait le plus menacé, elle ne pouvait être troublée que par les indigènes.

Ces sauvages se trouvaient divisés en plusieurs tribus, toutes peu nombreuses et même ennemies les unes des autres, quoique séparées par des déserts. Elles avaient la plupart une demeure fixe, et presque toutes adoraient le soleil. Des feuillages entrelacés, étendus sur des pieux, formaient leurs habitations. Des peaux de bêtes fauves couvraient les peuples qui n'allaient pas entièrement nus. Le gibier, le poisson, le maïs et les fruits formaient leur nourriture. On leur trouvait les mêmes habitudes qu'aux peuples du Canada, mais avec moins de force et de courage, moins d'énergie, moins d'intelligence et de caractère.

Les peuples de la Louisiane étaient soumis à des chefs qui exerçaient une autorité presque absolue. Les Natchez formaient le plus remarquable de ces peuples. Leur chef s'appelait *Grand-Soleil*, et portait sur sa poitrine l'image de l'astre du jour, dont il prétendait descendre. La police, la guerre, la religion, tout dépendait de lui. Les travaux se fesaient en commun, et le chef distribuait les produits de la terre. S'ils venaient à mourir, sa femme ou lui, leurs gardes s'empressaient de se tuer pour aller les servir dans un autre monde.

Le pays que les Natchez occupaient sur les bords du Missi-Sipi était agréable et fertile. Il attira l'attention des premiers Français qui remontèrent le fleuve. Les indigènes leur facilitèrent les moyens de s'y établir. La bonne intelligence subsista quelque tems, et ce ne fut que l'avidité des colons qui la fit cesser. Ils ne demandèrent d'abord que de gré à gré les productions du pays. Ils y mirent dans la suite le prix qui leur convenait. A la fin ils voulurent les avoir pour rien, et leur audace s'accrut au point de chasser les anciens habitans des champs que ceux-ci avaient défrichés.



Digitized by Google

Les Natchez, dans leur désespoir, tentèrent d'associer à leur vengeance tous les peuples de l'est dont ils connaissaient les dispositions; et ils réussirent à former, en 1729, une ligue générale, dont le but était d'exterminer au même instant tous les colons. Les confédérés convinrent de compter un certain nombre de buchettes, et d'en brûler une chaque jour. La dernière devait donner le signal du massacre.

La femme du grand chef, instruite de la conjuration par un fils qu'elle avait eu d'un Français, en fit plusieurs fois le détail à l'officier qui commandait dans les environs; mais on négligea ses avis. Elle n'en suivit pas moins la résolution qu'elle avait prise, de sauver le plus grand nombre des colons. Sa dignité lui permettant d'entrer dans le temple, elle en tirait chaque jour une ou plusieurs des buchettes qu'on y avait déposées. Tout ce qu'elle avait prévu arriva. Au jour marqué les Natchez surprirent les Français et les exterminèrent; mais comme ailleurs on n'avait pas dérobé des buchettes il n'y eut pas d'autres massacres. *Perrier*, en qui résidait l'autorité, ne perdit pas cette présence d'esprit que donne le courage. Moins il avait de forces, plus il affecta de fierté. Il parvint à opérer une telle révolution dans l'esprits des tribus confédérées, que soit dans la crainte d'être soupçonnées, soit dans l'espoir du pardon, plusieurs d'entr'elles se joignirent à lui pour détruire les Natchez. Cette nation fut passée au fil de l'épée, et on en brûla toutes les habitations.

Les colonies françaises de la Louisiane restèrent constamment dans un état languissant. Les mesures du gouvernement furent mal combinées; et si l'on eût même conçu des plans plus raisonnables, l'humeur impatiente des Français se serait opposé à leur exécution. La vie vagabonde d'un chasseur plaisait davantage aux colons français que les occupations sédentaires d'un cultivateur. Ainsi la France ne perdit que de simples espérances par le traité de 1763, qui assura à l'Angleterre la possession de tout le pays à l'est du Missi-Sipi, et aux Espagnols celle des contrées occidentales et de la Nouvelle-Orléans.

La prise de possession des Espagnols fut marquée par une vigoureuse opposition de la part des colons français, dont plusieurs en devinrent les victimes. En 1802 la France

Digitized by Google

s'était fait rétrocéder la Louisiane, et l'on s'attendait à voir exécuter de vastes et utiles projets coloniaux, lorsque tout-à-coup la guerre avec l'Angleterre éclata de nouveau, circonstance qui rendit la possession de la Louisiane bien précaire. Ce fut probablement cette circonstance qui détermina le premier Consul à céder ce pays aux Etats-Unis pour une somme de 35 millions.

Le congrès des Etats-Unis a provisoirement divisé ce terrain en deux gouvernemens, celui de la *Nouvelle-Orléans* et celui d'*Indiana*, comme l'on va le voir dans la description qui suivra celle des Etats américains sur la rive gauche du Missi-Sipi.



Digitized by Google

identique dans sa nature, et couvert par une couche de terre végétale qui varie dans sa composition, et qui a, depuis quelques pouces jusqu'à dix et quinze pieds d'épaisseur. Les limites du banc calcaire ne sont pas encore fixées, mais son épaisseur doit être très-considérable, à en juger par les Falaises des bords de l'Ohio, qui souvent monte à un des bancs de pierre calcaire de trois cents pieds. Comme les rivières du Kentuckey dessèchent presqu'entièrement en été, il est probable que le sol calcaire les engloutit dans des fentes et des cavités souterraines (1).

Les *Barrens* ou plaines dépourvues d'arbres qui se trouvent au sud-ouest de Kentuckey sont remplis de trous en forme d'entonnoir, qui probablement doivent leur origine aux éboulemens, qui y sont fréquens (2). Nous apprenons dans l'instant même qu'une petite montagne dans le sud-est du Kentuckey s'est écroulée.

Rivières et eaux.— Six rivières principales parcourent cet Etat ou le traversent pour se réunir à l'Ohio, qui, avons nous dit, le borne en grande partie. Ce sont la *Sandy-River*, la *Licking*, la *Kentuckey*, la *Salt-River*, la *Green-River*, et la rivière de *Cumberland*. Les trois premières naissent près l'une de l'autre, au pied des *Laurell-Mountains* (montagnes des Lauriers), la *Sandy-River* (rivière de Sable), constitue une partie de la limite orientale de l'Etat. Trois courans d'eau séparés, appelés bras du nord, bras du milieu, bras du sud, forment la *Kentuckey*, qui a, pour principal affluent, la *Dick*, dont le cours est peu long. Des rochers de trois cens ou de quatre cens pieds de hauteur perpendiculaire, que composent en quelques endroits des pierres à chaux, et en d'autres un beau marbre blanc, et que couronnent des cèdres rouges, bordent ces deux rivières, et les font ressembler à de profonds canaux creusés par la main de l'homme. La Kentuckey reçoit quelquefois le nom de *Kottahouah*. Après un cours très-sinueux d'environ 83 lieues, elle se jette dans l'Ohio. L'embouchure en est de 250 toises, et elle se trouve à plus de 200 lieues au-dessous de Pittsbourg, par environ 88 deg. de long. ouest et 38 deg. 35 min.

(1) *Michaux*, Voyage aux Etats de l'Ouest, p. 168—170.
(2) *Id. ibid.*, page 163.



Digitized by Google

de latitude nord. La *Salt-River* (rivière Salée) se compose de quatre petites rivières, dont les sources sont peu éloignées les unes des autres, et qui arrosent une belle contrée. Leurs cours est extrêmement sinueux, ainsi que celui qu'elles forment lorsqu'elles sont réunies. La Salt-River se dirige à l'ouest. Elle court l'espace de trente lieues, et a une embouchure de 80 verges de largeur. La *Green-River* (rivière Verte) coule aussi vers l'ouest. Elle a près de 50 lieues de cours, et une embouchure large de 80 verges. Quelques petites rivières lui portent aussi leurs eaux. La rivière de *Cumberland* a sa source au pied des *Laurell-Mountains*, qui se rattachent aux montagnes de Cumberland. Elle passe à Nachville, dans l'Etat de Tenessie, et a 200 toises de largeur sous les murs de cette ville. Après un cours d'environ 160 lieues, elle entre dans l'Ohio par une embouchure de 300 toises, et à la distance de 371 lieues au-dessous de Pittsburgh.

Toutes celles des rivières dont nous venons de parler, qui ont leur embouchure dans l'Ohio, sont navigables presque jusqu'à leur source; mais comme elles dessèchent en été, cet avantage n'est que temporaire. Il y a même des terres très-fertiles qui ne peuvent être cultivées, parce qu'on y manque absolument d'eau pendant l'été.

Climat.—Le climat de tous les Etats à l'ouest des monts Alleghany est singulièrement salubre et agréable. Mais les froids commencent de bonne heure, et le cotonnier ne réussit pas dans le Kentuckey. Il gèle souvent de cinq à six degrés pendant plusieurs jours de suite.

Productions végétales. — La qualité bonne ou mauvaise des terres se distingue d'après l'espèce des arbres qu'elles produisent. Les terres les plus fertiles sont celles où les forêts sont composées de cérisiers de Virginie, de noyers blancs, de frênes blancs, noirs et bleus, de *Celtis foliisvillosis*, de *Guilandina dioica* nommé cafier, de *Gléditsia triacanthos*, et d'*annona triloba*; les trois dernières espèces indiquent sur-tout les meilleures terres. Dans les parties fraîches et montueuses on voit s'élever les troncs énormes de platanes, de tulipiers, de *magnolia*, ainsi que le *quercus macrocarpa*, dont les glands sont de la grosseur d'un œuf de poule. Les terres de seconde qualité sont reconnues

Digitized by Google

à leurs châtaigniers, chênes rouges, quercitrons, lauriers sasafras, *diospyros virginiana*, etc. Celles de troisième classe, qui ordinairement sont arides et montagneuses, ne produisent guères que des chênes noirs et rouges, des chênes châtaigniers, des pins et quelquefois des cèdres de Virginie. Les terres de première qualité sont trop riches pour le blé. Elles produisent 50 ou 60 boisseaux de maïs par acre, et quelquefois même jusqu'à 100 boisseaux. Les terres destinées au blé ou au seigle en rapportent 30 boisseaux par acre. Les autres grains, le tabac et les légumes de toute espèce viennent en abondance au Kentuckey. On y cultive le chanvre et le lin. Le seul arbre fruitier cultivé est le pêcher; il y vient dans la dernière perfection. Il y a des vignes sauvages, mais la culture de celles d'Europe n'a pas eu grand succès encore.

Animaux. — Les chevaux de selle de cet Etat sont recherchés; ils ont la jambe fine, la tête bien proportionnée, la taille élégante et svelte; mais les chevaux de trait sont mauvais comme dans tous les Etats-Unis. Les bêtes à corne et les cochons abondent.

Dans tous les Etats de l'Ouest et même dans ceux de l'Est et du Sud-Est, à partir de 200 milles de la mer, on est obligé de donner du *sel* aux bestiaux, sans cela ils ne prendraient pas d'embonpoint. C'est pour eux un besoin si impérieux qu'ils viennent eux mêmes le réclamer à la porte des maisons (1). On y trouve des buffles, des bisons, des ours, des daims, des élans et plusieurs autres animaux communs aux Etats-Unis, ainsi que d'autres absolument inconnus dans ceux-ci. Les rivières nourrissent d'excellens poissons, tel que le saumon, le rock-fish, la perche, l'anguille, etc. Le perroquet est indigène au Kentuckey. Il en est de même de la bécasse de couleur blanchâtre, dont la tête est surmontée d'un panache blanc, et dont le bec est d'ivoire pur. Il y a un hibou semblable à celui d'Europe, mais dont le cri n'est pas le même. L'oiseau moqueur, et beaucoup d'autres oiseaux de la Virginie habitent aussi ce pays.

Minéraux. — Les mines de charbon de terre sont très-riches, mais on ne les exploite pas encore. Il y a près de

(1) *Michaux*, page 209.

*Green-River* trois sources ou étangs de biturne, substance qui remplace parfaitement l'huile à brûler. On trouve dans le Kentuckey de l'alun de plusieurs espèces, ainsi que beaucoup de mines qui fournissent de très-bon cuivre.

Curiosités naturelles. Eléphant fossile.—M. Peales, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Philadelphie, est parvenu, avec beaucoup de soins et de dépenses, à réunir un squelette fossile complet d'un grand quadrupède, qui peut-être regardé comme une espèce d'éléphant. Ce squelette a été trouvé près les grandes salines ( *the great salt-licks* ), à 500,000 au-dessus de Pittsburgh, et à 3,000 à l'est de l'Ohio, ils étaient ensevelis avec beaucoup d'autres ossemens, sur-tout de buffles et de dains, dans un sol calcaire principalement composé de detritus de coquillages, et couvert d'eau, même pendant les saisons les plus sèches (1).

Ce quadrupède se distingue par l'extrême solidité de sa charpente osseuse, par les mâchoires plus longues d'un tiers de celles de l'éléphant ordinaire, par des dents molaires plus nombreuses, d'une structure moins composée que celles des autres éléphans, et enchassées séparément dans des aloéoles régulièrement cloisonnées, enfin, par une plus grande obliquité de la ligne faciale et un front moins élevé que dans l'éléphant d'Asie, on conclut ce dernier trait de la conformation de la mâchoire et de l'encaissement des dents (2).

Daubenton avait regardé cet animal comme un hippopotame; William-Hunter a cherché à prouver que ces dents molaires n'ont pu appartenir qu'à un *carnivore*, opinion également adopté par M. Peales, qui croit que cet éléphant était *amphibie*, et qu'il vivait de chair et de crustacés; ce que M. Faujas-Saint-Fond trouve au moins fort douteux (3).

Population.—Un grand nombre d'Américains et même d'Européens passent journellement au Kentuckey. En 1790 il y avait 73,677 habitans, y compris 12,430 esclaves. Le nombre en a extrêmement augmenté depuis; dans le recen-

(1) *Peales*, Mémoire, etc. Journal de Physique, Février, 1803, pages 170 et suiv.

(2) *Camper* fils, Description d'un éléphant, page 24.

(3) Essai de géologie, tome I, page 371.

Digitized by Google

sement de 1800 on donne à cet Etat 220,000 habitans, et en 1802, lorsque M. *Michaux* y passa, les gens du pays estimaient leur nombre à 250,000.

Villes principales. — *Washington* (1) est située sur l'Ohio. Cette ville n'avait que 1,200 habitans il y a quelques années; mais elle s'accroissait rapidement.

*Lexington* est située sur la riviére d'Elkhorn, à la distance de 4 ou de 5 lieues de la jonction de celle-ci avec la Kentuckey. C'est la ville la plus considérable de l'Etat, quoiqu'en 1786 il n'y eut que 100 maisons; mais en 1796 on y comptait déjà 2,000 habitans. C'était autrefois le siége du gouvernement. Il y a des corderies, tanneries et autres fabriques.

*Francfort* est située par environ 87 deg. 11 min. de longit. ouest, et 37 deg. 5 min. de latit. nord, sur la rive septentrionale de la Kentuckey, à 17 lieues de la jonction de cette rivière avec l'Ohio, et à 286 lieues à l'ouest de Philadelphie. Cette ville est aujourd'hui la capitale du Kentuckey. Elle est florissante et régulièrement bâtie. La maison d'Etat, qui n'est achevée que depuis quelques années, passe pour un grand et bel édifice.

*Louisville* est située sur l'Ohio, près d'un rapide de cette rivière, et dans une contrée fertile. Des eaux stagnantes qui se trouvent derrière la ville en rendent l'air mal-sain; et en conséquence elle ne s'accroît qu'avec lenteur, malgré l'agrément de sa position.

Commerce. — Depuis le premier janvier jusqu'au 30 juin 1802, il était passé par Louisville 85,570 barils de de farine, dont les deux tiers environ venaient du Ketuckey. La même année cet Etat exporta 42,048 pesant de chanvre brut, et 2,402 pesant de cables et cordages. Il s'exporte plusieurs millers de boucauts de tabac par année. La plante *ginseng* (panar quinquefolia) qui croît dans les Alleghany, s'exporte en quantité pour la Chine.

---

(1) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici au lecteur qu'un même nom est souvent commun à plusieurs villes des Etats-Unis d'Amérique.

Digitized by Google

manière qu'une moitié des assistans est occupée à secourir l'autre.

Gouvernement et lois. — La constitution de cet Etat est basée sur les principes de la démocratie, comme celles de tous les Etats-Unis. Mais il s'offre ici un trait particulier qui mérite d'être remarqué. Dans aucun Etat les titres de propriété sont plus sujets aux contestations que dans le Kentuckey. « Je ne me suis pas arrêté, dit M. *Michaux*, » chez un habitant, qui, tout en paraissant bien persuadé » de la validité de son titre, ne doutât de celui de son » voisin ».

Histoire. — Je ne sais sur quoi se fonde le géographe Américain *Morse*, en disant que les Indiens de cinq nations avaient cédés, en 1768, le Kentuckey aux Anglais. M. *Michaux*, qui revient de ce pays, nous apprend que cette contrée ne fut reconnue qu'en 1770 par quelques chasseurs Viginiens; les rapports avantageux qu'ils en firent, en engagèrent d'autres à y passer. Cependant aucun établissement fixe y fut formé avant 1780. A cette époque cette vaste contrée n'était occupée par aucune nation indienne; elles y venaient chasser, mais toutes, d'un commun accord, fesaient une guerre d'extermination à celle qui voulait s'y fixer. C'est de-là, dit M. Michaux, que cette contrée a pris le nom de *Kentuckey*, qui signifie dans le langage des indigènes, *terre de sang*.

En 1792 le Kentuckey devint un Etat séparé, et fut admis dans la confédération générale, après que les habitans eurent formé leur constitution.

C'est dans le Kentuckey sur-tout qu'on admire aujourd'hui le premier aspect de la civilisation naissante, si admirablement décrite par M, *Chateaubriant*.

« Là règnait le mélange le plus touchant de la vie so-
» ciale et de la vie de la nature : au coin d'une cyprière
» de l'antique désert, on découvrait une culture naissante;
» les épis roulaient à flots d'or sur le tronc du chêne abattu,
» et la gerbe d'un été remplaçait l'arbre de dix siècles.
» Par-tout on voyait les forêts livrées aux flammes pous-
» ser de grosses fumées dans les airs, et la charrue se pro-
» mener lentement entre les débris de leurs racines. Des

Digitized by Google

» arpenteurs, avec de longues chaînes, allaient mesurant
» le désert, et des arbitres établissaient les premières pro-
» propriétés. L'oiseau cédait son nid ; le repaire de la bête
» féroce se changeait en une cabane. On entendait gron-
» der des forges, et les coups de la coignée fesaient,
» pour la dernière fois, mugir des échos, qui allaient eux-
» mêmes expirer avec les arbres qui leur servaient d'asyle.

Digitized by Google

# ÉTAT DE TENESSÉE.

## ÉTENDUE ET SITUATION.

Long. 160 lieues } entre les } 85 d. 40 m. et 95 d. 10 m. de longit. ouest.
Larg. 57 lieues } entre les } 35 et 36 deg. 30 m. de latit. nord.
Lieues carrées. . . . . 6,000.

LIMITES.—Cet État est borné au nord par le Kentuckey et par une partie de la Virginie. Il l'est par la Caroline du nord à l'est, par la Géorgie au sud, et par la Louisiane à l'ouest. Il se divise en 3 districts, qui forment 11 comtés, qui ne sont pas encore tous déterminés, ni connus dans la géographie. *Morse* les donne ainsi qu'il suit.

DISTRICT DE WASHINGTON.

| COMTÉS. | CHEFS-LIEUX. |
|---|---|
| WASHINGTON. . . . . | *Green.* |
| SULLIVAN. . . . . | *Hawkins.* |

DISTRICT D'HAMILTON.

| | |
|---|---|
| KNOX. . . . . | *Sevier.* |
| JEFFERSON. . . . . | *Blount.* |

DISTRICT DE MERO.

| | |
|---|---|
| DAVIDSON. . . . . | *Tenessie.* |
| SUMMER. . . . . | |

Une division bien plus essentielle à remarquer, est celle formée par la nature du sol et la disposition des montagnes. Le TENESSÉE D'OUEST est situé sur la rivière de *Cumberland*, et en porte le nom dans le langage ordinaire. Le TENESSÉE D'EST est arrosé par les rivières d'Holston et de Clinches, qui, par leur réunion, forment celle de Tenessée; il porte généralement le nom d'*Holston*. Les parties les plus occidentales de l'État de Tenessée sont abandonnées aux sauvages.

Digitized by Google

MONTAGNES ET MINÉREAUX.—Le Tenessée est coupé par différentes chaînes des monts Alleghanys ou Apalaches; et l'une de ces chaînes, qui aboutit à l'Ohio, et sépare vers l'extrémité de leurs cours les rivières de Tenessée et de Cumberland, reçoit ce dernier nom, elle sépare le Tenassée d'ouest du Tenassée de l'est. On y remarque une file de rochers perpendiculaires, qui semblent former une citadelle régulière. On parle aussi d'une montagne du Tenassée, où les roches offrent des empreintes d'animaux et de créatures humaines d'une ressemblance parfaite, et sur lesquelles il paraît que l'on débite beaucoup de fables.

Près de *Roaring-river*, M. Michaux a observé des lits épais de schistes ferrugineux, situés horizontalement. « Les » lames qui les composent sont si peu adhérentes entre » elles et si friables, que pour peu qu'on y touche elles se » détachent par morceaux d'un pied de long, et qu'elles tom- » bent d'elles-mêmes en poussière, ce qui, à la longue, » forme sous ces rochers des excavations profondes. Sur » les feuillets de schiste les moins exposés à l'eau et à la lu- » mière, on observe une espèce d'efflorescence blanche » d'une ténuité extrême, et très-semblable à de la neige (1).

Il existe sur les bords de cette rivière et dans d'autres parties du *Cumberland*, des cavernes profondes où l'on trouve des masses de substances alumineuses très-rapprochées du degré de pureté nécessaire pour les employer dans la teinture.

Tout le sol du Cumberland ou du Tenessée d'Ouest ressemble à celui de Kentuckey; c'est un banc calcaire couvert de terre végétale. Les rivières s'y absorbent en été.

Le *Holston* ou le Tenessée d'Est est une haute vallée entre les Alleghany et les montagnes de Cumberland. Le sol y est un peu graveleux. La substance calcaire y paraît moins à découvert; les lits qui en forment la masse, inclinés à l'horizon, sont divisés à de petits intervalles, par des feuillets de quartz.

A *Iron-work*, à trente milles de Knoxville, dans le Holston, on exploite du fer d'une excellente qualité. A six ou sept milles de là, sur le chemin de la rivière Nolachuky,

(1) *Michaux*, Voyage dans les États de l'Ouest, p. 229.

Digitized by Google

on trouve de petits cristaux de roche, longs de deux à trois lignes, et de la plus belle transparence. Les facettes des pyramides qui terminent les deux extrémités du prisme sont parfaitement égales entre elles; ils sont libres et disséminés dans une terre rougeâtre et un peu argileuse (1).

L'Holston possède des salines.

Rivières. — Ce pays est arrosé par deux grandes rivières, l'une desquelles lui donne son nom. Celle-ci, qu'on nomme aussi rivière des *Cherokis*, et mal-à-propos *Hogohedge*, prend sa source dans les montagnes, sur les frontières de la Géorgie, à 35 degrés de latit. Elle se dirige d'abord au nord-ouest, ensuite au sud-ouest, puis après avoir formé un coude au sud, dans la Géorgie, elle remonte vers le nord-ouest; et elle se jette dans l'Ohio, au 34 d. même lat., après un cours d'environ 333 lieues, pendant lesquelles elle reçoit un grand nombre de rivières. Les plus considérables de celles-ci sont la *Clinches* et la *Holston*. Il semble que Morse regarde le Tenassée comme n'étant formé que par la réunion de ces deux affluens. Quoiqu'il en soit, le Tenassée, navigable dans sa plus grande partie, serait une magnifique rivière, si ce n'étaient les bas-fonds rocailleux, connus sous le nom de *muscleshoals*, qui en interrompent la navigation par les 90 deg. de lat. et pendant tout l'été. La rivière de *Cumberland* a la moitié de son cours dans le Tenassée; mais nous l'avons décrite en même tems que le Kentuckey, État dans le territoire duquel, elle à sa source et son embouchure.

Climat. — Le Tenessée d'Est, situé entre les montagnes, a le climat sain, mais assez froid. Des brouillards y obsèdent continuellement les vallées les plus élevées.

Le Tenessée d'Ouest est moins salubre. Une température plus chaude et plus humide y rend les fièvres intermittentes assez communes pendant l'été. Les étrangers y sont exposés à une affiction exanthématique, qu'on désigne sous le nom de *gale de Tenessée* (2).

Sol et productions végétales. — Les environs des rivières de Cumberland et de Tenessée sont en général

(1) *Michaux*, Voyage, page 246.
(2) *Ibid.*, p. 256.

Digitized by Google

bien boisés; et les plaines dépourvues de forêts y sont peu considérables.

Les bords de la rivière de Tenessée offrent des terres de trois qualités. Celles de la première produisent du maïs ou du chanvre, mais peu de froment. Celles de la seconde donnent cette espèce de blé, mais il faut alterner les récoltes avec quelqu'autres plantes, comme du chanvre, du tabac, etc. Celles de la troisième qualité fournissent toutes les espèces de grains qui prospèrent dans les terres sèches des États-Unis.

La culture du coton est la plus suivie dans le Cumberland; elle y est si lucrative, qu'une famille pauvre, en s'y appliquant, parvient en peu d'années à un certain degré d'aisance. Le maïs y vient plus haut et plus grand que dans le Tenessée d'Est.

Animaux. — Il y avait autrefois dans le Tenessée de nombreux troupeaux de bisons; mais les premiers colons les ont en partie détruit, presque sans aucun motif. Cependant il en reste encore au sud de la rivière de Cumberland. On trouve aussi dans le pays des chevaux, des élans, des dains, des ours, des loups, des castors, des loutres, des racoons, des renards, des écureuils, des faisans, des perdrix, des pigeons, des cygnes, des coq-d'inde sauvages, des oies, etc. Les rivières fournissent des truites des perches, des poissons-chats, qui pèsent 100 livres et plus, des anguilles, etc., etc.

On élève une grande quantité de bêtes à corne dans l'Est-Tenessée; les chevaux, dans l'Ouest-Tenessée, ressemblent à ceux de Kentuckey.

Population. — En 1791 la population du Tenessée était de 35,691 personnes; et en novembre 1795 elle se trouvait d'environ 77,262.

Lors du passage de M. *Michaux*, en 1802, on estimait le nombre des habitans ainsi qu'il suit.

| | | |
|---|---|---|
| *Est-Tenessée* | 66,000 blancs. | 4,000 nègres. |
| *Ouest-Tenessée* | 30,000 —— | 6,000 —— |
| Total | 96,000 blancs | 10,000 nègres. |

Mœurs et religion. — Les habitans de Tenessée ressemblent à ceux de Kentuckey; ils sont plus pauvres et moins

moins adonnés aux prières. Quoique [illegible] des dimanches, ils ont peu d'églises, mais en revanche, beaucoup de ministres ambulans, qui prêchent dans les bois de la manière que nous avons déjà décrite.

Gouvernement.—Jusqu'en 1798 le gouvernement fut semblable à celui qui a été établi pour le territoire du Nord-Ouest ou de l'Ohio. En vertu d'un arrêté pris par le congrès, en 1784, les habitans de ce district essayèrent de se former en corps politique, sous le nom d'*État de Franklin*, mais ils ne purent s'accorder entr'eux. En 1796 ils signèrent une constitution qu'ils venaient de se donner; et le congrès déclara que le territoire de Tenessée renfermant le nombre suffisant d'hommes libres exigé par loi, il formait un des États de l'Union. Il en est actuellement le 16^me^.

On croit que le Cumberland ou l'Ouest-Tenessée cherchera à se séparer de l'Est-Tenessée; leurs intérêts ne sont pas les mêmes; le Cumberland fait tout son commerce par l'Ohio, tandis que celui de l'Holston, à cause de la difficulté de la navigation du Tenessée, a pris le chemin par terre vers les États Atlantiques.

Villes principales.—On compte 10 ou 12 villes dans le Tenessée; mais on n'y en trouve que deux qui commencent à avoir quelqu'importance. Ce sont *Knoxville* et *Nashville*.

*Knoxville* est la capitale de l'État. Elle est située par environ 86 d. de long. ouest, et 35 d. 46 m. de lat. nord, sur la Holston, à la distance d'environ 7 lieues de la jonction de cette rivière avec le Tenessée. On y comptait 200 maisons en 1802; elles sont presque toutes en bois.

*Nashville* est située par 89 d. 32 m. de long. ouest, et 35 d. 55 m. de lat. nord, à 90 lieues de Knoxville, et sur la rivière de Cumberland, qui a 200 toises de largeur dans cette partie de son cours. Elle passe pour avoir 120 à 130 maisons.

Commerce.—On exporte du Tenessée des chevaux de selle et de trait, des bœufs, divers autres animaux, du ginseng, des peaux de daim, des fourrures, du coton, du chanvre et du lin. On en tire aussi de la viande de porc et de la farine. On se plaignait, il y a quelques années, que le commerce languissait dans ce pays faute de capitaux et

d'industrie ; mais il est probable qu'il acquerra beaucoup d'activité par l'effet de la réunion de la Louisiane aux Etats-Unis.

Dans l'Ouest-Tenessée il y a des fabriques domestiques de toiles de coton très-utiles, et que la législature du pays encourage.

HISTOIRE.—En 1755, il n'y avait pas plus de cinquante familles de colons, établies dans le Tenessée ; et avant la fin de l'année suivante elles furent détruites ou chassées de ce pays par les Indiens. Les établissemens ne recommencèrent qu'en 1765.

Le Tenessée invite tellement à s'y établir, que selon M. Jackson qui représente cet Etat au sénat de l'Union, il s'y rendit de 40 mille à 50 mille émigrans en 1796.

## GOUVERNEMENT DU MISSI-SIPI

## OU TERRITOIRE DU SUD-OUEST.

SITUATION. — Ce territoire est borné au nord par une ligne tirée droit à l'est, depuis l'embouchure de la *riviere d'Yasou*, qui se jette dans le Missi-Sipi, jusqu'à la *riviere de Tatahoutchy*, sous le 35^me^. degré de latitude. Il l'est par cette dernière rivière; à l'est, par le 31^me^. degré. de lat. nord; au sud et par le Missi-Sipi à l'ouest. Il a été cédé par les Etats de Géorgie, et de la Caroline du sud aux Etats-Unis, d'après les limites fixées par le traité que ceux-ci ont conclu en 1795 avec l'Espagne. Le gouvernement de ce territoire est semblable à celui qui a été établi dans le pays situé au nord-ouest de l'Ohio.

NATURE DU PAYS. — Il paraît qu'on retrouve ici les principaux traités de la constitution des deux Carolines et de la Géorgie. Des collines occupent la partie intérieure du pays, qui probablement offre des terres d'une grande fertilité. A leurs pieds se déroule une immense savane, couverte de pins et peu propre à aucun genre de culture.

La rivière *Catahoche* ou *Apalachicola* s'écoule dans la baie d'Apalache. La rivière de la *Mobile*, qui se jette dans la baie du même nom, reçoit quatre ou cinq affluens, et peut-être considérée comme la plus importante du pays.

Le climat a sans doute les avantages et les desavantages de celui de la Caroline méridionale (voyez cet Etat). A *Natches*, il est très-insalubre; les trois quarts des habitans y sont exposés a des fievres intermittentes pendant l'été et l'automne.

Les orages terribles auxquels ce pays est exposé ont été supérieurement dépeints par M. de *Chateaubriant*. « Ce » lieu, dit-il, était un terrain marécageux; nous avancions » avec peine sous une voûte de smilax, et parmi des ceps » de vigne, des indigo, des faséoles, des lianes rampantes, » qui entravaient nos pieds comme des filets. Le sol humide

» murmurait autour de nous, et à chaque instant nous étions » près d'être engloutis dans des fondrières. Des insectes sans » nombres, d'énormes chauves-souris nous aveuglaient, les » serpens à sonnette bruissaient de toutes parts, et les loups, » les ours, les bisons, les carcajous, les petits tigres, qui se » venaient cacher dans ces retraites, les remplissaient de leurs » mugissemens.

» Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés » entrent sous l'ombrage des bois. Tout-à-coup la nue se dé- » chire, et l'éclair trace un rapide lozange de feu. Un vent » impétueux sorti du couchant, mêle en un vaste chaos les » nuages avec les nuages. Le ciel s'ouvre coup-sur-coup, et » à travers ses crevasses on aperçoit de nouveaux cieux » et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts » plie. Quel affreux et magnifique spectacle ! La foudre al- » lume en divers lieux les bois; l'incendie s'etend comme » une chevelure de flamme; des colonnes d'etincelles et de » fumées assiègent les nues, qui dégorgent leurs foudres » dans le vaste embrâsement. Les détonnations de l'orage » et de l'incendie, le tracas des vents, les gémissemens des » arbres, les hurlemens des bêtes; les clameurs des fleuves, » les sifflemens des tonnerres, qui s'éteignent en tombant » dans les ondes; tous ces bruits multipliés par les échos du » ciel et des montagnes assourdissent le désert. »

Etablissemens américains. — A *Natches*, la population se monte déjà à 5,000 blancs et 3,000 esclaves. On y cultive le coton à longue soie. — Un autre établissement se forme et s'accroit tous les jours sur les bords de la rivière *Grande - Yazous*, qui s'écoule dans le Missi-Sipi par 32 degrés 40 minutes. — Il paraît qu'il y a également des Américains établis vers l'embouchure de la rivière de Mobile.

Indiens. — Il paraît que le nombre des indigènes est assés considérable dans le gouvernement de Missi-Sipi. Leurs principales tribus sont celles des *Chicasas*, des *Chactas* et des *Creks*. La première est établie vers les sources des rivières de Tombeckbe, de Mobile et d'Yasou, à l'angle nord-ouest de l'Etat. Les rapports que l'on fait sur leur pays n'ont pas une parfaite conformité les uns avec les autres. Mais nous adopterons celui de M. Bernard Romans,

cité (1) pour la véracité par M. de Volney, qu'on n'accusera pas de manquer de cette qualité. Selon cet auteur les Chicasas habitent une haute plaine sèche, où l'eau est mauvaise et peu abondante. La partie la plus septentrionale de cette contrée est très-montagneuse. En 1771 les Chicasas ne comptaient que 250 guerriers.

Les *Chactas* ou les têtes plates possèdent le vaste territoire qui s'étend depuis la rivière d'Alibama jusqu'au Missi-Sipi. Quoiqu'il renferme de vastes plaines et qu'il soit très-fertile, on le dit montueux. Les Chactas pouvaient, en 1771, mettre en campagne 2,600.

Les *Criks* ou les Muskogis composent la confédération la plus forte qu'il y ait aux Etats-Unis. A l'époque citée ci-dessus ils composaient 3,500 guerriers. Ils occupent à peu près le centre de la Géorgie. Leur pays est très-agréable, le sol en est excellent, et il peut produire toutes sortes de fruits.

Bernard Romans peint tous ces divers sauvages d'une manière peu flatteuse. Ils sont, dit-il, sales, ivrognes, fainéans, voleurs, d'un orgueil excessif, d'une vanité facile à blesser, cruels, altérés de sang, implacables et atroces dans leur vengeance. Les Chicasas sont les pires de tous. Les Chactas valent mieux. Ils ont de la bonne-foi et quelque idée de propriété. Ils sont aussi plus laborieux que tous les autres.

Assemblées et Fêtes des Muscogulges.—Nous ferons suivre les remarques un peu sèches de MM. Bernard Romans et Volney, par la vive peinture que M. *Chateaubriand* a tracé des mœurs des Muscogulges.

Strabon citait souvent Homère ; pourquoi ne citerions-nous pas l'écrivain le plus homérique de nos jours ?

» Nous apercevons, dit *Chactas*, (2) le village d'Apalachucla, situé au bord de la rivière Chata-Uche. Aussi-» tôt on me couronne de fleurs, on me peint le visage » d'azur et de vermillon, on m'attache des perles au nez

(1) *Tableau du climat et du sol des Etats-Unis d'Amérique*, par *C. F. Volney*, t. I, p. 370 et 371.

(2) Génie du christianisme ; *Atala*.

» et aux oreilles, et l'on me met à la main une chichikoué (1).

» Ainsi paré pour le sacrifice, j'entre dans Apalachucla » aux cris répétés de la foule. C'en était fait de ma vie, » quand tout-à-coup le bruit d'une conque se fait entendre, » et le Mico, ou chef de la nation, ordonne au conseil de » s'assembler.

» Tu connais, mon fils, les tourmens que les Sauvages » font subir aux prisonniers de guerre. Les missionnaires » chrétiens, aux périls de leurs jours, et avec une charité » infatigable, étaient parvenus, dans plusieurs nations, à » faire substituer un esclavage assez doux aux horreurs du » bûcher. Les Muscogulges n'avaient point encore adopté » cette coutume : mais un parti nombreux s'était déclaré » en sa faveur. C'était pour prononcer sur cette importante » affaire que le Mico convoquait les Sachems ; on me » conduit au lieu des délibérations.

» Non loin d'Apalachucla s'élevait, sur un tertre isolé, » le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient » l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes » étaient de cyprès poli et sculpté : elles augmentaient en » hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre à » mesure qu'elles se rapprochaient du centre, marqué par » un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des » bandes d'écorces, qui passant sur le sommet des autres » colonnes, couvraient le pavillon en forme d'éventail à » jour.

» Le conseil s'assemble. Cinquante vieillards, en superbes » manteaux de castors, se rangent sur des espèces de gradins fesant face à la porte du pavillon : le grand chef » est assis au milieu d'eux, tenant à la main le calumet de » paix à demi-coloré pour la guerre. A la droite des vieillards se placent cinquante femmes, couvertes d'une draperie ondoyante de plumes de cygnes. Le chef de guerre, » le tomahawk à la main, le panache sur la tête, les » mains et la poitrine teintes de sang, prennent la gauche » des pères de la patrie.

» Au pied de la colonne centrale brûle le feu du con-

(1) Instrument des sauvages.

» seil. Le premier jongleur, environné de huit gardiens du » temple, vêtu de longs habits, et portant un hibou em- » paillé sur la tête, verse du baume de copalme sur la » flamme, offre un sacrifice au soleil. Ce triple rang de » vieillards, de matrones, de guerriers, ces prêtres, ces » nuages d'encens, ce sacrifice, tout sert à donner à ce con- » seil sauvage un appareil extraordinaire et pompeux.

» J'étais debout, enchaîné au milieu de l'assemblée. Le » sacrifice achevé, le Mico prend la parole, et expose avec » simplicité l'affaire qui rassemble le conseil. Il jette un » collier bleu dans la salle, en témoignage de ce qu'il vient » de dire.

» Alors un Sachem de la tribu de l'aigle se lève, il parle » ainsi :

» Mon père le Mico, Sachems, matrones, guerriers des » quatre tribus de l'aigle, du castor, du serpent et de la tor- » tue, ne changeons rien aux mœurs de nos aïeux ; brûlons » le prisonnier, et n'amollissons point nos courages. C'est » une coutume des blancs qu'on vous propose, elle ne peut » être que pernicieuse. Donnez un collier rouge qui con- » tienne mes paroles.

» J'ai dit :

» Et il jette un collier rouge dans l'assemblée.

» Une matrone se lève et dit :

» Mon père l'aigle, vous avez l'esprit d'un renard, et » la prudente lenteur d'une tortue. Je veux éclaircir entre » vous et moi la chaîne d'amitié, et nous planterons l'arbre » de paix. Mais changons les coutumes de nos aïeux en » ce qu'elles ont de funeste. Ayons des esclaves qui cultivent » nos champs, et n'entendons plus les cris du prisonnier, » qui troublent le sein des mères.

» J'ai dit :

» Comme on voit les flots de la mer se briser pendant » un orage ; comme en automne les feuilles séchées sont » enlevées par un tourbillon ; comme les roseaux du Mes- » chacebé plient et se relèvent dans une inondation subite, » comme un grand troupeau de cerfs brame au fond d'une » forêt ; ainsi s'agitait et murmurait le conseil. Des Sachems, » des guerriers, des matrones parlent tour-à-tour ou » tous ensemble. Les intérêts se choquent, les opinions

» sont partagées, le conseil va se dissoudre. Mais enfin » l'usage antique l'emporte, et l'on décide que je serai » brûlé, avec les tourmens accoutumés.

» Une circonstance vint retarder mon supplice; la *fête* » *des morts* ou *le festin des ames* approchait. Il est d'u- » sage qu'on ne fasse mourir aucun captif pendant les jours » consacrés à cette grande cérémonie. On me confia à une » garde sévère, et sans doute les Sachems éloignèrent la » fille de Simaghan, car je ne la revis plus.

» Cependant les nations de plus de trois cents lieues à » la ronde arrivaient en foule pour célébrer le festin des » ames. On avait bâti une longue hutte, sur un site écarté, » dans le désert. Au jour marqué chaque cabane exhuma » les restes de ses pères de leurs tombeaux particuliers, et » l'on suspendit tous ces squelètes, par ordre et par fa- » mille, aux parois des murs de la *salle commune des aïeux*. » Les vents (on avait choisi le moment d'une tempête); » les vents, les forêts, les cataractes mugissaient au-dehors, » tandis que les vieillards des diverses nations concluaient » entre eux des traités de commerce, de paix et d'alliance » sur les os de leurs pères.

» On célèbre les jeux funèbres, la course, la balle, les » osselets. Deux vierges cherchent à s'arracher une baguette » de saule. Les boutons de leurs seins viennent se toucher, » leurs bouches se rencontrent, leurs mains voltigent sur » la baguette, qu'elles élèvent au-dessus de leurs têtes. » Leurs beaux pieds nuds s'entrelacent, leurs douces haleines » se confondent, elles se penchent, et mêlent leur chevelure; elles regardent leurs mères, rougissent; on applau- » dit (1). Le jongleur invoque Michabou, genie des eaux. » Il raconte les guerres du grand Lièvre contre Kichima- » nitou, dieu du mal. Il chante: le premier homme et la belle » Atahensic, la première de toutes les femmes, précipités du » ciel pour avoir perdu l'innocence; la terre rougie du sang » fraternel; Jouskeka, l'impie, immolant le juste Tahoud- » saron; le déluge descendant à la voix du grand Esprit; » Massou sauvé seul dans son canot d'écorce, et le corbeau

(1) La rougeur est sensible chez les jeunes sauvages, malgré leur teint basané.

» envoyé à la découverte de la terre. Il chante encore la belle » Endaé, retirée de la contrée des âmes par les douces » chansons de son époux.

» Après ces jeux et ces cantiques on se prépare à donner aux aïeux une éternelle sépulture. Sur le bord de la » rivière Chata-Uche se voyait un figuier sauvage, que le » culte des peuples avait consacré. Les vierges avaient coutume de laver leurs robes d'écorce dans ce lieu, et de » les exposer au souffle du désert, sur les rameaux de l'arbre antique : c'était là qu'on avait creusé un immense » tombeau. On part de la salle funèbre en chantant l'hymne » à la mort. Chaque famille porte quelque débris sacré, et » jusqu'aux petits enfans sont chargés des grands os de leurs » pères. Cette procession solennelle arrive à la tombe. On » y descend les reliques; on les y étend par couche, en » les séparant avec des peaux d'ours et de castors. Le mont » du tombeau s'élève, et l'on y plante l'arbre des pleurs et » du sommeil.

» Plaignons les hommes, mon chers fils! Ces mêmes Indiens, dont les coutumes sont si touchantes, ces mêmes » femmes, qui m'avaient témoigné un intérêt si tendre, demandaient maintenant mon supplice à grands cris, et des » nations entières retardaient leur départ pour avoir le » plaisir de voir un malheureux jeune homme souffrir des » tourmens épouvantables.

» Dans une vallée au nord, à quelque distance du grand » village, s'élevait un bois sombre de cyprès et de sapins, » appelé *le bois du sang*. On y arrivait par les ruines d'un » de ces anciens monumens qui ont appartenu à un peuple inconnu dans le désert. Au centre de ce bois s'étendait une vaste arène, où l'on sacrifiait les prisonniers » de guerre. On m'y conduisit en triomphe; tout se prépare » pour ma mort : on plante le poteau d'Areskoui; les pins » les ormes, les cyprès antiques tombent sous la cognée; » le bûcher s'élève, les spectateurs bâtissent des amphithéâtres avec des branches et des troncs d'arbres; chacun » invente un supplice; l'un se propose de m'arracher la » peau du crâne, l'autre de me brûler les yeux avec des » haches ardentes : je commence ma chanson de mort.

» Je ne crains point les tourmens, je suis brave, ô

» Muscogulges, je vous défie ! je vous méprise plus que » des femmes. Mon père, le fameux Outalissi, fils de Miscou, » a bu dans le crâne de vos plus fameux guerriers; vous n'ar- » racherez pas un soupir de mon cœur.

» Provoqué par ma chanson, un guerrier me perça le » bras d'une flèche; je dis : frère, je te remercie.

» Malgré l'activité des bourreaux, les préparatifs du sup- » plice ne purent être achevés avant le coucher du soleil; on » consulta le jongleur, qui défendit de troubler les génies » des ombres, et ma mort fut encore suspendue jusqu'au » lendemain. Mais dans l'impatience de jouir du spectacle, » et pour être plutôt prêt au lever de l'aurore, on ne quitta » point le bois du sang; on alluma de grands feux, et l'on » commença des festins et des danses ».

Le reste de ce morceau n'est pas de notre domaine; mais la peinture des mœurs qu'on vient de lire n'est-elle pas un brillant échantillon de ce que la *géographie* peut devenir entre des mains habiles? C'est la vérité, mais la vérité dite avec chaleur et grace.

# GOUVERNEMENT

# DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

## OU

# BASSE-LOUISIANE.

ETENDUE ET LIMITES.—Tout ce qu'on sait actuellement sur ces deux objets se réduit a ceci : Une ligne tirée du poste de Natches, vers le poste des Natchitoches sur la rivière rouge, forme la limite entre le gouvernement de la Nouvelle-Orléans et celui d'Indiana (Haute-Louisiane); la limite au sud est formée par le golfe du Mexique.

A l'est, les Espagnols prétendent borner la Louisiane au Missi-Sipi, et nommément au *bras d'Iberville*, tandis que les Américains veulent que la Louisiane s'étende jusqu'à la rivière *Perdido* (Perdue), près de la baie de Saint-Rose.

Les Espagnols insistent sur ce que la Louisiane n'a été cédée par eux aux Français que d'après les limites qu'elle avait lorsqu'elle fut abandonnée par les Français aux Espagnols.

Les Américains ont l'air de croire que par la Louisiane il faut entendre tout ce que l'Espagne avait réuni sous le commandement d'un gouverneur général résidant à la Nouvelle-Orléans, mais ces prétentions, quoique peut-être faciles à maintenir par la force des armes, sont très-injustes. L'Espagne n'a rendu à la France et par conséquent la France n'a pu céder aux Etats-Unis que ce qui formait la Louisiane telle qu'elle était en 1763.

Que la *Floride occidentale* ait été annexée à la Louisiane

pendant la possession des Espagnols, c'est ce qui ne regarde point du tout les États-Unis.

A l'ouest, il paraît que les Américains se contentent d'avoir pour limites le *Cap-Nord* et une ligne tirée de ce point vers le poste de Natchitoches. Mais il y a lieu de croire que dans les négociations ouvertes à ce sujet, l'Amérique cherchera à élever des prétentions sur tout le pays à l'est de la *rivière Mexicaine* (1).

Montagnes et caps. — Il n'y a, dans la Basse-Louisiane, aucune montagne, mais seulement des collines qui ne s'étendent guères hors des cantons d'Atacapas et d'Opeloussas. A l'extrémité de ce pays, des collines forment le *cap Nord*, situé par 95 deg. 20 min. à l'ouest de Paris, entre le Missi-Sipi et le Mexicano. Tout le reste du pays est une plaine peu élevée au-dessus de la mer, et *plus basse* que le niveau du grand fleuve qui la traverse, comme nous allons le faire voir.

Rivières. — Le Missi-Sipi proprement dit, le *Meschasipi*, c'est-à-dire, le père des eaux (en le considérant d'après les idées reçues comme le fleuve principal, quoique le *Missouri* soit la vraie tige), prend sa source dans le lac Rouge, vers le 46e. degré de latitude septentrionale; son cours est de 900 à 1,000 lieues. Il se décharge dans le golfe du Mexique par 29 degrés de latitude boréale. Le Nil, l'Euphrate et le Yang-tse-kiang ont à peu-près leur embouchure à la même latitude; mais le Nil coule du sud au nord, et l'Yang-tse-kiang de l'ouest à l'est; donc le seul fleuve qui puisse, en géographie-physique, être comparé sous tous points avec le Missi-Sipi, c'est l'*Euphrate*, et il serait à désirer que cette comparaison pût faire l'objet des recherches de quelque voyageur.

L'embouchure du Missi-Sipi, d'environ une lieue de largeur, est très-gênée, et s'obstrue de plus en plus par la quantité de limon, de bois et autres embarras qu'il entraîne avec lui, et qu'il dépose sur ses bords et dans son

(1) Cette rivière paraît mal indiquée dans les cartes de notre atlas. Elle s'écoule plus à l'ouest; au reste, on varie là-dessus. Il y a probablement plusieurs branches. Mais elles sont certainement toutes à l'ouest du cap Nord, et du 95e cercle de longit. ouest.

lit avant de se jeter dans le golfe. Cette embouchure ne présente que deux passes, dont la meilleure même n'offre un passage assuré qu'aux bâtimens qui ne tirent pas au-dessus de 12 à 15 pieds d'eau. Cela est d'autant plus fâcheux, qu'en dedans de son embouchure le lit du fleuve, dans un cours d'environ 100 lieues, offre un canal assez profond pour recevoir les plus gros vaisseaux. Cet engorgement du fleuve n'existe que depuis un demi siècle (1). La profondeur du fleuve, dans cette partie de son cours, est de 30 à 40 brasses; sa largeur, suivant la crue ou la diminution de ses eaux, est de 400 à 500 toises; près l'embouchure cette largeur est d'une lieue.

Le Missi-Sipi n'éprouve point de marées à cause des nombreuses coudées de son cours; d'ailleurs les vents n'y sont point constans; ainsi il est extrêmement difficile de le remonter, sur-tout pendant sa crue. On est quelquefois 15 jours à faire le chemin de la Balise ou de l'embouchure à la Nouvelle-Orléans.

Les crues ont lieu pendant les six premiers mois de l'année; la force du courant est alors d'une lieue par heure. La diminution qui se fait pendant les six derniers mois de l'année rend l'action du courant presqu'insensible.

Le niveau de ce grand et puissant fleuve est, dans la plus grande partie de la Basse-Louisiane, plus élevé que celui de la contrée voisine. Son immense volume d'eau n'est retenu que par de faibles digues de terres légères et friables de 5 à 6 pieds de hauteur (2). Cette circonstance curieuse et importante semblerait d'abord indiquer un extrême danger pour la contrée, qui paraît pouvoir être submergée à chaque instant. Mais il faut savoir que ce sol, si bas par rapport au fleuve, a cependant de toutes parts une pente faible, à la vérité, mais non interrompue vers la mer, ainsi les eaux du fleuve, en se débordant, ne trouvent aucun obstacle, et s'écoulent vers la mer d'une façon assez paisible, et sans causer jamais des dommages considérables. Cependant les habitans les mieux instruits de la colonie

(1) Vue de la colonie de Missi-Sipi, par *B. Dumont*. Paris, 1753, p. 9.
(2) Vue de la colonie de Missi-Sipi, p. 13.

pensent qu'un ouragan, survenu pendant la crue des eaux, pourrait occasionner un terrible bouleversement.

Les bras dits de *Tchafalaya*, des *Plaqueminiers* et de la *Fourche* s'écoulent à l'ouest entre le cap Nord et la baie de l'Ascension.

Le bras *Manchao* ou la rivière d'*Iberville* s'écoule du côté oriental dans le lac de Pontchartrain.

La rivière d'*Adayes*, la même que les Espagnols appellent Rio *Mexicano*, s'écoule à 95 d. 40 m. long. ouest de Paris.

Lacs. — Le lac *Pontchartrain*, qui est à l'est du fleuve, le lac *Barataria* et autres communiquent avec la mer. On trouve dans ces lacs une grande quantité de coquillages qu'on emploie à faire de la chaux.

Nature du sol (1). — Le sol, sur les rives du fleuve et sur toutes ses branches, est un terreau grisâtre, composé de parties limoneuses et sablonneuses qui, au contact de l'eau, prennent une teinte brunâtre, s'humectent et se dessèchent aisément, et semblent être le produit des alluvions du fleuve. On ne trouve à sa superficie, ainsi que dans son intérieur, aucune espèce de pierres ni de cailloux. Pour peu qu'on entame la terre on voit en jaillir de l'eau. Cette terre nouvellement créé est pénétrée et comme imbibée d'humidité ; près les bords de la mer des arbres entiers, entraînés par le fleuve à diverses reprises, se trouvent ensevelis sous des couches de terre.

Le sol est généralement fertile ; il exige d'être bien labouré et d'être desséché par des fosses d'écoulement.

Le sol du canton d'*Atacapas* et d'une partie de celui d'*Opeloussas*, étant composé de collines, est beaucoup moins humide.

Climat, saisons, etc. (2). — Ce pays, situé du 30 au 31e. parallèle, a cela de commun avec le reste du continent de l'Amérique septentrionale, que sa température est

---

(1) Vue de la colonie de Missi-Sipi, par B. *Duvallon* p. [illegible] et suiv.

(2) *Ibid.* ch. 6, p. 72 et suiv.

beaucoup moins chaude et plus humide que celle des mêmes latitudes dans l'ancien continent.

La chaleur, dans la Basse-Louisiane, semble n'égaler que celle de la Provence et du Languedoc. Mais l'humidité y est si excessive, que l'on ne trouve aucun terme de comparaison ; les habitans disent : » Quand l'eau baissera à la Loui- » siane elle manquera par-tout ailleurs ».

Ce pays ne jouit point d'une diversité agréable et utile de saison pluvieuse et sèche ; le tems ici est d'une monotonie ennuyeuse, et la continuité des pluies nuit beaucoup à la santé.

Les saisons mêmes sont très - mélangées. Le printems, qui paraît dès le commencement du mois de mars, est d'abord dépouillé d'une partie de ses agrémens par la fréquence des pluies et par les coups de vents du sud. Les mois d'avril et de mai, ainsi que le commencement de l'automne, composent la belle saison. Pendant l'hiver il y a deux vents dominans, celui de sud ou de sud-est, qui est humide et pluvieux, et celui de nord ou de nord-ouest, qui est sec et froid. Ces deux vents se succèdent avec une rapidité extrême, et amènent des changemens aussi brusques que désagréables. Cependant ces variations de chaud et de froid ne produisent pas ici des effets aussi funestes que dans les anciens Etats-Unis.

La chaleur commune et moyenne de trois étés, observée sur un bon thermomètre de Réaumur, a été de 24 à 26 degrés, et la plus forte chaleur a été de 28 deg. $\frac{1}{2}$. Dans l'hyver de 1799 à 1800, l'un des plus vifs et des plus soutenus qu'on ait éprouvé ici, le froid a été ordinairement le matin au point de congélation, et l'après-midi à 7 ou 8 degrés *au-dessus* ; le froid le plus fort n'a été que de 2 degrés *au-dessous* du point de congélation. Mais un semblable hiver est fort rare, et l'on ne voit ordinairement ni glace ni neige. Il est arrivé que le fleuve ait apporté de grandes masses de glaces venues des pays plus septentrionaux (1).

Productions végétales. — Les végétaux qui exigent ou qui supportent un sol humide, tels que le *riz* et la *canne*

(1) Voyez ci-dessus l'article *Rivières*.

*à sucre*, réussissent très-bien dans les environs de la Nouvelle-Orléans, tandis que les plantes, amies d'un sol plus sec, telles que le *coton*, l'*indigo*, la *vigne*, les *blés*, le *chanvre*, le *lin*, viennent mieux dans les cantons des Atacapas et des Opeloussas.

Nous allons entrer dans quelques détails relatifs à chacune des cultures principales de ce pays.

Sucre. — Les *sucreries*, qui, en grande partie, ont été fondées par des habitans de Saint-Domingue, trouvèrent d'abord plusieurs obstacles; le froid des hivers semblait s'opposer à la culture de la canne à sucre, et sur-tout à l'extraction de son suc; à présent ce précieux végétal paraît s'y naturaliser, et y croît avec une facilité surprenante. Un arpent de terre bien préparée, qui aura été plantée en cannes au commencement de février, et entretenue avec soin, est en état de donner, neuf mois après, au commencement de novembre suivant, un produit net de deux milliers pesant de sucre, et d'à-peu-près deux barriques de sirop. M. *Duvallon* (1) a vu des cannes superbes, du plant de l'année, prises indistinctement dans la pièce, au mois de novembre, c'est-à-dire, neuf mois après leur plantation, de deux pouces environ de diamètre, sur cinq à six pouces d'un nœud à l'autre, et sept à huit pieds de longueur, mais contenant une substance moins douce, moins sucrée; il est vrai que celle des cannes de rejettons, qui beaucoup moins belles et moins fournies, ont un suc plus savoureux, plus épais, et par conséquent plus propre à la cristalisation et à la formation du sucre.

Les terres destinées à cette culture n'ont d'autres préparations qu'un léger labour fait avec la charrue (opération bien plus prompte et plus facile que celle du labour fait à la pioche, comme on le pratique à Saint-Domingue) et des fossés d'écoulement pour égoutter ces mêmes terres, qui, par leur fraîcheur naturelle et la disposition humide de leurs sels, n'ont aucun besoin d'arrosage, ainsi que la majeure partie des terres où l'on cultive la canne à sucre en cette dernière colonie. Cette plante, en outre, n'éprouve

(1) Vue de la colonie espagnole de Miss-Sipi, p. 135.

ici ni atteinte d'aucune espèce d'insecte destructeur, ni dépérissement occasionné par quelque cause inconnue.

Au reste, on prétend que le sucre de la Louisiane est de faible consistance, et se réduit aisément en mélasse à l'époque des chaleurs ou par l'effet du transport. Si les plaintes du commerce américain à ce sujet, étaient malheureusement fondées (ce que l'expérience ne tardera point à éclaircir), ce serait un grand malheur pour ce pays, dont cette denrée peut devenir la principale ressource. Il est vrai que l'empressement des colons à vendre leur sucre à peine fabriqué, et avant qu'il soit bien purgé de son sirop, et qu'il ait pris suffisamment de corps, peut avoir contribué à jeter ce discrédit sur cette riche production de leur sol.

De plus, il est à observer que la canne à sucre de la Louisiane, coupée et plantée dans les premiers mois de l'année, languissante et chétive jusqu'au commencement de juillet, et ne devant sa croissance prodigieuse et presque subite qu'à trois mois d'une végétation forte et rapide, ne peut (à consulter du moins les apparences) fournir qu'un suc bien neuf, bien cru, bien peu élaboré avant la fin de cette même année, et qui réduit, par les travaux de l'art, en sucre, est beaucoup plus sujet à se décomposer, se dissoudre et se réduire en mélasse, que le produit de cette même plante cultivée aux Antilles, où les cannes de plant ne sont coupées et mises en œuvre qu'après seize à dix-huit mois d'attente, et celles de rejetton qu'au bout de quatorze à quinze. A ceci les colons de la Louisiane répondent (car il faut exposer le pour et le contre) que cette prompte et hâtive maturité de la canne à sucre en leur contrée est dûe à l'influence de l'hiver, dont les premières atteintes affectant plus vivement cette plante étrangere et naturelle aux contrées méridionales que celles indigènes, en arrêtent tout-à-coup la végétation, en fanent et grillent, pour ainsi dire, le feuillage; et la dépouillant ainsi de sa verdure et de son abri, l'exposent plus fortement à l'action d'un air vif et froid, qui accélère sa maturité au point même de la corrompre et d'en détruire les principes sucrés, si le cultivateur attentif n'avait soin d'obvier à-propos à cette action trop violente, en coupant et abritant la plante, et la soustrayant

ainsi aux atteintes des fortes gelées qui se font sentir souvent dès la mi-novembre, et presque toujours avant la fin de ce mois, précaution indispensable, et sans laquelle il faudrait, la plupart du tems, renoncer à faire du sucre à la Louisiane.

D'une telle réponse on pourrait bien induire que cette maturité de la canne à sucre étant occasionnée par la rigueur de la saison et un changement brusque dans l'atmosphère, et par conséquent, étant comme amenée de force, ne peut offrir aussi qu'un résultat suspect et sujet à bien des inconvéniens inhérens à cette première cause, et dépendans absolument d'elle.

Quoiqu'il en puisse être, sur les soixante-quinze sucreries existantes actuellement dans la colonie, sur les bords du fleuve et aux environs, la récolte de 1801 à 1802 a été évaluée à environ cinq millions pesant de sucre brut, avec une quantité de sirop proportionnée à cette première production.

Coton. — C'est dans les cantons supérieurs du Bâton-Rouge et de la Pointe-Coupée, terres plus élevées et moins humides que celles des environs de la Nouvelle Orléans, que cette culture est en vigueur sur les bords du fleuve, ainsi que dans les cantons des Atacapas et Opéloussas qui en sont séparés, de préférence même à celle de l'indigo, qu'on a généralement abandonnée à la Louisiane comme aux Antilles, depuis une vingtaine d'années, d'abord parce qu'elle n'y répondait plus, comme auparavant, aux travaux du cultivateur (soit par l'effet de quelque vice dans l'air ou dans la terre, soit parce que cette plante exige un sol neuf et plein de suc), et ensuite à cause de la baisse considérable de sa valeur.

Dans les cantons que je viens de nommer le coton prospère, et y donne un beau produit. L'arpent de terre, bien tenu, peut y fournir annuellement 400 livres de coton net, qui, au prix actuel de 25 piastres le quintal, forment un produit de 100 piastres par arpent. Or, un bon nègre cultivateur peut suffire à l'entretien et l'exploitation de trois arpens, et par conséquent réaliser un revenu de 300 piastres. Mais il est à observer que cette culture est d'un produit plus variable encore que celui de la canne à sucre, et que la chenille,

l'excès des pluies et d'autres inconvéniens y portent préjudice, et, par fois, en diminuent beaucoup les produits, qu'on peut en conséquence réduire aux deux tiers, c'est-à-dire, à environ 267 livres de coton net par arpent, année commune.

Bien des gens prétendent, au surplus, que le coton de la Louisiane est trop court, et ne peut, par cette raison, être employé fructueusement dans beaucoup de manufactures considérables, quoique d'ailleurs sa qualité soit belle et son lainage soyeux. Lorsqu'on a vu l'effet de ces mécaniques à hérisson que, pour la plus prompte expédition de l'ouvrage, on emploie ici pour passer le coton, on est tenté de regarder cette assertion comme fondée. Le coton, sorti de ces roues dentelées, tombe dans le réservoir, non pas en longs flocons ainsi que dans ces petits moulins à baguettes et à roues dont on se sert aux Antilles, mais en parcelles rompues, déchirées, et comme de la neige. Il est apparent que c'est à l'effet de ces sortes de moulins, en usage ici, qu'il faut attribuer le défaut que l'on trouve à ce coton d'être court, plutôt qu'à une imperfection naturelle dans cette production.

Diverses cultures. — Après avoir parlé de la canne à sucre et du coton, qui sont les deux cultures florissantes et de quelqu'importance en cette colonie, et en avoir exposé les résultats, il reste bien peu de chose à dire sur les autres cultures du pays. On ne fabrique presque plus d'indigo, par les motifs que nous avons déjà rapportés. Le tabac prospère dans les postes supérieurs, et notamment au Natchitoche. Mais les fraudes qui s'étaient introduites dans la fabrication de cette denrée en ont dégoûté le commerce.

Le riz, quoiqu'il se vende ici, depuis environ quatre années, au cours de 8 piastres le baril, ne sert, ainsi que les autres vivres du pays, qu'à la consommation de la contrée, et n'est point, quant à présent, une branche de culture coloniale, puisqu'il ne s'en exporte pas.

Forêts. — Les bois de construction, planches, caisses à sucre, etc., ont pu être autrefois des objets d'exportations assez importans; mais ces articles sont actuellement réduits à peu de chose sous ce point de vue, attendu que

les cyprières ou forêts de cyprès, qui offraient l'exploitation la plus facile, commencent à s'épuiser, qu'on est maintenant réduit à faire descendre, par flottage, sur le fleuve, et avec peine, une partie de ces bois qu'on tire du Haut-Pays, et que la colonie a d'ailleurs interêt de ménager cette ressource pour ses propres besoins.

Les arbres qui forment le rideau de bois dont l'horizon est borné de fort près sur les deux rives du Missi-Sipi, ainsi que ceux qui croissent dans les autres parties de la colonie, ne sont ni d'une élévation ni d'une grosseur considérable, à l'exception du cypre, du chêne vert et de quelques autres. L'aspect de ces arbres est très-extraordinaire, à cause de cette espèce de gui ou plante parasite, nommée barbe-espagnole, qui s'attache à leurs branches, dont elle ravit la substance, et qui, suspendue de toutes parts en tresses filandreuses et d'une couleur grisâtre, en masque la verdure, et présente un coup-d'œil vraiement unique; mais qui ne plait pas également à tout le monde. M. *Chateaubriand* en est ravi.

Le cypre est le bois de charpente le plus généralement employé ici, et le seul même qui puisse l'être avec facilité, du moins sur les bords du fleuve, au-dessous de la Haute-Louisiane. C'est effectivement un très bon bois, employé à cet usage, ainsi qu'à celui de la marine, en divers cas. Il est aussi très-propre à la construction des pirogues ou canots, et semble se prêter à tout, plus ou moins; mais il est fort combustible, et d'une qualité vénéneuse. La moindre petite parcelle de ce bois, entrée dans les chairs, y occasionne bientôt un picotement et une inflammation qui ne cessent qu'en la retirant, et qui occasionneraient, sans cela, des accidens plus ou moins graves.

Il existe un autre arbre dont le bois est très-convenable à la menuiserie, et qui, mis en œuvre, quand il est bien choisi et bien travaillé, forme de très-jolis meubles, et peut même être comparé au bel Acajou ou Mahogany des Antilles. C'est le merisier, rare dans la Basse-Louisiane, mais commun dans la Haute, ainsi que divers autres arbres dont le bois est plus ou moins propre à la construction ou à la menuiserie.

Relativement aux différentes sortes de bois qui peuvent

être employés ainsi dans l'étendue de la Colonie, j'observerai qu'en général le cèdre et le pin se trouvent sur les côtes du golfe, et dans ses environs le cypre; sur les bords du fleuve et dans toutes les terres marécageuses, le chêne, le mérisier, le noyer, etc., vers la Haute-Louisiane et dans les terres fortes, et à l'abri des inondations.

JARDINAGE. — Les arbres fruitiers ne prospèrent point dans ce pays, soit par le vice du sol et du climat, soit aussi par le défaut de soins. Parmi ceux étrangers au pays, l'oranger, le figuier, le pêcher, le poirier, le pommier, la vigne d'Europe et quelques autres encore, y croissent; mais leur produit ne flatte communément ni l'œil ni le goût. Les uns ont une saveur crue et peu délicate, et les autres sont gâtés par les vers ou autrement avant leur maturité.

Parmi ceux naturels au pays, et qui, par conséquent, sont moins sujets à la vicieuse influence du sol et du climat, on peut distinguer le pacanier, espèce de noyer, dont le port est beau, la verdure agréable, et dont le fruit, ayant l'apparence et la forme d'une noix muscade, offre sous sa coque épaisse et dure une substance divisée en deux parties par une capsule ligneuse, d'un goût approchant de celui de la noix d'Europe, quoique bien moins succulent et même un peu âcre; le jasseminier, arbre de belle apparence, mais moins haut que le pacanier à grandes feuilles, d'un vert foncé, produisant un fruit qui a la forme et la couleur d'une grosse poire alongée, d'une substance molle et sucrée, et d'un jaune doré ou d'un blanc verdâtre, et dont la pulpe enveloppe des graines d'une couleur brune et de la grosseur d'une moyenne fève; le mérisier, arbrisseau, qui plaît à la vue, et dont le fruit, espèce de petite cerise, n'est bon et employé qu'à la composition d'une liqueur d'un rouge pourpré, d'un goût agréable, qui se fait au moyen de l'infusion de ce fruit et de son amande dans l'eau-de-vie ou du bon tafia, à quoi on ajoute un peu de sucre ou de sirop, quand on veut en faire usage, et qui est la liqueur favorite des Colons, comme étant une production de leur sol; le sassafras, arbre dont la feuille, d'une qualité aromatique desséchée et pulvérisée, entre dans la préparation des mets de ce pays; une petite quantité de cette feuille ainsi



Digitized by Google

réduite en poudre verdâtre, jetée et mêlée dans un bouillon gras, quelques instans avant qu'on ne le serve, lui donne un goût particulier et même appétissant; et enfin le cirier, autre arbrisseau, dont le feuillage est d'un vert foncé, et le fruit est une graine qui, infusée dans l'eau soumise à l'action du feu et à des procédés fort simples, produit une cire verte et très-consistante, dont on tire parti sur les lieux, en la mêlant et la fondant avec du suif, au moyen duquel mélange on fait des chandelles d'un assez bon usage.

Les plantes et herbes potagères réussissent bien, mais elles n'ont que peu de saveur. Leur suc est cru, fade, et pour ainsi dire aqueux. Ces productions ne sont donc ni appétissantes ni substantielles. Les melons y sont pourtant assez bons, sur-tout les melons d'eau.

Le pays abonde en simples et plantes médicinales, dont les propriétés et l'emploi ne sont bien connus que des sauvages ou naturels du pays.

Productions du règne animal. (1). — Presque tous les animaux domestiques, quadrupèdes et volatiles d'origine étrangère, se trouvent ici en assez grand nombre, et y réussissent passablement bien, à l'exception de l'âne, de la chèvre et de la pintade, qu'on n'y voit presque pas.

Le bœuf y est employé aux travaux de la culture ainsi qu'en Europe. Sa chair, quoique rarement grasse, est néanmoins assez bonne dans l'arrière-saison; mais elle n'est presque pas mangeable aux mois de mars, avril et mai, tant elle est maigre et peu succulente alors.

Le mouton n'est pas bien délicat, sur-tout en ville, où communément on le mange moins bon qu'à la campagne.

La volaille est maigre et peu ragoûtante en été, mais grasse et savoureuse en hiver.

Les chevaux du pays ne sont ni beaux ni bons. Elevés dans des pâturages humides, et qui ont peu de corps, les mauvaises qualités de leur nourriture et du sol où ils se tiennent habituellement, ne leur permettent pas d'avoir beaucoup de vigueur, et font, en outre, qu'ils pèchent par le bas de la jambe et le pied qu'ils n'ont point solides, et par

(1) Vue de la colonie, p. 99—108.

Digitized by Google

le ventre qu'ils ont large et renflé, défauts accompagnés d'une tête épaisse et d'une basse encolure.

Les quadrupèdes sauvages sont : le tigre américain ou couguar, l'ours (peu communs l'un et l'autre, et qui viennent de l'intérieur du continent), le pichou, espèce de grand renard, le chaoui, autre espèce plus petite, le chat et le rat des bois, ainsi nommés, et qui ne sont pourtant ni chat ni rat, l'écureuil, le chevreuil, le lapin et quelques autres animaux moins répandus.

Parmi les oiseaux sauvages sont des perdrix et quelques petits oiseaux de chasse peu nombreux ; d'autres d'un joli plumage, tels que les cardinaux et les papes ; un seul oiseau chanteur, nommé improprement le mocqueur par les gens du pays, en ce qu'ils prétendent qu'à l'instar du mocqueur de la Virginie, il a le talent qu'on attribue à ce dernier, d'imiter exactement soit les diverses intonations des êtres animés, soit les sons variés des instrumens. On lui donne aussi le nom de rossignol, quoiqu'il n'ait cependant que de faibles rapports avec celui d'Europe, et pour la figure et pour le chant. En compensation de cette rareté d'oiseaux à ramage, il en existe ici une multitude de criards, tels que des étourneaux et des corneilles, dont on voit des nuées, qui ravagent les champs de grains ensemencés ou prêts à être récoltés, et qui, du matin au soir, importunent et fatiguent l'oreille, les uns de leurs sifflemens aigus, et les autres de leurs rauques et tristes croassemens.

Un oiseau qui est encore assez commun en ce pays, et que l'on trouve en petites bandes silencieuses auprès des habitations, le long des chemins ainsi que dans les clos, de la grosseur d'un dinde moyen, d'un plumage noirâtre ou gris foncé, d'un vol pesant quand il part de terre, et qui s'affermit en s'élevant, d'un aspect ignoble, ne vivant que d'insectes, de reptiles et de charognes, et par cela même très-utile à cette contrée, est celui qu'on y appelle carancro, et qui est, à ce que je crois, le gallinazo du Mexique, ou qui du moins a beaucoup de ressemblance avec lui.

On voit en outre ici certains oiseaux de passage qui se montrent en différens tems de l'année, et sur-tout en hiver, tels, entr'autres, que des canards de diverses sortes,

et des sarcelles, dont la chasse abondante fournit aux colons une nourriture agréable et saine.

Le poisson d'eau douce, qui n'est autre que celui du fleuve et de quelques bayoux, est d'un goût fade et grossier. Celui qu'on estime le plus, qu'on sert avec apprêt sur les tables des colons, mais dont la chair, sans être absolument désagréable, est néanmoins peu succulente et coriace; le moins mauvais, à bien dire, est celui qu'on y appelle casse-burgau. Il ne faut point omettre ici pourtant cette production du fleuve, dont l'abondance est une grande douceur, une espèce de manne pour les habitans de ses bords, la chevrette, espèce de petite écrévisse qui se pêche à la nasse, et que l'on apprête en diverses façons.

Le poisson de mer se pêche principalement dans les lacs de Pontchartrain et de Barataria, il y monte de la mer, à laquelle ces deux lacs communiquent, avec cette différence que le dernier, recevant beaucoup d'eau douce qui s'y jette de l'intérieur, et n'étant, à proprement parler, qu'un lac d'eau saumâtre et non salée, donne au poisson de mer qu'on y pêche un goût peu savoureux; que celui de Pontchartrain, n'admettant et ne contenant que peu d'eau douce en comparaison de l'autre, et en raison de son étendue et de sa libre communication avec la mer, est vraiment un lac d'eau salée, offrant aux poissons de mer un élément qui leur est convenable, et qui en nourrit aussi de très-bons, particulièrement celui qu'on nomme casse-burgau du lac, qui n'est nullement celui du fleuve, et dont la chair est excellente.

On a encore, durant une partie de l'année, en ce pays, d'assez belles et bonnes huîtres que l'on pêche aux bords de la mer, dans les environs de ces lacs, et quelques autres coquillages.

Reptiles et insectes. — Ce pays est singulièrement riche en reptiles et insectes.

Le premier reptile qui se présente à nous est l'énorme crocodille. Quelques-uns ont jusqu'à dix à douze pieds de long, et sont gros à proportion, ils ont la peau écailleuse et d'un brun noirâtre, l'odeur forte et musquée, les mouvemens tortueux et rampans, l'extérieur enfin difforme, brute et sauvage. Les anses du fleuve, les lacs, les bayoux,

Digitized by Google

toutes les eaux dormantes et les fossés mêmes d'écoulement ménagés dans les plantations en sont infestés, au point que sortant par fois de ces fossés, ils viennent ramper autour des maisons; ils sont peu à craindre hors de l'eau, mais d'un aspect vraiment hideux et repoussant.

Ensuite viennent les serpents de différentes espèces, dont le *serpent congo* et le *serpent à sonnettes* sont les plus dangereux. Ce dernier, sur-tout, porte dans sa morsure un venin funeste, et qui tue en peu d'heures. On trouve en outre ici une espèce de vipère amphibie, appelée congre, dont l'atteinte est pareillement mortelle, animal plus terrible encore que le serpent à sonnettes, en ce qu'au lieu de fuir il s'élance vers l'objet qui se présente à lui; le serpent à sonnettes, au contraire, cherche à s'éloigner, et ne blesse que lorsqu'on le provoque et qu'on est, pour ainsi dire, sur lui. La véritable vipère, et (parmi les insectes) l'araignée dite à cul rouge, très-venimeuses l'une et l'autre; enfin, les grenouilles et les crapauds abondent en ce pays, et ces derniers, lors des premières pluies d'été, couvrent quelquefois la terre.

On voit le matin, et sur-tout durant les saisons pluvieuses, la surface de ce sol aquatique hérissée confusément de buttes de terre creuses, de figure cilindrique, hautes de 7 à 8 pouces, et qu'élèvent, pendant la nuit, en forme de soupirails, des espèces de petites écrevisses amphibies, qui fourmillent dans l'intérieur de ce sol moitié terre et moitié eau. Cette espèce d'écrevisse, ainsi cachée sous terre, est en outre, de même que le rat musqué pour la partie du pays qui avoisine le fleuve, un vrai fléau, par la promptitude avec laquelle l'un et l'autre criblent la plus solide levée de trous souterrains par où les eaux du fleuve pénétrant, minant sourdement cette levée et la fesant écrouler tout-à-coup, forme une crevasse où se précipite un volume d'eau considérable échappé du fleuve, et qui submerge bientôt un vaste canton, en élargissant et creusant avec une violente rapidité la brèche que ces dangereux animaux lui ont préparée.

Tout cela, certes, est bien dégoûtant et bien fâcheux; mais ce n'est pas tout: il faut y ajouter encore une autre incommodité qui existe dans cette contrée, un véritable fléau

Digitized by Google

d'autant plus insupportable qu'on ne peut point, en partie, s'en garantir; c'est celui des moustiques et des maringouins, car enfin, vous pouvez être à l'abri des crocodiles, des serpens, des crapaux, etc. en vous tenant chez vous, et laissant ailleurs le champ libre à ces nombreux reptiles; mais quant au maringouin de la Louisiane il ne vous est pas possible d'en éviter pareillement les atteintes, dont l'effet, indépendamment de la vive douleur qu'elles causent, est de couvrir la peau de petites tumeurs ou pustules enflammées, qui, en se dissipant, laissent à leur place une tache pourprée, laquelle ne s'efface qu'insensiblement. Depuis le commencement du printems jusqu'à la fin de l'arrière-saison, ce diabolique insecte vient vous provoquer, vous harceler, vous tourmenter de ses cuisantes piqûres, sans interruption, sans relâche et la nuit et le jour, et jusques dans les appartemens les plus reculés, les plus clos. On peut seulement s'en préserver, dans les heures consacrées au repos, par le moyen d'un voile de linon, mousseline ou autre léger tissu nommé moustiquère ou berre, formant un rideau d'une seule pièce, qui environne et ceint le lit de tous côtés, sous lequel rempart on se met hors de la portée de ces ennemis acharnés, qui ne cessent de s'agiter autour du voile qui leur dérobe leur proie, avec un bourdonnement aigu, au bruit duquel on s'endort tant bien que mal, en sacrifiant, durant les nuits brûlantes de l'été, l'agrément de la fraîcheur à l'impérieux besoin du sommeil, qu'on ne pourrait se procurer différemment au milieu de ces insectes avides et venimeux.

Mais dans les habitations, durant les soirées d'été et d'automne, depuis l'ouverture de la nuit jusqu'à l'heure où l'on se couche, il n'est rien qui puisse en préserver qu'une épaisse et continuelle fumigation, jointe au soin de se tenir plongé et comme enveloppé dans ce torrent de fumée, hors duquel on ne peut sortir sans rencontrer l'ennemi qui vous attend et vous veille au-delà de ce retranchement, et qui, de mille coups d'aiguillon, vous y repousse bien vîte. Pendant le jour on s'en trouve moins incommodé.

Ce tableau paraîtra peu vraisemblable à ceux qui se figurent la Nouvelle-Orléans comme un paradis terrestre; mais il n'est que le résultat des observations d'un témoin

Digitized by Google

oculaire très-instruit (1); il n'a d'ailleurs rien qui ne soit conforme aux peintures que d'autres voyageurs nous ont faits de quelques autres contrées marécageuses et chaudes.

POPULATION. COMMERCE, etc. } *Voyez* le tableau ci-contre.

VILLES ET ENDROITS REMARQUABLES. — Cet article ne fournit pas beaucoup de matière; la seule ville est celle de la Nouvelle-Orléans, que nous allons esquisser.

*La Nouvelle Orléans* (2) est située, à-peu-près, sous le trentième degré de latitude nord, et le quatre-vingt-quatorzième degré de longitude ouest du méridien de Paris, à trente-cinq lieues de la mer, en suivant le cours du Missi-Sipi, sur la rive gauche duquel elle est bâtie, dans une île dépendante de la Floride occidentale, et formée par le golfe du Mexique, le lac Pontchartrain, le Manchac ou la rivière d'Iberville, et le Missi-Sipi. Cette île a environ 60 lieues dans sa plus grande longueur, sur une largeur variable depuis deux jusqu'à quinze lieues. Mais la majeure partie de cet espace offre des obstacles insurmontables à la culture, et ne peut même être habitée, à cause des vastes marécages dont elle est entrecoupée, et de l'impossibilité physique de les dessécher, de sorte qu'il n'y a guères que la lisière d'une demi-lieue de large, bordant le Missi-Sipi, qui soit habitée et cultivée.

Le fleuve forme, devant cette ville, une anse ou espèce de bassin demi-circulaire, mais évasé, qui lui tient lieu de port à son levant, le long duquel bassin viennent mouiller les bâtimens l'un à côté de l'autre, et si près du rivage, qu'au moyen de deux fortes traverses plancheyées en forme de pont, on peut communiquer sans gêne et de plein-pied, de terre à chaque bâtiment, et le décharger de même avec la plus grande facilité.

La profondeur du fleuve, mesurée au milieu de son lit, en face de la ville, est, dit-on, d'environ quarante brasses. Il y a cinquante ans, à-peu près, qu'on l'avait mesurée,

(1) M. *Duvallon*, auteur de la *Vue de la colonie*, etc.

(2) Vue de la colonie, etc., p. 23 et suiv. *Account*, etc., c'est-à-dire, Rapport officiel sur la Louisiane, tiré des papiers qui se trouvent dans les bureaux ministériels, *Washington*, 1803, p. 15.

Digitized by Google

au même lieu, et qu'on trouva un résultat de 70 brasses. Le lit du fleuve, en s'élargissant durant cet espace de tems, a diminué de profondeur, et il a perdu, dans un sens, ce qu'il a gagné dans un autre. Sa largeur, prise au même endroit, est d'environ cinq cens toises plus ou moins, et proportionnellement à la hausse et à la baisse de ses eaux.

Derrière la ville est une communication, par eau, avec le lac Pontchartrain, qui n'en est pas éloigné de deux lieues en droite ligne vers le nord-ouest, et d'où peuvent remonter de petits bâtimens à voiles par la voie du bayou St.-Jean qui s'y dégorge, à l'extrémité duquel est joint un canal, ouvert, il y a quelques années, par les soins de M. de Carondele, gouverneur de la Colonie, sur lequel naviguaient, dans les premiers tems de sa formation, ces mêmes goëlètes qui venaient mouiller tout auprès de la ville; ouvrage vraiment utile à tous égards, et qui, en procurant à cette ville les avantages d'un double port, épurait et desséchait ses environs marécageux, et servait de réceptacle et d'égoût à la quantité des eaux croupissantes. Ce canal n'ayant point été entretenu depuis le départ de ce gouverneur, a perdu et perd journellement une partie de ses avantages; il se comble de plus en plus, et ne peut recevoir maintenant que de moyennes barques.

La ville a six cens toises de long sur trois cens toises d'enfoncement. On peut y ajouter, et comprendre avec elle, un faubourg qui y tient, s'étendant comme la ville le long du fleuve, et d'à-peu-près trois cens toises de long sur la moitié de large. Mais, à bien dire, la ville et le faubourg, sur-tout, ne sont qu'ébauchés, la plus grande partie des maisons n'y étant construites qu'en bois, à rez-de-chaussée, sur des espèces de pilotis et des fondemens en briques, et couvertes en bardeaux; le tout d'un bois très-combustible, de cypre ou cyprès. Aussi cette ville a-t-elle été incendiée, accidentellement, deux fois dans l'intervalle d'un petit nombre d'années, au mois de mars 1788, et au mois dedécembre 1794. Et malgré cela on bâtit encore de la même manière, tous les jours, au centre de la ville et sur les emplacemens des anciennes maisons brûlées, sans songer aux conséquences dangereuses de ces sortes de constructions, et courir à l'épargne de ces espèces de grandes échoppes, où

Digitized by Google

tout n'est que cypre, à l'exception des fondemens, et que je regarde comme des foyers d'incendie.

Il n'existe de bâtimens plus solides et moins risquables que ceux élevés depuis quelques années sur les bords du fleuve, et dans les premières rues qui se présentent au front de la ville. Ces bâtimens sont en briques cuites, à un et bien rarement deux étages, avec de petits balcons étroits sur la face du premier étage. Dans la profondeur de la ville et du faubourg on ne voit que des baraques.

Les rues en sont bien alignées, et larges de trente-deux pieds de France; mais voilà tout. Bordées d'un petit trotoir large au plus de quatre à cinq pieds, que termine une traverse en bois de cypre, et généralement si mal entretenu et si incommode par la saillie des petits escaliers extérieurs qui sont aux portes des maisons, qu'un piéton n'a rien de mieux à faire que de suivre la traverse, sans s'écarter à droite et à gauche; ces rues ne sont point pavées, et se trouvant encaissées par les trotoirs, et avec peu ou point de pente, elles ne sont, durant une partie de l'année, qu'un vrai cloaque. Celles de ces rues qui partent des bords du fleuve, et coupent directement la ville, après un fort grain de pluie, ont l'air d'autant de lagunes qui ont pourtant un léger écoulement non vers le fleuve, mais du côté opposé, dans les derrières de la ville, l'abaissement du sol étant en raison de sa distance du fleuve, dont la surface est le point le plus élevé dans cette partie de la Colonie.

Quand à des édifices, il n'en existe d'autres que celui de l'Hôtel-de-ville ou la Cabilde, bâti en briques et à un étage, et l'église paroissiale, aussi bâtie en briques, tous deux situés l'un près de l'autre, sur une place attenante aux bords du fleuve, et la seule qui soit en cette ville.

Le bâtiment où réside le gouverneur général est une simple maison à un étage, située en face du fleuve, dont une des parties latérales est bordée d'un jardin étroit et mesquin, en forme de parterre, et la partie opposée, donnant sur une rue, est presque entièrement occupée, un bout par une galerie basse et fermée à claire-voie, et le reste par des cours palissadées, le tout offrant l'aspect d'une hôtellerie.

Il n'existe aucune fontaine en cette ville, et il n'est pas

Digitized by Google

même possible qu'il y en ait, le pays étant totalement dépourvu d'eaux courantes, à l'exception de celle du fleuve, la seule eau potable qui y soit, et dont nous avons déjà parlé. Mais, s'il n'est point de fontaines, en revanche il n'y manque pas de puits, et il est bien peu de maisons qui n'en possèdent un ou deux. A la vérité la dépense n'en est pas grande, on n'a qu'à creuser légèrement la terre pour y trouver l'eau. Cette eau de puits, quoique provenant du fleuve, mais détériorée sans doute par sa filtration à travers une terre fangeuse, n'est ni bonne à boire ni propre à blanchir le linge, et ne peut servir, tout au plus, qu'aux usages les plus communs.

Cette ville, ainsi que ses environs, ne sont embellies d'aucune promenade publique.

Habitans. — Il existe dans cette contrée *quatre* espèces d'habitans : les blancs, les mulâtres ou metis, les nègres et les indigènes ou indiens. Nous nous réservons de parler de ces derniers à l'occasion de la Haute-Louisiane.

La plus grande partie des blancs qui résident en cette Colonie est composée de *Créoles* ou natifs du pays, et le reste, en plus petit nombre, est comme nous l'avons précédemment observé, un mélange de Français, d'Espagnols, d'Allemands, d'Américains, et de quelques autres étrangers.

Les Créoles de la Louisianne, hommes et femmes, sont en général d'une taille moyenne et assez bien prise, mais moins svelte que ramassée. Peu colorés, ils n'ont pourtant pas le teint plombé. Ils sont plutôt blonds que bruns, à la réserve d'un petit nombre de Créoles de la ville, nés de pères espagnols.

Les femmes de ce pays ont une peau qui, sans être d'une extrême blancheur, est pourtant assez belle pour constituer un de leurs charmes, des traits qui, quoique peu réguliers, forment un ensemble agréable, une assez jolie gorge, une stature qui annonce la force et la santé, et des yeux vifs et pleins d'expression, ainsi qu'une superbe chevelure. Au reste, on trouve aux femmes de ce pays, en général, peu de maintien, peu de grâces, peu de ce je ne sais quoi, fait pour être senti et non défini. Elles ont en outre un son de voix aigre et criard, peu convenable au beau sexe, et rien moins que flatteur pour l'oreille qui n'y est point accou-

Digitized by Google

tumée. Il est encore à observer que la physionomie, ce miroir de l'ame, n'est ordinairement ni spirituelle ni distinguée. Au reste, on voit peu de Créoles de cette Colonie qui soient affligés d'imperfections corporelles, comme boiteux, bossus, etc. Mais les uns et les autres sont sujets à perdre les dents de bonne heure, et plusieurs d'entr'eux sont atteints de maladies cutanées, telles que dartres, galle et lèpre même, indispositions qui n'étaient pas, à ce qu'on dit, connues avant le séjour des Espagnols en ce pays.

La Louisiane, depuis son origine jusqu'à présent, a constamment été une Colonie plus ou moins pauvre. Ce pays, misérable par lui-même, n'a eu pour premiers colons que des gens dénués de fortune, français ou allemands, et qui sont restés pauvres, à la réserve de quelques agens du gouvernement et de quelques commerçans monopoleurs. Telle a été la situation de cette Colonie sous le gouvernement français; situation qui ne s'est trouvée améliorée que dans les derniers tems, au moyen du commerce interlope que les Anglais fesaient sur le fleuve, où ils possédaient quelques établissemens, et, plus récemment encore, par les suites de la guerre qui vient de se terminer, et qui a appellé ici le pavillion américain et le commerce de cette nation, y a soutenu et même accru les cultures que cet état de guerre anéantit et paralyse en tant d'autres endroits. Cette Colonie, avant ces derniers tems ci-dessus indiqués, était donc demeurée dans un état de langueur et de détresse, et comme séparée du reste de la terre.

De ce que je viens de dire il résulte que les Créoles du pays, issus presque tous de parens de basse extraction, qui étaient venus chercher la fortune en ce coin du monde, et ne l'y avaient pas trouvée, élevés par conséquent dans la gêne, l'ignorance et la grossièreté, ont dû nécessairement en conserver les empreintes, à la réserve de quelques-uns d'entr'eux que leurs parens ont pu faire élever en Europe. Aussi, à cette exception près, et qui est fortement prononcée en ce pays, la plupart des Créoles de la Louisiane, sont grossiers, envieux, intéressés, avares, présomptueux, railleurs, insensibles, dissimulés, hableurs, par-dessus tout cela ignorans; beaucoup d'entr'eux ne s'achant même pas lire et écrire; et se complaisant dans leur ignorance au point

Digitized by Google

d'aimer beaucoup mieux manier un fusil de chasse qu'une plume, et pagayer dans une pirogue, qu'approcher d'un bureau. « Un de ceux que je décris, ce sont les termes pro-» pres de M. *Duvallon* (1), disait naïvement un jour devant » moi, que le sûr moyen pour lui de s'endormir était d'ou-» vrir un livre. Un autre avait une telle antipathie pour tout » ce qui emanait de l'art typographique, qu'il suffisait de lui » présenter une feuille volante imprimée, une simple gazette, » pour se débarasser de lui sur-le-champ, et le faire détaller » à grand pas. Un troisième, au contraire, aimant beaucoup » la lecture, et s'y adonnant avec ardeur il est vrai, a passé, » sous mes yeux pour un espèce de fou, un cerveau timbré. » En un mot une bibliothèque, en ce pays, est je pense pres-» que aussi rare que le phénix; et, soit à la ville, soit dans » les campagnes; on ne trouve un choix de quelques livres » assortis que chez un petit nombre de Français établis » dans la Colonie. Un Gouverneur-général, de nation ou » d'origine française, M. de Carondelet, jugea à-propos de » permettre, il y a quelques années, l'établissement d'une » imprimerie à la Nouvelle-Orléans, pour la publication » d'une gazette intitulée : *le Moniteur de la Louisiane*, où » seraient inserrés les avis divers relatifs à ce qui concernait » le commerce, la culture ou d'autres objets d'utilité publi-» que, avec un paragraphe destiné aux nouvelles politi-» ques. Nos Créoles sont généralement fort curieux, et avides » sur-tout de nouvelles étrangères. Cette feuille, au surplus, est » assez bien rédigée. Il était à présumer, d'après tout cela, qu'il » y aurait de suite une foule d'abonnés à cette feuille colo-» niale. Eh bien! qu'en est-il été? Le voici : Je tiens du rédac-» teur lui-même, que jamais, depuis la première publication » de cette feuille jusqu'à ce jour, il n'a pu atteindre au nom-» bre de *quatre-vingt* abonnés à-la-fois (2), la plupart euro-» péens ou étrangers. Au surplus, on doit bien penser que » si le gouvernement espagnol n'a point trouvé le goût de » la littérature établi dans ce pays, il ne l'y a pas au moins » introduit. »

---

(1) Vue de la colonie, p. 206.

(2) Nombre égal à celui des souscripteurs des *Annales* ou *Archives de statistique*, publiées à Paris.

M. *Duvallon*

Digitized by Google

M. *Duvallon* dépeint ses compatriotes de la Louisiane comme dépourvus des nobles sentimens de l'hospitalité ; mais l'humeur perce dans son recit, que nous allons rapporter.

« Ce qui est encore à observer en eux, est la conduite » singulière et vraiment originale qu'ils tiennent envers qui- » conque arrive en leur pays pour la première fois. Ama- » teurs extrêmes des nouveautés, ils s'y portent avec une » certaine passion toujours subordonnée à leur intérêt. Un » étranger nouvellement arrivé semble être à-la-fois, pour » eux, un être extraordinaire, et une espèce de propriété » dont ils jouissent à leur manière. Ils l'examinent de la » tête aux pieds, ils le complimentent, ils le courtoisent ; et » fût-il un franc butor, un vrai Midas, il n'en est pas moins » considéré par ces *badauds du Missi-Sipi* durant les pre- » miers tems de son séjour, et tant qu'il a pour eux le » charme de la nouveauté ; mais bientôt après cet étranger, » qui ne l'est plus pour eux (fût-il un homme d'un mérite » rare et transcendant), ne paraîtra à ces mêmes individus » qu'un personnage obscur, à moins pourtant qu'il ne fasse » grande figure, et n'étale une opulence qui leur en impose, » et qui, en excitant leur envie, attire néanmoins leurs » égards. Autrement, dépourvu de ce puissant moyen de » considération, et dépouillé du charme de la nouveauté, » un étranger tombe à leurs yeux, je ne dis pas dans le » néant, mais dans une défaveur pire encore que le néant, » par les conséquences fâcheuses qui en résultent pour lui, » et qui prouvent à quel point est poussée ici la brute inhos- » pitalité. C'est alors, en quelque sorte, l'application de la » fable du lion mourant, en butte au coup de chaque ani- » mal, et qui reçoit finalement le coup de pied de l'âne. Il » n'est pas de petit gredin, de créole de cette sauvage colonie, » et n'ayant jamais perdu de vue les bords du Missi-Sipi, et » jamais bu d'autre eau que celle de ce fleuve, qui ne se » croie autorisé, par l'exemple des principaux d'entr'eux et » à l'instar de l'âne de la fable, à insulter un malheureux » étranger, je dis même *un Français, un Colon comme lui, » sauvé du bouleversement et des massacres de St.-Domingue*(1), » et réfugié en ce pays avec quelques faibles débris de sa

(1) Il parait que M. *Duvallon* est lui-même dans ce cas.

» fortune ; et cela, parce que le gredin est dans son pays et » que l'étranger est hors du sien, parce que le premier s'y » sent environné et soutenu, et que l'autre y est isolé, et » plutôt vexé que protégé par les dépositaires de l'autorité » publique ».

Il paraît que les Louisianais n'ont que peu d'énergie véritable, et leur prétendu *patriotisme* n'est pas exempt de reproches. Pendant la dernière guerre ils n'ont opposé aucune résistance active aux corsaires anglais qui désolaient leurs parages. La nouvelle de la cession de la Louisiane à la France n'y produisit aucune explosion de joie, parce que les négocians et les planteurs crurent voir leur intérêt compromis par le changement de gouvernement (1).

Les colons réfugiés de St.-Domingue assurèrent avoir été reçus à la Nouvelle-Orléans avec une froideur, une dureté et une inhospitalité qui déshonoreraient à jamais les Louisianais, supposé même que dans les recits de ces colons il se trouve un peu d'exagération.

M. Duvallon avoue que les Louisianais, à côté de leurs mauvaises qualitées, possèdent plusieurs vertus. Fidèles à leurs engagemens, bons maris, pères tendres et fils soumis, ils sont en outre laborieux, industrieux, même très-propres aux arts mécaniques, ouvriers par instinct, et imitant facilement tous les ouvrages qui dépendent et de la justesse du coup-d'œil et de l'adresse de la main. Ils ne sont point adonnés au libertinage, et même quoique fort ignorans, ils ont dans leur jeunesse une certaine perspicacité naturelle et une disposition particulière à apprendre le peu qu'on leur enseigne. Peut-être il ne leur faudrait, pour développer leurs facultés intellectuelles et donner du ressort à leurs ames engourdies, que des maîtres habiles et de bonnes institutions, et c'est ce qui a toujours manqué et manque au pays. Peut-être aussi (et je le crois beaucoup) que de telles institutions ne pourront jamais prendre racine dans le lieu même, et qu'il faudra, de toute nécessité, que la jeunesse créole soit dépaysée et envoyée par-delà les mers, en Europe ou tout au moins dans quelqu'un des principaux Etats du nord de l'Amérique, où il s'est formé, depuis quel-

(1) *Duvallon*, p. 217.

Digitized by Google

ques années, d'assez bons colléges, dont le nombre et le mérite s'augmenteront avec le tems.

Femmes créoles. — Nous avons déjà observé leur extérieur, examinons ce qui tient en elles au moral. A cet égard, ainsi qu'au physique, elles ont plus d'avantages et gagnent plus à être connues que les hommes. Elles ont en général plus de pénétration et moins de rudesse. Aussi mal instruites qu'eux, ce défaut est bien moins sensible en elles, et les mauvaises qualitées qui en résultent ne sont pas, à beaucoup près, aussi apparentes dans les unes que dans les autres. Plusieurs d'entre elles ont même un esprit naturel et un instinct de sociabilité dont il est peu d'hommes en ce pays qui soit doués au même point.

Aussi les Louisianaises, ayant plus de tête que leurs maris créoles, prennent-elles sur eux un ascendant qui dérive de la supériorité d'esprit et de la trempe du caractère, et il n'en résulte aucun abus sensible, le ménage n'en étant pas moins uni.

Mais la chance est différente lorsque ces mêmes femmes ont épousées des Européens. Cet ascendant n'existe plus de leur part, ou bien si elles veulent, bon gré malgré, s'en saisir et en jouir, à l'exemple de celles d'entre elles mariées à des créoles, il résulte de cette prétention, que les époux ne veulent pas reconnaître, un choc perpétuel, un conflit discordant, qui amènent des scènes scandaleuses, et finissent communément par l'abandon qu'ils font d'elles. On voit dans ce pays, et sur-tout en ville, un grand nombre de femmes qui ne sont, à bien dire, ni filles ni femmes ni veuves, et dont les maris, las de lutter contre elles, et renonçant à l'espoir de les assouplir, sans vouloir pourtant leur céder l'empire et se mettre au niveau des époux créoles, ont pris enfin le parti de battre en retraite et de les planter là, abandonnant, nouveaux *Belphégors*, et leur revêche *Honestas* et le pays qu'elles habitent.

Au reste, les Louisianaises, et notamment celles nées et résidentes sur les habitations, ont diverses qualités estimables. Filles respectueuses, épouses affectionnées, tendres mères et soigneuses maîtresses, possédant bien les détails de l'économie domestique, honnêtes, réservées, décentes,... à la tête près, ce sont en général de bien bonnes femmes.



Digitized by Google

C'est peut-être, en partie, à ce caractère peu flexible et même altier des Louisianaises, trop développé, trop connu maintenant, aussi bien qu'au luxe qui s'est introduit depuis dix à douze ans dans cette colonie; que l'on peut trouver la cause du peu de mariages qui se font actuellement en ce pays couvert de filles nubiles et archi-nubiles, qui languissent dans le célibat et dans l'attente d'un himen toujours en perspective, et qui semble être, pour ces vestales infortunées, la coupe de Tantale. Il est à observer, en outre, qu'en ce pays le nombre des filles excède beaucoup celui des garçons, autre inconvénient qui rend encore plus défavorable la chance des premières.

Les femmes créoles, dépourvues en général des talens qui ornent l'éducation, manquent de goût pour la musique, le dessin, la broderie, mais, en revanche, ont une passion extrême pour la danse, et passeraient les jours et les nuits à s'y livrer.

C'est durant l'hiver que cette passion est dans sa force. On danse alors en ville, on danse dans les campagnes, on danse par-tout, sinon avec beaucoup de grace, au moins avec beaucoup d'ardeur, et les ménétriers ont alors de quoi s'occuper.

Les femmes créoles sont très-fécondes, et le sont de bonne heure et long-tems. Au bout de sept à huit années de mariage elles ont la demi-douzaine d'enfans, tous bien venus, quelquefois davantage, et sont encore fraîches et disposées au reste à compléter la douzaine. Il est assez commun de voir la mère et la fille enceintes dans le même tems, et il ne serait pas même impossible de voir par fois la petite-fille figurer aussi sur la scène, et former le trio. Diverses femmes étrangères, qui depuis long-tems avaient cessé d'enfanter, transportées à la Louisiane, y sont devenues grosses avant la fin de l'année de leur arrivée, et notamment des femmes espagnoles, qu'on sait être assez stériles en général. Aussi dit-on, sur les lieux, par forme de plaisanterie que les eaux du Missi Sipi ont sans doute une vertu prolifique. Et quand on considère cette heureuse aptitude à la propagation qui semble être affectée au pays, ainsi que le grand nombre de filles créoles qui l'habitent, on ne peut voir, sans regret, que tous ces moy[illegible]

de population restent, pour ainsi dire, en pure perte et presque infructueux par la rareté des mariages.

Il y a peu d'années que les dames de la Louisiane étaient presque toutes en jupes rondes et courtes, et en longs casaquin à basques prolongées, le haut de leur habillement d'une couleur et le bas d'une autre, et tout le reste à l'avenant : étalant force rubans et peu de bijoux, et allant par-tout ainsi fagottées, en cours de visite, au bal, au spectacle. Aujourd'hui ce costume leur paraîtrait une mascarade. Les mousselines brodées les plus riches, taillées dans les formes les plus nouvelles, et rehaussées par des transparens de taffetas moelleux et brillans, par de superbes garnitures de dentelles et des broderies de paillettes en or; ajustent et embellissent actuellement les femmes et les filles de mise, avec l'accompagnement de riches boucles d'oreilles, colliers, bracelets, bagues, joyaux précieux, enfin, de tout ce qui peut avoir rapport à la parure, à cette intéressante occupation du beau sexe.

Etrangers. — Il y a à la Nouvelle-Orléans plusieurs classes d'habitans étrangers à la colonie.

Les *Français* qui sont venus s'établir à la Louisiane, à la réserve d'un petit nombre de personnes honnêtes et distinguées, sont, d'après M. *Duvallon*, ou des gens de commune extraction, et privés des avantages d'une éducation soignée, ouvriers, petits marchands et cultivateurs, ou bien des aventuriers qui, de la métropole ou des colonies françaises, dont ils ont été contraints de disparaître pour fait de banqueroutes, enlèvemens de filles ou de femmes, abus de confiance, spoliations diverses, et autre gentillesses de cette nature.

Les Espagnols sont, ou des personnes occupées dans les divers emplois de la robe, de la plume et de l'épée, fesant leurs orges au dépens du roi leur auguste maître, et du public leur très-humble serviteur, ou des Catalans, gens du commun, presque tous cabaretiers et petits marchands, s'aidant et se soutenant entr'eux, comme larrons en foire, et courant à la fortune par toute voie imaginable.

Les Anglais ou Irlandais, et les Américains, sont presque tous commerçans en ville. Parmi eux se trouvent des personnes bien élevées et remplies d'honnêteté, comme il



Digitized by Google

en est également d'autres aussi grossières que peu scrupuleuses. Il y a de plus un certain nombre d'Américains établis, comme cultivateurs ou comme artisans, dans les postes éloignés, lie et rebut de leur patrie.

Les Acadiens sont les restes ou les descendans de ces colons français transportés directement du fond de l'Amérique septentrionale, leur patrie, ou de l'Europe, ici. On leur a distribué des terres, des instrumens aratoires, et on les a nourris et vêtus durant les premiers tems de leur translation et résidence en ce pays. Mais, du reste, il n'a pas été possible au gouvernement espagnol de changer leur naturel paresseux, de réveiller leur profonde apathie, et de leur inspirer, enfin, une activité dont les germes n'étaient pas en eux mêmes. Ce sont des hommes grossiers, honnêtes gens au demeurant, lents, sans ardeur pour le travail, à vues étroites, à petits moyens, vivant misérablement dans leur chétives plantations, et bornant tous leurs soins à cultiver du maïs, élever des gorets (comme ils disent) ou des pourceaux, et à faire des enfans.

Les Allemands étaient autrefois en assez grand nombre dans cette colonie, où on les avaient transférés comme l'ont été depuis les Acadiens. Il ne subsiste plus de ces importés, vu l'ancienneté de leur translation. Mais il est venu ici, depuis ce tems, quelques autres individus de cette nation.

On les accuse d'ivrognerie, d'inhospitalité et d'un égoïsme outré; mais ce sont, au reste, des cultivateurs laborieux et des artisans adroits.

Il existe en outre dans la classe infirme des étrangers, quelques Italiens adonnés à la pêche; des Islennes ou Canariens occupés du jardinage et de quelques autres menus objets de consommation, et même jusqu'à des Bohêmes qu'on a réussi à y domicilier, et qui sont presque tous danseurs ou ménétriers.

Affranchis. — Cette classe est composée de nègres, et principalement de mulâtres d'origine esclave, qui tous ont acheté ou obtenu la liberté de leurs maîtres ou de leurs parens qui l'avaient ainsi acquise. Une partie d'entr'eux, résidente à la campagne, y cultive des vivres et principalement du riz et quelques petits champs de coton. Un grand nombre, hommes, femmes et enfans, entassés

Digitized by Google

dans la ville, s'y occupent, les uns des arts mécaniques ou de quelque petit commerce de détail, et les autres de la chasse, dont ils rapportent et vendent le produit en ville.

Les mulâtres en général sont fainéans, débauchés, ivrognes, menteurs, vaniteux, insolens et lâches. Ils haïssent foncièrement les blancs, auteurs de leur existence, et leurs primitifs bienfaiteurs.

Les mulâtresses n'ont pas tous les défauts des mulâtres; mais elles se rapprochent d'eux par leur propension au libertinage, leur vanité et leur haine pour la classe des blancs en général, et pour les femmes blanches.

Les uns et les autres sont d'une complexion forte, et d'une taille moyenne et bien proportionnée. Mais ils ont les traits durs et une phisionomie peu agréable, et leur peau même semble être ici plus grossière et plus livide qu'ailleurs.

Nègres esclaves. — Ceux créoles du pays ou nés dans quelqu'autre colonie européenne, et transférés ici, sont les plus adroits, les plus intelligens, les moins sujets aux maladies chroniques, mais aussi les plus paressseux, les plus coquins et les plus débauchés. Ceux venus de Guinée sont moins propres au service domestique ou aux arts mécaniques, plus bornés, plus souvent victimes des maladies violentes ou de langueur (sur-tout dans les premiers tems de leur translation), mais plus robustes, plus laborieux, plus convenables aux travaux de la culture, et moins fripons, moins libertins que les premiers. Telles sont les marques distinctives des uns et des autres, et quant au reste, ils se ressemblent assez dans le physique et dans le moral. C'est une espèce d'hommes que la nature semble avoir destinée à l'esclavage par la tournure de leur esprit, leur disposition à se laisser conduire, leur incapacité morale, et pour ainsi dire une direction particulière, une tendance innée vers un état purement passif. En cela ils sont tout-à-fait différens des sauvages ou indigènes de l'Amérique, aussi ennemis de la sujétion que les nègres y sont naturellement portés; comme on voit, parmi les animaux, certaines espèces que leur instinct dirige à l'état de domesticité, et d'autres, au contraire, qui s'en éloignent et qu'on ne peut y soumettre en aucune façon. C'est cette extrême indolence qui (pour le bonheur des colons) empêche les nègres



Digitized by Google

de la Louisiane de se sauver dans les bois de l'intérieur, où ils trouveraient la liberté et l'abondance.

D'ailleurs on s'exagère l'idée qu'on doit se faire de l'*état d'esclavage*. Les nègres, quoique soumis à des travaux suivis, ne sont point excédés d'ouvrage, à la réserve du tems de la roulaison dans les sucreries, espace de deux à trois mois où réellement la masse des travaux n'est pas proportionnée à celle des travailleurs, qui s'en trouvent alors surchargés de nuit et de jour, proportionnellement à leur nombre. On conviendra sans doute qu'un atelier de quarante nègres doit travailler outre mesure pour exploiter une roulaison de 120 milliers de sucre, et d'autant de barriques de sirop, dans le court espace de deux mois, froids, brumeux, pluvieux, de novembre et décembre, avec toutes les difficultés et les embarras divers résultans de la rigueur de la saison, de la brièveté des jours et de la longueur des nuits. Il est vrai qu'on les nourrit alors plus copieusement, et suivant l'expression coloniale, *à la main*. En tout autre tems et dans les autres cultures il n'en est pas de même, les travaux n'y sont pas excessifs, mais aussi la nourriture n'y est pas abondante.

Le nègre n'a d'autre nourriture assurée que le riz, le maïs et une espèce de petites féves brunes; la ration réglée de chaque nègre, par mois, est composée de la valeur d'un baril de maïs en épis, le maïs étant le seul vivre dont les récoltes soient assez abondantes en ce pays pour qu'on puisse en tirer la subsistance nécessaire aux esclaves de la colonie. Le riz, les féves et les patates ne suffisent pas pour en nourrir seulement le quart, à moins qu'on n'accrut beaucoup les plantations de ces vivres au détriment des cultures principales, ce à quoi les habitans ne seraient pas disposés. Il est quelques-uns d'entre ces habitans qui joignent à cette ration de maïs un peu de sel, et voilà tout.

Leurs cabanes enfumées sont composées de pieux et d'ais de cypre, apposés les uns près des autres, et à travers lesquels pénètrent et la bise et la pluie.

Les châtimens qu'en cette colonie on inflige d'ordinaire aux nègres, sont, comme ailleurs, les fers et le fouet, suivant la nature du délit. Et sur ce point on ne peut pas dire qu'en bien des cas ils soient traités cruellement ni même

Digitized by Google

avec trop de sévérité. Par exemple, un vol qui, en Europe, ménerait son auteur aux galères, et quelquefois même au gibet, par l'importance du délit ou par les circonstances qui l'accompagnent, n'attire au nègre qui l'a commis que le châtiment du fouet et l'appareil d'un collier de fer.

LANGAGE, INSTRUCTION. — La langue française est celle généralement employée en cette Colonie : les langues espagnole et anglaise y sont pourtant assez répandues ; la première, à raison de l'ascendant du gouvernement, dont tous les actes, ainsi que ceux de l'administration et de l'ordre judiciaire sont émanés en cette langue et traduits en français, quand il en est besoin, par un interprète établi à cet effet ; la seconde, à cause de l'influence du commerce et du voisinage des Etats-Unis ; et l'une et l'autre enfin, par rapport au grand nombre d'Espagnols et d'Américains fixés dans la Colonie ou y voyageant.

Le français de la Louisiane est rempli de locutions vicieuses et ridicules, semblables à celles répandues dans les autres colonies. Ce sont les *provincialismes* de l'ancienne France, transportés et conservés ici par les gens du peuple qui en grande partie ont peuplé ces établissemens. A la Nouvelle-Orléans on dit toujours *ze* pour je, *çarze* pour charge, etc., etc. On appelle cela *ben* prononcer, et *eune* jolie femme de la Nouvelle-Orléans ne parle *zamais* autrement.

Il n'est en ce pays d'autre institution publique appropriée à l'éducation de la jeunesse qu'une simple école entretenue par le gouvernement, et composée d'une cinquantaine d'enfans, presque tous de familles pauvres, où l'on enseigne à lire, écrire, chiffrer dans les deux langues française et espagnole, et la maison des religieuses françaises qui ont quelques jeunes filles en pension, et qui tiennent une classe pour les externes.

Il n'existe ici ni collége, ni bibliothéque publique ou particulière. Point de librairie non plus, et pour une bonne raison ; c'est qu'un libraire y crèverait de faim au milieu de ses livres, à moins qu'ils n'enseignassent à l'intéressé lecteur l'art de doubler son capital au bout de l'an. On n'y trouve enfin qu'une petite imprimerie, dont on doit l'établissement à M. de *Carondelet*, ci-devant gouverneur de cette Colonie, et qui, dirigée par le gouvernement, n'est employée qu'à

Digitized by Google

l'impression de la gazette, qui paraît une seule fois par semaine.

Mœurs, amusemens. — La Nouvelle-Orléans doit fournir au moraliste un spectacle extraordinaire. Tous les ridicules d'une petite ville peuplée de petits marchands et de petits agioteurs, joints à tous les vices d'une *colonie*, peuplée de maîtres et d'esclaves; enfin, l'ignorance et l'isolement, tout cet ensemble doit former un tableau original et piquant.

Les douceurs d'une société honnête, polie, gaie et spirituelle sont peu connues dans cette ville. L'on vit assez isolément, et où l'on ne se voit qu'en parade, pour se mesurer des yeux et se déchirer ensuite à belles dents, où l'esprit d'intérêt, l'appareil de la richesse et la manie des prétentions, confondus ensemble, opposent un obstacle insurmontable à ce qui constitue l'essence de la bonne société; où, d'ailleurs, il ne peut y avoir un esprit public, des goûts pareils, une façon de penser et de sentir commune à chaque individu, vu le genre de population que présente cette ville. « Ce n'est, dit M. *Duvallon*, qu'un mélange confus, un » composé difforme de gens de toutes contrées et de toutes » professions, Créoles du pays, Français, Espagnols, » Anglais, Américains, Allemands, Italiens, etc., une vraie » tour de Babel, où l'on s'entend à peine, et où le langage » de l'intérêt personnel est le seul qui soit intelligible pour » chacun de ces êtres divers : c'est la langue universelle, » c'est la monnaie courante. »

Un très-médiocre spectacle et une espèce de halle, appellée *salle de bal*, sont les seuls points de réunion. M. *Duvallon* a fait une description très-plaisante du désordre, du tumulte et de la cohue que caractérisent, selon lui, les bals publics de cette ville. Nous ne répéterons d'autant moins les recits de ce voyageur, qu'ils ont l'air d'une satyre, fondée peut-être en partie, mais outrée par l'effet de quelques mécontentemens personnels que l'auteur paraît avoir éprouvé.

Digitized by Google

# GOUVERNEMENT

# D'INDIANA-TERRITORY

## OU DE LA

# HAUTE-LOUISIANE.

SITUATION, LIMITES. — CETTE immense division comprend un terrain aussi étendu que l'était tout l'ancien territoire des Etats-Unis à l'ouest de Missi-Sipi, et peut-être même plus vaste encore. Car *il n'y a, au nord et à l'ouest, aucune frontière reconnue* au moment ou nous écrivons. Les Américains prétendent que tout ce qui est situé sur le Missouri, l'Arkansas et autres rivières qui se réunissent au Missi-Sipi, leur appartient de plein droit, comme ayant fait partie de la Louisiane des Français. Cette prétention doit paraître très-dangereuse aux yeux des Espagnols, puisque cette nation indolente, maîtresse depuis trois siècles du Mexique, n'a pas encore su découvrir les parties qui sont au nord de ses possessions, ni par conséquent déterminer où sont les *sources* du Missouri et de la rivière du *Nord* ou *Rio-Bravo;* on ne connaît pas non plus avec précision les sources de l'*Arkansas* et du *Colorado.* C'est de la détermination de ces points que dépend la connaissance des frontières naturelles de la Haute-Louisiane.

Il est très-probable que les Américains se seront établis et multipliés sur le Haut-Missouri avant peu d'années. Alors le Nouveau-Mexique, pris en flanc, ne sera plus qu'une proie facile pour cette nation entreprenante.

MONTAGNES, RIVIÈRES, LACS. — Toute la contrée, située sur le Haut-Missouri, au-dessus du 45$^{e}$. parallèle,

Digitized by Google

n'est connue que par de vagues rapports. Ainsi, pour tout ce qui regarde le cours de ce fleuve dans cette partie, je ne peux que renvoyer le lecteur au *Mémoire sur la constitution physique de l'Amérique septentrionale*, en tête du volume suivant, où j'ai développé quelques idées nouvelles sur ce sujet.

La partie de la Haute-Louisiane comprise entre le Missi-Sipi et le Missouri, depuis les sauts de Saint-Antoine, est un peu mieux connue. C'est un pays élevé, salubre et bien arrosé; la *Moingona*, et autres rivières considérables, le traversent; ces rivières ont une pente considérable, et offrent beaucoup d'avantages pour l'établissement des moulins (1).

Depuis la jonction du Missouri jusqu'au cap Girardeau, les bords occidentaux du Missi-Sipi sont généralement élevés et même rocailleux, ils présentent souvent des alaises perpendiculaires de trois cents pieds de haut; la pierre argileuse et le grès qui les composent prennent des formes romantiques, et le terrain, en s'éloignant du fleuve, conserve le même niveau, et offre l'image de tours ruinées. La côte opposée du *North-Ouest-Territory* est basse et exposée aux inondations.

Au sud du cap Girardeau, les choses changent tout-à-coup, tandis que la côte de Tenéssée est élevée et même montueuse. La Louisiane est si basse, que jusqu'à l'endroit nommé *la Pointe-Coupée* il n'y a pas un seul district qui ne soit couvert, au printems, de deux à douze pieds d'eau, sur une distance de huit à dix lieues des bords du fleuve. La seule exception a lieu en faveur d'un petit terrain autour du Nouveau-Madrid (2).

En remontant la rivière des *Arkansas*, qui se jette dans le Missi-Sipi, on arrive dans des prairies immenses qui s'étendent, dit-on, d'un côté jusques au Missouri, et de l'autre jusqu'aux montagnes du Nouveau-Mexique.

Productions. — Les mines de *plomb* abondent tellement dans la Haute-Louisiane, qu'on pourrait en fournir à tout l'univers s'il y avait des bras pour les mettre en œuvre.

(1) Account of Louisiana, etc., p. 9.
(2) Account, etc., p. 7.

Digitized by Google

A quelques distances de Sainte-Geneviève on trouve du plomb à la profondeur de deux à trois pieds; les veines de ce métal se continuent jusques vers les montagnes du Nouveau-Mexique; on trouve du minerai en remuant seulement les pierres. Morse (1) raconte, comme un bruit généralement accrédité, qu'il y avait, vers les sources de la rivière d'Adayes ou Mexicano, de riches mines d'*argent*. Enfin, on prétend aussi avoir trouvé du *cuivre*.

Les *salines* fournissent un article d'exportation déjà très-important, et qui peut le devenir à un degré supérieur. On semble avoir formé le projet d'exploiter les salines au compte du gouvernement.

L'existence d'une *montagne de sel* paraît être confirmée par des témoignages reçus d'un grand nombre de marchands voyageurs, qui en ont apporté des échantillons à Saint-Louis; ils la placent à 1,000 mille anglais de la jonction de Missouri, et en remontant cette rivière. Cette montagne doit être longue de 180 milles, large de 45, et composée entièrement de *sel gemme*. Des sources et ruisseaux salés en découlent de toutes parts (2).

Dans les hautes prairies qui s'étendent vers le Nouveau-Mexique, la quantité de buffles, de cerfs et d'élans est immense. On y trouve également des chevaux sauvages (3).

Le sol est généralement très-riche, et se prête, selon les cantons, à la culture du coton, du tabac, du chanvre et du lin, du maïs et de toutes sortes de grains. Les forêts se composent de chênes, de frênes, de mûriers, de cerisiers, de cyprès et de cèdres. Les principales terres de forêts sont le long de la rive méridionale du Bas-Missouri. Près du Nouveau-Madrid, les arbres s'élèvent à une hauteur immense; les seps de vigne grimpent jusqu'à leur sommet; les raisins donnent un assez bon vin rouge (4).

ETABLISSEMENS EUROPÉENS. — En remontant le fleuve on rencontre trois postes principaux.

Le premier est celui des *Arcs* ou *Arcansas*, situé à envi-

(1) *Morse*, American Géography.
(2) Account of Louisiana, etc., p. 10.
(3) Notes manuscrites sur le voyage de M. *Fulton*.
(4) Account of Louisiana, etc., p. 21—27.

Digitized by Google

ron deux cents lieues de la Nouvelle-Orléans, en suivant le cours du fleuve, et un peu au-dessus du 34^e^. degré de latitude : poste presque tout-à-fait militaire, fréquenté par des chasseurs et traiteurs, et d'où descendent, au printems, quelques bateaux chargés de pelleteries et d'huile d'ours, dont la meilleure est employée, en cette colonie, aux besoins de la cuisine, comme le sain-doux, et qui est presque aussi bonne : la plus commune sert aux lampes et à d'autres usages.

Le second est celui de la *Nouvelle-Madrid* ou Anse-à-la-graise, à trois cents lieues de la Nouvelle-Orléans, d'après le cours du fleuve, et à peu-près au 37^e^. degré de latitude : poste militaire, aux environs duquel résident quelques Colons peu aisés, dans un terrain propre à la culture du froment et du tabac, et qui même se prête, en quelques parties, à celle du coton.

Le troisième et dernier établissement de la Haute-Louisiane est celui de *Saint-Louis des Illinois*, situé au 39^e^. degré de latitude, et à environ cinq cents lieues de la Nouvelle-Orléans, suivant le cours du fleuve, seule voie de communication existante entre ces divers établissemens et le chef-lieu. Celui des Illinois ne fournit guère au commerce de la Colonie, ainsi que les deux autres, qu'un petit nombre de bateaux chargés de pelleteries et d'huile d'ours. Les pelleteries sont ici d'une qualité supérieure. Cependant les terres y sont fort convenables, à ce qu'on dit, à la culture du blé. Mais la passion de la chasse et de la traite, qui, là ainsi que dans presque toutes les autres parties de l'Amérique septentrionale, a de tout tems fait languir les établissemens français, et négliger le point essentiel, celui de la culture.

*Sainte-Geneviève* et *cap Girardeau*, sur le Missi-Sipi; *Saint-Charles* et *Saint-André*, sur le Missouri, sont des petits établissemens qui dépendent de celui de Saint-Louis. Les deux derniers ont été peuplés par des émigrans de Kentucky.

Nations Indigènes (1). — Les naturels du pays, ou, comme on les appelle improprement, les Indiens, sont

(1) *Morse*, américan Géography.

Digitized by Google

divisés en plusieurs peuplades, aujourd'hui très-affaiblies, soit par l'intempérance et les vices que les européens ont rendu plus actifs, soit par le défaut de nourriture qui résulte de la diminution du gibier par des chasses fréquentes, et de leur constante aversion pour l'agriculture.

Sur le bord oriental du Missi-Sipi, environ vingt-cinq lieues au-dessus de la Nouvelle-Orléans, sont établis les restes de la peuplade des *Oumas*, au nombre de soixante individus.

Près de Pointe-Coupée, sur la rive occidentale, on trouve le restant de la peuplade des *Tounicas*, au nombre de cinquante à soixante personnes.

Dans le canton d'Atacapas demeurent d'abord les *Atacapas*, disseminés dans tout le district, mais principalement près le Bayou-Vermillon; leur nombre n'excède point cent ames; les *Chitimachas*, qui ont deux villages sur le Bayou-Techa, à douze lieues de la mer, leur nombre égale celui des précédens; quelques nomades des tribus *Biloxi* et *Chactas*, environ une cinquantaine.

Le canton des Opeloussas renferme deux villages des *Alibamas*, peuplés de cent personnes; les *Conchastes*, disseminés jusques vers la rivière Sabina, forment un total de trois cent cinquante individus.

Sur la rivière Rouge habitent les peuplades suivantes: les *Biloxi*, en trois villages, cent soixante individus; les *Chactas*, cinq cents familles sur la rivière Onachita jusqu'à Natchitoches; ils sont turbulens et voisins incommodes: les *Cadoquies*, quatre-vingt-lieues au-dessus du poste de Natchitoches; ils peuvent lever trois à quatre cents guerriers; ils sont les plus braves et en même tems les plus généreux et les plus pacifiques de tous les Louisianais; mais leur population va en décroissant, les Osages et les Chactas leur font la guerre.

Les *Arkansas* demeurent en trois villages, sur la rivière qui porte leur nom. Cette peuplade, qui est toujours restée attachée aux Français, compte deux cent soixante guerriers; elle s'est accrue récemment d'un nombre considérable de Chicasas, Chastas et Cheroquis, qui, ne trouvant plus assez de gibier de l'autre côté du Missi-Sipi, sont venus s'établir

Digitized by Google

de ce côté, et dont plusieurs ont contractés des mariages avec des femmes Arkansas.

Un autre rassemblement d'émigrés de toutes les peuplades occidentales, tels que Chicasas, Delawares, Rorias, Miamis, Cheroquis, est venu se fixer sur la rivière Saint-François. On leur suppose le nombre de cinq cents familles; ils parlent ou du moins entendent l'anglais, plusieurs même savent lire et écrire en cette langue; mais ils n'en sont pas meilleurs pour cela, ils se permettent des pillages et quelquefois même des meurtres.

Près Sainte-Geneviève on trouve mêlé parmi les blancs une trentaine d'Illinois; c'est le restant d'une nation qui, il y a un demi-siècle, mettait sur pied douze cents guerriers.

Les *Osages* sont une nation très-remarquable. Ils vivent sur la rivière du même nom, sur la rive droite de Missouri, quatre-vingt lieues au-dessus du confluant de ce dernier fleuve avec le Missi-Sipi : ils mettent sur pied mille guerriers; ils sont d'une taille gigantesque et bien proportionnés; ennemis des blancs et des autres indiens, ils étendent leurs ravages depuis les Illinois aux Arkansas; toutes les nations voisines redoutent leur férocité. On assure que le commerce parmi eux est sujet à une espèce de monopole.

Soixante lieues plus haut le Missouri reçoit, du côté droit, la rivière de *Kanzas;* en remontant cette rivière environ soixante-dix à quatre-vingt lieues, on trouve une peuplade du même nom. Elle peut lever deux cent cinquante guerriers; on craint leur caractère turbulent et féroce.

Soixante lieues au-dessus de la rivière Kanzas, et environ deux cents de l'embouchure de Missouri, toujours sur la rive droite, se trouve la *rivière Platte*, ainsi nommée à cause de ses nombreux bas-fonds sablonneux; près son confluent avec le Missouri demeure la nation des *Octolactos* ou des *Otos*, qui compte deux cents guerriers, parmi lesquels vingt-cinq sont un reste réfugié de la nation des Missouris.

A quarante lieues de-là, en remontant la rivière Platte, on trouve la nation des *Panis*, qui occupe quatre villages, et arme environ sept cents guerriers; ils ne vont pas beaucoup à la chasse, n'ayant que peu d'armes à feu; cependant

ils

Digitized by Google

ils guerroyent souvent avec les espagnols de Santa-Fé, dont ils sont peu éloignés (1).

A trois cents lieues de l'embouchure de Missouri, et à cent lieues de la Rivière Platte, demeurent les *Mahas*; leurs villages sont sur la rive droite: en 1799 on estimait leur force à cinq cents guerriers, mais la petite vérole les a presque détruits.

Cinquante lieues plus loin, les *Poncas* habitent la rive gauche du Missouri: Ils sont au nombre de deux cent cinquante guerriers; ils ont le même langage et les mêmes vices que les Mahas; les marchands risquent souvent leur vie traversant ces cantons.

A quatre cent cinquante lieues de l'embouchure du Missouri on a trouvé, sur la rive droite, une nation nommée *Aricaras*, et soixante lieues plus haut, celle nommée *Mandanes*; chacune d'elles peut mettre sept cents hommes sur pied. Ils sont amis des blancs; mais, comme toutes les nations missouriennes, ils sont tyrannisés par les *Sioux* ou *Nadowessies*, qui prétendent empêcher les Européens de porter des armes à feu chez ces nations, afin de les laisser dans l'impossibilité de secouer leur joug.

On ne sait rien de positif relativement aux nations plus reculées que les Mandanes; il est certain qu'il demeure près les sources de Missouri, et sur les diverses rivières qui s'y jettent, des tribus très-nombreuses et très-puissantes, entre autres la nation dite du *Serpent*.

En retournant vers le Missi-Sipi nous trouvons les Sioux ou Nadowessiens établis entre ce fleuve et la rive septentrionale du Missouri; ces peuples sont très-cruels, et par une raison politique que nous avons déjà indiquée, ils cherchent à interrompre toute communication entre les européens et les tribus sauvages du Haut-Missouri. Pendant l'hyver, ils se tiennent sur ce dernier fleuve: leur plaisir est de tuer tous ceux qui tombent entre leurs mains.

Les *Ayoas*, sur la rivière de M[illegible]gona, avaient naguères deux cents guerriers, mais la petite vérole en a diminuée le nombre.

(1) La carte de M. Poirson, dans notre atlas, n'est pas assez grande pour qu'on y ait pu indiquer tout ceci d'une manière exacte.



Digitized by Google

Les *Sakis* et *Renards* (Outagamis) demeurent ensemble à deux cent cinquante lieues au-dessus de Saint-Louis, sur le Missi-Sipi; ils ont cinq cens guerriers; ils se sont toujours montré pacifiques et bienveillans.

Voilà la loi des climats singulièrement contrariée par le rapprochement de tant de peuplades, absolument différentes entr'elles pour le caractère moral, et qui cependant vivent sous le même ciel, chassent dans les mêmes forêts, errent le long des mêmes rivières, et construisent à-peu-près de même leurs chétives habitations!

Il y a cependant plusieurs traits qui décèlent l'origine commune de ces peuplades.

Leur constitution physique, sur-tout, est la même dans toutes les tribus, quoique la taille des hommes varie; celle des femmes est en général plus ramassée, courte et trapue. Ils ne sont point chargés de graisse et d'embonpoint, mais ils ne sont pas décharnés; ils ont les os d'une bonne grosseur, et leur carrure est assez forte. Ils ont presque tous la jambe musculeuse et bien fournie. Les traits de leurs visages sont fortement prononcés, sur-tout ceux des hommes; et, avec cela, ils ont communément un air de ressemblance entre eux, ou, du moins, un trait caractéristique et frappant, qu'on aperçoit sensiblement, et qu'on ne saurait bien définir. Quoiqu'ils ne prennent point le chagrin à cœur, et que le cercle de leurs idées soit ou paraisse extrêmement borné, on croit distinguer, dans l'ensemble de leur physionomie, un air tout-à-la-fois méditatif et mélancolique, au moins quand ils ne sont pas échauffés par la boisson. La couleur de leur peau approche de celle des mulâtres, et d'un jaune cuivré plus ou moins rembruni, suivant l'âge, le sexe et la nation; le teint des femmes et des enfans étant moins foncé que celui des hommes, et certaines peuplades étant moins rembrunies que d'autres. Leurs cheveux, qu'ils coupent en partie, sont d'un noir de jais, durs, roides et épais, parmi les uns, le sont moins parmi les autres, et ne blanchissent que rarement et tard. Leurs dents sont fortes et bien chaussées. Les hommes ont naturellement peu de barbes, mais ils ne sont pas positivement imberbes, et le peu qu'ils en ont ils l'arrachent.

Semblables à tant d'autres peuples sauvages, ils s'im-

Digitized by Google

priment des lignes spirales, transversales et autres, avec des couleurs ineffaçables ; ils s'enluminent en outre le visage de vermillon.

La chasse est, comme nous l'avons dit, leur occupation chérie, en ce qu'elle favorise leur paresse et leur esprit de vagabondage ; et l'agriculture est leur plus grand objet d'aversion. C'est à leurs femmes, beaucoup plus laborieuses qu'eux, de gré ou de force, qu'ils abandonnent le soin des médiocres plantations de maïs et autres vivres qu'ils forment au retour du printems sur le territoire de leurs peuplades. Ce sont aussi leurs femmes qui, dans le cours de leurs caravanes, sont astreintes à porter leur attirail de voyage, sacoches, paniers, etc., ainsi que leurs enfans à la mamelle et juchés sur le dos de ces malheureuses, courbées sous le poids de leur charge, avec l'embarras encore de deux ou trois autres marmots qu'elles mènent avec elles : tandis que les hommes marchent gravement devant elles les mains vides et le dos leste, ou portant seulement un méchant fusil et un petit sac à poudre et à plomb, avec quelques sarbacannes, le visage bien fardé, et la tête couverte de plumes grotesquement arrangées. Il paraît, d'après la manière dont ils agissent avec leurs compagnes, qu'on pourrait encore trouver plus aisément parmi ces sauvages que chez les peuples policés, en ce qui concerne la conduite des hommes envers les femmes, l'application de cet axiome : *les plus forts ont fait la loi.*

Quoi qu'il en soit, ces hommes, tels qu'ils sont, fainéans au suprême degré, impérieux et durs à l'égard de leurs femmes, vindicatifs envers et contre tous, mendians jusqu'à l'importunité, passionnés pour les liqueurs fortes, et par conséquent ivrognes, ne sont point cependant, à quelques exceptions près, des êtres malfesans et foncièrement méchans. Un pur rayon de vertu perce souvent au milieu des ombres du paganisme, et rappelle doucement à notre ame affligée la dignité primitive de l'homme. Un voyageur, chargé d'or ou de marchandises est bien plus en sûreté au milieu d'un village du Chactas qu'il ne le serait, avec ces mêmes effets, dans bien des bourgades et hôtelleries de nos contrées européennes les plus policées. Il est reçu



Digitized by Google

humainement, sans intérêt quelconque, et même avec un certain empressement.

Que ne m'est-il permis de peindre, d'après M. *Chateaubriand*, les mœurs poétiques de ces nations improprement nommées sauvages. Ici nous verrions le tumultueux tableau de leurs sociétés politiques et religieuses; les sacrifices bizarres qu'ils offrent à leurs *Manitous*; leurs bruyantes assemblées, images de celles ou l'on vit Achille et Agamemnon se quereller; leurs marches audacieuses à travers la solitude, leurs chefs intrépides demandant au ciel des conseils pour regler leurs entreprises, et attendant, dans le vaste silence de la nuit, les soudaines inspirations du Grand-Esprit. Dans une scène plus douce nous aperçevrions les belles filles du désert former des danses aux clartés de la lune; les mères suspendre leurs nouveaux-nés, dans un berceau de mousse, aux branches fleuries de l'érable; les jeunes-gens venir offrir à leurs bien-aimées le flambeau de l'amour et de l'himen. Nous parcourerions aussi la forêt qui retentit du bruit de la grande chasse, du mugissement des bisons et de l'hennissement des chevaux sauvages; notre pied arpenterait la longue savanne environnée de côteaux, qui, fuyant l'un derrière l'autre, présentent un rideau varié de cypre, de magnoleas et de chênes verts; nous contemplerions le village suspendu, avec ses fraîches cabanes et ses tombes pyramidales, sur l'escarpement d'un promontoire blanchâtre, et tout ce superbe et immense parc où l'homme disparaît et la nature seule règne en souveraine!

Mais la voix sévère de la vérité nous défend d'arrêter nos regards sur ce tableau à-la-fois ravissant et affligeant, sur ce tableau qui déjà défiguré et bientôt effacé par des mains cruelles et avides, ne paraîtra plus qu'un songe aux yeux de la génération prochaine. Une flotte coupable a débarqué l'Europe et ses crimes sur ces solitaires bords, qu'un immense Océan semblait en vain défendre. Entraîné par de nouveaux desirs, ébloui par la vue soudaine des richesses inconnues, l'imprudent, le simple fils de la nature, détruit dans un jour les subsistances d'un siècle; il court dépeupler ses forêts pour avoir de quoi payer les perfides dons de l'avide étranger; il échange, contre quelques vains colifichets, ses tré-

Digitized by Google

sors héréditaires ; son habit, fait avec la seconde écorce du frêne, lui paraît trop simple, il mendie quelques lambeaux d'un drap d'Europe ; il se crée des besoins factices ; il apprend a connaître de nouvelles boissons énivrantes, qui énervent son corps, tandis que de nouveaux vices corrompent son ame ; bientôt de nouvelles maladies viennent doubler, dans cet hémisphère, l'empire de la mort ; des nations entières succombent sous le fléau de la petite vérole, et le cruel Européen, pour accélérer l'affaiblissement des nations qu'il a résolu d'enchainer, leur présente ces armes meurtrières qui égalent souvent le lâche au brave, et qui en excitant chez ces peuples ou la confiance ou l'envie, ont rendu leur guerres et plus fréquentes et plus funestes.

Ah ! que le nom de Colomb serait cher à l'humanité, si sa flotte, au lieu de soldats féroces, n'eut portée dans le Nouveau-Monde que des apôtres de la religion et des ministres du dieu de la paix ! Qu'un *Las-Casas* fut venu planter la sainte-croix dans ces forêts encore pleines de la grandeur de l'Eternel ! Qu'il eût rassemblé ces peuples novices autour d'un autel de gazon, sous une voûte de palmiers ! N'en doutez point, la voix du ciel se serait fait entendre à la terre ! Un autre Jourdain aurait baigné les pieds d'une autre Sion ; des lois saintes et simples auraient réuni des peuples innocens au sein de leurs campagnes fertilisées, et une moitié du monde offrirait peut-être encore un asile à la vertu !

Digitized by Google

# ÈPOQUES HISTORIQUES DES ÉTATS-UNIS.

L'HISTOIRE des Etats-Unis est d'une date si récente, elle est si connue, que nous croyons inutile d'en tracer ici une esquisse tant soit peu détaillée. Nous nous bornerons à en indiquer les époques mémorables.

1°. Fondation particulière des colonies. *Voyez* l'article *histoire* dans chacune des descriptions précédentes.

2°. En 1732, la colonisation des Etats Atlantiques (c'est-à-dire, situés sur l'Océan atlantique) est achevée.

3°. En 1763, la cession du Canada ôte aux colonies anglaises la crainte qu'elles avaient d'une attaque de la part des Français.

4°. En 1765-1766, les colonies, qui déjà sentaient leur force, s'opposent à l'acte *du timbre* et le font revoquer. En 1770, toutes les taxes sont abolies et remplacées par un impôt sur le thé.

5°. En 1773, une goëlette armée, du roi, est brûlée par les mécontens de Rhode-Island. — En 1774, le thé est jeté dans la mer à Boston.

6°. Le 26 octobre 1774, des députés s'assemblent en congrès à Philadelphie. — *Gages* employe envain des démonstrations militaires. — Autre congrès provincial à Concord près Boston; M. *Hancock* y préside.

7°. En 1775, la guerre civile éclate. Escarmouche de *Lexington*. — Bataille de *Bunkershill* le 17 juin. — *Washington* est nommé général en chef.

8°. Au mois de mars 1776, Washington entre triomphant à Boston. — Le congrès proclame le 4 juin l'indépendance des Etats-Unis.

9°. Défaite de l'armée du général *Bourgoyne*, qui capitula le 17 octobre 1777.

Digitized by Google

10°. Le 30 janvier 1778, le roi de France conclut un traité d'alliance avec les Etats-Unis. — Exploits des Français par terre et par mer. — *Lafayette.*

11°. Lord *Cornwallis* est obligé de capituler le 19 octobre 1781.

12°. Le 30 novembre 1782, traité de paix par lequel l'indépendance des Etats-Unis est reconnue.

13°. Changemens dans la constitution. — Mort de Washington. — *Adams*, créature de l'Angleterre, est nommé président; guerre avec la France, — *Jefferson* est nommé président; acquisition de la Louisiane; l'influence des Anglais est étouffée. Cet homme, vraiment grand, vient d'être réélu président avec une grande majorité de voix, 1805.



Digitized by Google

# COTES NORD-OUEST

# DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

## REMARQUES GÉNERALES.

La côte qui s'étend depuis la Californie jusqu'au-delà du détroit de Béring, côte de 1,200 à 1,300 lieues de France de long, n'était guères connue il y 30 à 40 ans. C'était alors le théâtre ou s'exercait l'imagination et l'érudition des géographes systématiques, tels que *Buache* le père, *Delisle*, etc. Toutes leurs hypothèses sont maintenant condamnées à l'oubli le plus complet; les navigateurs et les voyageurs ont remplacé les vagues supositions de ces géographes par des découvertes réelles et très-importantes.

Les prétendus passages de la mer Pacifique dans la baie d'Hudson, que l'on disait avoir été découverts par *Jean Fuca*, par l'amiral *Fuente* et autres navigateurs espagnols, ont été reconnus n'être que des entrées plus ou moins profondes entre une chaîne d'îles, et qui toutes aboutissent à un continent non interrompu, et qui ne paraît pas même émettre de ce côté aucun grand fleuve.

La première lueur de vérité se repandit sur cette partie du globe par les voyages de *Béring*, danois au service de la Russie. Il fut reconnu qu'il y avait à l'est de l'Asie un grand archipel, et derrière cet archipel un *grand continent;* on découvrit la séparation de ce continent d'avec celui de l'Asie. Les Russes n'ont que foiblement et lentement continué les découvertes si bien commencées par le navigateur danois. Cependant ils visitèrent ce continent occidental, et y établirent leur commerce et leur domination.

Les géographes français et anglais, qui n'apprirent guère que vers l'an 1760 à connaître les découvertes de Bé-

Digitized by Google

ring, d'une manière claire et positive, crurent encore à la possibilité d'un *passage* entre les deux Océans.

Le capitaine *Cook* porta le premier coup à cette hypothèse tant de fois renouvelée. Il longea la côte, en commençant par le 43$^{me}$. degré de latitude et en terminant sa course par le 71$^{me}$. parallèle. La plus grande partie de cette immense côte fut déterminée avec beaucoup de précision. La contiguité du continent parut assez bien prouvée. Cependant il resta, entre le 49$^{me}$. et 57$^{me}$. parallèle de latitude, un vaste espace qui n'avait été que très-légèrement examiné par Cook; on persista à se flatter, dans l'idée d'y trouver au moins quelque grand golfe ou même une Méditerranée. *Méares*, *Dixon* et autres augmentèrent les doutes.

M. *de la Pérouse* a suivi cette partie de la côte de bien plus près que le navigateur anglais. Mais les instructions ne lui laissèrent pas le tems de l'examiner en détail, et d'en achever la reconnaissance.

Cette gloire fut réservée à *Vancouver*, Anglais, qui, de 1793 à 1795, parcourût péniblement tous les golfes et les détroits de la côte entre le 30$^{me}$. et le 62$^{me}$. parallèle. Les espagnols *Quadra*, *Caamano* et autres, et le russe *Sarytschew*, compagnon de Billings, complétèrent cette reconnaissance définitive, qui n'a plus laissé d'espace aux vaines hypothèses.

Il est donc tems qu'on place dans les géographies la description méthodique de cette grande portion du monde habitable. Nous croyons qu'on peut la diviser en trois parties, d'après les nations européennes qui les visitent et qui y sont établies.

| | |
|---|---|
| PARTIE ESPAGNOLE ET NEUTRE..... | La côte au nord de la Californie.<br>La *Nouvelle-Albion*.<br>Les contrées au nord du Nouveau-Mexique. |
| PARTIE ANGLAISE. | La *Nouvelle-Géorgie*.<br>La *Nouvelle-Hanovre*.<br>Le *Nouveau-Cornouailles*.<br>Les îles voisines, telles que celles de la Reine-Charlotte, de Quadra et Vancouver, etc. |
| PARTIE RUSSE.... | Le continent depuis *la baie de Béring* jusqu'au *detroit* du même nom, et au-delà.<br>Les îles *Aléoutiennes* et autres. |

Digitized by Google

Au reste, les prétentions de ces trois puissances ne sont pas encore réglées en détail.

Nous nous réservons de parler de la *Nouvelle-Albion* à l'endroit où nous décrirons la Californie, le Mexique et autres possessions espagnoles.

## PARTIE ANGLAISE

### DES CÔTES NORD-OUEST.

APERÇU TOPOGRAPHIQUE. — La *Nouvelle-Géorgie* est située entre le 45^e^. et le 50^e^. degré de latitude boréale. Ses limites vers l'intérieur ne sont pas déterminées.

Le *golfe de Géorgie* est très-considérable ; il communique avec l'Océan pacifique, au sud par le détroit qu'on suppose être celui de *Jean Fuca*, et au nord par le détroit de la Reine-Charlotte.

La *rivière de Columbia* traverse la partie méridionale, et s'écoule directement dans l'Océan. On croit que cette rivière a sa source dans les *montagnes Pierreuses*, à 54 degrés, derrière la Nouvelle-Hanovre, et qu'ainsi elle coule d'abord, du nord au sud, le long du pied de ces montagnes. Cette rivière pourrait bien être la *rivière de l'Ouest* des voyageurs français, l'*Orégan* des Sauvages. Mais il se peut aussi que les prétendues sources de la Columbia soient celles d'un grand fleuve qui coulerait d'abord dans un grand lac intérieur au pays de Teguayo, et ensuite dans le golfe de la Californie.

L'île *Quadra* et *Vancouver*, plus connue sous le nom de *Noutka*, est située devant la Nouvelle-Géorgie. Cette île peut égaler en étendue la moitié de l'Irlande. Les Anglais ont un établissement dans la baie de Noutka.

La *Nouvelle-Hanovre* s'étend du 50^e^. au 54^e^. parallèle. Devant ses côtes sont situées les îles *de Fleurieu*, découvertes et nommées par M. de la Pérouse, et que M. Vancouver, sans le savoir, (1) a débaptisées, pour les donner à la *princesse Royale* d'Angleterre. Il y a au nord deux bras de mer qui pénètrent fort avant dans les terres ; c'est le *canal Hinchinbrook* et le *canal Gardner*.

(1) Vancouver partit pour son voyage avant que la relation de celui de M. de la Pérouse fut publiée.

Digitized by Google

La grande île *de la Reine-Charlotte*, qui est plutôt un composé de plusieurs îles, est séparée des côtes de la Nouvelle-Hanovre par un large canal ou bras de l'Océan. Le cap méridional de cette île a été nommé *cap Hector* par M. de la Pérouse. Vancouver le nomme *cap Saint-James*.

Le *Nouveau-Cornouailles* s'étend du 54^e^. au 57^e^. parallèle. Il comprend quantité d'îles désignées sous le nom d'*archipel Pitt*, archipel du *prince de Galles*, etc. La côte est entièrement coupée par des canaux qui entrent très-avant dans les terres, sur-tout le *canal de Portland*; mais on n'a trouvé aucune rivière de long cours. Les courans d'eau qu'on y rencontre méritent à peine le nom de ruisseaux.

Le *Nouveau-Norfolk* s'élève jusqu'au 60^e^ parallèle. Au sud, il comprend l'île *de l'Amirauté* et l'*archipel du roi Georges*. Mais plus au nord la côte est sans coupure, et borde immédiatement l'Océan.

Nature du Pays, Sol et Productions. — Une grande chaîne de montagnes paraît suivre les contours de la côte à peu de distance; on aperçoit de tous les points de la côte les sommets majestueux de ces hautes montagnes, qui semblent être une continuation des *montagnes de la Californie* d'un côté, et de l'autre côté se joindre à la chaîne des îles *Aléoutiennes*. C'est à tort qu'on confond cette chaîne voisine de la mer avec les *Stoney monutains*, qui sont plus reculées vers l'intérieur, et qui ne me semblent être qu'un *second degré* ou terrasse inférieure.

Au pied de ces montagnes de nord-ouest s'élève une étroite lisière, pays mélangé de montagnes et de collines, avec très-peu de plaines, mais entrecoupée d'une infinité de golfes. Presque par-tout la profondeur de la mer, près de la côte, est très-grande, et souvent incommensurable, même dans l'intérieur des golfes.

Les rochers dits *primitifs* semblent prédominer dans ce pays, par-tout où l'on a porté un œil observateur.

*Noutka.*—Anderson, observateur médiocrement savant, mais très-attentif, dit, en parlant des environs de Noutka: » Outre la pierre dure qui compose les montagnes de la côte, » et qui renferme quelquefois des morceaux d'un quartz » grossier, nous trouvâmes parmi les naturels des ou» vrages d'un granit noir, qui n'était remarquable ni par

Digitized by Google

» sa dureté, ni par la finesse de son grain ; une pierre à aiguiser, grisâtre ; la pierre à rasoir ordinaire de nos charpentiers, et des morceaux d'une seconde, noire, et peu » inférieure à la pierre fine à aiguiser. Ces morceaux étaient » plus ou moins grossiers. Les naturels se servent aussi du » *mica* à feuilles transparentes, ou du verre de *Russie*, et » d'une espèce de substance méatiale, brune et à feuilles, et » ils nous apportèrent quelquefois du cristal de roche assez » transparent. Il est vraisemblable qu'on trouve les deux » premières substances près de l'*entrée*, car les habitans » nous parurent en avoir une quantité assez considérable ; » mais le cristal de roche semble venir de plus loin, ou il » est très-rare, puisque les sauvages ne nous en vendaient » qu'avec répugnance. Plusieurs des morceaux étaient oc» tangulaires, et nous jugeâmes que la main de l'ouvrier leur » avoit donné cette forme (1) ».

Le terrain des environs de *Noutka* est d'une élévation moyenne, et les montagnes de cette île méritent plutôt le nom de collines ; elles sont composées d'une roche, dit *Anderson*, blanchâtre en dehors dans les endroits exposés à » l'air, dans l'intérieur d'un gris bleuâtre ». Le terreau qui couvre les plaines est quelquefois de deux pieds, et consiste en détritures des mousses et des arbres.

Le climat est plus doux que sur la côte orientale de l'Amérique à la même latitude. Le thermomètre de Fahrenheit, dans le mois d'avril, ne fut jamais au-dessous de 48 deg., dans la nuit et pendant le jour il monta à 60 deg. L'herbe était déjà longue d'un pied (2).

La végétation des arbres est forte. Le pin du Canada, le cypre blanc (*cypressus thyoïdes*), le pin sauvage et deux ou trois autres espèces composent les forêts. Les fraisiers, les framboisiers, les groseillers de deux espèces y abondent. Les mousses, les fougères et les plantes ressemblent à celles des côtes orientales de l'Amérique.

Des ours, des daims (probablement les *daims de Virginie*), des renards en grand nombre, quelques hermines, plusieurs espèces de martres et d'écureuils, des loups, peut-

(1) Cook, troisième voyage, tome III, p. 73 édit. in-8°.
(2) *Ibid*, p. 57.

Digitized by Google

être des lynx et des élans, voilà la liste des quadrupèdes des habitans de Noutka, et qui se trouvent soit dans leur île soit sur la partie voisine du continent. Les oiseaux sont en très-petit nombre.

Les baleines, les veaux marins, les marsouins (*phocéna*), les loutres de mer abondent sur la côte, ainsi que diverses espèces de poissons poursuivis par les requins. On y trouve beaucoup de coquillages, et M. *Anderson* crut qu'il y avait du *corail*, du moins il en vit des branches chez les naturels ; circonstance remarquable dans une latitude si élevée, car le corail ne se trouve guères au-delà du 35 au 40$^{eme}$. degré (1).

Nouvelle-Géorgie.— Autour du golfe de ce nom les rivages sont d'une élévation moyenne, et agréablement diversifiés par des collines, des prairies, des petits bois et des ruisseaux d'eau douce. Mais derrière ces bords se présente la chaîne de montagnes dont j'ai déjà parlé; leurs sommets, qui se perdent dans les nues, sont couverts de neiges éternelles. Le mont *Rainier* et le mont *Olympe* dominent au loin les autres sommets; l'on aperçoit le premier à la distance de 100 milles géographiques. Sur les montagnes inférieures la neige fond, puisqu'elles étaient couvertes de pins (2).

La plus grande partie du sol, autour du *port de la Découverte*, est sablonneuse et légère, mêlée de beaucoup de détrimens de végétaux. Des minerais de fer très-riches paraissent y abonder. On trouve des pierres de moëlle, du quartz, des agates, des pierres à fusil, et une grande variété de terres calcaires, argileuses et de manganèse.

Une végétation vigoureuse indique la fertilité du sol. Dans les forêts croissent en abondance la sapinette à feuilles d'if, le pin blanc, le *touramahac*, le peuplier du Canada, l'arbre de vie, l'if ordinaire, le chêne noir et le chêne commun, nain, le frêne d'Amérique, le coudrier, le sycomore, l'érable à sucre, l'érable des montagnes et celui de Pensylvanie, l'arbousier d'orient, l'aune d'Amérique, le saule ordinaire, le sureau de Canada, le cerisier de Pensylvanie, etc. Les végétaux comestibles ne s'offrent pas en grand nombre;

(1) *Cook*, troisième voyage, tome III, p. 72.
(2) *Vancouver*, tome III, p. 3 et p. 35 édit. in-8°.

Digitized by Google

Vancouver ne trouva que deux ou trois espèces de pois sauvages. Outre les animaux connu à Noutka l'on aperçut une fouine puante (*shunk* en anglais). Parmi les oiseaux de mer on reconnut entr'autres des pies noires, semblables à celles de la Nouvelle-Hollande et de la Nouvelle-Zélande; parmi les oiseaux de terre les colibris étaient en grand nombre; on vit l'aigle brun et l'aigle à tête blanche, des martins-pêcheurs, de très-jolis grimperaux et un oiseau inconnu semblable à un héron, mais haut de *quatre pieds*? et ayant le corps de la grosseur d'un dindon (1).

Quelle négligence de la part des Espagnols de ne pas s'être emparé de ce pays agréable et fertile, d'un pays qui, étant situé sur le derrière de leurs colonies, peut, dans des mains intelligentes, devenir un poste militaire et commercial de la plus haute importance.

Nouvelle-Hanovre. — Ce pays offre d'abord des scènes moins riantes. La rade de *Désolation*, à 50 deg. 20 min., est bordée de rochers taillés à pic, dépourvus de tout être vivant, et faiblement couverts de quelques arbrisseaux. Mais les parties de la Nouvelle-Hanovre qui avoisinent la mer ouverte, ressemblent, pour la configuration du sol et pour les végétaux, à la Nouvelle-Géorgie; on y trouve des pins, des érables, des bouleaux, des pommiers. Près le *détroit de Fitzhughes* les côtes consistent en rochers taillés à pic, divisés par des crevasses, dans lesquelles on trouve une tourbe très-inflammable, et des pins d'un grosseur médiocre (2).

L'intérieur de la *Nouvelle-Hanovre* a été visité, en 1793, par M. *Mackenzie*. La grande rivière de *Tacoutché-Tessé* descend des montagnes pierreuses, et coule souvent entre des murailles de rochers perpendiculaires; son cours est rapide, et se dirige au sud-est; c'est probablement la principale branche du grand fleuve qui se décharge dans le golfe de Californie, et non pas de la rivière de Columbia, qui paraît ne pas être d'un très-long cours. On trouve ensuite une contrée, qui sépare les montagnes pierreuses (*Mounts Stoney*) d'avec les montagnes de la côte de

(1) *Vancouver*, ibid, p. 7.
(2) *Vancouver*, tome II, p. 174 et 178.

Digitized by Google

nord - ouest. Ces dernières montagnes sont couvertes de neiges, même dans quelques parties assez basses pour que le chemin y passe, et au milieu de l'été. Elles descendent brusquement vers l'Océan pacifique, et n'émettent probablement que des rivières d'un cours peu considérable en longueur, telle que la *rivière du Saumon*. Mais il y a beaucoup de petits lacs, et on y voit ces *enfoncemens*, de forme regulière, si fréquens dans les pays calcaires (1).

Les pins et bouleaux forment les forêts dans les parties les plus élevées; sur les montagnes inférieures on voit de beaux cèdres qui ont quelquefois 24 pieds de circonférence, des aunes, dont le tronc s'élève à 40 pieds avant de pousser des branches, enfin, des peupliers, des sapins, des cypres, et probablement beaucoup d'autres arbres utiles (2). Le panais sauvage croît en abondance autour des lacs, et ses racines fournissent une bonne nourriture (3). Ce que Vancouver a dit sur l'abondance et l'excellence des *fruits d'arbrisseaux*, tels que fraises, framboises, etc., est confirmé par Mackenzie. Les rivières fournissent des truites, des carpes, des saumons, on prend ces derniers près des digues construites à travers la rivière, ce qui rappelle la pêche du saumon en Norwège.

Les chèvres sauvages, les rennes, les élans, les daims habitent les montagnes, où le *grand ours* montre de tems en tems sa redoutable figure.

Il paraît après tout que la *Nouvelle-Hanovre* est un pays infiniment supérieur aux contrées situées sous la même latitude sur la côte orientale de l'Amérique.

Nouveau-Cornouailles.—Ce pays éprouve un froid beaucoup plus rigoureux que les deux contrées précédentes. A 53 d. 30 m. sur le *canal de Gardener*, qui à la vérité s'avance beaucoup dans les terres, on voit des montagnes couvertes de glaces et de neiges qui ne paraissent jamais se fondre (4). Plus près de la mer ouverte le climat plus doux permet aux rochers, quoique d'ailleurs nuds et es-

(1) *Mackenzie*, voyage, tome III, p. 103 de la traduction de M. *Castéra*.
(2) Ibid, p. 99, p. 150, p. 247, etc.
(3) Ibid, p. 144.
(4) *Vancouver*, tome III, p. 274.

Digitized by Google

carpés, de se revêtir de belles forêts de pin. Les framboises, les cornouillers, les groseillers, la plante dite *thé de Labrador* y abondent. On y découvrit des sources chaudes, une île entière d'ardoise (1) et un rocher assez curieux par sa forme d'obélisque, on le nomma *Nouvelle-Edystone*. Le bois flottant se trouve en grande abondance sur plusieurs parties de cette côte.

Mackenzie apprit des Indiens des montagnes Pierreuses qu'il n'y avait aucune grande rivière coulant vers l'Océan de ce côté. Le bras de *Finslay* est selon lui l'écoulement d'un ou plusieurs lacs disséminés dans un pays stérile et peu habité. Mais ce point mériterait d'être mieux éclairci.

Nouveau-Norfolk. — Ce pays ne paraît être composé que de montagnes ou de rochers couverts d'éternels frimats, dépouillés de verdure et sans aucune production propre à soutenir la vie. Depuis le cap *Fairweather* jusques vers le Nouveau-Cornouailles, M. *Whidbey*, auquel Vancouver confia la reconnaissance des principaux bras de mer de cette côte, a remarqué, sur les rives continentales, une chaîne continuelle de montagnes extrêmement élevées et couvertes de masses de glaces et de neiges, qui souvent semblaient former comme d'autres montagnes auxquelles les rochers servaient de base (2). Il y eut cependant des apparences de rivières, et on rencontra des tribus sauvages nombreuses. Les rennes, les ours et les castors paraissent occuper l'intérieur, tandis que les loutres de mer peuplent les nombreuses entrées ou *sounds* de la côte. Un de ces sounds échappa à Vancouver, et avait cependant été découvert par la Pérouse, qui l'a nommé *port des Français*, et qui fait une description peu avantageuse de la contrée glaciale qui l'environne.

Les îles qui bordent la partie méridionale du Nouveau-Norfolk, et que Vancouver désigne sous les noms d'*Archipel de Georges III*, île de l'*Amirauté*, etc., etc., diffèrent beaucoup de la côte continentale. Le sol, quoique rocailleux (probablement granitique) présente plusieurs cré-

(1) *Vancouver*, p. 339.
(2) *Ibid*, tome V, p. 158, p. 165, p. 221, p. 241.

vasses,

vasses, lisières et petites plaines, où s'élèvent de superbes forêts de pins et d'autres arbres de haute-futaie; on n'y voit nulle part des glaces éternelles. Ainsi c'est incontestablement l'*élévation* du continent qui seule y rend le climat si rude.

Les ours, les castors et les rennes trouvent sans doute entre les côtes du Nouveau-Norfolk et la rivière Mackenzie un vaste asyle où l'avidité de l'homme n'a pas encore troublé leur multiplication. Les loutres et les saumons peuplent tous les bras de mer. Ce pays paraît très-avantageux pour l'achat des pelleteries.

*Des Nations qui habitent la côte Nord-Ouest.*

Habitans de Noutka.—Cette peuplade, qui s'appelle *Wakash*, a été observée avec plus d'attention qu'aucune autre dans ces contrées.

La taille de ces sauvages est au-dessus de la taille ordinaire, mais ils sont charnus et bien proportionnés. Les vieillards sont un peu maigres : le visage de la plupart est rond et plein, il est large quelquefois, et il offre des joues proéminentes; il est souvent très-comprimé au-dessus des joues, et il semble s'abaisser brusquement entre les tempes: leur nez, applati à la base, présente de larges narines, et une pointe arrondie: ils ont le front bas, les yeux petits, noirs, et plus remplis de langueur que de vivacité. Les lèvres larges, épaisses et arrondies, les dents assez égales et assez bien rangées, quoiqu'elle ne soient pas d'une blancheur remarquable. En général ils manquent absolument de barbe, ou ils en ont une petite touffe peu fournie sur la pointe du menton, ce qui ne provient d'aucun défaut héréditaire et naturel, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins; car quelques-uns d'entr'eux, et particulièrement les vieillards, portent une barbe épaisse, sur-tout au menton, et même des moustaches sur la lèvre supérieure. Leurs sourcils sont peu fournis et toujours étroits; mais ils ont une quantité considerable de cheveux très-durs, très-forts, et sans aucune exception, noirs, lisses et flottans sur les épaules. Leur col est court. La forme de leurs bras et de tout leur corps n'a rien d'agréable ou d'élégant; elle est même un peu grossière. Leurs membres en général, petits en

proportion de l'ensemble, sont courbés et mal faits; ils ont des grands pieds, d'une vilaine forme, et les chevilles du pied trop saillantes; ce défaut semble provenir de ce qu'ils s'assaient beaucoup sur leurs jarrets dans leurs pirogues et dans leurs maisons.

Il est difficile de déterminer la couleur de leur teint, parce que leur corps est incrusté de peintures et de saletés; toutefois les voyageurs ayant engagé quelques individus à se bien nettoyer, la blancheur de la peau de ceux-ci parut égaler celle des peuples du midi de l'*Europe*. Leurs enfans, dont la peau n'avait jamais été couverte de peintures, égalaient les Anglais en blancheur. L'uniformité de la physionomie des individus de la nation entière est très-remarquable; elle manque toujours d'expression, et elle annonce des esprits lourds et flegmatiques.

Les femmes ont à-peu-près la même taille, le même teint et les mêmes proportions que les hommes; il n'est pas aisé de les reconnaître, car on ne leur trouve pas cette délicatesse de traits qui distingue le sexe dans la plupart des contrées.

Leurs vêtemens ordinaires est un habit ou un manteau de lin, garni à l'extrémité superieure d'une bande étroite de fourrure, et à l'extrémité inférieure, de franges ou de glands; il passe sous le bras gauche, et il est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon; un autre cordon l'assujettit par derrière; ainsi les deux bras sont en liberté; il couvre le côté gauche, et si l'on en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture d'une natte grossière ne le serre au tour des reins, ce qui se voit souvent. Par-dessus le premier manteau qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure: celui-ci ressemble à un plat rond couvert; il offre dans le milieu un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir la tête; et reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes et le corps jusqu'à la chûte des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau de la forme d'un cône tronqué, ou de celle d'un pot de fleur; ce chapeau est d'une belle natte; une houppe arrondie et quelquefois en pointe, ou une touffe de glans de cuir le

Digitized by Google

décore fréquemment au sommet, et on l'attache sous le menton, afin que le vent ne l'emporte pas. Outre le vêtement que je viens de décrire, et qui est commun aux deux sexes; les hommes portent souvent une peau d'ours, de loup ou de loutre de mer, dont les poils sont en dehors; ils l'attachent comme un manteau près de la partie supérieure, et ils la placent quelquefois sur le devant de leurs corps, et d'autres fois sur le derrière. Lorsque le ciel est pluvieux, ils jettent une natte grossière sur leurs épaules. Ils ont aussi des vêtemens de poils, dont néanmoins ils se servent peu. En général ils laissent flotter leurs cheveux; mais lorsqu'ils n'ont point de chapeau, plusieurs d'entr'eux les nouent en touffe au sommet de la tête. En tout leur vêtement est commode, et il ne manquerait pas d'élégance s'ils le tenaient propre; mais comme ils barbouillent sans cesse leur corps d'une peinture rouge, tirée d'une substance grossière de la nature de l'argile ou de l'ocre, mêlée d'huile, leur habit a une odeur rance très-désagréable, et ils se graisse extrêmement; il annonce la saleté et la misère, et ce qui dégoûte encore davantage, leur tête et leurs vêtemens sont pleins de poux, qu'ils prennent et qu'ils mangent avec beaucoup de tranquilité.

Quoique leur corps soit toujours couvert d'une peinture rouge, ils se barbouillent fréquemment le visage d'une substance noire, rouge et blanche, afin de se donner un aspect plus redoutable. Quand ils ont cette dernière enluminure, leur mine est pâle et affreuse, et on a de la peine à les regarder. Ils parsèment cette peinture d'un *mica* brun, qui la rend plus éclatante. Le lobe des oreilles de la plupart d'entr'eux est percé d'un assez grand trou, et de deux autres plus petits; ils y suspendent des morceaux d'os, des plumes montées sur une bande de cuir, de petits coquillages, des faisceaux de glands de poil, ou des morceaux de cuivre, que nos grains de verre ne peuvent jamais supplanter. La cloison du nez de plusieurs offre un trou, dans lequel ils passent une petite corde; d'autres y placent des morceaux de fer, d'airain ou de cuivre, qui ont presque la forme d'un fer à cheval, mais dont l'ouverture est si étroite, qu'elle presse doucement la cloison de ses deux pointes; cet ornement tombe ainsi sur la lèvre supérieure. Ils emploient à



Digitized by Google

cet usage les ornemens de nos boutons de cuivre, qu'ils achètent avec empressement. Leurs poignets sont garnis de brasselets ou de grains blancs qu'ils tirent d'une espèce de coquillage, de petites lanières de cuir ornées de glands, ou d'un large brasselet d'une seule pièce et d'une matière noire et luisante, de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds est souvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir ou de nerfs d'animaux, qui la grossissent beaucoup.

Tel est leur vêtement et leur parure de tous les jours; mais ils ont des ornemens qu'ils semblent réserver pour les occasions extraordinaires; ils les mettent lorsqu'ils font des visites de cérémonie, et lorsqu'ils vont à la guerre. Ils ont, par exemple, des peaux de loups ou d'ours, qui s'attachent sur le corps de la même manière que leur habit accoutumé; elles sont garnies de bandes de fourrures ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes; la garniture offre divers dessins assez agréables. Ils les portent séparément ou par-dessus leurs autres habits. Lorsqu'ils les portent séparément, l'ajustement de leur tête le plus commun est composé d'osier ou d'écorce à demi-battue; leur chevelure est ornée en même-tems de larges plumes, et en particulier de plumes d'aigle, ou elle est entièrement couverte de petites plumes blanches. Leur visage est peint de toutes sortes de façons; les parties supérieures et les parties inférieures offrent différentes couleurs, qu'on prendrait pour autant de balaffres récentes, ou bien il est barbouillé d'une espèce de suif mêlé avec de la peinture, appliqué sur la peau de manière qu'elle forme un grand nombre de figures régulieres, et qu'elle ressemble à un ouvrage de sculpture. Quelquefois encore leur chevelure est divisée en petits paquets attachés avec un fil, et séparée aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces; plusieurs la lient par-derrière, selon notre usage, et ils y placent des rameaux du *Cypressus thyoides*. Dans cet attirail ils ont une mine vraiment sauvage et grotesque.

Elle devient plus bisarre encore et plus terrible lorsqu'ils prennent ce qu'on peut appeler leur *équipage monstrueux*. Cet équipage monstreux est composé d'une multitude infinie de marques de bois sculptés qui se posent sur le visage ou

Digitized by Google

sur la partie supérieure de la tête ou du front ; les unes représentent une tête d'homme, et on y remarque des cheveux, de la barbe, des sourcils ; d'autres représentent des têtes d'oiseaux, et en particulier des aigles et un grand nombre d'animaux terrestres et marins, tels que des loups, des aigles, des marsouins, etc. En général ces figures excèdent la grandeur naturelle ; elles sont peintes, et souvent parsemées de morceaux de *mica* foliacé, qui leur donnent de l'éclat, et qui augmentent la difformité.

Ce n'est pas tout ; ils attachent sur la même partie de la tête de gros morceaux de sculpture qui ressemblent à la proue d'une pirogue, qui sont peintes de la même manière, et qui se projettent en saillie à une distance considérable. Ils sont si passionnés pour ces sortes de déguisemens, que l'un des sauvages, qui n'avait point de marques, mit sa tête dans un chaudron d'étain qu'il venait de recevoir de nous. Quelque soit le but de cette mascarade, on peut croire que si des voyageurs, dans un siècle ignorant et crédule, où l'on supposait l'existence d'une foule de choses peu naturelles ou merveilleuses, avaient rencontré un certain nombre de sauvages ainsi équipés, et s'ils ne les avaient pas examinés d'assez près, ils n'auraient pas manqué de répandre qu'il existait une race d'êtres, tenant de la nature de la bête et de celle de l'homme ; ils se seraient trompés d'autant plus aisément, qu'outre les têtes d'animaux sur les épaules d'hommes, ils auraient vu les corps entiers de ces espèces de monstres couverts de peaux de quadrupèdes.

Le seul habit spécialement destiné à la guerre, que nous avons observé parmi les naturels de *Noutka*, est un manteau de cuir, double et très-épais, qui nous parut être une peau d'élan ou de bufle tannée. Ils l'attachent de la même manière ordinaire ; et il est d'une telle forme qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au col, et descendre en même tems jusqu'aux talons : il est quelquefois chargé de peintures, qui offrent divers compartimens assez agréables ; non-seulement il est assez fort pour résister aux traits, mais selon ce que les sauvages nous dirent par signes, les piques elles-mêmes ne peuvent les percer : aussi on doit les regarder comme une cotte de maille, ou comme une arme défensive très-complète. Quand ils vont se battre, ils portent quelquefois



Digitized by Google

une espèce de manteau de cuir, revêtu de sabots de daims, disposé horizontalement, et suspendu à des lanières de cuir couvertes de plumes ; et dès qu'ils se remuent, ils produisent un bruit fort, presqu'égal à celui d'une multitude de petites cloches. Je ne sais si cette partie de leur ajustement a pour objet d'inspirer la terreur à leurs ennemis, ou si c'est un bisarre ornement qu'ils ont inventé pour le jour d'appareil ; car nous assistâmes à un de leurs concerts, dirigé par un homme qui était revêtu de ce manteau, et qui portait un masque sur le visage.

On ne peut voir sans une sorte d'horreur ces sauvages chargés de cet attirail ; mais lorsqu'ils portent leur habit ordinaire, et qu'ils gardent leur allure naturelle, leur phisionomie est si loin d'offrir la moindre apparence de férocité, qu'elle paraît plutôt annoncer un caractère paisible, flegmatique et indolent. S'ils manquent de réserve, ils sont loin d'être babillards ; leur gravité est peut-être un effet de leur disposition habituelle plutôt que d'un sentiment de convenance, ou la suite de leur éducation.

Habitations, etc. — Le village qui est à l'ouest de l'Entrée ou du *Sound* se trouve sur la croupe d'un terrain élevé, dont la pente est assez rapide, depuis la grève jusqu'au bord du bois, c'est-à-dire, dans l'espace où il est situé.

Les maisons sont disposées par trois lignes, qui s'élèvent par degrés l'une au-dessus de l'autre ; les plus grandes sont sur le devant. Ces espèces de rues sont interrompues ou séparées à des distances irrégulières par des sentiers étroits, qui mènent à la partie supérieure ; mais les chemins qui se prolongent dans la direction des maisons entre les rues sont beaucoup plus larges. Quoiqu'il y ait quelqu'apparence de régularité dans cet arrangement, les maisons particulières n'en offrent aucun ; car malgré les divisions faites par les sentiers qui mènent de bas en haut, il n'y a point de division régulière ou complète, en dehors ou en dedans, qui sépare les divers appartemens de cette file de cabanes, dont la construction est bien grossière. Ce sont de très-longues et de très-larges planches, dont les bords portent sur ceux de la planche voisine, et qui sont attachées ou liées ça et là avec des bandes d'écorce de pins ; elles se trouvent appuyées en dehors contre de minces poteaux,

Digitized by Google

ou des perches placées à des distances considérables; mais en dedans il y a des poteaux plus gros, placés de travers. Les côtés et les extrémités ont sept à huit pieds de hauteur; le derrière étant un peu plus élevé, les planches qui forment le toit penchent en avant, et elles sont mobiles, de manière qu'on peut, en les rapprochant, écarter la pluie, ou, lorsque le tems est beau, les séparer, et laisser par-là entrer le jour et donner une issue à la fumée. On n'y arrive que par un trou, où la longueur des planches a laissé par hasard une ouverture. Quelquefois deux ou trois planches ne sont pas posées dans toute leur longueur, et elles présentent un espace ouvert de deux pieds, qui sert d'entrée. Les naturels pratiquent aussi dans les flancs des trous ou des fenêtres, par lesquels ils regardent; mais leur forme n'a aucune régularité, et elles sont couvertes de nattes qui écartent la pluie.

Lorsqu'on est dans l'intérieur, souvent on voit, sans interruption, d'une extrémité à l'autre de cette espèce de cabane. Quoiqu'il y ait en général des commencemens ou des apparences de séparation pour la commodité des différentes familles, les espèces de divisions n'interceptent point la vue, et n'offrent que des morceaux de planches qui se prolongent vers le milieu de l'habitation. Si elles étaient achevées, cela pourrait être comparé à une longue écurie, ayant une double rangée de portes et un long passage dans le milieu. Chacune présente, aux côtés, un petit banc de planches élevé de près de six pouces sur le niveau du plancher, et couvert de nattes, qui servent de siéges et de lits. La longueur de ces bancs est ordinairement de sept à huit pieds sur quatre à cinq de large. L'endroit où l'on fait le feu est dans le milieu, entre les bancs. Il y avait dans une seule maison, séparée des autres par une cloison élevée, assez régulière quant au dessin, quatre bancs occupés chacun par une famille particulière. Ils étaient placés dans les coins, sans aucune séparation, et le milieu de la cabane paraissait commun aux quatre familles.

Un grand nombre de caisses ou de boîtes de toutes dimensions, entassées les unes sur les autres aux extrémités de la maison, contiennent leurs habits, leurs fourrures, leurs masques et les autres choses auxquelles ils mettent du prix.



Digitized by Google

La plupart sont peintes en noir et garnies de dents de divers animaux, ou ornées d'une frise de figures d'oiseaux et de quadrupèdes : des seaux ou baquets carrés ou oblongs leur servent à garder de l'eau ou autre chose ; des coupes, des jattes de bois d'environ deux pieds de long et de peu de profondeur leur servent de plats ; des paniers d'osier, des sacs de nattes, etc. forment le reste de meubles de leur ménage. Leur attirail de pêche, ainsi que leurs effets sont épars à terre, et suspendus sans aucun ordre. L'intérieur des cabanes n'offre que la confusion ; les bancs qui servent de lits sont les seuls endroits tenus avec quelque soin. On y voit des nattes plus propres et plus belles que celles sur lesquelles ils s'asseyent ordinairement dans leurs pirogues.

La mal-propreté et la puanteur de leurs habitations égalent le désordre qu'on y remarque ; ils y sèchent le poisson, dont les entrailles, mêlées aux os et aux fragmens de la suite des repas, et d'autres vilainies, offrent des tas d'ordures qui, je crois, ne s'enlèvent jamais que quand ils sont devenus trop volumineux. En un mot leurs cabanes ressemblent à des étables de cochons. On y respire par-tout une odeur d'huile, de poisson et de fumée.

Malgré ce désordre, la plupart des maisons sont ornées de statues, qui sont tout uniment des troncs d'arbres de quatre à cinq pieds de haut, dressés séparément ou par couples à l'extrémité supérieure de la cabane : le haut représente un visage d'homme, les mains et les bras sont taillés dans les côtés, et peints de différentes couleurs, l'ensemble en est monstrueux ; ils appellent ces statues *Klummæ*, *Natchkoa* et *Matjeeta*. Deux d'entr'elles, qui étaient en face l'une de l'autre, à la distance de trois pieds, étaient dans une niche.

Occupations, arts et métiers, armes, instrumens. — La pêche et la chasse des animaux de terre et de mer destinés à la subsistance des familles paraissent être la principale occupation des hommes, car nous ne les vîmes jamais travailler dans leurs maisons. Les femmes, au contraire, fabriquent des vêtemens de lin ou de laine, et elles y préparent des sardines ; elles les y apportent dans des paniers d'osier lorsque les hommes les ont déposées sur la grève

Digitized by Google

au retour de la pêche. Elles montent des petites pirogues, et elles recueillent des moules et divers coquillages ; elles vont peut-être en mer en d'autres occasions, puisqu'elles manœuvrent les embarcations avec autant de dextérité que les hommes : quand ceux-ci se trouvent sur la même pirogue, ils ne paraissent pas avoir beaucoup d'attention pour elles, ils ne manient point eux-mêmes la pagaie, et ne leur témoignent ni égards ni tendresse.

Ils ont des arcs, des traits, des frondes, des piques, des bâtons courts d'os, qui ressemblent un peu au *patou* de la Nouvelle-Zélande, une petite hache qui diffère peu du *Maharuck* de l'Amérique La pique a ordinairement une longue pointe d'os; la pointe de quelques traits est de fer, mais ordinairement d'os et dentelée. Le *Tomahawk* est une pierre de huit pouces de long, dont une des extrémités est terminée en pointe, et l'autre établie sur un manche de bois, qui ressemble à une tête ou au cou d'une figure humaine; la pierre est posée dans la bouche, et on la prendrait pour une langue, et afin que la ressemblance frappe davantage, la tête est garnie de cheveux; ils nomment cette canne *Taaweeth* et *Tjakea*. Ils ont une autre arme de pierre appelée *Secaik*, de neuf pouces ou d'un pied de longueur, qui a une pointe carrée.

D'après le grand nombre d'armes de pierre et d'autres matières qu'ils ont, il paraît sûr qu'ils ont l'habitude de se battre corps à corps, et la multitude de crânes humains qu'ils montrèrent aux voyageurs, est une preuve que leurs guerres sont fréquentes et meurtrières.

Leurs manufactures et leurs arts mécaniques sont plus étendus et plus ingénieux, par rapport au dessin et à l'exécution, que ne l'annonce leur civilisation. Les vêtemens de lin et de poil dont ils se couvrent doivent être la première chose qui les occupe, et ils sont les ouvrages les plus importans de leurs fabriques. Ils tirent leurs étoffes des fibres d'un pin, qu'ils rouissent et qu'ils battent comme le chanvre. Ils ne les filent pas, mais lorsqu'ils les ont préparées, ils les étendent sur un bâton posé sur deux autres qui se trouvent dans une position verticale. Elle est disposée de manière que l'ouvrier, assis sur ses jarrets au-dessous de cette machine, y noue des fils tressés, séparés l'un de l'autre par un inter-

Digitized by Google

valle d'un demi-pouce ; d'après leurs procédés, l'étoffe n'est ni aussi serrée ni aussi ferme que celle qu'on fait au métier ; mais les faisceaux qui demeurent entre les divers nœuds, remplissent les intervalles, et la rendent assez impénétrable à l'air. Elle a d'ailleurs l'avantage d'être plus souple et plus douce ; malgré que leurs habits soient probablement fabriqués de la même façon, ils ressemblent beaucoup à une étoffe tissue ; mais les diverses figures qu'on y voit ne permettent pas de croire qu'on les a travaillées au métier ; car il n'est pas probable que ces sauvages aient assez d'adresse pour faire un ouvrage si compliqué autrement qu'avec leurs mains. Leurs étoffes ont différens degrés de finesse ; quelques-unes ressemblent à nos couvertures de laine les plus grossières, et d'autres égalent nos couvertures les plus fines ; elles sont même plus douces et plus chaudes. Le petit poil ou plutôt le duvet, qui en est la matière première, paraît venir de différens animaux, tels que le renard et le lynx brun ; celui qui vient du lynx est plus fin et dans son état naturel, il a presque la couleur de nos laines brunes grossières ; mais en le travaillant, ils y mêlent les grands poils de la robe des animaux, ce qui donne à leurs étoffes une apparence un peu différente. Les ornemens ou les figures répandus sur leurs habits sont disposés avec beaucoup de goût, ils offrent diverses couleurs ; les plus communes sont le brun foncé ou le jaune ; cette dernière, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat nos plus beaux tapis.

Pirogues. — La construction des pirogues est fort simple, mais elles paraissent très-propres à l'usage auquel on les destine ; un seul arbre compose les plus étendues, qui portent vingt hommes, et quelquefois davantage ; on en voit beaucoup de quarante pieds de long sur sept de large et trois de profondeur. Elles se rétrécissent peu-à-peu depuis le milieu jusqu'aux deux extrémités ; l'arrière se termine brusquement et par une ligne perpendiculaire ; elles présentent une bosse au sommet de l'étambot ; mais l'avant se prolonge davantage ; il se déploie en ligne horizontale et verticale, et il se termine par une pointe en saillie ou par une proue beaucoup plus élevée que les flancs.

La plupart de ces embarcations n'ont aucun ornement, mais quelques-unes ont de la sculpture et sont ornées de

Digitized by Google

dents de veaux marins, posées sur la surface en forme de cloux, pareilles aux dents qu'on voit sur leurs masques et sur leurs armes. Il y en a un petit nombre qui offrent une espèce de proue sur-ajoutée, qui ressemble à un taille-mer, et représente la figure d'un animal. On n'y trouve d'autres siéges que des bâtons arrondis de la grosseur d'une canne, placés en travers, à mi-profondeur. Elles sont très-légères, plattes et larges; elles voguent sur les flots d'une manière assurée, sans balancer; distinction remarquable entre les canots des peuplades américaines et celles des parties méridionales des Grandes-Indes et des îles de l'Océan Pacifique. Les pagaies sont petites et larges; elles ont à-peu-près la forme d'une large feuille épointée au sommet, plus étendue au milieu, et se rétrécissent peu-à-peu jusqu'à la tige; leur largeur est d'environ cinq pieds. Les naturels, habitués à en faire usage, les mènent avec beaucoup de dextérité, car ils n'ont pas encore introduit les voiles dans leur navigation.

Leur attirail de pêche et de chasse est ingénieux, et d'une exécution heureuse; composé de filets, d'hameçons, de lignes et d'un instrument qui ressemble à une rame, qui a environ vingt pieds de long, quatre à cinq pouces de large et un demi-pouce d'épaisseur; chacun des bords, dans les deux tiers de sa longueur (l'autre tiers forme le manche), est garnis de dents aiguës d'environ deux pouces de saillie. Les naturels s'en servent pour attaquer les harangs, les sardines et autres petits poissons qui arrivent en radeaux; ils le plongent au milieu du radeau, et il prend le poisson avec les dents. Leurs hameçons sont d'os et de bois, assez grossières; mais les harpons, avec lesquels ils frappent la baleine et autres animaux de mer moins gros, annoncent un esprit fort inventif. Il est composé d'une pièce d'os qui présente deux barbes, dans lequel est fixé le tranchant oval d'une large coquille de moule qui forme la pointe; il porte deux ou trois brasses de corde, et pour le jeter ils emploient un bâton de douze à quinze pieds de long; la ligne attachée à une extrémité, le harpon à l'autre, de manière à se détacher du bâton comme une bouée quand l'animal fuit avec le harpon.

Habitans de la Nouvelle-Géorgie. — Les tribus qui habitent cette contrée diffèrent en taille, mœurs et manière de vivre; mais pour les principaux traits elles se rappro-

Digitized by Google

chent cependant toutes des habitans de Noutka-Sound. Leur nombre n'est pas considérable. La dépopulation apparente des environs du *port de la Découverte* contrasta singulièrement avec le grand nombre de crânes et autres ossemens humains qu'on trouva ramassés ici, comme si toutes les tribus voisines eussent eu leur commun cimetierre (1). Peut-être les habitans de cette contrée sont-ils nomades ; ils partagent peut-être leur tems entre la pêche sur les côtes et la chasse dans l'intérieur.

C'est à tort qu'on a rendu l'accusation d'antropophagie commune à toutes les peuplades du nord-ouest. Vancouver en rencontra plusieurs qui ne voulaient pas manger les viandes préparées que les Anglais leur offrirent, parce qu'ils crurent que c'était de la chair humaine.

HABITANS DE LA NOUVELLE-HANOVRE ET DE L'INTÉRIEUR. — Quelques tribus de la Nouvelle-Hanovre, observées par Mackenzie, offrent plusieurs traits qui nous rappellent nos amis de Taïti et de Tongatabou. Les habitans de la *rivière du Saumon*, ou comme ils la nomment l'*Annah-you-Tessé*, vivent sous un gouvernement despotique (2) ; ils ont deux fêtes religieuses, l'une au printems l'autre en automne (3) ; dans leurs réceptions solennelles ils étendent des nattes devant leurs hôtes, le peuple s'assied par-devant en demi-cercle ; ils marquent leur amitié pour un individu en le revêtissant de leurs propres habits, ils y joignent quelquefois l'offre de leur place au lit conjugal (4). Mais ces traits se retrouvent chez beaucoup d'autres peuplades de l'Amérique et de l'Asie. Ces peuples sont assez généralement d'une taille moyenne, forts et charnus ; ils ont le visage rond, les os des joues proéminans, l'œil petit et d'une couleur grise mêlée de rouge, le teint à-la-fois olivâtre et cuivré. Leur tête prend la forme cônique par la suite des pressions continuelles qu'ils y font depuis l'enfance. Leurs cheveux sont d'un brun foncé. Leurs habits sont faits d'une espèce d'étoffe tirée de l'écorce de cèdre, et quelquefois enlacée avec

(1) *Vancouver*, tome II, page 14 et suiv.
(2) *Mackenzie*, tome III, page 274.
(3) *Ibid*, page 170.
(4) *Ibid*, page 181.

Digitized by Google

des peaux de loutre. Ils sont très-habiles en sculpture ; on voit leurs temples soutenus par des piliers de bois sculptés en formes de caryatides, les unes de ces figures sont debout, dans la posture des vainqueurs, les autres courbées et comme accablées sous un fardeau ; ces figures sont sculptées avec une certaine élégance ; mais la peinture, chez cette nation, n'est pas aussi avancée que la sculpture (1).

Les indiens *Sloua-Couss* habitent à l'endroit où la haute chaîne de montagnes qui borde la mer commence à s'abaisser ou plutôt à s'applatir vers le bassin de la rivière *Tacoutche-Tessé*. Ces Indiens ont la physionomie agréable et montrent beaucoup de propreté ; les femmes, chez eux, ne sont point malheureuses. Ils conservent les ossemens de leurs pères enfermés dans des caisses ou suspendus à des poteaux ; ils arrachent les mauvaises herbes tout alentour des tombeaux (2). Une chose très-remarquable, c'est que ces sauvages, pouvant enlever des effets que les voyageurs leurs avaient laissés en dépôt, n'y touchèrent point, tandis qu'ils s'efforcaient de voler tout ce qu'ils voyaient dans les mains de ces mêmes étrangers (3).

Les Indiens nommés *Nanscud* ou de la Cascade, *Nagailers*, c'est-à-dire, voituriers, et la nation des *Alnah*, habitent sur le haut du Tacoutche-Tessé. Ces peuples ne sont pas très-nombreux, et ne vivent pas dans l'abondance. Parmi leurs divers idiômes il y en a qui ressemblent aux langues des Chipiouans et d'autres nations du Canada.

*Vancouver* a vu, sur la côte, des villages qui étaient placés sur une espèce de terrasse artificielle, et dont la représentation, gravée dans l'atlas de ce voyageur, m'a paru rappeller les *hippa's* de la Nouvelle-Zélande. Le village de Chélaskys, dans le détroit de Johnstone, quoique composé de miserables huttes, est décoré de peintures qui paraissent avoir un sens hiéroglyphique ; cette espèce de peinture est repandue sur toute la côte nord-ouest, et ce n'est pas la seule trace d'une ancienne civilisation qu'on y retrouve.

(1) *Mackenzie*, tome III, page 179.
(2) *Ibid*, page 109, etc.
(3) *Ibid*, page 286.

Digitized by Google

Peut-être ces nations avaient elles autrefois communications avec l'empire du Mexique.

On ne sait rien de certain sur les peuples qui habitent au sud de la Nouvelle-Hanovre, à l'est de la Nouvelle-Géorgie, et au nord de la Californie. Les Indiens *Nagailers* disent qu'il y a de ce côté des peuples puissans et méchans, dont ils redoutent l'inimitié.

Habitans de Tchinkitané.— Il n'y a presque rien de particulier à dire sur les habitans du Nouveau-Cornouailles et du Nouveau-Norfolk. On a mieux observé les habitans des îles voisines, sur-tout ceux de la *baie de Tchinkitané*, appellé par les Anglais baie de Norfolk, dans l'archipel du roi Georges. Ils ressemblent, pour la taille et la figure, aux habitans de Noutka, mais leur cheveux rudes les rapprochent des tribus plus septentrionales et de la race des Eskimaux. Les jeunes gens s'arrachent la barbe, les vieux la laissent croître; les femmes portent ici, comme sur la côte continentale voisine, un ornement bizarre qui leur donne l'air d'avoir deux bouches; cet ornement consiste dans un petit morceau de bois qu'elles font entrer de force dans les chairs au-dessous de la lèvre inférieure (1). Ces peuples montrent beaucoup d'adresse dans leur manière de faire le commerce, et beaucoup de courage dans leur pêche de la baleine; leur tannerie, sculpture, peinture et autres arts les présentent comme un peuple intelligent et industrieux. Ils conservent la tête des morts dans des espèces de sarcophages qui sont ornés de pierres polies (2).

## PARTIE RUSSE

### DES CÔTES NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

Aperçu du pays.— Autour de la *baie de Béring* et des deux golfes appellés *Prince-Williams-Sound*, rade du prince Guillaume, et *Entrée de Cook*, s'élèvent des montagnes affreuses, qui portent jusques dans les nues leurs sommets toujours couverts d'une énorme masse de glace. Souvent ces masses se détachent du haut des montagnes, et roulent

(1) Voyage de *Marchand*, tome I, page 243.
(2) *Dixon*, voyage autour du monde, en angl., page 181.

Digitized by Google

avec un fracas épouvantable vers les vallées qu'elles remplissent, et jusques dans les rivières et baies. Elles y restent sans fondre, et y forment autant de rivages de crystal. Lorsqu'une semblable masse tombe, les forêts s'écroulent déracinées et dispersées au loin, les échos des rivages en retentissent comme d'un coup de tonnerre; la mer s'en emeut, les vaisseaux éprouvent une secousse violente, et le navigateur effrayé voit se renouveller, presque au milieu de la mer, les scènes terribles qui semblaient réservées aux régions Alpines (1).

Autour du *Prince-Williams-Sound* et sur la plus grande partie de la côte, on trouve, entre le pied de ces montagnes et la mer, une lisière de terres basses; leur sol est presque par-tout une terre noire et marécageuse, formée, selon toute apparence, par une décomposition incomplète de végétaux; ce terrain n'est propre à produire que des mousses grossières mais très-variées, des gramens très-courts, des vaciets et quelques autres petites plantes. Quelques-uns de ces marais, suspendus sur les flancs des collines, retiennent l'eau comme des éponges; leur verdure les fait prendre pour un terrain solide, mais en voulant y passer on y enfonce jusqu'à mi-jambe (2).

Les forêts croissent sur un sol rocailleux; les plus gros pins viennent souvent sur le roc nu, et semblent en tirer une abondante nourriture. Après les pins, l'espèce la plus repandue est celle des aunes. En beaucoup d'endroits les forêts ne sont composées que d'arbres nains et d'arbrisseaux.

Sur aucune côte connue l'on n'a remarqué d'aussi rapides envahissemens de la mer sur la terre. Les troncs des arbres qui avaient été coupés par des navigateurs européens ont été retrouvés et reconnus après un laps d'une dixaine d'années; ces troncs se trouvent enfoncés dans l'eau avec les terrains qui les portaient. Ces affaissemens n'ont rien d'étonnant sur une côte marécageuse et battue par un Océan orageux, tandis que sur la côte de la Nouvelle-Hollande les vents alizés, en rejetant des sables, tendent à conso-

(1) *Vancouver*, tome V, page 57, etc.
(2) *Ibid*, page 76.

Digitized by Google

lider les marais littoraux, dont ils repoussent même les débris.

« Quand aux animaux de cette partie du continent d'Amérique, nous ne les connaissons, dit le rédacteur du 3^e^. » voyage de *Cook*, que d'après les fourrures apportées par » les sauvages à notre marché, il nous vendaient sur-tout » des peaux de veaux marins, un petit nombre de renards, » des chats blanchâtre ou des lynx, des martes communes » et des martes de pin, des petites hermines, des ours, des » ratons et des loutres de mer. Il y avait plus de martes, » de ratons et de loutres que d'autres peaux, celles-ci » composent leurs vêtemens, mais les fourrures du premier de ces quadrupèdes, qui en général etaient d'un » brun beaucoup plus clair que celles de Notka, surpassaient » le reste en finesse. Les loutres et les martes étaient plus » abondantes ici qu'à Notka, mais d'une moindre finesse » et moins épaisses, quoique d'une plus grande étendue, » et elles étaient presque toutes de ce noir lustré, qui est » la couleur dont on fait le plus de cas. Les peaux d'ours » et de veaux marins sont assez communes, les dernières sont » blanches tachetées de noir, et quelquefois toutes blanches, » la plupart de celles d'ours sont brunes ou couleur de suie ».

Au sud-est de l'*Entrée de Cook* se prolonge la grande peninsule d'*Alaschka*, près les côtes de laquelle est située l'île ou plutôt l'archipel de *Kodiak*, faussement nommé *Kichtak* sur quelques cartes. De l'extrémité de la peninsule une chaîne sous-marine s'allonge, à l'est et semble se diriger vers les côtes du Kamchatka, toutes fois avant d'atteindre ces côtes elle disparaît dans les abîmes de l'Océan.

L'archipel formé par les sommets de cette chaîne sous-marine a été distingué en île *aux Renards* (*Fox Island* des Anglais), îles *Andréanof*, etc., etc.; aujourd'hui on les nomme généralement îles *Aléoutiennes*. En effet, elles ne forment qu'une chaîne, et ce serait une subtilité inutile de vouloir les subdiviser.

Ces îles sont en général remplies de rochers, sans offrir aucune montagne d'une hauteur remarquable; il n'y croît point de bois, mais on y trouve un grand nombre de ruisseaux et de lacs, dont la plupart manquent de poissons. L'hiver y est beaucoup plus doux qu'en Sibérie; la neige

ne

Digitized by Google

ne commence guère à tomber qu'au mois de janvier, et elle couvre la terre jusqu'à la fin de mars. Il y a un volcan à Amuctha, et à Kamilha, on trouve du soufre sur une montagne. Tana-Unok renferme des sources assez chaudes pour cuire des viandes et des liqueurs; on aperçoit de tems en tems des flammes de soufre sur les montagnes d'Unalaschka et d'Akutan.

Les rochers des îles Aléoutiennes paraissent principalement consister en jaspe vert, rouge, mais sur-tout jaune. Le terreau noir et méable qui couvre en quelques endroits les pieds de ces rochers, est, dans l'île Ounalaschka, sans aucun mélange d'argile ni de marne. Les seuls quadrupèdes de ces îles sont les renards et les souris; parmi les oiseaux il y a des perdrix, des canards, des cormorans, des mouettes, des aigles, des guillemettes. Le règne végétal est réduit aux espèces suivantes : le mûrier-buisson (*chamæmorus*) sur les hauteurs, le framboisier sauvage dans les vallées, le sénévé, l'angélique, la saranne et quelques autres racines (1).

L'île de *Kodiak*, située sur le côté Est de la péninsule d'Alascha, est également un amas de rochers, où il croît des sureaux, des pins très-grands et d'un bois excellent, une immense quantité de groseillers et de framboisiers, et beaucoup de racines. On y trouve des souris tachetées (2).

La mer entre les îles *Aléoutiennes*, les côtes de l'Asie et celles du continent américain est généralement de peu de profondeur; le bassin auquel M. de Fleurieu a donné le nom de *bassin de Béring* est une espèce de Méditerranée; il est peuplé de cétacés et d'amphibies, comme nous allons voir à l'article *Mammifères marins*.

La côte au nord d'Alaschka forme un grand enfoncement, où la côte est bordée de hauts-fonds, et en général très-basse.

Cook nous a procuré quelques traits de lumière sur la géographie-physique de cette côte, ou du moins de la partie voisine du cap *Denbigh*. « Nous mîmes à terre à l'endroit où » la côte offre une pointe renflée composée de couches per- » pendiculaires; d'un rocher bleu foncé, mêlé de quartz et

(1) *Sauer*, Relation du voyage de Bellings, *passim*.
(2) *Staehlin*, Description de Kodiak, etc., p. 32—34.

» de mica. La grève est ici jointe à une bordure étroite de » terre, qui était couverte alors de longs gramens, et où » nous trouvâmes de l'angelica. Le sol s'élève brusquement » par-derrière. Nous rencontrâmes au sommet de cette élé- » vation une bruyère remplie d'une multitude de bois de » différentes espèces; plus loin le pays est uni et parsemé de » petites spruces de bouleaux et de saules de la grosseur » d'un manche à balai. Nous observâmes des pas de daims » et de renards sur la grève; nous y vîmes aussi une quan- » tité considérable de bois flotté, et de l'eau douce en assez » grande abondance ».

La partie du continent américain, qui s'avance en forme de promontoire, vis-à-vis l'extrémité orientale de l'Asie, ne laisse libre qu'une espace de 13 lieues. C'est le *détroit de Béring*, remarquable comme formant la séparation de deux grands continens du globe. Les terres, de part et d'autre, s'abaissent vers le détroit, de sorte que les rivages ne sont qu'une élévation moyenne; mais dans l'intérieur on aperçoit les montagnes. Les sondes semblent prouver l'existence d'un isthme sous-marin.

Cook trouva au nord de ce continent des glaces qui unissent les deux continens. M. de Sarytschew assure que ces glaces y restent perpétuellement, ou que du moins leur disparution est un cas extraordinaire, qui ne se présente qu'une fois en cent ans (1).

Peut-être que le continent d'Amérique s'étend très-loin au nord, et forme sous le pôle même une *troisième* grande péninsule. La terre découverte au nord de la Sibérie par *Lachof* et *Chwoïnof* paraît être une partie de l'Amérique. Le passage entre cette terre Arctique et la Sibérie renferme ces célèbres *îles Lachof*, toutes composées d'ossemens de rhinocéros, d'éléphans, mêlés de débris de cétacés; circonstance très-digne d'être remarquée par les géologues. Peut-être même la communication du Grœnland avec l'Amérique a-t-elle lieu du côté du nord-ouest; tandis que les côtes vues par Baffins ne seraient qu'un archipel qui laisserait derrière lui une Méditerranée, une répétition du golfe du Mexique. Les ours, les renards polaires et les rennes

(1) *Putetchestwie Sarytschew*, etc., tome I, p. 99, en russe.

Digitized by Google

habitent peut-être ces régions ; du moins il arrive des troupeaux de ces animaux en Sibérie, qui cheminent sur la glace, et qui doivent venir de ce côté.

Mais qui pénétrera dans ces asyles de l'hiver, dans ces régions affreuses où le soleil, de ses rayons obliques, éclaire envain des rochers bruts, des plaines couvertes d'une triste mousse, des vallées où l'écho jamais ne répéta le gazouillement d'un oiseau, lieux où la nature voit mourir son influence vivifiante, et se terminer son vaste empire ?

*Rerumque mœstus finis et mundi ultima !*

HABITANS DU CONTINENT. — La taille des naturels du *Prince-William-Sound* n'est pas communément au-dessus de la taille ordinaire, et celle d'un grand nombre d'entr'eux se trouve même au-dessous. Ils ont les épaules carrées, de larges poitrines, le cou épais et lourd, la face large et applatie ; la partie la plus disproportionnée parait être leur tête, laquelle est fort grosse. Quoique leurs yeux ne soient pas petits, ils ne semblent pas assez grands pour le visage. Leur nez offre une pointe pleine, arrondie, crochue ou tournée en haut à l'extrémité. Ils ont les dents larges, blanches, égales et bien rangées ; les cheveux noirs, épais, lisses et forts, et en général peu ou point de barbe ; les poils de ceux qui en ont autour des lèvres sont roides et hérissés, et souvent de couleur brune ; plusieurs vieillards offraient de larges barbes épaisses, mais lisses.

Quoiqu'ils aient en général le corps de la même proportion et la tête de la même grosseur, on aperçoit cependant beaucoup de variété dans leurs traits ; mais il en est très-peu qu'on puisse trouver jolis, au reste leur phisionomie annonce beaucoup de vivacité, de bonhomie et de franchise. L'air de plusieurs d'entr'eux est chagrin et réservé. Quelques unes des femmes ont le visage agréable en assez grand nombre, dont on connaît aisément le sexe par leurs traits, mais il s'agit ici principalement des plus jeunes. On a remarqué des femmes et des enfans qui avaient le teint blanc, mais sans aucune teinte de rouge. La peau des hommes que les voyageurs virent nuds était brunâtre, basannée, ce qu'on ne peut attribuer à la peinture, car ils ne sepeignent pas le corps.

Les hommes, les femmes et les enfans s'habillent de la



Digitized by Google

même manière. Leur vêtement est une sous-guenille ou robe, qui en général tombe jusqu'à la cheville du pied, et quelquefois jusqu'aux genoux seulement. Elle offre dans la partie supérieure un trou de la grandeur nécessaire pour passer la tête; elle a des manches qui descendent jusqu'au poignet. Ces sous-guenilles sont des fourrures d'animaux; les plus communes sont celles de loutre de mer, de renards gris, de ratons et de martres de pins; ils emploient aussi beaucoup la peau du veau marin, et en général ils portent ces fourrures le poil en-dehors. Il y a des sous-guenilles de robes d'oiseaux, dont il ne reste que le duvet; ils collent aussi ce duvet sur d'autres substances. Nous vîmes deux ou trois habits de poils pareils à ceux des habitans de Norka. Les coutures ou les points de réunion de diverses peaux sont ornées en général de glands ou de franges de bandes de cuir étroites, tirées des mêmes fourrures. Un petit nombre d'entr'eux porte une espèce de chaperon ou de colet; quelques-uns ont un capuchon; mais ils ont plus souvent des chapeaux: tel est leur vêtement complet lorsque le ciel est beau. Quand il pleut, il mettent par-dessus leur sous-guenille une robe de boyaux de baleine ou d'autre gros animal, disposés d'une manière adroite, préparés si habilement qu'ils ressemblent à la feuille de nos batteurs d'or. Cette robe serre le col; les manches descendent jusqu'aux poignets, autour desquels elles sont attachées avec une corde, et lorsqu'ils occupent leurs canots, ses pans se trouvent relevés par-dessous le trou dans lequel ils se trouvent assis, en sorte que leurs pirogues ne peuvent point embarquer de vagues; elle garantit en même tems de la pluie la partie de leur corps qui est exposée à l'air, car elle est aussi impénétrable à l'eau qu'une vessie. Il faut la tenir toujours humide, sans quoi elle a de la disposition à se rompre; elle est, ainsi que la sous-guenille ordinaire, composée de peaux, et elle ressemble beaucoup au vêtement des Grœnlandais, tel qu'il est décrit par Crantz (1).

Cook ne vit que peu d'habitans sur la côte opposée au continent. Le capitaine King rencontra un homme et une femme dont voici la description:

(1) *Crantz*, histoire du Grœnland, tome I, page 136—150.

Digitized by Google

» Il avait le teint couleur de cuivre, des cheveux courts » et noirs, et avait peu de barbe; sa lèvre inférieure était » percée de deux trous, mais il n'y portait point d'ornemens. » La femme était petite et trapue, elle avait le visage jou- » flu et rond; une jaquette de peau de daim, garnie d'un » grand chaperon, composait son vêtement, et elle avait des » bottes très-larges. Le mari et elle avaient les dents noires, » qui me parurent limées jusqu'au niveau des gencives. » La femme était piquetée dans l'espace qui sépare la lèvre » du menton ».

Habitans des iles Aléoutiennes. — Voici la relation que le capitaine Cook donne des habitans d'Ounalaschka :

« Cette peuplade est d'une petite taille, mais elle a de l'em- » bonpoint et de belles proportions; le col un peu court, » le visage joufflu et basané, les yeux noirs, de longs che- » veux lisses et noirs, que les hommes laissent flotter par- » derrière et qu'ils coupent sur le devant, mais que les » femmes relèvent en touffes. Les hommes ont la barbe peu » fournie. Des peaux de veaux marins composent la jaquette » des femmes, celle des hommes est de robes d'oiseaux, » l'une et l'autre descendent par-delà le genou; dessus cette » première jaquette les hommes en mettent une seconde de » boyaux, qui est inpénétrable à l'eau, et qui a un capu- » chon, dont ils se couvrent la tête; quelques-uns portent » des bottes, et ils ont tous une espèce de chapeau ovale » qui offre une pointe sur le devant; ces chapeaux sont de » bois, et peints en vert ou d'autres couleurs; la partie » supérieure de la coëffe est garnie de longues soies d'un » animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre. » L'on voit à leur front une ou deux figures d'os. Ils ne se » peignent point le corps, mais les femmes se font des pi- » qûres légères sur le visage; les deux sexes se percent la » lèvre inférieure, et ils placent des os dans les trous; au » reste, il est aussi peu commun de voir, à Ounalaschka, » un homme avec cet ornement, que de rencontrer une » femme qui ne l'ait pas; quelques-uns portent des grains » de verre à la lèvre supérieure, au-dessous des narines, et » ils ont tous des pendans d'oreilles ».

On trouve dans les *Découvertes des Russes* une relation plus circonstanciée; elle est conforme à celle du capitaine

Cook; nous l'avons confrontée avec celles de *Sauer* et de *Sarytschew*.

La population de ces îles était autrefois plus considérable; mais les premiers avanturiers russes y portérent le pillage et le désordre (1). Aujourd'hui l'on ne compte dans toutes ces îles que 1,100 mâles. Ounalaschka et Sithanak sont les plus peuplées. Il y a à Oumanak un évêque et un monastère russe; on baptise beaucoup d'insulaires; mais dès qu'un malheur arrivé à ces sauvages les met en mauvaise humeur, ils s'en prennent à leur nouveau Dieu, le blasphêment et jettent la croix par terre; quelque tems après ils se racommodent avec la religion chrétienne. Les popes russes ne sont pas en état de les instruire.

Ces insulaires habitent sous terre hiver et été. Ils sont d'une taille moyenne, sont libres et ne payent aucun tribut. On n'a encore remarqué aucune trace de religion parmi eux; mais quelques-uns passent pour sorcier dans l'esprit des autres, ils se mêlent de leur prédire le passé et l'avenir, sans cependant en être payés, mais ils sont en grand honneur parmi eux. Les enfans n'y ont nul respect pour leurs parens, et il en est de même, par rapport à la jeunesse en général à l'égard des viellards; aussi ne se mettent ils pas en peine de témoigner aux Russes la moindre civilité. Ils se piquent de constance et de fidélité, sont d'humeur vive et enjouée mais sujets à la colère. Au reste, incapables de mettre la moindre distinction entre le bien et le mal; ils se livrent sans honte à toutes les actions que la bienséance défend, jusqu'à satisfaire aux besoins les plus dégoûtans pendant leur repas, et se lavent de leur propre urine. Les enfans ont coûtume de se baigner dans la mer, ce qui doit, dans l'opinion de leurs parens, les rendre courageux et adroits à la pêche. Ils se nourrissent de la chair et de la graisse des animaux marins et des poissons de mer, ainsi que de racines et baies, et un mets friand pour eux ce sont des oignons de lys. Ils prennent aussi les saumons qui remontent leurs rivières. Ils n'ont point d'heures fixes pour leurs repas, ils mangent quand ils ont faim, et si leurs provisions sont épuisées, ils sont capables de sou-

(1) *Sarytschew*, tome II, page 22.

Digitized by Google

tenir la faim plusieurs jours de suite. Dès leur plus tendre enfance on les nourrit des alimens les plus grossiers. Quand un enfant crie la mère le prend, le porte à la mer, l'y plonge tout nud et l'y tient, quelque tems et quelque soit la saison, jusqu'à ce qu'il ne dise plus mot. Ce traitement ne fait aucun mal aux enfans, au contraire, il les endurcit tellement au froid, que même en hiver il peuvent aller pieds nuds. Lorsque ces insulaires veulent manger quelque chose de cuit, envie qui leur prend rarement, ils dressent deux pierres l'une à côté de l'autre, en prennent une troisième platte qu'ils posent horizontalement par-dessus, et autour de laquelle ils forment un rebord de terre glaise ou d'argile, remplissent tout le dessus d'herbes sèches et y mettent le feu. Quand ils veulent se chauffer eux-mêmes, ils ne font pas de feu, mais ils mettent entre leurs jambes une lampe à huile allumée, et en conduisent la chaleur sous les peaux dont ils sont couverts. De cette manière on est en peu de tems chauffé comme dans un bain russe, à ce que Sarytschew assure.

L'industrie de cette peuplade prouve qu'elle n'est pas sans intelligence. Les pirogues d'Ounalaschka, faites de peaux d'animaux marins, sont transparentes comme du papier huilé, très-légères et d'un aspect pittoresque. Ils trafiquent en castor, en ours de mer, en habits de plumes, chemises d'entrailles d'animaux pour la pluie, grandes peaux de veaux et de lions marins pour canots, bonnets d'osiers, flèches, fil de poil de vache et de rennes qui leur vient du pays d'*Alaska*. Leurs ustenciles de ménage consistent en des sceaux carrés, en de grandes huches et autres choses semblables qu'ils font eux-mêmes de bois flotté. Au lieu de coignée ou de haches, ils se servent d'une sorte de ciseau fait de pierre ou d'os. Leurs armes sont l'arc et la flèche dont la pointe est faite d'une pierre aiguë, et des javelots de la longueur de deux aunes qu'ils lancent avec la main.

Les femmes font, avec une adresse admirable, des paniers, des bourses et des nattes d'une herbe longue, et qui, en se séchant, devient jaunâtre (1).

Ils ont souvent des fêtes, et particulièrement lorsqu'ils

(1) *Sarytschew*, tome II, page 14.

sont visités par les habitans des îles voisines. Les hommes vont au-devant de leurs hôtes avec des timbales, et leurs femmes les accompagnent en chantant et en dansant. On emmène les nouveaux venus dans les terriers; on les fait asseoir sur des nattes, et on leur donne à manger ce qu'on a de meilleur. D'abord les petits enfans sautent et dansent au son de petites timbales, que les maîtres de l'habitation souterraine accompagnent de leurs voix. Ensuite les hommes dansent à leur tour au son des plus grandes timbales, n'ayant de couvert que les parties naturelles, en tournant l'un derrière l'autre; et lorsqu'ils sont fatigués ou qu'ils veulent se reposer, ils sont relevés par les femmes, revêtues de leurs habits. La danse finie, on éteint le feu qu'on avait allumé en frottant l'un contre l'autre deux morceaux de bois, ou en frappant deux cailloux au-dessus d'une certaine quantité de poils de castor mêlés de soufre. Cette manière est la plus usitée. S'il se trouve un magicien dans l'assemblée, c'est alors qu'il fait ses tours de passe passe; sinon les nouveaux venus se retirent dans des huttes faites de nattes qu'on leur a préparées.

La saison où ces peuples chassent le plus habituellement est l'automne, depuis le 20 octobre jusqu'au premier décembre; c'est alors qu'ils ont coutume de prendre de jeunes ours de mer, pour se faire des habits de leurs peaux. A cette chasse succèdent des réjouissances, qui ressemblent en quelque sorte aux Bacchanales. Les hommes sont couverts d'un masque de bois peint de toutes sortes de couleurs avec une terre grossière qui se trouve dans ces îles; lesquels masques representent divers animaux marins (1). Durant ces fêtes ils vont, avec toute leur famille, de village en village, et même d'île en île; après quoi ils brisent leurs masques et leurs timbales, ou les enfoncent dans quelques trous de rochers, et ne s'en réservent jamais, et en font d'autres tout exprès l'année suivante pour la même cérémonie. Au printems, ils vont à la recherche des ours, des lions marins et des baleines; en eté, et lorsque la mer est calme, et même en hiver, ils vont à la pêche avec des lignes armées d'un hameçon d'or. S'il leur arrive

(1) *Sarytschew*, tome II, page 135.

Digitized by Google

de se blesser, soit par une chûte soit en combattant, ils font diète, et ne mangent rien pendant une semaine entière, se contentant de mettre une certaine racine jaune sur la blessure. La tête leur fait-elle mal, ils s'y ouvrent une veine avec un petit instrument tranchant fait de cailloux. Ont-ils quelque chose à coller, ils se donnent un grand coup par le nez, et frottent de leur sang ce qu'ils veulent coller. Parmi eux le meurtre est impuni, faute de tribunaux et de magistrats. En cas de mort, ils se contentent d'envelopper dans une natte le défunt, s'il est pauvre, ou bien de le revêtir des peaux qui lui ont servi habituellement de vêtement, et de le jeter dans une fosse, qu'ils recouvrent de terre. Si c'est une personne riche qui est morte, on l'étend à terre dans un petit canot fait de bois flotté, on l'entoure de tous les meubles et ustenciles qui ont été à son usage, et on la laisse-là. *Sauer* dit que l'on embaume les corps avec de la mousse et de l'herbe; on ne comprend pas trop ce qu'il a voulu dire.

Beaucoup de jeunes Aléoutiennes, selon Sarytschew, ont contracté des mariages temporaires avec les chasseurs russes; mais elles ne s'abandonnent jamais à leurs amans sans que ceux-ci n'aient acheté par des présens la permission des père et mère. Il est résulté de ce croissement des races une génération nouvelle, qui unit à la rondeur des contours et à la rusticité originaire des Aléoutiens les cheveux blonds et le teint blanc des Sibériens. (*Sarytschew*).

Les habitans de l'île *Kodiak* sont au nombre de 1,300; ils paraissent être parvenus à un plus haut degré de civilisation que les Aléoutiens; leurs habitations sont mieux construites et moins enfoncées dans la terre. Mais un vice odieux règne parmi cette peuplade; l'amour grec à trouvé un asyle ouvert dans une île du froid archipel du Nord; les chefs, sur-tout, ont toujours chez eux des jeunes gens qu'ils séduisent (*Sauer* et *Sarytschew*).

### Établissemens et commerce des Russes.

Les pelleteries ont attiré sur cette côte stérile l'attention des *Russes*. Vancouver les a trouvé établis dans le *Prince-William-Sound* et dans le fond de l'*entrée de Cook*, où ils ont deux factoreries. Ils s'établirent à l'époque de son voyage

Digitized by Google

dans la *baie de Béring*, qui paraît être le terme oriental de leurs progrès. L'archipel *Kodiak*, selon les dernières nouvelles, est destiné à renfermer le chef-lieu de tous ces établissemens.

Il y a constamment des Russes sur chacune des îles principales situées entre Onalashka et le Kamchatka. Il y a un évêque et un monastère à Oumanak, où il se trouve une garnison de 60 hommes. On y a établi un chantier de construction.

Le principal objet de ces établissemens est le commerce de fourrures. Les Russes ont dans ce moment des avantages marqués sur toutes les autres nations ; ils sont accoutumés à une vie dure et laborieuse ; le climat de ces contrées est le même que celui de la Sibérie ; la manière de vivre des peuples sauvages est facilement adoptée par les marchands russes ; ils peuvent aller eux-mêmes à la chasse et à la pêche, ils peuvent naviguer dans de frêles pirogues, ils demeurent dans de misérables huttes ; enfin les sauvages, qui remarquent tous ces traits, sympathisent plutôt avec un Russe qu'avec un autre Européen.

ETAT PRIMITIF DE CE COMMERCE. — Dans le tableau de la Russie par M. *Storch* (1), on lit les détails suivans, que l'auteur donne pour modernes, mais qui ne sont en réalité que relatifs à l'état de choses en 1770—1780. « Ce commerce » important est jusqu'à présent exclusivement entre les mains » des Russes ; il commença en 1741, aussitôt que les célèbres » navigateurs Béring et Tchirikof eurent fait leurs premières » découvertes ; depuis cette époque il s'est étendu au point » que toutes les îles et une partie du continent de l'Amé- » rique sont fréquentées par les marchands avanturiers (2) » de cette nation. La plupart de ces contrées reconnaissent » la domination russe, et payent en conséquence leur » tribut en pelleteries. Les gens qui s'associent pour ces » entreprises sont chasseurs et marchands ; les pellete-

(1) Tableau de la Russie, tome II, p. 101—106, de l'édition française.

(2) On dit « *mariniers* », dans l'ouvrage que nous venons de citer ; mais le mot russe est « *promischlen-niki* », et nous en avons rendu le vrai sens.

Digitized by Google

» ries, qui sont l'objet de leurs voyages, n'étant pas ex-
» posées en vente, ces armateurs sont forcés de se livrer
» eux-mêmes à la chasse, ou d'obtenir des pelleteries des
» insulaires, soit par des présens, soit en exigeant pour ra-
» cheter leurs ôtages. Chaque société est composée de cin-
» quante à soixante-dix hommes, qui se divisent en petites
» troupes dans plusieurs îles; ils évitent, pour leur propre
» sûreté, celles qui sont trop peuplées. C'est par cette raison
» qu'un voyage dure ordinairement quatre ou cinq ans, jus-
» qu'à ce qu'ils aient amassé une quantité de pelleteries suffi-
» sante pour charger un vaisseau, et payer au moins le
» double des frais de l'équipage, qui se montent ordinaire-
» ment à vingt ou trente mille roubles. La construction de
» ces bâtimens est cependant très-simple; ce sont en gé-
» néral des galiotes à deux mats, construites de bois de pin
» ou de bouleau, dans lesquelles on n'emploie presque point
» de fer: il est étonnant que des bâtimens si légers puissent
» supporter au moins deux voyages sur une mer orageuse.
» L'équipement s'en fait ordinairement à Okhotsk, où le
» transport facile des munitions et des matériaux le rend
» moins coûteux. Le vaisseau, muni de très-peu de provi-
» sions, part, à la fin de l'été, pour doubler la presqu'île
» du Kenothatka, ou bien il cingle sur l'île Béring et l'île
» de Cuivre; quelquefois il cherche à entrer sur la côte
» orientale. La moitié de l'équipage, au moins, est com-
» posée de russes; on le complète avec des kamchadales,
» qui sont très-utiles à cause de leur expérience, et parce
» que leur santé robuste résiste le plus à la mauvaise nour-
» riture.

» Pendant l'hiver on met le vaisseau sur des madriers, et
» on fait une provision de chair de lamantin séchée, de
» peaux de loups marins et de phoques. Une partie de ces
» peaux est employée à faire des canots pour la chasse,
» et on traite du reste avec les insulaires.

» L'été suivant le vaisseau met à la voile pour les îles où
» l'on espère faire la meilleure chasse. Pendant trois ou
» quatre ans ces téméraires flibustiers n'ont d'autres res-
» sources pour vivre que le peu de provisions qu'ils ont
» ramassées, et ce que leur fournit accidentellement la chasse
» et la pêche; outre un genre de vie aussi misérable, ils

Digitized by Google

» sont encore forcés de se tenir en garde contre les sur-
» prises des insulaires, de surveiller la chasse, et en cas
» de nécessité, de défendre les timides kamchadales avec
» le courage propre à la nation Russe. Les vaisseaux qui
» vont droit aux îles Béring ou de Cuivre y passent aussi
» l'hiver, et s'occupent de la chasse des ours et des loups
» marins: on fait provision de la chair des derniers, ainsi
» que de celle des lamantins, et on transporte les cuirs dans
» les îles.

» Aussitôt que les navigateurs y sont arrivés, ils tâchent,
» par la douceur ou par la force, d'avoir en ôtage les
» enfans des habitans, sur-tout ceux des chefs, afin de
» s'assurer de leur fidelité: ensuite ils distribuent aux insu-
» laires des piéges pour la chasse aux renards, des filets
» pour prendre les loutres de mer, et des canots de peau
» de loups marins. De leur côté ceux-ci doivent leur livrer,
» pendant l'hiver, des provisions de bouches et des pelle-
» teries. Ils tâchent d'obtenir une partie de peaux en forme
» de tribut: ils leur donnent des quittances, payent le reste
» avec des grains de verre, de fausses perles, du poil de
» chèvre, des casseroles de cuivres, des haches, des
» aiguilles à coudre, etc. Au printems, ils reprennent leurs
» pièges et leur rendent les ôtages. Comme ils craignent la
» malveillance des insulaires, ils ne s'exposent à chasser
» et ne se dispersent en petite troupes que dans les lieux
» où ils sont assurés d'être les plus forts.

» Les belles peaux de loutres marines, de renards noirs
» et blancs sont les principaux objets de ces entreprises
» de chasse et de commerce; mais on en rapporte encore
» beaucoup d'autres pelleteries. La plus grande partie des
» peaux de loutres marines est destinée pour la Chine: on
» transporte les autres en Russie, et la couronne retient,
» outre son tribut en nature, la dixième partie de la valeur
» des peaux qui y sont introduites.

» Quand un vaisseau revient heureusement, après un
» séjour de 4 ou 5 ans, le bénéfice est ordinairement
» double ou triple des frais de l'entreprise ».

M. *Pallas*, dans les nouveaux mémoires du Nord, donne des détails sur deux voyages de cette nature (1).

(1) Neue nordische beytrage, tome II.

Digitized by Google

ÉTAT ACTUEL DE CE COMMERCE (1). — Deux habiles négocians, nommés *Chélikow* et *Golikow*, ont donné une nouvelle tournure à ce commerce important. Leurs opérations commencèrent environ en 1788, et ils ont cédé leurs droits à une *compagnie privilégiée* en 1800.

Le fond actuel de cette compagnie est composé de 13,000 actions, dont chacune est de 500 roubles, ce qui donne un total de 6 millions et demie de roubles. Les principaux associés sont des négocians de Sibérie, sur-tout de la ville d'Irkutsk, ainsi que des négocians de Moscou et d'autres villes qui font le commerce de Sibérie. Les autres actionnaires sont presque tous des nobles qui ont concouru avec un zèle vraiment patriotique à cette grande entreprise. L'empereur et la famille impériale ont eux-mêmes pris quelques actions.

*Chélikow* et *Golikow*, qui avaient commencé avec un capital de 90,000 roubles, se virent, après 9 ans de commerce, en état de céder à la compagnie des effets pour environ 2 millions de roubles; ils eurent en outre des actions dans la compagnie; *Chélikow* en eut 1,937 et *Golikow* 640. Jugez, d'après cet exemple, quels doivent être les gains de cette branche de l'industrie russe.

Les règlemens de la société portent en substance: « que » tout Russe, de qu'elle condition qu'il soit, peut obte- » nir des actions; .. que les étrangers n'y pourront point » participer, et un Russe, qui permettrait à un étranger » d'avoir des actions sous son nom en serait exclus, et les » actions confisquées au profit de la société.... La so- » ciété a le droit exclusif de commercer en Amérique; elle » jouit dans cette partie de l'empire des droits de la cou- » ronne, et est indépendante des tribunaux ordinaires... » Ces privilèges dureront 20 ans, à compter du 1^er^. jan- » vier 1801 ».

Les Anglais ont fait les offres les plus brillantes pour être admis à participer dans ce commerce sur le même pied que les nationaux; ils ont proposé de prêter à la compagnie 30 millions de roubles, mais on les en a très-po-

(1) Notes communiquées par un seigneur russe, actionnaire de la compagnie russe-américaine.

Digitized by Google

liment remercié. Déjà, en 1793, leur jalousie était aux aguets; Vancouver avait la commission secrète d'examiner secrètement les établissemens russes, et peut-être même de les détruire s'ils les eut trouvé fixés sur la partie de le côte que les Anglais reclament. Mais les Russes se moquèrent de cet espion, et il avoue lui-même qu'il n'a rien appris de ce qu'il voulait savoir. Son humeur perce dans sa relation; il rappelle les prétendues *prises de possession* par M. Cook, etc., etc.

Les Russes ne lèvent point de tribut dans ces contrées, ils n'exigent point d'ôtages; tout ce que M. *Storch* dit sur ces deux points est suranné. Au contraire, on donne aux indigènes des présens utiles; il y a des ordres stricts pour qu'on traite ces Indiens avec douceur, et ces ordres sont exécutés depuis quelque tems. Vancouver avoue (1) que que les Russes paraissaient être aimés des indigènes. Tous les Aléoutiens jeunes et vigoureux sont à la solde des Russes, comme chasseurs et pêcheurs.

Des officiers de marine très-habiles, mais qui s'étaient rendus coupables de quelques fautes de jeunesse, ont été envoyés dans ces contrées éloignées, où ils ont su former une petite marine, qui consiste en plusieurs chaloupes de guerres, portant de 8 à 12 canons.

Le commerce est devenu plus commode et plus lucratif, par l'établissement des factoreries fixes et disséminées sur toute l'étendue de la côte. C'est-là qu'on ramasse les fourrures (2); les bâtimens qui viennent les chercher n'emploient que *six mois* pour leur tour et retour. Les Russes font entrer ces fourrures en Chine et au Japon; ils ont libre accès sur les côtes de ce dernier empire, fermé pour tous les autres peuples d'Europe; ils y ont déjà envoyé des espèces de chargés d'affaires, qui n'étaient tout simplement que des caporaux de la garnison de Kamchatka; au lieu de marcher pied nud, comme les autres étrangers sont obligés de faire au Japon, les Russes ont refusé d'ôter leurs bottes, et après avoir salué les gouverneurs japonais, qui leur donnaient audience, ils ont remis leur chapeau

(1) Vancouver, tome IV à la fin, et V au commencement.

(2) Actuellement sur-tout celles des loups-marins et des chats-marins, *katti morskoï*, en russe.

Digitized by Google

sur leur tête. Le souverain actuel du Japon est reputé avare et cruel; la cour de Russie lui envoye dans ce moment une grande ambassade, et l'on pense obtenir encore plus de liberté pour le commerce russe. L'expédition de M. de *Krusenstern* autour du monde n'a d'autre but que celui-là.

### Mammifères marins de la côte nord-ouest de l'Amérique et de celle nord-est de l'Asie.

La Méditerranée, entre le nord-ouest de l'Amérique et le nord-est de l'Asie, paraît être la principale résidence de plusieurs espèces de cétacés et d'autres animaux marins d'une nature trop curieuse pour que nous négligions d'en dire quelques mots.

De grands troupeaux *d'ours marins* se tiennent particulièrement entre les îles Kouriles et les Aleoutes. Les plus grands de ces animaux ont 90 pouces anglais de longueur, et pèsent jusqu'à 18 à 20 pouds. L'ours est le quadrupède auquel il ressemble le plus, excepté les pieds de devant et la partie inférieure du corps qui est d'une forme cônique; ce que cet animal a de plus extraordinaire ce sont ses pieds garnis de nageoires et munis en même-tems d'articulation et de doigts, cette conformation le met non-seulement en état de marcher sur la terre, de sasseoir sur le derrière comme les chiens, et de se servir de ses pattes de différentes manières, mais il les emploie encore pour nager, par le moyen des membranes qui unissent les doigts du pied.

Ces animaux ont des mœurs et des usages qui leur sont tellement propres et si extraordinaires, que la description en passerait pour fabuleuse si elle ne nous était attestée par un observateur aussi éclairé que véridique. Rien n'égale la tendresse des mères pour leurs petits, et c'est un spectacle agréable de voir comme elles tachent de les amuser par toutes sortes de jeux. En les examinant on croirait qu'elles veulent même les exercer à combattre; l'un cherche à renverser l'autre, et quand le père arrive en grogant il sépare les combattans, mais il essaie de faire tomber celui-ci par terre, et plus il éprouve de résistance plus il lui témoigne de tendresse, tandis qu'au contraire il paraît mécontant de ceux qui sont lâches et timides. Quoique

Digitized by Google

la poligamie soit générale parmi les ours marins, puisqu'il y en a qui ont jusqu'à 50 femelles, cependant ils en sont très-jaloux, et deviennent furieux lorsqu'un autre les approche; ils reposent souvent par milliers sur le rivage, mais sont toujours séparés par famille, et c'est aussi de la même manière qu'ils nagent en mer. Quelquefois les ours marins se livrent des batailles sanglantes, occasionnées par leur jalousie ou le choix du lieu où ils veulent s'établir; si deux de ces animaux se réunissent contre un seul, d'autres viennent aussi-tôt au secours du plus faible, et les spectateurs élèvent leurs têtes au-dessus de l'eau, regardent ainsi tranquillement le combat, jusqu'à ce qu'ils trouvent dès motifs qui les portent à y prendre part. Ces animaux, dans leurs combats, couvrent quelquefois le rivage l'espace de deux à trois verstes, et l'air retentit au loin de leurs effrayans mugissemens. Les oiseaux de proye voltigent autour du champ de bataille, en attendant la proye que ces guerres civiles leur promettent.

Les ours mâles exercent, sur leurs femelles, une autorité souvent tirannique. Si, à l'attaque des chasseurs, les femelles épouvantées abandonnent leurs petits, et que ceux-ci soient enlevés, on voit aussitôt les mâles cesser de poursuivre l'ennemi commun et se tourner contre les femelles pour les rendre responsables de leur perte; ils les blessent à coups de dents et les poussent contre les rochers tandis qu'elles rampent aux pieds de leurs maîtres. Mais lorsqu'on nous raconte que l'ours marin *répand des larmes*, il est permis de croire que c'est une de ces figures orientales que l'imagination des voyageurs invente pour orner leurs relations.

Depuis le mois de juin jusqu'au mois d'août les ours marins viennent à terre pour dormir pendant trois mois et se débarrasser d'une graisse trop abondante, comme font en hiver les ours de terre. C'est le tems qu'on choisit préférablement à tout autre pour les attaquer. Ceux qui sont vieux ou qui ont déjà acquis toute leur croissance ne s'effraient pas aisément, et s'avancent vers l'homme avec beaucoup de courage. La peau de l'ours marin a peu de valeur, son poil est noir, touffu et très-hérissé. Le cuir est épais et pesant, il ne sert, ainsi que la peau du phoque, qu'à revêtir

Digitized by Google

revêtir des coffres. Sous le long poil il a, comme le castor, une laine plus fine, qui est d'un noir brillant. La peau des jeunes ours qu'on trouve dans le ventre de la mère est infiniment plus belle; les Sibériens en font des habits entiers, et y attachent une grande valeur.

Les *loups marins* ressemblent, à l'extérieur comme à l'intérieur, aux ours marins; mais ils sont beaucoup plus grands, et pèsent le double; les mâles ont, outre cela, une crinière crêpue autour du cou. La vue de cet animal est effrayante, et il se défend avec furie en cas de nécessité, mais il évite de combattre contre les hommes, et prend la fuite à leur approche pour se précipiter dans la mer. C'est-là qu'il est si dangereux de l'attaquer, qu'on cherche ordinairement à le surpendre à terre pendant son sommeil. Quand un chasseur, qui peut se fier sur sa vigueur et la rapidité de sa course, parvient à le trouver endormi, il s'en approche contre le vent pour ne point être découvert, lui perce les pieds de devant avec les dards crochus dont nous avons déjà parlé, pendant que d'autres lient l'extrémité de la courroie à un pieu enfoncé dans la terre; alors on perce de flèches empoisonnées le loup marin qui ne peut plus fuir aisément, ou on l'assomme à coups de massues. Souvent on cherche seulement à le blesser avec des traits empoisonnés, et on l'abandonne ensuite à son sort; comme la salure de l'eau de mer augmente ses douleurs, il retourne bientôt sur le rivage, et devient, mort ou vif, la proie des chasseurs.

La tendresse des ours marins pour leurs petits contraste singulièrement avec la férocité des loups marins, qui traitent souvent les leurs d'une manière cruelle; mais l'on retrouve parmi ces derniers les combats sanglans de ceux-là. Ils se campent dans les mêmes lieux que les ours, qui leur abandonnent, par crainte, les meilleures places, et ne se mêlent jamais dans leurs querelles, quoique les loups marins le font à leur égard toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion.

L'avantage qu'on retire de la prise de ces animaux est considérable. Leur graisse et leur chair sont d'un fort bon goût, et les Kamchadales font de leurs pieds une gelée qu'ils trouvent délicieuse. On prepare leurs peaux, et on en fait des cuirs et des courroies, qui servent pour la chasse de ces

mêmes animaux, et pour la pêche des grands poissons de mer.

Le *lamantin*, nommé par les Espagnols manati, est la troisième espèce d'amphibies dont nous avons à parler ici; on le trouve sur les côtes orientales et occidentales de l'Amérique. Les plus grands de ces animaux ont quatre ou cinq toises et demie de circonférence vers le nombril, qui est la partie où ils ont le plus d'épaisseur. Leur tête, qui ressemble à celle d'un bufle, tient au corps par un cou très-court. Les pieds de devant sont formés de deux jointures, dont l'extrémité a quelque ressemblance avec le pied du cheval; ils sont garnis par-dessous de plusieurs petites brosses, dont l'animal se sert pour arracher d'entre les pierres les herbes marines dont il se nourrit; son dos est comme celui d'un bœuf; son ventre énorme diminue tout-à-coup, et sa queue, qui est très-mince, se termine par une nageoire, qui lui tient lieu de pieds de derrière.

Ces animaux se plaisent dans les lieux humides et sablonneux. Ils se tiennent ordinairement réunis en troupes sur les bords de la mer, à l'embouchure des rivières; et alors ils sont si familiers qu'on peut les caresser et même les frapper sans danger. Les mâles paraissent n'avoir qu'une femelle. L'attachement des mâles pour les femelles est si vif, qu'ils s'exposent à une mort certaine quand elles sont prises, et se laissent souvent mourir de faim auprès de leur cadavre.

On prend ce singulier animal avec de grandes lances de fer garnies de crochets, qui sont attachés à une longue et forte corde. Les pêcheurs s'avancent doucement à la rame vers une troupe de lamantin; un homme placé à la proue du canot darde cette lance contre l'animal, et des gens à terre le tirent sur le rivage par le moyen de la corde; il faut pour cela au moins trente hommes, parce que le lamentin oppose la plus vive résistance. Alors le canot le suit, et les pêcheurs cherchent à l'épuiser en lui fesant différentes blessures. Aussitôt que les lamantins qui sont dans le voisinage s'aperçoivent du danger d'un de leurs compagnons, ils accourent à son secours. Quelques-uns essaient de renverser le canot avec leur dos; d'autres se placent sur la corde, et s'efforcent de la rompre, ou ils frappent avec

Digitized by Google

leur queue pour arracher le crochet de la peau de l'animal blessé, ce qui leur réussit aussi quelquefois.

Les Américains emploient la peau épaisse et dure de cet animal pour faire des semelles de souliers et des ceintures. Les Tchouktchi l'étendent avec des bâtons, et elle leur sert de canots. La chair du lamantin est plus filandreuse que celle du bœuf; mais quand elle est cuite, elle lui ressemble beaucoup pour le goût, et a sur elle l'avantage de ne pas se corrompre promptement, même pendant les jours les plus chauds. La chair du jeune lamantin est infiniment plus tendre. La graisse se trouve sous la peau, à l'épaisseur de la main, tout autour du corps; elle est blanche et fluide; son odeur et son goût sont très-agréable, et quand elle est fondue elle a un peu le goût de l'huile d'amande.

La *loutre marine*, que l'on appelle à tort loutre du Kamchatka, ne diffère de la loutre de rivière que par son séjour dans la mer, parce qu'elle est moitié plus grosse, et que son poil est infiniment plus beau. Il paraît incontestable que cet animal est d'origine américaine, et étrangère sur les côtes de l'Asie. On le trouve dans la partie de l'Océan oriental, que les Russes appellent vulgairement la mer des Castors, depuis le 50e. jusqu'au 56e. degré de latitude septentrionale. Il a ordinairement cinq pieds de longueur, et trois de circonférence dans la partie la plus épaisse; les plus grands de ces animaux pèsent de 70 à 80 livres. Leur peau l'emporte beaucoup sur la longueur, la beauté, la noirceur et l'éclat du poil, sur celle des castors. On la vend, au Kamchatka, vingt roubles: à Jakoutsk, trente; à Irkoutsk, quarante et cinquante; et dans le commerce d'échange que l'on fait sur les frontières de la Chine, son prix augmente jusqu'à quatre-vingt et cent roubles. La chair de ces animaux est assez bonne, et ce qui paraît contraire aux lois ordinaires de la nature, celle de la femelle est meilleure peu de tems avant ou après qu'elle a mis bas.

La loutre de mer se nourrit de crabes, de coquillages, de petits poissons, de quelques herbes marines, elle mange même de la chair. Les usages et la manière de vivre des loutres sont singuliers et agréables. Elles s'établissent ordinairement par familles, le mâle caresse la femelle avec ses pattes de devant, dont il se sert pour toutes sortes d'em-



Digitized by Google

plois avec une adresse étonnante ; celle-ci joue avec ses petits et se deffend des caresses du pere avec une feinte indifférence. Ils ont une tendresse si grande pour leurs petits, qu'ils emploient les moyens les plus extraordinaires pour les sauver, et s'ils ne réussissent pas ils meurent souvent de regret. Quand ils fuient ils prennent leurs petits entre leurs dents et chassent ceux qui sont grands devant eux ; s'ils ont le bonheur d'échapper à leurs ennemis ils s'en moquent aussitôt qu'ils sont dans l'eau. Ils s'y précipitent et s'y tiennent perpendiculairement ; ils jouent sur les flots et posent leurs pattes devant leurs yeux, comme quelqu'un qui veut éviter de regarder le soleil. Tantôt ils se couchent sur le dos et se frottent le ventre avec les pattes de devant, tantôt ils lancent leurs petits dans l'eau et les reprennent. Si une loutre est poursuivie, et qu'elle ne voie aucun moyen de s'échapper, elle souffle comme un chat qui est en colère, est-elle frappée, elle se prépare aussitôt à mourir, se couche sur le côté, retire ses pattes de derrière et se couvre les yeux avec celle de devant.

On tue les loutres avec des flèches ou en les assommant sur les glaces au moyen d'une massue, ou enfin dans des filets.

La chasse aux loutres sur la glace est très-périlleuse ; la débacle des glaces de l'Océan est ordinairement accompagnée d'orages affreux et de tourbillons de neiges ; les chasseurs bravent même les nuits les plus obscures. Ils courent et s'élancent avec intrépidité sur ces glaces flottantes, tantôt ils sont poussés par les flots, tantôt engloutis dans des abîmes. Ils ont tous un couteau et une perche à la main, et ils portent des patins garnis de pointes, afin de pouvoir s'accrocher aux glaçons, sur-tout quand ils s'entassent les uns sur les autres. Les Kouriles et les Kamchadales dépouillent les loutres de leurs peaux avec une promptitude incroyable, et au milieu de mille dangers et des mugissemens de ces glaces flottantes. Si la fortune leur est favorable ils rapportent leur butin à terre, mais souvent les glaçons sur lesquels ils se trouvent sont poussés bien avant dans la mer, et ils se voyent forcés de tout abandonner pour ne s'occuper que des moyens de se sauver ; les nageurs les plus exercés se fient à leur adresse, les autres s'alla-

Digitized by Google

chent à leurs chiens, qui les ramènent fidellement sur le rivage

La loutre marine est, de tous les animaux dont il a été question, le plus utile pour le commerce; sa belle peau est très-recherchée par-tout, et se vend très-chère à la Chine.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

Nn 3

610762

Digitized by Google

# TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE QUATORZIEME VOLUME.

AVIS AU LECTEUR..... Page v
Note sur la découverte de l'Amérique.....vij

AMERIQUE.....1
Nom.....2
Population.....3
*Précis historique sur la découverte de l'Amérique*.....4
*Considérations générales sur les mœurs des nations indigènes d'Amérique*.....74
Constitution physique.....*ibid.*
Variété de l'espèce humaine.....76
Durée de la vie, maladies.....80
Intelligence et caractère.....81
Mariage et condition des femmes.....84
Education.....85
Occupations.....86
Etat de la société, guerres, vengeances.....88
Epreuves.....96
Parure.....97
Armes, industrie.....99
Religion.....101
Médecine, danse et musique.....103
Amour du jeu, goût pour les liqueurs fortes.....105

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.....108
Montagnes.....*ibid.*
Fleuves et rivières.....113
Le fleuve Saint-Laurent.....*ibid.*
Le Missi-Sipi et ses affluens.....124
*Lacs*.....130
Lac de l'Esclave.....*ibid.*
Lac Ouinepek.....132
Lac Supérieur.....133
Lac Huron.....134

Digitized by Google

Lac Michigan.....135
Lac Érié.....*ibid.*
Lac Ontario.....137
Lac Champlain.....138
Climat.....139
Vents.....143
Baies, golfes et détroits.....*ibid.*
Baie d'Hudson.....144
Golfe du Mexique.....150

PARTIES NORD-EST DE L'AMÉRIQUE.....154
Notice sur les découvertes de M. *Hearne*.....155
Rivière du Cuivre.....157
Esquimaux.....158
Productions végétales et animales.....161
Castors, etc.....169
Notice sur les Indiens du nord.....171
Voyage de M. *Machenzie* à la mer Glaciale.....180
Indiens esclaves, etc.....182
Indiens *Chipiouans*.....186
Indiens *Knistenaux*.....192
*Canada*.....193
Climat et saisons.....194
Sol, plantes et arbres.....196
Animaux.....198
Minéraux.....202
Mœurs et coutumes.....203
Habitation.....206
Religion, gouvernement.....*ibid.*
Manufactures et commerce.....210
Villes et forteresses du Haut-Canada.....214
——————du Bas-Canada.....221
Histoire.....225
*Labrador*.....233
Notice sur les Esquimaux.....236
Isle de Terre-Neuve.....240
Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse.....242
Villes.....244
Isle de Saint-Jean.....245
Isles du Cap-Breton.....246
Isles Bermudes ou Summer.....247

ETATS-UNIS.....249
Limites.....*ibid.*
Montagnes, fleuves, rivières.....250
Aspect du pays.....251
Configuration générale.....253



Digitized by Google

Nature du sol....256
Climat....258
Vents....260
Plantes et minéraux....264
Eaux minérales....265
Curiosités naturelles....266
Maladies....268
Langage....272
Littérature et universités....273
Religion (*voyez* additions)....274
Caractère, mœurs et coutumes....*ibid.*
Agriculture....278
Constitution....279
Importance politique....280
Société de Cincinnatus....281
Monnaies....*ibid.*
Armée de terre....282
Marine militaire et marchande....283
Dette publique....284
Dépenses et revenus....285
Commerce (avec un tableau)....287
Divisions territoriales, (voyez additions)....294

ETATS DE L'EST (de nord-est) ou NOUV.-ANGLETERRE.295
Aspect, rivières....*ibid.*
Sol et productions....297
Animaux....298
Habitans....299
Commerce et manufactures....300
Histoire....301
Etat de VERMONT, étendue, limites....304
Rivières....305
Sol et productions....*ibid.*
Population, commerce et manufactures....306
Constitution....307
Villes....308
Etat de NEW-HAMPSHIRE....309
Montagnes, rivières....*ibid.*
Population, commerce et manufactures....311
Constitution....*ibid.*
Villes....312
District de MAIN....313
Montagnes, rivières, etc....*ibid.*
Sol, productions, etc....314
Etat de MASSACHUSETS....316
Montagnes, rivières, etc....*ibid.*
Population, constitution, etc....317
Forces militaires, dettes et revenus....318

Digitized by Google

Villes principales ..... 318
Isles ..... 321
Etat de RHODE-ISLAND ..... 323
Montagnes, rivières ..... 324
Constitution, commerce, villes ..... 325
Etat de CONNECTICUT ..... 327
Montagnes, rivières, climat, etc ..... *ibid.*
Population, commerce, manufactures, etc ..... 328
Constitution ..... 329
Villes ..... *ibid.*

ETATS DU CENTRE ..... 333
Etat de NEW-YORK ..... 334
Montagnes, rivières, lacs, etc ..... 335
Climat, sol et productions ..... 336
Population ..... *ibid.*
Agriculture, manufactures, constitution ..... 337
Villes principales ..... 338
*New-York* ..... 340
Isles ..... 342
Etat de NEW-JERSEY ..... 344
Montagnes, rivières, sol ..... *ibid.*
Population, constitution, etc ..... 345
Villes principales ..... 346
Etat de PENSYLVANIE ..... 348
Montagnes, rivières ..... 349
Population, constitution ..... 351
Villes principales ..... 352
*Philadelphie* ..... 353
Etat de DELAWARE ..... 359
Sol et productions ..... *ibid.*
Population, commerce, etc ..... 361
Villes ..... *ibid.*
Territoire du NORD-OUEST ..... 363
Limites, divisions, etc ..... *ibid.*
Montagnes et rivières ..... 364
Climat ..... 367
Sol et animaux ..... 368
Antiquités et curiosités ..... *ibid.*
Population, gouvernement ..... 369
Établissemens ..... 370
Etat de l'OHIO ..... 374
Climat et sol ..... *ibid.*
Productions ..... 375
Pêcheries, commerce et exportations ..... 376
Mœurs des habitans ..... 377
Villes ..... 378

Digitized by Google

ETATS DE SUD-EST. ..... 380
Territoire de la VILLE-FÉDERALE ..... 381
État de MARYLAND, limites, etc ..... 385
Montagnes, rivières, productions ..... 386
Population, villes, etc., ..... 388
*Baltimore* ..... *ibid.*
État de VIRGINIE, limites, etc ..... 391
Montagnes, rivières, etc. ..... 392
Climat et sol ..... 295
Marais ..... 397
Plantes ..... *ibid.*
Animaux, minéraux ..... 498
Habitans et leurs mœurs ..... *ibid.*
Commerce ..... 401
Constitution, revenus, etc ..... 402
Villes ..... *ibid.*
État de la CAROLINE DU NORD ..... 410
Limites et divisions ..... *ibid.*
Montagnes ..... 411
Rivières ..... 412
Climat et productions ..... 415
Population et commerce ..... 416
Habitans ..... 417
Villes principales ..... *ibid.*
Etat de la CAROLINE DU SUD, limites, etc ..... 420
Montagnes, minéraux ..... 421
Curiosités naturelles ..... 422
Rivières, canaux et ports ..... 423
Climat ..... 424
Productions végétales ..... 427
Rivières ..... 428
Nègres ..... *ibid.*
Animaux ..... 429
Religion, éducation, mœurs, etc. ..... *ibid.*
Commerce ..... 430
Constitution ..... 431
Villes principales ..... 432
*Charleston* ..... *ibid.*
Etat de GÉORGIE, limites ..... 435
Montagnes et rivières ..... 436
Climat ..... 437
Sol et productions ..... 438
Population, constitution, commerce ..... 439
Villes principales ..... *ibid.*
Iles, etc ..... 441

Digitized by Google

ETATS DU SUD-OUEST, Introduction. . . . . 443
Sommaire historique. . . . . 446
État de KENTUKEY. . . . . 452
Montagnes et sol. . . . . *ibid.*
Rivières et eaux. . . . . 453
Climat, productions végétales. . . . . 654
Animaux. . . . . 455
Minéraux. . . . . *ibid.*
Curiosités naturelles. . . . . 456
Population. . . . . *ibid.*
Villes principales. . . . . 457
Commerce. . . . . *ibid.*
Mœurs, religion. . . . . 458
Gouvernement, etc. . . . . 459
État de TENESSÉE . . . . . 460
Montagnes et minéraux. . . . . 462
Rivières. . . . . 463
Climat, productions. . . . . *ibid.*
Animaux. . . . . 464
Population, mœurs et religion. . . . . *ibid.*
Villes principales. . . . . 465
Commerce . . . . . *ibid.*
Gouvernement du Missi-Sipi ou territoire de SUD-OUEST. 467
Situation, nature du pays. . . . . *ibid.*
Établissemens américains. . . . . 468
Nations indiennes. . . . . *ibid.*
Assemblées et fêtes de *Muscogulges*. . . . . 469
Gouvernement de la NOUVELLE-ORLÉANS ou Basse-Louisiane . . . . . 475
Étendue et limites. . . . . *ibid.*
Montagnes, rivières, etc. . . . . 476
Nature du Sol. . . . . 478
Climat, saisons. . . . . *ibid.*
Productions végétales. . . . . 479
Sucre. . . . . 480
Coton. . . . . 482
Diverses cultures. . . . . 483
Forêts. . . . . *ibid.*
Jardinage. . . . . 485
Reptiles et insectes. . . . . 488
Villes et endroits remarquables. . . . . 491
*Nouvelle-Orléans*. . . . . *ibid.*
Habitans de la colonie. . . . . 494
Etrangers. . . . . 501
Affranchis. . . . . 502
Nègres esclaves. . . . . 503
Langage, instruction. . . . . 505
Mœurs, amusemens. . . . . 506

Digitized by Google

Gouvernement d'*Indiana-Territory* ou de la HAUTE-LOUISIANE....507
Situation, limites, etc....*ibid.*
Montagnes, rivières, lacs....*ibid.*
Productions....508
Etablissemens européens....509
Nations indigènes....510
*Époques historiques des Etats-Unis*....518

COTES NORD-OUEST de l'Amérique septentrionale...520
Remarques générales, division....*ibid.*

PARTIE ANGLAISE des côtes nord-ouest....522
Aperçu topographique des provinces, etc....*ibid.*
Nature du sol et productions....523
*Noutka*....*ibid.*
*Nouvelle-Géorgie*....525
*Nouvelle-Hanôvre*....526
*Nouveau-Cornouailles*....527
*Nouveau-Norfolk*....528
Des nations indigènes....529
Habitans de Noutka....*ibid.*
Habitations, etc....534
Arts, métiers, armes....536
Pirogues....538
Habitans de la Nouvelle-Géorgie....539
Habitans de la Nouvelle-Hanovre....540
Indiens Sloua-Couss, Indiens Nanscud....541
Habitans de Tchinkitané....542

AMERIQUE RUSSE....*ibid.*
Aperçu du pays....*ibid.*
Habitans du continent....546
Habitans des îles Aléoutiennes, etc....549
Etablissemens et commerce des Russes....553
Premier état de ce commerce....*ibid.*
Etat actuel de ce commerce....556
Sur les animaux marins de ces parages....558

FIN DE LA TABLE DU QUATORZIÈME VOLUME.

Digitized by Google

## *Addition à la page* 274.

RELIGION. — Un auteur américain classe dans l'ordre suivant les sectes du Massachusets.

| *Dénominations des différentes sectes religieuses.* | *Nombre des congrégations.* | *Nombre supposé des différens sectateurs.* |
|---|---|---|
| Congrégationalistes (1) . . . . . | 400 . . . . . | 277,600 |
| Anabaptistes. . . . . | 84 . . . . . | 58,296 |
| Episcopaux. . . . . | 16 . . . . . | 11,104 |
| Amis ou quakers. . . . . | 10 . . . . . | 6,940 |
| Presbytériens. . . . . | 4 . . . . . | 2,776 |
| Universalistes. . . . . | 2 . . . . . | 1,388 |
| Catholiques romains. . . . . | 1 . . . . . | 694 |
| | 517 | 358,798 |

Dans la Pensylvanie, le nombre des lieux consacrés au culte public sont, pour chaque secte, ainsi qu'il suit :

| | |
|---|---|
| Les amis ou quakers. . . . . 5 | Les luthériens suédois. . . . . 1 |
| Les presbytériens ou scission-naires. . . . . 6 | Les moraviens. . . . . 1 |
| Les épiscopaux. . . . . 3 | Les anabaptistes. . . . . 1 |
| Les luthériens allemands. . . . 2 | Les anabaptistes universels. . . 1 |
| Les calvinistes allemands. . . . 1 | Les méthodistes. . . . . 1 |
| Les catholiques. . . . . 4 | Les juifs . . . . . 1 |

## *Addition à la page* 294.

DIVISION TERRITORIALE. — Dans l'énumération des divisions, au lieu de *North-Ouest-Territory*, il faut maintenant lire :

ÉTAT DE L'OHIO.

Quatre districts restans du *North-Ouest-Territory*.

Ce changement récent est déjà remarqué page 374, où le nouvel Etat de l'Ohio est décrit.

Dans l'État de Ténessée il y a un grand triangle au sud qui comprend environ le tiers de l'État, et où le titre Indien n'est pas éteint, ce sont les Cherokées. — Dans la Géorgie, le titre indien vient d'être éteint, seulement jusques aux bords de l'Oakmulgée. — Dans l'Ohio, différentes nations Indiennes sont encore en possession de leurs terres vers le Nord-Ouest.

(*Extrait des derniers papiers américains arrivés en Europe*).

---

(1) Ce sont des indépendans modérés, qui prétendent que chaque congrégation possède un pouvoir éclésiastique complet, mais qui font profession de bonne amitié avec les autres congrégations.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google